This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

i 9
26. t. 5

TACITE
ET SON SIÈCLE

II

L'ORDRE LITTÉRAIRE ET TACITE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP. RUE D'ERFURTH, 1.

TACITE

ET SON SIÈCLE

OU

LA SOCIÉTÉ ROMAINE IMPÉRIALE

D'AUGUSTE AUX ANTONINS

DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ MODERNE

PAR

E. P. DUBOIS-GUCHAN

PROCUREUR IMPÉRIAL A NANTES

Napoléon se plaignait de nos maîtres aux classiques et du temps que de si mauvais livres faisaient perdre à la jeunesse. C'est que... ces sujets immortels, la base de nos connaissances dans la vie, eussent dû être présentés, écrits et rédigés par des hommes d'État et des hommes du monde. Napoléon avait à ce sujet des idées très-heureuses.
(MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, *Lectures de Napoléon*.)

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1861

Tous droits réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 - MAR. 1928
OF OXFORD

TACITE

ET SON SIÈCLE

I

MŒURS LITTÉRAIRES[1]

Je n'entends m'occuper des mœurs littéraires de Rome que dans leurs rapports avec la pensée dominante de mon travail ; et, comme je l'ai fait pour les mœurs sociales, je veux, non les peindre, mais les apprécier. Ce sujet me fournira donc moins des portraits que des réflexions; car je cherche plutôt ce qui peut instruire que ce qui peut plaire. Comme c'est surtout la société impériale que je juge, c'est aux mœurs littéraires de l'empire que je

[1] Comme on le voit dans mon prologue, je divise mon sujet en deux grandes parties, savoir : 1° les conditions politiques, sociales, morales, de la société romaine impériale, et la personnalité des Césars dans ce milieu; 2° les conditions littéraires de la même société et la grande personnalité de Tacite au sein de ces conditions littéraires. Mon premier volume constate le milieu politique, social et moral des Césars, pour mieux apprécier les Césars. Mon second volume constatera le milieu littéraire, historique et moral de Tacite, pour mieux apprécier Tacite.

m'attache, ce sont les contemporains de Pline et de Tacite que j'étudie. J'en ai deux raisons : d'abord, c'est Pline le Jeune surtout qui fournit les meilleurs documents sociaux en tout genre; puis, Pline même a vécu dans une période intermédiaire qui a vu, en même temps que Domitien et Trajan, les deux extrêmes de la servitude et de la liberté; si bien que ce temps mixte, qui n'est pas encore une décadence sociale et qui est tour à tour l'empire et la république, contient, dans un court espace, toute la vie romaine. — L'intelligence littéraire fut-elle excitée par les instincts publics? Quels étaient ses moyens de se produire et de se recommander? Quel fut pour les lettrés le patronage des empereurs ou des grands? Quel fut le patronage des riches? Enfin, quel fut en général le sort des lettrés de l'empire sur le théâtre que j'indique, c'est là ce que je compte examiner.

Les Romains étaient passés de la conquête du monde à sa possession; de l'action continue, au loisir permanent : ils occupaient donc ce loisir, soit des arts, soit des corruptions de la paix. Quelques grands parcouraient encore le monde en curieux, pour le connaître; en vainqueurs, pour l'administrer; quelquefois, mais plus rarement, en soldats, pour le châtier ou le défendre des barbares : quelques Romains suivaient encore les grands hors de Rome; mais, en général, Rome sortait peu de chez elle, si je puis le dire, et c'était par ses alliés qu'elle contenait ses adversaires. Quand les grands n'étaient donc pas à l'armée ou dans leurs gouvernements, ils étaient à la cour des empereurs ou dans leurs terres en Italie, s'ils n'étaient proscrits. Le peuple[1] était à ses affaires; la plèbe, autant qu'elle le pouvait, au Cirque ou dans ces divers jeux romains où elle se retrouvait avec Rome. Des flots d'étrangers, de Grecs surtout, circulant sous les portiques de la Ville éternelle, y apportaient, avec leur désœuvrement, leur misère ou leur talent, ces mille ferments par lesquels les civilisations se fertilisent ou se gâtent. Au Cirque, Rome restait romaine; à divers théâtres, elle devenait orientale : les hautes classes de la société étaient surtout pénétrées de l'esprit grec; elles étaient lettrées, elles aimaient les arts.

[1] C'est-à-dire tout ce qui ne gouvernait pas.

« J'affectionne mon siècle, écrit Pline, et je ne voudrais pas qu'il fût sans éclat[1]; j'accorde donc mon estime à quiconque a le goût des lettres[2]. » On le voit, à cette occasion, prêcher d'exemple : tantôt il retouche ceux de ses plaidoyers qui ont réussi, travail ingrat et froid, selon lui[3], car l'inspiration cesse avec ses motifs, c'est-à-dire avec ses craintes et ses espérances; tantôt il écrit des harangues qu'il compte lire à ses amis, travail factice que l'antiquité amoureuse de la parole savait vivifier[4]; ou bien, ce qui est moins laborieux, il fait de la littérature légère; il versifie, il compose des bagatelles ingénieuses. Le consulaire Pline chante les charmants larcins de l'Amour[5]; et comme ses plus graves amis s'en offusquent, il s'en excuse sur ce que la gymnastique des vers n'en apprend que mieux la prose, et qu'après tout, ce qui est sans réplique, Cicéron eut la même faiblesse[6].

Mais que d'exemples contemporains du même genre! Ce n'est pas seulement un Calpurnius Pison, patricien s'il en fut, qui fait un charmant poëme sur l'*Amour dupé*[7]; c'est encore Augurinus qui publie un recueil de pièces badines pleines de sel et de galanterie; c'est Antoninus, l'un des amis en même temps que l'un des modèles de Pline, qui travaille dans le goût des précédents[8]; c'est l'un des grands capitaines du temps, c'est Spurina, c'est le vainqueur des Bructères qui, à soixante-dix-sept ans, cultive les vers et y réussit, puisque ses productions brillent « par une harmonie et une grâce que rehausse la probité de leur auteur[9] : » car, pour les anciens, il faut, ou que les mœurs répondent à leurs préceptes, ou qu'elles soient le correctif de leurs badinages. Pourquoi ce goût des bagatelles? C'est qu'il délasse les grands esprits qui les composent; c'est, d'autre part, que ces piquants tableaux des caprices de la vie humaine, c'est que ces jeux de l'esprit, qui sont les plus doux passe-temps de quiconque les comprend, tempèrent les tristesses de la réalité par le charme de la fantaisie; c'est qu'il est peu d'hommes qui ne trouvent dans ces peintures fugitives un espoir ou un souvenir. C'est pour cela que, du temps de Stace, on lisait encore soit le *Moucheron* de Virgile, soit la

[1] *Lett.*, 5-17. — [2] *Ibid.*, 6-17. — [3] *Ibid.*, 9-15. — [4] *Ibid.*, 5-13. — [5] *Ibid.*, 7-4. — [6] *Ibid.*, 5-3, 7-4. — [7] *Ibid.*, 5-17. — [8] *Ibid.*, 5-10. — [9] *Ibid.*, 3-1.

Batrachomyomachie d'Homère[1]; et c'est parce qu'on les lisait toujours que Stace composait de son côté ces *Sylves* trop peu connues, mais auxquelles on revient quand on les connaît : voilà pourquoi Martial, dont c'était le génie, a occupé Rome de ses brillantes, quelquefois coupables, mais toujours piquantes bluettes : ses immenses lecteurs excusent son genre, sinon ses excès.

Il fallait que la grave Rome, si passionnée pour l'éloquence, aimât encore beaucoup la poésie, puisque la vie d'un homme, en la doublant, selon Cicéron[2], n'eût pas suffi pour la lecture des seuls lyriques; et que, selon Pline le Jeune, les poëtes pullulaient de son temps[3] comme les bourgeons d'avril. Lui-même ne va guère à la campagne que pour la forme[4] : s'il vendange, ce sont surtout ses poésies qu'il récolte; s'il entreprend une chasse, ce sont des vers que ses filets lui procurent[5]. Il aime d'ailleurs qu'on l'imite; il encourage Octavius à faire connaître sa muse[6], il veut que Suétone montre enfin ses ouvrages[7].

Ce goût pour les frivolités littéraires même, existait avant lui. Pomponius et Sénèque, pendant l'enfance de Pline, disputaient gravement sur le point de savoir si telle locution latine, *gradus eliminant*[8], par exemple, était ou non correcte. Sénèque lui-même enseigne à quelles puérilités scientifiques Rome prêtait son attention; car on écrit toujours pour son public. Qu'on cherchât à savoir la véritable patrie d'Homère[9], cela se comprend; c'est une noble et utile curiosité, c'est de plus un hommage à une si grande gloire; ce n'était pas là une puérilité, ce semble, quoi qu'en dise Sénèque : mais à quoi bon chercher quelle était la véritable mère d'Énée[10], ou si c'étaient soit les femmes, soit le vin que préférait Anacréon; si Sapho était une courtisane publique, « questions, dit Sénèque, qu'il faudrait désapprendre si on les savait[11] ! » Encore

[1] Stace. *Sylves*, 1-1. — [2] Cité par Sénèque, *Épît.*, 49.
[3] *Lett.*, 1-13. — Sur la rage d'écrire, voy. Juvénal, *Sat.*, 7.
[4] *Lett.*, 9-40. — « Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. » (*Ibid.*, 1-9.)
[5] *Ibid.*, 9-16. — Je me trompe; il prend aussi des sangliers qui viennent se jeter dans ses toiles sans qu'il y songe, car il ne songe qu'à ses vers. (*Ibid.*, 1-15.)
[6] *Ibid.*, 2-10. — [7] *Ibid.*, 5-11. — [8] *Ibid.*, 7-1. — [9] *Épît.*, 88.
[10] Ou la nourrice d'Achille, ou la belle-mère d'Achémole, ou combien Aceste vécut d'années, ou combien il donna aux Phrygien d'outres de vin? (Juvén., *Sat.*, 7.)
[11] Sénèq., *Épît.*, 88.

voudrais-je réhabiliter Sapho, et protester contre cette idée : qu'une fille publique puisse jamais être un grand poëte; mais cet ordre de questions montre au moins combien l'érudition était prisée, même en ses caprices; et quand je vois que Rome accueille, qu'elle courtise en quelque sorte jusqu'aux extrêmes de l'imagination, la poésie légère, et jusqu'aux extrêmes de la science, l'érudition purement curieuse, j'en induis légitimement que la société romaine aimait sincèrement les lettres[1].

Quelques hommes personnifient, si je peux le dire, le goût de Rome pour toute forme intellectuelle[2] : à cet égard, Rome impériale et Rome républicaine se ressemblent. Brutus est à la fois orateur, capitaine, poëte; Jules César, si grand capitaine, si grand écrivain, si grand orateur qu'il eût pu vaincre Cicéron s'il l'eût tenté, était en même temps poëte et grammairien. Cicéron lui-même, que n'était-il pas? Mécène, si grand homme d'État, cultivait la poésie comme Auguste; Sénèque, savant en tout genre, a fait le mordant badinage de l'*Apocolokintose*[3]; Tacite, qui le croirait! composa, dit-on, un recueil de facéties[4]; quant à Pline l'Ancien, mort à cinquante-six ans, et dont l'*Histoire naturelle* est pour son temps une encyclopédie, ses travaux sont sans limites : il avait débuté par le barreau, puis écrit tout un traité sur la manœuvre du javelot, puis un ouvrage sur l'homme de lettres, dont le travail de Quintilien n'est que le pendant; puis, sans compter nombre d'œuvres historiques que la postérité n'a pas recueillies, mais que ses contemporains admiraient, il avait traité, en huit livres, des *Locutions douteuses*, pour n'être pas oisif sous Néron. Les Romains éminents tentaient donc toutes les carrières de l'intelligence[5], et les goûts de Rome les suivaient dans toutes les carrières.

[1] « Si quando urbs nostra liberalibus studiis floruit, nunc maximè floret : multa claraque exempla sunt. » (Pline, *Lett.*, 1-10.)

Sénèque cite même un riche qui payait fort cher deux esclaves pour lui souffler, l'un, des citations d'Homère; l'autre, des citations d'Hésiode. (*Épit.*, 27.)

[2] Tacite, *Dialog. des Orat.*, 21.

[3] Pline cite, en outre, Calvus, Asinius Messala, Hortensius, Sylla, Scévola, Sulpicius, Varron, Torquatus ou plutôt les Torquatus, Memmius, Lentulus Getulicus, Nerva, Titus, Virginius Rufus, sans compter Néron (*Lett.*, 5-3), c'est-à-dire tout à la fois la toge, l'épée, le sceptre; et, non-seulement de grands esprits, mais de grands écrivains.

[4] Fulgence le grammairien l'atteste. — [5] Pline, *Lett.*, 3-5.

Les lettres, dans ce qu'elles ont de plus exquis, avaient même des clients parmi les campagnards, et Pline rend compte d'un de ses plus grands étonnements sur ce point. — Un jour qu'il allait voir, aux champs, Térentius Junior, qui avait servi dans la cavalerie, et qu'il croyait tout au plus un bon, mais épais agronome, il fut surpris de l'entendre entamer un docte entretien sur les lettres. En l'écoutant, il finit par l'admirer : « Quelle pureté de diction, dit-il, quelle latinité, quel hellénisme! La langue qu'il parlait semblait toujours la plus parfaite, on l'eût cru citoyen d'Athènes, non d'une bourgade; » et Pline en conclut qu'il ne faut pas se préoccuper exclusivement des lettrés de profession, mais qu'il faut encore songer, en écrivant, à ces connaisseurs discrets dont le suffrage, moins brillant, a tant de prix [1].

Pline est plein de détails précieux sur la physionomie littéraire de son temps. Il nous dit, par exemple, que Suétone, n'osant plaider un certain jour, à cause d'un songe qui le troublait, pria son ami Pline d'obtenir un sursis, de ses juges; que l'orateur Régulus ne plaidait jamais que dans une tenue singulière et surchargé de bandelettes; qu'il n'abordait le barreau qu'avec son public et à la condition de plaider sans limites [2]; que certains avocats avaient des applaudisseurs payés, chargés de battre des mains à un signal convenu, — ce que Pline réprouve d'autant plus, que c'étaient les orateurs ou médiocres ou affectés qui abusaient de ce manége [3]; — que, l'improvisation étant plus rare que de nos jours, deux sénateurs s'invectivèrent inopinément, par écrit, avec tant d'à-propos dans leurs ripostes, qu'on voyait bien que des indiscrets les avaient trahis l'un et l'autre, puisque chacun était dans le secret du factum de son adversaire [4]. Pline nous apprend encore qu'il avait composé une tragédie grecque à quatorze ans [5], et que, plus mûr, il s'essayait, comme ses amis, dans la comédie [6]. Nous voyons dans Perse que les novices s'exerçaient de leur côté dans l'épopée [7]. Les siècles lettrés se succèdent en se ressemblant. Nous avons vu les cours de nos Quintiliens modernes suivis comme ceux de l'éloquent Romain par d'éminents personnages, pour les-

[1] *Lett.*, 7-25. — Il était en correspondance avec lui. (*Ibid.*, 8-15.)
[2] *Ibid.*, 6-2. — [3] *Ibid.*, 2-14. — [4] *Ibid.*, 6-5. — [5] *Ibid.*, 7-4. — [6] *Ibid.*, 5-3, 6-21. — [7] *Sat.*, 1.

quels on ennoblissait la leçon[1]; nous entendons encore des auteurs aigris, comme Phèdre, accuser les critiques « de ne savoir que décrier ce qui les éclipse[2], » ou se plaindre, comme Stace, « qu'aussitôt qu'une de leurs productions paraît, les envieux se déchaînent contre elle[3] : » faiblesse réciproque de l'esprit humain, qui n'aime à voir ni l'imperfection chez soi, ni la perfection chez les autres; à moins que la faveur de Domitien ne fût, pour l'opposition, un sujet de réaction contre Stace.

Si l'époque de Pline a ses petits côtés sur ce point, elle a aussi ses beaux aspects. La véritable gloire, un mérite reconnu, recevaient de sincères hommages dont la simplicité toute spontanée n'en était que plus chère. Pline étant entré, par accident, dans une des écoles publiques où s'était autrefois formé son esprit si littéraire, et où des jeunes gens discutaient en présence de sénateurs; à sa vue, la discussion s'interrompit par égard pour un talent de cet ordre, et Pline obtint, sans le chercher, l'honneur d'une admiration muette qu'il raconte avec émotion[4]. Dans un milieu si vivement intellectuel, la passion de l'idéal en tout genre était surexcitée[5]. A soixante ans passés, le rhéteur Iséus, d'un savoir prodigieux, selon Pline[6], s'exerçait encore dans les écoles, comme pour obéir à ce précepte de Sénèque, qu'il faut apprendre aussi longtemps qu'on ignore, c'est-à-dire tant qu'on vit[7]. C'était donc une ressource plutôt qu'une honte pour un sénateur romain proscrit, en Sicile, d'ouvrir un cours d'éloquence[8] : c'est que ce siècle était profondément artiste, si je peux le dire, et qu'il comptait les gloires littéraires comme une des nécessités de sa grandeur[9] : mais aussi quel cachet dans la forme antique !

Si les écoles de déclamation, très-anciennes à Rome, étaient

[1] Pour eux, Quintilien recommençait la sienne. (*Instit. orat.*, 9-2.)

[2] « Nec quidquam possunt nisi meliores carpere. » (Épilog. du liv. 2.)

[3] Argument du quatrième livre des *Sylves*. — [4] *Lett.*, 2-18.

[5] L'orateur Régulus consultait les sacrificateurs sur le succès éventuel de ses plaidoiries. (*Ibid.*, 6-2.) — Singulière dévotion, mais dévotion pourtant!

[6] *Ibid.*, 2-3. — [7] *Épît.*, 27.

[8] « Quelle chute! » dit Pline (*Lett.*, 4-11; mais quelle inconséquence chez Pline! Quoi d'étonnant qu'un sénateur se fît rhéteur, quand les sénateurs raffolaient des rhéteurs? Le préjugé protestait toutefois.

[9] La gloire des lettres était la seule rivalité que se permît la Grèce à l'égard de Rome, qui n'entendait lui céder que le moins possible.

pour les esprits un moyen d'apprendre, les lectures publiques, plus récentes, étaient pour eux un moyen de se répandre ; c'était même, selon Pline, un moyen de se répandre et de se perfectionner. « Songer que l'on doit lire, entrer dans le lieu de l'assemblée, regarder autour de soi, pâlir, trembler, tout cela, dit-il, nous est profitable[1]. » Aussi n'affrontait-on la lecture publique qu'après quelques précautions préliminaires : on se bornait d'abord à des communications très-restreintes ; on les faisait à deux ou trois personnes, par exemple ; puis on confiait son œuvre à des amis qui la discutaient et en conféraient avec l'auteur ; enfin, on abordait un public plus nombreux, où l'on se montrait d'autant plus recueilli qu'on était plus inquiet : on retouchait, on corrigeait son travail selon les impressions de l'auditoire[2]; on n'éditait enfin son œuvre que comme le public l'aimait, pour ainsi dire. Méthode excellente pour le succès du moment, mais moins féconde en grands résultats !

Aussi Perse[3] se moquait-il du caractère généralement prétentieux de ces lectures, où l'auteur se présentait en riche toilette, les cheveux soignés, l'émeraude au doigt, sans oublier la coupe de sirop qui devait l'humecter pendant son débit. Dans ces réunions, toujours factices, on pouvait choquer les puissances par des allusions politiques, en mettant par exemple Caton en scène : on pouvait produire ainsi quelque courte fermentation dans les cercles de Rome[4]; au fond, le résultat définitif des lectures publiques était médiocre. Après bien des peines causées par l'enfantement de l'œuvre, il fallait suer à se constituer un public : il fallait louer une maison, préparer une enceinte, faire apporter des siéges, faire circuler des programmes ; et, quand la lecture faisait merveille, on l'applaudissait un ou deux jours, et cette gloire éphémère avortait ; ce n'était, en somme, qu'une vaine acclamation, un cri stérile, un bonheur sans consistance[5].

C'était une des erreurs de Pline de prendre au sérieux ce passe-temps : il raconte, non sans dépit, les subterfuges des conviés littéraires qui n'arrivent qu'à leur corps défendant, et qui n'entrent

[1] *Lett.*, 7-17. — [2] *Ibid.* — [3] *Sat.*, 1.
[4] « Per urbem frequens sermo. » (Tacite, *Dialog. des Orat.*, 2.)
[5] *Ibid.*, 9. — V aussi Juvénal, *Sat.*, 7.

que le plus tard possible, ne sachant quel parti prendre entre un devoir et l'ennui; il critique amèrement trois grands orateurs, ou se croyant tels, qui se permettent d'écouter une lecture sans bouger, sans sourciller, à la façon des bustes d'Hermès, comme s'ils se jugeaient obligés d'être déplaisants, parce qu'on les désire complaisants [1]; et il rappelle, à l'honneur de Claude, que, se promenant dans son palais et entendant un bruit qu'on lui dit causé par une lecture que faisait Nonianus, il surprit gracieusement l'assemblée en y prenant place : « tandis qu'aujourd'hui, poursuit Pline, l'homme le moins occupé et le mieux prié manque au rendez-vous [2]. » Ce n'est pas que les goûts publics fussent moins littéraires, mais ils l'étaient autrement. Sous Domitien, l'activité romaine s'occupait un peu de bagatelles, faute d'aliment sérieux; sous Trajan, les aspirations de Rome grandissaient avec celles du prince; l'essor public, comprimé sous le précédent règne, réagissait avec une puissante énergie : on n'écoutait presque plus de frivoles lectures, mais il se composait de beaux livres; Rome était moins futile à l'intérieur, parce qu'elle pouvait être plus fière au dehors; elle menait une vie moins factice, depuis qu'elle était plus libre; elle avait moins besoin de s'amuser, parce qu'elle pouvait s'occuper : car, au fond, les lectures publiques n'étaient qu'un amusement. Il n'est donc pas étonnant que le grave Tibère y prît peu de goût : il comprenait assurément qu'elles étaient sans portée d'aucun genre, et que, ne méritant ni blâme ni encouragement, il fallait les laisser mourir aussi naturellement qu'elles étaient nées. C'est ainsi que le sort des lectures fut en sens inverse du sort de l'État, et qu'elles furent une des distractions de Rome [3] quand elle s'ennuya.

Littérairement, elles furent plutôt nuisibles qu'utiles, soit en intéressant plus qu'il ne fallait aux bagatelles de l'esprit, soit en favorisant la déclamation contre le pouvoir, et l'infatuation stoïcienne. Il me semble évident que la *Pharsale*, écrite pour une classe de la société romaine plutôt que pour le public romain, fourmille de morceaux d'effet dont l'intention et le goût ne conviennent qu'aux réunions de lecture. Sénèque, Pline l'Ancien, Ju-

[1] *Lett.*, 6-17. — [2] *Ibid.*, 1-13.
[3] De Rome lettrée, cela va sans dire.

vénal, Tacite même, sèment leurs ouvrages de pièces de rapport en contraste, si je peux le dire, avec le corps de l'œuvre, et qui semblent une conception distincte, née du besoin de certains suffrages. Le panégyrique de Pline a éminemment le cachet de ces œuvres moitié utopiques, moitié dénigrantes, que préférait le public des lectures.

Du reste, les communications littéraires se faisaient sous plusieurs formes : on se composait chez soi un auditoire d'amis intelligents[1] ; les plus impatients colportaient de maison en maison des fragments d'ouvrage[2] ; on lisait surtout dans les réunions de table ; on pourchassait des auditeurs sous les portiques, dans les établissements de bains et jusque sur les places publiques[3]. La vie tout extérieure des anciens se prêtait à ce genre d'importunités et de complaisances. Enfin, des libraires, pourvus d'une armée de copistes, répandaient l'œuvre qu'on voulait populariser et rendre durable. C'est alors, comme de nos jours, que l'intervention d'un esprit influent, d'un critique autorisé, était surtout nécessaire, et que la fortune du livre dépendait du caprice de certains appréciateurs. « Pompilius a son affaire, écrit Martial ; il sera lu, il répandra son nom dans tout l'univers. Ses écrits sont assurément ingénieux, mais cela suffirait-il pour la gloire ? Que d'ouvrages diserts sont rongés des mites ! que de poëmes sublimes que les seuls cuisiniers achètent ! Il faut, pour l'immortalité, quelque chose de plus que le mérite : tout livre qui veut réussir a besoin d'un génie protecteur[4]. » Quelquefois c'était l'auteur lui-même qui faisait, si je peux le dire, le feuilleton de son succès. Beaucoup de lettres de Pline ne sont pas autre chose que l'éloge de Pline par Pline lui-même. Il courtisait les Grecs, qui, à leur tour, vantaient ses hendécasyllabes[5], c'est-à-dire ses badinages poétiques, qu'il ne traitait pas moins sérieusement que ses harangues[6] ; tant chez lui l'art l'emportait sur le but de l'art ! Je ne doute pas que sa femme ne lui fut d'autant plus chère que c'était

[1] *Lett.*, 2-19, 5-13. — [2] *Ibid.*, 2-5.

[3] « Indoctum doctumque fugat recitator acerbus ;
Quem vero arripuit, tenet occiditque legendo. »
(Horace, *Art poétique.*)

[4] *Épigr.*, 6-60. — [5] *Lett.*, 7-4 — [6] *Ibid.*, 2-10.

son auditeur le plus assidu, même en public[1]; et il ne cache pas l'intérêt que lui inspire le jeune Nason, fils d'un de ses condisciples, il est vrai, mais de plus l'un de ses suivants[2]. Ces exemples indiquent suffisamment les ressources de la publicité purement littéraire à Rome. On y voit aussi combien les petits expédients qui la procuraient alors, ressemblent aux nôtres. Si les anciens avaient plus de publicité orale, nous l'emportons incomparablement par la publicité écrite : mais les petits ressorts de la vanité humaine ont peu changé, et la renommée, sinon la gloire, fut toujours un fruit bien artificiel, quand elle n'est pas, soit un mensonge, soit une spoliation.

Comme chez nous encore, la vogue était due à une certaine séduction des yeux : « La pourpre fait valoir l'orateur, dit Juvénal, l'améthyste double ses honoraires; Cicéron n'obtiendrait pas de nos jours deux cents sesterces, s'il ne faisait briller à son doigt un large anneau. Paulus, qui n'oubliait jamais de louer une sardoine pour plaider, en était mieux payé que Cossus[3]. » Cette forme du luxe, abandonnée de notre temps aux industriels de bas étage, a su se modifier sans s'éteindre. Des expédients plus somptueux que la location d'une sardoine ne sont qu'une imposture plus onéreuse : le mensonge moderne reproduit le mensonge antique ; seulement, en le copiant, il le surpasse; le charlatanisme a plus progressé que le talent. C'en fut un, chez les anciens comme chez nous, d'abaisser les grands esprits pour mieux élever les petits ; et je ne sais quel Rufus, — connu de son temps, j'imagine, — traitait Cicéron d'Allobroge[4]. Pline savait admirer les anciens comme les modernes[5] ; mais on sent bien auxquels Tacite, dans son beau Dialogue des orateurs, donne la préférence : c'est en louant surtout les anciens qu'il les égale; sa verve s'élève avec les noms qu'il défend, et il prend part à leur génie en révérant leur gloire.

Deux patronages différents se disputent de tous temps les lettres : le patronage ou plutôt le despotisme des riches, qui, com-

[1] Elle s'abritait derrière un rideau. (*Lett.*, 4-19.)
[2] *Ibid.*, 6-6. — [3] *Sat.*, 7.
[4] Juvénal, *Sat.*, 7. — Il nous apprend que ce Rufus était vaincu en exagération par ses élèves; ce qui surprendra d'autant moins qu'il en est toujours ainsi, puisqu'à cet égard la queue ridiculise toujours la tête, qui l'a bien mérité.
[5] *Lett.*, 6-21.

munément, représentent le côté sensuel d'une société, et le patronage des grands ou des princes, qui en représentent, plus ordinairement, le côté moral. Les riches veulent jouir, et ils aiment qu'on légitime leurs jouissances en célébrant ce qu'ils aiment[1]. Les grands et les princes, qui sont riches aussi, ont bien quelques goûts des riches, mais ces goûts sont dominés par les nécessités de leur grandeur politique, et leur protection prend le caractère de cette grandeur. Celle-ci seconde les aspirations de l'esprit, l'autre ne s'élève pas au-dessus de la matière. Je crois cela vrai, sans prétendre que cette règle soit absolue; mais je lis chez les anciens beaucoup d'invectives contre la fortune qui ne s'adressent qu'aux préférences des riches. « Les Muses, écrit Turnus, sont soumises à l'orgueil d'un Ménas; elles dépendent du moindre mot d'éloge échappé à Polyclète[2]. » Le sort des lettres relevait donc, selon lui, de deux affranchis opulents. « Qui donnera à l'historien, s'écrie à son tour Juvénal, autant qu'au greffier[3]? » et ailleurs : « Quel avocat est autant payé qu'un cocher[4]? » Martial continue cette imprécation : « Le poëte Mævius gèle, dit-il, sous une casaque brune, tandis que le muletier Incitatus est couvert de pourpre[5]; » ou bien : « Soyez plutôt joueur de flûte ou de cithare que poëte[6]. »

C'est que ceux qui dispensaient la richesse avaient de moins nobles goûts que celui des lettres. « Que de soins, selon Sénèque, pour que le nom du moindre pantomime ne puisse périr! Aussi Bathylle et Pylade revivent-ils dans leurs successeurs[7]. » L'un d'eux, le prince des mimes de son temps, sous Juvénal et Martial, c'était Pâris. La faveur des riches romains lui avait fait une opulence considérable[8]. Aussi, dit amèrement Juvénal, « quand Stace nous a charmés par ses lectures, quand il a excité notre enthousiasme, il meurt de faim s'il ne vend à Pâris son *Agavé*[9]. » C'est qu'en effet, quelle que soit la source de la fortune, elle s'impose

[1] Voir dans Juvénal (*Sat.*, 9) les *Protecteurs* et les *Protégés obscènes;* on en comprendra mieux Martial et ses émules.

[2] *Fragm.*, 1. — [3] *Sat.*, 7. — [4] *Ibid.* — [5] *Épigr.*, 10-76. — [6] *Ibid.*, 5-56. — [7] *Quæst. nat.*, 7-33.

[8] Le prince y aidait assurément, mais il cédait à l'entraînement contagieux des riches. Il n'eût pu créer une passion générale.

[9] *Sat.*, 7.

aux malheureux quels qu'ils soient, et qu'il faut, selon Pétrone[1], que les hommes de lettres cèdent le pas aux hommes d'argent.

D'éminents poëtes étaient donc alors, comme toujours, sous le joug des riches : Martial, par exemple, abaissait sa muse à chanter les succès et les perfections du mime Pâris[2]. Comme lui, beaucoup de poëtes de son temps « vendaient tous les titres du ciel à l'Érèbe, » selon la forte expression du Turnus[3]. Mais il fallait vivre pour chanter, et Martial chante ceux qui le font vivre. Combien de fois il paye en vers charmants un vêtement qu'on lui donne! combien de fois son remercîment pour ce qu'on lui offre n'est-il pas une adroite requête pour ce qui lui manque!

Pline blâme, dans sa correspondance, l'outrage que le riche fait à ses convives quand il les traite avec des distinctions injurieuses, et qu'il adresse les vins et les mets selon le cas qu'il fait des personnes[4]. Pline parle en homme qui n'a pu souffrir de l'insulte; mais Martial, qui l'a subie assurément, en gémit comme une victime. Sa rancune, quelque mordante qu'elle soit, n'en est pas moins une souffrance; et il s'écrie, non sans quelque dignité : « En soupant avec toi, Ponticus, pourquoi soupé-je sans toi[5]? » C'est qu'il ne faut pas demander aux riches, qui ne sont que riches, de comprendre toute la noblesse du mérite; pas plus qu'il ne faut attendre d'eux des goûts délicats. C'est à leurs repas, d'ailleurs somptueux, qu'on trouvait des bouffons, des fous, des proxénètes, comme l'accessoire obligé des plaisirs du maître[6]. Pline nous peint une riche Romaine toute vouée aux plaisirs sensuels, c'est-à-dire aux plaisirs grossiers de son temps, et y usant son cœur comme sa longue vie; tandis qu'un jeune homme beaucoup mieux doué, son neveu, au risque de déplaire à sa tante, dont dépend sa fortune, ne peut vaincre sa répugnance pour les goûts de celle-ci[7], aimant mieux rester pur que de de-

[1] *Satyric.*, ch. 84.

[2] Il appelle son tombeau un noble marbre, *nobile marmor;* et ce marbre « ensevelit l'art, la grâce, la fine plaisanterie, la folie et la volupté, l'honneur et les regrets du théâtre romain; en un mot, les délices de Rome. » (*Épigr.*, 11-13.)

[3] *Fragm.*, 1. — [4] *Lett.*, 2-6. Voir aussi le langage de Trimalcion dans le *Satyricon* de Pétrone, ch. 34, et celui de Juvénal, *Sat.* 5, sur les Parasites. — [5] *Épigr.*, 3-60. — [6] Pline. *Lett.*, 9-17.

[7] *Ibid.*, 7-14. — Il n'y perdit rien pourtant, parce que sa tante avait plus de cœur que de bon sens.

venir riche; image de deux esprits de Rome qui se disputaient les contrastes.

N'est-ce point, par exemple, l'un des extrêmes de cette société que nous peint le *Satyricon* de Pétrone? Est-ce un repas ordinaire[1], n'est-ce pas une orgie, c'est-à-dire une exception ou même une fiction qu'il décrit en retraçant ce festin célèbre dont le récit même répugne : où le vice et la bassesse semblent s'être entendus pour se rencontrer; où l'on se rassasie pour dégorger, où l'on dégorge pour se rassasier encore; où les entretiens sont au niveau des mœurs et du service; où la maîtresse de la maison finit par danser la Cordace comme une coureuse; où son amie ne peut plus la complimenter que du geste, tant elle est ivre; où, pour couronner la fête, la valetaille de la basse-cour et de la cuisine est appelée à se placer à table avec les maîtres, et s'y étale comme si elle y régnait seule[2]; où l'amphitryon pense être fort récréatif en lisant son testament à des gens qui simulent une douleur proportionnée aux legs qu'il leur fait; où le lendemain au point du jour, ce dîner, qui s'était transformé en souper, finit — si l'on peut dire qu'il finit — par un conflit poissard dans lequel Trimalcion, qui a jeté une coupe à la tête de sa femme, vomit mille injures contre elle, en même temps qu'il fait de lui-même un panégyrique aussi ridiculement pompeux qu'en peut faire un homme ivre mort[3], et que les convives, au milieu de ce vacarme où les voisins accourent comme à un incendie, s'enfuient comme si la maison de l'amphitryon menaçait ruine? Ce n'est là certainement qu'une débauche d'esprit. Pétrone ne vit jamais rien de semblable dans l'impure, mais élégante société de son temps. Sa peinture n'est qu'une image, non de l'exacte réalité, mais de la grossièreté des plaisirs du riche[4]. Rien de sérieux n'est sur ce ton dans les documents antiques.

[1] Les personnages qui le racontent avaient été invités en qualité de savants. (Ch. 10.) — C'est là qu'on entend Trimalcion demander ce que c'est qu'un pauvre, dire que la vie est courte et qu'il faut boire comme des éponges; enfin, que tous les hommes sont égaux, ce qui ne l'empêche pas de faire fouetter, sur place, un esclave qui casse un plat.

[2] Ch. 70. — [3] *Ibid.*, 76.

[4] Pétrone s'y moque, je crois, de la préférence que le sensualisme de Tigellin obtenait sur ses élégances : « Arbiter elegantiarum, » dit Tacite en parlant de Pétrone — Voir, dans le même Tacite, *Ann.*, 15-37, une fête obscène de Tigellin.

Martial est plus vrai quand, offrant un souper à un ami, il lui promet une table plus frugale, mais en même temps plus décente et moins triste que celle du riche. « Ce sera modeste, écrit-il; mais aussi nulle contrainte : tu ne composeras pas nécessairement ton visage; le maître de la maison ne t'assommera pas d'une lecture fastidieuse; les danseuses lascives de Cadix n'aiguillonneront pas tes sens par des poses voluptueuses; tu entendras, ce qui ne saura te blesser, la flûte du jeune Corylus[1]. » Tel est le doux idéal du poëte quand il veut se venger de la fortune; les plaisirs du cœur le dédommagent des plaisirs des sens; il goûte d'autant mieux les premiers qu'il peut médire des seconds : « Il faut que tu sois de fer, Flaccus, pour n'être pas démonté par une maîtresse qui réclame dix tasses de saumure, deux tranches de thon, ou un petit lézard d'eau; qui ne comprend pas une grappe de raisin, et n'estime rien tant qu'un hareng sur un plat rouge[2]. » C'est ce matérialisme de la beauté, mais de la beauté vénale, c'est le bonheur malheureux du riche et de sa grossière clientèle, que flagelle le poëte.

Le riche Romain est peuple dans son patronage comme dans ses plaisirs : non pas peuple par le cœur, le peuple est très-grand par le cœur; le riche est peuple, c'est-à-dire vulgaire, par ses goûts. C'est pour lui, comme pour le peuple, que se donnent les drames du cirque. C'est pour les sens qu'on y représente la fable étrange de Pasiphaé; le drame plus élevé, mais grossier pourtant, d'Orphée entraînant les bêtes de l'amphithéâtre; ou le supplice de l'infâme Lauréole, crucifié sur la scène; ou l'enfantillage du lièvre se réfugiant dans la gueule du lion; ou l'audace passionnée de Léandre se jetant dans l'Hellespont pour rejoindre Héro[3]; ou même de sanglantes naumachies[4]. Ces plaisirs des yeux[5], encore plus que du cœur ou de l'esprit, étaient ceux que favorisaient le riche[6] et le peuple. Leur patronage était particulièrement sensuel; et l'on s'étonnera moins que, quand le gladiateur Carpophore

[1] *Épigr.*, 5-78. — [2] *Ibid.*, 11-27. — [3] Martial, *Sur les spectacles*, 5, 7, 21, 25, et *Épigr.*, 1-49. — [4] Tacite, *Ann.*, 12-56.

[5] Voir une description du ballet antique dans Apulée. (*L'Ane d'or*, liv. 10.)

[6] Riche est ici, pour moi, synonyme de capital et de richesse; c'est exclusivement Plutus que j'ai en vue. Quand Plutus a de l'esprit et du goût, ce qui se voit, il est autre chose et mieux que Plutus.

excitait l'enthousiasme des riches de Rome, du peuple et des poëtes de Rome[1], les Césars aient moins cru déroger, en s'humiliant, à mériter les mêmes triomphes, et qu'à l'exemple de Néron, mais dans un autre genre, Domitien quelquefois, et souvent Commode, soient devenus carpophores[2].

Notre temps a vu de grands abaissements résultant de ce matérialisme intellectuel, si je peux le dire. Le contact du riche a corrompu le lettré qui a voulu être riche. Que ne dira pas la postérité de nos producteurs littéraires! de ces fabricants de mémoires, par exemple, qui, après nous avoir scandalisés de leurs mauvais exemples, nous en font, de plus, payer très-cher le souvenir qu'il vaudrait mieux effacer! de ces mercenaires à la ligne qui, après avoir vendu leur talent en fleur et en fruit, en bloc et à la syllabe, placé chez divers brocanteurs leurs œuvres faites et à faire, spéculent encore sur je ne sais quel détritus qu'on devrait rougir d'acheter si on ne rougit pas de le vendre, fatiguent les tribunaux de leur avarice, et triomphent d'un raffinement inconnu de génie mercantile, notre dernier génie littéraire!

N'est-ce pas ce goût, non du beau, mais du sensuel, qui fait préférer, dans tous les temps, les histrions aux héros; qui abaisse les puissants, les gouvernements même au pied des rois de théâtre; leur fait plus priser les grands chanteurs que les grands caractères, et accorder à tel pantomime ce qu'on a refusé à la justice? Quel grand historien, quel orateur, quel poëte fut jamais présenté, comme telle artiste de notre temps, à des régiments en bataille? Quel grand esprit a vu la haute démocratie d'un peuple qui pousse jusqu'à l'injure le mépris des frivolités de l'ancien monde s'atteler, en bête de somme, au coupé d'une danseuse, et publier sa honte avec autant d'empressement que d'honnêtes gens cachent leurs vertus?

Cet enthousiasme des sens n'est pas le goût de l'idéal, il en est le mensonge et la corruption; mais le matérialisme est la muse du riche : il ne jouit que par le corps, car il ne vit que par le corps; voilà pourquoi il préfère le mime et le danseur au poëte.

[1] Martial, *Sur les spectacles*, 27. « Carpophore, dit-il, est un hercule; il a tué, en un seul jour, vingt bêtes féroces. »

[2] Voir Suétone et Hérodien.

Le patronage des grands et des princes, fourvoyé quelquefois à la suite du riche, est généralement plus noble et seconde des instincts plus généreux. « Où sont les Mécène et les Proculeïus? s'écrie Juvénal[1]. Alors les dons égalaient le génie. » Quoique ce ne soit là qu'une illusion, rien n'est plus près de la vérité. Ni Virgile, ni Horace, —encore moins Tibulle, — ne reçurent des dons proportionnés à leur génie : Virgile se contenta de n'être pas dépouillé de son patrimoine par les vétérans d'Octave; Horace, qui n'eût pas choisi un autre père que le sien, quoiqu'il ne fût qu'affranchi[2], se complut dans la médiocrité de fortune qu'il en avait héritée[3]; il célébra cette médiocrité; il lui donna des charmes qui la firent envier. Le seul don qu'ils reçurent d'Auguste et de Mécène, ce fut je ne sais quelle intimité d'homme à homme[4], d'intelligence à intelligence, qui les dédommagea des honneurs[5]. Ni le souverain, ni le ministre ne connurent, si je peux le dire, nos deux grands poëtes; et je ne sais rien qui montre qu'il y ait eu entre eux, je ne dis pas des rapports politiques, mais de simples rapports officiels. Auguste et Mécène aimèrent Horace et Virgile[6]; je ne sache pas qu'ils les aient honorés. Ce fut ainsi, moins la familiarité pourtant, que Louis XIV estima Boileau et Racine. Ceux-ci furent les historiographes du prince; Auguste aurait voulu d'Horace pour son secrétaire : mais Horace entrait dans la litière de Mécène, et ses cendres reposèrent non loin de celles de son ami; Virgile fit pleurer la cour d'Auguste sur Marcellus; il fut atteint de sa dernière maladie tout près d'Auguste[7], il partagea avec l'empereur les

[1] *Sat.*, 7. — [2] *Ibid.*, liv. 1-6.

[3] Surtout *Sat.*, 2-6. — « Hoc erat in votis... »

[4] « Septimus octavo propior jam fugerit annus,
Ex quo Mæcenas me cœpit habere suorum
In numero, dumtaxat ad hoc quod tollere rheda
Vellet iter faciens, et cui concredere nugas. » (*Ibid.*, 2-6.)

[5] « ..... Tamen me
Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
Invidia. » (*Ibid.*, 2-1.)

[6] Tacite dit, en parlant de Virgile : « Neque apud Augustum gratia caruit *testes Augusti epistolæ*. » (*Dialog. des Orat.*, 13.) — Auguste, Virgile et Horace s'écrivaient familièrement; c'était beaucoup, mais c'était tout. Ajoutons qu'Auguste faisait des présents aux poëtes qui le chantaient. (Horace, *Épît.*, 2-1.)

[7] Ils étaient, sur mer, ensemble.

hommages du public en assistant avec lui au théâtre[1]; Auguste fut son héritier, comme son exécuteur testamentaire, et sut se prononcer pour la postérité contre le poëte trop modeste. Horace et Virgile furent donc moins que des favoris politiques, s'ils furent des amis privés; mais, s'ils s'élevèrent jusqu'à l'amitié auprès des maîtres du monde, ils purent se consoler de la faveur : c'est en ce sens que leur génie eut sa récompense, selon Juvénal; il put avoir les fiertés du rang[2], sans avoir les soucis du pouvoir et de l'opulence.

Sénèque n'avait pas besoin de Mécène à la cour de Néron; il était son propre Mécène, il était presque celui du prince, son disciple. Lucain vécut dans la familiarité de Néron jusqu'à ce qu'il l'eût diffamé en le chantant comme incendiaire[3], et jusqu'à ce qu'il conspirât contre l'empereur, parce qu'il avait blessé l'empereur. Domitien honora officiellement Quintilien et les deux Stace : à l'un, il confia l'éducation de ses neveux, et sa mort interrompit probablement ses bienfaits[4]. Stace le père avait été désigné l'instituteur du prince, par Vespasien[5] : Domitien couronna lui-même son fils du laurier d'or[6]; il lui fit don d'un petit domaine dont Stace pouvait vivre et dont il se montra reconnaissant[7]. Le contraste de la double influence du riche et de l'empereur sur les lettres est bien décrit par Juvénal. « Quand nos meilleurs poëtes, dit-il, en étaient réduits à affermer des bains à Gabies (c'est-à-dire à être les commis du riche); quand d'autres louaient des fours à Rome, ou s'y réduisaient au métier de crieurs, les lettres n'avaient que les encouragements de César[8]. »

Et ces encouragements n'asservissaient pas la pensée, quoi qu'on en dise. Je ne sais rien de plus libre, de plus démesurément

[1] « Spectaculo Virgilium veneratus est sic, quasi Augustum. » (Tacite, *Dialog. des Orat.*, 13.)

[2] Napoléon Ier disait noblement : « Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince » Mais Corneille était prince; il eût suffi qu'il ne manquât pas du nécessaire. Virgile et Horace furent princes sans être indigents.

[3] Stace, *Sylves*, 2-7.

[4] Domitien avait déjà honoré Quintilien des ornements consulaires.

[5] Voir, sur le mérite de Stace le père, *Sylves*, 5-3. — [6] *Ibid.*, 3-5, 4-5. — [7] *Ibid.*, 3-1.

[8] *Sat.*, 7. — Était-ce Néron ou Domitien? Ce fut du moins l'un ou l'autre.

libre que la *Pharsale*, non-seulement à l'égard de la tyrannie, mais du pouvoir. Le pompéisme y insulte constamment le césarisme. Martial, qui mendiait les gratifications de Domitien[1], célèbre Thrasées, Turnus, Sulpitia, Calenus[2], c'est-à-dire des ennemis du prince. Stace, que Domitien aime et distingue, fait un dithyrambe en faveur de Lucain : il ose répéter les griefs de Lucain contre les Césars : « Tu chanteras, dit-il, les plaines de Philippes que blanchirent nos ossements, et Pharsale, et le grand Caton, ce pieux gardien de la liberté, et le populaire Pompée. Tu pleureras sur le crime de Canope ; la victime recevra de toi un monument plus élevé que le phare teint de son sang ; — tu diras les flammes impies du détestable maître qui promena ses fureurs sur les remparts de Rémus[3] ! » Il fait même le procès au calomnié en faveur du calomniateur; au prince en faveur du conjuré : « Cette voix qui chantait les combats, cette voix qui consolait de grandes ombres, ô forfait ! la mort l'a fait taire[4]. » C'est ainsi que les franchises de l'esprit humain et le patronage des empereurs se conciliaient : c'était le véritable idéal de l'intelligence que les Césars respectaient à ce point[5].

Louis XIV fit un jour manger Molière à sa table, mais par accident, en petit comité, si je peux le dire, et pour venger l'illustre écrivain de quelques dédains qui voulaient le repousser jusqu'à l'office. Domitien invita officiellement Stace à dîner. « Comment, s'écrie le poëte, exprimer ma reconnaissance ? César ajoute à ses faveurs en m'admettant à sa table[6]. » Et le poëte prenait bien part à un repas officiel : il raconte le signe que fit César aux magistrats, comme aux sénateurs et aux chevaliers, ses convives, pour qu'ils prissent place. Il dit et les splendeurs du lieu et la recherche exquise des mets, et la jeunesse gracieuse qui s'empressait

[1] *Épigr.*, 6-10. — [2] *Ibid.*, 1-9, 10-35, 38. — [3] *Sylves*, 2-7.
[4] *Ibid.* — Martial écrit sur Lucain comme Stace. (*Épigr.*, 7-21.)
[5] Tout n'est donc pas flatterie dans ce vers de Martial sur Domitien :

« Sub quo libertas principe tanta fuit ? » (*Épigr.*, 5-19.)

« Les tyrans étaient plus indifférents que de nos jours à la liberté d'écrire. » (Madame de Staël, *De la Littérature dans ses rapports avec les institut. sociales*, ch. 7.) — Cela est généralement vrai des Césars ; mais quels singuliers tyrans que ceux qui permirent même la licence !
[6] *Sylves*, 4-2.

pour le service ; mais ce qui le frappait surtout, c'était la sérénité de César, sa douce majesté qui tempérait sa puissance, et ce charme de modestie qui semblait demander grâce pour sa haute fortune. C'était, pour Stace, un de ces beaux jours qui laissent de grands souvenirs parce qu'ils honorent la vie[1]. On sent là, quoi qu'il en soit, une influence tout autre que celle qui préside au souper de Trimalcion. C'est que le prince et le riche ne répandent pas le même souffle, si je peux le dire ; c'est qu'ils n'ont ni la même origine ni la même raison d'être ; c'est que l'un ne représente que lui-même, c'est-à-dire ses appétits personnels ; tandis que le prince représente la société et la conscience publique[2].

Aussi n'était-il pas permis à un César d'être illettré. Tibère lui-même vécut avec son cortége de Grecs érudits ; il avait pour ami le plus grand jurisconsulte de son époque. Les convenances du trône imposèrent au soldat Vespasien la protection des lettres qu'il pensionna ; et le public sut fort bien remarquer, à l'occasion de l'éloge funèbre de Claude — lu par Néron, mais composé par Sénèque, — que l'empereur fut le premier César qui eût recours à l'éloquence d'autrui[3]. C'est au patronage des grands, comme des empereurs, que Rome dut cette abondance de livres qu'on y trouvait partout, et jusque dans les bains publics[4]. Paul-Émile, après avoir vaincu la Grèce, Lucullus, après avoir vaincu l'Asie, eurent de vastes bibliothèques particulières, où ils reçurent tout le monde. Pollion, qu'a célébré Virgile, réunit, le premier, pour Rome, les

[1] « Steriles transmisimus annos ;
Hæc ævi mihi prima dies, hæc limina vitæ. » (*Sylves*, 4-2.)

[2] Ce qui ne veut pas dire que l'homme et que le riche ne l'emportent quelquefois chez le prince. Je l'ai déjà dit, je ne connais rien d'absolu. — « Courage, jeunes nourrissons, le prince vous contemple : il anime votre zèle, sa munificence vous attend !... Le riche avare ne sait qu'admirer, tel qu'un enfant en extase devant l'oiseau de Junon... Le riche fastueux recherche surtout un cuisinier... Au milieu de ses profusions, il croira faire un grand sacrifice en donnant mille sesterces à Quintilien ; rien ne coûte moins, à un père, que son fils. » (Juvén., *Sat.*, 7.) — Trajan corrigea le goût du peuple pour les pantomimes : « Ex quo manifestum est, dit Pline le Jeune, principum disciplinam capere etiam vulgus. » (*Panégyr.*, 46.)

[3] Tacite, *Ann.*, 13-3. — On sait d'ailleurs que Néron était poëte, et Suétone eut dans ses mains des manuscrits raturés qui étaient bien de Néron. (Voir Suétone, *Vie de Néron*.)

[4] Sénèque, *De la Tranquill. de l'âme*, ch. 9. — Il ajoute même « que les livres étaient, de son temps, l'accessoire obligé de toute maison. » (*Ibid.*)

œuvres de l'esprit antique; le seul Auguste créa trois bibliothèques pour le public romain, dont le goût pour les lettres succédait aux soins de la guerre.

Voici le portrait, selon Pline, d'un de ces grands de Rome qui, de son temps, patronaient les lettres : « C'est un homme excellent, dit-il, et c'est l'ornement de son siècle. Il aime les lettrés, qu'il protége, qu'il avance, qu'il se plaît à récompenser; il est pour tous un asile, un port, un exemple; il est le restaurateur d'une littérature qui baisse. Sa maison est ouverte à quiconque a quelque ouvrage à produire : lui-même a écrit la mort de nos plus illustres contemporains, et j'entends de sa bouche l'éloge de ceux dont je ne pus honorer les cendres[1]. » C'est Titinius Capito que Pline peint en ces termes; et Pline eût pu se citer lui-même, lui qui protégeait Suétone, Martial, dotait la fille de son maître Quintilien que la mort de Domitien laissait pauvre; lui qui fondait des écoles littéraires, et dont la correspondance atteste l'âme la plus idéale : Pline, que j'admire plus pour son cœur que pour son esprit, fut un Mécène[2].

Nous avons vu le souper du riche, le souper du poëte et celui de l'empereur, trois formes des mœurs publiques à Rome dans leurs rapports avec les mœurs littéraires; assistons à une fête populaire sous les auspices de l'empereur, à un de ces moments où la vie publique et la vie privée se mêlent; où les sens et l'intelligence ont leurs plaisirs; où le riche, le poëte et l'empereur se confondent dans la grande personnalité du peuple : il s'agit des saturnales, non comme nous les entendons, mais comme les pratiquaient les anciens[3].

Stace, qui les décrit, congédie les muses sévères : il lui suffit que Saturne libre de ses liens, que Décembre la tête avinée, que les jeux riants et les piquantes saillies, l'inspirent assez pour chanter et le bonheur d'un jour que César consacre au plaisir, et l'i-

[1] *Lett.*, 7-12. — Il était dans ses habitudes d'honorer les grands hommes. Il élevait des statues à certains d'entre eux; il en célébrait d'autres dans ses poésies. Brutus, Cassius et Caton lui étaient chers, et il en révérait les images. (*Ibid.*, 1-17.)

[2] *Ibid.*, 3-21, 2-24, 6-22, 4-13.

[3] Ailleurs que dans la populace, qui est partout grossière; qui, naturellement, donnait à l'image de l'égalité, les couleurs de la licence; et ajoutait à la liberté, le désordre.

vresse de sa nuit[1]. Dès l'aurore de ce jour charmant, il pleut comme une rosée de gâteaux ; les fruits que fournissent le Pont, l'Idumée et la pieuse Damas sont prodigués ; les fromages délicats et les vins doux viennent augmenter ces richesses. Quand l'Hyade pluvieuse, quand l'humide Pléiade, déborderaient, elles n'égaleraient pas, dit le poëte, l'orage qui répand sur le théâtre de Rome une grêle de friandises. Aux charmantes surprises de ce genre succèdent des surprises nouvelles ; seulement, c'est une progression de recherche et de profusion. A la même table sont réunies toutes les classes : le peuple, avec ses femmes et ses enfants, les chevaliers et les sénateurs sont confondus dans une douce égalité; le prince lui-même vient s'asseoir à cette table universelle.

Les jeux de l'arène sont l'accessoire obligé du festin ; mais ces jeux ne sont pas sanglants, on n'y représente que de piquantes parodies : des femmes, inhabiles aux armes, imitent les jeux des Amazones ; des enfants, déguisés en guerriers nains, se font une guerre à faire sourire Mars et Vénus, en attendant que les grues qu'on leur jettera pour les divertir accroissent l'hilarité des spectateurs ; et le jour s'écoule dans ces passe-temps.

La nuit vient, et d'autres plaisirs avec elle. On voit apparaître des beautés faciles et tout ce qui plaît, sur la scène, par son talent et ses charmes. Des groupes de molles Lydiennes ou de vives Espagnoles avec leurs tambours et leurs castagnettes parcourent l'espace. Plus loin sont et les Syriens et les petits marchands qui occupent le peuple. Des oiseaux rares qu'envoient le Phase, le Nil ou la Numidie, pleuvent sur l'assemblée, qui ne peut suffire aux dons qu'on lui fait et salue l'empereur du nom de maître, le seul plaisir que l'empereur interdise[2]. Quand il est temps, on voit descendre sur l'arène un cercle enflammé dont l'éclat ferait pâlir la couronne d'Ariane. Des feux illuminent les ténèbres et préviennent les désordres de l'obscurité : le sommeil est ainsi chassé de toutes les paupières ; les plaisirs continuent, les jeux se succè-

[1] Aux calendes de décembre ou fêtes de Saturne. (*Sylves*, 1-6.)

[2] Ceci contredirait Suétone, qui peint Domitien comme très-avide de ce titre, qu'il repoussait selon Stace. Nous présumerons que, s'il ne s'en fâchait pas sérieusement, comme le dit Stace, il l'exigeait moins que ne le prétend Suétone.

dent, les vins petillent et circulent; la joie se prolonge jusqu'à ce qu'enfin le public, fatigué comme le poëte, regagne ses lares pour se reposer d'une fête[1] dont le souvenir restera plein d'attraits.

Telle est la fête de César, telle est la vie du peuple[2], moitié sensuelle, moitié intellectuelle. Ce n'est ni l'orgie du riche, ni l'idéal du poëte : c'est un mélange de l'un et de l'autre; c'est la réalité reproduisant les goûts de tout le monde, entre les deux extrêmes où se meut l'humanité; dans ce milieu qui n'est plus la sagesse, mais qui y ressemble. Élevez un peu l'image, et vous voyez Rome dans sa vie générale.

Même sous Domitien, Rome eut donc ses beaux jours, ses fêtes heureuses et élégantes. Un grand critique littéraire, de grands poëtes, écrivirent pour ce règne[3] : pendant que les poëtes chantaient, les historiens se préparaient à parler, et les accents de Tacite allaient succéder à ceux de Stace. L'invective ne saurait prévaloir contre des faits éclatants : le milieu dans lequel vécurent et grandirent Stace, Juvénal, Martial, Silius Italicus, les Pline, Quintilien et Tacite, sans remonter aux Sénèque, à Lucain et à leurs devanciers, ne fut pas ennemi des lettres : le haut patronage des empereurs et des grands respecta, protégea même l'idéal intellectuel soit contre les dépravations du riche, soit contre les vulgarités de la foule; et dans ses aspirations les plus nobles, comme dans ses besoins les plus impérieux, la société romaine fut satisfaite.

Mais quel fut le sort particulier de ses lettrés?

Les lettrés à Rome se composaient de savants proprement dits, comme Varron et Pline l'Ancien; encore étaient-ils autant écrivains que savants, et aussi moralistes qu'érudits; de philosophes comme Sénèque et ses émules, que la postérité ne connaît pas; — encore Sénèque avait-il plus de vogue pour sa forme littéraire que pour ses doctrines, qui n'ont rien d'original; — puis venaient les jurisconsultes, les historiens, les orateurs; enfin les poëtes. Mais ce

[1] *Sylves*, 1-6.

[2] « Læti Cæsaris diem beatam... saturnalia principis. » (*Ibid.*) — Sous les auspices du prince, les saturnales même s'ennoblissaient.

[3] « Huic sua musæ sacra ferent. » (Sil. Italicus, *Les Puniques*, 3, v. 620.) — Stace lui-même ne loue pas aussi magnifiquement Domitien que le fait Silius.

qu'il faut considérer essentiellement, c'est qu'à Rome les lettrés qui n'étaient absolument que lettrés, les gens de lettres ne vivant que des lettres, étaient fort rares; je ne sais même s'il y eut quelque Romain qui ne fût absolument qu'homme de lettres. C'était la Grèce, c'était l'Asie, quelquefois l'Afrique, par temps la Gaule et surtout l'Espagne, qui pourvoyaient Rome de beaux esprits et de lettrés de profession. Le sort des lettrés s'éclaire par cette distinction. Tout ce qui fut lettré en même temps que romain vécut non des lettres, mais de ses emplois : sa grandeur, sa fortune, tinrent à ses fonctions civiques. Ce qui fut étranger et vint vivre de son esprit et de son talent littéraire à Rome, y vécut comme tout ce qui vit déclassé. Martial, par exemple, est le type du genre soit comme poëte, et poëte futile — le plus inconsistant des poëtes, — soit comme étranger.

Lui-même s'avoue libertin[1] dans une ville grave qui tolérait le libertinage, mais qui ne le louait pas et supportait encore moins qu'il se louât lui-même. Martial déclare en outre que la vie qu'il préfère, c'est la vie paresseuse et d'agrément[2] : Rome aimait le travail et préconisait l'économie[3] : ni Martial ne convenait à Rome, ni Rome ne convenait à Martial. Il y réside néanmoins longtemps, il y met sa muse au service de tout ce qui peut la payer. Il est, par exemple, l'un des courtisans, c'est-à-dire l'un des prôneurs de l'orateur Régulus, plus connu comme délateur[4]. Il chante le génie de Silius Italicus comme poëte et comme orateur[5]; mais Silius fut un instant délateur : à la vérité, Régulus et Silius avaient une haute influence et ils étaient riches. Martial célèbre encore le jeune eunuque Glaucias[6], les délices de son maître : ce maître était un opulent Romain. Enfin le poëte de la fortune s'adresse à la suprême puissance elle-même; Martial entonne les

[1] « Cosconius fait des épigrammes décentes que peuvent lire les vierges; Martial écrit pour les libertins. » (*Épigr.*, 5-69.)

[2] *Ibid.*, 5-20.

[3] « An hæc animos ærugo et cura peculi
Cùm semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro et levi servanda cupresso. »
(Horace, *Art poétique.*)

Les instincts s'étaient raffinés depuis Horace, mais le fond restait le même.

[4] Martial, *Epigr.*, 6-38. — [5] *Ibid.*, 7-63. — [6] *Ibid.*. 6-28.

louanges de Domitien[1], dont il obtient peu de chose, quoiqu'il le sollicite avec une audace spirituelle[2]. Quand Domitien succombe, c'est lui qu'il déchire[3]; c'est Nerva, c'est Trajan qu'il adule[4]; c'est pour la belle Sulpitia, une Sapho satirique ennemie de Domitien, qu'il brûle son encens[5]; c'est Pompée, ce sont les fils de Pompée, c'est le parti pompéien ressuscité qui reçoit ses hommages[6]. Juvénal s'écriait : « Que puis-je faire à Rome? je ne sais ni mentir ni louer[7]. » Martial louait et mentait, il se démentait pour mieux mentir, et restait misérable à Rome; il y vivait à peine, et sans doute méprisé, non sans raison. Alors il regrettait amèrement l'inculte Espagne, moins stérile pour lui que la ville reine. « Tu t'étonnes, écrit-il à Avitus, que je parle souvent du sol étranger, moi, vieil habitant de Rome; que je veuille m'abreuver des eaux du Tage aux sables d'or ou du Xalon qui me vit naître, et que je regrette ma pauvre campagne dans nos champs fertiles : c'est qu'ici il faut engraisser la terre, et que là c'est la terre qui nous engraisse; c'est qu'ici le foyer ne réchauffe personne, c'est qu'à Rome la faim coûte cher, tandis que là-bas notre champ enrichit notre table : c'est qu'ici il nous faut quatre toges par été, tandis que là-bas une toge dure quatre automnes : courtise donc les grands, Avitus, quand un coin de terre te prodigue ce qu'un faux ami te refuse[8]! »

Ces rapprochements, ces souvenirs l'emportent sur Martial : il fuit Rome pour sa patrie, il rentre dans sa chère Bilbilis[9] et il écrit à Juvénal : « Pendant que tu parcours Rome en tous sens, que tu vas du grand au petit Celius, du quartier de Suburre au temple de Diane, et tout trempé de sueur, sans autre rafraîchissement que le vent de ta robe, moi je revois enfin Bilbilis : Bilbilis, fière de son or et de son fer, me voit campagnard; je cultive ici sans fatigue nos champs celtibériens. J'y jouis, souvent jusqu'à la troisième heure, d'un sommeil profond, opiniâtre, comme pour me dédommager de mes veilles de trente années : nous ne connaissons pas la toge, mais à ma voix je trouve un vêtement sur

[1] Voir liv. 7, sur le dieu Domitien, *Épigr.*, 1, 2, 5, 6, 7; tout son livre 8; liv. 9, *Épigr.*, 4, 7, 37, 62, 65, 66. — On pourrait doubler les citations.
[2] *Épigr.*, 6-10. — [3] *Ibid.*, 12-6, 7, 15. — [4] *Ibid.*, 10-72, 11-4, 5. — [5] *Ibid.*, 10-35, 38. — [6] *Ibid.*, 5-74. — [7] *Sat.*, 5. — [8] *Épigr.*, 10-91.
[9] Aujourd'hui Baubola, près de Calatayud (Aragon).

un escabeau ; dès le matin mon feu m'attend, magnifique foyer que nourrit la forêt voisine, et que la fermière a bastionné de marmites. Mon chasseur entre, mais tel que tu l'aimerais au fond d'un bois. Pendant que de jeunes garçons font le service, mon métayer imberbe encore me prie de faire abattre sa longue chevelure : voilà comment j'aime à vivre, c'est ainsi que je veux mourir [1]. » Les sens l'emportent ici sur l'intelligence : Martial prend le parti de son corps contre son esprit, après avoir longtemps sacrifié le premier en tentant de les satisfaire tous les deux; mais ce que l'esprit perd, la dignité du caractère, la paix et les nobles émotions du cœur le regagnent ; Martial donc n'a perdu que des chimères, et son style s'en ressent.

Nul doute que Juvénal ne lui porte envie ; lui, ce grand poëte méconnu, ou forcé, par la trempe de son âme et de son talent, de rester inconnu; lui qui s'indigne si bien que Quintilien, l'honneur de la toge romaine [2], soit moins payé qu'un cuisinier [3] ! Mais je crois, comme je l'ai dit, que ce fut surtout la mort de Domitien, dont il eut l'estime, qui fut fatale à Quintilien [4] : car les rhéteurs de son ordre avaient la faveur publique; à moins que les amis littéraires et politiques de Sénèque n'aient puni Quintilien d'avoir diminué leur idole. Quoi qu'il en soit, ni Juvénal, ni Quintilien, ni Stace, n'eurent une situation digne de leur rare mérite [5]. Il y en a deux causes pour Juvénal et pour Stace : les révolutions avaient rendu leur siècle politique, et la marche de la civilisation l'avait rendu surtout philosophique ; or la politique et la philosophie sont les ennemies éternelles de la poésie. La politique veut des hommes d'action, tandis que le poëte rêve. Quant aux philosophes : « Qu'importe à la vertu, dit Sénèque, le compte des syllabes, le choix des mots, le récit de fables et le mètre poétique [6] ? » C'est ainsi que parlait le jansénisme philosophique, c'est-à-dire

[1] *Épigr.*, 12-18. — [2] *Ibid.*, 2-90. — [3] Juvén., *Sat.*, 7.

[4] Selon Juvénal, Quintilien, qui possédait de vastes domaines, fut une exception, comme par une faveur du destin. (*Ibid.*) Plus bas, il dit : « Si la fortune le veut, de rhéteur tu seras consul ; de consul, rhéteur. » Or Quintilien reçut, au moins, de Domitien les ornements consulaires, et nous avons vu le sénateur Licinianus devenir rhéteur en Sicile. — Je suis l'opinion la plus accréditée : c'est que Quintilien vécut dans la médiocrité pécuniaire.

[5] Comme nous l'entendrions de nos jours.

[6] *Épît.*, 87.

le stoïcisme, à Rome; et Perse lui-même n'avait quelque faveur que comme stoïcien. — « Pourquoi suis-je si mal vêtu, dites-vous? c'est que je suis poëte, et que l'amour des lettres n'enrichit personne. » C'est Pétrone qui l'affirme[1], le goût seul des lettres n'enrichissait pas; il fallait en faire son passe-temps, non son métier. A Rome il fallait, avant tout, être citoyen et servir la cité, pour en vivre : on pouvait l'amuser par-dessus le marché; car, tout en tenant à la gloire des lettres comme à toutes les gloires, elle ne la payait pas. C'était surtout vrai de la gloire poétique. C'est pourquoi Rome ne manque ni de poëtes ni de poëtes heureux ou misérables. Tout dépendit de ce point surtout : c'est que la poésie fut un luxe à Rome; et que, pour être heureux et poëte, il fallut qu'on pût s'y permettre le luxe de la poésie.

Stace rappela pourtant la vie de Virgile et d'Horace : mort très-jeune comme le Tasse, de qui on peut le rapprocher, soit par son origine[2], soit par la brillante précocité de ses talents, soit par sa double épopée, soit par ses triomphes officiels, soit par les chagrins et le mal mystérieux qui terminèrent sa vie. Stace ne fut pas sans éclat dans son humble fortune : Domitien le distingua et l'aima, comme aimait Domitien, avec quelque réserve et quelque sécheresse. Rome le goûta, le classa très-haut, et il y fut populaire[3]. Comme Horace et Virgile, il a de hautes amitiés. Un Marcellus, un Septime Sévère, un Stella, un Nonius Vindex que sa richesse et son goût pour les arts plaçaient hors ligne; enfin le riche Pallius, qui préférait les lettres aux grandeurs, et vivait très-grandement, tout en se renfermant dans les lettres, mais avec un beau nom et une opulence de prince; tels[4] sont les partisans de Stace[5]. Il mourut sans doute auprès de Pollius, qui venait de l'attirer à Naples, leur commune patrie[6]. Stace est donc, comme Horace et Virgile, le type du poëte illustre, que l'admiration publique paye en renommée, à défaut de fortune; pauvre de bien,

[1] *Satyric.*, ch. 83.
[2] L'Italie. L'un naquit, l'autre vécut à Naples.
[3] « Stace a promis de réciter sa *Thébaïde;* il a fixé le jour. Aussitôt la joie se répand dans la ville; on court entendre cette voix ravissante, ces vers toujours accueillis du public. » (Juvén., *Sat.*, 7.)
[4] Ajoutons-y un ministre de Domitien, Abascantius. (Argum. du liv. 5 des *Sylves.*)
[5] Voir ses *Sylves*, 2-2, 3-18, 4-4, 5, 6, 7. — [6] *Ibid.*, 3-5.

riche de gloire; sans emploi public, mais possédant la plus haute des dignités, son nom.

La politique et le stoïcisme avaient d'autres favoris. Lucain vivait dans de splendides jardins; il partageait la haute fortune et l'opulence de sa famille[1], si prépondérante à la cour de Néron. Sa chute répondit à son ambition; ses relations et ses talents expliquent le bruit qu'il excita. Le neveu de Sénèque, le rival poétique de Néron[2], le chantre de Pompée, l'ennemi du Prince et le conjuré, furent plus préconisés que l'émule d'Homère ou de Virgile. Ce fut l'esprit de faction qui le fit valoir; l'esprit de faction le soutiendra.

Silius Italicus fut encore un lettré politique. Orateur, puis consul, ce fut par le barreau qu'il acquit d'immenses richesses qui lui permirent ses passe-temps poétiques. Sa maison fut l'un des centres littéraires de Rome : il y tenait cour de lettrés, si je peux le dire, tant il usait noblement et de ses hautes facultés et de son opulence! Elle était telle, qu'il pouvait acheter tout ce qui le tentait; et qu'après avoir acquis plusieurs villas, une nouvelle le dégoûtait des précédentes. Il sut quitter toutes ces richesses, quand, à soixante-quinze ans, un abcès lui rendit la vie pénible[3], et il mourut en Romain, après avoir vécu en Athénien.

Mais la plus noble condition du lettré romain, c'est, selon moi, celle de Pline l'Ancien. Ses œuvres, très-estimées de son vivant, se seraient vendues, s'il l'eût voulu, un prix immense[4] : mais que pouvait souhaiter sur ce point un homme riche de son patrimoine, à la fois naturaliste et grammairien, historien et critique, moraliste et savant de premier ordre; non moins grand écrivain que savant; tour à tour orateur et commandant de cavalerie; toujours homme public, grand dignitaire de Rome, le confident de Vespasien, l'objet de la vénération générale; pour qui vivre c'était apprendre; qui mourut de son ardeur à connaître : doublement héros, puisqu'il bravait la mort pour la science, et la subissait pour sauver tout ce qu'il pouvait protéger? L'esprit humain et la

[1] « Satisfait de sa renommée, que Lucain repose dans ses jardins, que le marbre décore! » (Juvén., *Sat.*, 7.)

[2] On exagère cette rivalité, pour accuser Néron : l'empereur s'admirait surtout comme musicien et comme chanteur. (Voir Suétone et Tacite.)

[3] Pline, *Lett.*, 3-6. — [4] *Ibid.*, 3-5.

dignité humaine se résument en Pline l'Ancien, qu'il est plus aisé de louer que d'imiter [1].

Dans des proportions moindres, Pline le Jeune reproduisit son oncle : il en eut et la noble existence [2] et le noble caractère, mais c'est l'honorer assez que de l'associer à son illustre parent.

J'ai dit combien la paix avait répandu le goût des lettres, à Rome plus particulièrement, dans les hautes classes qui avaient le plus de loisirs, sans exclusion pourtant des situations plus humbles, soit à Rome, soit au dehors. J'ai montré combien les esprits y étaient complaisants, même pour les lettres badines et l'érudition purement curieuse; et combien l'étude passionna même la vieillesse, comme si les anciens ne pouvaient perdre le goût de l'idéal qu'avec la vie.

J'ai apprécié les lectures publiques, soit comme manifestation politique des lettrés, soit comme encouragement aux lettres. Comme moyen d'opposition, elles m'ont paru assez vaines : comme stimulant, elles m'ont paru stériles, quand elles ne faussaient pas l'esprit; tout au plus berçaient-elles Rome endormie, mais Rome les dédaignait à son réveil. Les grandes œuvres se passaient d'hommages artificiels, tandis que les petits esprits recouraient toujours aux petits expédients.

J'ai montré le grossier ascendant du riche abaissant les lettres à chanter ses instincts, les humiliant quand il ne les dédaignait pas, mais les rendant vulgaires quand il ne les dépravait pas.

J'ai dit le patronage du prince et des grands, protégeant un idéal supérieur, d'accord avec la moralité et la conscience publique, dont ils ont la garde, qui les sert eux-mêmes, qu'ils représentent par conséquent; j'ai montré toute l'indépendance laissée à l'idéal du poëte par Domitien même.

Enfin, j'ai parcouru les diverses conditions des lettrés romains [3]. On a vu que le métier d'hommes de lettres, ou n'existait pas, ou

[1] L'un des tics de son esprit, nous l'avons vu, c'était d'être déclamateur et utopiste. Ce côté puéril de ses écrits n'atteint pas son caractère.

[2] Il se disait dans la médiocrité (*Lett.*, 2-4), mais n'en possédait pas moins quatre villas comme peu de nos riches en possèdent, si l'on en juge par celle qu'il décrit à Gallus. (*Ibid.*, 2-17.)

[3] Je me suis surtout attaché aux poëtes et aux écrivains les plus connus du temps qui m'occupe. J'ai parlé ailleurs des philosophes, des orateurs, des jurisconsultes. Je parlerai ultérieurement des historiens.

n'existait que chez les gens déclassés, presque exclusivement étrangers; j'ai cité Martial comme l'exemple du genre; j'ai dit ses mécomptes. Quelques grands esprits m'ont paru négligés, j'en ai dit les causes; j'ai nommé les poëtes que la gloire avait dédommagés de la fortune; j'ai dit ceux qui avaient eu plus de fortune que de gloire, mais dont les lettres n'avaient pas fait l'opulence; j'ai montré dans Pline l'Ancien le type accompli d'un Romain joignant à ses qualités civiques et à la fortune les grandeurs de l'âme comme de l'intelligence. En somme, j'ai montré les splendeurs et les misères des lettrés à Rome, et cette condition mixte (la meilleure peut-être quand on ne réunit pas tout comme Pline) : une modeste indépendance au sein de la gloire.

Je manquerais à ma conscience si je ne disais ce qui distingua surtout les lettrés romains. Ils respectèrent le patriotisme de Rome et les principes sociaux. Ils aimèrent plus la renommée que le pouvoir; ils n'imaginèrent pas de plus grand bonheur que la gloire. Ils auraient rougi, ou on ne leur eût pas permis de célébrer le Parthe ou Décébale; et, si le prince avait des compétiteurs et des rivaux, ils ne se nommaient ni Dave ni Thersite; encore moins Brébeuf ou Trissotin[1]. La société romaine, éprise des lettrés, sut s'en faire respecter, au moins jusque-là : elle laissa parler les rhéteurs, elle ne les couronna pas; elle laissa cette honte et ce repentir à Athènes, la patrie des rhéteurs et des démagogues. Rome eut soin de sa dignité comme de sa puissance; et elle dut une partie de sa puissance à sa dignité.

[1] Sénèque avait été ministre et tout-puissant quand il se mit, ou qu'on le mit, sur les rangs pour l'empire. S'il fut le candidat de quelques hommes, il est aisé de juger qu'il ne pouvait être celui de Rome.

II

DE LA

CORRUPTION DES LETTRES ROMAINES

OU TRANSFORMATION DE L'ÉCOLE VIRGILIENNE

Quand on accuse la forme impériale d'avoir été fatale aux lettres, on obéit, je crois, à une impulsion plutôt politique que littéraire ; on fait bien plus parler l'esprit de parti que la vérité. Les mots de servitude et de liberté ont tant de vertu, soit pour louer, soit pour dénigrer, qu'ils se passent de preuves, soit pour l'éloge, soit pour le blâme ; mais, outre que la chose même qu'ils expriment n'est toujours ni si bonne ni si mauvaise qu'on veut bien le faire entendre, — car que de degrés dans la liberté ou la servitude ! — on déprave surtout ces mots magiques par l'abus qu'on en fait : les hommes appelant souvent liberté la servitude, ou bien servitude la liberté. Il n'y a dans aucune langue ni mots plus arbitraires ni mots plus arbitrairement employés.

Si la liberté politique donnait le génie littéraire, non-seulement toutes les nations libres auraient ce génie, mais elles ne perdraient pas ce génie tant qu'elles ne perdraient pas leur liberté. Or cela

n'est point ; et il faut que le principe soit faux, puisque les faits le démentent. Ce n'est pas tout ; si le génie littéraire est un fruit de la liberté, ce génie sera d'autant plus grand que la liberté sera plus grande, d'où la conséquence que c'est dans la licence surtout que doit éclater le génie des lettres. Or c'est tout le contraire ; rien n'est plus stérile que la licence. En sens inverse, si la servitude, c'est-à-dire ce qui n'est pas la liberté grecque, romaine, helvétique ou américaine, est si contraire aux lettres, comment les lettres fleurissent-elles sous ce que les Grecs et les Romains nommaient, sous ce que, à leur suite, nous nommons tacitement les tyrans, c'est-à-dire les rois, les empereurs, les princes, les souverains représentant l'unité dans le pouvoir? Or rien n'est plus vrai que cet épanouissement des lettres sous le pouvoir unitaire ; et, sans compter tout l'Orient[1] qui n'est pas sans lettres[2], quoiqu'il soit sans liberté politique comme nous l'entendons, l'unité du pouvoir semble si nécessaire au développement littéraire, que les grands siècles de l'esprit humain prennent le nom de ce pouvoir. Ce sont : le siècle de Périclès ou d'Alexandre, celui d'Auguste ou de Trajan, celui de Léon X ou de Louis XIV ; et, si d'autres mouvements de l'esprit humain, très-brillants quoique moins complets, sont représentés par des noms illustres, c'est sous les rois ou les princes de notre continent européen qu'il faut les chercher ; car, pendant que Venise, Gênes, la Hollande, la Suisse, si libres ou si riches, abondent en toutes choses, et ont un grand nom, soit par leurs richesses, soit par leur puissance, ce qui leur manque surtout, ce sont les lettrés d'un certain ordre ; ou, s'il y en a, ils produisent hors de leur sein.

Je vais plus loin : si la servitude éteint le génie comme le caractère, ce qui est encore plus vrai du caractère que du génie ; jamais vous ne verrez de génie[3], et surtout de génie d'une certaine trempe, dans la servitude : pourquoi donc trouvons-nous parmi les affranchis, c'est-à-dire chez les esclaves d'hier, Térence et Phèdre? Pourquoi, parmi les esclaves dans les fers[4], Ésope et le grand Épic-

[1] L'Inde surtout.

[2] Je l'entends plus de la durée des temps que de l'époque contemporaine.

[3] J'emploie évidemment le mot génie comme les Latins. Sans être des génies, Térence et Phèdre ont le génie littéraire.

[4] Un philosophe dont parle Longin prétendait que si, dans la servitude, on était

tête? Dans un État libre même, quelle plus grande servitude que celle de manquer de pain? Or, Plaute et Cléanthe, et tant d'autres, manquèrent-ils de génie malgré cette servitude de la faim, qui semble la condition du génie depuis Homère? — Revenons aux lettres romaines et aux Césars.

Quand nous parlons de la corruption des lettres impériales, nous commettons communément plusieurs confusions. Nous prenons l'éloquence proprement dite pour les lettres mêmes, et pourtant, que d'écrivains éloquents qui ne sont pas orateurs de profession! Nous prenons de plus, dans l'éloquence oratoire, l'éloquence parlée pour toute l'éloquence; or, tout ce qui nous reste de l'admirable éloquence antique fut de l'éloquence écrite[1]. En outre, nous prenons l'éloquence tribunitienne pour l'éloquence politique tout entière, comme s'il n'y avait eu d'éloquence politique, à Rome, qu'à son forum. Enfin, nous comptons à peine, en faveur de l'art, l'éloquence judiciaire à laquelle nous devons les plus beaux chefs-d'œuvre de Cicéron même, et les noms les plus oratoires de Rome; à moins que Cicéron, Crassus, Antoine, Pollion, Domitius Afer, Messala, Tacite lui-même et Pline ne représentent pas l'éloquence judiciaire à Rome[2].

Tacite a dit qu'Auguste avait pacifié l'éloquence, et l'un de nos plus grands critiques modernes de s'écrier : « Pacifier l'éloquence, c'est l'éteindre[3]! » Ceci est plus brillant que vrai; mais si jamais cette thèse fut spécieuse, c'est dans le *Dialogue des orateurs* du même Tacite. En retraçant l'éloquence tribunitienne de Rome d'après l'idéal des souvenirs et ses propres regrets, l'artiste s'élève jusqu'à l'enthousiasme, et il est d'une véhémence incomparable. « La grande éloquence, dit-il, est comme la flamme, elle a besoin

capable de toutes les autres sciences, du moins nul esclave ne pouvait être orateur. (Voir le *Traité du Sublime*, ch. 35.) — L'esclave ne fera pas de Catilinaire, peut-être; mais pourquoi ne serait-il pas insinuant et pathétique?

[1] Sous Quintilien même, un long plaidoyer « l'œuvre laborieuse de bien des jours et de bien des nuits », était souvent interrompu par la clepsydre. (*De l'Instit. orat.*, 12-6.)

[2] Voir l'*Orateur* et le *Brutus* de Cicéron; le *Dialog. des Orat.* de Tacite; Quintilien, *De l'Instit. orat.*, 12-1.

[3] Quintilien croit que Cicéron eût atteint une plus haute perfection s'il eût vécu dans des temps plus calmes et plus favorables à la composition : « Tempore ad componendum securiore. » (*De l'Inst. de l'orat.*, 12-1.) — Ainsi l'éloquence antique était une composition, et le calme des temps ne lui était pas défavorable comme art.

d'aliments, et c'est en brûlant qu'elle éclaire. C'est par là que brilla dans Rome l'éloquence antique; car, si nos contemporains ont les succès qu'admet un gouvernement régulier, tranquille, heureux; les commotions, les désordres, le défaut d'un modérateur suprême au sein d'un bouleversement général, n'en offraient pas moins de plus belles chances à l'orateur, d'autant plus puissant qu'il s'imposait à une foule indomptée. De là, ces lois fréquentes qui rendaient leurs auteurs populaires; de là, ces nuits orageuses que les magistrats passaient sur les rostres. De là, ces poursuites contre les puissants, ces inimitiés qui enveloppaient les familles; de là, ces conflits des grands et ces combats sans fin entre le sénat et le peuple. C'étaient là des maux pour l'État, mais ils servaient l'éloquence, ils préparaient ses triomphes[1]. » Je conviens, avec Tacite, que ces maux de l'État servaient l'éloquence, comme la peste sert la médecine; je comprends chez l'artiste médecin je ne sais quel vœu pour cette épidémie qui exerce toute la beauté de son art et de son dévouement; je comprends moins la beauté et la nécessité d'une épidémie. Continuons : « Et ces assemblées permanentes, et ce droit d'attaque contre les puissants, poursuit Tacite, et ces glorieuses rancunes qu'affrontaient la plupart des orateurs en bravant Scipion, Sylla, Pompée; que provoquaient même les histrions[2] qui, pour immoler à l'envi les grands personnages, abusaient de leur auditoire ; quels ferments pour les esprits! quels brandons pour l'éloquence! C'est que je ne décris pas un art discret, paisible, aimant la droiture et la retenue, je parle de cette insigne et grande éloquence née de la licence (que les fous nomment liberté), complice des séditions, souffle des tempêtes populaires, incapable de soumission, de déférence; factieuse, téméraire, altière, incompatible avec de sages institutions. Quel orateur de Lacédémone ou de Crète parvint jusqu'à nous? C'est que ces deux cités avaient des mœurs fortes, des lois très-sévères. Les Macédoniens, les Perses, les nations gouvernées strictement, n'ont pas laissé d'orateurs. Il y en eut quelques-uns à Rhodes, beaucoup à Athènes. Là, le peuple pouvait tout, les insensés tout, tout le monde presque pouvait tout. Ainsi fut-il de

[1] *Dialog. des Orat.*, 36. — [2] Les comédiens en général.

Rome : tant qu'elle s'égara, tant qu'elle fut la proie des partis, des agitations, des discordes, l'éloquence y fut plus forte, comme sur un sol indompté fructifient certains herbages ; mais, ni l'éloquence des Gracques ne compensa, pour la république, le mal de leurs lois ; ni les beautés oratoires de Cicéron n'ont racheté sa mort[1]. » Je n'ai pu tronquer cette brûlante défense de l'éloquence démagogique; mais qu'en ressort-il, d'après son défenseur lui-même, sinon que cette éloquence est orgueilleuse, envieuse et subversive; qu'elle est malhonnête dans ses moyens comme dans ses desseins, et qu'elle n'est pas moins fatale aux tribuns qu'à la république?

Avant Tacite, Platon disait, avec la moralité qui lui est propre, que l'orateur populaire n'est qu'un courtisan, qu'un corrupteur du peuple qu'il exploite en feignant de le plaindre ; mais qui périt d'ordinaire, et très-justement, par la réaction de cette corruption qui lui renvoie son crime et le punit par les mains qu'il a dépravées[2].

Mais à ne prendre l'éloquence tribunitienne, l'éloquence indomptée dont parle Tacite que, comme art, dans quels monuments se survit-elle? Dans plusieurs de ses effets, un histrion pouvait autant qu'elle, d'après Tacite, preuve que le corps n'a pas moins de part à ces effets que l'intelligence : ce qui confirme ce que dit si bien Sénèque, que rien ne corrompt plus la véritable éloquence que les applaudissements de la foule[3]; car que faut-il pour l'émouvoir et lui plaire, que de tromper ses passions généreuses, que d'outrager ou la vérité ou l'homme de bien par des moyens dignes de leur objet? Si l'éloquence tribunitienne antique n'a donc pas laissé de monuments par lesquels la postérité puisse l'apprécier, c'est qu'elle ne mérite pas de souvenirs; c'est qu'elle n'eut pour elle ni la vérité de fond, ni la vérité de forme qui fait durer les œuvres de l'intelligence. Point de monuments de l'éloquence tribunitienne antique; je me trompe, ses monuments sont ses désastres : elle fit périr Athènes par l'entreprise injuste et gigantesque de la conquête de la grande Grèce ; elle la livra aux trente tyrans avant de la livrer au Macédonien, puis aux Romains;

[1] *Dialog. des Orat.*, 40. — [2] Voir le *Gorgias*. — [3] *Épît.*, 102.

elle livra à leur propre délire ses orateurs qui se vengèrent ou se trahirent les uns les autres, et finirent, comme tous les grands perturbateurs, dans leur propre tempête. Elle épuisa Rome dans la guerre sociale, après avoir décimé son aristocratie; elle précipita l'une et l'autre dans ces guerres civiles qui ébranlèrent, avec le monde, la domination romaine dans l'univers, et détruisaient la société romaine, sans cette sagesse de race qui signalait le Romain et lui fit chercher son salut dans un seul chef, quand plusieurs chefs le compromettaient.

Les temps modernes confirmeraient surabondamment le mensonge de ce principe : qu'une liberté sans frein est la source de l'éloquence. L'Angleterre est-elle sans éloquence parlementaire, ou son éloquence y est-elle sans frein? Y prêche-t-on, par hasard, comme chez d'autres peuples, la haine ou le mépris du souverain, la spoliation du riche, l'assassinat social sur une large échelle? Sont-ce des thèses de ce genre qui ont illustré les Chatam, les Pitt, les Fox, les Canning et d'autres qui vivent encore, aussi éloquents parce qu'ils respectent les limites du vrai et de l'honnêteté publique? Chez nous, même, il y eut plus de démagogie, plus de licence en 93 qu'en 89 [1], mais quelle différence d'éloquences entre l'un et l'autre! Pourquoi? si non parce que 89 fut plus vrai et plus contenu que 93. — De 1815 à 1848, l'éloquence politique ne fut-elle pas plus grande qu'en 1848 même? Pourquoi? si ce n'est parce que 1815 et 1830, furent plus vrais que 1848. La liberté ne donne donc pas l'éloquence [2], elle lui permet seulement de se produire; mais elle ne le permet pas moins à la sottise qui, certes, sait en profiter. La liberté illimitée n'est donc qu'un mal politique autant qu'un mal artistique. Ceux qui regrettent l'éloquence désastreuse malgré ses désastres, sont à mes yeux des gens qui aiment à mourir d'un beau couteau. Ceux qui regrettent l'éloquence sans frein, comme celle d'Hébert, par exemple, sont ceux qui préféreraient tenir que subir le couteau.

[1] Il y en eut plus dans les clubs qu'à l'Assemblée nationale; et qu'est-ce que l'éloquence des clubs comme art, comme idéal?

[2] Quels étaient les orateurs les plus attiques de Rome selon Quintilien? C'étaient Scipion, Lælius, Caton; c'est-à-dire les orateurs les plus contenus par leur rang et leur bon sens, quand la liberté républicaine leur permettait, si aisément, l'écart. (Voir Quintilien, *De l'Instit. orat.*, 12-10.)

Point de monuments que du sang et des ruines, pour l'éloquence sans frein, soit dans l'antiquité, soit de nos jours! Quant à l'éloquence politique à Rome, où la trouvons-nous mieux que dans Tite-Live, dans Salluste, dans les écrits de Cicéron, dans les discours de Tacite[1], dans le panégyrique de Trajan par Pline; c'est-à-dire partout — si ce n'est au Forum — mais, spécialement, dans le génie des écrivains s'épanchant sous les empereurs? Pourquoi? si ce n'est parce que, étant vraie et contenue, elle mérita de vivre. Quand l'éloquence chrétienne eut-elle des accents plus grandioses qu'avec saint Bernard et Bossuet, c'est-à-dire sous des rois; et à quelles conditions, sinon d'avoir pour elle la vérité du fond et la décence de la forme? S'il n'y eut pas des désordres et des invectives populaires sous les empereurs, il y eut de l'éloquence politique; et les lettres, car c'est là ce qui nous occupe, durent une partie de leur éclat à l'éloquence politique des historiens.

L'éloquence politique ne périt donc pas avec la république romaine[2]. Ce qui périt, ce furent les fruits pratiques, les bénéfices, les désordres de cette éloquence; ce qui survécut, ce fut l'art, ce fut l'idéal, ce fut le beau, mais sans le mal. C'était là l'éloquence pacifiée dont parle Tacite; c'était l'éloquence moralisée; et, comme idéal, la véritable éloquence : car, si ce n'est point l'éloquence des factions, c'est celle de l'esprit humain quand il est soi dans sa plus noble grandeur, quand il est digne qu'on l'écoute, qu'on l'admire, et qu'on veuille l'imiter; voilà ce qui survécut de l'éloquence politique sous l'empire.

L'éloquence judiciaire resta la même; il semble qu'elle dut s'accroître de ce qu'avait perdu l'éloquence politique; et parce qu'on défendit les accusés plus décemment, rien ne prouve qu'on les défendit moins éloquemment. La théorie contraire est plutôt vraie: si les monuments judiciaires de cette époque ont péri, c'est que tout presque a péri ; mais nous savons que le barreau impé-

[1] Il y a telle harangue de Tibère, d'après Tacite, et tel discours de Claude, d'après Claude même, où je trouve plus de vraies beautés, c'est-à-dire plus de nobles vérités de raisonnement et de sentiment, que dans trente de nos philippiques modernes.

[2] Il y a cette différence entre les œuvres du barreau romain et les œuvres des tribuns, que les premières furent d'éternels modèles pour la civilisation romaine qui les consulta tant qu'elle dura, tandis que la génération qui suivit les tribuns ne connut d'eux que leurs noms. Les œuvres du barreau romain ont péri pour nous; celles des tribuns républicains ne survivaient pas à leurs contemporains.

rial trouvait Cicéron lui-même diffus et froid, et que le progrès des esprits avait fait substituer à la riche abondance de l'éloquence cicéronienne la vivacité polémique, le trait, l'éclat[1] et cette ardeur incisive dont le *Dialogue des Orateurs* de Tacite est un parfait modèle[2].

Voilà, ce me semble, ce qui est vrai de l'éloquence sous les Césars. A le bien prendre, elle ne dégénéra pas comme idéal, faute de liberté; elle dégénéra dans la société impériale, comme dégénère tout ce qui a brillé dans les sociétés[3]. Nous verrons plus bas comment l'éloquence même, suivit la marche de l'esprit littéraire sous les empereurs : mais quand Tacite compare les bienfaits nés de l'éloquence avec ceux d'un sage gouvernement politique, comme il conclut sensément! « Aujourd'hui même, dit-il, ce débris de l'antique éloquence, le barreau, accuse un reste de malaise social et quelques imperfections. Qui donc nous appelle, sinon le coupable et le malheureux? Quel municipe a recours à Rome, si ce n'est celui dont les voisins ou quelque lutte intestine troublent la paix? Pour quelle province plaidons-nous, si ce n'est pour celle qu'on pille et qu'on opprime? N'aimerait-on pas mieux n'avoir pas à se plaindre que d'être vengé? S'il était quelque nation d'hommes irréprochables, un orateur ne serait pas plus nécessaire à ces âmes pures qu'un médecin aux gens bien portants; car si l'art de guérir s'exerce et fleurit peu chez les peuples dont la robuste santé naît d'une saine constitution, de même la gloire des orateurs pâlit et baisse au sein des bonnes mœurs et du penchant à l'obéissance. Pourquoi tant de discussions dans le sénat quand les bons esprits s'entendent soudain? A quoi bon tant de harangues populaires, quand ce n'est plus la foule ignorante qui décide, mais un seul, et le plus sage? Pourquoi des accusateurs empressés quand les délits sont si légers, si rares? Pourquoi le fiel et l'emportement dans les défenses, quand la clémence du

[1] *Dialog. des Orat.*, 18, 22, 23, 24; Quintil., *De l'Instit. orat.*, 12-1. — Il va même jusqu'à dire qu'on trouvait Cicéron efféminé. (*Ibid.*, 12-10.)

[2] *Dialog. des orat.*; 19, 20, 21.

[3] Du temps de Quintilien, les orateurs qui voulaient passer pour véhéments, criaient, beuglaient, semblaient en fureur, et, au fond, étaient plus violents que forts. (*De l'Instit. orat.*, 2-12.) — Mais tout cela faisait de l'effet sur la multitude, selon Quintilien. Ainsi, le *sans gêne* était possible à l'orateur judiciaire, sous les empereurs : Il pouvait en profiter, sans qu'il lui profitât.

pouvoir court au-devant des accusés[1]? » Certes, le sage pensera comme Tacite. Si l'on pouvait purger une société d'orateurs, ou faire qu'ils fussent inutiles, cette société n'y perdrait rien : moins d'orateurs et plus d'heureux, ne serait-ce pas un bénéfice? Mais c'est là de l'utopie; restons dans les faits.

L'éloquence démagogique n'est pas toute l'éloquence politique; celle-ci n'est pas toute l'éloquence utile, car l'éloquence judiciaire ne l'est pas moins. L'éloquence écrite qui s'adresse au genre humain n'est pas moins belle et moins féconde que celle qui s'adresse à quelques hommes; ni celle qui s'élance dans la postérité, que celle qui se circonscrit dans le temps. Enfin celle qui revêt le mètre poétique n'est pas moindre, sur les nations, que celle qui se contente du nombre oratoire, et certainement Homère et le Dante, Corneille et Shakspeare ont plus occupé ou occuperont plus les esprits que Démosthène et Cicéron : je ne parle pas des démagogues qui ne vécurent qu'un jour et dont la plupart n'ont que la gloire du mépris; mais disons que l'éloquence a plus d'une forme; qu'elle n'appartient pas à un seul convenu; qu'elle varie ses tons selon le besoin, des Gracques à saint Ambroise; que s'il fallait la mesurer à l'image que chacun peut se faire de la liberté qui devrait l'animer, le paysan même du Danube pourrait n'être qu'un académicien, et Caïus Gracchus qu'un rhéteur. Disons que ce qui fit et soutient toujours l'éloquence, c'est la vérité, c'est-à-dire l'utilité et la moralité des idées; c'est la foi de l'orateur dans ses idées, c'est-à-dire le sentiment dont l'enflamme leur justice[2]. Quant à la forme, les grammairiens préféreront celle-ci à celle-là : l'orateur qu'inspirera la vérité et la foi trouvera toujours son langage; et la liberté politique y sera pour si peu qu'il ne sera pas de nation, pas d'époque, qui n'ait ses hommes inspirés, (manquât-elle d'orateurs de profession, c'est-à-dire de rhéteurs), quand elle vivra de principes et de croyances.

Nous venons d'esquisser le sort de l'éloquence sous les Césars; quel fut celui des autres formes littéraires? On a voulu expliquer

[1] *Dialog. des orat.*, 41.

[2] Je ne dis pas *justesse*. On peut ne pas manquer de justesse d'esprit, tout en manquant de justice au fond du cœur. Chez le véritable orateur, la conscience est aussi droite que la raison.

le sort des lettres en général, par celui de l'éloquence en particulier, et il me semble évident qu'on s'est trompé, car ni la fonction, ni l'emploi des lettres et de l'éloquence ne sont les mêmes; puis, ni la politique, ni les Césars ne firent décliner les lettres : examinons.

Les lettres, dit-on, s'abaissent avec la liberté? — Quoi donc! dans les chefs-d'œuvre de Virgile, d'Horace, de Tibulle, d'Ovide, de Properce, de Tite-Live il y aurait abaissement des lettres! Ces grands esprits seraient inférieurs à leurs devanciers! Je n'en crois rien, et je ne pense pas que ce soit l'opinion commune des connaisseurs. Dira-t-on qu'ils sucèrent le lait de la liberté, et que la liberté qui les nourrit d'abord, fit leur génie. Vain subterfuge! Qu'importe que le génie ait des ailes si l'air lui manque; qu'importe qu'on sache bien parler ou bien écrire, si l'on tremble d'avoir à écrire ou à parler : l'expression suit mal une pensée qui avorte parce qu'elle n'ose se produire; le génie qui n'éclate pas n'existe pour personne. Je vais plus loin : j'admets un instant que c'est son éducation qui fait l'homme de génie, et que c'est la liberté qu'il respira dans sa jeunesse qui lui donne la trempe de son âge mûr; qu'on m'explique alors Lucain et Sénèque! qu'on m'explique surtout Juvénal et Tacite! Les deux premiers, vécurent et moururent sous des règnes bien autres que celui d'Auguste : Juvénal connut Néron dans sa jeunesse; Domitien, dans un âge plus avancé. Domitien fut le patron, et presque l'instituteur politique de Tacite [1]; qu'on me dise où leur jeunesse puisa cette virilité d'accent qui les distingue parmi les écrivains de tous les siècles! Ce lien forcé qu'on veut établir entre la politique et les lettres, mène à plus d'un mécompte.

On prétend, par exemple, que, repoussée de la vie publique, la littérature, au lieu d'être une action, devint une étude, et passa du Forum dans le cabinet. — Mais cette assertion concernerait l'éloquence du Forum, non les lettres en général; car la littérature fut toujours une œuvre de cabinet : et à Rome même l'éloquence fut presque toujours récitée; si bien qu'en ses meilleurs jours ce fut une œuvre de cabinet, comme il y paraît aux

[1] Il l'employa et le combla de faveurs, écrit Tacite lui-même. (*Hist.*, 1-1.)

monuments qui nous en restent. Les Verrines, la Milonienne, les Philippiques, les Catilinaires même, malgré l'artifice de certaines formes, sont des œuvres de cabinet, comme le discours de Démosthène pour la Couronne : car ne perdons pas de vue que chez les anciens l'artiste domina toujours l'orateur. Lequel, de notre temps, s'amuserait, par exemple, à refaire comme Cicéron le plaidoyer d'un procès perdu, (et perdu par la défaillance du défenseur !) comme pour mieux montrer, par ce qu'il eût pu dire, que ce n'était pas faute d'esprit qu'il avait manqué de cœur, ce que la boutade du condamné à l'aspect du chef-d'œuvre inutile sorti du cabinet, non de l'audience, sut fort bien reconnaître ? Lequel des nôtres, s'il se nommait Jules César, s'amuserait après la mort de Caton à composer l'*Anti-Caton* ? Que la vie publique animât l'orateur au sein de son cabinet, nul doute ; disons pourtant que deux merveilles de l'art oratoire, la Milonienne et les Verrines, ne furent pas des actions, mais de purs exercices de style : disons de plus que l'éloquence d'action a laissé peu de traces, témoin l'éloquence tribunitienne ; et je ne sais ni comment apprécier, ni comment regretter ce qui est pour nous l'inconnu.

Quand les hommes agissent, ils écrivent peu en général ; les peuples sont de même. Ils n'écrivent et ne lisent que lorsqu'ils ont du temps pour l'un et pour l'autre. Voilà pourquoi ce sont les loisirs du cabinet qui font éclore les lettres, et pourquoi les loisirs de la paix les popularisent. Virgile, pour écrire, comme le public romain pour goûter Virgile, furent donc dans les meilleures conditions[1] sous Auguste. Loin d'abaisser les lettres, l'ordre public, qui succédait aux convulsions de la licence, leur permettait d'être : à moins qu'il ne soit des temps mystérieux marqués pour leur éclosion et leur développement que n'empêchent ni la licence ni l'oppression, ce que l'histoire générale des lettres pourrait justifier, et ce que Rome démontre sans réplique : car, ni la licence politique à Rome n'empêcha Lucrèce, Catulle, Jules César, Cicéron, Salluste ; ni l'oppression n'empêcha Patercule, Phèdre, Lucain, Sénèque, les deux Pline, Juvénal, Tacite : et, de nos jours, Chateaubriand, madame de Staël, Gœthe, Schiller et tant

[1] Nous l'avons bien revu au dix-neuvième siècle.

d'autres du même ordre et de la même date, n'ont-ils pas brillé au sein des commotions et de ce qu'on veut appeler l'oppression militaire? Que d'autres brillèrent comme eux de 1815 à 1830, sous ce que les libéraux appelaient l'oppression monarchique! Que d'autres encore sous ce que les radicaux appelaient l'oppression libérale! Si bien que si j'affirmais qu'il en est des lettres comme de la vertu, laquelle, comme certains aromes, a besoin de quelque violence pour s'exhaler[1], je ne dirais rien de plus faux que ceux qui font naître les lettres de la liberté : mais rien n'est faux que l'absolu.

Notre siècle se distingue surtout par la manie des doctrines : il n'est pas de fait particulier qui ne donne lieu à une doctrine générale. Ce qui peut être vrai d'une date de notre histoire, nous le disons vrai de toutes les dates; ce qui peut être vrai pour la France, nous l'affirmons vrai pour l'Europe; ce qui peut être vrai des temps modernes, nous le donnons pour règle à tous les temps. Appliquez ces distinctions à la plupart de nos théories modernes; sortez de France pour les apprécier, ou remontez les temps en France; enfin allez, au besoin, jusqu'à l'antiquité vraie, non l'antiquité de convention; ne confondez pas l'antiquité grecque avec l'antiquité romaine, car leurs dissidences égalent leurs ressemblances, et vous verrez combien le convenu doctrinal de notre temps n'est qu'un convenu, c'est-à-dire une règle d'appréciation fausse rendue spécieuse par un esprit à la mode qu'acceptent sans examen les esprits paresseux.

Par exemple, s'il est vrai, comme l'enseigne un de nos hommes les plus éminents « que le pouvoir absolu n'est pas nécessairement l'ennemi des lettres qui ne l'ont pas nécessairement pour ennemi[2], » — doctrine contraire à celle du grand critique que

[1] Le Dante, le Tasse, le Camoëns et J. J. Rousseau; tous les apôtres, tous les martyrs chrétiens; quels noms je citerais pour ma thèse, si je soutenais thèse! Pour Rome même, quoi de plus aisé que d'abuser des coïncidences! Par exemple, pour soutenir que l'oppression est favorable aux lettres, on citera Néron, sous lequel elles fleurirent; on citera Vespasien, sous lequel elles s'interrompirent précisément parce qu'il fut moins oppresseur que Néron; on citera Domitien, ressuscitant les lettres en ressuscitant l'oppression, et les Antonins, éteignant les lettres en ressuscitant la liberté. Voilà où le bel esprit peut conduire; et ce que je dis sans raison de l'oppression, on le dit sans raison de la liberté; à moins, comme je l'exprimais dès le début, qu'on n'applique mal, communément, les mots de liberté et d'oppression.

[2] M. Guizot, *Mélanges littéraires*.

j'appréciais ci-dessus[1], l'un songeant surtout à Rome, l'autre surtout à la France, — est-il nécessaire, comme on le prétend d'ailleurs, que « pour que les lettres brillent sous un règne absolu, le pouvoir ait pour lui les croyances morales du public[2] ? » Non, car les Césars n'eurent pas pour eux cette consécration. On sut les accepter comme utiles; quelques-uns les crurent nécessaires; je me trompe; le respect des Césars fut dans les masses; l'hostilité contre les Césars fut chez les grands, chez lesquels résidait dans les temps antiques le patronage des lettres. Enfin la Grèce, qui n'eut jamais la religion du pouvoir, eut sa brillante école d'Alexandrie[3] sous des souverains qu'elle ne tolérait qu'à peine. Mais, poursuit l'homme illustre auquel je réponds, il faut que le pouvoir absolu sache respecter la dignité des grands esprits; il faut que les plus fiers de ceux-ci et le pouvoir puissent se rencontrer librement dans leur commune existence[4]. — Je ne le crois pas davantage; ce qui est le mieux, n'est pas toujours nécessaire. Il suffit pour les lettres, qu'elles aient quelque chose à dire et qu'on ne les inquiète pas. A cet égard, les Césars et les lettres se concilièrent fort bien, et les faits se passent ici de doctrines : ce qui fut, est plus sûr que ce qui dut être. Les Césars furent plus que tolérants pour les lettres, ils furents patients; peu s'en faut que je ne dise débonnaires. Ne l'ai-je pas prouvé ?

Serait-il vrai comme l'enseigne encore un très-brillant esprit, qu'une littérature s'arrête, comme ayant atteint son terme, quand elle a exprimé sous leur meilleure forme le plus grand nombre de vérités universelles; — mais quelles vérités universelles ne sont pas dans Homère, et sous une forme parfaite? Et pourtant que d'intelligences supérieures ont écrit excellemment, en Grèce, après Homère! Quelles sont les vérités universelles que n'ait pas exprimées le siècle d'Auguste? et pourtant les siècles suivants ont parlé non moins éloquemment; et ainsi des autres âges. C'est qu'à moins

[1] V. page 33, 40. — [2] M. Guizot, *Mélanges littéraires*.

[3] La race alexandrine fut bien un mélange; mais par son origine, ses maîtres, son esprit, ses influences, la civilisation alexandrine fut grecque.

[4] Luther, Shakspeare, Milton, Michel Cervantes, eurent-ils besoin de cette camaraderie? — Les Césars ne l'eurent pas non plus avec les lettrés uniquement lettrés. — J'ai déjà dit ce qu'il fallait penser des rapports qui existèrent entre Auguste et Virgile; mais notons que les mœurs républicaines étaient encore toutes vives sous Auguste.

que le progrès de l'esprit humain ne soit une chimère, il faut que la pensée humaine s'élargisse dans son cours comme un grand fleuve, en coulant vers son embouchure; et si la forme est le vêtement le plus propre à chaque pensée, il faut que la forme puisse être multiple comme la pensée. D'où cette double conséquence : que la pensée humaine, en tant que progressive, est inépuisable; qu'elle ne se circonscrit dans aucun siècle; qu'elle tend au contraire à s'accroître comme l'incendie; et qu'il faut dès lors, que la forme de la pensée soit infinie, pour qu'elle ondule comme l'incendie, ou comme le rivage avec les flots de son fleuve. Mais ceci même veut être bien compris, car que de siècles demande quelquefois un progrès véritable! Puis, cet incendie qui me sert de comparaison s'obscurcit, au moins, s'il ne s'éteint dans sa durée; et ce fleuve dont je parlais se perd aux regards, ou change son cours, s'il ne s'arrête. Nous ne voyons qu'à courte distance, et partout où je voudrais affirmer, je sens le mystère. Poursuivons : veut-on expliquer comment la tragédie ne réussit pas à Rome : elle n'était pas, dit-on, une solennité religieuse comme en Grèce; or les jeux romains, qui comprenaient ceux de la scène, étaient des solennités religieuses, on l'a vu : la doctrine est donc fausse en fait; mais la scène française, où la tragédie réussit tant, n'est-elle pas antichrétienne? Je pourrais continuer.

Sortons des thèses générales; revenons à la corruption des lettres romaines. Si Lucain est désordonné dans son style parce que Néron est désordonné dans sa vie, pourquoi Sénèque n'est-il pas désordonné comme Lucain, ou Pétrone comme Sénèque? Pourquoi Phèdre et Patercule ne le seraient-ils pas comme Tibère? Si, — comme les écrivains de Philippe II, — Lucain échappe au plaisir de penser, par la bizarre obscurité de l'expression[1] (toujours parce que Néron ne permet pas de penser), d'où vient que Sénèque pense tant, et si librement? Ouvrez Lucain; non-seulement il pense beaucoup pour un jeune homme, mais il outrage beaucoup le pouvoir pour un favori de Néron et un neveu de Sénèque; de plus, je ne sais rien de plus clair que les sorties révolutionnaires de Lucain

[1] Voir M. Villemain, *De la corruption des lettres romaines.*

et de Sénèque[1] : je les trouve l'un et l'autre plus que libres ; ils sont injurieux.

Si la tyrannie oppresse Tacite, et si sa pensée s'en ressent, pourquoi Juvénal n'est-il pas oppressé comme Tacite? Quand le génie de Tacite a quelque chose de chaste et de mystérieux, pourquoi celui de Juvénal est-il d'un cynisme éclatant[2]? Pourquoi Pline, leur contemporain, n'a-t-il ni le mystère de Tacite, ni la noble effronterie de Juvénal? Que signifient ces influences de la tyrannie dont les effets sont si contradictoires? Pour expliquer l'abaissement des lettres par le déclin de la liberté, on veut que Trajan ne soit, après tout, qu'un doux tyran. Quel tyran que celui que Pline ose formellement menacer d'assassinat s'il n'est pas suffisamment sénatorien, et qui commande au préfet du prétoire de le tuer s'il manque à ses serments! Trajan fut, je le veux, un tyran pour le besoin de la thèse en question; mais Louis XIV? Que dirons-nous de Louis XIV? Ce prince fut-il moins tyran que Trajan, ou fut-ce un moindre tyran que Louis XIV et Trajan, ce Richelieu qui faisait tuer de Thou et calomnier le *Cid*? Les lettres pourtant les aimèrent : mais sans sortir de Rome, était-ce un tyran que Marc-Aurèle? Étaient-ce des tyrans que les Antonins jusqu'à Commode? Qu'on me montre les chefs-d'œuvre intellectuels de leurs règnes; qu'on me montre, chez eux, ce qui ne manque ni à Néron ni à Domitien! Étrange moquerie de la fortune, de choisir deux tyrans pour les couronner de la gloire littéraire dont elle frustre des empereurs philosophes!

Les modifications politiques de la société romaine ne rendant nul compte de sa décadence littéraire, il faut en chercher d'autres raisons : il faut descendre des causes générales presque toujours trompeuses, parce qu'elles ont trop de portée, aux causes particulières, souvent trompeuses aussi, parce qu'elles n'en ont pas assez.

L'afféterie de Mécène, dit-on, énerva la vigueur littéraire; — mais quel grand esprit Mécène a-t-il donc gâté? Ce n'est certainement

[1] J'ai montré ailleurs (Voir mon étude sur l'*Opinion publique*) qu'elles foisonnent dans leurs œuvres.

[2] S'il est cynique, il est loin d'être obscène. Son cynisme même, n'est que cette crudité de langage que prescrivait l'école stoïcienne.

pas Horace, l'un de ses familiers. Si l'influence de Mécène n'altéra que les petits esprits du temps, que nous importe, car qui les connaît parmi nous? lequel de leurs contemporains les mentionne? Puis, l'influence de Mécène périt avec lui : quel ascendant put avoir Mécène, après sa mort, sur les écrivains d'un autre âge, les seuls qu'atteigne la décadence? L'influence de Mécène est donc inappréciable.

Ovide, ajoute-t-on, fut un modèle corrupteur : — corrupteur de qui? De Lucain? Ils n'ont pas la moindre analogie : de Stace? Je veux bien qu'il y ait entre eux quelques rapports d'imagination et de style; mais, outre qu'ils se ressemblent peu par leurs tendances, l'un cherchant presque toujours la grâce, l'autre la force, Stace professait le culte de l'imitation de Virgile[1]. Ovide eût-il même produit Stace, en quoi le reste des lettres romaines en eût-il souffert? Qu'y a-t-il de commun entre Ovide et Juvénal? entre Ovide et Phèdre? entre Ovide et Sénèque, ou bien Martial, ou les deux Pline, ou bien Tacite? On signale enfin l'ascendant de Sénèque avec quelque raison; seulement on l'explique mal.

Sénèque fut, dit-on, un modèle éclatant et dangereux. « Il brillante son style, dit Quintilien; il morcelle ses idées; il aime trop ce qu'il produit; on souhaiterait qu'il pût écrire avec le goût d'un autre. Il décrie d'ailleurs les anciens modèles, sentant bien qu'il ne sera prisé qu'autant que les grands maîtres le seront moins. C'est l'auteur favori, l'auteur exclusif de la jeunesse romaine, et pourtant on l'aime plus qu'on ne l'imite; on ne s'écarte pas moins de lui qu'il ne s'écarte des grands modèles, et l'on copie plus ses défauts que ses qualités[2]. » Cela est formel, et quel juge que Quintilien! Cependant, ce qui était vrai pour son temps l'est moins pour nous; car le culte de l'idole a baissé : mais Sénèque a fort influencé Lucain, son neveu. Le poëte ressemble au philosophe autant qu'un épique et un savant peuvent se ressembler; et Sénèque le Tragique, quel qu'il soit, est bien de l'école du philosophe, si celui-ci n'est son disciple. En somme, voilà trois noms et trois grands noms qui portent le même cachet littéraire; mais leur influence se limite à eux-mêmes ou à la tourbe de leurs con-

[1] Fin de la *Thébaïde*. — [2] *De l'Instit. orat.*, 2-1.

temporains que nous ignorons. J'oubliais Perse, il est bien de la même école : on comprend pourquoi.

Qu'on me permette ici, la question suivante : Qu'est-ce qui corrompt les premiers grands modèles de la corruption? Si l'esprit d'Ovide fut corrupteur, qu'est-ce qui corrompit l'esprit d'Ovide? Disons qu'Ovide fut soi comme Tibulle, et que, s'il diffère de Virgile, celui-ci diffère bien plus d'Horace. Si c'est une corruption pour Ovide de n'être pas Virgile, n'en serait-ce pas une pour Virgile de n'être pas Horace ou Catulle? Je ne répondrais pas que ce ne fût vrai pour certains esprits[1]. Disons que, si chaque siècle littéraire a son unité de physionomie, il a aussi ses figures particulières. Si Ovide a le cachet de l'unité de son temps, il a aussi l'originalité de son génie : supprimez Ovide, où le retrouveriez-vous? C'est l'Arioste romain; qui donc peut le remplacer? Quand un siècle éclate en mille beautés, chaque grand écrivain contribue à cette beauté générale; chacun est dépositaire d'une portion de l'idéal du siècle; leur variété même est une des grandeurs et des richesses de cet idéal. Les prétendus corrupteurs naissent donc avec leurs dons intellectuels; ils viennent pour compléter leur temps comme Ovide, ou pour l'exprimer comme Sénèque. N'appelons pas corruption, un besoin.

Qu'exprimaient donc Sénèque le Tragique, Lucain, Sénèque le Philosophe, Perse? Ils exprimaient le stoïcisme. Ils en ont la grandeur, ils en ont la roideur; ils en ont parfois les puérilités et la sécheresse. Ils ont tous les défauts de leurs qualités et d'autant mieux qu'ils donnent le ton à leur époque. Ils la fatiguent enfin, et ils usent leur domination par l'abus. Quintilien, un grand artiste, proteste contre leurs écarts et triomphe de l'excès de l'innovation par le bon sens : le stoïcisme cesse de régner dans les lettres; il ne disparaît pas pourtant, il occupait un trop grand rôle dans l'opinion : il se modifie. Dans la poésie, Juvénal remplace Lucain, non par le genre, mais par le mérite; dans la prose, Pline l'Ancien, et surtout Tacite, remplacent Sénèque. Quoi de

[1] Du temps de Quintilien, il n'y avait, pour quelques-uns, d'autre éloquence que l'attique, et il n'y avait d'attique que Lysias. (Quintil., *De l'Instit. orat.*, 12-10.) — « Si ces gens, dit plaisamment Quintilien, trouvaient dans l'attique un champ plus fertile que le reste, ils lui contesteraient sa qualité d'attique, parce qu'il serait trop riche et rendrait plus qu'il n'aurait reçu. » (*Ibid.*)

nouveau s'est associé au stoïcisme? Le sentiment. Le sentiment, dont manquaient absolument et, par système, les Sénèque, Lucain et Perse, abonde au contraire dans les Pline, dans Juvénal, dans Tacite. Il n'en faut pas davantage. Le sentiment associé à la raison a ramené le bon goût qui manquait aux œuvres du pur rationalisme, car la raison sans le sentiment n'est pas moins incomplète que le sentiment sans la raison. Le sentiment, c'est le don de seconde vue de la raison [1].

La première corruption des lettres romaines, fut donc l'expression d'un esprit nouveau. Elle exprima le règne du stoïcisme, c'est-à-dire le pur rationalisme dans toute la rigidité d'une folle logique. Ce ne sont pas les désordres de Néron qui font les désordres littéraires de Lucain; ce sont les excès du stoïcisme, exagéré par un jeune homme et par un poëte. Les défauts de Sénèque le Tragique, du philosophe, et de Perse tiennent à la même cause; sans compter que, dans la même école, chacun a son tempérament, lequel outre ou pallie les vices du système [2].

C'est en ce sens qu'il est vrai de dire que les grands esprits échappent à leur siècle, car ils naissent avec leur génie; ils sont imités plutôt qu'imitateurs; mais, c'est en ce sens qu'il n'est pas moins vrai qu'il y a dans l'âge où paraît chaque écrivain quelque chose de fatal qui lui imprime ses qualités comme ses défauts, et le condamne à certains défauts du temps, indépendamment des défauts de ses qualités. Tout écrivain est donc de son temps, et il l'est surtout par ses qualités secondaires, car c'est là que son génie est moins lui-même. On remarquera que, dans un siècle littéraire la philosophie même a le cachet littéraire; comme aussi que, dans un siècle philosophique, les lettres même portent le cachet philosophique : mais si un grand philosophe doit être entraîné par son

[1] C'est par le sentiment que J. J. Rousseau nous a guéris de l'exagération de l'esprit voltairien, c'est-à-dire de la sécheresse comme des erreurs du rationalisme encyclopédique.

[2] Par exemple, l'encyclopédiste Diderot n'est pas l'encyclopédiste d'Alembert; mais ils diffèrent plus par leur tempérament que par leurs idées. Diderot diffère de d'Alembert, par l'imagination; de Rousseau, par le sentiment. Voltaire seul a de l'imagination, de la raison et du sentiment; et c'est parce qu'il est si complet, qu'il a tant de goût dans un temps de déclin. Il ne faut confondre ni Voltaire, avec ses exagérateurs; ni même l'esprit de Voltaire, avec l'esprit voltairien; C'est pour cela que la note actuelle et celle qui précède n'ont rien de contradictoire.

siècle, ce sera dans le style son accessoire; si un grand écrivain doit être entraîné par le sien, ce sera dans l'idée son accessoire aussi. Un philosophe donc écrira, et un écrivain pensera comme son temps, autant du moins que l'idée et le style peuvent se diviser, car s'ils se séparent chez les petits esprits, ils ne forment qu'un tout chez les grands.

Il est vrai pourtant que de très-grands esprits ont plus eu le génie de la forme que de la pensée, et d'autres un peu plus le génie de la pensée que de la forme; assurément Homère a plus le génie de la pensée, et Virgile celui de la forme, comme Corneille et Molière ont plus du premier génie, tandis que Racine, Boileau, la Fontaine, la Fontaine surtout, si peu créateur, ont plus du second. Si bien que, quand on apprécie le mouvement des lettres, il faut, dans une certaine mesure, distinguer le mouvement de la forme, du mouvement de la pensée; et voir, quand il s'agit de déclin ou de corruption littéraire, si la corruption qui altère la forme altère aussi la pensée, ou si la pensée ne compense pas elle-même ce que perd, de son côté, certaine forme. Car la pensée et la forme, c'est l'esprit humain tout entier, et dans le déclin des lettres, c'est le déclin de l'esprit humain qui importe. C'est ainsi que je procéderai pour Rome quand j'apprécierai ses tendances intellectuelles.

Après avoir montré la première cause de la corruption des lettres romaines sous Sénèque, comme celle de leur résurrection sous Quintilien, qu'on me permette un mot sur leur décadence finale. Il semble que je devrais réserver ce texte comme conclusion de mon travail sur les lettres romaines: non; car aux lettres païennes succédèrent les lettres chrétiennes dans le monde romain, et les tendances littéraires de Rome ne s'arrêtent pas à la chute des lettres païennes. Pourquoi donc cette chute [1]?

En pareille matière on dit bien mieux ce qui n'est pas que ce qui est, et je suis bien plus sûr de moi quand je réfute que quand j'affirme. Le mouvement des lettres tient à tant de choses; il doit tant à ce qui le prépare, à ce qui l'accompagne, à ce qui le suit;

[1] J'esquisse ici certaines causes générales de décadence, moins pour traiter la question posée, dont la vraie place est ailleurs, que pour indiquer ma conclusion sur la corruption des lettres romaines.

les points de contact de l'ordre social avec l'ordre littéraire sont si nombreux, si variés, si subtils; il y a des affinités et des solidarités secrètes d'une appréciation si incertaine; les milieux que traversent les lettres sont si compliqués; leur progrès et leur décadence ont une marche si différente selon les diverses civilisations littéraires [1], que les doctrines qui ont le plus d'apparence ne sont pas les moins fausses, ou que, telle théorie qui est suffisamment vraie pour telle littérature, ne l'est pas pour telle autre; que ce qui semble vrai d'un siècle ne l'est pas d'un autre siècle; que plus on élargit l'espace auquel on applique la règle, plus on fausse la règle, et que, plus on la veut absolue, plus on la dépravc. Je ne poserai donc pas de règle; j'émettrai de simples considérations. Je dirai moins pourquoi la littérature romaine a changé, que comment elle changea [2].

En général, quand les hommes, comme les siècles, ont quelque chose de sérieux et de grand à dire, ils parlent, et la beauté de l'expression suit la beauté de l'idée. Dieu fait naître des organes pour ces grandes époques. Quand les siècles ou les peuples n'ont rien à dire, ils se taisent ou déclament, et la déclamation semblerait devoir être aussi stérile que le silence : elle ne l'est pas pourtant; Dieu permet quelque effet à cette contrefaçon de l'idée et du sentiment. Il est des temps pour les déclamateurs comme pour les sages; seulement la déclamation passe rapidement avec les circonstances qui la secondent; la sagesse demeure parce qu'elle est de tous les temps : les œuvres de la déclamation rentrent dans les ténèbres qu'elles ont méritées, les œuvres de la raison restent pour la postérité qui en profite; le faux goût inhérent à la déclamation subit le sort de celle-ci; le bon goût qui est le partage de la raison survit et se perpétue avec elle. Ou plutôt, car le faux,

[1] Chez nous, la bonne prose précède la bonne poésie; en Grèce, c'est l'immortelle poésie d'Homère qui précède tout le reste. Aux lettres succèdent, chez nous, la philosophie, puis les sciences; en Grèce, presque tout cela est simultané. A Rome et en France, la littérature indigène eut besoin d'une greffe étrangère; on ne l'aperçoit pas en Grèce, et on la sent peu en Italie. Rome est épique et historique, elle n'est ni tragique ni scientifique. La France n'est ni épique ni historique, mais elle est éminemment scientifique et tragique. La Grèce est tout, si ce n'est juriste; la jurisprudence romaine est incomparable.

[2] Nous savons comment la terre tourne, et quelle ellipse parcourent Jupiter et Saturne; mais le *pourquoi* nous échappe.

tout vaincu qu'il soit par la raison publique, ne disparaît presque jamais d'une société; le faux n'est que l'ombre du vrai. Il en est toujours une tache, quelquefois un obscurcissement. Jamais il ne l'éteint; et ce qui s'applique à l'idée s'applique à la forme.

Mais il est une richesse intellectuelle qui est pour ainsi dire exceptionnelle dans la vie des sociétés. Demander pourquoi les lettres ne fleurissent pas toujours dans une civilisation, c'est demander pourquoi la plante n'est pas toujours en fleurs, ou pourquoi l'arbre n'a pas toujours des fruits. Quand l'arbre sommeille, il obéit aux lois de sa nature, comme quand il reprend ses bourgeons et ses fleurs. Quand il devient stérile, il obéit encore aux lois de sa nature. Dans le même sens il y a pour les lettres une corruption partielle, puis une corruption totale. C'est en vertu de lois inévitables qu'il y a, dans les lettres, tantôt la corruption grammaticale du langage, tantôt la corruption de la pensée et du sentiment; et, de même que pour l'homme et les peuples, il y a pour les lettres une loi de commencement, de croissance et de mort. La vie d'un peuple, ne cessant de s'accumuler pendant des siècles, mûrit pour ces monuments que l'esprit humain s'élève à lui-même à de longs intervalles : mais cette force de production une fois employée n'existe plus; comme la séve de l'arbre, elle s'est condensée dans son fruit, et elle périt comme ensevelie dans son œuvre. La littérature d'un peuple meurt donc parce qu'elle décline, et elle décline parce qu'elle a vécu, car vieillir est aussi naturel que vivre; ou plutôt, vivre, c'est vieillir, et cesser de vieillir, c'est cesser de vivre[1] : mais c'est surtout l'éclat dans le grand qui dure peu, comme pour nous avertir que l'homme n'est grand que par exception, et que sa nature est surtout d'être petit[2].

[1] « Debemur morti nos nostraque.....
. . . . Mortalia facta peribunt
Nedum sermonum stet honos et gratia vivax. »
(Horace, *Art poétique*.)

[2] « . . . . Summisque negatum
Stare diu. » (*Pharsale*, 1-71)

Pourquoi le même homme ne dépasse-t-il jamais son chef-d'œuvre, quoique son génie reste dans toute sa séve? Pourquoi Corneille débute-t-il, pour ainsi dire, par le *Cid* qu'il ne surpasse pas, tandis que Racine finit par *Athalie* qu'aucune de ses

Si j'entre dans les causes spéciales de la décadence littéraire à Rome, rien ne me satisfait. Je vois bien que, sous l'empire, l'éloquence tribunitienne cesse faute d'emploi[1]; que l'éloquence patricienne s'interrompt naturellement, faute de lutte; mais je n'en induis pas nécessairement que l'éloquence a péri pour les lettres. L'éloquence, chassée du Forum et moins utile au sénat, cherche une nouvelle tribune; elle devient philosophique avec Sénèque, avec Pline l'Ancien, et si elle impressionne moins Rome, elle impressionne plus le genre humain. Elle change de forme et de théâtre, mais ses accents ne sont pas toujours inférieurs; si son effet est moins rapide, il sera plus vaste. Aux brillants écrits des philosophes païens succéderont les brûlants écrits des tribuns chrétiens; si l'éloquence cicéronienne est perdue, ni l'éloquence romaine, ni l'éloquence chrétienne n'ont péri, et saint Paul remue plus de cœurs que Cicéron même. On le voit donc; une transformation n'est pas toujours un déclin; ce qui se modifie ou s'altère par la forme peut se relever par la pensée.

Cependant, à prendre les lettres dans leur ensemble, les lettres païennes surtout, on peut les considérer dans leur idéal que l'art exprime, et dans leur métier qui n'est qu'une imitation de l'art. Après avoir écrit pour exprimer ses aspirations ou sa vie sociale, on écrit par routine, on écrit pour écrire, on écrit pour copier, et alors on ne dégénère même plus, car on n'est pas. On finit par le néant : c'est assez généralement ainsi que finissent les lettres dans toute civilisation qui s'éteint. Je reprendrai ce texte ultérieurement.

Deux vices surtout me paraissent gâter le second âge des lettres romaines : l'exagération de la grandeur dans l'idée[2]; puis, un mélange de violence et d'afféterie dans l'accent. Ce n'est pourtant pas parce que les empereurs sont des colosses de puissance que la littérature vise au colosse; l'exagération de la grandeur littéraire vient de l'exagération stoïcienne à Rome maîtresse du monde;

œuvres n'égale? Pourquoi le même homme change-t-il de manière? Pourquoi même, dans la force de son génie, n'est-il pas toujours inspiré? Pourquoi se survit-il? Mystère, impénétrable mystère!

[1] Elle ne disparaît pas pour la postérité; elle reste comme idéal, comme modèle conçu et transmis par les historiens; mais elle cessa pour Rome comme réalité.

[2] Ce qui ne veut pas dire que l'idée n'ait progressé; nous le verrons ailleurs.

c'est la véritable grandeur romaine surchargée de la fausse grandeur stoïcienne qui produit le colosse, c'est-à-dire le faux grandiose littéraire. C'est Lucain, le chantre du stoïcisme, qui a le plus ce vice du colosse; les maîtres de la même école sont empreints du même vice, par la même raison. Mais qu'est-ce que le stoïcisme, sinon le rationalisme excessif? sinon l'orgueil de l'homme qui se divinise? Les colosses, c'est-à-dire la fausse grandeur littéraire, renaissent avec leur cause. Ne le voyons-nous pas?

La violence de l'accent dans cette littérature tiendrait-elle au césarisme? Qu'on m'explique donc cette même violence d'accent sous le faible Louis XV et sous le débonnaire Louis XVI; qu'on me l'explique sous la liberté révolutionnaire; qu'on me l'explique surtout dès 1830! Diderot, Rousseau, Chateaubriand et les nombreux continuateurs de celui-ci ont traversé les régimes politiques les plus opposés, les milieux sociaux les plus dissemblables; pourquoi cette violence d'accent? Est-ce qu'on veut frapper fort, pour se distinguer de ceux qui frappèrent juste[1]? Est-ce que les déclamateurs aiment d'autant plus à grossir leur voix qu'ils ont moins à dire, et qu'ils sont d'autant plus bruyants qu'ils sont plus faux? Si j'en voulais une preuve prise chez le même homme, je comparerais l'auteur si sage du *Gouvernement de la Pologne* avec l'auteur si fou de l'*Inégalité des conditions parmi les hommes*. Dans la première de ces œuvres, Rousseau est vrai d'accent, parce qu'il est dans la vérité des choses; son sujet le porte en quelque sorte. Dans la seconde, il est trop faux d'objet, pour ne l'être pas de ton; il porte une ombre, et il s'agite beaucoup pour avoir l'air de porter quelque chose. Il enchérit, en quelque sorte, pour faire le riche. Or, l'enchère de la vérité, c'est la déclamation. On déclame donc pour enchérir sur la vérité[2], et le succès d'une pre-

[1] La violence d'accent n'était pas propre seulement à quelques avocats; les précepteurs littéraires se livraient à tous les écarts, et traitaient ceux qui avaient le plus honoré les lettres « d'hommes ineptes, secs, timides, languissants. » (Quintil., *De l'Instit. orat.*, 2-12.)

[2] Quand l'esprit est blasé sur les idées reçues « quæ ex more sunt, » il tient pour méprisable tout ce qu'on accepte, « pro sordidis, solita, sunt, » et il cherche le nouveau jusque dans la langue. Quand une témérité a fait du bruit, il la prodigue, « Quod nuper increbuit pro cultu habetur, audax translatio ac frequens. » Ces esprits ne tombent pas dans le vice littéraire par mégarde, ils aiment ce vice : « Ipsum vi-

mière déclamation devient contagieux. On avait commencé, on persiste à déclamer, pour briller, jusqu'à ce que la déclamation s'use, parce qu'elle ennuie. Je ne vois rien dans Rome qui nous soit supérieur en ce genre. Pour des effets semblables, je n'ai pas besoin de causes diverses ; la déclamation ne fut qu'une enchère littéraire à Rome comme en France.

Pourquoi l'afféterie du ton en même temps que la violence ? Parce que toutes les affectations se tiennent ; parce que, le métier succédant à l'inspiration, on tombe dans la manière, et qu'on substitue, à l'indigence de la pensée, l'excès de l'art. En éloquence, on fait des périodes et des cadences ; on *chante* pour l'oreille et l'on *danse*[1] pour les yeux des plaidoyers qu'on ne sait plus adresser à l'âme[2] ; la poésie n'est plus qu'une musique, ou qu'une palette, parce qu'elle ne peut plus être un drame ou un tableau. A cet égard, Rome et la France se ressemblent encore, et nous voyons de nos jours ce que Rome a vu.

Disons, de plus, que la fausse richesse de l'instrument littéraire produit la pauvreté des œuvres de l'esprit. « Avec quatre simples couleurs, dit Pline l'Ancien, avec le blanc de Mélos, le jaune d'Athènes, le sinople de Pont et le noir de fumée, Apelles, Échion, Mélanthe, Nicomaque, produisaient leurs chefs-d'œuvre. Aujourd'hui que nous prodiguons la pourpre sur nos murs, que l'Inde nous envoie le limon de ses fleuves, le sang de ses dragons, de ses éléphants, nous ne produisons rien de saillant. Tout était donc mieux quand les moyens abondaient moins. Pourquoi ? C'est que nous prisons plus la matière que le talent[3]. » Excellent motif ! l'art est devenu sensuel, il s'est abaissé ; il veut parler aux yeux, il cesse de parler au cœur. Lysippe avait un tel sentiment de l'idéal, qu'Alexandre le Grand le choisit pour son sculpteur ; c'est lui qui fut jugé digne de figurer le héros et ses compagnons pas-

tium ament. » Mais, poursuit Sénèque, partout où vous trouverez la corruption du langage, il y a corruption de mœurs. (*Épît.*, 114.)

[1] Tacite, *Dialog. des Orat.*, 26, et Pline, *Panégyr.*, 44.

[2] C'est-à-dire qu'on substitue le débit et le geste aux pensées et aux sentiments. « Quand on entend chanter un air, c'est surtout l'air qui frappe, on néglige les paroles ; de même, des paroles trop cadencées n'émeuvent pas : l'esprit n'écoutant que la cadence, ne songe qu'à battre la mesure. » (Longin, *Traité du sublime*, ch. 33.)

[3] Pline, *Hist. nat.*, 35-32. — C'est dans le même sens que Sénèque expose qu'à force de luxe on pervertit l'art de manger. (*Épît.*, 114.)

sant le Granique. Jusqu'à lui on s'attachait à faire les têtes très-belles; son frère Lysistrate crut meilleur de les faire ressemblantes; de plus, il multiplia les figures par des moules[1], c'est-à-dire qu'il substitua le réalisme à l'idéal, le mercantilisme à l'art, et qu'il inventa deux sources de décadence.

Citons encore Pline l'Ancien; et qui put mieux saisir les causes de l'affaiblissement de l'art romain? Les lettres proprement dites étaient peu payées à Rome; mais les autres œuvres d'art l'étaient beaucoup. « On mêlait jadis, dit Pline, le cuivre avec l'argent ou l'or, et, quelque riche que fût cette combinaison, l'art la surpassait; aujourd'hui on dirait mal lequel l'emporte de l'art ou de la matière. Chose étrange! les ouvrages ont atteint un prix énorme, et l'art a perdu de sa gloire. C'est qu'on l'exerce comme un métier, et qu'on ne fait de l'art que pour le salaire[2]. » Le riche a corrompu l'artiste; après être devenu sensuel pour le riche, l'artiste veut s'enrichir, afin d'être sensuel pour lui-même. On vit donc cette cause de décadence à Rome pour les arts qui avaient du crédit à Rome; nous renfermons une cause de décadence pareille.

Longin, non sans quelque illusion de son temps (car on ne pouvait comparer que la Grèce à Rome, la Grèce littéraire bien supérieure à Rome lettrée), parle dans son Traité du sublime d'un philosophe qui prétendait que la servitude la plus justement établie est comme une prison où l'âme décroît et se rapetisse en quelque sorte : d'où la conséquence que les lettres se rapetissent dans la servitude. J'ai montré combien cette thèse, malgré son papillotage, est fausse; et le seul Tacite la dément radicalement, par son exemple. S'il n'avait fallu que la force du caractère pour ranimer les lettres romaines, les Thraséas et les stoïciens y eussent suffi; or la corruption des lettres est surtout venue des stoïciens. Je reconnais, avec Vauvenargues, que les grandes pensées viennent du cœur; mais pour faire de grandes œuvres il ne suffit pas d'un grand cœur, il faut de plus un grand esprit. Un grand cœur même n'est pas nécessaire, témoin Tacite qui eut du cœur, c'est-à-dire de la sensibilité; témoin Juvénal qui n'eut pas moins de cœur que Tacite dans le même sens, mais qui eurent bien plus

[1] Pline, *Hist. nat.*, 34-3. — [2] *Ibid.*

l'un et l'autre, un grand esprit qu'un grand caractère. On a beau faire, la nature dans sa puissante variété échappe à nos systèmes.

Longin est plus vrai quand il tempère son estime pour les fruits de la liberté, en ajoutant que l'homme ne se trouve jamais assez libre; qu'il est toujours mécontent du présent : et son beau traité s'interrompt (détruit par le temps) au moment où son sens pratique corrigeait son utopie. Là où le temps l'épargne, Longin fait comme Pline l'Ancien la part du luxe dans le déclin des lettres; et combien il est plus vrai quand il dit : que c'est la soif des plaisirs qui nous vaut la servitude, ou plutôt nous traîne dans l'abîme qui engloutit nos talents, parce qu'il n'y a ni passion plus vile que l'avarice, ni vice plus dégradant que la volupté; que de la cupidité naît l'insolence et l'effronterie, comme la bassesse; que notre lèpre sensuelle corrompt bientôt l'âme tout entière; que tout ce que nous avions de grand, dans le cœur, se flétrit ainsi et ne nous vaut plus que le mépris; que, notre seul souci étant de nous enrichir soit par adresse, soit par captation (selon les mœurs antiques), soit même en vendant notre âme, toute autre pensée nous pèse; que nous avons dès lors le plus pressant besoin d'un maître qui empêche notre égoïsme d'aller bouleverser la terre; et que des malades si profondément atteints du plus grossier sensualisme et de tous les appétits qu'il nourrit, ne sauraient être des lettrés parce qu'ils ont perdu le sens de l'idéal, parce qu'ils en ont éteint le feu sacré dans leurs âmes!

Voilà ce qu'enseigne Longin, et si jamais grand esprit dit une grande vérité, c'est bien lui : l'artifice des beaux esprits faussera vainement le bon sens comme la langue pour pallier cette plaie, ou même la présenter comme un signe de vigueur et de santé, Longin, d'accord avec la conscience publique de tous les temps, est irrécusable : les lettres sensuelles sont une déchéance, les lettres mercantiles vont plus bas encore; mais les lettres romaines ne furent pas mercantiles.

Expliquons pourtant que c'est surtout le sensualisme des lettrés qui corrompt les lettres; l'art peut être plastique sans être précisément sensuel, et le sensualisme des œuvres peut être rectifié, si je peux le dire, par la modération des lettrés. Nous verrons

bientôt que la littérature d'Auguste fut plus plastique que celle du second âge impérial, mais nous savons que les lettrés romains de tous les temps vécurent dans une dignité modeste. Si bien que la vie des écrivains du premier âge impérial racheta le matérialisme de leurs idées, tandis que le spiritualisme des écrivains du second âge racheta l'imperfection de leur forme. D'après ce que nous savons des mœurs romaines, nous comprendrons sans peine que le spiritualisme littéraire ne put être combattu par les mœurs[1]. C'est ainsi que toutes les vérités se tiennent quand on ne pose rien d'absolu, et qu'on puise ses réflexions dans les faits, dans un long et vaste ensemble de faits.

En somme, dans cette thèse délicate des causes de la corruption des lettres romaines, j'affirme moins ce qui est que ce qui n'est pas. Je combats la prétendue solidarité de la politique et des lettres, thème de circonstance, dicté par la faveur ou la prévention politique[2]; je combats la portée trop contestable de quelques influences individuelles, mais je rencontre sur mes pas tout un système social et philosophique, le stoïcisme, dont l'ascendant pesa sur les lettres comme sur Rome; j'indique le correctif que rencontra ce système sans entrailles, dans la restauration du sentiment qu'il avait expulsé des lettres comme de la vie individuelle; j'expose comment à la raison trop rebattue (comme si jamais elle l'était trop!) succède la déclamation; et comment, à la vérité de formes que revêt communément la raison, succède la violence de forme que revêt presque toujours la déclamation; j'ai dit que l'afféterie procédait du même vice littéraire que la violence — l'absence de vérité, — puisqu'elle n'est que le mensonge de la grâce, comme la violence n'est que le mensonge de la force; je montre le luxe d'une langue qui s'est longtemps exercée, comme un sujet de dédain pour l'idée, le mécanisme l'emportant sur l'art, le goût des mots sur le goût des choses, d'où naît une tendance au réalisme remplaçant le spiritualisme, au moins dans la forme[3].

[1] Rappelons-nous ce que j'ai dit du mensonge de la prétendue orgie romaine, et combien Pline le Jeune (voir *Mœurs littéraires*) fait honneur à Spurinna du reflet de ses bonnes mœurs qu'on retrouve jusque dans ses vers badins.

[2] Il en est tout autrement de *l'ordre social tout entier* et des lettres.

[3] On peut chercher à faire du spiritualisme avec une langue réaliste, c'est-à-dire très-plastique; comme à faire du matérialisme avec une langue presque immaté-

Enfin, et surtout, je signale les corruptions du sensualisme des mœurs et la soif de l'enrichissement, comme la lèpre des lettres. Mais j'absous les lettres romaines du mercantilisme moderne, et je dis que si Longin put appliquer à son temps [1] ses principes sur le sensualisme, ils ne furent qu'un moment vrais sous Néron, et nullement vrais jusqu'aux Antonins.

En exposant la marche des tendances littéraires de Rome, je compléterai ce que je dis sur leur première altération, ou mieux, sur les modifications du second âge impérial; on verra comment les lettres tombèrent comme païennes, pour renaître comme chrétiennes. — Je raconterai plus encore que je n'expliquerai; je dirai bien plus comment que pourquoi la transformation se fit. L'homme peut souvent dire comment arrivent les choses humaines; leur pourquoi appartient à Dieu [2].

rielle. Avec du granit, par exemple, on peut faire ou la masse des pyramides, ou des draperies fort légères à l'œil. — « Infantes statuas : » Des statues enfants! C'est le matérialisme de l'idée avec le spiritualisme de l'expression; c'est parler de la pierre comme si elle vivait. Ceux qui, de nos jours, pleurent sur la pierre qui *souffre parce qu'on la sculpte*, ne font qu'exagérer le ridicule du même procédé littéraire. — Que de belles œuvres poétiques de notre temps ne sont qu'un grossier matérialisme d'idées, pallié par le spiritualisme de l'expression?

[1] Sous Aurélien. — Quelques-uns attribuent le *Traité du sublime* à Denys d'Halicarnasse; mais, pour quiconque sait apprécier les œuvres de l'esprit *dans leur rapport avec les temps*, nul doute que le traité de Longin et Denys d'Halicarnasse n'ont rien de commun.

[2] Ceux qui aiment la logique et les *pourquoi* de fantaisie n'ont que l'embarras du choix dans la littérature courante. La vérité vraie est moins spécieuse : elle reste compliquée, pleine de nuances et même de voiles. La vérité qu'on invente est bien plus simple que celle qu'on ne trouve qu'à demi, en cherchant bien. Que de nos adages contemporains seraient à retourner pour n'être plus faux!

III

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LES GENRES, OU LES ÉCOLES

Il en est du mouvement littéraire comme du mouvement planétaire; les lettres ont, comme les astres, un mouvement particulier et un mouvement général; elles ont un mouvement d'impulsion qui leur est propre, et un mouvement d'attraction qui les rattache à l'ensemble des faits sociaux. Autant il est faux de dire que les lettres dépendent de la forme politique d'un empire, autant il est vrai de prétendre qu'elles suivent les destinées de la société qui les porte; mais ce ne serait les expliquer qu'à demi que de n'exposer que ce point de vue, car les lettres se modifient par elles-mêmes, par leur vie propre, par la succession de leurs diverses manifestations.

« Quelque incertitude et quelque variété qui paraisse dans le monde, dit la Rochefoucauld, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret, et un ordre réglé de tous temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée [1]. » C'est parfaitement caractériser cette at-

[1] *Supplément aux Maximes*, n° 39.

traction des détails, et ce mouvement d'ensemble qui entraînent comme un grand tout, tous les éléments sociaux d'une même civilisation. La haute et belle observation de la Rochefoucauld s'applique donc très-particulièrement aux lettres; mais, ajoute-t-il : « Il y a une révolution générale qui change le goût des esprits aussi bien que les fortunes du monde[1]. » Cette révolution générale d'un temps (qui n'est d'ailleurs que partielle, eu égard à la durée d'une société) explique encore, avec le changement successif des esprits, les modifications successives des lettres.

Les lettres se développent et changent dans leur condition extérieure, si je peux le dire; dans leur forme, dans ce que j'appellerai plus spécialement leur caractère littéraire. Elles changent aussi dans leur condition intérieure, dans la tendance et la portée de leurs idées; dans ce que j'appellerai leur caractère moral. Enfin selon leur beauté plastique, si ce mot m'est permis, ou selon leur beauté morale, elles ont une influence plus ou moins importante, soit d'après le degré de leur beauté plastique ou morale, soit d'après le goût plus ou moins vif de leur civilisation pour l'un ou l'autre de ces deux ordres de beauté. Quand l'influence des lettres cesse, c'est qu'elles n'ont plus ni la beauté du caractère littéraire, ni la beauté du caractère moral, parce que toute leur forme est épuisée, et que l'ordre moral dont elles ont été l'expression s'éteint dans le milieu où elles brillaient. Je dis où elles brillaient, car leur silence avant d'éclore n'a pas la même signification que leur silence après leur retentissement; l'un est la vie qui se prépare, l'autre est la mort qui approche. Quand donc on étudie le mouvement des lettres, il en faut observer le caractère littéraire, le caractère moral, enfin l'influence. Sans m'astreindre à une sèche didactique, j'en ferai la loi de mon travail.

Si nous appliquions aux lettres françaises, en ce qui concerne leur beauté de forme, ce principe, qui est vrai ailleurs, que la forme littéraire passe du simple au composé, nous nous tromperions, car nous avons passé de Voiture et de Balzac à madame de Sévigné et à Pascal; et, ce qui étonne le plus, c'est que deux esprits si opposés se suivirent de si près qu'ils vécurent presque ensemble, et furent

[1] *Supplément aux Maximes*, n° 50.

contemporains. On le voit, indépendamment des lois générales du siècle, les lettres ont leurs lois propres. Nous avons passé de Balzac à Pascal; les Romains passèrent de Cicéron à Pline; comme à un autre point de vue, ils passèrent de Tite-Live à Tacite. Le premier de ces deux mouvements romains fut purement plastique, l'autre surtout moral[1]; seulement ils suivirent la loi qui mène du simple au composé.

Quand Quintilien qui, généralement, fait plutôt rouler son traité sur la forme extérieure des lettres que sur leur sens intime, veut classifier les divers genres de beautés de forme, il les réduit à trois : le genre attique, c'est-à-dire la simplicité un peu froide, mais élégante; le genre asiatique, c'est-à-dire la richesse et la surcharge; le genre rhodien[2], savoir, quelque chose de mixte; une conciliation entre la Grèce et l'Asie, entre la sévère et sèche simplicité qui est l'extrême de l'atticisme, et la creuse exubérance qui est l'excès asiatique : entre la nudité et le fard; entre le mouvement timide et la contorsion; entre le convenu et la licence. Les trois classifications de Quintilien, quant à la beauté de forme, rendent bien compte du caractère extérieur des lettres; on les rencontre partout.

Ce que nous n'apercevons pas en Grèce, peut-être faute de documents, ou peut-être parce que les lettres y fleurirent dans je ne sais quelle vive virginité, qui n'admit pas de mélange parce qu'elle fut d'une essence supérieure à ce qui la précéda ou l'entoura chez d'autres; ce que la Grèce ne nous montre pas, c'est une greffe qu'elle ait pu prendre à une autre civilisation. Elle fut elle-même jusqu'au bout; et lorsqu'après l'épanchement de la séve romaine il y eut quelques grands lettrés qu'on pourrait appeler gréco-romains, ils furent beaucoup moins romains que grecs, tant la Grèce, comme Aréthuse, traversait puissamment d'autres courants intellectuels, sans en contracter l'amertume et sans s'y corrompre!

Mais Rome arrêta l'essor de sa propre originalité littéraire, en présence des merveilles de l'idéal grec; et comment eût-elle résisté à l'ascendant de cet idéal dont elle recevait tous les rayons, quand ses lueurs ont encore arrêté, comme à Rome, l'originalité moderne.

[1] Dans l'un, c'est le style qui change; dans l'autre, c'est l'enseignement.

[2] Créé, dit-on, par l'école d'Eschine, quand, vaincu par Démosthène, Eschine alla professer l'éloquence à Rhodes. (Voir Quintil., *De l'Instit. orat.*, 12-10.)

Qu'arriva-t-il? Rome subit une éblouissante évidence, et sa littérature étrusque, sabine, italique (quelque nom qu'on lui donne), sa première littérature informe, céda aux entraînements grecs contemporains; et la Grèce vainquit, par les lettres, Rome qui la conquérait par les armes : non que celle-ci ne protestât puissamment, car Lucrèce qui chante une importation grecque, l'épicurisme, — grande nouveauté pour Rome, — le chante, ce me semble, avec des accents surtout romains. Malgré le mélange des deux génies, c'est la séve romaine qui l'emporte en Lucrèce, comme chez Dante l'inspiration indigène et l'accent du moyen âge triomphent de sa récente passion pour Virgile. Mais à Rome, Virgile et Horace sont tout grecs; ou bien, en sens inverse de Lucrèce, s'ils sont romains par les sujets de leurs chants, ils sont complétement grecs par leur forme. Ajoutons que la forme domine leur inspiration même, et qu'elle a plus de valeur que leurs conceptions.

Sous l'empire de leur admiration, les Romains d'Auguste semblèrent, d'une part dédaigner leur propre génie, de l'autre se substituer pour modèles les chefs-d'œuvre de la Grèce, à la nature[1]. Horace nous le dit bien formellement : « Méditons nuit et jour, écrit-il, les œuvres grecques; détachons-nous du goût de nos anciens, et même du plus grand de tous, de Plaute, dont nos pères admiraient trop et la forme et le gros sel, si du moins nous savons vous et moi, distinguer la rusticité de l'élégance; si nous savons, construire un vers et lui donner sa légitime harmonie[2]. » Horace représente surtout dans la composition l'ordre, les liaisons, l'exacte distribution de la matière[3]. Il recommande essentiellement le fini, la retouche, la rature même et ce soin minutieux de l'œuvre qui fait qu'on en revoit chaque détail jusqu'à dix fois[4] : méthode excellente pour certaine nature de travaux, beaucoup moins bonne pour d'autres; qui exclut la faute sans doute, mais qui refroidit l'inspi-

[1] Nous tombions dix-huit siècles plus tard dans la même illusion, et la Fontaine écrit alors, que :

« Faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare à vouloir trouver d'autres chemins. »

[2] *Art poétique.*
[3] « Ordinis hæc virtus erit. .. » (*Ibid.*)
[4] « Carmen reprehendite quod non multa dies... » (*Ibid.*)

ration[1]! Aussi la poétique d'Horace me semble-t-elle plutôt contraire à l'abus que favorable à l'usage. Sans doute, il prescrit de ne rien entreprendre malgré Minerve, c'est-à-dire sans une certaine vocation[2]; il reconnaît que l'art ne suffit pas sans une riche veine[3]; mais il encourage peu à produire, il craint l'imagination, il se défie de l'ardeur : le premier élan, souvent le meilleur, lui fait ombrage. Cachez neuf années ce premier jet[4]; on détruit facilement, dit-il, ce qu'on n'a pas publié; quand la voix est partie vers son auditeur, elle ne rebrousse plus[5]. L'esprit semble toujours trop abondant pour Horace; c'est surtout par voie de restriction qu'il veut qu'on procède. Retranchez tout ornement ambitieux[6], donnez du jour à votre pensée; changez beaucoup de choses; — quoi donc! Même des vétilles? — oui, dit-il, les vétilles même; il n'y a pas de vétille pour le lettré; les vétilles tirent facilement à conséquence[7]. Mais ce soin d'éviter les fautes, même légères, menait souvent à une faute plus grosse[8], si bien que le mieux, pour n'en pas commettre, était de ne pas produire. C'est ainsi qu'un de nos grands penseurs modernes à qui l'on reprochait de n'avoir pas écrit ses belles doctrines, répondait qu'il ne savait rien de plus difficile que l'art d'écrire, et que la plus soignée des quelques pages qu'il avait publiées le contentait peu. Noble et rare modestie assurément, qui n'en est pas moins un excès de timidité et qui sacrifierait l'idée à la forme! sur quoi j'aime beaucoup mieux Montaigne disant franchement que ce qu'il ne sait dire en français, il le dira en gascon ou même en patois; car, après tout, il faut nourrir l'esprit humain.

Mais Horace appliquait surtout sa règle à la poésie, où la forme domine quand on n'est ni Homère ni Dante; il l'appliquait surtout à la poésie de courte haleine, qui était celle de son temps; à l'ode, à la satire, à l'épître, à la tragédie même, à la comédie, à

[1] Ni le Tasse, ni Corneille, ni tant d'esprits précoces et pleins de feu, ne sauraient s'y astreindre.

[2] « Tu nihil invita facies dicesve Minerva. » (*Art poétique.*)

[3] « Nec studium sine divite vena. » (*Ibid.*)

[4] « Nonum prematur in annum. » (*Ibid.*)

[5] « Nescit vox missa reverti. » (*Ibid.*)

[6] « Ambitiosa recidet
Ornamenta. » (*Ibid.*)

[7] « Offendam in nugis? — hæ nugæ seria ducent. » (*Ibid.*)

[8] « In vitium ducit culpæ fuga. » (*Ibid.*)

toutes les formes de la littérature légère si goûtée des anciens, pour qui écrire n'était qu'un délassement de travaux civiques. Il ne dit presque rien sur l'épopée, et ce qu'il dit dirigerait faiblement dans une aussi vaste entreprise, qui d'ailleurs avorte chez quiconque n'est pas né épique. Après tout, Horace, le modèle de ses propres lois littéraires, est un artiste aussi merveilleusement élégant que froid ; sa grâce même est empreinte de sécheresse; on dirait qu'il a peur d'être soi, et de ne pas copier soit Pindare ou Anacréon, soit tout autre. Horace me semble un peu victime de sa règle et de son tempérament : l'une trop timide, l'autre trop insensible.

Virgile corrige le convenu et, si je peux le dire, l'excès de la règle par le charme du sentiment. Sans ce coloris délicat en même temps que passionné, sans ce doux murmure de tendresse qui réchauffe ses bucoliques, qu'y trouverait-on que des cadences et des futilités sonores? Je les comprenais peu étant très-jeune; elles ne m'ont jamais intéressé plus tard : en vérité, ces sons ne mériteraient pas de vivre, si ce n'était la voix de Virgile. C'est un organe charmant qui s'exerce, mais qui ne dit rien encore. Ce n'est pas en courant qu'il convient d'apprécier l'Énéide; mais je puis avec le public lettré constater qu'elle manque de vie et d'intérêt d'ensemble. Les événements y sont médiocres, les héros médiocres comme les événements. On connaît l'Énée de Virgile par son estimable piété qui se concilie mal avec son goût pour Didon digne de mieux rencontrer; mais sans Homère, qui avait créé le nom comme le héros, je ne sais si nous priserions plus le fils d'Anchise que son fidèle Achate. — Et les dieux de Virgile, qu'ils sont inanimés en comparaison de ceux d'Homère! On sent bien que les doctrines d'Épicure[1] ont refroidi pour Virgile ces bouillantes divinités de l'Iliade. Virgile était-il véritablement épique? Oui, diront pour lui son deuxième, son quatrième, son sixième chant; non, dira contre lui l'ensemble et le ton général de son œuvre. Il y a chez lui plus de lueurs que de rayonnements; Virgile est le clair de lune d'Homère. Sa muse n'est pas la Vénus antique comme la concevaient Homère et Lucrèce, c'est quelque chose de chaste, de mystérieux, mais de réservé comme Diane ; c'est, si l'on veut, Diane attendrie,

[1] Ses dieux paresseux.

mais toujours Diane, la pure et correcte Diane. — Virgile n'en est pas moins un artiste incomparable, parce qu'il eut plus que personne le génie du langage, sinon des conceptions, et que la langue virgilienne est le plus noble idéal de la parole humaine.

Horace et Virgile, chacun dans son genre, ont eu pour obstacle dans ce qu'ils ont tenté, et le convenu de leur règle, je crois, qui les éloignait de la contemplation directe de la nature, quoique le cœur de Virgile sût l'y ramener; et, peut-être, l'insuffisance de leurs facultés pour atteindre aux sommités non de l'art, mais de l'esprit humain : sans rivaux pour la langue, c'est-à-dire pour l'instrument de l'idée, je les trouve secondaires dans l'emploi de cet instrument. Ils sont plutôt grands musiciens[1] que grands poëtes; ils ont plutôt perfectionné l'art que l'intelligence humaine. Horace chatouille l'oreille et l'esprit, Virgile chatouille l'oreille et le cœur[2]; mais ni l'un ni l'autre ne s'enfoncent sérieusement, soit dans l'esprit, soit dans le cœur : leurs œuvres sont comme leur règle; ce sont moins des corps que des formes; formes exquises, mais qui se perdent dans les airs, comme l'Eurydice d'Orphée, dès qu'on veut les embrasser. Je fais mes réserves pour les *Géorgiques* de Virgile, qui ont un mérite spécial.

Ce que je dis des ouvrages de ces deux grands maîtres, il faut le dire des bijoux si élégants, mais si légers, de Catulle. Ce ne sont absolument que des pastiches grecs où il y a plus de copie peut-être que d'imitation; mais, quelle que soit la grâce mignonne du moineau de Lesbie, où en serait l'esprit humain s'il prisait trop ces illustres bagatelles?

Cicéron lui-même, écrivain si parfait chez qui ses contempo-

[1] Le Poussin aspirait à reproduire sur la toile les secrets rhythmiques d'où « procède la puissance d'induire l'âme à certaines passions. » Il promet quelque part de peindre un sujet dans le mode phrygien. « Virgile surtout, dit-il, s'est montré dans tous ses poëmes grand observateur de cette partie; et il y est tellement éminent, que souvent il semble, par le son seul des mots, mettre devant les yeux la chose qu'il décrit. S'il parle de l'amour, c'est avec des paroles si artificieusement choisies, qu'il en résulte une harmonie. » (Ce que le Poussin pensait de Virgile, *Magasin pittoresque*, 1858, p. 218.)

[2] « Il a contenté l'oreille, il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers et la vivacité de son expression. C'est assez à la poésie, il ne veut pas que la vérité lui soit nécessaire. » Tel est le jugement de Bossuet sur Virgile, et il concerne encore mieux Horace. (Voir Bossuet, *De la Concupiscence*, ch. 18.)

rains trouvaient pourtant des vices de langage[1], est loin d'être sans reproche comme orateur[2]. Je me range avec Montaigne du côté de ceux des anciens qui l'inculpaient de trop s'emmailloter dans sa rhétorique, et de manquer de véhémence parce qu'il manquait d'abandon. Dira-t-on que l'abandon oratoire n'était pas romain, car il eût manqué de dignité? Mais les Romains pardonnaient tout à l'éloquence. D'après Cicéron même, l'orateur Antoine, si romain d'ailleurs, était plein de mouvements imprévus, c'est-à-dire d'abandon; et Quintilien prescrit à l'orateur de simuler l'abandon, s'il ne l'éprouve, quand il lui recommande de paraître épuisé et de s'affaisser avec désordre, en terminant son discours[3]. Je reconnais pourtant que la prose romaine du premier âge impérial qui se confond avec les dernières convulsions républicaines, est d'autant moins imitatrice qu'elle est plus dictée par la puissance des événements qui la font naître. Salluste est un peu grec parce qu'il écrit dans son cabinet ses histoires, et que l'histoire, étant une œuvre d'art, permet quelque chose à l'idéal, c'est-à-dire à l'artifice de l'écrivain. Cicéron, dans ses divers traités comme dans la plupart de ses oraisons retouchées ou refaites, est à la fois grec et asiatique[4]. Jules César seul, parmi ceux qui ont écrit l'histoire, est surtout lui-même, c'est-à-dire un grand écrivain comme un grand homme : ses *Commentaires* ne sont pas une œuvre d'art, ils sont moins, et ils sont mieux en même temps, car ils sont empreints du prodige des faits qu'ils retracent. Le torrent des choses entraîne les mots à sa suite; et telle est la puissance du fleuve, qu'on ne s'occupe ni de ses flots, ni de ses bords. C'est un général, c'est un souverain, c'est Jules César qui écrit, qui parle, qui se peint dans le feu des plus grandes actions qui aient étonné la terre, et c'est encore une de ces grandes actions que l'œuvre qui les raconte; c'est même parce que c'est une action qu'elle échappe au convenu. J'en dis autant de l'immortelle lettre de Brutus à Cicéron pour lui reprocher ses défaillances; l'âme toute romaine,

[1] Quintil., *De l'Instit. orat.*, 12-1.
[2] Tacite, *Dialog. des Orat.*, 17, 18, 19.
[3] *De l'Instit. orat.*, 9-3.
[4] « Sed supra modum exsultans et superfluens et parum atticus videtur. » (Tacite, *Dialog. des Orat.*, 18.)

toute sublime de Brutus s'y exhale avec une passion presque divine; il y a quelque chose de surhumain dans ces accents comme dans ce personnage; et sa voix impose l'admiration à ceux mêmes qui improuvent sa politique.

Mais, sous Auguste, les lettres pures, les lettres romaines en tant qu'idéal, furent surtout grecques, c'est-à-dire essentiellement factices. On traduisit avec génie, je le veux bien; mais enfin on traduisit. Et ce qu'on a dit de Térence, qu'il fut le plus grand artiste qui ait entrepris de penser et de peindre d'après autrui, me paraît excellemment caractériser le premier âge littéraire impérial. Il manque d'originalité d'ensemble, parce qu'il copie; il manque aussi d'originalité individuelle, de spontanéité, si je peux le dire, parce que toute l'antiquité en manquait.

C'est en effet le propre de toute la littérature antique d'être artificielle, c'est-à-dire d'obéir à un convenu plein de goût, de sagesse, de bon sens délicat, il est vrai, mais pourtant le convenu. Les genres y sont classés, étiquetés, parqués, asservis à un type invariable qui gêne l'esprit humain dans sa variété. Les barbares étaient individuels, et nous, leurs enfants, nous avons pu être individuels comme nos pères; mais, de même que la société antique se sacrifiait les libertés individuelles, de même la littérature antique sacrifiait l'esprit particulier, au général. Le génie éclatait sans doute, mais il s'astreignait au moule prescrit. Ce n'est pas ainsi que se sont produits soit Shakspeare, soit le Dante; ce n'est pas ainsi que s'est faite la Bible, cette œuvre incomparable, écrite par l'homme en présence de Dieu et de la nature, loin des rhéteurs le contrepied des prophètes. Mais ce que pouvait l'esprit païen, secondé par une race admirable, sur un théâtre brillant sinon grandiose, l'idéal grec l'accomplit. L'art antique en effet fut si vrai, il servit si bien la nature, qu'il fit corps avec elle, et qu'on put s'y méprendre. Oui, c'est la nature même que cet art grec qui a tant enchanté les hommes; mais c'est une nature parée, idéalisée, un peu artificielle. Nous dirons ailleurs ce qui lui manque.

Par cela même qu'il fut exclusivement grec, le premier âge des lettres impériales fut donc la copie d'un convenu; quelque chose comme le reflet d'un reflet. La conception, l'idée, semble manquer à ses poëtes à l'exception d'Ovide peut-être, l'esprit le plus indivi-

duel de son temps[1] : mais, si le premier âge impérial fait peu pour l'idée, il fait singulièrement pour la langue. Et cette musique intellectuelle, cette forme exquise de la parole sans idée nouvelle, est d'un tel charme, que, quand l'homme peut se livrer à cette influence, ses maux sont comme suspendus : on dirait qu'en attendant que l'esprit humain puisse servir le monde par l'idée, il aime à le bercer et à le consoler par ses chants.

Mais deux révolutions devaient survenir pour les lettres romaines : d'une part, ce que j'appelais le mouvement particulier de la littérature devait la pousser vers l'innovation, même défectueuse, par pure fatigue du convenu dont les combinaisons s'épuisent ; la forme allait décroître, puisqu'elle ne pouvait être surpassée, et que l'esprit humain ne se résout pas à répéter constamment, même la perfection. D'autre part, l'empire romain mûrissait, et la pensée publique mûrissait comme l'empire. Rome, qui n'avait connu qu'un régime politique, en connaissait deux ; Rome, qui avait vu tant de décadences dont elle était cause, éprouvait je ne sais quel pressentiment de sa chute[2] : le spectacle de l'univers soumis à Rome, pensant et agissant comme Rome, tout cela grandissait, si je peux le dire, la pensée romaine. Le grand mouvement social qui modifiait les conditions de l'existence romaine, modifiait dans le même sens les lettres impériales. Un mouvement particulier inévitable et un mouvement général irrésistible, bien supérieurs aux petites causes notées par les rhéteurs et les grammairiens, poussaient les lettres vers leur destinée ; et voyez comme l'histoire confirme ici la raison.

Quels étaient les deux mobiles moraux de Rome ? Sa foi religieuse, sa foi politique. Sous Auguste la foi religieuse, dans la haute société romaine, était très-affaiblie ; Cicéron le constaterait à lui seul ; mais le sceptique Horace, mais le matérialiste Lucrèce, mais l'incertain Virgile qui chante indifféremment tout ce qui sert sa muse[3], le proclament très-haut. Si la foi religieuse était compromise, la foi politique existait encore ; les grands de Rome se débattaient contre un maître, et Rome se sentait maîtresse du monde. Quand la foi

[1] Si l'individualité est son cachet, je n'entends pourtant pas égaler ce poëte à ses deux grands contemporains ; il leur est très-inférieur comme artiste.

[2] Voy. Tacite, *Germanie*, 33.

[3] « Il sera aussi bon épicurien dans une de ses églogues, que bon platonicien dans son poëme héroïque. » (Bossuet, *De la Concupiscence*, ch. 18.)

religieuse baisse, l'ascendant philosophique s'élève; la raison de l'homme cherche à se passer de foi : il est vrai qu'elle tombe ainsi dans les crédulités les plus bizarres, dans les bévues les plus périlleuses, mais enfin elle se substitue un moment à la foi. C'est alors que prédomine à Rome le stoïcisme, si fier, si intolérant, si romain pour l'aristocratie romaine dont l'orgueil se conciliait si bien avec la philosophie de l'orgueil. Sous la double influence du stoïcisme sur l'aristocratie, comme de l'aristocratie sur les lettrés, les lettres romaines deviennent stoïciennes; puis, comme l'absolu s'épuise plus rapidement qu'autre chose, l'absolu passe, et, l'idée stoïcienne se transformant, le type littéraire change doublement : l'éclectisme de l'idée et l'éclectisme de la forme remplacent le premier absolu de la forme, comme le premier absolu de l'idée. Ceci va se développer; j'en dirai les causes en même temps que les résultats.

Quand Sénèque, dont le brillant esprit passionnait Rome entière et qui gouvernait la cour non moins que Rome, écrivait : « qu'il fallait surtout émouvoir par les choses plutôt que par les mots, sans quoi l'éloquence nuirait, car on ne l'aimerait que pour l'entendre, non pour en profiter[1], » il subordonnait non-seulement la forme au fond, mais le sentiment à l'idée. C'est en cela que la nouvelle école romaine divorçait avec l'école grecque[2] chez qui la forme, pour ainsi dire, tenait le premier rang, après quoi venait le sentiment, puis la pensée. Sénèque non-seulement intervertissait cet ordre, mais de plus il supprimait le sentiment. Le sentiment est la touchante expression et comme l'aveu des douleurs humaines. Il est l'accent de l'homme qui souffre; il est l'organe de l'homme qui compatit. Le stoïcisme, qui est le caractère dominant de la philosophie de Sénèque, nie la douleur; elle condamne, elle méconnaît, dès lors, le sentiment. A la place du sentiment qui console, elle introduit ces mille subtilités de la pensée par lesquelles on sait que le stoïcisme cherchait à pallier nos misères. De là chez Sénèque, par tempérament peut-être, mais surtout par système,

[1] « Ad rem commoveantur, non ad verba composita : alioqui nocet illis eloquentia, si non rerum cupiditatem facit, sed sui. » (*Epit.*, 52.)

[2] L'école grecque *à Rome;* car l'école grecque, en Grèce, donnait le premier rang à la forme, le second à la pensée, le troisième au sentiment. C'est qu'en Grèce la pensée prévalait sur le sentiment, et qu'à Rome le sentiment prévalait sur la pensée. Nous démontrerons ceci.

une grande élévation d'idées affectant pour ainsi dire la divinité, et un raffinement d'arguties descendant jusqu'à la puérilité la plus étonnante. Souvent le stoïcien est véritablement grand; aussi souvent il est outré dans la grandeur comme dans l'ergotage. Il manque à sa raison un lest, celui de la notion de nos faiblesses; il lui manque une boussole, savoir : le sentiment, par lequel notre sagesse nous gouverne tout autant que par la raison. Dépourvu de lest et de boussole, le stoïcisme, qui se perd tantôt dans les nues, tantôt dans les abîmes, apparaît plutôt qu'il ne chemine à travers les âges; et, non moins impuissant, dans le calme que dans la tempête, à toucher le port auquel il aspire, car il sait peu les moyens qui peuvent l'y conduire, il échoue; et tout ce qu'il peut, c'est échouer avec éclat en faisant applaudir la vigueur de son équipage en même temps que sourire sur l'insuffisance de son gréement.

Le stoïcien visant à constituer sa cité sur la terre, car son panthéisme n'est qu'un matérialisme qui ne lui ouvre aucune perspective surhumaine, le stoïcien est nécessairement politique. De même qu'il veut régénérer l'homme, il veut régénérer les cités humaines. Il aspire à maîtriser l'individu, comme la société; le sujet, comme le souverain. Tandis que Sénèque régente, en prose, la société romaine, et la société humaine sous toutes ses formes, Lucain, son neveu, attaque surtout, dans sa *Pharsale*, le gouvernement impérial. Si Sénèque s'abaisse comme homme, et dans un intérêt privé, à flagorner Claude et son affranchi Polybe[1], il sait comme stoïcien flageller Caligula, Claude même, et endoctriner Néron avant de conspirer contre ce prince. Comme son oncle, Lucain encense Néron[2] dans l'intérêt de son œuvre (car à quoi bon la faire si elle n'eût pu circuler?), mais c'est Pompée qui est son héros; c'est Caton qui est son dieu; ce sont les Césars qu'il flétrit; c'est la royauté, celle même d'Alexandre et des Ptolémées, c'est le pouvoir d'un seul qu'il maudit sans relâche. Il oublie les nécessités des temps; son utopie l'enivre.

Le stoïcisme était donc, — comme absolu, — dans le faux philosophique, comme dans le faux politique; mais il traitait grandement la grandeur humaine : à ce point de vue il fut beau parce qu'il fut

[1] *Consolation à Polybe.* — Sénèque prie qu'on le rappelle de l'exil.
[2] *Phars.*, chant 1, v. 34.

vrai : ce fut là le mérite de son innovation dans l'idée; il lui donna le cachet de la grandeur. Dans la forme il eut un autre mérite : fatigué de n'être que grec, il voulut être romain. C'est une œuvre romaine que Lucain entreprend, par le fond comme par la langue[1]; et il est non moins évidemment soi par le style que par l'idée, comme son oncle, comme toute l'école de Sénèque. La forme stoïcienne suit le caractère de l'idée : celle-ci est souvent confuse, fausse, subtile; la langue de ses interprètes est souvent subtile, confuse et fausse comme la pensée. La pensée est souvent morose, elle gourmande ou les gouvernements ou la société; le style des stoïciens est souvent chagrin et noir : la pensée politique stoïcienne est aggressive, inquiète; le style des Sénèque est agité et mordant. L'idée stoïcienne est ordinairement utopiste, le style des purs stoïciens est ordinainairement déclamatoire; mais la pensée stoïcienne est plus d'une fois sublime, et la forme stoïcienne atteint le sublime de la pensée.

Autre considération : le stoïcisme substitue, dans l'idée comme dans la forme, la qualité à la quantité. Les Grecs veulent, en quelque sorte, une pensée modérée; ils aiment surtout la proportion; leur beauté ne résulte pas d'un détail, mais de l'ensemble; c'est par l'harmonie des accessoires que cet ensemble brille. Le stoïcisme vise à l'effet parce qu'il est théâtral; il s'attache autant à un détail saillant, au trait, qu'à l'œuvre entière; il préfère ce qui frappe beaucoup, à ce qui plaît longtemps. Les Sénèque sont les Rembrandt de la pensée comme du style. Ils prodiguent l'ombre pour mieux vivifier la lumière; ils aiment l'éclair parce qu'il ressemble mieux à la foudre. Cela plaît à la fierté de la raison humaine, cela sert l'orgueil stoïcien. Cet orgueil s'impose, il ne veut pas séduire; il exclut la persuasion, il est impérieux; il exclut la grâce, car il est violent. Mais, de même que l'école littéraire grecque, surtout comme la reproduit Rome, est le charme sans l'idée, de même l'école stoïcienne des Sénèque est l'idée sans le charme; et, comme il faut que le vrai et le beau se rencontrent pour atteindre l'intégralité de l'idéal, il y eut une troisième tentative littéraire à Rome : on chercha l'association du charme et de l'idée. Ce fut là l'éclectisme littéraire romain, rejetant l'absolu du moule stoïcien

[1] « Si quid latiis fas est promittere musis. » (*Phars.*, 9, v. 984.)

comme l'insuffisance du pastiche attique. Ce fut quelque chose comme le genre rhodien[1] qui caractérisa, dans son ensemble et dans sa plus haute expression, le second âge impérial.

Perse s'était déjà moqué de l'infatuation de la tourbe des lettrés pour la Grèce; de ces novices qui, tout en visant à l'épopée, restaient ensevelis dans les vétilles grecques, et qui, dans le convenu de leur idéal qui ne savait que répéter des maîtres sans jamais peindre directement la nature, « ne pouvaient ni décrire un bois sacré, ni faire l'éloge d'une riche campagne avec ses corbeilles, son foyer, ses porcs, son foin, et qui restaient froids devant le berceau de Rémus[2]. » On le voit, Perse veut des tableaux moins factices que les copies grecques; il voudrait un idéal moins élevé, pour obtenir une nature plus vraie; il voudrait enfin des accents inspirés par Rome, non par la Grèce.

Juvénal qui le suit, le continue dans son ennui de la Grèce et ses aspirations romaines. Nous l'avons déjà vu protester contre le courant grec dans les mœurs, et s'écrier : « Non, Romains, je ne supporte pas votre ville à la grecque[3]. » Il proteste non moins âprement contre les lettres grecques, ou plutôt contre l'excès de l'engouement des Romains pour le type grec. « Toujours du grec quand il est bien plus honteux pour une Romaine d'ignorer sa propre langue! Du grec pour sa crainte, pour sa joie, pour sa colère, pour ses inquiétudes; du grec pour toutes les émotions voluptueuses, si bien qu'une vieille plus qu'octogénaire n'aura pas honte de proférer en grec ces mots : ζων καὶ ψυχή, ma vie, mon âme[4], » qu'apparemment elle rougirait d'exprimer en latin. Quel délire selon Juvénal! parle-t-il des vrais plaisirs de la campagne par opposition à ce qu'il y a de factice dans ceux de Rome, il range parmi ces plaisirs celui de parler latin[5].

De même qu'à force de polir le fer on l'use, et qu'à force de châtier la langue on la châtre, parce que trop de travail détruit la nature[6], de même l'idée ne souffre pas moins d'un raffinement

[1] « Asiatici, nimis redundantes... Rhodii, saniores et Atticorum similiores. » (Cic., *Brutus*, ch. 13)

[2] *Sat.*, 1. — [3] *Ibid.*, 3. — [4] *Ibid.*, 6.

[5] « Quum posces, posce latine. » (*Ibid.*, 11.)

[6] Cicéron disait de Calvus qu'il se ruinait, à force de se corriger. (Quintil., *De l'Instit. orat.*, 10-1.)

excessif; car, à force de travailler sur l'idée, on la subtilise et on la déprave. L'esprit humain et la sagesse humaine se complaisent entre les extrêmes; et le goût, ce sentiment exquis de l'élégance, est surtout un bon sens délicat qui fuit les excès. C'était une distinction déjà ancienne du temps de Quintilien[1], que celle du style attique n'ayant jamais rien de superflu, et du style asiatique manquant surtout de mesure[2]. Ce grand critique tout épris de la Grèce, et qui ne concédait à son siècle que ce qu'il ne pouvait lui refuser pour le diriger, penchait toujours pour l'atticisme : mais Cicéron était pour lui la perfection oratoire connue[3]; et l'on a vu que les attiques de Rome refusaient précisément l'atticisme à Cicéron qu'ils trouvaient beaucoup trop luxuriant et trop verbeux, pour un attique[4]. Il est vrai que, quand ces esprits si difficiles cherchaient le véritable atticisme en Grèce même, ils étaient embarrassés[5], si bien que Quintilien décidait « qu'après tout, parler attiquement, c'était parler parfaitement[6]. » Mais c'était jouer sur le mot, quoique avec bon sens; c'était plutôt tourner la question que la résoudre.

D'après Quintilien, on pouvait imiter la Grèce pour l'invention, la disposition, le dessin et d'autres qualités semblables; et même sur ce point, dit-il, Rome était la fille d'Athènes[7]; mais, pour l'élocution, l'imitation était impossible. C'est que, selon lui, la langue romaine est plus dure[8]; c'est qu'elle manque de beaucoup de mots propres que la civilisation plus avancée des Grecs avait déjà trouvés; c'est qu'elle n'a pas les grâces de l'euphonie grecque[9]; c'est que, tandis qu'elle est indigente, même en mots, la langue grecque est riche, même en idiomes. Qu'arrive-t-il? C'est qu'en somme l'excellent critique est conduit, par la force

[1] *De l'Instit. orat.*, 12-10.

[2] « Asiatici oratores... parum pressi et nimis redundantes. » (Cicéron, *Brutus*, ch. 13.)

[3] Car il admettait la possibilité de quelque chose de supérieur, dans l'avenir. (*De l'Instit. orat.*, 12-10.)

[4] Tacite, *Dialog. des Orat.*, 18. — [5] Quintil., *De l'Instit. orat.*, 12-10.

[6] « Credantque attice dicere, esse optime dicere. » (*Ibid.*)

[7] *Ibid.*

[8] Il en donne quelques exemples grammaticaux. (*Ibid.*)

[9] « Grais dedit ore rotundo
Musa loqui. » (Horace, *Art poétique.*)

de la logique, à des conclusions contraires à ses instincts. Cet amateur du beau langage, ce partisan partial de la forme, trace ainsi l'esthétique romaine : « Puisque nous sommes moins secondés par la langue, tournons nos efforts vers l'invention. Sachons tirer des entrailles de notre sujet des pensées sublimes et variées; sachons remuer les passions et répandre du coloris sur nos œuvres. Nous ne pouvons être aussi charmants que les Grecs, soyons plus forts ; ils ont plus de légèreté que nous, soyons plus solides[1]. » Voilà qui est formel. Ce que j'appelle le genre rhodien de Rome, pour ne pas, comme Quintilien, forcer le mot d'atticisme en l'appliquant à deux conditions contraires de forme, est ici nettement caractérisé. Les Grecs ont une langue si riche ; ils ont tant d'idiomes, c'est-à-dire tant de langues dans leur langue, qu'il n'est pas étonnant qu'ils se parent de cette richesse et qu'ils s'y attachent un peu plus qu'à l'idée. L'art chez eux surpasse, en général, la matière; leur beauté est surtout une beauté de forme. Les Romains ont déjà tenté de l'emporter sur l'art par la richesse de la matière; les stoïciens ont fait prédominer l'idée sur l'art, mais ils ont eu deux défauts : la monotonie de la grandeur, l'absence de sentiment, car ils nient les passions. Soyons, dit Quintilien, sublimes comme eux, mais plus variés; soyons forts et solides, mais soyons émouvants. Remuons les passions; revenons au sentiment; associons un peu plus que les stoïciens le charme à l'idée. Or le charme de Rome, sévère comme la langue et le caractère romains, on le trouvait naturellement dans la détente et le réchauffement, si ce mot m'est permis, du style stoïcien.

Quintilien reconnaît qu'à beaucoup d'égards il suffit que la parole exprime tout simplement la pensée, comme le voulaient les attiques qui n'admettaient qu'un seul style, celui de la conversation : mais y borner l'art serait l'abolir, et Quintilien n'y souscrit pas; il permet d'ajouter le mieux au nécessaire[2]. De son côté, quand Tacite rend compte du conflit des orateurs représentant divers genres dont chacun prétend la suprématie exclusive, Cicéron trouve l'attique Calvus pâle et timide; tandis que les attiques trouvent Cicéron bouffi, et que, pour Brutus, il manque

[1] *De l'Instit. orat.*, 12-10. — [2] *Ibid.*

de jarrets. Que dit Tacite? C'est que tous sont dans le vrai[1].

C'est donc, virtuellement, un type excellent que celui qui n'exclut aucune beauté; que celui qui associe la forme à l'idée et à la qualité de l'idée, le charme de la couleur et de l'accent : c'est à cela que visa, dans ses grands modèles, le second âge impérial. Nous verrons ultérieurement que ce type éclate, non dans sa pureté idéale, mais pourtant avec une grande supériorité dans Juvénal, surtout dans Tacite. Les représentants de ce type ne furent pas sans raffinements, car le genre littéraire était raffiné comme la société; à ce point de vue, Juvénal et Tacite sont de leur temps : de plus, la vogue stoïcienne durait toujours; elle prédominait dans la philosophie; elle prenait possession du gouvernement par Marc-Aurèle; elle pesait sur les lettres; elle y maintenait la sentence et le trait. On associait à Lucain Horace et Virgile; mais il fallait jusque dans l'éloquence du Forum des pensées vives, des traits brillants par leur concision ou par leur reflet poétique; il fallait que les feuilletonnistes du temps pussent en envoyer des fragments à toute la terre[2]. Quintilien toléra-t-il ce système? Il éprouvait là-dessus des scrupules[3]. Les anciens Romains, les Grecs surtout, n'avaient pas connu les *pensées;* toutefois il les admettait par deux raisons : Cicéron les permettait si elles portaient sur les choses, non sur les mots; puis, il faut bien s'accommoder aux goûts de son juge, c'est-à-dire du siècle[4]. Telle était la concession de Quintilien : mais il avait trouvé la grande source du beau littéraire comme du beau oratoire, quand, niant que le plus noble attribut de l'homme, l'éloquence, puisse s'allier à la bassesse du cœur[5], il définissait l'orateur « un homme probe qui sait parler; » quand il disait que l'éloquence est un nouveau mal chez les méchants, qu'elle rend plus méchants. Voilà comment, malgré ses instincts grecs, le bon sens et le grand cœur de Quintilien[6] préparèrent le nouveau type romain. Je ferai quelques applications de ce type avant de m'arrêter à Tacite, sa plus haute expression; mais je prie qu'on m'attende. Je poursuis mon plan.

[1] « Omnes mihi videntur verum dixisse. » (*Dialog. des Orat.*, 18.)
[2] *Ibid.*, 20. — [3] *De l'Instit. orat*, 12-10. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*
[6] Si quelqu'un doutait de son grand cœur, je le prie de lire, non tout Quintilien, ce qui serait trop pour les lecteurs de notre temps; mais tout son livre XII, ce qui suffira pour juger Quintilien.

J'appliquerais à la littérature d'imitation et à la littérature spontanée deux portraits que je trouve dans Quintilien. Deux très-grands acteurs de son temps se partageaient la faveur publique par des qualités fort différentes. Le premier représentait à merveille les dieux, les amants, les bons pères, les esclaves fidèles; l'autre ne jouait pas moins bien les vieillards bilieux, les esclaves rusés, les parasites, les entremetteurs et tous les rôles qui demandent plus de mouvement. Pourquoi s'en étonner? leur caractère était différent. La voix même de Démétrius était plus agréable, celle de Stratoclès plus mordante; chacun d'eux avait ses dons particuliers. Par exemple : pour agiter ses mains, pour prolonger de douces exclamations qui charment les spectateurs, pour entrer en scène avec une robe où le vent s'engouffre, pour cela Démétrius était sans rival, et sa taille secondait sa bonne mine. L'autre allait et venait sans cesse; il riait quelquefois à contre-sens, non par ignorance, mais pour satisfaire le public; il enfonçait sa tête dans les épaules, et ce qu'on applaudissait en lui eût été sifflé chez tout autre. Prenons donc conseil, conclut Quintilien, non-seulement de l'art, mais aussi de notre aptitude[1].

Démétrius sera, s'il m'est permis de le dire, l'école virgilienne; elle représente bien les dieux et les amants qui savent vivre, c'est-à-dire la dignité et la passion contenue, en même temps que les bons pères et les serviteurs fidèles comme le pieux Énée et le cher Achate. Cette école porte de belles draperies où le vent s'engouffre; elle possède l'élégance et la rondeur de la forme, avec la vulgarité de l'idée; mais, si la voix de l'école virgilienne est plus agréable, celle du second âge impérial est plus mordante; si celle-ci a plus de caprices, si elle est plus originale, elle est aussi plus inquiète, elle a plus de mouvement; si elle a plus de défauts, elle a aussi plus de trempe et plus de trait, et peut-être a-t-elle plus d'action sur le public. Démétrius et Stratoclès personnifient Virgile et Sénèque dans leur idéal individuel, car l'esprit individuel de Sénèque domina le second âge impérial, comme l'art virgilien, c'est-à-dire l'art grec, domina le premier. Seulement Sénèque était un Stratoclès sérieux et presque tragique, et Virgile un Démétrius divin.

[1] *De l'Instit. orat.*, 11-3.

J'ai expliqué le mouvement propre de la littérature romaine dans son passage de Virgile à Sénèque, et même à Juvénal. L'art grec, ai-je dit, fit place à l'originalité romaine revêtant la forme stoïcienne, et celle-ci, trop roide et trop absolue faute de sentiment et de justesse dans son idéal, fit place à un genre mixte qui a gardé du stoïcisme la vigueur de pensée et le trait, mais en y joignant plus de souplesse et d'émotion. Ainsi, le mouvement propre des lettres romaines dans l'espace que je parcours, après avoir eu pour point de départ le perfectionnement de la forme, se poursuivit par l'introduction de plus d'idées dans la forme, et s'acheva par la conciliation de l'idée et de la forme, avec quelque prédominance peut-être de la beauté morale de l'idée sur la beauté plastique de la forme. Ainsi cette révolution fut toute littéraire, et tout au plus compte-t-elle parmi ses causes un élément social, la philosophie : mais la politique n'y est pour rien, car elle semble immobile.

Pendant qu'Auguste et Tibère sont tout Romains par la politique, l'art littéraire reste tout grec. D'autre part, Claude a beau recommander au sénat l'Achaïe, à raison d'études communes à la province et à l'empereur; il a beau haranguer en grec, tant qu'il peut, et composer en grec soit son histoire tyrrhénienne, soit celle de Carthage[1], Sénèque n'en arbore pas moins en face des goûts de César le drapeau de son propre génie littéraire; et il soustrait Rome lettrée à l'empereur. Néron est littérairement si grec, qu'il en oublie qu'il est César; or, Lucain n'en est pas moins le prince poétique de l'empire, et Lucain non-seulement se sépare de l'hellénisme de César, mais il se sépare du règne. La personnalité des Césars ne personnifia donc pas les lettres; on répète tant l'erreur contraire, que je ne saurais trop la combattre.

On se méprend de même, quand on attribue à la forme impériale une décadence littéraire, solidaire de la décadence politique. La décadence républicaine n'était que la décadence d'une première forme de la société romaine[2]. Il y avait encore dans cette société une séve assez puissante pour une nouvelle forme, et elle

[1] Suét., *Claude*, 42.

[2] Elle était, à vrai dire, la décadence d'une seconde forme, puisque cette société revenait, sous Auguste, aux rois qu'elle avait quittés sous Collatin : or elle ne périssait pas plus en reprenant ses rois qu'en les quittant.

le montra bien d'Auguste à Marc-Aurèle, surtout sous Trajan. Or, tant qu'une société a une séve quelconque, la littérature n'y meurt pas; elle s'y modifie seulement selon cette séve. C'est là ce que j'ai commencé, c'est ce que j'achèverai plus tard de démontrer.

Disons d'ailleurs que les lettres républicaines, chez leurs organes éminents, sont moins morales que les lettres impériales. Catulle était assez grand artiste pour dédaigner l'obscénité; il eût dû la laisser aux esprits secondaires tels que Martial. Selon moi, le *Satyricon* de Pétrone ne mériterait ni l'éloge ni le blâme dont on le poursuit. Si l'on juge Cicéron par son ensemble (non par le seul *Traité des devoirs*, son chef-d'œuvre), il est bien plus versatile, bien plus inconsistant; il a bien moins de doctrines arrêtées que Sénèque même, tout changeant que soit Sénèque; et Quintilien, sévère sur son style, loue la moralité de ses doctrines [1] : mais combien Cicéron pense moins bien que Sénèque sur la divinité! Poursuivons : Horace est aussi libertin que sceptique; Juvénal n'est ni l'un ni l'autre; Perse est l'austérité même; Lucain est moins athée que Lucrèce, et, quand il l'est, il l'est plus noblement : la moralité littéraire des deux Pline est irréprochable; elle pourrait servir de règle à tous les temps. Je montrerai, à part, tout ce que vaut Tacite à ce point de vue. Or, sans attribuer directement aux empereurs cette moralisation des lettres, nous avons vu qu'ayant directement moralisé l'armée, le peuple, régularisé et pacifié l'ordre social, ils ont nécessairement, par tout cet ensemble, épuré le sentiment littéraire; il me suffit de montrer au moins que les empereurs et la moralisation des lettres coïncident.

Si les lettres sont l'expression de la société, combien la société impériale ne vaudrait-elle pas mieux dans ses aspirations que la société républicaine! et si la littérature est un fruit social, l'arbre qui porte le fruit le plus salutaire n'est-il pas le meilleur? Quoi de plus flatteur pour la société impériale que de dire que Sénèque, qui a fait école, a préparé le christianisme? Je ne vais pas si loin, soit pour les lettres, soit pour Sénèque; ni Sénèque n'a préparé le christianisme qui n'eut pas besoin de lui, ni la littérature n'est

[1] *De l'Instit. orat.*, 10-2.

l'expression totale de la société. La littérature n'est qu'une expression partielle de la société [1], comme la société est une expression partielle de sa littérature. Considérées pourtant comme pouvoir de l'esprit humain sur lui-même, il est certain que les lettres concourent puissamment à épurer ou dépraver le sens public; mais, si les lettres qui ne savent que chanter sont inférieures à celles qui savent parler; si celles qui amusent sont inférieures à celles qui enseignent, et si celles qui enseignent sont inférieures à celles qui entraînent l'humanité, non dans une crise transitoire souvent aveugle et fatale, mais dans sa marche durable et progressive; si l'utilité des lettres se mesure à la vigueur et à l'éclat de leur enseignement, les lettres impériales sont loin de le céder aux lettres républicaines, et le second âge impérial ne le cède pas davantage au premier. — Le développement de mon travail développera ces vérités.

Quant au mouvement plus général des lettres romaines, quant au déclin social qui, indépendamment des mutations littéraires, entraîna les lettres païennes vers leur chute, pour leur substituer d'autres lettres animées d'un autre esprit et douées d'une tout autre influence, il fut plus lent que les pures modifications littéraires; mais, avant de l'expliquer, j'ai à compléter mes aperçus.

[1] Ni le front, ni la bouche, qui concourent à caractériser la figure humaine, n'en sont d'ailleurs toute l'expression.

IV

SUITE DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LE MÉTIER — L'IDÉAL ABSOLU

Quand je dis que l'école virgilienne brilla, par la forme, avec infériorité d'idée; que l'école de Sénèque brilla par l'idée, avec infériorité de forme; que les successeurs de Sénèque, en associant le sentiment à l'idée, améliorèrent beaucoup la forme de l'école stoïcienne, je me sens dans le vrai; dans ce qui me semble le vrai évident. D'autre part, quand je songe à certaines causes que j'ai assignées, avec quelques anciens, au déclin littéraire du siècle, elles me semblent inopportunes à quelques égards, car je ne les trouve que partiellement et très-exceptionnellement chez les grands maîtres du second âge impérial. Les deux Sénèque, Lucain, Pline l'Ancien, sont certainement déclamateurs : on peut le dire, mais beaucoup moins, de Juvénal, de Pline le Jeune; Tacite échapperait à ce reproche s'il n'était de son siècle. Quant à l'afféterie, je n'en trouverais que chez Pline ; encore sa manière serait-elle plutôt la recherche que l'afféterie même, car il a trop d'esprit et de sentiments pour n'être que prétentieux. J'ai dit que la fausse richesse du langage faisait tomber dans l'abus du langage au

détriment de l'idée [1]; j'ai ajouté, avec Pline l'Ancien, que le dédain de l'idéal, c'est-à-dire des grandes règles artistiques et du spiritualisme de l'art, faisait tomber dans les fausses beautés du réalisme, témoin ce frère de Lysippe qui, dans la statuaire, préférait les ressemblances à l'expression morale; enfin, j'ai parlé avec Longin du sensualisme qui matérialise les lettres comme les âmes. Selon moi, — la déclamation exceptée, — les grands esprits du second âge impérial sont généralement exempts des autres défauts qui sont le symptôme d'une décadence. Ce fait, tout d'expérience, puisque leurs œuvres nous restent autant qu'il le faut du moins pour apprécier, a deux grandes causes : c'est que les esprits supérieurs ont nécessairement les grandes conditions de la supériorité, incompatibles avec les défauts qui en sont la négation; c'est qu'en outre, tous les hommes éminents du second âge littéraire impérial furent stoïciens, c'est-à-dire penseurs, moraux et spiritualistes autant qu'on peut l'être avec le pur rationalisme, et à la façon de Marc-Aurèle dont le cœur et les instincts étaient si supérieurs à sa métaphysique et aux grossièretés de son panthéisme.

Cependant consultez Sénèque, lui qu'on accusait, à bon droit, d'être le principal corrupteur de l'école virgilienne, vous verrez qu'il se plaint lui-même des corrupteurs de sa propre école ou des genres contemporains. Il s'en plaint en homme qui s'attache surtout à l'idéal moral qu'il ne voudrait pas voir travestir. « Ceux qui, non par hasard, mais à dessein, se singularisent comme Mécène, ressemblent aux gens qui ne rasent leur poil sur les lèvres et le menton que pour le laisser croître ailleurs; qui prennent des manteaux de couleurs étranges, des habits délabrés pour se mettre en évidence, et qui agacent les regards pour les contraindre à se détourner sur eux [2], acceptant qu'on les blâme, si on les observe. Cela vient d'une mauvaise source, leur âme est malade; cette ivresse de l'esprit comme celle du vin implique

[1] Un ancien disait en ce sens, d'une certaine tragédie, « qu'elle était si offusquée de langage, qu'il n'en pouvait saisir l'objet. »

[2] On a vu, dans mon examen de la philosophie stoïcienne, les simagrées des exagérateurs du système; ainsi Sénèque frappe deux genres d'excès : Mécène n'est que l'un des deux termes de l'hyperbole.

l'abrutissement de la raison[1]. » C'était là le germe de la corruption dans l'idée, l'orgueil qui veut à tout prix la vogue. Nous verrons ailleurs les causes de la déchéance de la forme, selon le même Sénèque.

Consultez Quintilien; il se plaindra comme Sénèque des prétentions, des minauderies, du peu de virilité, soit de l'éloquence, soit des lettres contemporaines[2]. Écoutons Tacite : « Abstraction faite de cet idéal (l'idéal grec), je préférerais, dit-il, la passion de Gracchus ou le bon sens de Crassus à l'afféterie de Mécène et au cliquetis de Gallion, tant sied mieux à l'orateur une toge, même grossière, que le fard et l'affublement des courtisanes! Est-ce un orateur, est-ce un homme qui peut se permettre, comme les avocats de nos jours, ce caprice d'expressions, cette frivolité de pensées, ces soubresauts de l'ensemble qui rappellent les cadences des histrions? Loin d'en rougir ils s'en vantent, et c'est suivant eux leur gloire, leur génie, qu'on puisse *chanter*, *danser* leurs plaidoyers. De là trop fréquemment cette exclamation non moins choquante que fausse; *que cette éloquence est voluptueuse, que cette danse est éloquente*[3]! » — Si cette corruption existait dans le genre qui la comporte le moins, l'éloquence toujours contenue par le bon sens public et par les graves intérêts qu'elle protége, combien ne fut-elle pas le partage des lettres solitaires ou qui ne relèvent que de la fantaisie!

Nous connaissons les belles productions du stoïcisme que j'appellerai le spiritualisme romain pour le distinguer de l'épicurisme. Si le stoïcisme fut déplorable en métaphysique; s'il fut étroit, brouillon, agressif autant qu'impossible en politique, je suis loin de méconnaître sa valeur morale. La morale stoïcienne fut le sel de l'antiquité romaine. Je loue franchement du stoïcien sa vie privée et sa morale; j'en condamne hautement l'esprit de révolte et le panthéisme. Les grands maîtres du second âge impérial eurent donc, comme stoïciens, une grande valeur morale; ils

[1] *Épit.*, 114. — [2] *De l'Instit. orat.*, 1-6, 2-5.

[3] *Dialog. des Orat.*, 26. — Quant au système qui donnait lieu à ces expressions, on peut le voir dans Quintilien (*De l'Instit. orat.*, 9-3); c'est là qu'on lit comment on assortissait le geste aux modulations de la période, et souvent même la combinaison de la période à la combinaison anticipée du geste; comme nos vaudevillistes composent tel couplet sur l'air sur lequel on doit le chanter.

agrandirent, ils élevèrent la pensée romaine; ils spiritualisèrent les lettres comme les âmes[1]. A cet égard, l'école de Sénèque (et Tacite et Juvénal sont de cette école) est très-supérieure à l'école virgilienne. Virgile et Horace n'avaient fait qu'idéaliser la matière; leur statue était merveilleuse, mais elle restait de marbre : Sénèque lui donna l'intelligence; Tacite et Juvénal lui donnèrent le cœur; la statue pensa; elle palpita, si je puis le dire : le christianisme fit plus; mais n'anticipons pas.

Ce que nous ignorons du second âge impérial, ce sont les œuvres sorties de l'épicurisme, soit qu'il fût infécond (car si les stoïciens valent mieux que le stoïcisme, l'épicurisme vaut mieux que les épicuriens[2]), soit que, perverti par des hommes plus sensuels que sages, il ait péri avec tout ce qui ne fut que matière, à Rome, je n'aperçois guère que Pétrone et Martial pour le représenter; mais que de Pétrones, que de Martials de bas étage nous ignorons[3]!

Non-seulement tout âge littéraire a ces deux grandes écoles : l'école spiritualiste, l'école sensuelle, oscillant à travers les siècles dans leur prédominance respective; s'équilibrant quelquefois par la vogue, jamais par la qualité des œuvres : mais même chaque siècle lettré a, si je peux le dire, deux et trois couches littéraires. Tel siècle a ses princes littéraires que la postérité ignore, en même temps qu'il a ses glorieux méconnus de leur époque, que la postérité ne méconnaît pas. Ronsard et Chapelain ne se sont survécu que par le ridicule qu'ils ont reçu de leur importance contemporaine; Milton, le Camoens, Cervantes, Dante, que les médiocrités de leurs temps persiflèrent ou protégèrent, c'est-à-dire humilièrent diversement, sont l'honneur de leur temps qui les méprisa. Sauf eux, qui connaissons-nous des lettrés leurs contemporains?

Voiture brilla de son temps, et cet esprit charmant n'est pas

[1] Mais, je l'ai déjà dit, à la condition de trouver des trempes romaines; la trempe grecque ne lui suffisait pas.

[2] Il faut plus de nerf pour être stoïcien; voilà pourquoi le stoïcisme pratique est plus prisé que l'épicurisme, qui, bien compris, serait peut-être plus sage comme doctrine que le stoïcisme : mais tant vaut l'homme, tant vaut le principe.

[3] Peut-être nommerais-je Mécène comme l'un des chefs de l'école sensuelle, puisque Sénèque et Tacite le nomment, si je pouvais comprendre l'influence posthume d'un homme de plaisir qui n'a laissé nulle œuvre notable, ou même connue.

mort encore; en effet, que de sel, que de raison dans son badinage, quel exquis raffinement dans son style! Mais qui lit Balzac, quoiqu'il le mérite? Qui connaît Bois-Robert et le chevalier de Méré, deux importants, deux distributeurs de renommée à leur date? Et le docte Ménage, aussi spirituel que docte, qu'est-il devenu? Qui connaît autrement que par le ridicule de leur nom, je ne dis pas Colletet, Triteville, Cotin, Boursault, Brébeuf, mais Pradon qui balança Racine au moins quelques instants; mais Perrault même, si ses contes ne le protégent contre ses œuvres sérieuses? Quinault n'est-il pas plus ignoré de nos jours que Perrault même? Mais que dire du grand Arnauld, devant lequel Boileau s'inclinait; de d'Ablancourt et de Patru, les modèles de la prose de leur siècle, comme le furent dans le leur Thomas, Chamfort et Garat, plus oubliés peut-être que Patru, et moins écrivains que d'Ablancourt?

Il me faut parler bien rapidement d'un peuple de morts illustres dont la postérité ne trouble plus les cendres : Gentil-Bernard, Colardeau, Bonnard, de Boufflers, Piron même, l'étincelant mais graveleux Piron, et tant de gracieux libertins; d'Argens, Lamettrie, d'Holbach, ces apôtres de la matière, où gisent-ils? Et Fréron, et Labeaumelle, et Lamothe-Houdard; et, plus près de nous, Chênedollé, Fontanes, Arnault, et Delille, ce poëte surfait, image de tant de poëtes surfaits qui passeront, qui sont presque aussi passés que lui; et tant d'autres esprits qui s'appelaient Diderot, Duclos, d'Alembert, Marmontel, car eux aussi s'en vont comme tout ce qui n'est ni la vérité ni le génie[1]! Voilà ce que connaissent encore les lettrés ou les érudits de profession, en France, à deux siècles, à un demi siècle, ou même à vingt-cinq ans de distance. Je le demande; quelques célébrités modernes que n'auront pas immortalisées nos grands moqueurs; tout ce qui ne sera ni Bavius, ni Mévius parmi nous, aura-t-il quelque notoriété dans soixante ans? Non certes, et je les fais trop vivre.

Rome eut les mêmes couches littéraires; et toutes les œuvres qui ne furent pas de premier ordre succombèrent. Comme poëtes, Brutus, Cicéron, Jules César, ou ne furent jamais connus, ou

[1] Marmontel est d'ailleurs un critique d'un très-grand goût, et il y a dans Diderot des pages et des aperçus du premier ordre.

durent souhaiter de ne pas l'être; mais où sont, au même titre, Mécène, Gallion, Gallus même, que célébrait Virgile? Où sont Saleïus Bassus, Terentianus, Secundus, Maternus, Romanus, Passiénus, Augurinus, dont leur siècle vanta la veine, et dont nous ne connaissons l'existence que grâce à une immortalité qui n'est pas la leur? Les mémoires de Tibère, ceux de Claude; les mémoires plus précieux d'Agrippine; les histoires de Claude et tant d'autres histoires plus louées par les anciens que celles de Tacite; les biographies de Niger, de Balbilus, de Thraséas, de Rusticus, de Sénécion, d'Helvidius, tout cela a péri. Les lettres périssent donc par l'effet du temps dans tout ce qui est peuple; je dis peu, elles périssent dans tout ce qui n'est pas prince. Les faux princes périssent même comme le peuple, dont ils ne se distinguent que par une vogue indigne, fruit de leur manége, non de leur talent.

C'est à ce peuple de lettres, c'est à ces faux princes de lettres, c'est à ces exagérateurs de toutes les écoles, c'est à ces pastiches, c'est à ces singes de tous les maîtres, que s'appliquent les reproches de Sénèque, des Pline, de Quintilien, de Tacite, de Perse [1], de Juvénal même. C'est à cette tourbe lettrée qui abaissait et corrompait, à Rome, l'idéal du second âge; c'est à elle que j'adresse sans la connaître, que je connais même sans l'avoir vue, car elle est immortelle comme le mal en toutes choses, et elle revit parmi nous sous d'autres noms; c'est à celle que j'adresse tout ce qne je ne dis pas des grands esprits de leur temps, et ce que les grands esprits de leur temps disent d'elle. L'école virgilienne devint donc, sans abaissement, l'école stoïcienne, puisque celle-ci fut plus grande par l'idée, si l'autre l'emporta par la forme; mais l'école sans nom qui tourna autour de l'école stoïcienne, exagération ou contre-pied de celle-ci; celle qui n'eut que de fausses idées et de fausses formes; cette école, si c'en est une, fut le foyer de la corruption des lettres. C'est là surtout que vécurent, comme dans leur sanctuaire, et avec gloire, l'afféterie, le réalisme, c'est-à-dire le sensualisme vulgaire et le système des

[1] « Tu me demandes pourquoi ce fatras de mots introduits dans la langue? pourquoi cette corruption qui te vaut, sur les bancs du théâtre, les trépignements de nos agréables chevaliers? » (Pers., *Sat.*, 1.)

bagatelles sonores[1], sinon pernicieuses; le système de l'art pour l'art; c'est-à-dire du mot dépourvu de sens, du métier remplaçant la muse[2]. Voilà les agents comme les dogmes de la décadence.

Quand Pline le Jeune se plaint comme Tacite de l'éloquence molle et mollement accentuée de son temps[3], certes, il ne l'entend ni de lui-même, ni de Tacite; et Tacite ne l'entend ni de Suilius, dont il caractérise fortement le talent pratique dans ses Annales; ni de Domitius Afer, qu'il admire; ni de Vibius et d'Eprius, qui, selon lui, furent des puissances. Ce sont d'autres hommes que des esprits éminents qui *dansaient l'éloge* des princes, selon Pline[4]; et lui-même sacrifie à certain public, quand, s'excusant sur quelques jeux d'esprit, il déclare céder quelque chose aux jeunes gens[5] et désirer satisfaire plusieurs instincts. « Un langage droit et naturel, dit Quintilien, semble manquer de génie; on n'admire comme exquis que ce qui est maniéré et contourné. Certains esprits n'aiment que les monstres et préfèrent les corps contrefaits à ceux que la nature a bien construits : c'est ainsi que d'autres, poursuit-il, préfèrent un visage fardé, des cheveux frisés et chargés d'ornements; comme si la beauté du corps pouvait résulter des mauvaises mœurs[6]! » Quel sujet de réflexions pour nous-mêmes! Notre littérature moderne a aussi connu le goût des monstres, le goût du difforme. Si l'on a voulu faire rayonner le beau moral là où éclatait la laideur matérielle et racheter l'une par l'autre, la pensée est louable, à l'exagération près de l'exécution; mais, — ce que les anciens ne connurent jamais, — nous avons voulu compenser les laideurs morales par des avantages matériels : nous foisonnons de romans sensualistes en ce genre; le théâtre nous a montré la même perversion de principes. Le système de l'art pour l'art, cette devise d'une école contemporaine, a conduit à préférer, aux mœurs, l'esprit quel qu'il soit. Oubliant que le talent, que le génie même, ne sont que des instruments de bien ou de mal et qu'ils n'ont de prix que selon leur emploi, dans notre décadence pire que la décadence romaine, nous confondons l'art avec la vertu : cela est si vrai, que chez les Italiens, dont nous

[1] « Versus inopes rerum; nugæque canoræ. » (Horace, *Art poétique*.)
[2] Sur les sottises de cette école, voir Quintilien, *De l'Instit. orat.*, 8-5 et 9-3. — [3] *Lett.*, 2-14. — [4] *Panégyr.*, 44. — [5] *Lett.*, 2-5. — [6] *De l'Instit. orat.*, 2-5.

copions l'expression, l'art, c'est la vertu même, et que le vertueux, le virtuose par excellence, c'est un comédien ou un castrat; et nos beaux esprits sont si certains que leur mérite intellectuel tient lieu de tout, qu'ils croiraient faire injure à leur esprit s'ils ne publiaient pas leurs vices. Quelles confidences honteuses ne viennent pas frapper à nos portes et mendier un salaire que la vertu pauvre et souffrante n'ose solliciter!

Je poursuis mon texte. Je reprends mon examen de la corruption littéraire de l'idéal du second âge impérial; mais, comme les documents manquent, et que je dois appliquer à certaines couches de la société antique ce que les grands maîtres n'eurent que faiblement eux-mêmes, et dont ils accusent nettement leur époque, c'est par notre temps que j'interprète leur jugement sur leur temps. En effet, que de frappantes analogies, et comme toutes les corruptions se ressemblent, à cela près qu'elles progressent! Quintilien pose ce grand principe : qu'il ne faut rien faire pour l'amour des mots, puisque les mots ne sont faits que pour les choses. Il recommande l'observation de cette règle, dût-on perdre de l'admiration contemporaine qui court après les monstres[1]; mais la tourbe de son temps l'écoutait peu. L'école des mots lui convenait mieux, et pour cause, que celle des idées. Par exemple, Salluste ayant dit d'un général qu'il *fit*[2] des troupes avec de l'argent, un certain Aronce, qui copiait mieux les défauts que les beautés de son modèle, employa ce mot *fit* à tout propos, si bien que, racontant une défaite romaine, il écrivait : les nôtres *firent* fuite. Salluste ayant dit que les eaux *hivernaient* (*aquis hiemantibus*), Aronce fit tant *hiverner* les eaux, qu'il en fatigua ses lecteurs. C'est Sénèque[3], qui certes ne craignait pas d'innover, qui se plaint de cette maladresse d'innovation. S'il ajoute « que c'est quand l'esprit est blasé sur le naturel qu'il innove par l'affectation[4]; qu'il exhume le vieux langage ou en fabrique de mauvais, ou pervertit la signification reçue des expressions, ou prend pour

[1] *De l'Instit. orat.*, 8-2.

[2] Cette expression nous est naturelle; mais la langue latine a son idiome tout différent. Cependant, quand quelques néologistes contemporains abusent du mot *fit* pour le mot *dit*, ils imitent les néologistes latins.

[3] *Épît.*, 114.

[4] On en verra ultérieurement plus d'un exemple.

beau ce qui fait du bruit, ou prodigue les témérités au lieu de les ménager pour leur conserver tout leur effet; s'il prétend que certains esprits voilent le sens de leur pensée, ou le brisent, ou le suspendent, croyant se recommander s'ils se font commenter[1]; » quand Sénèque, dis-je, drape ainsi ses contemporains, ce n'est pas lui qu'il veut peindre. Il décrit ainsi une corruption plus grande que la sienne, puisqu'elle l'indigne lui-même; il s'adresse évidemment à ses exagérateurs; mais il se peint dans le milieu de son temps et comme au centre du faux goût que répand la tourbe lettrée quand il dit « que ceux qui ne s'arrêtent pas aux vices qu'il signale et qu'*évitera quiconque tente quelque chose de grand*, montrent cependant qu'ils les aiment[2]. » Tel est le maître; tel est le siècle : le maître a, dans son éclat, des taches; la tourbe qui le suit, en le dépravant, n'a que des taches sans éclat.

Ou bien son éclat est un faux éclat; car Rome connut aussi l'école du beau continu, ou plutôt de la prétention au beau continu : « Pourquoi ne parler, Mathon, qu'en beau langage? s'écrie vivement Martial; mon ami, ennuie-nous moins. Parle quelquefois bien, quelquefois mal; quelquefois ni bien ni mal[3]. » Quel plaisir, dit naïvement Pascal, quand au lieu d'un auteur on trouve un homme! Mais quelle fatigue, ajouterai-je, de ne jamais trouver qu'un auteur dans un homme; et quelle déchéance pour un homme de cœur de n'être qu'un livre! Un livre intarissable et toujours le même! C'est de ce genre d'hommes que Martial dit si bien en nommant Stella « qu'à leurs doigts, comme dans leurs vers, on ne trouve que des pierres précieuses[4]. » C'est la fausse richesse d'une langue surchargée, parce qu'on l'a beaucoup travaillée, qui produit cette verbeuse stérilité; moisson de bluets et de pavots ne brillant qu'au détriment du bon grain; mirage qui n'étanche aucune soif et ne fait que mieux goûter les eaux vives !

C'est le propre de la tourbe lettrée, qui professe le dogme de l'art pour l'art, d'avoir l'infatuation de la jeunesse qui sait cadencer le mot, mais ne peut atteindre à l'idée. Quintilien entendait fréquemment chanter, de son temps, deux vers exprimant « que les grands fleuves sont navigables à leur source, et qu'un arbre généreux

[1] *Épît.*, 114. — [2] *Ibid.* — [3] *Épigr.*, 10-46. — [4] *Ibid.*, 5-11.

naît avec du fruit [1]; » ce qui n'est pas plus juste au propre qu'au figuré, mais ce qu'une de nos écoles contemporaines a ressuscité pour pallier son insuffisance et faire passer, pour du fruit, les fleurs artificielles de sa stérile et bruyante jeunesse. Bâcon la pressentait déjà quand il disait de ces œuvres qu'elles ressemblent à telle lettre de l'alphabet qu'on entoure d'ornements pour la placer pompeusement en tête d'un chapitre, mais qui, malgré ce fastueux dessin, n'est qu'une seule lettre [2]. Tel est le fruit que porte généralement la jeunesse infatuée. Je ne parle pas de celle qui s'appelle Ovide ou le Tasse, et qui naît avec son fruit, je l'avoue : le génie est ici hors de cause; j'en suis à la tourbe qui contrefait le génie et n'a pour tout génie que celui de sa propre admiration.

Combien nos affectations modernes nous instruisent sur celles des anciens, et combien les anciens savent caractériser les nôtres ! Est-ce la tourbe de son temps, est-ce la nôtre, dont Lucien décrit comme il suit le charlatanisme ? « Parlez d'un ton de maître, ayez l'habit magnifique et une suite digne de votre habit ; prodiguez les beaux mots et les phrases à la mode ; faites-en de nouvelles sans vous soucier de celui qui disait à l'empereur qu'il n'avait pas le droit de faire un mot : laissez de côté l'éloquence froide et vieillie de Platon ou de Démosthène; n'oubliez pas que nous sommes plus fins et plus châtiés. Haranguez-vous, traitez ou ne traitez pas votre sujet, n'importe; mais surtout ne restez pas court. Ne manquez pas d'invoquer dans Athènes la coutume des Indes ou d'Ecbatane; citez à tout propos Marathon et Cynégire; percez le mont Athos, enchaînez l'Hellespont pour chasser Xerxès; soutenez Léonidas. Incrustez partout ces beaux exemples comme des pierres précieuses; ne parlez qu'en figures, répétez souvent le mot : *citoyens !* Si l'on vous siffle, rabrouez vos auditeurs, et comptez toujours sur l'approbation du peuple, qui admire ce qu'il n'entend point, et qui croit qu'on dit des merveilles quand on déclame intrépidement. Surtout n'oubliez pas de vous prôner vous-même; et, si vous voulez une célébrité sans égale, n'estimez absolument que vous [3]. C'est alors que vous planerez dans les nues sur le char ailé de Platon; si bien qu'il vous siéra mieux de parler de

[1] *De l'Instit. orat.*, 8-3. — [2] *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, liv. 1.
[3] « Teque et tua solus amares. » (Horace, *Art poétique.*)

vous-même, qu'à lui de Jupiter [1]. » Est-il un seul de ces traits qui ne nous concerne? Ne nommeriez-vous pas l'orateur, le poëte, le sophiste de notre temps qui renaît d'après cette toile de Lucien? Voulez-vous voir, d'après le même peintre, un charlatan moderne dans son cercle? « Le maître n'ouvre pas plutôt sa bouche de rose, dit Lucien, qu'il faut qu'on soit ravi de sa parole et qu'on jure qu'il ne fut nourri que d'ambroisie [2]. » Tel est le fétiche littéraire qui nie les dieux, mais qui veut l'être : Lucien nous le peignait d'avance, ou plutôt son modèle a fait souche.

Dans ce monde factice de la coterie subalterne, le trait aboutit au concetti : au vrai beau, dont elle est incapable, succède le laid poétisé. Ignorant le vrai d'expérience, elle se complaît au faux de fantaisie; dédaignant la voie circonscrite et laborieuse du monde réel, elle tourbillonne dans le chaos illimité du monde imaginaire; le nectar de ces fausses divinités, ce sont les flacons d'Astolphe [3]. Elles tombent par un caprice du public, comme elles étaient nées d'un caprice; et, quand le moment est venu, ces faquins qui faisaient les souverains, comme le flûteur Leprince à Rome [4], tombent du tréteau de leur vanité avec toute la risée qu'ils méritent : leur temps les a connus, la postérité les ignore ou n'en connaît que la démence.

Je ne l'invente pas : ce n'est pas moi qui affirme que la postérité ne soupçonne pas ces merveilles de leur époque, c'est Sénèque; c'est de lui que nous apprenons l'infatuation de leurs contemporains pour ces prodiges d'un jour, et toutes les complaisances du public pour leur idole, et toute la vanité de l'idole à laquelle on ne peut toucher sans la détruire et qui n'a que la consistance d'un météore. « Nous fûmes toujours très-indulgents pour les beaux esprits, dit Sénèque. Citez-moi qui vous voudrez, parmi certains grands renoms, et je vous dirai ce que son siècle lui pardonna, ce qu'on cèle à la postérité sur son compte : j'en nommerais plusieurs à qui leurs défauts n'ont pas nui; d'autres même à qui leurs dé-

[1] Lucien, l'*Orateur ridicule*. — [2] *Ibid*. — [3] Le vent de ces flacons.

[4] Voyez dans les *Fables* de Phèdre, livre 5, fable 7, l'aventure de ce Leprince, qui, quand le public saluait l'empereur, s'inclinait modestement pour remercier le public, s'imaginant que c'était lui, non l'empereur, qu'on saluait; mystification que le public se plut à répéter pour le chasser enfin du théâtre.

fauts ont servi[1]. » Ceci pourrait strictement concerner quelques maîtres, quoique je ne les discerne point parmi ceux que nous connaissons. Sénèque ajoute : « Je vous nommerai ces favoris de l'opinion, ces merveilles de leur temps, qu'on ne peut corriger sans les détruire[2]. » En effet, comment corriger la fausse monnaie ? Tel fut le sort de ces faux astres ; ils éblouirent un instant et retombèrent, comme les étoiles filantes, dans la nuit des âges.

Pour personnifier l'école virgilienne et l'école stoïcienne, j'ai emprunté le nom de deux grands acteurs romains ; j'ai cité, d'après Quintilien, Démétrius et Stratoclès. Pour caractériser l'école sans nom qui signale surtout la décadence littéraire dans une sphère bien au-dessous de celle des maîtres, je vais emprunter au théâtre une troisième personnification ; c'est Lucien qui me la fournira : « Il y a vice d'affectation, dit-il, quand on passe la mesure des choses ; quand on fait trop grand ou trop petit ce qui doit n'être que petit ou grand. Un acteur tragique, représentant Ajax furieux, s'emporta si bien, qu'il révolta les connaisseurs, tout en charmant le peuple toujours effréné. Or le peuple, épris de l'extravagant acteur, prenait mille postures bizarres, comme s'il eût été fou lui-même, tant l'acteur l'avait féru. Celui-ci avait poussé l'indécence jusqu'à venir siéger sur les bancs des sénateurs, et s'asseoir entre deux consulaires tremblant à bon droit d'être pris pour les moutons d'Ajax. La pièce finit pourtant, et notre acteur se rassit. Au souvenir de sa démence il tomba malade, il rougit de lui-même ; et, comme on lui demandait une seconde représentation, il répondit que les plus courtes folies sont les meilleures. Ce qui l'affligea surtout, c'est qu'un de ses rivaux représenta le même sujet sans les mêmes fautes, et qu'il fut plus goûté que lui, sans violer le bon goût[3]. »

Telle était la tourbe, le peuple ; ce qu'on appelle la queue de chaque école compromettant et déshonorant toujours la tête[4]. Quant aux maîtres, quant à ceux que la postérité admire parce qu'ils le méritent, c'est d'eux que Quintilien disait « qu'il y avait

[1] *Épît.*, 114.
[2] *Ibid.* — Voir Quintilien dans le même sens. (*De l'Instit. orat.*, 12-10.)
[3] Lucien, *De la Danse*.
[4] « Le singe est un homme difforme. » (Bâcon, *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, liv. 6, ch. 3.)

de son temps même, des écrivains dignes d'être imités en tout[1]. » Je n'en dis pas tant. Les écrivains du second âge impérial ne sont pas irréprochables; mais leur idéal est très-grand parce qu'il s'adresse au côté moral de l'esprit humain, à la portion la plus divine de notre nature, et qu'il rachète amplement, par la dignité du fond, quelque imperfection de manière. Mais ce que vous ne trouverez pas à Rome dans la corruption, dans la perversion de cet idéal moral, ce sont des œuvres qui empoisonnent la conscience publique sous prétexte de la purifier. Vous n'y trouverez rien que les tribunaux de Rome aient dû châtier de répressions solennelles; rien que l'honnêteté publique ait dû flétrir d'un blâme officiel éclatant. C'est que, si la corruption lettrée de cet âge fut ridicule, elle ne fut pas infâme[2]; c'est que, si l'on y vit le mauvais goût, on n'y vit pas les mauvaises doctrines; c'est que, si son erreur fut la folie, ce ne fut pas le crime.

En somme, j'ai caractérisé les grands esprits du second âge impérial; et, si nous prenons Martial comme le type des esprits moyens, nous savons par Pline comment son temps les jugeait[3]: on acceptait Martial, on en riait, on l'admirait faiblement. Il était entre les extrêmes du bien et du mal; entre le meilleur et le pire. Quant au pire que représentait la tourbe, quant à cette queue des écoles littéraires, quant à cette foule qui n'a de valeur que tant qu'elle peut se compter, mais qu'on ne prise pas comme elle se compte, l'antiquité nous l'a peinte, et nous avons parmi nous la résurrection de ses portraits. Nous savons donc à qui appliquer la

[1] Il ne faut pas s'y méprendre; il parle d'abord des temps voisins du sien, puis du sien. (*De l'Instit. orat.*, 2-5.) — De son côté, Pline le Jeune apprécie Martial comme nous : il le protége sans beaucoup d'admiration. (*Lett.*, 3-21.)

[2] Les tableaux de Catulle, d'Horace, de Pétrone même, souillent bien l'imagination; ils ne descendent pas jusqu'au cœur. Ils peuvent émouvoir les sens, ils n'empoisonnent pas la conscience. C'est cette corruption de la conscience qui nous est propre; c'est chez nous que les tribunaux ont pu dire d'une œuvre fameuse, sinon glorieuse : « que la morale y est outragée et travestie; que les bonnes mœurs y sont offensées par des descriptions immorales, par des tableaux indécents, obscènes; qu'enfin la morale publique y est abaissée par un *système* de réhabilitation d'actes aussi odieux que *criminels*, *flétris à toutes les époques*, par *toutes les sociétés*. » — Mais quelle société lut ce que nous lisons? (Voir le jugement du tribunal correctionnel de la Seine, du 25 septembre 1857.)

Me nommerait-on un philosophe antique qui ait fait quelque chose comme *Zadig*, ou la *Religieuse?*

[3] « Les poésies de Martial, dit Pline, ne seront peut-être pas immortelles... peut-être; mais il les a travaillées dans la pensée qu'elles le seront. » (*Lett.*, 3-21.)

règle, à qui l'exception; à qui fut due la transformation des lettres, à qui leur corruption dans ce que j'appelle le mouvement propre des lettres, très-distinct du mouvement de relation qui les rattache à l'ensemble des destinées sociales. Je recommande cette double distinction.

Du reste, la corruption du goût dans la tourbe lettrée a pour point de départ les dissidences qui semblent partager les maîtres mêmes sur la perfection littéraire. « On se divise, dit Sénèque, sur l'idéal de la composition. Quelques-uns veulent qu'elle n'ait d'autre parure que l'austérité; il y en a qui poussent le système si loin, que, s'il leur est échappé quelques fleurs, ils les suppriment par principe, et brisent leur style pour tromper l'attente du lecteur. D'autres aiment une diction si modulée, que leur style est moins un langage qu'une chanson[1]. Cicéron est harmonieux et élégant sans mollesse; sa composition brille par son ensemble; Pollion prodigue le mouvement et le trait. Chez Cicéron tout finit doucement, chez Pollion tout tombe brusquement[2]. » Sénèque dit ailleurs : « Bien des gens remontent si loin dans leur langage qu'ils parlent comme les douze tables; car les Gracques, Crassus, Curion, leur semblent trop récents. D'autres, à force de ne vouloir parler que la langue du jour, la langue rebattue, en sont fastidieux[3]. »

Chez les peuples dont la littérature est d'imitation, et qui s'inspirent plus des beaux écrits que de la nature même; chez ceux qui écrivent par réflexion plus que par instinct; chez les peuples dont la littérature est fondamentalement artificielle, la querelle des anciens et des modernes a une certaine gravité. Je ne sache pas qu'elle ait partagé les Grecs; mais elle agita Rome comme la France. Au point de vue de l'éloquence, le *Dialogue des orateurs* de Tacite en est la plus brillante expression. Dans l'intérêt général des lettres, Horace s'en inquiéterait si on ne lui permettait au moins quelques importations grecques[4], car tel est le sort de Rome, qu'on ne la sèvrera de l'antiquité romaine qu'au moyen de l'antiquité grecque, tant Rome est traditionnelle, tant les instincts

[1] *Épît.*, 114. — [2] *Ibid.*, 100 et 114.
[3] « Tritum et usitatum. » (*Ibid.*, 104.)
[4] « ... Si Græco fonte cadent, parce detorta. » (Horace, *Art poétique*.)

romains sont peu littéraires! La greffe même lui est si nécessaire pour produire la littérature d'agrément, qu'elle n'en a pas de purement romaine, et que, lors même que l'accent romain prédomine dans la littérature naissante, c'est par le levain grec qu'elle fermente. Pline le Jeune avait raison de penser qu'il faut savoir estimer les anciens sans mépriser les modernes [1], et que la nature ne s'est pas épuisée dans son premier jet.

Non, la nature ne s'épuise pas aisément, quoiqu'elle ne produise que par intervalles et qu'elle ne déploie ses trésors que lentement. Quand elle choisit divers théâtres pour se manifester à travers les siècles, elle nous dote, si je peux le dire, d'une nouvelle richesse intellectuelle; elle nous laisse plus opulents tout en changeant la forme de notre opulence. Où s'arrêtera-t-elle? Je l'ignore; et qui peut le dire? L'esprit humain, qui a eu jusqu'ici un mouvement ascensionnel, se fixera-t-il, décroîtra-t-il, finira-t-il? Nous le saurons quand Dieu parlera.

Tel siècle est inventeur, tel autre imitateur et traducteur; mais tout siècle a sa raison d'être, et le beau partiel de chaque époque compose un beau total pour le genre humain. De même qu'un peuple a des antécédents, une langue et un caractère qui lui sont propres, il a aussi une littérature selon ses antécédents, sa langue, son caractère. Par les mêmes raisons, chaque peuple a un idéal qui lui est propre, car il assortit son idéal à sa personnalité; et, comme un peuple se modifie en durant, son idéal se modifie lui-même selon son âge. J'appelle cet idéal relatif, puisqu'il est approprié à un seul peuple; mais, si vous combinez les principes qui ont servi d'idéal relatif à chaque peuple, vous en tirez, par la méditation associée à l'histoire, quelque chose de supérieur à tout idéal partiel. Ce quelque chose sera l'idéal absolu. Je voudrais tenter quelques réflexions sur l'idéal absolu, et apprécier ultérieurement jusqu'à quel point l'idéal romain s'en rapprocha.

Les Grecs appelaient le monde *Cosmos*, c'est-à-dire la beauté par excellence; et c'est, pour les sens, la plus grande des beautés, parce qu'elle résume toutes les beautés tangibles, toutes celles que les impressions matérielles peuvent communiquer aux sens;

[1] *Lett.*, 6-21.

mais il y a pour les hommes deux ordres de mondes tangibles : notre globe que nous touchons et pour lequel nous sommes organisés, et les globes qui roulent dans l'espace dont nous ne connaissons qu'une faible partie et dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'ils ont une grandeur infinie, qu'ils se meuvent, qu'ils brillent d'une splendeur incomparable et qu'ils attestent la gloire de Dieu, dont ils sont l'œuvre. La magnificence de l'œuvre nous enseigne la puissance, l'intelligence, le goût, la sagesse de l'artiste qui l'a produite[1]; mais nul organe humain ne peut nous montrer Dieu, la pensée seule peut l'atteindre. Comme les globes qui roulent dans les cieux, comme le globe où nous vivons, ne sont qu'un reflet des conceptions de Dieu, plus nous remontons par la pensée à la source de ces conceptions, plus nous élevons l'idée que nous devons prendre de la Divinité, mieux nous comprenons ses œuvres. Dès que Dieu daigne se révéler à nous sous un aspect plus pur que les formes sous lesquelles il s'était montré jusque-là, par cela même que nous le goûtons mieux, nous sentons mieux toutes les beautés dont il est la source : l'univers physique prend un aspect plus sage; l'univers moral nous révèle mieux ses secrets; la vérité, la justice (la forme de la vérité la plus utile aux hommes après celle dont elle émane), rectifient nos intelligences, corrigent nos cœurs. Dès que nous comprenons mieux Dieu, le monde, notre destinée; notre idéal humain s'est élevé : en s'élevant, il nous élève nous-mêmes et nous épure. Non-seulement il ennoblit et fixe en nous la règle du devoir, mais il nous enflamme pour l'accomplissement de ce devoir par l'ascendant de la beauté morale attachée au nouvel idéal; ou il nous impose l'obéissance à ses lois par l'inévitable sanction qui les

[1] Je me souviens qu'un jour qu'on me montrait un album sur lequel on avait collé des fleurs alpestres avec le suc de la fleur, en conservant à chaque fleur sa fine structure et la suavité de ses teintes, je m'écriai dans mon admiration : « Quel grand artiste que Dieu! » Et je disais bien. Quel artiste, en effet! Mais qui peut décrire, qui peut même assez goûter ses merveilles? Tout ce qui séduit, tout ce qui enchante : délicatesse, attrait, pudeur, mignonesse, ou bien grandeur et terreur : l'herbe, le cèdre; la fleur des champs, les volcans et l'Océan; la rose, le reptile; la femme, ce trésor de mystères et de voluptés; l'enfant, ce monde de naïvetés et de charmes; l'abeille, ce prodige d'industrie; tout, tout est de lui. O beauté! ô élégance! ô ravissement! ô merveille suprême que vous êtes! vous, sagesse infinie! vous, toute-puissance incomparable! vous, dont notre prodigieux univers n'est qu'un jeu de vos mains, un atome de vos possessions!

accompagne, et dont la ferveur des récentes croyances ne permet pas de douter. Il y a donc je ne sais quel mouvement d'action et de réaction de l'homme vers Dieu, de Dieu vers l'homme, qui est la source de toute intelligence, de toute beauté. En remontant du monde à Dieu, nous empruntons à Dieu une parcelle de sa clairvoyance pour mieux apprécier le monde et nous-mêmes. Toutes les civilisations gravitent ainsi vers un idéal qui est leur destinée, et, quand elles l'ont épuisé, cet idéal se transforme, ou plutôt s'épure, et les civilisations vont s'épurant comme chaque idéal successif qui les dirige[1]. Les hommes sont individuellement ce que les civilisations, dont ils font la plus noble partie, sont dans leur ensemble. A chaque âge de leur vie ils font leur œuvre pour l'idéal qui les anime; ils remplissent conformément aux lois de cet idéal leur rôle modeste ou grandiose, à moins qu'ils ne sortent, si je peux le dire, de leur orbite par le mal, par le crime, qui est la négation de tout idéal. Dans leur mouvement régulier et licite, les hommes concourent donc à mûrir, à développer, à épuiser, s'il est possible, en l'accomplissant, l'idéal départi à leur race, à leur âge, à leur civilisation. Ce que chaque homme fait pour sa nation[2], chaque nation le fait pour l'humanité; les unes par l'obéissance, les autres par le commandement, ou plutôt par un mélange successif de l'un et l'autre, car il y a peu de nations qui n'aient, tour à tour, et servi et commandé. En somme, Dieu est la source de tout idéal; le monde mieux compris dans ses lois physiques et morales, l'homme mieux fixé sur sa destinée, sont la manifestation terrestre de cet idéal : c'est en cherchant, c'est en sentant, c'est en célébrant cet idéal que la pensée humaine s'en empreint, si je peux le dire; et, comme toutes les beautés matérielles ne sont que l'ombre de la beauté morale de Dieu, plus la pensée humaine est morale, plus le sentiment qui l'anime est élevé, plus ils atteignent le premier rang dans les diverses productions de l'esprit humain.

Il y a même une distinction notable à faire dans l'ordre moral :

[1] En sens inverse, il n'y a pas de pire corruption que celle qui souille un grand idéal.

[2] A son insu même; car on a vu que, d'après l'idéal chrétien, l'homme n'existe pour les sociétés humaines qu'accessoirement, et n'existe pour telle société spéciale que plus accessoirement encore. (V. t. Ier, *Christianisme*.)

de même que la beauté morale l'emporte sur la beauté plastique, de même, dans la beauté morale l'acte est supérieur au sentiment, et le sentiment à l'idée. Comme ce qui s'identifie le mieux au but, c'est ce qui l'atteint, un acte héroïque est donc l'œuvre morale la plus élevée : ici, la beauté n'est pas seulement méditée ou voulue, elle est réalisée. A son tour, l'idée qui aperçoit la beauté morale, qui la raisonne, qui délibère sur le pour et le contre de cette beauté, sur ce qu'elle vaut et sur ce qu'elle coûte; l'idée qui a besoin du syllogisme apparent ou caché pour conclure en faveur du beau, est moins noble elle-même que le sentiment, qui ne délibère pas et qui est en quelque sorte la décision dans l'idée[1]. Ces considérations sont éminemment vraies, et il en sort de très-belles conséquences. Disons-le, parmi les œuvres de l'esprit, les beautés plastiques, les beautés de forme, sont les moindres par elles-mêmes. Si elles ne parlent qu'à l'œil par l'image, qu'à l'oreille par le son, ces beautés sont purement sensuelles; elles s'arrêtent à l'écorce de l'homme, elles ne touchent que le corps, elles ne montent pas jusqu'à l'esprit, elles ne pénètrent pas jusqu'à l'âme. L'*idée* est donc d'un ordre intellectuellement supérieur à la forme; et plus l'idée a de qualité, si je peux le dire, plus elle a de supériorité sur elle-même. A son tour, le sentiment, qui est l'électricité de l'âme et l'agent le plus rapide de nos déterminations morales, est, dans l'ordre moral, supérieur à l'idée, bien moins puissante; et comme je le disais pour l'idée, plus le sentiment a de qualité, plus il a de grandeur pénétrante — plus il prévaut sur tout ce qui n'est pas l'acte héroïque. Donc, parmi les beautés humaines ce sont les beautés morales, qui l'emportent; parmi les beautés morales, c'est l'action qui les caractérise le mieux et qui en est la plus vive expression : après l'action, c'est le sentiment; après le sentiment, c'est l'idée; après quoi vient la forme de l'idée, c'est-à-dire le vêtement, le corps, le côté plastique de l'idée. Appliquons ceci :

Quand, avec toute la vigueur de son génie, Pascal veut prouver qu'en supposant même qu'il n'y ait pas de Dieu, il est plus sûr de croire à Dieu que de n'y pas croire; tout ce qu'il accumule

[1] Le sentiment est tout à la fois intuition et volonté; c'est, en quelques cas, de la volonté par intuition.

d'art et de génie en faveur des probabilités qu'il invoque, ne prouve qu'une chose : la faiblesse de sa thèse, comme celle des artifices de notre raison. Associez à l'idée le sentiment, et comme à l'aspect des merveilles du monde le sentiment conclut vite ! « Les cieux racontent la gloire de Dieu [1], s'écrie-t-il. » C'est que le cœur a mieux compris Dieu que tout votre subtil ergotage ne le démontre [2]. Quand Joad répond dans *Athalie :*

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte,

ce vers, tout beau qu'il soit, est d'autant moins beau qu'il est précédé d'une sorte de syllogisme [3] par lequel Joad se rassure; car s'il craint Dieu, c'est que Dieu est plus puissant que Jésabel, et qu'après tout c'est prudence de craindre le plus puissant : mais de plus, cet aveu de Joad :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte,

est une maxime, ou la conclusion d'une maxime; c'est à peine un sentiment. On peut dire du grand prêtre qu'il parle bien; mais sa maxime ne se traduit par nul acte urgent : il n'y a pas de choc immédiat; la beauté que j'apprécie est une beauté de réflexion, elle n'est pas électrique; elle manque de la première condition de ce que j'appellerai la qualité du sentiment : ce qui l'affaiblit, c'est qu'elle raisonne. Supposez qu'Abner soit Mathan, que Mathan menace injustement Joad de la reine, et que Joad réponde sous le coup du péril : « *Je crains Dieu seul*, Mathan ! » Dans cette situation, ce vers ou plutôt ce demi-vers serait cornélien : le sentiment seul l'aurait dicté [4]. Quand le vieil Horace prononce le fameux « qu'il mourût ! » rien ne le précède. Le vieux Romain

[1] « Cœli enarrant gloriam Dei. » (Psaume 18.)

[2] On ne saurait trop le redire avec Pascal : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas. »

[3] « Celui qui met un frein, » etc.

[4] *Je n'ai pas d'autre crainte* est pour la rime évidemment; mais que dire de cet inutile vers, si laborieux :

« Soumis *avec respect* à sa volonté *sainte ?* »

N'y a-t-il pas ici fausse richesse de mots, abus de langage? Retranchez, si vous voulez, ce vers, il n'y paraîtra pas.

ne raisonne pas[1], son cœur patriotique parle; un seul mot, un cri lui suffit. Voilà le sublime, pourquoi? Je viens de le dire[2].

Mais il y a des degrés dans le sublime : le vieil Horace après tout sacrifie son fils, non lui-même; Polyeucte se sacrifie lui-même, et en quels termes!

Où le conduisez-vous? — A la mort. — A la gloire!

Ici l'acte et le sentiment se combinent; le sublime se double, si je peux le dire. Mais si Polyeucte meurt, il meurt pour la gloire, pour la vraie gloire, il est vrai, la gloire céleste, notre destinée; mais il meurt récompensé, dédommagé. Voyons Pauline : au moment où son époux, qu'elle a reçu par raison, par respect filial, des mains de son père; quand cet époux la dédaigne au point de la sacrifier à la superstition chrétienne, la plus vile des superstitions pour les Romains; quand il déshonore ainsi son rang, son nom, le nom romain, sa maison; quand son beau-père, qui le maudit, le désavoue; quand survient Sévère, qu'aimait Pauline lorsqu'elle pouvait l'aimer; quand Fatime, la confidente de Pauline, fait briller aux yeux de l'ancienne amante cette image si connue de Sévère, glorieux, jeune, triomphant, orné de toutes les beautés, de toutes les supériorités humaines; quand Fatime, avec tout l'art, avec toutes les précautions que donne l'expérience des cours et la connaissance des passions, plaide contre Polyeucte la cause de Sévère :

Fatime, oubliez-vous que vous parlez à moi?

répond Pauline avec cette simplicité sublime qui semble ne pas daigner sentir l'immensité du sacrifice, sans compensation, que ces mots expriment. Oh! que ce vers, si peu cité, est beau! Ou plutôt, que la réponse comprise dans ce vers est belle, puisque la vulgarité, l'incorrection même de la forme ne l'empêche pas d'être ce qu'elle est, une manifestation divine! Quoi d'étonnant que,

[1] De même le jeune Horace :

« Quoi! vous me pleureriez mourant pour la patrie? »

[2] Le caractère du sublime est d'être foudroyant. (Voir Longin, ch. 1.) Il saisit, il transporte, ou ce n'est pas le sublime. Quand Jules César veut foudroyer une légion, un seul mot lui suffit : « Quirites! »

frappé d'une élévation morale à laquelle il ne manque qu'une consécration supérieure, Polyeucte, ramené vers sa femme par le respect et l'admiration, ne s'en sépare qu'avec peine, et veuille l'entraîner avec lui près de son Dieu :

> De vos bontés, Seigneur, faites que je l'obtienne,
> Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne !

Je ne connais rien d'égal à l'irrésistible onction de ces accents où toutes les beautés de l'âme et du cœur se concentrent. Notez seulement que la forme n'y est pour rien. Plus la pensée, plus le sentiment sont beaux, moins le vêtement leur est nécessaire. C'est à cela que se distingue Corneille. S'il avait fait *Athalie*, elle serait moins pompeuse, mais elle serait plus sublime. Il s'en faut qu'*Athalie* m'émeuve comme *Polyeucte* : c'est que la supériorité d'*Athalie* sur *Polyeucte* n'est qu'une supériorité de forme, supériorité secondaire comme on l'a vu. Que les lettrés de profession, que séduit surtout la forme, la préfèrent donc, je me l'explique; mais que les grands caractères ne préfèrent pas *Polyeucte*, je m'en étonnerais. *Athalie* et *Polyeucte* sont, selon moi, les chefs-d'œuvre de l'esprit humain jusqu'à ce jour. C'est qu'ils sont dictés par un idéal supérieur à tout idéal antérieur; c'est qu'ils étincellent de beautés morales; c'est qu'ils brillent surtout de la première des beautés morales après l'action, savoir : la grandeur et la puissance du sentiment.

Ainsi donc, la plus noble distinction de l'homme c'est l'action, un héros étant toujours plus grand qu'un grand esprit. C'était la maxime des anciens qu'il ne fallait écrire que quand on ne pouvait agir, et que les grands écrivains ne venaient qu'après les grands hommes. Parmi les grands écrivains, c'étaient les poëtes épiques et les poëtes tragiques qui occupaient le premier rang. Pourquoi? Parce que le poëme épique est un tableau de cette suprême beauté, le monde, la source de toutes les beautés de reflet; et parce que, soit dans le poëme épique, soit dans la tragédie, c'est la beauté morale, ce sont les beautés de sentiment — les plus exquises et les plus puissantes — qui prédominent. Ajoutons une réflexion capitale; c'est que la valeur d'une œuvre se mesure par la qualité de son enseignement et par sa force de pénétration, si je peux le dire,

savoir : la manière dont elle imprime son enseignement. Dans son *Traité des Devoirs*, Cicéron est admirable de principes; ses idées ont tout le charme de la forme associée à la justesse et à la pureté du fond; mais qui comparerait le *Traité des Devoirs*, à *Polyeucte*? C'est que Corneille enseigne par le sentiment; c'est qu'il enseigne dans *Polyeucte* ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes, le sacrifice, le sacrifice le plus difficile, par conséquent le plus noble quand il s'accomplit. C'est que, telle est la force de pénétration de Corneille, qu'il fait aimer le sacrifice, et qu'il y pousse, comme d'autres font aimer la volupté et y précipitent. C'est que le résultat soit d'une lecture, soit d'une représentation de Corneille, c'est, chez le lecteur ou le spectateur, la passion de la vertu, la passion du devoir. Cicéron fait réfléchir sur l'honnête, Corneille nous rend héroïques [1].

C'est par là que les épiques et les tragiques sont si grands, comparés à d'autres écrivains; c'est par cette mesure d'appréciation qu'on peut les classer entre eux. Par exemple : combien Homère n'est-il pas plus hautement instructif que Virgile, et combien sa force de pénétration n'est-elle pas supérieure! N'est-ce point par les mêmes conditions que Sophocle se distingue d'Euripide? N'est-ce point parce qu'il est si patriotique et si vigoureux, qu'Eschyle est si beau? Concluons : — Je dis que la qualité de son enseignement, c'est-à-dire son éminence, et que sa force de pénétration,

[1] Corneille est le Tyrtée moderne, au genre près. Voyez, dans le *Cid*, Rodrigue et Chimène, c'est-à-dire la jeunesse et la beauté, sacrifier l'amour à l'honneur; voyez, dans les *Horaces*, le père sacrifier son fils à la patrie; voyez, dans *Cinna*, le souverain sacrifier son ressentiment à sa clémence, ou plutôt sa sûreté même à sa bonté; voyez, dans *Rodogune*, des enfants aimant mieux périr que de suspecter le crime d'une mère. Oh! qu'à ce point de vue Corneille est grand, que ses rivaux sont médiocres, et que les beautés sensuelles s'abaissent devant ces beautés morales!

« Le soleil est levé, disparaissez, étoiles! »

Ce beau vers d'un contemporain du grand homme lui donne son vrai rang. Corneille est sublime, et ce mot dit tout. J'ajoute que, par cela même, il n'y a rien de plus national que Corneille. « La France, disait Napoléon Ier, doit à Corneille une partie de ses belles actions. » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, 1-231.)

Shakspeare et Gœthe compensent la sublimité par des qualités épiques, je ne le méconnais pas; ils ne s'élèvent pas si haut pourtant. Qui ne sent ses yeux se mouiller à l'aspect d'un régiment qui marche à l'ennemi? c'est un sentiment cornélien, et c'est le sacrifice en action qui le provoque. Mettez Gœthe et Shakspeare à pareille épreuve; comparez et concluez. L'électricité morale est le don, c'est l'attribut souverain de Corneille. — Béranger est le Corneille du peuple, quand c'est le patriote, non l'épicurien qui chante.

c'est-à-dire son influence, classent toute œuvre intellectuelle ; je crois cela certain. Cette règle peut servir à classer les genres entre eux dans les productions humaines, comme, dans chaque genre, à classer telle œuvre. Je la crois sûre la règle par laquelle l'épopée et la tragédie sont — dans le genre — les œuvres les plus nobles de l'esprit humain ; celle par laquelle Homère est le plus grand des épiques, comme Corneille le plus grand des tragiques.

L'histoire, comme la concevaient les anciens, étant une sorte d'épopée, l'histoire antique le cède à peine, pour la beauté, à l'épopée même : si bien qu'Hérodote et Thucydide sont les continuateurs d'Homère, à cela près que le premier chante l'univers, qu'il prend pour théâtre quand il unit dans son drame le ciel et la terre, et célèbre surtout les dieux et les demi-dieux ; tandis que les deux historiens ont un théâtre restreint et ne peignent que les héros. Mais la qualité de leur enseignement, inférieur à celui de l'épopée homérique, étant supérieure à toute autre; et leur force de pénétration, inférieure à celle des tragiques, étant supérieure à toute autre encore, Hérodote et Thucydide viennent après Homère et les tragiques. La philosophie qui représente l'idée pure, la réflexion, ne viendrait dans l'échelle intellectuelle qu'après l'histoire; elle enseigne de plus haut que l'histoire, il est vrai, mais elle est plus incertaine et plus périlleuse; en outre elle enseigne plus froidement. Mais telle est l'éminence de l'enseignement d'Aristote, telle est la force de pénétration de Platon, qu'ils sont au-dessus de leur genre, si je puis dire; Aristote ferait des épiques et des tragiques si l'art seul y suffisait, et Platon est presque Homère : de tels génies échappent à toute classification, mais non à ma règle. Classez d'après mon principe Pascal, Bossuet, Molière, la Fontaine [1], et comme, d'après ce principe, de l'éminence de leur enseignement et de leur vigueur d'impression, on assigne sans peine et leur rang parmi les grands noms littéraires et leur rang même entre eux ! C'en est assez sur ce point.

Je me résume : Dieu est la source de tout idéal ; le monde est

[1] Par exemple, ses *Fables* sont immortelles; qui lit ses *Contes*, où ce n'est pas l'art qui manque, et qu'on eut le front de préférer un instant à ses fables mêmes? — Que pèseraient tous ses contes auprès de la *Marseillaise?* C'est là tout le procès de l'art et du sentiment.

une immense manifestation de Dieu, c'est le plus beau des spectacles pour l'homme, c'est le plus admirable modèle pour l'art; mais Dieu reste au delà de son œuvre comme aliment du cœur et de la pensée. L'intelligence de l'univers et de Dieu, acquise par la puissance de l'esprit humain et la révélation de Dieu; la supériorité d'idéal qui résulte du progrès de l'esprit de l'homme joint au progrès de la révélation divine; la supériorité des règles morales qui découlent d'un idéal plus épuré; enfin, et comme corollaire de ces règles, un plus noble emploi du sentiment, de l'idée, et de la forme, en faveur de la beauté morale dont la plus haute expression est l'héroïsme, c'est-à-dire le sacrifice; telles sont les conditions de la suprême beauté intellectuelle: tel est le mouvement de l'idéal humain dans le cours des âges.

Ces notions qu'éclaire l'expérience des siècles à mesure que l'esprit humain fait ses preuves, n'étaient pas absolument ignorées des anciens, et ils en avaient le sentiment, sinon la certitude. Écoutez Platon : « Les âmes de ceux que nous avons appelés immortels [1], après s'être élevées jusqu'au plus haut du ciel, en franchissent le faîte et vont se placer, en dehors, sur la partie convexe de sa voûte; et tandis qu'elles s'y tiennent, le mouvement circulaire les emporte au delà du ciel, dont elles contemplent, pendant ce temps, la forme extérieure. Le lieu qui est au-dessous du ciel, aucun de nos poëtes ne l'a encore célébré; aucun ne le célébrera jamais dignement. Voici pourtant ce qui en est, car il ne faut pas craindre de publier la vérité, surtout quand on parle sur la vérité. L'essence véritable, sans couleur, sans forme, impalpable, ne peut être contemplée que par le guide de l'âme, l'intelligence. Autour de l'essence, est la place de la vraie science. Or, la pensée des dieux, qui se nourrit d'intelligence et de science sans mélange, comme celle de toute âme qui doit remplir sa destinée, aime à voir l'essence dont elle était depuis longtemps séparée et se livre avec délices à la contemplation de la vérité, jusqu'au moment où le mouvement circulaire la reporte au lieu de son départ. Dans ce trajet, elle contemple la justice, elle contemple la sagesse, elle con-

[1] Dans le rationalisme antique, le philosophe et l'immortel se confondaient en quelque sorte; l'âme du grand homme, de l'immortel, ne s'éteignait pas avec son corps. (Voir Tacite, *Agricola*, 46.)

temple la science; non point celle où entre le changement, ni celle qui se montre dans différents objets qu'il nous plaît d'appeler des êtres, mais la science telle qu'elle existe dans ce qui est l'être par excellence. Après avoir ainsi contemplé toutes les essences et s'en être abondamment nourrie, elle replonge dans l'intérieur du ciel et revient au palais divin : aussitôt qu'elle arrive, le cocher, conduisant les coursiers à la crèche, répand devant eux l'ambroisie. Telle est la vie des dieux.[1] »

Telle est, dirai-je à mon tour, la sublimité de Platon. — Que son allégorie est féconde! Comme on y voit que l'univers et Dieu sont les deux sources du beau, l'un comme modèle, l'autre comme inspirateur! Quelle justesse de gradation! Et qu'il est conforme à la beauté morale de nommer d'abord la justice, puis la sagesse, puis la science! Ce mouvement circulaire des âmes, qui s'épurent dans leur divin circuit en allant de Dieu à l'univers et de l'univers à Dieu, n'est-ce pas ce que je disais du progrès successif de l'idéal, et du progrès de l'homme par le progrès de son idéal? Confirmant ses idées sur les conditions de la supériorité morale, Platon nous enseigne que, quand on les ramène à la terre pour rentrer dans de nouveaux corps, « les âmes qui ont le plus vu, viennent animer les hommes dont la vie doit être consacrée à la sagesse, à la beauté, aux muses, à l'amour. » Dans cette gradation, le versificateur et le pur artiste ne sont qu'au sixième rang comme des manœuvres, tout près de l'artisan et du laboureur; et le démagogue au huitième rang, près du tyran![2] Car rien ne prépare ou n'excuse plus le tyran que le démagogue. Que de vérités!

[1] Platon, le *Phèdre*, traduction de M. Cousin, tome 6, p. 51.

[2] *Ibid.*, p. 55. — Ai-je besoin de dire, pour ceux qui connaissent Platon, qu'il n'entend pas par *amour* les plaisirs du corps, plaisirs serviles selon lui. (*Ibid.*, p. 77.) — Pour la sixième classification, je substitue, dans la traduction, le mot *versificateur* au mot poëte, et ces mots : *pur artiste*, au mot artiste. En effet, la meilleure manière d'interpréter Platon, c'est de l'interpréter par lui-même. Si ce grand esprit ne distinguait pas le poëte du versificateur, il ne placerait pas au premier rang des créatures l'homme qui cultive les muses, tandis qu'il placerait le poëte au sixième, ce qui serait contradictoire; il ne placerait pas surtout, au premier rang des muses Calliope, qui préside à l'épopée. (*Ibid.*, p. 78.) Enfin, celui qui fait remonter à Dieu l'idéal du beau ne placerait pas l'artiste tout près du manœuvre, s'il ne distinguait pas l'art, du métier; et lui-même ne serait pas si grand artiste, s'il méprisait les grands artistes. Le sage et le grand artiste se tiennent par la main : l'un découvre le vrai, l'autre le fait resplendir. (V. *Ibid.*, p. 134.)

Le *Phèdre* de Platon consacre partout la prééminence du sentiment et de l'idée sur la beauté plastique de la forme. Il est fait pour éclairer sur l'infériorité d'un chef-d'œuvre de Lysias, le plus grand artiste d'Athènes en fait de style, mais qui crut que le mérite de l'art et du beau langage valent mieux que l'idée. Platon démontre, en même temps que la fausseté de celle-ci, la fausseté de l'art qui prétend se substituer à la vérité. La conclusion de Platon est digne de son objet « O Pan, et vous divinités qu'on honore en ce lieu, donnez-moi, dit-il, la beauté intérieure de l'âme! Quant à l'extérieur, je me contente de celui que j'ai, pourvu qu'il ne soit pas en contradiction avec l'intérieur. » Noble précepte d'art, d'exceller par le fond et d'éviter seulement les taches de forme. » Parlez comme le vulgaire, dit Bacon, pensez comme les sages[1]. « Or Bacon fut, comme Platon, un grand artiste.

Quand Longin nous donne, sur le sublime, des préceptes dignes du sujet et des exemples à la hauteur des préceptes, il affirme que, si le sublime relève de l'art, il relève encore plus de l'émotion d'une grande âme[2], et nous fait entendre que c'est par le mépris des faux biens : richesses, dignités, honneurs, que l'âme fait ses preuves[3]. Je ne sais s'il existe un art du sublime, malgré la belle œuvre de Longin; mais il existe un art du beau, et Longin le professe avec supériorité. L'idéal de Longin, trop artificiel peut-être, n'en remonte pas moins au type éternel, comme celui de Platon « Nos âmes, dit-il, éprouvent une invincible passion pour le divin, et, le monde ne suffisant pas à la vaste étendue de l'esprit de l'homme, ses pensées vont au delà des cieux et franchissent les bornes des choses visibles[4]. C'est pourquoi il conclut comme Platon, et c'est par les lois que j'ai mentionnées que Longin apprécie les grands esprits comme les grandes œuvres. Tout rhéteur de profession qu'il soit, c'est le goût de la pensée et du sentiment qui le domine: « Dans l'expression du sublime, dit-il, on ne peut pas prendre garde à tout, et il faut bien négliger quelque chose; il n'y a que la médiocrité qui ne commette pas de faute, car elle ne s'élève jamais[5]. Après tout, les fautes d'Homère sont les fautes d'Homère[6], c'est-à-dire qu'elles ne sont pas sans cachet. Démos-

[1] *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, 5-4. — [2] *Traité du sublime*, ch 2. — [3] *Ibid.*, ch. 5. — [4] *Ibid.*, ch. 29. — [5] *Ibid.*, ch. 27. — [6] *Ibid.*, ch. 7.

thène est dur, poursuit-il, il manque de pompe, il ne fait rien pour la montre; il n'a ni la correction, ni les grâces d'Hypéride, mais il est grand; Hypéride ne l'est jamais. Démosthène est majestueux, véhément, audacieux; il éclate, il est surhumain, ses qualités sont divines[1]. » C'est donc pour la qualité de sa pensée, c'est pour la force pénétrante de son émotion qu'il classe Démosthène : comme —quand il compare Lysias et Platon — il se prononce pour Platon qui, par l'excellence et le nombre de ses beautés, dit-il, s'élève à une hauteur infinie[2]; tant l'art, quelque parfait qu'il soit, le cède à la splendeur du vrai!

Ce n'est pas que j'ose proscrire, (tant ils ont de charme!) Anacréon et son école; mais il faut classer ce genre selon son mérite. Ces esprits voluptueux, ces sensualistes, ces musiciens intellectuels, je l'ai dit, suspendent nos maux; mais non sans danger pour nous-mêmes, car le chant des sirènes est une embûche. Les poëtes veulent ou nous servir ou nous plaire[3], dit Horace; soit! Mais préférons toujours les poëtes qui nous servent à ceux qui se contentent de nous amuser. Préférons le bien, à son apparence; n'imitons pas les partisans de l'art pour l'art, qui préféreraient les fruits de marbre aux fruits d'un verger; des fleurs artificielles aux fleurs de nos jardins et de nos champs. Autour d'un pareil système il n'y a que des ombres; au fond il n'y a que de la cendre, et certes il y paraît de notre temps[4].

Je me propose d'apprécier, par quelques esprits éminents, les lettres romaines du second âge impérial, d'après les grands principes que je viens de retracer; et d'indiquer, à côté de l'idéal absolu du genre humain, l'idéal relatif de Rome.

[1] *Traité du sublime*, ch. 28. — [2] *Ibid.*, ch. 29.

[3] « Aut prodesse volunt, aut delectare poetæ. » (Horace, *Art poétique*.)

[4] Pour rester vrai complétement, je reconnais que les lettres ne sont pas exclusivement un enseignement, et qu'elles sont, au besoin, pour l'homme, une consolation, un charme. A ce point de vue les lettres, même sensuelles, ont leur valeur; mais, si celles qui consolent d'une chute morale ont leur prix, celles qui préviennent la chute ont un prix bien supérieur. Cela me suffit.

V

SUITE DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LES ÉCRIVAINS — SÉNÈQUE ET LUCAIN

Ainsi que je l'ai dit, Sénèque et Lucain furent les premiers novateurs littéraires de la société impériale; ce furent eux qui, les premiers s'écartant de l'école virgilienne, qui était purement grecque, voulurent constituer dans la forme comme dans la pensée une école romaine. Cette nouvelle école eut ses beautés comme ses défauts, ses grandeurs comme ses petitesses. J'apprécierai dans Sénèque et dans Lucain les beautés et les défauts qui caractérisent leur innovation. Je dirai — sans m'arrêter à Stace et aux deux Pline — les correctifs qui modifièrent et perfectionnèrent cette innovation dans Juvénal, mais surtout dans Tacite. Comme je me bornerai à ces grands noms, je ne ferai pas un tableau complet du second âge de la littérature romaine impériale; je ne caractériserai pas les talents secondaires, je me restreindrai à ce qui distingue fondamentalement les maîtres. On verra ce qui sépare dans ses vrais représentants la nouvelle école de la pure école virgilienne, et ce qui la rapproche de l'idéal absolu, qui est la mesure du prix des œuvres de l'esprit humain dans tous les

siècles. Après avoir distingué les deux écoles, je les combinerai pour en composer l'idéal littéraire romain, c'est-à-dire l'idéal relatif de Rome; et, de même que j'aurai comparé chaque chef d'école à la règle absolue du beau, comme je l'ai posée, je comparerai à l'idéal absolu des lettres, l'idéal relatif des lettres romaines. Je sacrifierai à la rigueur logique de mon cadre mille précieux aperçus qui rompraient l'unité de ma pensée. Je n'envisagerai que partiellement Sénèque, Lucain et les autres grands esprits que je cite, mais je déterminerai, je crois, ce qui les classe. Quelques études qui vont suivre sur ces hautes généralités seront l'exécution de ce plan.

Sénèque est si multiple qu'avant d'épuiser tous les aperçus auxquels il peut prêter, on composerait un livre plus gros que ses propres œuvres. Que de choses à dire sur l'homme, sur le ministre, sur le savant, sur le lettré, sur le philosophe, sur le bel esprit, sur le stoïcien, sur le déclamateur, sur le courtisan, sur le misanthrope, sur cet homme qui fut tout en quelque sorte; qui réunit à quelques vertus beaucoup de vices, et à tant de hautes qualités tant de défauts! Que de réflexions ne fourniraient pas la vie et la mort de cet étrange et puissant personnage dont le mérite ou les travers éblouirent ses contemporains, et qui, par la cour et l'école, fit l'opinion publique de son temps! J'ai peu dit, quoique j'aie déjà beaucoup dit sur Sénèque; mais il faut me restreindre; en touchant à beaucoup de choses on ne peut qu'esquisser tout ce qu'on touche.

Comme c'est ici le chef de l'école littéraire du second âge impérial que je voudrais apprécier, ce sont les tendances, les qualités comme les défauts de son esprit que je parcourrai; c'est au mérite de sa pensée et de sa forme que je me circonscrirai. Écoutons quelques-uns de ses accents sur Dieu, sur la politique, sur les mœurs sociales, sur l'homme, sur la nature.

« Qu'est-ce, dit-il, que l'espace qui s'étend des bords les plus reculés de l'Espagne jusqu'aux Indes? C'est une traversée de quelques jours lorsqu'un vent favorable enfle nos voiles, pousse le navire. Or les plaines du ciel ouvrent une carrière de trente années au plus rapide de tous les astres, jamais arrêté, toujours égal dans sa course. C'est là que l'homme trouve ce qu'il chercha si

longtemps; c'est là qu'il apprend Dieu. Et qu'est-ce que Dieu? C'est l'âme de l'univers. Qu'est-ce que Dieu? C'est tout ce que tu vois et tout ce que tu ne vois pas. Si tu rends à Dieu sa grandeur qui surpasse nos plus hautes conceptions, si seul il est tout — toute son œuvre au dedans comme au dehors, c'est lui-même. Quelle est donc la différence entre l'essence de Dieu et la nôtre? C'est que, chez l'homme, la plus noble partie, c'est l'esprit; et que, chez Dieu, tout est esprit; Dieu est tout raison[1]. » Un langage que le christianisme pourrait revendiquer excède assurément la portée du pur paganisme[2]. Mais s'il y a solidarité entre l'homme et Dieu, puisque l'homme et Dieu se tiennent par l'esprit: la plus noble de toutes les essences; si Dieu et l'homme se touchent sans cesse, combien ce contact nous impose de pureté dans la vie! « Aussi, dit Sénèque, vivons avec les hommes comme si Dieu nous regardait, et parlons à Dieu comme si les hommes nous écoutaient[3]. » Conséquence admirable d'une admirable doctrine, en même temps que doctrine et conséquence où la beauté de la pensée se contente de l'extrême simplicité de la forme.

« Les choses que Jupiter ne fait pas directement, poursuit Sénèque, ne se font pourtant pas sans raison; mais cette raison vient de lui. Ce qui s'accomplit sans lui, il en permet au moins l'accomplissement[4]. » De là cette conséquence que le mal apparent dont nous nous plaignons a souvent une raison supérieure à nos faibles calculs; que nos disgrâces nous sont parfois salutaires, comme nos grandeurs peuvent nous être fatales : que si nous n'implorons pas assez cette haute et bienveillante sagesse qui corrige la nôtre dans la direction de notre propre vie, « tel succès nous fait plus de mal qu'un échec[5]; » Et qu'enfin « tout homme a droit d'espérer tant qu'il respire[6]. » Un tel ordre d'idées, et il est familier à Sénèque il faut le reconnaître, est d'une hauteur que rien ne surpasse dans le paganisme. Poursuivons.

Nous avons déjà vu que les idées politiques de Sénèque sont médiocres en tant que système; mais il pense très-noblement sur

[1] *Quest. nat.*, préface.
[2] C'est que déjà, sous Sénèque, il y avait un autre courant intellectuel que le courant païen.
[3] *Épit.*, 10. — [4] *Quest. nat.*, préface. — [5] *Épit.*, 110. — [6] *Ibid.*, 70.

l'usage et sur l'abus du pouvoir. Et le pouvoir même, comme sa grandeur, lui impose peu! « Ne sens-tu pas, écrit-il à Néron pendant qu'il l'aime, que c'est à nous qu'est l'empire, à toi la servitude; que tu ne peux t'écarter de ta fortune, et que c'est l'infirmité de ta suprême grandeur de ne pouvoir s'amoindrir[1]? » Combien cela fut vrai des Césars, et combien cette appréciation les explique! Repoussant cette vieille maxime du despotisme : « qu'on nous haïsse, mais qu'on nous craigne! » « Malheureux, s'écrie Sénèque, ignores-tu quelles fureurs éclatent quand les haines débordent? Les tyrans sévissent par plaisir, dit-il, les rois par raison; la cruauté lassée n'est point la clémence; César Auguste se croyait seul puni quand il punissait[2]. » Nobles leçons qui tenaient lieu de principes quand les conflits des sujets et du souverain altéraient les principes!

Sénèque est dans son élément quand il moralise. Quoi de plus vigoureux et de plus beau que ce qu'il dit sur l'emploi de la vie, d'après lequel on peut déterminer si nous vivons trop ou trop peu? « Nous nous plaignons que notre ami soit mort; c'est nous plaindre qu'il ait vécu. Il est inévitable que tout ce qui est entré dans le monde en sorte; les délais peuvent ne pas se ressembler, l'issue est la même. L'intervalle jeté entre le premier jour et le dernier varie : le mesurez-vous par nos misères, il est trop long pour l'enfant même; le mesurez-vous d'après sa rapidité naturelle, les plus vieux le trouveront court. Comparez à l'immensité des temps un âge d'homme; oh! que nous sommes peu dans nos vœux, dans notre ambition! Que les pleurs, que les soucis prennent de place dans notre existence! Que la mort se fait souhaiter avant d'apparaître! Comme la maladie et la crainte, comme la débilité de l'enfance ou de la vieillesse nous diminuent! Dormant la moitié de notre vie, puis tracassés de labeurs et de périls, ne vivons-nous pas très-peu, même en durant beaucoup? Niera-t-on qu'il ne soit meilleur de rentrer chez soi tout d'abord, qu'après de rudes fatigues? La vie n'est ni un bien ni un mal par elle-même; elle nous est une occasion de bien ou de mal[3]. » On a souvent reproduit cet ordre d'idées; on ne l'a pas surpassé. « Notre vie a ses

[1] *De la Clémence*, 1-8. — [2] *Ibid.*, 1-11. — [3] *Épît.*, 99.

bornes, poursuit-il; le destin inexorable nous l'a mesurée. A quel jour? Nul ne le sait; soyons donc toujours prêts pour ce dernier jour. Point de trêve : que nos œuvres correspondent à notre existence[1]. » Voilà comment le stoïcisme entendait et la vie et l'emploi de la vie. On ne peut que l'en glorifier; l'idéal d'une pareille morale est très-élevé.

Aussi que d'écarts à blâmer dans Rome[2] sur de tels principes! « Nous ne nous passionnons plus que pour une chose, poursuit Sénèque, c'est pour nous empirer le plus possible, et nos seuls vices sont en progrès. Notre mollesse trouve de nouveaux aliments pour son délire; notre débauche invente contre elle-même de nouveaux outrages; notre dissolution trouve des raffinements indignes pour nous faire périr plus délicieusement. Nous n'avions pas assez dépouillé toute virilité : ce qui nous restait de nos fortes mœurs s'efface sous le poli brillant de nos corps. Nous surpassons les femmes en puériles recherches; le fard des courtisanes, que nos matrones dédaignent, nous, les hommes, nous le prenons. Nous affectons une démarche molle, indécise; nous ne marchons plus, nous glissons. Nous surchargeons nos doigts d'anneaux d'or; nous plaçons une pierre précieuse à chaque phalange; nous cherchons à toute heure comment nous pourrons mieux abjurer notre sexe, ou le travestir si nous ne pouvons l'abjurer. Tel se fait eunuque; tel se réfugie dans les bouges du cirque; tel se loue pour mourir, et s'arme pour sa propre honte; et le mendiant même peut aborder l'orgie[3]! » Quelle verve, et même quel génie d'invective! Nos modernes objurgateurs, nos prédicateurs, les premiers tribuns chrétiens se sont inspirés de la colère stoïcienne. A cet égard, l'empreinte de la secte fut telle, qu'elle dure encore.

Quand Sénèque frappe ce qui le mérite, il frappe si fort et si juste, que son éloquence est sans égale. Le déclamateur, le rhéteur même disparaissent en lui pour n'y laisser que le vieux Romain; ce n'est plus Sénèque, c'est Caton qui censure dans ce qui

[1] *Épît.*, 101.
[2] Et dans toutes les grandes civilisations, comme à Rome; je n'ai rien à modifier de ce que j'ai dit sur ce point.
[3] *uest. nat.*, 7-31.

suit : « Les premiers à qui la fortune de Rome commit le pouvoir suprême, Marius, Pompée, César, s'érigèrent des maisons près de Baïes ; mais ce fut sur la crête des montagnes ; ce fut quelque chose comme un observatoire militaire pour mieux inspecter l'horizon. Si vous en considérez la structure comme le site, ce sont des camps plutôt que des maisons de campagne. Pensez-vous que Caton ait jamais habité les champs pour compter les courtisanes se promenant sur l'eau; pour contempler mille barques peintes de couleurs variées, ou bien des couches de roses flottant sur un lac, ou pour entendre les chants nocturnes du vice? N'eût-il pas préféré une nuit dans les retranchements à une nuit semblable? Et quel homme de cœur n'aime mieux que ce soit le clairon plutôt qu'une symphonie qui le réveille[1]? »

En ce qui touche l'homme, Sénèque abonde en aperçus. On croirait qu'il pressent le dogme du péché originel quand il dit « que la perfection ne vient chez nous qu'après le défaut, et qu'il nous faut oublier les vices avant d'apprendre les vertus[2]. » C'est pourquoi « le sage, comme l'habile architecte, ne cultive pas seulement les arbres droits, mais redresse les arbres tortus[3]. » Aussi l'effort est-il nécessaire à l'homme pour vaincre le mal interne et le mal externe qui lui font obstacle, et la doctrine stoïcienne est pour ainsi dire la doctrine de l'effort permanent. « On serait bientôt réduit à ne rien faire si l'on abandonnait tout ce qui ne réussit pas. Pour l'emporter dans une chose incertaine, il faut la tenter plus d'une fois[4]. On ne laisse pas d'être bon combattant pour avoir reçu quelques coups sur la garde de son épée[5]. » La vie stoïcienne est un combat perpétuel soit contre les sens, soit contre la fortune. « Tu penses, dit Sénèque, que le plaisir est le souverain bien; et moi, qu'il n'est pas même un bien[6]. Ce que nous prenons finit par nous prendre; acheter des plaisirs, c'est se vendre soi-même aux plaisirs[7]. » L'abstention et un noble dédain sont le remède à l'emportement illimité de nos désirs. « On peut tout mépriser si l'on ne peut tout avoir[8]. Jetez-vous si bas, poursuit Sénèque, que vous ne puissiez tomber[9]. Être libre, c'est n'être plus esclave de soi; j'ai besoin de si peu et pour si peu

[1] *Épît.*, 50. — [2] *Ibid.* — [3] *De la Clémence*, 2-6. — [4] *Épît.*, 81. — [5] *Ibid.*, 14. — [6] *De la Vie heureuse*, 10. — [7] *Ibid.*, 11. — [8] *Épît.*, 62. — [9] *Ibid.*, 20.

de temps[1]. » En somme, êtes-vous heureux, n'oubliez pas que vous êtes homme; êtes-vous malheureux, vous ne sauriez l'être longtemps : on ne l'est plus même dès qu'on croit ne pas l'être[2]. » Après tout, le plus grand de tous les maux, la mort, n'en est un que s'il se prolonge. C'est pourquoi « la mort la plus longue serait la pire; mais pourquoi jouer toute la vie le rôle de garde-malade, et craindre la mort pour laquelle nous sommes nés? Tous les jours mènent à la mort; le dernier y arrive[3]. » Fortes maximes, assurément, mais peu consolantes; on sent bien que la morale stoïcienne manque de sanction comme d'espérance.

Quand Sénèque nous dit « que l'homme est une chose sacrée pour l'homme[4], » il exprime très-noblement une très-noble idée. Quand il prétend que la perfection de l'homme consiste à se rendre l'image de Dieu, il nous propose le seul modèle digne de notre essence. Ce qui manque à Sénèque, c'est moins encore de comprendre Dieu que de savoir que le but de notre vie terrestre est la récompense de cette imitation divine; et que s'il est vrai, comme Sénèque l'affirme, « que les choses pernicieuses ne gardent jamais la mesure[5], » les stoïciens sont pernicieux quand, dans leur orgueil, ils prétendent que non-seulement l'homme imitera Dieu, mais qu'il sera Dieu.

L'orgueil, l'une des sources des beautés soit de pensée, soit de forme des stoïciens, puisque c'est par la fierté de l'idée et du trait qu'ils se distinguent, est le cachet comme le vice de leur école. Quand les stoïciens firent de la résistance à l'oppression, ce fut pour eux seuls, pour l'aristocratie politique ou pour l'aristocratie philosophique; ils dédaignaient tout le reste. « Le pire des arguments, dit Sénèque, c'est l'autorité de la foule[6]; cherchons ce qui est le meilleur, non ce qui est le plus politique. » Il s'indigne contre l'hospitalité de Marseille, ce refuge des plus turbulents Romains[7]; il déclare à la fortune qu'il la méprise, puisqu'elle favorise Vatinius au détriment de Caton[8]. Il fait ressortir que

[1] *Quest. nat.*, liv. 3, préface. — [2] *Ibid.* — [3] *Épit.*, 70.
[4] « Homo sacra res homini. » (*Ibid.*, 95.)
[5] « Nunquam perniciosa servant modum. » (*Ibid.*, 85.)
[6] *De la Vie heureuse*, 1-2. — Aussi les stoïciens sont-ils communément, non-seulement paradoxaux, mais faux, parce qu'ils méprisent la raison générale.
[7] *De la Clémence*, 1-15. — [8] *Épit.*, 118.

Socrate, que les trente tyrans épargnèrent, périt sous la liberté[1]. Il pose en principe que c'est avoir perdu la vie que de la devoir[2], fière maxime qu'il complète en disant que qui sait mourir ne sait pas servir[3]. — « L'âme de ceux dont on admire les bras et les épaules, poursuit-il, répond mal à cet extérieur[4]; diminuons donc notre corps, agrandissons notre âme. » Plein de lui-même et du sentiment de sa valeur personnelle, sûr de l'admiration de la postérité[5] pour ses écrits, il promet l'immortalité à l'obscur Lucile; et, si la postérité lui tient parole, ce n'en est pas moins le premier prosateur romain qui ait eu l'orgueil d'un tel présage. Horace[6] et Virgile[7] affirmaient bien l'immortalité de leurs chants; mais quoi de commun entre l'ivresse poétique et la sagesse philosophique? Le stoïcien Sénèque eut de l'orgueil en vers comme en prose. Quand il périt d'ennui dans son exil, il faut que Cordoue, sa patrie, se désespère; il faut qu'elle craigne plus sa mort que les plus grands désastres[8]. Moins serait trop peu pour un grand lettré stoïcien.

Mais l'orgueil éprouve trop de mécomptes dans la vie pour ne pas pousser à l'isolement. « La vie, dit Sénèque[9], ressemble au bain, au peuple et au chemin; elle est sujette à des embûches ou à de mauvaises rencontres; il est périlleux de vivre parmi les hommes. Car forcément dans ton long itinéraire, dit-il, tu heurteras, tu broncheras, tu tomberas et tu t'écrieras : O mort! Vois en effet ces gens qui vantent l'éloquence, qui pourchassent la richesse, qui flattent un favori, qui exaltent le pouvoir : tous ou se détestent ou sont près de se détester, car la foule des envieux égale la foule des admirateurs. Voulons-nous nous guérir, séparons-nous de la foule. C'est l'âme qui saura trouver le bien de l'âme : si jamais on la laisse respirer et se recueillir, oh! comme elle extrait la vérité de son sein, et comme, en la goûtant, elle s'écrie : Combien ce que j'ai fait jusqu'ici, je voudrais ne l'avoir

[1] *De la Tranquill. de l'âme*, 1-3.

[2] *De la Clémence*, 1-21. — Il tient tant à ce sentiment, qu'il le reproduit plusieurs fois.

[3] *Épit.*, 26. — [4] *Ibid.*, 80.

[5] « Habebo apud posteros gratiam; possum mecum duratura nomina educere. » (*Ibid.*, 21.)

[6] *Od.*, 3-30. — [7] *Énéide*, liv. 9. — [8] Sénèq., *Poésies diverses*, 9. — [9] *Épit.*, 117

jamais fait[1] ! » En exagérant cette pente de l'esprit, on atteint facilement la misanthropie. Sénèque en vient à trouver les grandes maisons des villes aussi peu naturelles pour l'homme que les viviers et les réservoirs pour le poisson ; il en vient à vanter le tonneau de Diogène : selon lui, la vie sauvage des Scythes offre mille ressources, car naturellement rien ne nous manque de ce qui est utile, et nous n'éprouvons de cherté que pour ce qui est oiseux[2]. Au sein d'une civilisation subtile, à cet âge d'une société où l'esprit s'est raffiné comme les mœurs, et où le rationalisme s'est trop infatué de lui-même pour ne pas s'adorer exclusivement, Sénèque a comme Rousseau de grandes aspirations et de grands écarts; tous deux s'agitent pour trouver le vrai où il n'est pas, et tous deux ne saisissent laborieusement que des ombres. Qu'arrive-t-il? Ils s'en désolent plus que leur orgueil n'en veut convenir, et leur misanthropie n'est que le déguisement de leur impuissance.

L'homme isolé s'attache plus intimement à la nature. Il s'en faut que Sénèque ait l'émotion de Rousseau ; mais il a des facultés très-poétiques qui lui font et bien goûter et bien peindre les beautés agrestes. Dans les plus humbles détails il est charmant coloriste. Veut-il expliquer, par exemple, le phénomène de l'arc-en-ciel, il emprunte sa comparaison au travail du foulon. « Quand un tuyau se perce, dit-il, et que de la mince ouverture l'eau s'épanouit obliquement frappée du soleil, la figure de l'arc s'y empreint. Vous remarquerez le même phénomène chez le foulon quand la bouche remplie d'eau fait pleuvoir sur l'étoffe que retient le châssis une fine rosée, et comme une poussière humide où se peignent les mille couleurs de l'iris[3]. » Cette poésie ne peut être égalée que par celle qui suit sur le même texte : « Dans la région où il pleut, toutes les gouttes sont autant de miroirs; toutes peuvent réfléchir le soleil; ces images solaires infiniment multiples se confondent en se précipitant, et l'arc-en-ciel naît de cette confusion de soleils[4]. » C'est le pinceau de Platon. Quand Sénèque dé-

[1] *De la Vie heureuse*, 3.
[2] *Épît.*. 90. — Le goût de Sénèque est un peu le goût du siècle. Tacite et Juvénal parlent souvent dans le même sens.
[3] *Quest. nat.*, 1-2. — [4] *Ibid.*

crit les caprices de la foudre : « Sur le même corps, dit-il, la foudre agit diversement. Dans un arbre, par exemple, elle brûle les parties les plus arides ; elle transperce et brise les pointes dures et résistantes ; elle arrache l'écorce extérieure; elle mord et déchire la fibre intérieure; elle meurtrit ou crispe les feuilles; elle congèle le vin; elle fend l'airain [1]. » Cette poésie de détails étincelle dans les récits de Sénèque, mais surtout dans ses *Questions naturelles;* si le savant y fait quelquefois sourire, le peintre y enchante.

Qu'il serait grand par la pensée comme par la forme, si dans ce qui suit il peignait autre chose que le panthéisme! « Quand viendra le jour où ce que je renferme de mortel et de divin se séparera, je laisserai ce corps où je l'ai trouvé, mais moi je me rendrai chez les dieux. En ce moment même je les toucherais en quelque sorte, sans cette prison terrestre qui me tient captif. Notre vie mortelle n'est qu'un temps d'arrêt vers une meilleure et bien plus longue vie. Comme le sein de notre mère nous porte neuf mois et nous prépare non pour lui-même, mais pour la sphère où il nous dépose quand nous sommes susceptibles de respirer et de vivre; de même, de notre âge le plus tendre à notre vieillesse, nous mûrissons en quelque sorte pour un autre enfantement. Nous recevrons une autre origine pour un tout autre état de choses : jusque-là nous ne pouvons souffrir le ciel qu'à distance. Envisagez donc intrépidement cette heure décisive [2]; c'est la dernière de votre corps, mais non de votre âme [3]. » Que manque-t-il à cette sublimité, que la sanction religieuse? Que cette page ne soit plus une fantaisie de la raison, mais une vérité de foi, quel magnifique enseignement et quel langage! Qui ne sent que nous sommes ici dans une sphère où ne monta jamais l'essor virgilien?

C'est le propre de l'école de Sénèque de condenser la pensée au point de la réduire à un trait, s'il est possible. « Ceux qui reprochent à Caton son ivrognerie me feront plutôt voir, dit Sénèque, une vertu dans ce défaut qu'un vice chez Caton [4]. » Beau

[1] *Quest. nat.*, 1-52.

[2] *Ne pouvoir souffrir le ciel qu'à distance*, et « Hora decretoria. » Cette heure où se décrète notre immortalité. Quels coups de pinceau!

[3] *Épît.*, 102. — [4] *De la Tranquill. de l'âme* (in fine).

mensonge, mais dont Caton était digne ! « Si je meurs, dit-il ailleurs, eh bien! je ne pourrai plus mourir. » Quand il dit autre part « qu'il n'y a pas de vrai contre le vrai[1], » Bossuet ne peut que le répéter. Quand il peint Pastor, dont Caligula venait d'égorger un fils à table et sous ses yeux, contraint de boire gaiement avec le prince, c'est Shakspeare qu'il inspirera dans ce fameux cri d'un père qui voudrait se venger du meurtrier de son fils, « il n'a point d'enfants! » Pastor, dit Sénèque, soupa comme si son fils avait été pardonné. Pourquoi? C'est qu'il avait un autre fils[2]. » Est-ce Sénèque, est-ce Pascal qui écrit : « Ni l'avenir n'est à moi, ni le passé. Je flotte suspendu sur un point mobile de la durée, et c'est être encore beaucoup que d'être si peu[3]. » N'est-ce pas soit Pascal, soit Bossuet qui eût écrit : « Un seul moment pour renverser un grand empire, c'est presque trop ; » ou bien : « Le soleil n'a jamais tant de spectateurs que quand il s'éclipse[4]. » Quand la pensée étincelle à ce point; quand le trait a cette trempe, c'est le comble de l'art, c'est le cachet du génie. Il est plus aisé de médire du trait que de l'atteindre. Montaigne, Montesquieu, Corneille, Bossuet, Pascal, Tacite, saint Augustin, ce qu'il y a de plus éminent dans l'esprit humain, fourmillent de traits. Le trait, c'est comme l'éclair de l'âme; c'en est plus que l'éclair, c'en est la foudre.

La pointe et l'antithèse en sont la parodie, et on les trouve assez fréquemment chez Sénèque, qui a les défauts de son génie. Quand il nous dit de Régulus et Caton que « c'est par la mort qu'ils se sont rendus immortels[5]; » ou bien quand, méditant sur la fin du monde, il s'écrie : « Craindrai-je donc de périr quand la terre périt avant moi, quand le globe qui fait trembler toutes choses tremble le premier et ne porte atteinte qu'à ses propres dépens[6]; » ce sont là des jeux d'esprit qui ont plus de puérilité que de grandeur. Si Platon, blâmant le tracas périlleux que nous donne

[1] *Épît.*, 24. — « Vero, verius nihil est. » (*Quest. nat.*, 2-34.) « Non invenies rectius recto. » (*Épît.*, 66.

[2] *De la Colère*, 2-33.

[3] Oui, quand il s'agit d'un roseau pensant; « Et magni est modicum fuisse. » (*Quest. nat.*, 6-32.)

[4] *Ibid.*, 7-1. — [5] *De la Tranquill. de l'âme*, 15.

[6] *Quest. nat.*, 6-32. — Le chansonnier maître Adam a très-bien saisi le côté co-

le commerce à travers l'Océan, dit sensément : « Ce sont des riens que l'homme achète au prix de sa vie. » Sénèque raffine Platon en ces termes : « Nous amassons pour vivre, ce à quoi nous dépensons notre vie[1], » préférant le choc de l'antithèse à la grave simplicité de la pensée. Mucius Scævola paraît plus grotesque que grand quand Sénèque le loue d'avoir vaincu deux rois avec une main estropiée[2]; tant le sublime et le ridicule se touchent! Et qui le sait mieux que Sénèque, lui qui écrit « que la philosophie, sans renoncer à l'esprit, ne doit pas trop pourtant travailler les mots; qu'il aimerait mieux pour son compte montrer ses sentiments que les dire; qu'il faut à un malade non un médecin qui sache parler, mais un médecin qui sache guérir[3]; qu'on ne demande pas si une règle est belle, mais si elle est droite[4]; qu'il faut que notre vie corresponde à nos paroles, c'est-à-dire qu'après avoir pensé comme nous parlons et parlé comme nous pensons, nous prêchions d'exemple, et que l'homme qui agit soit le même que celui qu'on entend[5]. » Maximes vraiment philosophiques, et qui ne récèlent pas moins les sources du beau que du vrai.

Si Sénèque n'était Espagnol de race et né d'un rhéteur, je m'étonnerais qu'il fût si peu traditionnel pour un Romain. Lequel des vrais enfants de Rome eût dédaigné les historiens comme Sénèque, quand l'histoire était si nécessaire à l'immortalité de la grandeur romaine, quand l'histoire était déjà sous Sénèque l'une des gloires de Rome? Dans une ville où les précédents étaient des lois, où les mœurs tenaient lieu de constitution, c'était une révolution que d'écrire : « Enquérons-nous de ce qu'on doit faire, non de ce qui s'est fait[6]. » Sénèque eut donc un esprit très-novateur, en même temps qu'un esprit très-élevé, très-brillant, très-acéré, et c'est pourquoi il fut chef d'école.

J'ai dit ailleurs que la philosophie de Cicéron était très-pra-

mique de l'affectation de Sénèque, quand il dit, dans une célèbre chanson à boire :

Et si, sous moi, la terre tremble,
C'est qu'elle a grand'peur de moi.

Langage excellent chez un ivrogne, qui peut se permettre d'avoir plus d'esprit que de raison.

[1] *Quest. nat.*, 6-17. — [2] *Épît.*, 66. — [3] *Ibid.*, 75. — [4] *Ibid.*, 76. — [5] *Ibid.*, 75. — [6] *Quest. nat.*, liv. 3, préface.

tique; que celle de Sénèque était plus spéculative; qu'il y avait dans l'un plus de sens, dans l'autre plus d'utopie : cela est vrai, mais ce n'est pas tout le vrai. Cicéron façonnait le citoyen romain par sa philosophie; Sénèque songeait bien plus à l'homme. L'un écrivait pour Rome, l'autre pour le genre humain; il y a du patriotisme chez Cicéron; il n'y a guère plus que de l'*humanisme* chez Sénèque, comme chez Marc-Aurèle. C'est que Rome se transformait, nous l'avons vu, et que Marc-Aurèle est le gémissement de la déchéance romaine.

En même temps que Sénèque est un philosophe, c'est un savant, c'est une sorte d'encyclopédiste, ainsi qu'en font foi ses *Questions naturelles*. Mais outre que Quintilien lui reproche, comme savant, beaucoup d'inexactitudes[1] qu'il impute à ses secrétaires, la science de Sénèque n'en est plus une pour notre temps. Sans lui reprocher l'insuffisance de son siècle à cet égard, constatons au moins qu'il n'est nulle part plus écrivain que dans ses *Questions naturelles*. Bacon n'est nulle part plus grand que Sénèque dans les admirables préfaces de chacun des livres de ces *Questions*, et il règne dans l'œuvre une telle poésie de détails, une telle richesse de forme, qu'elles dédommagent amplement de la vétusté du fond.

Il y a mille traits de ressemblance entre Sénèqus d'une part, Voltaire et Rousseau de l'autre. Sénèque, qui n'est ni Rousseau ni Voltaire, a beaucoup du talent de Voltaire, avec beaucoup du tour d'esprit et de l'humeur de Rousseau. C'est la forme de l'un, c'est le fond de l'autre. Il a le trait, il a souvent la lucidité de Voltaire, il n'en a pas toujours le bon sens, il est paradoxal; il est coloriste comme Rousseau, il n'en a pas le sentiment. D'abord persifleur, enjoué, courtisan comme Voltaire, il finit par être misanthrope, amer, presque noir comme Rousseau. Parlant généralement comme Démocrite, pensant généralement comme Héraclite, quelquefois l'un et l'autre tout ensemble, c'est un personnage trop multiple pour ne lui assigner qu'une physionomie; c'est un esprit trop mobile pour que chaque physionomie le peigne longtemps. Sénèque, comme cet arc-en-ciel dont il décrit si poéti-

[1] *De l'Instit. oral.*, 10-1.

quement le mirage, fond ou varie sous le regard, dès qu'on s'y arrête.

Il n'en est pas moins un grand chef d'école. A la fois penseur, poëte, savant, moraliste, homme d'État et lettré, il a un style qui revêt toutes les qualités comme tous les vices de ces divers caractères. Comme sa pensée, ou comme son imagination, son style est plein de soubresauts, et il passe aux extrêmes. Mais quand Sénèque touche à l'extrême du beau, ce qui lui arrive fréquemment, il est hors ligne. Du reste, si Sénèque est peintre parce qu'il est moraliste et poëte, il serait meilleur peintre s'il n'était stoïcien. Son stoïcisme le guinde et le dessèche[1]; il prend quelque grâce quand il descend à l'épicurisme. Voyez sa *Consolation à Polybe;* elle est toute stoïcienne; mais qu'elle console peu! Je ne sais rien de plus irritant que de pareils adoucissements pour une vraie douleur. Voyez quelques *Epîtres à Lucile*, où il combine ce qu'il y a de plus noble dans l'épicurisme, avec ce qu'il y a de plus humain dans le stoïcisme : c'est là que Sénèque ne brille pas moins par l'idée que par la forme, car personne ne fait mieux resplendir le vrai quand il le trouve. Pourtant, soit tempérament, soit système, et c'est par là que je conclus, cet esprit qui put tout ce qu'il voulut, selon Quintilien[2], ne sut pas être sensible. Ce qui lui manque, c'est l'émotion; ce qui distingue son école, c'est qu'elle pèche par le sentiment : elle étonne souvent, elle ne touche presque jamais.

La *Pharsale* de Lucain est-elle un poëme épique? Mais avant tout, qu'est-ce qu'un poëme épique? S'il est vrai que l'épopée n'appartienne qu'à la jeunesse des nations, il n'y a pas d'autres épopées que les poëmes homériques. Si l'épopée n'existe qu'à la condition de renfermer, comme quelques-uns le prétendent, le génie entier d'un peuple, d'une langue, d'une littérature, Virgile et le Dante ont pu faire une épopée; le Tasse et Milton n'y ont pas atteint. S'il fallait, pour produire une épopée, naître en quelque sorte au point de contact du génie et du goût dans une civilisation, ni Milton ni le Dante ne seraient nés dans les meilleures

[1] Voiture, tout bel esprit qu'il fût, trouvait Sénèque trop peu naturel. « Je veux, écrivait-il à Costar, des fleurs cueillies *per devia rura;* et, pour dire le vrai, je n'aime point cet auteur. » (*Lett.*, 151.)

[2] *De l'Instit. orat.*, 10-1.

conditions de leur genre. Si du principe d'un poëme épique doit se répandre la lumière comme d'un centre, et si la lumière de ce principe doit éclairer toutes les parties du poëme comme le jour que le peintre introduit dans un tableau en éclaire tous les détails, je conviens que Fénelon, qui a le mieux observé ce principe, qui est le sien, aurait le mieux satisfait aux conditions de l'épopée. Mais à ce titre, l'*Iliade* le céderait au *Télémaque!* Je comprends très-peu ce que d'autres prétendent, « que l'épopée homérique marque l'époque où l'homme, ayant acquis la pleine conscience de soi, se sentit libre au sein de l'univers [1], » car outre que ni le petit Péloponèse, ni l'humble Troade n'étaient l'univers, l'homme n'est jamais plus libre que lorsqu'il est sauvage, et jamais moins en état de chanter, comme jamais moins digne d'être chanté par le génie, que dans une situation où la bête égale l'homme en quelque sorte. Si l'on veut, avec certains appréciateurs, que les temps qui enfantent les épopées soient un mélange de barbarie et de civilisation, je ne me rends compte ni de l'*Enéide*, ni de la *Jérusalem délivrée*, ni du riche et inqualifiable poëme de l'Arioste [2], une merveille d'art et d'invention poétique.

En somme, on sait mieux ce que sont l'*Iliade* et l'*Odyssée* qu'on ne sait soit le temps qui les vit naître, soit le vaste esprit qui leur donna le jour, soit surtout ce qu'est nécessairement un poëme épique. De ce que les poëmes homériques sont des encyclopédies pour leur époque, il ne s'ensuit pas que l'épopée soit nécessairement une encyclopédie, et les grands poëmes qui ont suivi ceux d'Homère l'attestent suffisamment. Chaque génie a ses conditions d'être et des moyens de manifestation qui lui sont propres. Homère, le plus grand des épiques à tout prendre, ne l'est pas à tous les points de vue : Dante est son maître pour l'expression morale; Lucain même aurait pu lui fournir, en ce sens, plus d'un coup de pinceau. Homère n'a pas un aussi noble sentiment du monde invisible, soit que le Dante [3], soit que Milton. Si Homère exprime je ne sais quelle vie normale du monde; si l'on respire dans ses

[1] Lamennais, *Esquisses d'une philosophie*.— [2] Voir le beau et judicieux jugement qu'en porte le Tasse, 25e *veillée*.

[3] Qu'on me montre dans Homère quelque chose de comparable à la figure de Béatrix et aux accents qu'elle inspire!

chants, malgré les combats qu'il raconte, je ne sais quel charme puissant d'ordre et de paix[1] qui semble régner dans son atmosphère; si Virgile et le Tasse font ressentir les mêmes impressions, il en est tout autrement du Dante et de Milton; on sent que ceux-ci vivent au milieu des orages; que, même quand ils célèbrent la paix des cieux, la lutte les inspire, et qu'il y a dans leur cœur je ne sais quelle turbulence profonde qu'ils communiquent à leur œuvre[2]. S'il y a donc deux grandes classes de poëtes épiques : d'une part, les esprits calmes et reposés, si je peux le dire; de l'autre, les esprits agités et militants, on comprendra que la poétique des uns ne saurait convenir aux autres, et qu'il n'y a pas dès lors de règle absolue pour le genre épique. Toutefois, d'après tous les exemples reçus, l'épopée, qui est tour à tour une ode, un récit, un drame, chante le monde, et pour ainsi dire l'univers, à l'occasion du sujet apparent qu'elle traite; elle chante l'homme, elle chante la terre, elle chante les cieux tout autant que l'objet déterminé qu'elle raconte[3]. Dans la lutte du bien et du mal qu'elle excelle à peindre, c'est le bien qu'on y sent le maître; c'est le méchant qui succombe toujours sous la puissance et l'éclat du bon. A ces divers titres, les poëmes homériques remplissent admirablement leur objet[4]; mais à tous ces titres, il y a une épopée plus grande que les poëmes homériques, c'est la Bible. Ces considérations nous suffiront pour apprécier la *Pharsale!*

Le poëme de Lucain est-il une épopée? Il me semble qu'il en a plutôt les prétentions que les conditions. Il chante la guerre civile de Rome dans les luttes de César et de Pompée; il la fait débuter au passage du Rubicon, et la poursuit sur plusieurs théâtres : en

[1] Voyez, dans la conclusion de l'*Odyssée*, avec quel calme terrible Ulysse venge le roi, l'époux et le père, des oppresseurs de son palais, de sa femme et de son fils, en même temps que de leurs complices. Le poëte raconte cette justice impitoyable avec la même sérénité que le soleil éclaire nos plus sanglantes batailles.

[2] Entendez le Dante se récrier, dans le *Paradis* même, sur « Arius et les sots dont les écrits furent des épées qu'ils employèrent à mutiler des ouvrages parfaits... sur ceux qui ont fait de l'*Evangile* des boucliers et des lances... sur l'innocence des premiers temps, avant que Sardanapale ne fût venu montrer ce qui se peut dans une chambre... sur la suprême patience, qui permet tant d'iniquités »

[3] S'il arrive que ce poëme sacré dont le ciel et la terre m'ont fourni les couleurs, » etc. (Dante, le *Paradis*.)

[4] Dans l'*Iliade*, la lutte est entre le ravisseur Pâris et l'époux outragé Ménélas. Le droit est pour Ménélas et la Grèce; aussi comme ils l'emportent moralement sur Troie et sur Pâris! La moralité de l'*Odyssée* est encore plus sensible.

Espagne, en Gaule, à Rome, en Thessalie, en Afrique, pour la terminer au soulèvement d'Alexandrie. Dans cette lutte, la personnification de la liberté et du droit est combattue pourchassée, et vaincue par la personnification de la tyrannie et de la force. Pompée périt ignominieusement en Égypte; mais la révolte d'Alexandrie le venge de ses assassins immédiats, Achillas et Photin, et le poëte promet le sang du grand oppresseur, le sang de César au bras de Brutus. Les faits sont exacts; ils sont logiquement enchaînés comme dans l'histoire; mais tandis qu'ailleurs les faits généraux de l'épopée n'en sont que le prétexte, ici le récit est tout le poëme. Si bien que dépassé en vérité par l'histoire (car quel historien de ses propres exploits que Jules, César!), le poëme de Lucain ne rachète pas cette infériorité par ses fictions. Qu'est-ce en effet que la forêt druidique de Marseille, ou la tempête qu'essuie César quand il confie sa fortune à la barque d'un pêcheur? Qu'est-ce que la résurrection d'un mort obscur par je ne sais quelle magicienne de Thessalie? Qu'est-ce que la description des serpents qui peuplent la Libye, ou des Psylles qui guérissent la morsure des serpents, ou du temple de Jupiter Ammon dont le plus grand mérite, selon Lucain, c'est d'être inutile? Qu'est-ce que cette excursion sur les sources du Nil dont le poëte ne nous apprend rien, si ce n'est qu'il les ignore comme tout le monde? Le plus grand défaut de ces épisodes, après leur invraisemblance, c'est d'être si étrangers au sujet, qu'on peut les retrancher sans que le sujet en souffre, ou soit moins entier[1]. Le récit épique de Lucain n'est donc qu'un récit historique inférieur à l'histoire; il est faible par sa réalité comme tous les poëmes du même ordre; il n'est rien par son idéal, c'est-à-dire par ce qui fait la grandeur des épopées[2].

Un autre défaut capital de la *Pharsale*, c'est que son héros n'intéresse pas. Pompée est personnellement sur le retour et à son déclin; il n'est pas dans les conditions extérieures d'un héros, surtout d'un héros unique, car dans le parti pompéien il n'y a

[1] Dans l'*Iliade*, le bouclier même d'Achille est inhérent au sujet.

[2] J'entends par là le monde poétique que chante l'artiste, à côté du monde réel qu'il raconte. — Voyez, dans *Notre-Dame de Paris*, quel immense monde poétique sort de la petite réalité qui sert de texte. Ce qu'il y a de plus vif et de plus vrai, c'est ce que le poëte invente.

que Pompée. Puis le surnom de grand, que lui donne constamment Lucain, le déprécie encore. Ce grand politique qui est toujours dupe, ce grand capitaine qui est toujours battu, ce grand homme qui ne fait jamais que de petites choses et qu'on pourrait tout aussi bien appeler *Parvus* que *Magnus*, en le mesurant à César, me paraît un contre-sens perpétuel : n'appeler Pompée que *le grand* [1], quand il est toujours aussi malheureux que médiocre, me paraît une ironie d'autant plus piquante qu'elle n'a pas l'intention de l'être. Tacite comprenait mieux Pompée quand il disait de lui qu'il était plus dissimulé que César, mais non meilleur [2]. Non-seulement Lucain fait plus que farder Pompée, mais il ravale, il travestit César. En faire un gladiateur, un brigand, un homme féroce, n'est-ce pas méconnaître et le génie et le caractère de ce grand homme, qui ne pécha pas moins par un excès de clémence [3] que par un excès d'ambition, si c'est pourtant un si coupable excès pour un homme de cet ordre de s'être imposé à l'anarchie romaine pour le salut de Rome. Je ne m'arrête pas aux beaux portraits détachés que Lucain a faits de l'un et de l'autre, car s'ils sont vrais, ils démentent le poëme. C'est par la constante attitude de Pompée et de César dans le drame poétique, c'est par les réflexions, c'est par les accents du poëte au sujet de cette double attitude, qu'il les caractérise essentiellement; or, en ce sens, les deux personnalités de Pompée et de César comme les peint, comme les fait agir, comme les juge Lucain, sont deux mensonges historiques; et ces mensonges sont tels qu'ils blessent la conscience publique; grand sujet de défaveur pour le poëme : car on s'impatiente du héros principal, qui promet tant et qui fait si peu, et l'on prend parti pour son adversaire, qui promet si peu et qui fait tant.

Un plus grave défaut que les deux que je viens de signaler, c'est l'absence de dieu dans la *Pharsale*. Le destin, la fortune, ce je ne sais quoi de désespéré que le poëte de *Notre-Dame-de-Paris* résume dans le mot ἀνάγκη, c'est là chez Lucain la seule

[1] A dater de la guerre civile surtout; car il fut dès lors insuffisant, malgré le surnom de *Grand* qu'il tenait de Rome.

[2] « Occultior, non melior. » (*Hist.*, 2-38.)

[3] « Cæsari proprium et peculiare sit, præter supra dicta clementiæ insigne, quæ usque ad pœnitentiam omnes superavit. » (Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, 7-26.)

providence qui régit le monde : la ruse en Égypte, la force à Rome gouvernent les hommes ; tout n'est qu'heur ou malheur dans les affaires humaines ; les sociétés terrestres, livrées à une éternelle tempête dont les dieux dédaignent de s'occuper s'ils existent, n'ont pas d'autre but que la terre, d'autre salut que le néant ; et, c'est sur les portes de notre globe, comme le conçoit Lucain, qu'il faudrait écrire tout aussi bien que sur les portes de l'enfer du Dante : « Entrez et laissez l'espérance. » Mais jusque dans l'enfer soit du Dante, soit de Milton, vous trouvez des consolations que vous offre la foi du poëte au nom du Dieu qui l'inspire et qui est toujours présent dans son œuvre. Dans Lucain, la terre même où nous vivons est plus triste que l'enfer, et, sous cette pure lumière des cieux qui apaisait et charmait le Dante, Lucain n'a que des accents de malédiction et presque de rage. Un soldat que ressuscite la magicienne Erictho se fait particulièrement l'organe de cette imprécation sur la vie. Pendant les courts moments où il renaît : « L'heure approche, dit-il, où tous les rivaux seront confondus parmi les morts. Hâtez-vous donc de mourir, et descendez de vos humbles bûchers pour venir fouler dans les enfers les mânes de nos demi-dieux[1]. » Un vain plaisir de colère payé de la mort, c'est tout ce que promet Lucain à ceux qu'il aime ; et dès que le ressuscité qu'il fait parler a exhalé son propre désespoir, « il redemande la mort[2] » comme un droit, comme un besoin, et comme nous réclamerions le don du sommeil. Il a presque raison, tant les survivants s'abhorrent. « Encore un trait, encore un javelot contre l'ennemi, avant que je meure[3] ! » s'écrie l'un d'eux. Un autre se précipite à la mer avec un ennemi, content de périr, pourvu qu'il le submerge[4]. D'autres frappés mortellement entraveront au moins la fuite de leurs adversaires pour ne pas perdre leur mort[5] ; et ce n'est pas le seul vulgaire qui a ce désespoir, c'est Caton lui-même : « Que m'importent les oracles, dit-il, ne suis-je pas certain de mourir ? Jupiter ne dit-il pas que le lâche

[1] *Phars.*, chant 7. v. 807
[2] « Repoposcit mortem. » (*Ibid.*, chant 7, v. 22.)
[3] *Ibid.*, chant 7, v. 679. — [4] *Ibid.*, v. 695.
[5] « Et ratium tenuêre fugam; non perdere lethum
Maxima cura fuit. » (Chant 7, v. 706

et le fort meurent également? que me faut-il de plus[1]? » Étrange conclusion que celle qui oppose le néant à la foi[2]! conclusion bien amère surtout et pour le grand personnage qui la proclame, et pour ceux qui l'apprennent d'un tel personnage! Mais c'était la seule possible pour une aristocratie qui bornait ses vues à la terre, et la mort était bien le seul refuge d'un orgueil qui ne savait pas plier et qui ne pouvait plus commander!

La *Pharsale* qui manque de merveilleux, qui manque de héros ou qui n'a que des héros travestis; la *Pharsale* qui manque surtout de dieu et qui n'a nulle sanction pour le bien ou le mal terrestre, est dépourvue des conditions fondamentales de l'épopée. Qu'est-ce donc? Lucain nous l'apprend; le sénat romain ne perdait pas ses droits en changeant de lieu. Après l'incendie du Capitole, Rome était à Veïes avec Camille : Rome est avec le sénat contre César dans le camp de Pompée. Tout ce qu'il y a de patriciens qui ne soit pas dans l'exil, est dans ce camp[3]; la lutte qui se prépare ne sera pas une guerre, mais le châtiment de César[4]. Et Pompée lui-même qu'est-il pour son parti? Il en est l'instrument. Ce n'est pas le parti qui appartient à Pompée, c'est Pompée qui appartient à son parti[5]. C'est pour les Pompéiens que Pompée se bat; ce sont les Pompéiens qui le forceront à se battre, malgré les instincts de son génie militaire[6]. Je suis bien plus fixé sur le sens du poëme quand j'entends Lucain le conclure presque en ces termes : « Grands dieux, loin de nous le malheur de voir un autre que Brutus frapper César! Sa mort ne serait qu'un crime; elle ne serait pas un exemple[7]! » Je comprends de mieux en mieux les intentions du poëte quand, poursuivant César jusque dans les empereurs de sa race, il s'écrie : « Pharsale sera vengée autant qu'il est permis à la terre de se venger du ciel. Nos guerres civiles donneront aux dieux des rivaux; leurs mânes tiendront la foudre; ils seront ceints d'une auréole; ils compteront parmi les astres, et dans le temple des immortels Rome jurera par des ombres[8]! »

[1] *Phars.*, chant 9, v. 582.
[2] Les croyants voudraient que l'on consultât Ammon, que révère l'Afrique.
[3] *Phars.*, chant 5, v. 27 et suiv. — [4] *Ibid.*, chant 2, v. 539. — [5] *Ibid.*, chant 5, v. 13. — [6] *Ibid.*, chant 7, v. 91. — [7] *Ibid.*, chant 10, v. 343, 344.
[8] *Ibid.*, chant 7, v. 457. — Il est vrai que le poëte courtisan fait exception pour le prince régnant, et c'est avec une telle exagération (chant 1, v. 34), qu'on a voulu

Ironie violente qui dédaigne même de se déguiser! Ce n'est donc pas l'humanité que chante le poëte, c'est la politique; dans la politique c'est au seul patriciat qu'il songe, et par l'effet de son éducation stoïcienne, c'est, dans le patriciat, Lucain surtout qu se peint lui-même. La *Pharsale*, qui fut le manifeste de tous les mécontents à Rome, qui fut celui des mécontents en France; la *Pharsale*, le poëme favori de la fronde et de la révolution française, est surtout un pamphlet politique. C'est le pamphlet presque élevé aux proportions de l'épopée; mais c'est l'épopée rabaissée aux proportions d'un pamphlet. Ce libelle n'en est pas moins l'œuvre la plus vigoureuse; c'est un pamphlet de génie.

Ce qu'il faut donc considérer dans la *Pharsale*, c'est moins l'œuvre en elle-même que l'esprit qui l'a dictée, que l'intelligence dont elle émane. La *Pharsale* est l'expression du mouvement philosophique du temps et du tempérament de Lucain. Dans l'aristocratie romaine, le mouvement philosophique était surtout stoïcien, et le stoïcisme était encore plus chez les grands de Rome une protestation politique qu'une aspiration spéculative. La famille des Sénèque, qui était nombreuse et dans les plus hautes dignités, dirigeait le mouvement stoïcien, soit comme aspiration sociale, soit comme protestation libérale. Vous trouverez dans Sénèque la protestation politique et l'aspiration philosophique; vous les trouverez aussi chez Lucain, son neveu, mais en sens inverse. Si Sénèque et Lucain sont philosophes et politiques de la même école et avec les mêmes tendances, Sénèque est pourtant plus philosophe que politique, tandis que Lucain est plus politique que philosophe. Sénèque, qui a plus de tête que son neveu, soit par nature, soit par l'effet de l'étude et de l'expérience, a des emportements d'idées, si je peux le dire; Lucain, mort très-jeune, a moins d'idées que de passions, et il a des emportements de cœur. Ces deux grands esprits se ressemblent donc autant que peuvent se ressembler deux hommes élevés dans les mêmes doctrines, appartenant au même sang, vivant dans le même milieu, mais dont l'un est surtout philosophe, l'autre surtout poëte; dont l'un est vieux quand il écrit ses plus belles pages, dont l'autre com-

voir de la malignité dans ce qui n'est qu'une bassesse, tant le caractère de Lucain fut médiocre!

mençait à vivre quand il achevait son grand poëme ; ils se ressemblent autant que peuvent se ressembler un tempérament réfléchi et un tempérament fougueux.

Apprécier la *Pharsale* dans ses idées philosophiques, dans ses protestations politiques, dans ses dogmes stoïciens, le tout subordonné au tempérament du poëte, c'est apprécier plus qu'un poëme, c'est apprécier l'esprit du maître, c'est-à-dire quelque chose de supérieur à l'œuvre même.

Certes, dans l'orgueilleuse Rome organisée pour la guerre, dont la guerre fit la fortune et la paix la décadence, il fallait un effort de philosophie pour maudire la guerre. « O prodigalité du luxe qui jamais ne satisfit la cupidité! s'écrie Lucain ; ô ambitieuse faim de ces mets qu'on cherche à travers la terre et les mers! ô vaine gloire des tables somptueuses, apprenez combien la vie a besoin de peu, combien la nature est peu exigeante! Ces malheureux (les soldats affamés d'Afranius), qu'est-ce qui les ranime? Est-ce un vin fameux recueilli sous quelque consul ignoré, un vin qu'on boit dans l'or ou le murrhim? Non, c'est un peu d'eau pure qui leur rend la vie. Il ne faut à l'homme que deux choses : de l'eau et du pain. Ah! malheur à ceux qui font la guerre[1]! » Mais alors que faire des armées? « Tant de robustes bras, dit le poëte, pourraient joindre Sextos à Abydos, combler l'Hellespont, séparer Corinthe des vastes États de Pélops. Ils épargneraient ainsi aux vaisseaux le long détour de Malée ; ils pourraient améliorer, malgré la nature, tout autre point du globe[2]. » On voit que toutes les décadences sociales se ressemblent, et que partout où les raffinements de la civilisation prévalent, la philosophie elle-même ne sait pas comprendre les mâles utilités de la guerre et la fonction morale des armées, bien supérieure à tout produit matériel. Lucain obéit à son esprit et à sa philosophie quand il déclame contre le luxe qui engendre la guerre; mais il plie sa philosophie à la mollesse de son temps quand il matérialise l'armée pour favoriser l'aisance publique et les transactions commerciales. Personne ne savait mieux qu'un stoïcien, qu'accroître les jouissances c'est irriter les appétits ; que vêtir le peuple de soie, lui donner la table

[1] *Phars.*, chant 4, v. 374 et suiv. — [2] *Ibid.*, chant 6, v. 56 et suiv.

et le palais des riches, le faire riche en un mot, ne ferait que changer sa misère; mais le stoïcien politique dément le stoïcien philosophe, comme la passion dément la raison. Quand Lucain ne veut pas d'armées, il veut tout bonnement désarmer les Césars.

Le politique et le stoïcien se confondent pour dire comme le poëte : « que dès l'origine du monde les révolutions s'enchaînent dans leurs causes ; qu'il y a perturbation dans le tout quand on veut changer un détail, et que le genre humain n'obéit qu'à une suprême impulsion[1]. » Nous faisons plus de part à la liberté humaine; le panthéisme stoïcien lui refusait tout, si ce n'est le néant. Comme le stoïcien, nous disons que la Providence qui gouverne le monde imprime aux événements sa logique comme sa sagesse; mais nous savons aussi comment elle permet, pour la responsabilité humaine, que les fautes ou les vertus des hommes modifient les événements humains sans détrôner la Providence. La révélation et l'expérience nous ont beaucoup appris depuis Lucain.

Il est plus vrai quand il fait comprendre que, pour le gouvernement du genre humain, la Providence s'incarne dans les grands hommes. Les soldats de César ont beau lui dire « que tant de combats lui ont peu servi s'ils ne lui ont appris la puissance de leurs bras ; que lui, leur général, n'est que l'un d'entre eux, et, qu'après tout, le crime égale tous ceux qu'il souille[2]. » César leur répond avec autant de fierté que de raison : « Vous comptez peu dans le mouvement des destins. Les chefs des peuples entraînent tout dans leur orbite; le genre humain vit en quelques hommes[3]. Vous qui avez fait trembler avec moi l'Espagne et l'Occident, vous ne seriez que des fugitifs sous Pompée. Allez donc et laissez-moi seul avec ma fortune[4]. » Et c'est bien Lucain qui parle par l'organe de César, car il dit ailleurs de Caton : « Caton s'appartient-il à lui-même? Non, le monde le réclame[5]. » Doctrine aussi vraie que Lucain l'exprime avec grandeur.

C'est le stoïcien philosophe qui dira que les barbares détestent

[1] « . . . . . Unoque sub ictu
Stat humanum genus. » (*Phars.*, chant 6, v. 613 et suiv.

[2] *Ibid.*, chant 5, v. 288 et suiv. — [3] *Ibid.*, chant 5, v. 342 et 344. — [4] *Ibid.* chant 5, v. 326. — [5] *Ibid.*, chant 2, v. 382.

Rome, et que ceux qui la détestent le plus sont ceux qui la voient de plus près[1]. » Mais c'est le stoïcien politique qui, comparant le courage barbare au courage civilisé, et le Parthe au Romain, dit du Parthe : « De légers combats, une guerre fugitive, des escadrons volants, des soldats plus propres à céder le terrain qu'à s'en rendre maîtres, tel est le Parthe. Il ne gravira pas des rocs escarpés ; son arc lui deviendrait inutile dans les ténèbres ; il ne vaincra pas à la nage un torrent fougueux ; il ne connaît ni nos béliers, ni nos machines ; il ne sait ni combler un fossé, ni soutenir sous le soleil le poids d'un jour de bataille. S'il empoisonne ses flèches, il ne serre pas son ennemi de près ; quand il tend son arc, il laisse au vent le soin de diriger ses coups. L'épée a une tout autre puissance : c'est l'arme des hommes, c'est celle de toute nation martiale[2]. » C'est d'ailleurs le philosophe romain, c'est le déclamateur qui invective contre le luxe de ces mêmes Parthes et contre l'immoralité d'un peuple où une sœur peut devenir une épouse[3]. Il est si vrai que le parallèle naît de ce besoin de déclamation qui est un tic romain, que Tacite déclamera contre Rome à l'occasion du Parthe, contre lequel déclame Lucain. En somme, à côté de leur exagération, les idées de Lucain ont leur élévation comme leur nouveauté ; et de même que chez Sénèque, la vérité et la déclamation s'y coudoient.

En politique, la donnée fondamentale de Lucain, et c'est là le suprême honneur de son poëme, c'est que la force ne peut prévaloir sur le droit ; l'une des grandeurs de Lucain c'est d'être le chantre du malheur contre le succès.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni,

ce vers, qui résume l'inflexible droiture stoïcienne, résume aussi la *Pharsale*. Si le héros de Lucain intéresse peu, son principe mérite l'admiration. Quand Marcia, veuve d'Hortensius, vient réclamer ses premiers droits sur Caton[4], c'est surtout le droit de partager son adversité qu'elle ambitionne : « Je ne viens pas, dit-elle,

[1] *Phars*, chant 7, v. 385.
[2] Lucain confirme ce que j'ai déjà dit, que l'épée romaine armée du bras romain avait conquis le monde. » *Phars.*, chant 8, v. 373 à 387.
[3] *Ibid.*, chant 8, v. 405. — [4] *Ibid.*, chant 2, v. 343 et suiv.

m'associer à un heureux; je viens prendre part à tes labeurs; reçois-moi dans ton camp, mais rends-moi ton nom, et qu'on lise au moins sur ma tombe : « Marcia, femme de Caton. » Quelle que soit cette étrange figure de Marcia que le Dante, frappé de sa beauté morale, appelle, malgré ses deux maris, la chaste Marcia, on ne peut méconnaître ici sa grandeur d'âme; mais ce n'est pas moins celle du poëte qu'elle nous révèle, comme il continue à se révéler lui-même en disant de Marseille qui brave César : « Quand tout tremble, la seule Marseille, peu grecque en ce point, ose, dans le péril, garder sa foi et suivre plutôt la justice qu'un parti[1].

Pourquoi Lucain maudit-il Pharsale? « C'est qu'elle restreignit à tel point, dit-il, la race romaine, qu'il n'en resta plus assez pour d'autres guerres civiles[2]; » mais Philippes, mais Actium, les ignore-t-il? Ce n'est point Pharsale, ce sont toutes les guerres de Rome qui tarirent le sang romain. Un autre crime de Pharsale, selon Lucain, c'est d'avoir arrêté l'essor conquérant de Rome[3] : « Chaque année lui valait la conquête d'un peuple; le soleil voyait ses aigles planer vers les deux pôles; encore quelques contrées de l'Orient, et les astres n'éclairaient plus que l'empire romain. Un seul jour a fait rétrograder ces destins, et Pharsale a détruit l'œuvre des siècles[4]! » Belle poésie, politique injuste; mais il convenait au poëte d'accuser César de ce qui était le crime de l'anarchie romaine. Poursuivons. Pharsale n'a pas seulement borné la grandeur, elle a détruit même la liberté romaine : « Heureux l'Arabe et le Mède, s'écrie Lucain, et tous ces peuples d'Asie perpétuellement asservis aux tyrans! Mais nous qui connûmes si longtemps l'empire des lois, c'est nous parmi tous les peuples qui subissent des rois, nous dont le malheur est le plus grand, puisque nous rougissons de servir[5]. » Le poëte dit plus vrai qu'il ne semble, mais c'est à la condition de n'être qu'un Pompéien. Les patriciens, les Pompéiens purent rougir des Césars; l'empire romain les préférait à l'anarchie patricienne.

Quand Lucain parle en Romain, ce qui lui arrive fréquemment,

[1] *Phars.*, chant 3, v. 301. — [2] *Ibid.*, chant 7, v. 407.
[3] Que signifient donc ces protestations stoïciennes contre la guerre et les armées?
[4] *Phars.*, chant 7, v. 420. — [5] *Ibid.*, chant 7, v. 447.

il s'exprime tout autrement qu'en Pompéien. Il est alors d'autant plus beau qu'il est plus vrai, c'est-à-dire plus Romain. A quoi donc dut-on Pharsale? Lucain le dira mieux que personne : « Les chefs avaient leur motif (leur orgueil), mais le germe profond de la guerre était tout autre[1]. Il existait dans les causes qui ont toujours précipité les peuples : quand Rome eut vaincu le monde, quand elle regorgea de richesses, quand son bonheur eut perverti ses vertus, quand les dépouilles de l'univers nourrirent son luxe, quand la pauvreté féconde en héros fut méprisée, quand ce qui corrompt toutes les sociétés convergea vers Rome, quand la violence y régna, quand on y vendit la justice, quand on y imposa au peuple des plébiscites, quand les tribuns usurpèrent le pouvoir des consuls, quand les faisceaux furent le lot du plus riche, parce que le peuple trafiquait des suffrages, quand tous les ans la discorde ensanglantait les comices, quand le grand nombre souhaita la guerre parce que la paix ne convenait plus à ses vices[2]. C'est alors que la guerre civile fut inévitable. Telle est la vérité sur Pharsale et ses conséquences. C'est pour cela que les Césars furent nécessaires et la république impossible. Lucain résume ici l'histoire; il exprime la conscience publique. Il n'est pas seulement vrai pour Rome; il parle pour tous les peuples, il est vrai pour tous les temps. Toutes les nations seront toujours précipitées par ce qui précipita Rome; la postérité vérifie chaque jour ce qu'a prédit Lucain.

Veut-on savoir ce que le sénat peut dans l'anarchie? « Le sénat s'assied, dit Lucain, tout prêt à voter. Faut-il un trône à César, lui faut-il un temple? Il l'aura. Prescrit-il l'exil, le bourreau pour les sénateurs? On va les voter[3] : » tel est le sénat; voici César : « Grâce au ciel, César rougit de vouloir ce que le sénat ne rougirait pas de lui accorder[4]. » Le trait est terrible; mais il est de Lucain, et quand Lucain frappe juste, il atterre. Sauvez donc les peuples qui périclitent, avec un tel sénat! « César était tout[5]! » s'écrie le poëte; et pourquoi non? Il fallait bien que César fût tout, quand le sénat n'était rien.

[1] *Phars.*, chant 1, v. 159 et suiv. — [2] *Ibid.*, chant 1, v. 182. — [3] *Ibid.*, chant 3, v. 108. — [4] *Ibid.*, chant 3, v. 110.
[5] « Omnia Cæsar erat. » (*Ibid.*, chant 3, v. 109.)

Voilà donc ce qu'était le sénat républicain; voyons ce qu'étaient les tribuns : « Pendant que les Camille et les Curius pleurent chez les morts les déchirements de Rome, Catilina s'en applaudit, selon Lucain; les cruels Marius et l'insensé Céthégus éprouvent la même joie. J'ai vu, poursuit-il, se réjouir les Drusus, ces grandes idoles populaires; et les Gracques, ces téméraires qui osèrent des lois énormes. Chargés de chaînes éternelles, ils battent des mains : cette troupe coupable demande même l'Élysée[1] ! » Est-ce Lucain, est-ce le Dante que j'entends? Mais pourquoi tant de malédictions contre ces factieux, ou tant d'imprécations contre les Césars qui en purgèrent Rome? Sans le vouloir, Lucain réhabilite les Césars à ce point de vue; il ne l'avoue pas, mais la vérité l'y contraint comme on va voir : « Heureuse Rome, s'écrie-t-il, si les dieux défendaient sa liberté comme ils la vengent[2] ! » Les premiers Romains n'avaient pas besoin des dieux pour défendre leur liberté. Il n'y a que les hommes qui ne savent pas être libres qui s'en prennent aux dieux ou aux tyrans de leur servitude. « Curion n'est plus, poursuit Lucain; les vautours d'Afrique se disputent cette noble proie, car c'était un très-beau génie, et nul n'eût pu davantage en faveur des lois s'il eût voulu le bien; mais la corruption des temps ne le permit pas, le torrent des richesses entraîna cet esprit faible. Sylla, le féroce Marius, le sanguinaire Cinna, la race des Césars régnèrent par l'épée. Curion fut plus puissant qu'eux tous; pourquoi? C'est qu'ils achetèrent Rome et qu'il la vendit[3]. » Encore une de ces terribles leçons de Lucain : les tyrans achètent les peuples, mais les tribuns les vendent. Ceux-ci sont les plus coupables, car les peuples ne subissent les tyrans que par les tribuns. Mais qu'est-ce qu'un peuple qui se laisse vendre, si ce n'est un peuple digne d'être acheté? C'est ainsi que la vérité venge les Césars.

J'ai déjà prouvé, sous bien des formes, que le stoïcisme romain, que l'opposition de tous les temps présente comme une protestation populaire, ne fut qu'une protestation patricienne, Lucain confirme ma preuve, comme l'a confirmée Sénèque, comme la

[1] *Phars.*, chant 6, v. 799. — [2] *Ibid.*, chant 4, v. 808.
[3] « Emêre omnes, hic vendidit urbem. » (*Ibid.*, chant 4, v. 825.)

confirmera plus particulièrement Tacite. Écoutons Lucain : « César sait bien comment on fixe les caprices du peuple et comment on l'irrite. Il sait tout le pouvoir de l'annone pour capter sa faveur; il sait que la faim trouble les villes; que, dans sa terreur, la tourbe se vend au puissant qui la nourrit, tandis que le peuple à jeun ne se bornerait pas à craindre[1]. » Ce ne sont pas là des sentiments fort démocratiques. « Qu'on m'égorge ! s'écrie ailleurs Métellus; je ne crains pas la multitude; pour elle, un crime est un spectacle : Rome est veuve de citoyens[2]. » Pour Lucain, Rome c'était le sénat de Pompée. Ni le peuple romain n'était Rome, ni Rome même n'était à Rome. Ainsi le voulait la fiction politique et l'orgueil stoïcien. Cela est si vrai, le stoïcisme est si exclusif, qu'à Utique c'est Caton qui, seul, représente le civisme romain; « tout le reste n'est qu'une foule inquiète qui a besoin d'un maître[3]. » Est-ce un philosophe humanitaire (car un stoïcien qui prêchait la république humanitaire n'était rien moins que cela), qui apostropherait Ptolémée en ces termes : « Puisses-tu ne jamais frapper que ton peuple[4] ! » Comme si le peuple d'Égypte n'était rien auprès de Pompée ! Non, ce n'est pas ici le stoïcien, c'est le Pompéien qui parle. Quand le Cimbre de Minturnes va tuer Marius, que lui dit Lucain? « Veux-tu venger ta race, que l'épée de cet homme a exterminée; laisse-le vivre, car pour perdre Rome c'est bien assez de Marius[5]. » Tel est le sentiment de Lucain. Ce n'était pas celui de Mirabeau quand il s'écriait que Marius fut moins grand pour avoir écrasé les Cimbres que pour avoir abattu le patriciat romain; mais Mirabeau, rejeté du patriciat, conspirait contre le patriciat avec le peuple, tandis que Lucain, favori du patriciat, conspirait pour le patriciat contre le prince. Selon Lucain, César sera donc châtié comme Catilina; il tombera comme Cinna, comme Marius, comme Carbon et Sertorius; pourquoi? « C'est qu'avec Pompée sont les deux consuls; avec lui, les grands[6]. » Le stoïcisme de Lucain comme celui de Sénèque était donc bien l'instrument des grands, dont le peuple n'était qu'un autre instrument. A la vérité, la langue des factieux convient à tous les rebelles; à ce point de

[1] « Nescit plebs jejuna timere. » (*Ibid.*, ch. 3, v. 59)
[2] *Ibid.*, chant 3, v. 128. — [3] *Ibid.*, chant 9, v. 255. — [4] *Ibid.*, chant 5, v. 62. — [5] *Ibid.*, chant 2, v. 86. — [6] *Ibid.*, chant 2, v. 567.

vue seul, les stoïciens pourraient être populaires contre leur attente[1].

Comme l'orgueil stoïcien et l'orgueil patricien étaient faits pour se comprendre! Domitius est vaincu à Corfinium; César lui fait grâce de la vie et lui rend la liberté sans conditions[2]: « Pourquoi ne pas l'égorger? s'écrie Lucain, César eût moins humilié Rome. Quel supplice pour un citoyen romain que d'avoir suivi le grand chef, tout le sénat, et d'être pardonné[3]! » Voilà la doctrine stoïcienne. Que fera le patricien? « Domitius, dit Lucain, reste impassible; il étouffe son ressentiment. Que faire? Me réfugier à Rome, y dégénérer dans la paix; moi qui me joue de la mort, reculer devant la guerre! Au combat, Domitius repousse la vie, échappe au bienfait de César[4]. » Que cela est vrai! Que, sans le vouloir encore, Lucain peint bien cet incurable orgueil patricien qui préfère tout abîmer que ne pas régner; pour qui la paix publique est un malheur et la clémence une injure quand ce n'est pas lui qui régit la paix, quand ce n'est pas lui qui pardonne! Si le patricien est indomptable, le stoïcien du moins est-il plus sage? Qu'est-ce que Caton, selon Lucain? « C'est une âme vigoureuse qui résiste même à un attrait vertueux. Sa secte se propose un but et y tend; elle dévoue sa vie à la patrie. Caton est né pour l'univers[5]. » Je nie qu'un homme qui se croit né pour l'univers ait un bien grand amour pour sa patrie. L'ami du genre humain ne sera jamais un grand patriote; être en même temps citoyen et philosophe est fort difficile; il faut opter. Qu'est-ce que Caton philosophe? « Son meilleur repas, c'est de vaincre la faim; son palais, c'est un toit d'argile; son plus splendide vêtement, c'est la vieille

[1] De même qu'il y avait en Lucain l'antagonisme du Pompéien et du stoïcien; car Brutus déclare qu'il n'est ni pour César ni pour Pompée, et qu'il attend le vainqueur pour en être l'ennemi (chant 2, v. 284); de même il y avait, chez le poëte, l'antagoniste du Romain et du Pompéien. C'est le Pompéien qui dit aux Parthes : « Rends la victoire à Pompée, Rome consent à être vaincue à ce prix (chant 8, v. 237); » mais c'est le Romain qui s'écrie après Pharsale : « Que le vainqueur marche contre les Parthes, c'est le seul peuple dont je m'applaudirais de voir César triompher! » (Chant 8, v. 429.)

[2] *Phars.*, chant 2, v. 515.

[3] « ... Magnumque ducem, totumque senatum. » (*Ibid.*, chant 2, v. 519.)

[4] *Ibid.*, chant 2, v. 521.

[5] « . . . Patriæque impendere vitam;
Nec sibi, sed toti gentium se credere mundo. » (*Ibid.*, chant 2, v. 382.)

et grossière toge romaine jetée sur les membres. L'amour pour lui, c'est la reproduction de l'espèce. » Est-ce l'homme, n'est-ce pas la bête que représente ici le philosophe? Voyons le citoyen : « Sa fille, c'est Rome; son épouse, c'est Rome. Le juste et l'honnête n'ont pas de partisan plus rigide. Rien de personnel dans les actes de Caton[1]. » Rien peut-être, si ce n'est son affectation même; rien, sinon cette ambition, noble assurément, mais très-personnelle, d'occuper sans cesse Rome, de régenter Rome, et d'être un modèle pour Rome. A ce prix-là, Caton peut n'être pas personnel. Que Rome lui cède en tout, il n'exigera rien de plus. Mais que céda-t-il lui-même à Rome? Qu'on me cite ce que Caton sacrifia de sa rigidité à l'intérêt ou au bonheur de Rome[2]! « Que fera cet homme sans parti, sans haine, poursuit Lucain, si ce n'est pleurer sur les hommes? » Étrange patriote que celui qui n'a ni parti, ni haines, et qui aime mieux pleurer sur les hommes que les servir! Les Catons de cette trempe ne sont pas rares, il faut le reconnaître. Mais aussi le vrai Caton leur ressemble-t-il peu. Le Caton de l'histoire savait haïr les factieux et gourmander les impies[3]. Il n'était pas de ceux qui, pour ne blesser personne, afin de ne souffrir de personne, sont de la plus stricte impartialité entre le vice et la vertu, entre l'innocence et le crime, et qui craignent trop les méchants pour oser aimer les bons; il n'était pas de ces hommes sans cœur, que nous nommons sottement de grands cœurs. Non, non, le Caton de l'histoire, le Caton de Salluste valait mieux que celui de Lucain. C'est que l'un fut plus citoyen que philosophe, l'autre plus philosophe que citoyen; mais certes Caton d'Utique eût mieux servi Rome s'il eût été moins stoïcien, car il eût préféré la gloire d'être utile à celle de mourir. Un philosophe peut savoir mourir pour lui-même; un grand citoyen vit pour sa patrie. Selon moi, le comte de Fontaines[4], à Rocroy, et Maurice de Saxe, à Fontenoy, utilisèrent mieux leur agonie que Caton la sienne; et qui peut nier que la mort de Nelson, à Trafalgar, et celle de Dupetit-Thouars, à bord du *Tonnant*, ne soient aussi sublimes que celle de Caton fut théâtrale?

[1] *Phars.*, chant 2, v. 384. — [2] Voyez, sur son inflexibilité, Sénèq., *Épît.* 104.
[3] Voir, dans la *Conspiration de Catilina*, le discours de Caton contre les conjurés, lequel le peint mieux que tous les portraits de fantaisie. — [4] De Fuentès.

En somme, si la philosophie stoïcienne de Lucain apprécie mal le côté moral de la guerre et le rôle salutaire des armées, elle est neuve et vraie sur le rôle des grands hommes dans les révolutions humaines; elle est vraie sur la solidarité de ces révolutions; elle compare judicieusement la civilisation et la barbarie. En politique, le patricien, le stoïcien, le Romain se disputent l'esprit du poëte. Comme stoïcien, il chante noblement la cause du droit et du malheur; comme patricien, il célèbre une cause impossible et un faux grand homme; il méconnaît les nécessités de Pharsale; il confond César avec les ambitieux vulgaires : comme Romain il scrute et expose admirablement les sources de la décadence républicaine; il flétrit les corruptions sociales qui perdent les peuples; il stigmatise les perturbateurs de Rome. Le patricien et le stoïcien s'entendent, chez Lucain, pour dédaigner le peuple et pour haïr jusqu'à la clémence d'un maître d'ailleurs inévitable. Le Romain et le stoïcien se combattent dans leur patriotisme; l'un préférant Rome à l'univers, l'autre préférant l'univers à Rome. C'est le stoïcien qui prévaut chez le poëte quand, dans son aveugle panthéisme, il méconnaît les dieux[1], ou ne connaît que des dieux lâches[2] et injustes; quand il ne sait que faire de l'homme faible pendant sa vie; quand il ne sait que faire de l'homme fort après la vie, et ne connaît d'autre issue à nos grandeurs comme à nos petitesses que le néant. Après tout, et malgré ce dernier terme de sa philosophie, qui était le vice du paganisme et n'atteignait pas plus Lucain qu'Horace ou Virgile, la *Pharsale*, on le voit, remue de hautes questions, et Lucain les envisage avec grandeur. Ses principes sont purs autant que le permit la fausse métaphysique stoïcienne; seulement ils pèchent par l'application ou par l'excès, parce que le poëte est trop patricien et trop stoïcien pour être toujours raisonnable; mais il est d'ailleurs trop Romain, et il a trop de perspicacité, malgré sa jeunesse, pour ne pas corriger en lui

[1] *Phars.*, chant 7, v. 446.

[2] « Les dieux reviennent à César pour mériter leur pardon. » (Chant 1, v. 124.) — « Ce sera le crime des dieux, dit Caton, si moi-même je suis coupable. » (Chant 1, v. 288.) — « O dieux! quand vous avez décidé notre perte, vous aimez qu'à nos erreurs se joigne le crime. » (Chant 7, v. 59.) — « Puisque les dieux ne foudroient pas César, il n'y a pas de dieux. »

les préventions patriciennes ou stoïciennes. Tel est Lucain dans le domaine de l'idée.

Comme le sentiment est plus personnel, comme il tient plus au tempérament qu'à l'esprit, surtout qu'à la réflexion, Lucain est plus lui dans le sentiment que dans l'idée. Le sentiment n'a pas besoin de logique; sa seule logique, sa seule rectitude, c'est de ne blesser jamais la morale. Sa beauté, c'est d'attester la beauté du cœur dont il émane. A cet égard, le sentiment, ou si l'on veut la passion toute poétique de Lucain, mérite qu'on l'admire. « A Rome, dit-il, le seul Pompée a fui, et tout tremble [1]; pour toi (*pour Rome*), la guerre civile est la seule liberté [2]. Marius éprouva, dit Lucain, tout ce que la fortune a de pire; il goûta tout ce que la fortune a de meilleur [3]. Caton, poursuit-il, craignait pour tous, excepté pour lui-même [4]. Quel consul pouvait mieux que César désigner l'année de Pharsale [5]? On n'a plus de force à Rome, même pour haïr [6]; la victoire est trop achetée pour César s'il faut l'attendre [7]. Misérable banni, dit-il à Pompée, mais toujours grand, les peuples s'exilent avec toi [8]! » Pompée s'écrie à l'aspect du carnage de Pharsale : « Grands dieux, épargnez les peuples, Pompée peut être malheureux sans que Rome et l'univers périssent [9]! » Grâce à Pharsale, s'écrie à son tour le poëte, la postérité sera pour Pompée [10]. — Pompée vaincu s'enfuit-il? « Tu peux savoir aujourd'hui tout ce que tu as été [11], » lui crie Lucain; mais comme ce mot sublime est cruel, Lucain le retire : « Ton grand nom, dit-il, n'a rien perdu; Pompée, tu n'es inférieur qu'à toi-même [12]; l'homme heureux ne peut savoir si on l'aime [13]; » puis il s'indigne pour son héros que la fortune ajoute au fardeau de son malheur le fardeau de sa gloire [14]; il s'indigne que pendant qu'il attire des rois des extrémités de la terre, on médite peut-être sa grâce à Rome [15]. Après tout, se dit-il, si tout le malheur est pour le vaincu, tout le crime est pour le vainqueur [16]; et c'est pourquoi quand Afranius se

[1] Chant 1, v. 518. — [2] Chant 1, v. 667. — [3] Chant 2, v. 132. — [4] Chant 2, v. 242. — [5] Chant 5, v. 392.

[6] « Nec odisse vacat. » (Chant 3, v. 104.)

[7] Chant 3, v. 52. — [8] Chant 2, v. 731. — [9] Chant 7, v. 660. — [10] Chant 7, v. 213.

[11] « Quid fueris nunc scire licet. » (*Phars.*, chant 7, v. 690.) Rien de plus simple par l'expression.

[12] Chant 7, v. 718. — [13] Chant 7, v. 727. — [14] Chant 8, v. 24. — [15] Chant 4, v. 235. — [16] Chant 7, v. 122.

rend à César, il lui demande pour toute grâce de n'être pas contraint de vaincre avec lui[1]. Telle est l'âme du poëte. Ces traits si beaux et mille autres que je citerais, car la *Pharsale* en fourmille au point que c'est presque un de ses défauts que d'être trop riche en ce genre, attestent la puissante émotion de Lucain. Je réserve pour un autre ordre d'idées le côté mélancolique de ce grand esprit. A cela près, les grandeurs de Lucain sont presque toujours terribles; il éprouve, il peint bien rarement les sentiments tendres; le stoïcisme qui lui défend la pitié l'endurcirait trop, si son tempérament, si son cœur n'échappaient parfois à ses doctrines. Le tableau suivant en est la preuve : « A côté l'un de l'autre combattent deux jumeaux, l'orgueil de leur mère. Les mêmes flancs les ont conçus, mais non pour les mêmes destins. La mort met entre eux une cruelle différence. Désormais leurs parents reconnaîtront facilement le seul qui leur reste : leur douce illusion est passée, et le survivant ne fait que nourrir leur douleur, en leur rappelant celui qui n'est plus[2]. » Combien Lucain gagnerait à varier la fierté de ses peintures par ces attendrissements! Comme la *Pharsale* a d'ailleurs plus de drame que de récit, et plus de discours que de drame; comme enfin ce qui distingue éminemment Lucain, c'est l'éclat de la pensée, c'est l'ardeur du trait, Quintilien le juge supérieurement quand il dit que « Lucain est impétueux, étincelant de pensées, et, selon lui, plus orateur que poëte[3]. »

Je ne sais si l'on pourrait dire dans le même sens de Virgile qu'il est plus écrivain que poëte, car enfin le merveilleux de Virgile est médiocre. Ce poëte n'invente rien que nous ne connaissions déjà et qui ne soit pour nous comme une réminiscence d'Homère. A ce point de vue, toute la conception de Virgile n'est qu'une reproduction. C'est pourquoi, si l'on en retranche trois chants admirablement beaux, j'en conviens, l'*Enéide* est un poëme plus fade et moins intéressant que la *Pharsale*. S'il est vrai, comme le dit Lucain, « qu'un repos sublime est le propre de la grandeur[4], » Virgile aurait dans le calme majestueux de sa composition plus de grandeur que Lucain dans la turbulence de la sienne; mais j'ai déjà dit que le Dante et Milton appartiennent à

[1] Chant 4, v. 362. — [2] *Phars.*, chant 3, v. 603.— [3] *De l'Instit. orat.*, 10-1.
[4] « Pacem summa tenent. » (Chant 2, v. 273.)

une école plus passionnée que Virgile, ou que le Tasse, sans que leur génie en souffre; et certainement si l'on compare Homère à lui-même, il est incontestable que, malgré sa constante majesté, son génie est plus agité dans l'*Iliade* que dans l'*Odyssée*. Le génie chante l'ordre ou le désordre, comme il lui convient, sans cesser d'être le génie; mais ce n'est qu'à la condition de faire tourner le désordre au profit de l'ordre qu'il imprime à son œuvre le cachet divin, et il n'est que trop vrai que cette suprême beauté de la conclusion manque à la *Pharsale*.

Pour passer aux détails, si Virgile a des tableaux plus vrais que Lucain, sa pensée n'est-elle pas plus commune? Si Virgile a plus de justesse dans l'aperçu, Lucain n'a-t-il pas plus de qualité dans le sien? Si Virgile a plus de charme, Lucain n'a-t-il pas plus de trempe? Si le style de Virgile est plus varié, plus simple, soit dans ses teintes, soit dans son harmonie, Lucain n'a-t-il pas comme écrivain plus de densité, plus de vigueur, plus d'accent? Les traducteurs de Lucain, au lieu de le simplifier, l'exagèrent communément[1] : or dans ses véritables beautés, d'ailleurs très-nombreuses, il est très-simple. Je suppose que Corneille ait traduit les plus beaux passages de Lucain comme il a traduit, dans *Pompée*, soit le discours de Photin, soit la mort du héros, et que Racine ait traduit les plus beaux passages de Virgile; je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'entre ces deux perfections celle de Lucain l'emporterait sur celle de Virgile. Pourquoi? C'est que l'esprit de Lucain surpasse celui de Virgile par la qualité la plus éminente, le sublime. Autre raison : supprimez l'*Enéide* de Virgile, et quel ordre de beautés retranchez-vous que vous ne les retrouviez complétement dans Homère? Mais la *Pharsale* étincelle d'un genre de sublime qu'Homère lui-même n'a pas produit. C'est un diamant moitié brut, moitié mal taillé, mais c'est un diamant. Virgile ne peut vous offrir que de l'or comme Homère, et même de l'or inférieur à celui d'Homère, tandis que l'originalité de Lucain ajoute à celle d'Homère[2]. Je ne voudrais pas donner trop de portée

[1] Brébeuf a des morceaux dignes de Corneille.

[2] C'est ainsi que Rembrandt est plus original que le Titien sans être supérieur au Titien, et que l'art de la peinture perdrait plus, peut-être, en perdant Rembrandt qu'en perdant le Titien.

à ce parallèle. Non, certes, la *Pharsale* n'est pas, à tout prendre, supérieure à l'*Enéide;* et, pour compléter mon rapprochement, si nous ne possédions pas Homère et qu'il fallût perdre ou la *Pharsale* ou l'*Enéide*, combien promptement je sacrifierais la *Pharsale* [1]! Tout ce que je veux dire, c'est que dans la somme des richesses de l'esprit humain, Lucain a mis un contingent plus nouveau, j'allais dire plus précieux que celui de Virgile, après le contingent ou mieux après le trésor d'Homère. On dit que tout épique engendre ses tragiques, et rien n'est plus vrai d'Homère, le père des drames tragiques. A ce point de vue, Lucain est plus fécond, il est plus inspirateur que Virgile. Corneille, Crébillon, Rotrou peut-être, et Shakspeare même, relèvent plus de Lucain, c'est-à-dire de l'école stoïcienne, que de l'école plus épicurienne que platonicienne de Virgile. N'est-ce pas une preuve péremptoire de la haute qualité, de la forte trempe de l'esprit de Lucain?

Car n'oublions pas que c'est moins l'œuvre que l'esprit de Lucain que j'apprécie. Or il y a dans cet esprit je ne sais quoi d'accentué qui pénètre vivement les âmes. Quand Tacite dit dans sa *Germanie* « qu'il semble plus respectueux d'adorer les dieux que de les connaître [2], » il copie Lucain [3]. Quand il peint Germanicus visitant les poétiques rivages de la Grèce et l'humble Ilion, le berceau de Troie [4], c'est à la fuite de Pompée dans la *Pharsale* qu'il emprunte ses impressions [5]. Quand un de nos modernes orateurs disait, avec l'improbation générale, qu'en politique c'est la bataille qui désigne les coupables, il parlait plus en poëte qu'en bon citoyen; il copiait surtout Lucain, qui ne parlait pas, comme l'orateur, en son nom, mais au nom de César [6], c'est-à-dire au nom de la violence opprimant le droit. Quand Racine déploie les richesses de sa poésie dans la prophétie de Joad, je ne sais s'il

[1] Je pense, comme Domitius Afer, que, si Virgile n'est que le second des épiques, il est pourtant plus près du premier que du troisième; mais avec cette nuance que j'emprunte à Quintilien, que c'est tout autre chose d'être le voisin de quelqu'un ou le premier après lui. (*De l'Instit. orat.*, 10-1.) — C'est ainsi que je séparerais tout à la fois, pour l'ensemble, Virgile de Lucain comme d'Homère.

[2] *Germanie*, 34.

[3] « ..... Et gentes maluit ortus
Mirari, quam nosce tuos.. » (*Phars.*, chant 10, v. 297.)

[4] Tacite, *Ann.*, 2-54. — [5] Chant 8, v. 245 et suiv. — [6] *Phars.*, chant 7, v. 262.

imite Lucain; mais l'Étrusque Figulus s'émeut dans la *Pharsale*[1] à la façon de Joad dans *Athalie*[2] : « Ou bien le globe, dit-il, n'a pas de lois et les astres roulent au hasard dans l'espace; ou bien, si le destin les dirige, un grand désastre attend la ville sacrée et l'espèce humaine. Terres, vous ouvrirez-vous pour engloutir les villes? Soleil, embraseras-tu les airs? Sillons, étoufferez-vous perfidement nos semences? Que nous annoncez-vous? Jupiter, l'astre de la paix et du bonheur, se cache; l'épée d'Orion flamboie d'un éclat redoutable. » Ce lyrisme et celui de Racine n'ont-ils rien de commun? Quand, avant la bataille des Pyramides, Bonaparte dit à ses soldats : « Du haut de ces pyramides quarante siècles les contemplent, » c'est une sublime application d'une pensée de Lucain sur la mort de Pompée. « Les siècles, dit-il à son héros égorgé, te contemplent; ils ne se tairont jamais sur ta gloire : de tous les points de l'univers l'avenir a les yeux fixés sur cette barque[3]. » Le retour même des cendres de notre Jules César semble une inspiration de Lucain : « Et toi Rome, s'écrie-t-il, tu as des temples pour le tyran, et tu n'a pas réclamé les cendres de Pompée! L'ombre de ton défenseur reste exilée. Autrefois tu pus craindre d'irriter le vainqueur, mais aujourd'hui que redouter d'un tombeau? Pourquoi trembler de transporter dans une urne ces cendres, qu'aurait recueillies un soin pieux? Oh! que j'aimerais à me souiller d'un pareil crime! » C'est ainsi que le grand esprit de Lucain parle et semble s'imposer aux siècles. Je ne sache pas que l'école virgilienne fasse d'aussi fortes impressions; je ne pense pas que sa voix ait un pareil timbre. Lucain est un monstre à quelques égards :— Oui, mais ce monstre est le lion, car il rugit.

Je ne méconnais pas, d'ailleurs, les défauts de l'esprit de Lucain : s'il a une grande vigueur de touche, une grande fierté de trait, il a les défauts de ses qualités; il exagère et la vigueur et la fierté. Il manque souvent son effet à force de le préparer. Par exemple, quand il accumule toutes les horreurs d'une tempête

[1] Chant 1, v. 639 et suiv.

[2] « Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi? » etc (*Athalie*, acte 3, scène 7.)

Vous lisez même dans Isaïe, que traduit Racine, ces mots : « Mon épée s'est enivrée de sang dans le ciel. » (Isaïe, ch. 34, v. 5; l'*épée d'Orion* de Lucain.)

[3] Chant 8, v. 622.

pour submerger la barque de pêcheur à laquelle César confie tout son destin, toute sa fortune, je me demande à quoi bon tant de vagues, tant de tonnerres, tant de vents furieux pour noyer un esquif, et je suis prêt à m'écrier avec Sénèque : « Que m'importe que ce soit l'univers qui m'écrase, ou que ce soit ma maison[1] ! » Lucain méconnaît évidemment la vraie grandeur de César ; il semble oublier que cette grandeur est toute morale, et que le mérite du héros ne consiste pas à résister à la mer, mais à la braver. Quand il dit du centurion Scéva que, seul, il tient tête à la guerre, parce que seul il défend vaillamment un poste important, il diminue sa bravoure à force de la rendre invraisemblable[2]. Quand il dit d'un serpent appelé le *jaculus*, parce qu'il s'élance comme un trait, qu'il traverse les deux tempes d'un soldat romain, il nous montre deux impossibilités dans une telle blessure et un tel serpent. Sublime à l'occasion de la mort de Pompée, à l'occasion de son tombeau, à l'occasion de ses cendres, il gâte ce sublime en le continuant, c'est-à-dire en l'exagérant pour le continuer.

Le vice dominant de Lucain c'est la monotonie; il a l'uniformité de la grandeur sans doute, mais enfin l'uniformité. Sa lyre n'a qu'une corde; il est vrai qu'elle est d'airain. Ce vice de sa pensée et de son style se communique à ses personnages, qui, à l'exception de César, sont plus ou moins semblables, c'est-à-dire stoïciens. Ce que vous voyez, ce que vous entendez dans la *Pharsale*, c'est le stoïcien philosophe, c'est le stoïcien politique, c'est le stoïcien spéculatif, c'est le stoïcien homme d'action, c'est le stoïcien capitaine, c'est le stoïcien vivant, mourant, délibérant, combattant, ressuscitant; c'est le stoïcien pardonné qui rougit de l'être et brûle de se venger de son bienfaiteur. En un mot, c'est Lucain, c'est l'esprit de Lucain qui est partout à côté, ou mieux, à la place de ses personnages.

Cet esprit est d'ailleurs incomplet. Le génie de Lucain, car Lucain a du génie, manque de cette suavité qui est le don su-

[1] *Quest nat.*, 6. — Pourquoi même une maison, quand une tuile de cette maison suffit?

C'est la même exagération que Sénèque à propos de Mucius Scævola. Il y a bien d'autres rapprochements à faire que le peu que je cite. — Sur le fait historique de Scævola, voir César, *Guerre civile*, 3-53

prême, je ne dis pas seulement d'Homère et de Virgile, mais même de Milton et du Dante. Lucain n'a pas, comme ces deux derniers, quoiqu'il soit de la même école, le don des contrastes. En même temps qu'il manque de suavité comme de variété, il manque d'onction; c'est là le vice de toute l'école stoïcienne; mais comme poëte, et par tempérament personnel, Lucain a une verve plus passionnée que Sénèque. En général, Sénèque n'a qu'une vivacité de tête et d'imagination; Lucain a une émotion qui part de l'âme[1]; il n'a pas assez de tendresse pour arriver jusqu'au cœur[2]. C'est surtout ceci que j'entends, quand je conteste le sentiment à l'école stoïcienne. Car le sentiment du sublime, celui qui produit l'admiration ou la terreur, elle le possède; Lucain surtout le possède au plus haut point. On peut dire que le sublime lui est naturel en quelque sorte, et qu'il l'a pour ainsi dire inculqué[3] à l'esprit humain.

Lucain ignore le charme des linéaments et des demi-teintes. Quand Platon veut peindre la mort, il dit « que les organes du corps se dénouent comme les cordages d'un vaisseau, et qu'ils laissent aller l'âme en liberté[4]. » Cette noble et charmante image est l'emblème de cette détente de l'esprit que je voudrais chez Lucain pour que son âme fût plus communicative en étant plus libre. Car la tension est un des défauts de son œuvre; on y sent trop le labeur des combinaisons[5]. Ces combinaisons, qui nuisent à l'émotion du lecteur, ont pourtant quelque mérite à un autre point de vue. Personne n'a mieux rendu que Lucain avant Machiavel le machiavélisme[6] de la comédie politique comme le monde

[1] Sénèque dit, nous l'avons vu : « Si je meurs, eh bien! je ne pourrai plus mourir. » (*Épît.*, 24.) Solution vigoureuse, mais un peu sèche. « L'infortuné! dit Lucain, on lui enlève le dernier bienfait de la mort, celui de ne plus mourir! » (Chant 6, v. 723.) — Lucain est plus ému.

[2] Nous verrons ailleurs qu'il a un sentiment de mélancolie qui en approche beaucoup, mais par exception.

[3] Inculqué avec Corneille, car ni l'un ni l'autre ne l'ont inventé.

[4] Voir Longin, *Traité du sublime*, ch. 26. — [5] Chant 7, v. 210.

[6] « Jusque datum sceleri canimus. » (Chant 1, v. 2.)

Il chante le droit de la force opposé à la force du droit.

« La justice n'est pas une vertu d'État,
La timide équité détruit l'art de régner. »

Voir dans la *Mort de Pompée*, de Corneille, la série de ces maximes.

en a toujours été le théâtre. Lucain a sur ce point des coups de pinceau, des raffinements de pensée et d'expression qui ont grandement servi à ses successeurs. A cet égard, il a beaucoup fait pour l'éducation du génie si pénétrant de Tacite et du génie si dangereux du publiciste italien; et n'est-ce pas une nouvelle raison d'admirer la portée de la vigoureuse nature de notre poëte?

Le poëme de Lucain n'est donc pas précisément un récit épique : les événements qu'il raconte intéressent plus dans les *Commentaires* de César, leur plus noble et leur plus vrai tableau; les personnages qu'il introduit dans ces événements appartiennent à la fantaisie stoïcienne; ils manquent autant d'exactitude que de naturel. Qu'est-ce donc que la *Pharsale?* C'est un recueil de stances sublimes sur la lutte du droit contre la force. A cet égard, l'enseignement de Lucain est d'un ordre supérieur comme son sujet, et sa force de pénétration est immense. La *Pharsale* n'est pas un monument, mais c'est un musée de fragments admirables, et si capitaux en leur genre, qu'ils ont communiqué de leur puissant idéal aux grands génies qui les ont étudiés[1]. Tout le monde sait combien Corneille s'est ressenti de Lucain; mais je ne doute pas que Machiavel et Tacite n'en procèdent à certain point. C'est en ce sens que la *Pharsale*, dont c'est encore un mérite d'être une originalité toute romaine[2], peut se prévaloir des prédilections non-seulement de Stace et de Martial, mais de Malherbe et de notre plus grand tragique; sans compter la passion que son œuvre inspire aux peuples mêmes, dans leurs commotions[3].

Pour mon compte, moins frappé de la *Pharsale* que de Lucain, je conclus surtout en disant que ce grand esprit fut supérieur à son œuvre; qu'il mourut trop jeune pour la postérité; et que ce qu'il présageait l'emporte sur ce qu'il a fait.

[1] La *Pharsale* « accuse puissamment une des grandes faces de l'esprit humain, » dit M. Greslou. — C'est parfaitement vrai du poëme, mais encore plus vrai de son auteur.

[2] Chant 9, v. 984.

« ... Ipsa te *Latinis*
Æneis venerabitur canentem. » (Stace, *Sylves*, 2-7.)

[3] Martial fêtant l'anniversaire de Lucain : « Voici, dit-il, le grand jour qui donna Lucain aux peuples. »

« Hæc est illa dies quæ, magni conscia partus,
Lucanum populis et tibi, Polla, dedit. » (*Épigr.*, 7-21.)

Et il ajoute qu'aucune victime ne dépopularisa plus Néron.

VII

SUITE DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LES ÉCRIVAINS — JUVÉNAL

L'esprit et le caractère de Juvénal, ses idées, ses sentiments, ses croyances, sont partout dans ses œuvres. On pourrait même dire de chaque satire de Juvénal qu'elle le peint tout entier. Toutefois, pour le bien apprécier, il faut embrasser l'ensemble de ses compositions; et pour éviter, soit le vague dans les généralités, soit la confusion dans les détails que comporte cet examen, je procéderai, selon mon usage, par groupes d'idées sur chaque aspect principal de mon auteur; j'en décomposerai, j'en recomposerai tour à tour la personnalité. Après l'avoir étudiée partiellement, je la jugerai dans son tout. Je n'aime pas les appréciations imaginaires, vaine phraséologie au moyen de laquelle on peut faire du même personnage vingt portraits dissemblables, c'est-à-dire également faux et menteurs. J'aime à peindre chaque esprit éminent par lui-même. Là où je le vois s'exprimer, s'émouvoir, agir, se mettre en relief, vivre enfin, c'est là que j'aime à le saisir pour le reproduire, ou plutôt pour extraire et fixer sa physionomie. Je ne dis pas que ce procédé n'ait aussi ses caprices et ses incertitudes : l'écrivain est comme le peintre, il met beaucoup de

soi sur sa toile; mais à l'impression qu'on ressent de sa composition, on juge si la nature a posé sous son pinceau, ou si son œuvre n'est qu'un artifice de son imagination et de sa main. En littérature comme en politique, que j'envisage les gouvernements, la société ou les lettres, c'est la vérité que je recherche avec la passion du bien. Il est si aisé d'imaginer, et, à quelques égards, d'inventer de prétendues doctrines, lesquelles ne sont, au fond, qu'un vain formulaire vide de toute réalité, que j'évite le dogmatisme autant que d'autres le poursuivent; ou que je ne l'admets qu'à la condition que les faits l'autorisent. Ce travail d'investigation ne m'impose pas un mince labeur; il est moins spécieux en apparence que ce que produit la fantaisie; mais le résultat en est nécessairement plus sain et plus fructueux; cela me suffit.

On sait peu de chose sur la vie réelle de Juvénal. On croit qu'il publia sa septième satire, — les *Gens de lettres*, — sous le règne de Domitien, et qu'il ne répandit l'ensemble de son œuvre que sous Adrien, qui l'aurait relégué fort vieux, sous le titre de tribun légionnaire, en Égypte. Nous avons déjà vu que Martial, retiré paisiblement en Espagne, semble plaindre Juvénal du tracas journalier qui lui fait péniblement parcourir, sous la chaleur, le quartier de Suburre[1], le plus agité de Rome; et l'on ne saurait douter que ce ne soit par les lettres que Juvénal et Martial se sont connus; mais la preuve que Juvénal ne publia qu'assez tard ses satires, c'est que le *Dialogue des Orateurs* de Tacite, qui mentionne plusieurs poëtes en divers genres, ne le cite pas; c'est surtout que Pline, qui mentionne tant de beaux esprits rapidement oubliés; c'est que Quintilien, qui en nomme tant que nous connaissons et tant qui n'ont pas survécu, ne nomme pas non plus Juvénal. Il est vrai qu'il ne nomme pas davantage Tacite; silence étrange sur de si grands esprits, s'ils ne se fussent dissimulés; si la difficulté des temps, eu égard à leur sujet et à la trempe de leur génie[2], ne leur eût prescrit la réserve, au risque d'ajourner leur propre gloire!

[1] « Ferventi migrare Suburra. » (Juv., *Sat.*, 11.)

[2] J'ai dit ailleurs combien la liberté de penser fut grande sous les Césars, moins certains moments où les écrits particulièrement agressifs et politiques furent dangereux. Je n'ai rien à modifier.

Cherchons donc notre poëte dans son œuvre, non dans sa biographie.

Juvénal aimait la médiocrité dans la fortune. « On ne boit pas d'aconit, dit-il, dans les vases d'argile[1]. » Il plaint le changement qui s'est opéré chez un chevalier romain qui, tant qu'il se contenta de peu, fut charmant, fut petillant d'esprit et de gaieté, mais qu'a dépravé, vieilli, défiguré l'obscène protection du riche[2]. Pour lui-même, ce que Juvénal souhaite, c'est : vivre de son travail. Que désire-t-il? Il l'avoue naïvement : vingt mille sesterces bien assurés, quelques petits vases d'argent bien pur qu'eût pu lui reprocher le censeur Fabricius; deux robustes Mésiens pour se faire porter aux jeux du cirque. Il voudrait y ajouter, en artiste qu'il est, un graveur et un statuaire expéditifs. C'en serait assez, dit-il, pour un homme qui doit rester pauvre : mais cet humble idéal lui sera même refusé. Ses chants seront aussi vains que ceux de la sirène sur les compagnons d'Ulysse; pour lui, la fortune s'est bouché les oreilles[3]. Les vœux d'Horace étaient plus agrestes; mais il participait au luxe des grands par ses amitiés. Juvénal, plus seul, ou plus mêlé à la foule dans un temps plus raffiné sur ses plaisirs, se faisait un idéal plus artificiel qu'Horace.

Il n'en faut pas induire qu'il goûtât moins ou la nature, ou la simplicité des temps antiques. Nous verrons que ses œuvres fourmillent de beautés du premier ordre puisées à ces sources d'inspiration : la simplicité des mœurs et la vie des champs. « Une humble fortune fit jadis, dit-il, la chasteté des femmes latines; le travail qu'interrompait à peine un court repos, des mains endurcies et lassées à filer la laine, Annibal aux portes de Rome, leurs époux en sentinelle sur la porte Colline, préservaient leurs foyers du vice. A présent nous subissons les maux d'une longue paix; la mollesse, plus cruelle que le glaive, nous accable, et venge l'univers de nos victoires[4]. » Voilà le fond vrai de la pensée de Juvénal; et ce n'est pas seulement son esprit, c'est son cœur qui est imbu de ces grands instincts. C'est son cœur surtout qui leur donne cet éclat de coloris et cette vigueur d'accent qui les distinguent.

[1] *Sat.*, 10. — [2] *Ibid*, 9. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 6.

S'il se plaint qu'il n'y ait pas dans Rome un arbre qui ne soit taxé au profit du peuple, c'est qu'il ne voudrait pas que les muses fussent exclues de partout par les mendiants[1]; et si l'artiste s'indigne de ce que l'honnête homme serait plus tenté de tolérer, il n'en regrette pas moins cet ancien peuple romain qui rentrait à Rome victorieux et teint de sang, quand, descendant de ses montagnes où il laissait sa charrue, il venait couvrir le Forum[2]. Chez Juvénal, ce qu'il y a de vrai corrige toujours ce qu'il y a d'artificiel. Il est de son temps par ses habitudes, par quelque pli de sa vie; mais par toutes ses aspirations, il appartient aux plus nobles époques de Rome.

S'il fut stoïcien, ce fut à la manière de Pline l'Ancien, avec discernement et avec mesure. « Je fuirais, dit-il, jusqu'au delà des Sarmates et de l'océan Glacial, quand je vois s'ériger en censeurs des hommes qui, sous le masque de Curius, vivent en Bacchus. Où ne rencontre-t-on pas des cyniques à face austère[3]? Rome, poursuit-il, va renaître à la pudeur; un troisième Caton nous est tombé du ciel; mais où donc prends-tu les parfums qu'exhale ta barbe épaisse[4]? Un stoïcien, s'écrie-t-il, fait périr Baréas; un ami dénonce un ami, un maître son disciple! » Ce sont là de véritables agressions contre les hypocrites de la secte; et la deuxième satire du poëte, — les *Sycophantes*, — semble surtout faite contre eux. Nous pouvons dire hardiment que, par tempérament, Juvénal ne pouvait être stoïcien. Celui dont la sensibilité comprend et admet la douleur morale, mais à qui la bienveillance fait dire que la douleur chez l'homme ne doit pas être plus excessive que sa blessure[5]; celui qui a émis cette admirable pensée que la preuve que l'homme est né pour être sensible, c'est que la nature lui accorda le don des larmes[6], cet homme-là a trop d'entrailles pour être un vrai stoïcien. Juvénal n'était d'aucune secte philosophique; il recommandait la vraie sagesse que toutes

[1] *Sat.*, 3. — [2] *Ibid.*, 2. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*

[5] « Flagrantior æquo
Non debet dolor esse viri, nec vulnere major. » (*Sat.*, 13.)

[6] « Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit. » (*Ibid.*, 15.)

recommandent, quoique bien peu la donnent : « Me demande-t-on, dit-il, à quoi je borne le nécessaire? A ce qui suffit pour écarter la soif, la faim, le froid; à ce qui te suffisait, Épicure, dans ton humble jardin; à ce qui contentait Socrate dans ses pénates[1]. » Et, comme si cette réflexion l'effrayait de la grandeur de Rome toujours présente à sa pensée : « L'ambitieux, dit-il, qui convoite l'univers, se prépare des périls égaux à ses succès[2]. » Vérité prophétique que Rome apprit mieux à comprendre qu'elle ne sut s'y soustraire.

Juvénal est ennemi de la superstition. La vigoureuse, quoique incomplète satire qu'il a écrite sur ce texte en est la preuve. Mais il n'y a qu'une profonde conviction, non-seulement de l'existence de Dieu, mais de la justice divine, qui a pu lui dicter la sublime péroraison qui termine la satire du *Dépôt :* « Quel homme, s'écrie-t-il, se contenta jamais d'un seul crime? Va, notre perfide donnera dans son filet; il périra dans les fers d'un noir cachot, ou sur les écueils de la mer Egée, semés de grands coupables. Tu applaudiras au supplice amer de cette tête odieuse, et tu confesseras enfin dans ta joie que les dieux ne sont ni sourds ni aveugles[3]! » Il n'est pas d'argument, pas de doctrine, pas d'affirmation qui vaille de tels accents.

Juvénal avait le sentiment de sa valeur personnelle, et c'est apparemment lui-même qu'il désigne en « ce grand poëte dont la verve n'a rien de vulgaire, qui ne s'attache pas aux idées rebattues, et dont le vers ne porte pas la triviale empreinte de la monnaie courante. » C'est bien lui qu'il peint dans ce poëte tel qu'il ne peut le montrer, mais tel qu'il le sent : impatient des froissements, soucieux d'une douce sécurité, amoureux des bois, et sachant puiser aux sources d'Aonie[4]. « Un tel poëte, dit-il, cesserait d'être ou ne serait plus lui-même s'il était trop pauvre, s'il manquait du nécessaire; » mais il ne pardonne pas au parasite ses abaissements. A ceux qui seraient tentés de courtiser le riche pour partager sa table, sans partager ses mets : « Estimez-vous si haut, leur dit-il, les affronts d'un repas? Non-seulement vous ne buvez pas le même vin que votre hôte, mais on ne vous sert pas

[1] *Sat.*, 14. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 13. — [4] *Ibid.*, 7.

la même eau. Après tout, subisse ces affronts qui peut les endurer, c'est son droit[1]. »

Si je ne me trompe, on peut apprécier par ce qui précède soit l'aspect religieux, soit l'aspect philosophique de Juvénal; enfin, ce qu'il y avait à la fois d'artificiel et de vrai, de simple et de fier, en même temps que de véhément et de tendre dans sa nature; dans ce que j'appelle son tempérament.

Étudions ce poëte sous un autre point de vue : sortons de l'ordre privé pour l'observer dans l'ordre politique. Quelle nature d'idées et d'émotions a-t-il reçue des divers partis qui se partageaient Rome? Juvénal fut-il ennemi du gouvernement romain? Fut-il un partisan du patriciat, un Pompéien comme Sénèque? Ses instincts ne furent-ils pas plutôt démocratiques? Ne trouve-t-on chez lui que des emportements poétiques, comme chez Lucain? N'y trouve-t-on pas, avec non moins d'enthousiasme lyrique, un sentiment plus vrai des difficultés du pouvoir, et une plus haute impartialité pour tous ceux qui les abordèrent?

Juvénal n'est pas ennemi des maîtres de Rome; il sait comprendre à quel prix et dans quel but ils sont les maîtres. Il déplorera bien le sort de l'univers expirant sous le dernier des Flaviens[2]. Il écrira bien, à propos de ce monstrueux turbot qui, selon quelques flatteurs, s'est fait prendre pour être servi à Domitien : « Qu'il n'est rien que ne puissent croire d'eux-mêmes ces demi-dieux encensés à ce point[3]; » mais sa colère contre Domitien se restreint à cet empereur; elle n'enveloppe pas tout ce qui a occupé le pouvoir. Juvénal se moque de ses propres déclamations contre Sylla[4], quand il était jeune et sur les bancs de l'école; il ne supporte pas les Gracques se plaignant de la sédition[5] : Tout noble en âge d'être utile est, dit-il, un défenseur né du prince[6]. Messaline déshonore-t-elle Claude et l'empire par ses débauches, Juvénal n'en est que plus indigné de la souillure qui en peut rejaillir sur l'innocent et généreux Britannicus[7]. Les élégances d'Othon ne lui font pas oublier ses crimes; il ne lui suffit pas que

[1] *Sat.*, 5. — [2] *Ibid.*, 4. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 1. — [5] *Ibid.*, 2.

[6] « Præstare Neronem
Securum valet hæc ætas. » (*Sat.*, 8.)

[7] « Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem. » (*Ibid.*, 6.)

ce prince, après avoir assassiné Galba, soigne son teint[1]. Il regrette au besoin les anciens rois de Rome, et ne célèbre jamais les factieux[2].

Ce n'est pas lui qu'on entendra vanter ou même excuser ces odieux personnages qui furent la terreur ou la honte de Rome : il ne mêle le nom de Clodius qu'à celui des orgies les plus sacriléges[3]. « Pour être cher à Verrès, dit-il, il faudrait pouvoir accuser Verrès[4], » tant de pareilles gens n'estiment que qui peut les servir ou leur nuire ! Catilina n'est qu'un sujet de mépris et d'imprécations pour le poëte : « Quoi de plus grand, Catilina, que ton extraction ; quoi de plus grand que la tienne, Cethégus ? vous préparâtes pourtant des armes, des torches pour anéantir, — la nuit, — nos foyers, nos temples ; dignes rivaux des Gaulois de Brennus, coupables d'un forfait que punit la tunique soufrée[5] ! » — « Pompée meurt mutilé, s'écrie-t-il ailleurs, et Lentulus échappe à cet outrage, et Cethégus meurt tout entier, et tout le corps de Catilina gît sur le champ de bataille ! » — « Chez tous les peuples, sur tous les points de l'axe du globe, dit-il encore, tu trouveras un Catilina ; mais nulle part tu ne rencontreras un Brutus, un Caton[6]. » On comprend assez les instincts politiques de Juvénal par ce qu'il flétrit ou ce qu'il prône[7].

En attaquant les nobles indignes de leur sang, attaque-t-il la noblesse ? Nullement. Il ne veut pas qu'un Fabius se pare du surnom d'Allobroge, si, loin de ressembler au vaillant ancêtre qui mérita ce titre, il est plus mou qu'une brebis de Padoue[8]. Il ne dira pas d'un nain que c'est un Atlas, ni d'un Éthiopien qu'il est aussi blanc qu'un cygne ; il n'appellera pas noble un rejeton dégénéré qui n'a, pour tout mérite, qu'un beau nom : mais se montre-t-on par ses discours, par ses actes, homme juste, irréprochable, on est grand, selon Juvénal. « Salut donc, s'écrie-t-il, Gétulicus, Silanus ou toute autre illustration personnifiant un de ces rares et grands citoyens qui glorifient Rome ! A ton aspect je tressaille comme quand l'Égyptien a trouvé son Osiris[9] ! » Après

[1] *Sat.*, 2. — [2] *Ibid.*, 3. — [3] *Ibid.*, 6, — [4] *Ibid.*, 3. — [5] *Ibid*, 9. — [6] *Ibid.*, 14.
[7] Il faut voir comme il se moque de certains réformateurs, tels que : Clodius dénonçant l'adultère ; ou Milon, l'homicide ; ou les trois disciples de Sylla criant contre les proscriptions ! (*Ibid.*, 2.)
[8] *Sat.*, 8. — [9] *Ibid.*

un tel hommage aux ancêtres, il n'en gourmandera qu'avec plus d'autorité leurs indignes descendants. Ce ne sera pas l'esprit d'envie, mais l'esprit de justice qui lui dictera deux des plus beaux éloges qui soient sortis de sa plume, ceux de deux parvenus, Cicéron et Marius; l'un, plus grand qu'Auguste pour avoir sauvé Rome et mérité de Rome libre le titre de père de la patrie; l'autre, la terreur des Cimbres cette terreur de Rome : le plébéien Marius, plus illustre que le noble son collègue; Marius qui fit manger aux corbeaux les plus grands cadavres qu'ils eussent jamais goûtés [1], » car Juvénal, plus impartial que Lucain trop exclusivement patricien, ne confond pas le sanguinaire ambitieux avec le grand capitaine, ni l'épée qui servit Rome avec la hache qui l'opprima.

C'est parce que Juvénal ne hait pas la noblesse qu'on apprécie mieux la part qu'il fait aux illustres parvenus. On aime à redire avec lui que les âmes des Décius furent plébéiennes ; que, de son temps, les orateurs, les jurisconsultes, les capitaines en renom sont plébéiens; enfin, on conclut comme lui, qu'il vaut mieux être un Achille, fût-on fils de Thersite, que Thersite, fût-on fils d'Achille [2]! Il n'y a rien là que de vrai, car il n'y a rien de systématique. Il y a mieux : la satire de Juvénal contre les nobles, qui est une censure plutôt qu'une insulte, est salutaire. Si elle humilie certaines vanités, elle honore toutes les grandeurs personnelles : elle encourage et ceux qui sont dignes de rester nobles, et ceux qui méritent de le devenir.

Juvénal ne s'est voué ni au patriciat, ni à la démocratie; il est, avant tout, Romain; avant tout, vrai; avant tout, impartial. Ne lui dites point, par exemple, que les mœurs de la matrone romaine sont scandaleuses : — Les plébéiennes, répliquera-t-il, ne sont pas moins dépravées; celle qui plonge ses pieds dans la boue ne vaut pas mieux que celle qu'on porte en litière [3]. — Ne lui dites pas combien il est honteux de voir un patricien sur la scène, si vous ne voulez qu'il réponde : — Mérite-t-il plus d'égards ce peuple qui encourage leurs farces [4]? — N'accusez pas trop les crimes de Séjan, ou ne vous prévalez pas trop contre lui des malédictions

[1] *Sat.*, 8. [2] *Ibid* — [3] *Ibid.*, 6 — [4] *Ibid.*, 8

populaires; car s'il eût réussi, reprend Juvénal, le peuple eût fait ce qu'il fait toujours. — Quoi donc? — Il eût adoré la fortune[1]. Et ce n'est pas au seul peuple romain qu'il sait reprocher cette cruelle insouciance : « Secourut-elle l'indigent Carinas, s'écrie-t-il, cette Athènes qui n'eut pour ses grands citoyens que la ciguë[2]? » Pourtant Juvénal aime le peuple, mais le vrai peuple, l'antique peuple romain. Tout chez les vieux Romains, dit-il, fut digne d'envie pour qui sait envier quelque chose[3]; mais depuis que ce peuple qui donnait les faisceaux n'a plus ses suffrages à vendre, rien ne l'émeut, « rien, si ce n'est du pain et le cirque[4] » : mot célèbre qui calomnie un régime où le peuple n'avait perdu que le droit de mourir pour ses agitateurs; mais où il trouvait du pain et des plaisirs en échappant à ceux qui ne savaient que l'épuiser sans le nourrir[5]. Juvénal n'est injuste qu'à force d'aspirations généreuses; il est trop grand de cœur, il a trop de sens pour n'être qu'un sectaire. Comme enseignement politique, ses satires sont plus saines que la *Pharsale;* Juvénal est plus vrai que Lucain; et s'il a moins de partisans, c'est qu'il est moins d'un parti.

Juvénal embrasse dans ses aperçus la société tout entière : l'ordre social, voilà son cadre, voilà le vrai sujet de ses chants. Le pauvre et le riche, l'esclave, l'étranger, mais surtout le Grec à Rome; l'influence du rhéteur, des spectacles, de l'argent, du luxe; les divers désordres qu'engendrent ou le besoin de vivre, ou celui de briller; la profanation du mariage, les naissances illégitimes; la civilisation, comparée aux temps primitifs de Rome ou du monde, c'est là ce qui remue la forte imagination de notre poëte; voilà ce qui enflamme sa verve. C'est sur ce texte que Juvénal a répandu des torrents de poésie.

« J'adresserais, dit-il, deux mots au riche Virron, s'il daignait m'entendre[6]; » mais le riche n'écoute que peu de personnes, si même il écoute quelqu'un. Le pauvre surtout n'a pas le droit d'interpeller le riche, celui-ci l'eût-il admis à sa table. « Le pauvre serait-il assez téméraire, assez abandonné pour dire au patron :

[1] *Sat.*, 10. — [2] *Ibid.*, 8. — [3] *Ibid.*, 9. — [4] *Ibid.*, 10.
[5] Ce ne sont pas ici des mots, mais des vérités; je l'ai démontré. (Voir *Peuple romain.*)
[6] *Sat.*, 5.

Bois? Que de choses on n'ose proférer sous un habit fripé[1]! » Ce sont là les petites humiliations du pauvre; mais qu'il craigne surtout le délaissement! Codrus n'avait rien sans doute, mais ce rien le feu le dévora tout entier. Codrus est nu et sans pain, qui s'en occupe? C'est tout autre chose quand l'incendie s'attaque au riche Asturius : alors les grands prennent le deuil, le préteur suspend ses audiences, et tel est l'empressement général à réparer les pertes de ce riche, qu'on peut le soupçonner de s'être brûlé par calcul[2]. Le riche voyage-t-il; il peut, chemin faisant, ou lire ou dormir dans sa litière; les robustes Liburniens qui le portent savent fendre la presse et lui faire atteindre mollement le but de sa course; tandis que le pauvre, perdu, éclaboussé, meurtri dans la foule[3], est plus préoccupé des dangers qui le menacent que du trajet qu'il veut faire. Si quelqu'un subit quelque affront en sortant la nuit, ce n'est pas le riche, qu'escortent vingt esclaves et qu'éclairent des flambeaux d'airain; c'est le pauvre, qui n'a pour se conduire qu'un bout de mèche ou le clair de lune. Le pauvre est battu, et il prie; il est meurtri, et il conjure qu'on le laisse partir avec le peu de dents qu'on lui laisse[4]. Telle est la liberté du pauvre.

L'esclave était souvent moins malheureux dans cette société romaine, à laquelle il n'est pas de grief qu'on reproche plus que l'esclavage. Dans un repas où le pauvre est toléré plutôt qu'admis, l'esclave qui sert à table, un bel esclave qui coûte cher, ne sait pas abreuver le pauvre. « Quand s'approche-t-il de toi? dit Juvénal à celui-ci. Tu l'appelles, et il lui déplaît que tu lui demandes quelque chose; et il s'indigne de te voir couché, lui debout. Les grandes maisons, poursuit le poëte, sont pleines d'esclaves superbes[5]. » C'est qu'à Rome l'esclavage était une condition sociale plutôt qu'une honte; c'est que l'esclavage n'y était que transitoire; c'est que le sang d'un esclave y avait été digne du sceptre, car, « issu d'un esclave, le dernier des bons rois de Rome, dit Juvénal, mérita la trabée et le diadème[6] : » C'est parce que l'esclave, qui ne semblait rien par lui-même, pouvait être tout par son patron ou par les enfants qu'il avait, qu'on peut souvent remarquer

[1] *Sat.*, 5. — [2] *Ibid.*, 3. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, 5. — [6] *Ibid.*, 8.

son insolence; que surtout celle des affranchis fut proverbiale. Juvénal est plein de ces enseignements.

Il appartient par sa fierté au vieux parti romain qui combat l'invasion de l'influence étrangère. Le Grec, le Syrien, apportent à Rome les mœurs orientales; Rome dégénère : Juvénal ne peut le souffrir, et il s'en plaint amèrement. Rien de plus dangereux surtout que le Grec, cet homme multiple qui s'insinue dans toutes les familles pour les dominer. « Nous n'avons plus d'accès, s'écrie tristement le poëte, là où règnent un Protogène ou un Eurimaque; et je ne fuirais pas leur pourpre insolente! Un Grec signera dans un contrat avant moi! On le placera dans un festin mieux que moi! N'est-ce donc rien que d'avoir, tout enfant, respiré l'air du mont Aventin [1]? » Chagrin trop bien rendu pour n'être pas vrai! Boutade moitié patriotique, moitié personnelle, qu'un juste orgueil et qu'une naïve franchise arrachent à une muse blessée! Le poëte et le citoyen s'unissent ici contre le vaincu qui s'impose à son maître, et veut frustrer de Rome le Romain qui a conquis le monde.

Cet esprit véhément a un bon sens supérieur auquel n'échappe aucun abus social. J'ai montré ailleurs [2] l'abus des rhéteurs : « Va, dit notre poëte à Annibal, franchis les Alpes glacées pour être un texte à déclamation [3]! » Et comme si la contagion du rhéteur menaçait le monde comme Rome : « Et Thulé même, s'écrie Juvénal, parle de gager un rhéteur [4]! » tant on jugeait nécessaire alors qu'il y eût un rhéteur partout où il y avait un homme, car Thulé ne semblait habité que par les frimas [5].

Nous reprochons aux païens leurs gladiateurs : j'ai montré que ce qu'il fallait surtout reprocher à Rome, comme à nous-mêmes, c'étaient les jeux voluptueux, et que Rome eut bien plus à souffrir des jeux énervants que des jeux sanglants. Cette impression est celle de Juvénal, qui s'élève surtout contre les pantomimes : « Que le souple Bathylle danse, dit-il, le rôle de Léda, et Furcia ne peut contenir son délire, et Appula s'exalte et tressaille [6]. Sur

[1] *Sat.*. 3. — [2] En traitant de l'*opinion publique*. — [3] *Sat.*, 10. — [4] *Ibid.*, 16. — [5] Tacite, *Agricola*, 10.

[6] Bossuet a dit énergiquement : « Les hennissements de la chair. » Juvénal avait écrit avec la même vigueur pittoresque :

« Appula gannit
Sicut in amplexu. » (*Sat.*, 6.)

un mouvement tour à tour vif ou langoureux, Thimèle reste immobile, et l'innocente Thimèle s'instruit dès cet instant. » Quels arguments valent ces tableaux? « Rome entière, poursuit-il, est aujourd'hui dans le cirque. Que les jeunes épouses penchées sur leur époux contemplent ce qu'on n'oserait raconter en leur présence. Pour nous qui vieillissons, posons notre toge, et abreuvons-nous de rayons printanniers. De mortels dégoûts suivent une vie de plaisirs; la volupté même recommande la modération[1]. » C'est ainsi que Juvénal oppose la nature à la civilisation, et le tableau d'un plaisir simple et sain à celui d'un raffinement corrupteur.

Mais dans les grandes civilisations, les raffinements qui commencent les corruptions sont partout. Le plus vulgaire, par conséquent le plus répandu, c'est le raffinement de la table; il abrutit l'homme, il le rend maladif, il lui crée mille besoins accessoires de ce besoin principal : bien manger. Cette forme du luxe nous attaque par plusieurs points à la fois : elle commence par nous abaisser, elle finit par nous ruiner et nous jeter dans de honteux expédients qui nous coûtent moins que le sacrifice de notre orgueil ou de notre gourmandise. « C'est le plus obéré, dit Juvénal, qui dîne le mieux. Pour satisfaire son goût, on s'adresse à tous les éléments; aucun péril n'arrête; ce qui flatte le plus, c'est le morceau le plus cher[2]. On dévore ainsi quatre cents écus sur un plat d'argile, et l'on s'achemine vers le pain des gladiateurs. » Singulier hôpital que celui où l'on faisait le métier de mourir pour pouvoir vivre! Or, c'était quelquefois un Gracchus, plus noble qu'un Marcellus et qu'un Fabius, qui donnait cet exemple[3]; et Rome rougissait moins que ce fût par nécessité que par choix qu'il en vînt là. Comme il n'est pas de luxe qui ne soit la conséquence de celui de la table, toutes les exagérations suivent celle-ci; elles sont infinies; elles envahissent toute la société. Le luxe de la bonne chère est le germe de toutes les corruptions : c'est ainsi que Juvénal le comprend. Son procès à la gourmandise romaine est son acte d'accusation contre la société même. Il en appelle comme contraste, sinon comme correctif, à ces temps anciens où c'était un Jupiter, non d'or, mais d'argile, qui proté-

[1] *Sat.*, 11. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid*, 3.

geait Rome; à ces temps où l'on mangeait sur des tables en bois du pays et provenant de quelque antique noyer couché par l'Eurus, tables frugales sur lesquelles on ne servait dans des plats toscans que de la farine bouillie, pendant qu'on réservait le peu d'argent qu'on possédait, pour décorer ses armes[1].

L'argent! Juvénal s'indigne que le traitement d'un tribun soit le prix d'une courtisane[2]; aussi l'argent lui paraît infâme, et il invente une expression de génie pour le mieux flétrir; il appelle l'argent « l'obscène argent[3]. » Quel crime ignorons-nous, poursuit-il, depuis que nous n'avons plus notre pauvreté romaine? » Et quel mot que celui de pauvreté romaine[4], comme si la pauvreté fut une des grandeurs, une des dignités de Rome; comme si la pauvreté romaine signifiait la gloire romaine[5]!

Il était donné à notre temps d'entendre un autre langage. Pour la première fois peut-être depuis l'origine du monde, la grande poésie a célébré de nos jours le culte de l'or sous l'hypocrite prétexte de l'indépendance du riche. Comme si le riche n'était pas dépendant de mille vices, précisément parce qu'il n'a besoin d'aucune vertu! Comme si le riche qui mendie au pauvre, en feignant la misère, n'est pas dépendant de sa bassesse!

Revenons à Juvénal. « On rougit, dit-il, de manger dans l'argile; s'en croirait-il déshonoré celui qu'on transporterait soudain chez les Marses et chez les petits Sabins? Soyons vrais : dans une grande partie de l'Italie on ne revêt la toge qu'un jour d'obsèques[6]. » Toujours la mâle dignité de la pauvreté opposée à la vanité et aux périls de l'ostentation; la grandeur morale en contraste avec l'opulence! Juvénal connaît la vraie mission de la poésie; il ne la trahit pas. Être poëte ce n'est pas exercer un métier dont on vit, mais un apostolat dont on s'honore : on écrit ses poésies pour enseigner, non pour rançonner. Quoi qu'en disent les poëtes qui veulent s'assimiler à des manœuvres, la différence

[1] *Sat.*, 11.

[2] *Sat.*, 3. [3] « Prima peregrinos obscœna pecunia mores
Intulit. » (*Ibid.*, 6.)

Et ailleurs : « Congesta pecunia cura
Strangulat. » (*Ibid.*, 10.)

[4] *Sat.*, 6. — [5] *Ibid.*, 3.

est infinie entre eux non-seulement dans les moyens qu'ils emploient, mais dans le but qu'ils se proposent. Tel chantre moderne a beau faire pour excuser sa cupidité : il y a un abîme entre un portefaix et Orphée, entre Milton et un casseur de pierres[1].

Juvénal connaissait tous les désordres de Rome, en même temps que leur cause. La paresse du pauvre et la dépravation du riche devaient s'entendre contre les mœurs. Reprochez au Giton ses lâches complaisances, il n'accusera pas sa paresse, mais ses besoins : « Mon loyer crie à mes oreilles[2], il faut le payer. » Le riche ne l'ignore pas, et de là le déshonneur du pauvre, mais du pauvre

[1] Le Dante dit de l'illustre et sage Raymond Bérenger : « Si le monde savait le courage qu'il montra en mendiant sa vie morceau à morceau, le monde, qui le loue déjà beaucoup, le louerait bien davantage. » (Le *Paradis*.)

« O vierges saintes ! s'écrie ailleurs le Dante, si jamais, pour obtenir vos faveurs, j'ai supporté la faim, le froid et les veilles, la nécessité veut que j'implore ici votre secours. Il faut que la fontaine d'Hélicon m'abreuve de ses eaux inspiratrices. » (Le *Purgatoire*.) Les eaux de l'Hélicon, entendez-le bien, non du Pactole ! Mais aussi quels accents dans cette âme qu'ont éprouvée la faim, le froid, les veilles, mais qu'ont inspirée et rafraîchie les vraies sources de toute poésie !

« Sublime pauvreté, s'écrie à son tour Apulée, dans le monde naissant tu inventes les arts, tu fondes toutes les villes, tu repousses tous les vices, tu discernes toutes les gloires, toutes les nations t'accordent un concert d'éloges ! Chez les Grecs, tu deviens justice dans Aristide, philanthropie dans Phocion, bravoure dans Épaminondas, sagesse dans Socrate, éloquence dans Homère ! Pour toi, Rome sacrifie encore dans des vases d'argile. » (*Apologie*, ch. 49.)

Écoutons un philosophe moderne que ne récuseront pas les novateurs, et qui poussa le sentiment artistique plus loin qu'aucun de son siècle, que Voltaire même, j'ose le dire :

« Maudit soit, s'écrie-t-il, celui qui rendit l'or l'idole de la nation ! maudit soit celui qui créa la race détestable des grands exacteurs ! maudit soit celui qui engendra ce foyer d'où sortirent cette ostentation insolente de richesse dans les uns, et cette hypocrisie épidémique de fortune dans les autres ! maudit soit celui qui condamna par contre-coup le mérite à l'obscurité, et qui dévoua la vertu et les mœurs au mépris !... On rampa, on s'avilit, on se prostitua dans toutes les conditions ; il n'y eut plus de distinctions entre les moyens d'acquérir : honnêtes, malhonnêtes, tous furent bons. » (Diderot, *Salon de* 1767.)

« J'ai bien peur, mon ami, que la prédiction du grand chancelier d'Angleterre n soit sur le point de s'accomplir en France : c'est que la philosophie, la poésie, les sciences et les beaux-arts tendent à leur déclin, du moment où, chez un peuple, les têtes, tournées vers les objets d'intérêt, s'occupent d'administration, de commerce, d'agriculture, d'importation, d'exportation et de finances. Votre ami Raynal pourra se vanter d'avoir été le héros de la Révolution. » (Diderot, *Salon de* 1769.)

Raynal fut en effet le héros, ou mieux, le héraut de la révolution politique, comme Diderot fut le prophète de la révolution littéraire.

Mais combien est plus moral, est plus vrai, — de Juvénal à Diderot, — celui qu flétrit l'argent, que celui qui le divinise !

[2] « Sed pensio clamat. » (*Sat.*, 9.)

qui préfère le déshonneur au travail, et qui aime mieux accuser le riche que se corriger. Qu'arrive-t-il? Les voluptés illégitimes font moins goûter les plaisirs permis du mariage. De là, les perturbations de la famille et les naissances clandestines dont l'origine et le sort sont un des étranges problèmes des civilisations avancées. « La maligne fortune veille sur ces enfants qu'on délaisse; elle sourit à leur nudité; elle les réchauffe sur son sein, elle les introduit dans les grandes maisons; elle s'y prépare un mystérieux acteur sur ce grand théâtre [1]. » Juvénal parle ici comme Bossuet.

Ce poëte qui a tant d'imagination et dont on accuse l'emportement, que l'on confond avec sa verve, est plus judicieux que tel philosophe; et quand il quitte la vie réelle pour contempler l'idéal, c'est-à-dire l'utopie, il y met plus de sérieux et de grandeur que Sénèque et Pline. Voici son grave et sévère début de la satire contre les femmes : « Je crois que la pudeur, sous le roi Saturne, habita la terre et qu'elle s'y plut quand une froide caverne tenait lieu de demeure, et que le même abri réunissait aux dieux Lares le maître et son troupeau, près du même foyer; quand, sur la montagne, l'épouse occupait un lit rustique composé de feuillage et de chaume, et couvert de la peau des bêtes fauves du lieu. Cette femme te ressemblait peu, Cynthie, ou bien toi dont les yeux charmants se mouillèrent à la mort d'un passereau; mais ses fortes mamelles abreuvaient largement les enfants qu'elle portait, plus inculte que son mari gorgé du gland, sa pâture. En effet, dans le monde naissant et sous un ciel si nouveau, il vivait à sa guise, l'homme sorti des flancs du chêne ou du limon de la terre, et qui était sans parents [2]. » Juvénal excelle dans ces larges peintures, et elles exercent sa muse sans accuser sa raison. « Déjà sous Homère, dit-il ailleurs, les hommes dégénéraient; la terre n'en porte plus, de nos jours, que de frêles et de méchants, et les dieux n'en peuvent plus voir qui n'excitent son dédain ou sa haine [3]. » Quel sarcasme! Mais il sort du cœur et il ne blesse pas. On sent que le

[1] *Sat.*, 6.

[2] *Ibid.*, 7. — « Le premier siècle eut l'éclat de l'or : la faim donnait de la saveur aux glands, la soif donnait à chaque ruisseau le goût du nectar. » (Le Dante, l'*Enfer*.)

[3] « Ergo deus quicunque adspexit ridet et odit. » (*Sat.*, 15.)

poëte est dans le vrai et qu'il n'accuse notre petitesse que parce qu'il regrette notre grandeur.

Il la voit toujours dans la dignité morale, jamais dans les satisfactions matérielles; et ce qu'il a dit de l'homme en général, il le dit du Romain en particulier. « Tu vivras donc, dit-il à son contemporain, tu vivras plus longtemps et plus heureusement si tu possèdes seul autant de champs cultivés que tout le peuple romain sous Tatius! Alors le vétéran brisé par les guerres puniques, celui qui avait bravé le farouche Pyrrhus et le fer des Molosses, recevait enfin pour prix de ses blessures deux arpents à peine. C'est ainsi qu'on payait ses travaux et son sang, et nul ne trouva ce salaire insuffisant, nul n'en déclara sa patrie ingrate ou mesquine; ce coin de terre rassasiait et le père et sa populeuse chaumière où reposait son épouse enceinte, où jouaient quatre enfants, l'un né d'une esclave[1], les trois autres du maître. Au retour de la vigne ou des champs, les aînés trouvaient un nouveau repas. Ils se saturaient de la bouillie dont fumaient de vastes chaudières. Maintenant nous ne nous contentons plus de deux arpents pour un jardin, et de là tant de crimes; car quelle autre passion que celle du lucre eut plus recours au fer ou au poison? Quiconque ne veut que devenir riche veut le devenir tout de suite; et quelles lois, quelle terreur, quel scrupule arrêtèrent jamais l'avare?... Vivez contents de vos huttes et de vos coteaux, ô mes enfants, disait jadis le vieux Marse et le vieux Hernique; demandons à la charrue le pain qu'il faut pour nos tables. Les dieux nous approuveront, ces dieux à qui nous devons ces douces moissons qui nous font dédaigner le gland de nos pères. C'est la pourpre étrangère qui nous corrompt et nous rend coupables[2]! » Quoi de plus sain qu'un tel idéal; et quelle civilisation moderne n'y trouve un enseignement?

Juvénal n'entend pas d'ailleurs abrutir l'homme. Il n'est ni misanthrope comme Sénèque, ni excessif comme Pline. L'austérité de Socrate paraît-elle trop dure aux Romains de son temps, il fera quelque concession au siècle : « Qu'on atteigne donc, dit-il, le cens requis pour s'asseoir aux quatorze gradins du cirque! Mais

[1] C'est-à-dire que le maître et l'esclave confondaient alors leurs familles.
[2] *Sat.*, 14.

si cela ne suffit pas, rien ne suffira. La fortune de Crésus même serait trop petite pour notre ambition[1]. » — Qui n'approuverait un esprit si sensé jusque dans l'utopie?

C'est un très-grand esprit que ce poëte, et, pour s'en convaincre, il suffit de le comparer aux beaux esprits. Malgré l'excellence trop restreinte de sa raison, Boileau me paraît surtout bel esprit. Comment a-t-il conçu sa satire sur les femmes? Comme une galerie de piquants portraits[2] propres à divertir son siècle et les femmes même qu'il persiffle. Il compte bien que l'indulgence de chacun pour soi, et sa malignité pour les autres, lui vaudra l'approbation de tous. — Les femmes feront, affirme-t-il[3], le succès de son œuvre. C'est assez dire qu'il ne peint que leurs travers, et que, s'il atteint quelquefois leurs vices, c'est avec de tels ménagements et un tel soin de restrictions, qu'elles ne peuvent s'en offenser sérieusement. Comment les femmes ne lui pardonneraient-elles pas des vérités qu'elles demandent aux prédicateurs[4]? Cette réflexion le rassure.

Il peindra donc la femme savante, la femme à vapeurs, la précieuse, la coquette, la dévote et plusieurs sortes de dévotes : la dévote sensuelle, la dévote joueuse, la dévote[5] janséniste. Il retracera la femme avare, et c'est sur elle qu'il accumule ses touches les plus fermes; la femme athée, dont quelques traits sont bien burinés; la femme orgueilleuse, la femme jalouse, la femme colère. Tel est son cadre, il n'en sort pas. Il lui suffit d'attraper les ressemblances[6]. Boileau vit dans un siècle tranquille, admirablement hiérarchisé au dedans, glorieux au dehors, sous un roi brillant qu'on ne se contente pas de respecter, mais qu'on adore. Il n'a connu la guerre civile que par les livres; il est venu après la Fronde qui ne fut qu'une guerre de chansons. Si le monde tel qu'il le voit n'est point parfait, il n'en est pas moins très-supportable

[1] *Sat.*, 15.

[2] « Je me plais à remplir mes sermons de portraits. » (*Sat.*, 10.)

[3] Voir sa préface. — [4] *Ibid.*

[5] Boileau dit la *bigote*, c'est-à-dire la dévote outrée.

[6] « Voilà le sexe peint d'une belle manière;
Et Théophraste même, aidé de la Bruyère,
Ne m'en pourrait pas faire un plus riche tableau. » (*Sat.*, 10.)

pour un très-honnête homme comme le poëte, et fort bien en cour. Il n'entend pas réformer la société française qui, à tout prendre, ne semble pas en avoir besoin[1]. Que veut-il? Lui plaire, l'enchanter par sa poésie pleine de charme et de sel; par des tableaux d'une vérité, d'une correction irréprochables; par une versification si naturelle qu'on la dirait la langue courante d'une exquise civilisation. Boileau médira bien des femmes que, généralement, il n'aime pas et que sa complexion lui défend d'aimer; mais il en médira discrètement[2], sans excès d'aucun genre; et s'il en fait rire la ville et la cour, surtout la cour, comme il en rit lui-même, il sera content, il sera payé de ses soins; son but sera rempli[3].

Sa satire même est composée sur le ton du dialogue; sur celui d'un entretien entre deux honnêtes gens qui s'échauffent peu, rougiraient d'un emportement et veulent plutôt railler que censurer[4]. Dans ces proportions, l'œuvre de Boileau est une œuvre exquise pleine de coloris[5] et de nuances, sans que le relief et le trait même[6] y fassent défaut. J'ai relu cette satire sur les femmes après l'avoir assez oubliée pour qu'elle me parût nouvelle, et je n'ai su que l'admirer. Je dirai du talent de Boileau comme de celui de Pline le Jeune, qu'il n'en est pas qui approche plus du génie[7].

Juvénal appartient à des temps plus difficiles que ceux de Boileau. Il a vu les complots tramés contre Néron, ses vengeances,

1 « Laissons là, croyez-moi, le monde tel qu'il est. » (*Sat.*. 10.)

2 « Mais pour moi, dont le front trop aisément rougit,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit. » (*Ibid.*)

3 « Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit
D'un auteur, dans le fond, qui folâtre et qui rit? » (*Ibid.*)

4 « Moi, que je chausse ici le cothurne tragique!...
Reprenons au plus tôt le brodequin comique. » (*Ibid.*)

5 « Sous leur fontange altière asservir leurs maris...
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères...
L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis. »

6 « Je ne suis pas si sot que d'épouser mon maître...
Offre à Dieu tous les maux qu'elle me fait souffrir..
Battent dans leurs enfants l'époux qu'elles haïssent...
Et pour comble de maux réduit à la reprendre...

7 Boileau bien plus que Pline; dans un ordre à part pour chacun d'eux.

ses désordres; la révolte de ses lieutenants, sa déchéance et sa fin violente. Il a vu l'univers s'ébranler dans la lutte de ses quatre successeurs[1] morts tragiquement. Il a vu s'éteindre la dynastie des Césars dans le sang; celle des Flaviens s'élever par la guerre civile et finir par le meurtre; celle des Antonins saluée par l'insurrection. Sa sagacité pressent je ne sais quels ferments délétères qui n'atteindront plus seulement la forme politique de Rome, mais la société même. Si Rome n'y prend garde, elle contient des germes de dissolution. C'est contre ces germes qu'il s'arme du glaive de sa parole. Il veut que Rome ne périsse pas; et comme il ne conçoit pas de plus haute influence sur Rome que Rome même, il oppose constamment la vieille Rome à la Rome nouvelle, les mœurs antiques aux vices modernes, la grandeur que Rome dut à ses vertus, aux maux que lui infligent et à la chute que lui présagent ses crimes. Aussi, tout dans cet auteur prend la teinte de cette patriotique inquiétude[2]; l'indignation est sa muse; Juvénal est le Tyrtée romain : on le sent dans la satire des femmes comme dans tout le reste.

S'agit-il, par exemple, de la femme précieuse qui minaude en grec ses galanteries : « Quelle honte, s'écrie-t-il, qu'une vieille de quatre-vingt-six ans se permette cet indécent manége[3]! » — La femme riche se fait épouser, selon Boileau, malgré sa masse de chair bizarrement taillée; et, sauf sa lésine, c'est tout le mal que le mari en ressent. La riche Romaine se fait premièrement déclarer pudique[4], et d'une pudeur égale à sa dot; elle n'en prétend pas moins se permettre toutes les libertés d'une veuve[5], et à la face du mari elle écrit à son amant[6]. — La femme colère de Boileau met ses valets à la porte; la Romaine irritée met son esclave en croix. « Mais un esclave est un homme! lui objecte son mari. — Sot que tu es, réplique-t-elle, un esclave un homme! — Mais enfin qu'a-t-il fait pour mériter ce supplice? — Ce qu'il a fait : c'est que je le veux, et que ma volonté est la raison[7]. » Telle est la colère de la femme romaine; c'est la licence dans la toute-puissance : le pinceau de Juvénal s'inspire de son sujet.

[1] Galba, Pison, Othon, Vitellius.

[2] « Facit indignatio versum. » (*Sat.*, 1.)

[3] *Ibid.*, 6 — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.* — [7] *Ibid.*

Dans une société où le vice et les superstitions se prêtaient main-forte, la simple plébéienne même consultait les astrologues du cirque pour savoir si elle n'épouserait pas le fripier après avoir répudié le cabaretier[1]. — Un mari romain s'emporte-t-il contre une femme injurieuse qui affiche son déshonneur : « Tonne, éclate, répond l'effrontée, je suis un homme[2]. » Et ce n'est pas l'impératrice Messaline qui tient ce langage, c'est une femme comme bien d'autres, mais digne de son modèle. Quel portrait d'ailleurs que celui de Messaline ! Quelle touche terrible[3], mais en même temps que de réserve en faveur de l'empereur et de son fils ! Les femmes se peignaient le teint du temps de Juvénal. « Est-ce là un visage, s'écrie-t-il, n'est-ce pas un ulcère[4] ? » C'est ainsi que, frappé des vices de Rome, il traite comme vices les simples travers; cela lui arrive rarement, il convient de l'attester.

Juvénal se distingue fondamentalement de Boileau en ce qu'il poursuit le vice et le crime, tandis que Boileau ne peint que le ridicule. Ils diffèrent encore en ce que Juvénal s'élève à des généralités qui frappent Boileau, sans qu'il ose les imiter[5]. Juvénal parle avec génie de la pudeur des premiers âges du monde, de la virilité des femmes romaines qui nourrirent les vainqueurs d'Annibal, des caprices mystérieux de la fortune qui s'empare des fruits de la débauche pour en faire les instruments de ses desseins brillants ou sombres. Là ses peintures sont si magistrales qu'elles deviennent épiques : mais, de plus, la satire de Boileau sur les femmes est une confidence; sa publicité a l'air d'une indiscrétion. La satire de Juvénal est un manifeste. Pour guérir Rome, il faut l'avertir; il l'avertit donc sur les femmes comme sur les proxénètes, comme sur le luxe de la table, comme sur la mollesse des nobles, comme sur tout ce qui la perd ou la déprave. Il n'écrit pas seulement pour le public romain ; il écrit pour l'univers romain dont Rome est la tête et la sauvegarde. Cicéron ne lui paraît nulle part plus grand que dans ses *Philippiques*[6], et lui-même écrit des phi-

[1] *Sat.*, 6.

[2] « Clames licet et mare cœlo
Confundas : Homo sum. » (*Ibid.*)

[3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*

[5] « Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable. » (Boileau, *Sat.*, 10.)

[6] *Sat.*, 10.

lippiques. Quoi d'étonnant que Juvénal et Boileau diffèrent tant de ton, quand ils diffèrent à ce point de but et d'objet[1] !

Autres distinctions : Juvénal a pour lui l'invention du cadre et des détails; et Boileau n'a que le mérite secondaire de l'imitation; il est vrai que cette imitation est si savante, si personnelle, si bien adaptée aux mœurs françaises sous Louis XIV; elle a un tel cachet d'aisance et d'inspiration, qu'elle est une œuvre originale, bien qu'inférieure au premier jet. Boileau est plein de convenance, mais Juvénal est plein d'élan; et quoique Boileau ne soit pas froid, — tant il a d'entrain dans sa forme! — cependant il manque de cette sensibilité qui est le caractère éminent de son modèle. Il y a dans Juvénal des contrastes de force et d'onction qui vous saisissent. La femme d'un sénateur, Hippia, s'enfuit en Égypte avec un gladiateur émérite, éreinté, difforme : n'importe, « c'est le fer qu'elles aiment[2]. » Que ce mot peint la femme! « Pour cet homme elle quitte son époux, sa sœur, sa patrie, ses enfants en pleurs, dit le poëte, et ce toit paternel où toute jeune elle reposa mollement sur le duvet. » Quel contraste, et comme il faut que la dépravation de la vanité change le cœur de la patricienne pour qu'il souscrive à d'aussi cruels changements dans sa destinée! Mais telle est la femme, selon Juvénal : elle puise dans le crime l'ardeur du crime[3]; elle n'aime pas à prévoir ce qui troublerait ses plaisirs; telles donc sont les femmes, toujours extrêmes dans le bien comme dans le mal, tantôt Alcestes[4], tantôt Clytemnestres[5], ou mourant pour leur époux, ou le sacrifiant à un épagneul[6], selon Juvénal. Boileau n'a pas ces profondeurs d'aperçus.

Et ce que je dis de Boileau ne concernerait pas moins Horace. Il existe entre eux de telles analogies de complexion, de position sociale et d'époque, que leur talent doit s'en ressentir dans sa trempe comme dans son emploi. Aussi, au lyrisme près qu'Horace possède plus que Boileau, sans être plus poëte à mon sens, Boileau reproduit entièrement la personnalité d'Horace avec une chasteté

Juvénal a des tableaux intraduisibles; par exemple, celui des mystères de la Bonne Déesse :

« Jam fas est, admitte viros. » (*Sat.*, 6.)

[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*

que ne connut pas le Romain ; j'ajoute qu'étant moins sceptique qu'Horace, Boileau est moins froid.

Juvénal l'emporte sur l'un et sur l'autre par l'ardeur de son émotion; mais ce n'est pas assez le caractériser. Horace et Boileau sont des poëtes moitié aristocratiques, moitié bourgeois; Perse est un poëte purement philosophique; Juvénal est un poëte civique. Si vous comparez ce dernier aux poëtes stoïciens, ses prédécesseurs, vous trouverez qu'après Lucain et Perse, Juvénal est d'une limpidité parfaite et d'excellent goût. Il y a surtout cette extrême différence entre les francs stoïciens et Juvénal, que chez ceux-là le sentiment même revêt la forme de la pensée, tandis que chez Juvénal la pensée même revêt la forme du sentiment. Horace a beaucoup d'esprit, Juvénal trop de cœur pour daigner n'avoir que de l'esprit; en effet, Horace s'en prend au ridicule qui ne fait de mal qu'à son auteur, pendant que Juvénal attaque le vice et le crime[1] qui ne profitent qu'à leur auteur, autant que le vice et le crime profitent à quelqu'un. Donc, si l'esprit suffit pour persiffler le ridicule, il faut de l'âme, il faut même du caractère pour stigmatiser le crime. Horace peut se contenter de badiner; il faut que Juvénal combatte[2]. Le premier se moque un peu de tout, et de la vertu même; le second est l'athlète, il est le gladiateur de la vertu[3]. La tolérance est partout chez Horace avec le doute; Juvénal est moins endurant; il a des principes, il a un profond sentiment de la moralité et de la dignité humaines. Il y a plus; il possède une telle intégrité, une telle vigueur de conscience, qu'on peut dire qu'elle est chez lui un sixième sens et comme une révélation du christianisme. Il n'y a pas de trace de christianisme chez Sénèque, je l'ai montré, si quelques formules philosophiques qui n'avaient rien de propre à Sénèque, n'en sont pas; mais et la vie, et le ton, et la sécheresse du philosophe, et ce morne suicide que Sénèque conseille et pratique, sont ce qu'il y a de plus antichrétien. Aucun de ces défauts chez Juvénal, chez qui le rire

[1] *Sat.*, 1. — [2] *Ibid.*

[3] « Tecum prius ergo voluta
Hæc animo ante tubas : galeatum vero duelli
Pœnitet. Experiar quid concedatur in illos
Quorum flaminia tegitur cinis atque latina » (*Ibid.*)

Toute cette satire explique Juvénal.

même a je ne sais quelle gravité profonde[1] : nulle réflexion suspecte; rien qui n'appartienne à la moralité la plus pure en même temps que la plus tendre. Juvénal serait chrétien par sa sensibilité, s'il ne l'était même par beaucoup de ses maximes.

Et, par exemple, n'est-ce pas professer le dogme du péché originel que d'écrire comme Juvénal : « Que nous naissons tous dociles à l'imitation du vice et de l'infâmie[2], à moins que par un excès de bonté Dieu ne nous pétrisse d'un limon privilégié[3]. » N'est-ce pas le christianisme qui dit, par notre poëte : « Que les dieux punissent même le crime de la volonté; et que quiconque médite un méfait en est déjà coupable[4]. » C'est une nouveauté, mais toute chrétienne, que d'entendre un païen proclamer : « Que la vengeance est d'une âme étroite et faible, et que ce qui le prouve, c'est que la femme en fait ses délices[5]. » Qu'on me cite un tel mépris de la vengeance sorti d'une autre plume païenne! « Nul homme, poursuit-il, n'est digne des mystères de Cérès, comme il faut les comprendre, s'il croit que les maux d'autrui lui sont étrangers[6]. » N'est-ce pas notre charité? — Juvénal ne méconnaît pas notre essence; il ne dédaigne pas le corps comme les stoïciens, seulement il le subordonne à l'âme. Si Juvénal est un stoïcien, c'est un stoïcien chrétien, comme on va voir : « Demande aux dieux, dit-il, un esprit sain dans un corps sain[7], mais ne convoite rien, et préfère même les travaux d'Hercule aux plaisirs de Vénus, aux festins et au duvet de Sardanapale. La seule vertu connaît la route du bonheur. » L'Église chrétienne nous prêche-t-elle mieux sur la nature humaine et sur nos devoirs? Est-ce elle, est-ce Juvénal qui écrit avec tant d'accent : « La pudeur! Quelle plus sûre gardienne peut donner à l'enfant la nature plus puissante que toutes nos précautions[8]? » Lequel de vos prédicateurs a mieux prouvé que Juvénal que conseiller l'avarice[9], c'est conseiller le crime, résultat nécessaire de l'avarice? Mais quand il nous montre que vieillir c'est voir les funérailles d'une épouse, d'une sœur, d'un fils, que c'est agoniser dans le chagrin; que

[1] « Hispulla tragœdo
Gaudet : an expectas ut Quintilianus ametur? » (*Sat.*, 6.)

[2] *Ibid.*, 14. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 13. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*, 16. — [7] *Ibid.*, 10. — [8] *Ibid.* — [9] *Ibid.*, 14.

s'élever par l'ambition c'est courir à l'exil, aux fers, aux marais de Minturnes, ou à la détresse de Marius, sans pain, sur les ruines de Carthage; quand il nous dit que le sort de Lucrèce nous défend de souhaiter sa beauté, Bossuet lui-même n'a pas plus d'éloquence, et ne nous montre pas mieux le néant des biens terrestres. Si l'homme se récrie, s'il se plaint qu'on ne lui permette aucun souhait, — « crois-moi, répond Juvénal, rapporte-t-en aux dieux. Laisse-leur apprécier ce qui nous convient, ce qui peut nous être utile. Nous leur demandons ce qui nous plaît ; nous en recevrons ce qu'il nous faut. L'homme leur est plus cher qu'à lui-même[1]. » Conclusion sublime sous une simplicité de forme sublime. Il ne s'agit pas ici de je ne sais quel effort d'esprit par lequel les stoïciens produisent un brillant cliquetis d'idées, ou si l'on veut un éclair de ces hautes vérités qui semblent peu toucher son auteur même; il s'agit d'un cri pénétrant, d'un de ces cris qui sortent des fibres de celui qui parle, pour remuer les fibres de celui qui l'écoute; il s'agit d'une voix presque divine, qui semble s'épancher du ciel pour parler du ciel. Il y a plus de christianisme dans le seul ton de Juvénal que dans toutes les pensées de Sénèque. Il ne manque à Juvénal, pour être saint Justin, que d'avoir abjuré : si son esprit n'est que philosophique (mais avec quel bon sens!), son cœur est tout chrétien.

Il y a ceci de commun entre Lucile et Juvénal, que Lucile s'était armé de la satire pour combattre une décadence politique, et que Juvénal l'imite pour combattre une décadence sociale[2]; mais, à ne considérer que les forces que l'homme peut puiser en lui-même, quel stoïcien conseille plus vigoureusement que Juvénal? « Sois, dit-il, bon soldat, bon tuteur, arbitre intègre. Cité comme témoin, si tu doutes, si le fait a pour toi la moindre incertitude, Phalaris t'ordonnât-il de mentir, approchât-il son taureau pour te dicter le parjure, crois-moi, c'est un grand opprobre de préférer l'existence à l'honneur, de sacrifier pour vivre ce qui rend digne de vivre.

[1] « Charior illis homo quam sibi. » (*Sat*, 10.)

[2] Je l'entends du but essentiel, non du but absolu de leurs écrits. Toute grande époque détermine en effet le but que se propose tout grand écrivain. Horace dit de Lucile :

« ... Atqui
Primores populi arripuit populumque tributim. » (*Sat.*, 2-1.)

Quiconque a mérité la mort, est mort, dévorât-il cent huîtres du Gaurus à chaque repas; se plongeât-il dans des bassins de parfums[1]. » Voilà par où Juvénal peut paraître stoïcien; il a toute la rigidité morale du Portique : ce qui l'en distingue, c'est qu'il n'a pas l'esprit absolu de la secte; c'est qu'en outre son cœur le dirige autant que son esprit. Perse a bien quelques beautés de l'ordre de celles que je viens de citer; mais il ne les produit jamais avec la véhémence qui est si naturelle à Juvénal. Chez Perse, ce qu'il y a de notable, ce sont des beautés de pensée; on y sent un certain travail de tête : ce qui éclate chez Juvénal, ce sont autant des beautés de mouvement que des beautés de pensée; on y sent les bouillonnements du cœur; Perse est comme un volcan qui fume plus qu'il ne s'épanche, et qui répand plus d'obscurité que de flamme; Juvénal est un volcan en pleine éruption qui répand, presque sans fumée, des torrents de feu et de lave.

Au fond, et comme doctrine, Juvénal me paraît associer, à la sévérité stoïcienne, le bon sens élevé du haut épicurisme avec quelques reflets et quelques ardeurs chrétiennes. Non-seulement chez lui la pensée est en très-grand progrès sur l'école virgilienne, mais il lui imprime, par le sentiment, une énergie de pénétration extrême. Je le classerai donc comme Tacite au sommet des représentants de l'école littéraire romaine du second âge; mais tel est le mérite de sa forme qu'il convient de s'y arrêter.

Juvénal a donné à la satire un caractère épique et qui respire le génie. Il y a jeté des tableaux si vivants et si grandioses qu'on les dirait peints par Homère, ou si suaves qu'on les croirait de la main de Virgile, ou si émouvants qu'on y sent l'âme de Shakspeare. Juvénal a des accents surnaturels; il est plein de ces apostrophes, de ces voix, de ces mots tout à la fois simples et hors ligne qui ont tant de cachet dans le Dante. Est-ce l'imagination qui domine Juvénal, est-ce la pensée, est-ce l'émotion? On ne saurait le dire, tant il est penseur, tant il est coloriste, tant il est éloquent! Juvénal peint la nature avec une grandeur et avec une grâce infinies; il peint l'homme avec une profondeur étonnante; personne ne le surpasse pour le coup de pinceau, pour le trait, pour le mouve-

[1] *Sat.*, 8.

ment oratoire, pour le génie de l'expression; et avec tout cela il n'est pas moins original que correct. Le prouver ne serait pas plus difficile que l'affirmer; mais que choisir parmi tant de morceaux éclatants? Où s'arrêter dans cette multitude de beautés de tout ordre qui étincellent dans ses œuvres? Le citer, c'est le tronquer et le dégrader; il faut le lire. Citons pourtant, puisque c'est un devoir de la critique de justifier ses assertions; mais allez à Juvénal même, vous qui voulez goûter toute sa fraîche et mâle saveur.

Quand Juvénal parle en ces termes de l'éléphant de bataille : « On ne vend pas d'éléphants à Rome; cette bête monstrueuse ne naît pas sous notre ciel, les Maures nous l'envoient. Dans les forêts des Rutules et sur les champs de Turnus vit aux frais de César un troupeau de ces animaux auxquels nul particulier ne commande, et dont les ancêtres dociles au tyrien Annibal, à nos généraux, au roi des Molosses, portaient sur leur dos des cohortes, des engins de guerre ou des tours chargées de soldats[1]. » Quand il dit de la candeur des premiers âges : « Ainsi vivait-on dans le Latium avant que Saturne fugitif n'échangeât le diadème pour la faux rustique; quand Junon n'était encore qu'une toute jeune vierge, et Jupiter un simple habitant de l'Ida. Les dieux ne plaçaient pas encore leurs banquets au-dessus des nuages : ni le jeune enfant d'Ilion, ni la belle épouse d'Hercule ne leur présentaient la coupe, pas même Vulcain saturé de nectar et purifiant ses bras noircis au Lipare[2]. » Quand il écrit : « Ton voisin te paraît plus riche en moissons; son domaine est plus vaste; tu l'achètes avec ses arbustes et avec l'épais olivier qui blanchit le coteau[3]. » Dans ces diverses peintures fortes, merveilleuses, agrestes, Juvénal n'est-il pas vraiment homérique?

Il est lui-même, en même temps que virgilien dans ce qui suit : « Tu m'as promis de venir souper chez moi. Je recevrai donc, nouvel Évandre, le héros de Tyrinthe ou son ami[4] moins divin, mais du sang des dieux; montés au ciel l'un et l'autre, l'un du

[1] *Sat.*, 12.
[2] *Sat.*, 13. — Le Lipare est un groupe d'îles où l'antiquité plaçait les forges de Vulcain.
[3] *Ibid.*, 14. — [4] Hercule, Énée.

sein des mers, l'autre des feux d'un bûcher. Nos mets ne viendront pas du marché; ils auront toute leur fleur. Ma maison de Tibur m'enverra son chevreau le plus gras et le plus tendre; il n'aura pas goûté l'herbe, il n'aura pas encore osé mordre les jeunes branches du saule : il aura plus de lait que de sang. Puis, viendront des asperges que ma fermière, posant sa quenouille, aura cueillies sur le coteau; puis, de grands œufs tout chauds, apportés dans leur foin avec la pondeuse. Nous aurons du raisin conservé pour la saison, mais tel qu'il pendait sur la vigne. Je t'offrirai la poire de Signium ou de Syrie, et, dans le même panier, des pommes embaumantes dignes du Picénum. Manges-en sans crainte : le froid qui les dépouilla de leur verdeur d'automne n'ôte à leur suc que ce qu'il y avait de trop crû. Tels furent jadis les festins déjà somptueux de notre sénat... Pour serviteur, nul Phrygien, nul Lycien, nul de ces esclaves que le marchand vend si cher. As-tu besoin des miens? Parle-leur latin. Tous sont vêtus de même; tous ont les cheveux courts et droits; seulement par honneur pour mon convive, on les peignera cette fois. L'un est le fils de mon pâtre, l'autre de mon bouvier. Celui-ci soupire après sa mère qu'il n'a pas vue depuis longtemps; il est tout triste de ne pas revoir sa cabane et ses chevreaux bien aimés. Les traits de cet enfant ont l'ingénuité; ils respirent cette pudeur qui ne messiérait pas à ceux sur qui la pourpre éclate... Il t'offrira d'un vin pressuré sur les monts qui l'ont vu naître, sur les cimes témoins de ses jeux, car et l'échanson et le vin n'ont qu'une même patrie[1]. » N'est-ce point là du Virgile, à moins que, par la richesse et le choix des détails, ce ne soit mieux, c'est-à-dire du Théocrite? Mais Théocrite est-il plus pastoral, ou Virgile plus tendre? Dans son tableau d'un souper de poëte[2], Martial, on l'a vu, n'a fait que réduire celui de Juvénal; et Rousseau, qui, le copie, le gâte par ses déclamations dans son *Emile*[3]; mais telle est la puissance du fond qu'il plaît même de seconde main.

Encore une analogie virgilienne; il s'agit de remercier les dieux après une tempête : « Pressez-vous, jeunes serviteurs; recueillez-

[1] *Sat.*, 11. — [2] *Épigr.*, 5-78.

[3] « Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse. » (Voir la fin du 4e livre de l'*Émile*.)

vous, parez le temple de festons, versez la farine sur le fer sacré; décorez avec grâce l'autel brûlant, apportez le vert gazon; je vous suis : j'accomplirai nos rites, puis je regagnerai ma demeure, où j'ornerai de fleurs mes frêles, mais luisants pénates de cire. Là, j'apaiserai notre Jupiter; j'offrirai l'encens à mes lares paternels; je sèmerai mille violettes nuancées. Déjà chez moi tout brille; ma porte est bordée de longs rameaux, et les lampes matinales annoncent la fête[1]. » Tibulle ou Virgile ne revendiqueraient-ils pas ce morceau? Leur pinceau a-t-il des teintes plus délicates?

La forme de Shakspeare et celle du Dante se confondent parfois dans leur tragique et sombre énergie : Juvénal est leur modèle ou leur devancier dans cette forme[2], soit quand il décrit la superstition, soit quand il peint la scène du turbot, ou la luxure de Messaline, ou la chute de Séjan : « Crois-moi, dit-il sur celui-ci, jamais je n'aimai cet homme[3]; » ce mot si simple et pourtant si saisissant, Shakspeare ou le Dante l'avoueraient.

Mais qui ne reconnaît le Dante dans ce qui suit, dans ce trait sur les affronts réservés au parasite? « On sert aux petits convives des mousserons douteux : le maître seul mange le champignon, mais tel qu'on le servait à Claude avant le dernier que lui offrit son épouse, après lequel il ne mangea plus rien[4]. » Dante a connu, il a répété cette apostrophe de Juvénal aux femmes de son temps comparées à la femme antique : « Elle te ressemblait peu, Cynthie, ou bien toi, dont les beaux yeux se mouillèrent pour la mort d'un passereau[5]. » Il y a même une telle analogie d'accent dans les retours du Dante et de Juvénal vers les temps primitifs, qu'on peut s'y tromper. N'est-ce pas le Dante qui eût dit comme Juvénal : « Dieux immortels, que les mânes de nos aïeux

[1] *Sat.*, 12.

[2] Joignons-y Lucain.

[3] *Sat.*, 10. — Et cet autre mot sur la sincérité, devenue si rare : « N'en croyez le front d'aucun homme. » « Fronti nulla fides! » (*Sat.*, 2.)

[4] *Sat.*, 5. — Le Dante a dit avec le même mystère : « Il sait comment j'ai perdu la vie, celui qui, en m'épousant, avait passé à mon doigt un anneau de brillants. » (Le *Purgatoire*.) Ou bien : « Et celle qui m'avait adressé ce reproche sait ce que je devins. » (*Ibid.*)

[5] *Sat.*, 6. — Le Dante a dit encore, sous la même forme : « L'autre était celui dont la mort, ô Gaville, te fit verser tant de larmes; » (Le *Purgatoire*.) — Ou bien : « Tu me rappelles Proserpine dans le temps où sa mère la perdit, et où elle-même perdit le printemps de la terre. » (*Ibid.*)

reposent mollement! que leurs urnes soient éternellement parfumées! qu'elles recèlent un perpétuel printemps! ils voulurent que l'enfant respectât dans son précepteur la sainte autorité du père[1]. » — Je me restreins. Ceux qui ont lu le Dante le retrouveront cent fois dans Juvénal; ce qui ne veut pas dire que Juvénal soit le Dante, pas plus qu'Horace n'est Juvénal. Il y a entre le Dante et Juvénal toute la distance du paganisme au christianisme : elle est immense, quelque peu païen que fût Juvénal à certains égards. Nous rapprocherons ailleurs les deux civilisations.

Juvénal est plein de ces mots heureux, saisissants, qui sont autant de coups de pinceau. C'est lui qui, pour exprimer la considération qui s'attache à l'argent dans les civilisations gâtées, nous entretient de la « majesté de l'argent[2]. » — C'est dans le même ordre d'idées qu'il nous dit que les danseuses espagnoles « sont les orties du riche[3], » — ou que Messaline ne veut connaître Silius « qu'en légitime mariage[4], » comme si elle méprisait la débauche sans le crime; — et cette autre femme sans gêne, qui court la nuit aux étuves avec un bruit à réveiller tout le monde, et « qui cherche à suer avec fracas[5]; » quel récit la peindrait mieux que cette courte expression? Un mot suffit au poëte pour venger la nature qu'outragent certains débauchés : « Ils meurent stériles[6], » dit-il; c'en est assez; c'est dans cet espoir qu'on supporte les monstres. — Dans une guerre civile, les Tentyrites mangent un de leurs prisonniers, mais sans le cuire. « On se contente, dit Juvénal, d'un cadavre cru[7]. » Telle est la modération du vainqueur! — « Les noms manquent aux crimes, » écrit-il encore; mais il n'est pas un crime qu'il n'ait châtié, et le mot ne manque jamais à sa justice.

Les traits abondent non moins que les mots chez le poëte : « Le grand Séjan éclate et se dissout, dit-il; de cette tête, la seconde de l'univers, on fait des cuvettes[8]. » — Séjan est mort, son cadavre gît sur la poussière; que fera son ami, l'ami de Séjan qui tremble pour lui-même? « Foulons, dit-il, l'ennemi de César; mais que mon esclave me voie et l'atteste[9]! » — Xercès fit fouetter les vents, écrit-il ailleurs, et ce fut sans doute excès de bonté s'il ne

[1] *Sat.*, 7. — [2] *Ibid.*, 1. — [3] *Ibid.*, 12. — [4] *Ibid.*, 11. — [5] *Ibid.*, 6. — [6] *Ibid.*, 2. — [7] *Ibid.*, 15. — [8] *Ibid.*, 10. — [9] *Ibid.*

les marqua pas d'un fer chaud[1]. — Les jeunes gens, dit-il encore, sont plus ou moins beaux; tous les vieillards se ressemblent; ils sont tous également laids et repoussants[2]. — « A quoi bon, poursuit-il, vivre indigent pour mourir riche[3]? » — Le culte du riche sans enfants enflamme sa verve : « Catulle, dont je fête le retour, dit-il, a trois héritiers. Sais-tu quelqu'un qui sacrifiât une poule moribonde pour un ami si stérile? Une poule, bon Dieu! Immolerait-on même une caille au salut d'un père de famille? Mais que Paccius ou Gallita aient le frisson, aussitôt les tablettes votives couvrent leurs portiques; il y en a qui promettent des hécatombes, et encore parce qu'on ne trouve pas d'éléphants[4]. » Quant au pauvre père qui n'a rien, quant à celui qui n'excite l'intérêt, c'est-à-dire la cupidité de personne, le feu gagne dans sa mansarde sans qu'il s'en doute, sans qu'on daigne l'en avertir, sans qu'on s'inquiète plus de sa mort que de sa vie : « il rôtit le dernier, ce malheureux qu'une mince toile défend de la pluie, et qui perche où couvait la tendre colombe[5]. » Tableaux aussi vrais qu'originaux, aussi judicieux que passionnés, où la verve et le bon goût s'associent pour produire leur plus grand effet!

On a dit avec vérité que Lucain était moins poëte qu'orateur. Juvénal n'est pas, de son côté, moins orateur que poëte; mais Lucain, plus stoïcien que Juvénal, est surtout orateur par l'idée qu'il condense et prodigue, tandis que Juvénal l'est surtout par le mouvement, par l'explosion du sentiment qu'il accumule et dont il multiplie les éclats. « C'est le génie de Cicéron, s'écrie-t-il, qui lui fit trancher les mains et la tête; jamais le sang d'un faible orateur ne trempa les Rostres. *O Rome fortunée, Sous mon consulat née!* S'il eût toujours parlé de ce style, il bravait sans peine les poignards d'Antoine. Oui, je te préfère ces vers grotesques, divine philippique, immortel chef-d'œuvre[6]! » Les périls du génie lui arrachent ce cri éloquent contre le génie. — Silius, aimé de Messaline, entrevoit deux pressants dangers : s'il résiste à la femme, il doit craindre l'impératrice; s'il outrage l'époux, il doit craindre l'empereur. « Obéis, lui crie amèrement Juvénal, obéis si tu tiens tant à retarder ta mort. Quoi que tu résolves, il n'en faudra pas

[1] *Sat.*, 10. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 12. — [5] *Ibid.*, 3. — [6] *Ibid.*, 10.

moins que cette tête charmante tombe[1] ! » Quand le crime règne, on n'a que le choix des maux; il faut donc, quand la mort est certaine, éviter d'y joindre l'opprobre. Telle est la pensée; mais comme Juvénal la dramatise! — Ailleurs, il peint l'homme sans entrailles qui ne connaît que soi, qui sacrifiera tout à sa personne; auquel le sang d'un serviteur, celui d'une autre Iphigénie coûteront peu pour protéger sa propre existence ou ses plaisirs. « Qu'il vive donc! s'écrie Juvénal. Que Pacuvius égale les jours de Nestor! Qu'il possède autant de trésors qu'en extorqua Néron; qu'il ait des montagnes d'or, mais qu'il n'aime personne, et que personne ne l'aime[2] ! » Cruel châtiment si l'égoïste pouvait le comprendre; mais la sensibilité de Juvénal, — et c'est sa gloire, — n'en conçoit pas de pire. Quelquefois le mouvement n'est qu'un trait, mais décisif : « O la sainte nation qui voit naître ses dieux dans ses jardins[3] ! » Ce dard est pour l'Égypte. En voici un pour Rome : « Tu courtises Camerinus ou Bareas; c'est Pélopée qui fait les tribuns : ce qu'un grand ne peut obtenir, un histrion le donne[4] ! » Quelquefois le mouvement est en dialogue, et il revêt la forme shakspéarienne[5] : « Je l'ai fait, s'écrie Pontia, je suis coupable. C'est moi qui préparai l'aconit; on me surprit, mais j'achevai. — Quoi, tes deux enfants, noire vipère, tes deux enfants à la fois? — Sept, si j'eusse été mère de sept. — Plus de doute; je crois désormais tous les forfaits de Procnée et de Médée; encore n'égorgèrent-elles pas pour de l'argent[6] ! » Conclusion sévère, mais digne de Rome et de toutes les civilisations semblables; et que nous manque-t-il qu'un Juvénal?

Comme tous les peintres, Juvénal charge un peu ses touches pour produire le relief; mais, en somme, il est exact, et ses intentions sont équitables. Il prêche la modération, même dans le bien[7], comme Tacite[8]; et, peut-être, cherche-t-il moins le mal que Suétone. Cependant il ne faudrait pas s'y méprendre : j'ai dit ailleurs ce qu'il convient de penser des mœurs romaines de son

[1] *Sat.*, 11. — [2] *Ibid.*, 12. — [3] *Ibid.*, 15. — [4] *Ibid.*, 7.

[5] « Grande sophocleo carmen bacchamur hiatu. » (*Sat.*, 6.)

[6] *Ibid.*

[7] « Imponit finem sapiens et rebus honestis. » (*Ibid.*)

[8] *Agricola*. 4.

temps ; Juvénal en est plutôt l'accusateur que le juge[1], comme saint Jérôme est l'accusateur plutôt que le juge des mœurs chrétiennes de son siècle. J'ai fait, sur le grave sujet en question, les distinctions requises ; je ne peux qu'y renvoyer.

Juvénal fut donc dans son ensemble un esprit pieux, un philosophe sage et presque chrétien, un politique sensé, un Romain très-patriotique, un moraliste sévère, un utopiste judicieux et grandiose; il eut à un degré très-éminent les plus brillantes, les plus fortes, les plus émouvantes qualités de l'écrivain. C'est là, si je ne me trompe, ce que l'examen auquel je me suis livré, constate. Quand on étudie la plupart des écrivains du même siècle, on en extrait sans peine les morceaux saillants : c'est plus mal aisé pour Juvénal qui brille et rayonne dans presque toutes les parties de ses œuvres. Que les appréciateurs se partagent; qu'ils préfèrent, celui-ci telle satire, celui-là telle autre ; il n'en est pas moins vrai que toutes étincellent de mille feux, ou se nuancent de mille teintes comme le prisme frappé du soleil, car la plus riche imagination les colore; il n'en est pas moins vrai que toutes émeuvent, parce qu'elles sortent d'un grand cœur.

Boileau pouvait trouver ce poëte excessif : ni l'esprit, ni le siècle de Boileau n'étaient montés au ton de Juvénal; mais combien notre siècle nous apprend à comprendre l'indignation de sa muse, au spectacle de tout ce que nous voyons comme elle! Combien l'excès de notre récente forme littéraire nous instruit à goûter la mâle, mais sage audace du poëte romain! Le monde en se transformant, nous enseigne la justice par l'expérience; ne doit-il pas transformer nos appréciations sur Juvénal? J'en suis convaincu; car je ne crois pas qu'il ait obtenu le rang qu'il mérite.

[1] Je me fais fort de trouver dans le Dante tout autant de malédictions et de mépris contre l'Italie du moyen âge, qu'on en lit chez Juvénal contre Rome impériale. Vous verrez dans le Dante, par exemple : — que Florence n'a pas une femme pudique, — que les fortunes subites y ont tout corrompu, — que les enfants n'y sont sincères que dans leur âge le plus tendre, — qu'il n'y a que deux justes à Florence, et qu'encore ils sont méconnus. — « Celui qui sur la terre a pris ma place, s'écrie saint Pierre (dans le *Paradis*), a fait du lieu où j'ai souffert le martyre un cloaque de sang et de débauches qui réjouit le pervers tombé de là-haut. » — Il ne faut donc prendre au pied de la lettre ni Juvénal, ni le Dante; ils chargent leurs tableaux pour en effrayer : ils veulent frapper, ils veulent être saisissants; ils sont artistes.

VII

SUITE DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'IDÉAL ROMAIN

En caractérisant les principaux écrivains de la littérature impériale du second âge, je n'apprécie pas Phèdre, qui appartient par sa date et par son genre à l'école virgilienne laquelle convient excellemment à la fable; puis Phèdre, malgré l'exquise finesse de son esprit et de son goût, n'eut qu'une influence restreinte et ne représenta que lui-même. Je n'apprécie pareillement ni Silius, qui, malgré de belles facultés de poëte et d'orateur, ne fut que le reflet d'un reflet épique; ni Valérius Flaccus, qui n'a pas une plus grande portée littéraire, malgré quelques brillantes inspirations; ni Martial, dont l'esprit frivole et libertin ne représenterait que le libertinage et la frivolité romaines, aussi près de Pétrone qu'il est loin de Catulle, et que Catulle est lui-même loin d'Anacréon; je n'apprécie pas davantage Patercule et Suétone, que je dois retrouver quand j'apprécierai Tacite.

C'est que je n'ai pas entrepris l'histoire littéraire de Rome, mais seulement le tableau raisonné de ses évolutions littéraires à partir d'Auguste. J'ai dit la succession des écoles dans le mouvement littéraire impérial : l'école stoïcienne remplaçant l'école vir-

gilienne, l'école rhodienne (école d'association et de fusion des deux premières) les résumant l'une et l'autre; j'ai caractérisé l'école virgilienne dans ses deux grands poëtes; j'ai caractérisé l'école stoïcienne dans sa plus haute expression philosophique et poétique. J'aurais pu noter la transition de l'école stoïcienne à l'école rhodienne, se montrant chez les deux Pline et chez Quintilien, qui est en quelque sorte le médiateur des deux systèmes, pour aboutir avec éclat à Juvénal dans la satire, et, avec de hautes qualités de conception, à Stace dans l'épopée. J'ai sauté la transition pour plus de rapidité. Je me suis restreint, pour l'école stoïcienne, à son plus grand prosateur, à son plus grand poëte : je ferai de même pour l'école rhodienne. J'ai jugé, dans Juvénal, son vrai poëte; je dirai plus tard comment, de la même école sortit Tacite le génie de l'histoire, la plus haute expression de la littérature romaine impériale, par l'éminence de son genre, par la grandeur de son esprit, par la profondeur, la grandeur, la magnificence de sa manière. L'évolution que je décris retrace donc le mouvement général des écoles littéraires romaines, en même temps que le mouvement particulier de chaque grand esprit dans chaque école. Je me propose d'en déduire, à l'aide de ce qu'il me reste à dire pour me compléter, le mouvement de l'esprit humain dans son expression littéraire, depuis ses belles manifestations sous Auguste, jusqu'au moment où l'esprit païen cède la place à l'esprit chrétien; jusqu'au moment où les lettres romaines cessent d'être païennes pour se faire chrétiennes. En attendant, j'ai à caractériser l'idéal littéraire romain dans l'ensemble de ses formes et de ses productions; j'ai à rapprocher cet idéal particulier d'un peuple, de l'idéal absolu comme je le comprends, comme j'ai déjà dit qu'il me semblait devoir appartenir à tous les peuples.

L'homme aime à vivre, à exercer ses facultés; il aime à agir, il aime à penser, il aime à sentir. Vivre, c'est exercer son intelligence, son cœur, sa personnalité. Tant que Rome vécut du monde à conquérir, si je peux le dire, sa vie fut l'action[1]; sa pensée et

[1] « On me répète sans cesse, disait Scipion Émilien à Polybe, que ce n'est pas un orateur, mais un général qu'on attend de la maison des Scipions » (Polybe, liv. 22, fragm. 8.)

sa langue ne furent que les instruments de cette vie d'action. Quand Rome eut conquis le monde, quand le gouvernement de la terre se circonscrivit en quelques hommes; quand la politique se réduisit à l'administration; quand l'ambition n'eut pour objet que les satisfactions éphémères de quelques vanités individuelles, Rome employa son activité de deux façons : à jouir et à penser[1]. En se raffinant et en se compliquant dans ses intérêts, la société romaine raffina et compliqua sa pensée. Le droit romain fut un rare mélange de raffinement et de sûreté dans la pensée, en même temps que de mâle et poétique simplicité dans la langue, parce qu'il représenta la réalité dans le progrès, c'est-à-dire le perfectionnement dans le vrai, dans ce qu'il y a de plus vrai, le vrai pratique. La philosophie romaine représenta le raffinement dans l'abstraction, et, en s'éloignant de la vérité pratique, elle tomba souvent dans la fantaisie, c'est-à-dire dans l'excès de l'imagination isolée penchant vers le faux : mais comme il y a dans l'ensemble des philosophies d'une époque une portion de la raison publique du siècle, si le siècle est raffiné, sa philosophie l'est nécessairement, et la langue de sa philosophie se raffine comme son objet; que s'ensuit-il? C'est que, plus l'esprit humain s'étend, par la pensée, à une plus grande multiplicité d'objets, plus il y a de science à retenir, si je peux le dire — plus il faut qu'il abrége et condense, en quelque sorte, les formes de la pensée, de la science : mais plus il abrége les formes dans les mots, plus il importe, pour les retenir, qu'elles revêtent un aspect saillant, imagé. Plus la pensée est multiple et abstraite, plus il faut qu'elle soit perceptible. En ce sens, c'est le comble de l'art et de la perfection que de réunir sous le moindre volume de mots et d'images les conceptions de l'intelligence. De là naquit, je crois, l'école stoïcienne à Rome dans sa forme littéraire; de là, le genre de Sénèque et de Lucain dans le style. Ils sont condensés et étincelants; ils affectent le trait, et s'ils font école, c'est que le sentiment public éprouve le besoin de cette école[2].

[1] Déjà Polybe déplorait ce goût des jouissances après la Macédoine vaincue. (Liv. 32, fragm. 8.)

[2] On voulait des pensées vives, brillantes de concision; des morceaux de choix resplendissants de poésie. (Tacite, *Dialog. des Orat.*, 20.)

Horace convient que si on brise son mètre, c'est-à-dire la structure de son vers, il n'existe plus[1], tandis que telle beauté d'Ennius survit à la destruction de sa forme. Cela tient à ce que les beautés d'Horace et de son école sont trop extérieures, qu'elles tiennent plus à l'artifice du langage qu'à la qualité de l'idée[2]. Les beautés de forme périssent en effet avec les langues dont elles dépendent; les beautés d'idées et de sentiments se transportent d'une langue à une autre. Il faut savoir le latin pour goûter Virgile; il faut connaître tous les raffinements du grec et du latin pour goûter Horace; il n'est pas nécessaire de savoir le grec pour goûter Homère, ni de savoir l'hébreu pour goûter la Bible. Sénèque perd très-peu à être traduit; Lucain survit à une traduction bien plus que Virgile. L'école stoïcienne visa donc au mérite intrinsèque de l'idée; mais, comme elle méconnaissait le cœur humain parce qu'elle déniait les passions, elle ne représentait que partiellement l'esprit humain qui veut que le sentiment contrôle, éclaire et vivifie l'idée. De là, la nécessité d'une école complète, savoir : l'école rhodienne qui associa la qualité de l'idée raffinée par la marche de la civilisation, à la qualité de l'émotion nécessaire au complément de cette idée perfectionnée. La littérature de Rome impériale gravite donc vers ce double but : élever, perfectionner sa pensée, lui donner plus de qualité en la condensant; mais en même temps élever, purifier son émotion, lui donner un accent plus noble et plus pénétrant. Tant que les lettres païennes reposent sur des croyances publiques, tant qu'elles sont inspirées par un peu de foi religieuse ou politique, ou bien sociale; tant qu'elles ont quelque chose de sérieux à dire à ce triple point de vue, elles tendent à donner de la qualité à la pensée et au sentiment. Quand elles ont perdu leur source d'inspiration en tant que païennes, les lettres romaines deviennent chrétiennes. Comment? Par la supériorité de l'idée et du sentiment. Telle est la clef de tout ce travail. C'est par là que se réfute si aisément, ce me semble, cette prétendue corruption des lettres romaines à dater

[1] « His ego quæ nunc, » etc. (*Sat.*, 4.)

[2] Fénelon reproche à Virgile d'être trop châtié; de n'être ni fort, ni simple, comme Homère. (*Dialog. des Morts*, Horace et Virgile.)

Quintilien est bien forcé d'en venir là. (*De l'Instit. orat.*, 10-1.)

de la décadence de l'école virgilienne, car l'affirmer d'une manière absolue, c'est s'abuser; c'est prendre une forme de l'esprit humain pour l'esprit humain tout entier : pis que cela, c'est prendre je ne sais quel charmant artifice convenu du langage, pour l'unique manifestation de la pensée et du sentiment parmi les hommes. C'est, selon moi, se méprendre fondamentalement.

Cette maxime si répandue de notre temps « que la littérature est l'expression de la société, » — ce qui n'est que très-imparfaitement vrai, ou ne l'est qu'en ce sens que la littérature d'une époque est aussi diverse, aussi contrastée, aussi inconciliable dans ses nombreuses manifestations que l'ensemble des esprits de l'époque qu'elle représente, — a conduit à beaucoup d'applications erronées. Le peuple des écrivains vit en quelque sorte de l'esprit de son temps, parce que ce qui est peuple dans les lettres, manquant d'originalité individuelle, ne peut être qu'un écho, soit du siècle, soit de quelque grande voix dans le siècle; mais un esprit supérieur, soit par la pensée, soit par la forme, exprime sa personnalité bien plus que son temps. En quoi Pascal réflète-t-il la frivolité du temps de la Fronde? Qu'est-ce qu'il y a de commun entre le burin de Saint-Simon et la plume des écrivains de son siècle, au point de vue de la forme et de l'émotion? Qu'est-ce qui faisait pressentir Montesquieu comme forme et comme pensée, quand Montesquieu parut? Lequel représentait son temps de Voltaire ou de Rousseau, l'antithèse l'un de l'autre par le fond et par le style? Quand vint Chateaubriand, quoi donc nous avertissait de sa venue, soit dans le cours des idées, soit dans la langue? Louis XIV polit, dit-on, il tempéra, il disciplina la littérature : je ne serais pas fâché de savoir par quel moyen? Que les esprits fatigués des luttes sanglantes de la Ligue et des tracasseries de la Fronde aient aimé, comme la société contemporaine, le calme grandiose qui accompagna les trois quarts du long règne de Louis XIV, je le comprends, sans que je m'explique pour cela ni les brillants et charmants imprévus de la langue de madame de Sévigné, ni les fantaisies sublimes de la langue de Bossuet. La royauté de Louis XIV ne gouverna pas plus l'individualisme de l'esprit de son temps que la royauté de Louis XV ou que l'autorité napoléonnienne ne gouvernèrent l'individualisme de l'esprit à leur époque. Si la

royauté eût pu amortir l'individualisme intellectuel sous Louis XIV, comment ne l'eût-elle pas amorti sous Louis XV? Comment l'irrésistible puissance du premier empire français n'eût-elle pas amorti les grands esprits du temps? Or, que put Louis XV sur l'individualisme intellectuel de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau? Que put Napoléon sur l'individualisme intellectuel de madame de Staël et de Chateaubriand?

Ce qui est vrai de la société française l'est de toutes, par les mêmes raisons. Le peuple littéraire de chaque siècle est conforme à son siècle : l'élite littéraire est d'abord elle-même, surtout dans ce qu'il y a de plus individuel chez l'homme, le style. Auguste pacifia l'éloquence tribunitienne[1], je le veux bien, en lui ôtant les moyens de s'exercer et de se montrer; mais ce qui pacifia les esprits sous Auguste (comme sous Louis XIV), ce fut la lassitude des discordes[2] : et la preuve que ce ne fut pas la constitution de l'autorité impériale qui produisit la paix des esprits, c'est que sous le règne de Claude la pensée comme la forme s'agitent avec Sénèque; c'est que, sous Néron, la poésie de Lucain est agitée. Non; c'est le tempérament, c'est la trempe des écrivains qui produit ces résultats, ce n'est pas leur milieu politique. Pétrone se gêne-t-il pour railler tout ce qu'il lui plaît, et Suétone laisse-t-il quelque chose à deviner quand il a quelque chose à dire? Si Lucain est agité, s'il s'emporte contre les Césars, c'est plutôt sa bile personnelle qui l'anime que l'esprit de son temps, car quel calme dans l'œuvre de Silius Italicus qui vit des temps si orageux! Quel calme d'esprit dans la Thébaïde de Stace, malgré l'horreur du sujet? Quelle frivole légèreté, quelle familiarité d'allures, même avec Domitien, Martial n'affecte-t-il pas[3]! Qui empêchait Tacite, par exemple, dont la première œuvre, *Agricola*, suppose Domitien mort, d'écrire à sa guise, s'il n'a écrit, comme il l'a fait, que parce que c'était la pente de son génie? Quand les dames romaines affectaient le plus de se montrer, il plaisait à Poppée de se voiler, soit par affectation de décence, soit parce qu'elle était

[1] Tacite, *Dialog. des Orat.*, 38.
[2] « Cuncta discordiis civilibus fessa, nomine principis sub imperium accepit. » (Tacite, *Ann.*, 1.)
[3] *Epigr.*, 6-10.

mieux ainsi, dit Tacite[1]; Tacite n'eut pas d'autre raison que Poppée pour se voiler. Dans le même milieu politique et social, Perse et Tacite voilèrent leur pensée; Sénèque et Lucain aimèrent à l'afficher. Ceux-ci eurent quelque chose d'orageux dans la forme; les Pline, Quintilien, Stace, Martial sont très-calmes sous le même rapport. Il n'y a même rien de turbulent ni dans l'énergie de Tacite, ni dans la passion de Juvénal[2].

La littérature n'exprime donc une époque qu'en ce sens qu'elle est multiple, contrastée, et souvent contradictoire comme les esprits de son temps[3]; ou qu'en ce sens, que le peuple des écrivains ne répète que les idées courantes du siècle. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, et cette distinction me semble capitale, tout grand esprit étant surtout soi dans son siècle, un grand penseur n'est de son siècle que par sa qualité secondaire, le style; comme tout grand écrivain n'est de son temps que par sa qualité secondaire, la pensée. A moins (ce qui se voit) qu'on ne soit en même temps grand penseur et grand écrivain comme Bacon, cas auquel on est comme en dehors de son siècle par son éminence, pour appartenir au genre humain.

La forme politique d'une société change, modifie son activité intellectuelle, j'en conviens; elle ne peut rien sur l'individualisme intellectuel qui, quelle que soit la forme politique dans laquelle il vit, applique sa trempe et son cachet à tout ce qu'il traite. Montesquieu, calme dans sa forme, et bien plus conservateur que révolutionnaire par l'idée, est surtout soi; il est de tous les temps : Mably n'est que de son temps. Voltaire est moitié de tous les temps, moitié de son temps; j'en dis autant de Rousseau qui, souvent aussi, n'est que soi sans être d'aucun temps, car il a un coin de folie : mais ni Voltaire, ni Montesquieu, ni Rousseau n'expriment chacun leur temps, car je ne saurais rien de plus étrange que trois portraits si dissemblables du même temps. J'ap-

[1] « Rarus in publicum egressus, idque velata partis ore, ne satiaret adspectum, vel quia sic decebat. » (*Ann.*, 13-45.)

[2] Sénèque et Lucain sont révolutionnaires, Tacite et Juvénal sont conservateurs.

[3] Notre époque, si agitée, fournit toute une série de grands esprits dont les œuvres respirent le calme, en dépit des sujets qu'ils traitent; et l'inverse n'est pas moins vrai. M. Guizot est calme et conservateur en traitant de la révolution anglaise; M. Michelet est fiévreux et révolutionnaire en écrivant sur l'oiseau ou sur l'insecte.

plique ces réflexions à Rome impériale. Comment tant d'esprits divers y représenteraient-ils leur siècle autrement que dans sa diversité? Il n'y a rien de commun entre la trempe de Suétone et celle de Tacite; entre celle de Stace et celle de Pline. Il y a une grande parenté d'esprit et de sentiments entre Juvénal et Tacite; ils sont tous deux stoïciens mitigés, quoique Tacite soit bien plus stoïcien que Juvénal; ils appartiennent tous deux à l'école rhodienne; ils sont tous deux objurgateurs; ils sont tous deux grands coloristes; ils ont tous deux des mots de génie, des émotions d'une profondeur sans égale : mais Tacite n'épanche son esprit qu'à votre oreille en quelque sorte; il semble ne vouloir nous dire que tout bas des choses redoutables, des choses qu'il veut pourtant que la postérité connaisse. Juvénal vous dit à son tour des choses terribles, mais il les dit tout haut; il les crie par-dessus les toits. L'un et l'autre furent contemporains; ni l'un, ni l'autre ne publièrent leurs œuvres sous la tyrannie; chacun fut soi, chacun écrivit d'après son tempérament : leur milieu social ne fut que leur texte; il les inspira sans doute comme un beau sujet inspire le peintre; mais il ne leur donna ni leur touche, ni leur palette; seulement la marche générale de l'esprit humain les guida pour en user. Leur manière fut le don combiné de leur nature et de leur saison intellectuelle.

L'idéal littéraire d'un peuple tient à bien des causes, qui ne sont pas son organisation sociale. Il tient à la race de ce peuple, à son théâtre d'activité; à son développement historique, au milieu duquel naît et se développe son idiome. Un peuple naît ou artiste ou non artiste; c'est là un fait mystérieux qu'on constate, qu'on n'explique pas. Sur ce point, les peuples sont comme les individus, ils diffèrent d'aptitude comme d'organisation. La race romaine n'était pas artiste : elle était judicieuse et énergique; elle était patiente et tolérante autant qu'impérieuse; elle était forte en même temps que sensible[1]. Elle montra ces qualités, comme les défauts de ces qualités, dans tout ce qu'elle entreprit.

Comme foyer intellectuel, Rome est moins au centre du monde alors civilisé, que la Grèce qui est à juste portée, — c'est-à-dire ni

[1] Je m'en suis expliqué. (Voir le *Peuple romain* et passim.)

trop près, ni trop loin — soit de la Judée, soit de l'Égypte. La civilisation étrusque est tout à la fois bornée et importée; elle n'est pas suffisamment native, suffisamment indigène, comme toute grande civilisation. Rome toujours en guerre en Italie, avant de se répandre dans le monde, n'a pas le temps de se recueillir pour constituer son originalité littéraire pendant ses luttes italiques: puis, elle conquiert le monde si rapidement[1] et avec une telle fièvre d'animation qu'elle ne se sent vivre que par sa conquête; et dès qu'elle se repose, elle trouve à côté d'elle une civilisation littéraire si belle, si récente, si complète, qu'il semble que Rome n'ait qu'à accepter ce qui vient de croître, ce qui vient, en quelque sorte, de mûrir pour elle. Puis, par cela même que Rome s'est constituée de mille éléments divers dès son berceau, par cela même qu'elle aspire à s'identifier la diversité des peuples du monde[2], Rome s'abstient, par principe comme par nature, de tout ce qui tend à l'isoler, à la parquer, à l'originaliser, si je peux le dire. Voyez au contraire comme l'Égypte se concentre dans son Orient, et comme elle se recueille dans les mystères de sa vie morale; voyez comme la Judée, d'où sortiront la Bible, l'Évangile et le christianisme, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus neuf dans toute l'antiquité, s'isole dans son territoire et dans ses mœurs[3] comme pour préserver l'un et l'autre de l'invasion étrangère toujours imminente.

Pour sa langue, Rome n'est longtemps en contact qu'avec des pâtres[4]; elle n'entrevoit la Grèce que lorsque son idiome est déjà constitué. La langue romaine ne pouvant s'organiser pour l'imagination, se constitue pour l'administration, pour la jurisprudence, pour la politique, pour l'histoire; c'est la langue de la puissance; elle a de la dignité native, de la concision, je ne sais quoi de grand et d'impérieux. Cicéron finit par la croire aussi riche que la langue grecque[5]; il est sûr pourtant qu'elle n'en a ni les ressources iné-

[1] Moins de cinquante-trois ans lui suffirent pour ce résultat. (V. Polybe, prologue et liv. 6, fragm. 6.)

[2] « Incredibile memoratu quam facile coaluerint. » (Salluste, *Catil.*, 6.)

[3] Ils ne donneront leurs filles à nulle des autres nations, ils ne demanderont à nulle autre nation des épouses pour leurs fils. (Néhémias, ch. 10, v. 30.)

[4] « Nos ancêtres n'étaient que des bergers, des pâtres, quand on ne voyait sur ces plages que des bois et des marais. » (Tite-Live, *Hist.*, 5-53.)

[5] *Traité des vrais biens*, 1-3.

puisables naissant et de la diversité des dialectes grecs qui sont autant de langues artistiques travaillées par des races distinctes admirablement douées; et, de la facilité de combiner des mots composites par la conjonction de deux mots connus : comme il est sûr qu'elle n'en a ni la variété, ni la souplesse euphonique, ni la simplicité naïve, ni le charme, ni ces mille conditions de la grâce dont l'oreille et le goût sont des juges si délicats. Lisez une page grecque et une page latine : quelles musiques différentes, et comme le charme grec l'emporte[1] !

Ce qu'il y a de capital surtout, dans cette appréciation générale, c'est que les croyances religieuses, qui constituent le plus haut idéal d'un peuple, ne furent qu'un élément secondaire de l'idéal littéraire à Rome. La Grèce avait épuisé l'idéal religieux païen quand Rome put être lettrée. Pour apprécier la légitimité des considérations qui précèdent, appliquons-les à l'Italie moderne. Rome fut trop loin de l'Orient pour être le centre de la civilisation orientale; elle fut à sa place pour être le centre de la civilisation occidentale. La race des premiers Romains fut peu artistique. Avec une tout autre séve dans ses populations, l'Italie a contracté le tempérament le plus propre aux arts. Rome, capitale de la politique du monde, produisit la jurisprudence; Rome, capitale du monde religieux moderne, a donné à tous les arts le cachet supérieur du nouvel idéal dont elle était le siége. Le théâtre n'a pas changé matériellement, mais les conditions morales qui animaient les populations, sur ce théâtre, ont changé; ce changement fondamental a produit tous les autres[2].

Toute littérature a deux éléments : l'élément spontané; l'élément imitatif, soit qu'on imite chez soi, soit qu'on imite ailleurs. La littérature spontanée est la seule qui soit l'expression partielle de la société[3]. On n'imite que lorsqu'on ne peut être soi; on ne copie que lorsqu'on ne sait pas même imiter. En général, la littérature latine manque d'individualité. On en trouve à peine dans

[1] Combien Sénèque sait caractériser les deux langues! « Quandiu steterit aut latinæ linguæ potentia, aut græcæ gratia. » (*Consolation à Polybe*, ch. 21.)

[2] L'Italie est devenue artiste et savante; ce que ne fut pas Rome païenne.

[3] Chez les petits comme chez les grands esprits. — Il ne sagit pas ici de la qualité des écrivains, mais du tour que prend leur pensée pour se produire.

son premier âge. Caton l'Ancien rappelle, par sa manière, ou Sully ou tel autre contemporain de Sully, mais on ne trouve chez les Romains rien qui ressemble à Rabelais, Montaigne, la Fontaine, Molière, Saint-Simon. C'est qu'en littérature comme en politique, l'antiquité subordonnait l'élément individuel à l'élément collectif, et que, si la Grèce sacrifia peut-être trop la nature au convenu de son idéal artistique, Rome sacrifia plus encore sa personnalité au génie grec.

Rome connut le genre tragique, elle s'y essaya; elle ne put y exceller. Les drames de Sénèque le Tragique ne sont que des thèses de rhéteur sous forme de dialogue et en vers. Ce sont des déclamations faites pour être lues, non pour être représentées [1]. C'est que Rome eut ses tragédies en action, ses combats du cirque où toutes les formes de la douleur et de la mort provoquaient des émotions autrement puissantes que des souffrances imaginaires. Le gladiateur mourant en réalité, refroidit Rome sur Œdipe aveugle en apparence, ou sur Iphigénie qu'on feignait de sacrifier. Il n'y eut pas de tragédie à Rome parce qu'il n'y eut pas de scène tragique, et il n'y eut pas de scène tragique parce qu'il y eut le cirque [2].

L'épopée romaine fut défectueuse parce qu'elle fut trop artificielle. Homère, le Dante et Milton ont des croyances; on ne sent pas de croyances chez Virgile, chez Lucain, chez Stace. Virgile écrivit trop tard pour que la société romaine, déjà philosophe, pût s'intéresser à sa résurrection factice de l'esprit étrusque, au sujet du paganisme qu'Homère avait mieux chanté que Virgile. Lucain célébrait la liberté républicaine au moment où la conviction de l'impuissance de cette liberté était la plus forte; Stace remontait au berceau des fables grecques quand déjà le christianisme menaçait non seulement la mythologie, mais la société païenne. Ce qui manqua donc aux épiques romains, ce fut le souffle inspirateur. Ils firent leurs épopées avec un immense talent; ils n'en firent pas avec des croyances. Il n'y en eut pas assez chez les poëtes pour

[1] Voir Quintilien, *De l'Instit. orat.*, 10-1; voir aussi le *Dialog. des Orat.* de Tacite, 2, 3. 9, 12.

[2] « Media inter carmina poscunt
Aut ursum, aut pugiles. » (Horace, *Épît.*, 2-1.)

composer des poëmes si grandioses; il n'y en eut pas assez dans le public pour les faire lire avec la foi, avec la passion que leur objet réclame.

La satire est toute romaine, dit Quintilien[1]. Mais qu'est-ce que la satire? Si l'on entend par là, l'art de médire avec esprit, la satire n'est pas plus romaine qu'athénienne. Si Quintilien l'entend d'un petit poëme en vers malins, sorte d'esquisse de comédie comme chez Horace, ou bien esquisse de tragédie comme chez Juvénal, ce genre, en tant que forme, n'est rien par lui-même, puisqu'il n'a pas de cadre déterminé; il n'est quelque chose que par ce qu'on y met, si bien qu'en ce sens la satire peut se trouver partout, comme nulle part. La satire est partout où on la place; le titre n'y fait rien. Il en est de la satire comme du sarcasme et de l'ironie, qui sont une forme de l'esprit plutôt qu'un genre de composition. C'est ainsi que Shakespeare et Racine sont très-satiriques, et satiriques plus vigoureux qu'Horace; c'est ainsi que les Grecs furent très-satiriques avant les Romains[2]. En un autre sens, il est vrai que la satire fut nationale à Rome. Elle y fut d'abord une protestation de la liberté, puis du bon sens, puis des bonnes mœurs. Elle fut à ce point de vue une sorte d'application de la censure romaine; et ce fut quand la grande institution de la censure eut péri pratiquement en se laissant déborder par les mœurs[3], que Sénèque, Pline l'Ancien et Tacite, en prose, que Juvénal en vers foudroyants, suppléèrent la censure dans l'intérêt des mœurs. Les déclamations de Sénèque et de Pline ne furent, on l'a vu, que des censures individuelles que les traditions romaines apprenaient à goûter malgré leur puérilité générale[4]. Dans Agricola, Tacite est un censeur politique; comme dans la Germanie, il est un censeur social: c'est ainsi que par son public, ses écrivains, son objet et son influence, la satire est romaine; c'est en ce sens seulement que Quintilien dit vrai.

[1] *De l'Instit. orat.*, 10-1.

[2] « Numeros animosque secutes
Archiloqui. » (Horace, *Épît.*, 1-19.)

[3] Toujours par comparaison avec l'antique simplicité.

[4] Il y en a qui sont dignes du docteur Pancrace, quand il s'écrie : « N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau? » (Molière, le *Mariage forcé*, sc. 6.)

On peut même ajouter que si Rome eut des comiques, un grand et vrai comique en Plaute (car le cirque ne fit pas double avec la comédie comme avec la tragédie), les satiriques firent obstacle aux comiques[1]. Par exemple, on jouait à l'amphithéâtre, des farces en action, des scènes dont le caractère tenait du drame et de la parade; mais pour la fine ou la vigoureuse peinture des mœurs, on la laissa aux satiriques. La littérature comique, exclue de la scène par l'indifférence publique[2], se réfugia dans la satire et elle fut la bienvenue. C'est encore ainsi que la satire fut plus particulièrement romaine.

Rome excella dans les œuvres didactiques, œuvres d'observation, de patience, de bon sens, et traitant même de ce que le Romain pratiquait si bien, l'imitation. Quoi de plus parfait en ce genre, et par les qualités fondamentales dont je parle, que l'*Art poétique* d'Horace? Quoi de plus riche que les traités oratoires de Cicéron; de plus brillant que le *Dialogue des Orateurs* de Tacite; de plus complet, de plus sage, de plus achevé soit par le fond, soit par la forme, que l'*Institution de l'orateur* par Quintilien? Les Romains enseignent toujours magistralement. Qu'ils aient écrit sur l'art militaire, sur l'art des constructions, sur l'agriculture, ces graves esprits ont laissé des œuvres capitales. Partout où il faut surtout de l'observation, du bon sens, de l'esprit pratique, les Romains sont dans leur nature, et ils excellent.

Les Grecs aimaient le paysage dans la nature[3]; les Romains aimaient les récoltes de leurs champs[4], les eaux vives de leurs sources, l'ombre et le froid de leurs forêts[5]; ils étaient laboureurs, ils étaient campagnards plutôt que paysagistes. S'ils goûtaient la nature moins idéalement que les Grecs, ils l'aimaient plus tendrement. C'est comme sentiment des délices pures et suaves de la

Horace caractérise les comiques latins. (*Épît.*, 2-1.)

[2] *Ibid.*

Calypso retenait Ulysse « dans une grotte solitaire, au milieu de ses rochers et de ses bois. » (Début de l'*Odyssée*.) La grotte, les rochers et les bois ne sont là qu'un paysage. — « Bien des oiseaux volent sous les rayons du soleil. » (*Ibid.*, ch. 2.) C'est tout un paysage.

[4] « Molli paullatim flavescet campus arista...
Incultisque rubens pendebit sentibus uva. » (*Églog.*, 4.)

[5] « Et fontis sacros, frigus captabis opacum. » (*Ibid.*, 1.)

campagne que les églogues de Virgile ont de l'attrait. Les personnages en sont ternes, ce qu'ils disent est insignifiant, mais le cadre où le poëte les place est peint si délicatement que le principal s'évanouit devant l'accessoire ; l'action n'est rien, le théâtre est tout. Encore n'est-il lui-même qu'un délicieux pastel dont les teintes fines et vaporeuses [1] provoquent une indéfinissable et douce rêverie, où ce qu'on sent et ce qu'on imagine l'emporte sur ce qu'on voit [2]. C'est ainsi que se combinent dans ces minces productions, le cœur et l'art de Virgile : l'invention en est absente; le poëte n'y parle pas; il n'y peint qu'à demi teintes; mais il émeut par ce qu'il est ému, car on sent qu'il aime ce qu'il chante.

On le sent bien plus dans les Géorgiques. Pourquoi ce poëme est-il si parfait? C'est qu'il a chanté ce que les Romains aimaient passionnément, l'agriculture [3]; c'est qu'il a idéalisé, sans les dénaturer, les champs, le labourage; c'est que Virgile a immortalisé avec l'émotion de ses goûts et de son génie, ce qui était dans les goûts et le génie de la race romaine. Il dit lui-même : J'ai chanté les bergers, les laboureurs, les guerriers; c'était bien Rome tout entière qu'il chantait ainsi. Mais Théocrite avait déjà mis tout le génie grec à chanter les bergers; Homère tout le génie grec à chanter les guerriers; l'idéal antique était atteint à ce double point de vue : il ne restait plus à Virgile qu'à mettre tout le génie romain à chanter les laboureurs [4]. C'est ce qu'il a fait avec un mérite de science et d'observation, avec un don de poésie et de sentiment, avec un choix de détails et une heureuse dimension de cadre qui sont la perfection idéale. Les Géorgiques sont une grande originalité tout à la fois virgilienne et romaine.

J'appliquerai le même ordre d'idées au traité *des Devoirs* de Cicéron. Si vous le considérez dans la forme, il est Grec tant l'art

[1] « Sive sub incertas zephyris motantibus umbras. » (*Églog.*, 5.)

[2] « Namque notavi
Ipse locum aeriæ quo congessere palumbes. » (*Ibid.*, 3.)
« Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras;
Nec tamen interea raucæ tua cura palumbes,
Nec gemere aeria cessabit turtur ab ulmo. » (*Ibid.*, 1.)

[3] « Non canimus surdis, respondent omnia sylvæ » (*Ibid.*, 10.)

[4] « Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram
Vertere... » (Début des *Géorgiques*)

y est pur et savant : si vous le considérez par le fond, il est doublement Romain ; et parce qu'il traite des bases du droit civil, — savoir : le droit naturel et la morale sociale, — c'est-à-dire de l'objet des prédilections de Rome ; et parce qu'il puise, pour son but, aux meilleures sources connues[1]; et que, dans cette association soit de règles irréprochables, soit d'exemples éloquents, l'auteur déploie cet esprit de choix, cet esprit pratique, cet éclectisme supérieur qui fut, en tout genre, le cachet du génie romain. C'est par là que le *traité des Devoirs* est resté l'une des œuvres les plus goûtées, les plus fructueuses, les plus belles de son auteur, et qu'il personnifie au plus haut point l'idéal romain comme les Géorgiques. Le *traité des Devoirs* est la philosophie, c'est la préface naturelle du droit romain.

Le génie discipliné, pratique et déjà un peu sceptique de Rome au moment de son développement littéraire, était inconciliable avec le désordre impétueux et l'enthousiasme tout idéal de la poésie lyrique; de celle qui veut le moins de réflexion et le plus d'imagination. Rome a manqué de ce génie quoiqu'elle ait beaucoup tenté dans ce genre, selon Quintilien : car malgré le suffrage de cet excellent juge[2] que frappaient trop les beautés artificielles du langage aux dépens de l'invention[3], Horace me paraît un lyrique médiocre. Fénelon le trouve trop tourné, c'est-à-dire trop travaillé, trop tourmenté dans son style[4], défaut capital surtout dans l'ode qui doit respirer je ne sais quelle fureur poétique pleine d'audaces de tout genre; où l'inspiration doit repousser partout le calcul : mais, de plus, Horace n'est lyrique qu'à force de mythologie, qu'à force d'entasser l'emploi de ces mille fables, de ces mille dieux païens dont il était le premier à se moquer. Comment ne serait-il pas froid dans ce vain artifice de son talent luttant contre ses convictions? Cet esprit railleur, timide et correct, n'était pas né pour l'ode véritable; les merveilles d'art qu'il a laissées, sous ce nom, manquent de vie parce qu'elles manquent d'émotion. J'en excepterai pourtant deux ou trois où le vieux patriotisme

[1] *De Offic.*, liv. 1-3, 6. — [2] *De l'Instit. orat.*, 10-1.

[3] Lucrèce lui semble secondaire, parce qu'il ne sait pas faire la phrase : *phrasin.* (*Ibid.*)

[4] *Dialogue des Morts*, Horace et Virgile.

romain l'inspire autant qu'il peut inspirer un ancien soldat qui rit en s'accusant de poltronnerie; et n'est-il pas digne en effet de chanter Régulus bravant la férocité de Carthage!

J'ai montré ailleurs[1] que le droit romain était la grande originalité intellectuelle de Rome. Sur ce point, Rome fut sans modèle comme sans rivaux; le temps a consacré son œuvre qui fut la sublime création de plusieurs siècles. On a imité, on a commenté, on a répété le droit romain plutôt qu'on ne l'a perfectionné en l'étudiant; et jusqu'à ce jour, par l'idée comme par l'expression, le droit civil romain est comme le dernier mot de la justice humaine et de la dignité littéraire.

Je dirais que le genre épistolaire fut une des supériorités romaines si nous ne manquions complétement de ce genre de manifestation de l'esprit grec : mais si la Grèce ne nous légua rien sur ce point, — qu'à défaut de productions d'un certain mérite, — c'est quelque chose pour Rome d'y avoir excellé. Or, en prose, Cicéron et Pline, comme Horace en vers, sont éminents dans l'épître. Cette manifestation de l'intelligence devait convenir à des esprits tout à la fois sérieux, observateurs, communicatifs; à des âmes d'une grandeur simple, sincère, douée de sensibilité. Dans l'épître, Horace est plus naturel qu'en tout le reste; il y laisse plus battre son cœur[2]. Personne n'ignore que les lettres de Cicéron sont des chefs-d'œuvre; on ne méconnait pas plus le rare mérite de celles de Pline. Qui ne sait que les épîtres à Lucile sont la plus franche et la plus éloquente expression de la philosophie de Sénèque?

J'aurais à montrer ici combien Rome fut digne de la Grèce par ses productions historiques, mais c'est en jugeant Tacite que je me réserve d'apprécier ce beau côté des lettres romaines. Je sortirais du cadre dans lequel je trace l'idéal littéraire romain si je traitais de l'histoire comme elle en est digne, ou je manquerais

[1] Voir mon étude sur le *droit romain*.

[2] « Te dulcis amice reviset
Cum zephyris, si concedes, et hirundine prima. » (*Eptt.*, 1-7,)
« Hæ latebræ dulces, etiam, si credis amœnæ
Incolumem tibi me præstant septembribus horis. » (*Ibid.*, 1-14.)

Il descend aussi bien bas dans ses épanchements :

« Me pinguem et nitidum bene curata cute revises,
Quum ridere voles Epicuri de grege porcorum. » (*Ibid.*, 1-4.)

à ce beau sujet même, si je ne le traitais pas selon son importance; je dois donc l'ajourner.

En somme, Rome ne peut revendiquer comme originalité de son idéal, que le genre didactique. Là, elle est inventrice et supérieure; ailleurs, elle n'est qu'imitatrice et subalterne; ailleurs, elle a de grands esprits plutôt que de grandes œuvres. La Grèce n'a pas de lettrés plus artistes qu'Horace et que Virgile; elle n'en a pas de plus brillants que Sénèque, de plus saisissants et de plus sublimes que Lucain. Je ne sais pourquoi; mais à Rome les esprits l'emportent visiblement sur les œuvres; il semble qu'ils feraient mieux si la Grèce ne les eût frustrés de ce qu'ils pouvaient faire; si la Grèce n'avait en quelque sorte tari l'idéal païen[1] quand Rome put parler. Et la preuve de la vérité de ceci, c'est que Rome excelle dans ce que la Grèce ou n'a pas traité, ou n'a pas épuisé. Si la Grèce possède Anacréon, Rome peut s'honorer d'Ovide, deux esprits différents, mais tous deux charmants. Les Grecs, si poëtes, n'ont rien laissé de bien tendre en amour[2]; les Romains si positifs, si guerriers, si durs en apparence, ont créé[3], ils ont immortalisé l'élégie: à quelques égards, Virgile même n'est qu'un sublime élégiaque. Le droit romain, qui a constitué si fortement la famille, a été loin de l'irriter ou de la dessécher en la constituant : nulle part les affections de famille en tout genre, à tous les degrés, n'ont plus d'accent que dans les lettres romaines. C'est là l'un des cachets caractéristiques de l'esprit romain[4]. Il y a plus; si le Romain n'a pas inventé l'expression du sentiment, il l'a certainement plus développée que l'esprit grec. Il y a plus de sensibilité, il y a une sensibilité bien plus profonde dans le génie romain que dans le génie grec. Comme sentiment, les Grecs ne peuvent rien opposer à Virgile[5], rien à

[1] L'*idéal païen*, tout est là; car, autre idéal, autres œuvres.

[2] A part les stances connues de Sapho, qui, après tout, n'expriment qu'une flamme sensuelle. (Voir d'ailleurs Quintilien, *De l'Instit. orat.*, 10-1.)

[3] Je ne puis que présumer; mais le génie romain, qui créa l'âme de Didon, dut créer la passion élégiaque.

[4] « Incipe parve puer risu cognoscere matrem...
Incipe parve puer cui non risere parentes. » (*Églog.*, 4.)

[5] Homère, tout Homère qu'il est, n'a conçu ni Euryale et Nisus, ni Didon. S'il est un homme qui personnifie Rome, c'est bien Jules César. Or, d'après Apulée, le ca-

Tibulle, rien à Juvénal. Juvénal est à lui seul tout un monde de sentiments que la Grèce ou n'a pas connus, ou n'a connus que superficiellement. Dans l'histoire, Tacite porte et la trempe et l'émotion de Juvénal. Le stoïcisme lui-même s'est attendri à Rome. Épictète a autant d'onction que Zénon semble avoir eu de sécheresse ; Marc-Aurèle exprime admirablement jusqu'à la mélancolie.

La Grèce eut donc des œuvres littéraires plus belles et plus variées que n'en eut Rome, soit par aptitude de race, soit par bonheur d'idiome et d'avénement historique, soit par d'autres causes mystérieuses esquissées ci-dessus ; mais Rome fut moins inférieure à la Grèce par la qualité de ses esprits que par la qualité de ses œuvres. Elle atteignit l'idéal dans ce qu'elle put créer, et le droit romain, par exemple, est un monument qui éclipse la Grèce par la magnificence et la solidité de ses proportions, en même temps que par le fruit civilisateur qu'il renfermait pour le monde. Si la Grèce eut pour idéal le charme, Rome eut pour idéal la grandeur, elle eut pour idéal le sentiment. C'est par le développement du sentiment qu'avant le christianisme Rome a le plus mérité de l'esprit humain. La Grèce nous avait ornés de tous les dons de l'intelligence ; Rome nous a dotés plus largement des trésors de l'âme, si bien que si la Grèce fut l'esprit, Rome fut le cœur du monde antique. Cela est si vrai que de notre temps encore l'Italie est restée la mère et comme l'institutrice du sentiment, depuis le Dante jusqu'à Silvio Pellico.

De même que nous croyons au progrès comme au perfectionnement de l'esprit humain, les anciens croyaient à son dépérissement graduel et à sa décadence. Selon le dogme antique, Jupiter avait dit aux hommes une fois pour toutes ce qu'ils ont besoin de savoir [1] ; il ne fallait pas chercher autre chose [2]. On était convaincu que les hommes, en s'éloignant du type primordial, allaient en dégénérant. Sommes-nous dans le vrai ? Les anciens y étaient-ils?

ractère de l'éloquence césarienne, c'était le feu, la passion : « Cæsar calorem. » (Apulée, *Apologie*.)

[1] « Dixitque semel nascentibus auctor
Quidquid scire licet. » (*Phars.*, liv. 9.)

[2] « Hoc satis est dixisse Jovem. » (*Ibid.*)

ou serait-il vrai qu'en dégénérant, à quelques égards, les hommes progressent à d'autres; mais ne dégénèrent et ne progressent que très-lentement, très-mystérieusement, presque à l'insu de l'humanité, ou sans qu'elle ait la conscience claire du travail qui la transforme? Quoi qu'il en soit du dogme en lui-même, celui des anciens portait bien plus que le nôtre à l'imitation des œuvres antiques comme plus proches de l'idéal, et par leur date et par leurs auteurs; mais malgré le dogme antique et l'imitation artistique qui en semblait la conséquence, l'humanité se transformait insensiblement, et l'esprit humain qui n'existe pas exclusivement chez les lettrés, mais que représentent les peuples et ce que j'ai déjà nommé la raison publique, contractait, par l'effet du temps, des besoins qu'il fallait satisfaire.

L'homme repousse instinctivement et par dignité personnelle le sentiment de sa déchéance; c'est pour cela qu'une génération ne peut consentir à n'être que l'écho d'une autre. Homère et Platon ne pouvaient pas exclusivement satisfaire éternellement le monde; l'humanité avait de nouvelles idées, surtout une plus grande complication d'idées; il fallait tout à la fois concréter cette masse d'idées[1], les élucider, les rendre sensibles pour l'éducation et la direction des hommes; il fallait leur donner du cachet en les raffinant. C'est ce double travail que fit surtout l'école littéraire stoïcienne. Sénèque donna du cachet aux idées, en les raffinant : mais l'esprit humain n'a de véritable puissance qu'à l'aide du sentiment, car c'est par là qu'il agite, c'est par là qu'il remue les hommes, c'est par là qu'il les détermine à l'action. Aussi le stoïcisme eut-il son poëte, lequel, s'adressant au sentiment de l'admiration, produisit le sublime, mais un sublime fragile, puisqu'il ne reposait que sur l'orgueil humain; ou un sublime stérile, puis-

[1] Ce ne sont pas les idées *premières* qui se multiplient dans l'humanité, mais bien leurs conséquences; savoir, les idées indirectes qui découlent ou qu'on prétendrait faire découler de celles-là. C'est le travail des idées indirectes qui est très-complexe parmi les hommes. Platon et Aristote, qui possèdent si parfaitement les idées premières, sont bien en retard du temps actuel, pour les idées indirectes. Quel chemin d'Aristote à Cuvier pour les sciences naturelles; et de Platon, à Pascal ou à Bossuet pour la science de l'homme! — Platon disait déjà de son temps : « On offre à une âme complexe des discours complexes, et, au contraire, à une âme simple, des discours simples. » (Le *Phèdre*.) Très-bien; mais que faire quand, comme chez nous, les âmes et les discours sont complexes? Il faut simplifier la complexité pour la rendre accessible.

qu'il avait pour dogme le néant : puis le cœur n'aurait amené le sublime chez un stoïcien qu'à son insu, contre son gré et comme en démentant la secte. Après tout, le sentiment du sublime ne remplit pas seul le cœur des hommes ; le sublime n'est même pas accessible à tous les cœurs. L'école stoïcienne était donc incomplète ; elle devait faire place à une école plus large ; à celle qui admettrait l'idée sous tous ses aspects, le sentiment dans toute sa variété, dans ses grandeurs comme dans ses faiblesses. Ce fut là le programme, si je peux le dire, de l'école rhodienne. Cette école épuisa l'idéal païen comme pensée et comme sentiment pour s'éteindre dans Marc-Aurèle, après avoir jeté son plus grand éclat dans Juvénal et dans Tacite. Ce qui survint ultérieurement dans ce que les lettres romaines ont de saillant, n'appartint plus à l'idéal païen, mais à l'esprit nouveau qui devait apporter à l'idée comme au sentiment, parmi les hommes, la vérité, la sanction, l'ampleur, ce je ne sais quoi de complet qui leur manquait jusque-là. Nous y reviendrons.

Mais plus je réfléchis sur le caractère distinctif des lettres au second âge impérial, plus je trouve qu'il est vrai de dire qu'elles brillent encore plus par l'éminence des esprits que par celle des œuvres, et qu'à part Tacite et Juvénal, elles ont laissé plutôt d'admirables fragments que des productions achevées. Sénèque, Lucain, les Pline, Stace ont des fragments d'une incomparable beauté. Juvénal lui-même n'est-il point, par son esprit, bien au-dessus de son genre, quelque perfection qu'il lui ait donné, car qu'est-ce que la satire, en tant que cadre ou que titre, pour donner leur vrai prix aux inspirations épiques, morales, oratoires, tragiques de Juvénal? Qu'est-ce que l'épître en soi pour renfermer les trésors de style et d'aperçus que Sénèque a déposés dans ses épîtres à Lucile[1]? A part donc Tacite, les écrivains du second âge impérial ont mis leur génie dans des détails. Ils n'ont pas peint de toile complète ; ils n'ont pas sculpté un grand tout ; mais dans leurs conceptions tronquées il y a tant de puissance qu'on peut les comparer à des ensembles plus vastes et moins saillants.

[1] Quintilien sait faire aussi la distinction requise entre l'esprit de l'écrivain et son œuvre, quand il dit d'Archiloque : « Adeo ut videatur quibusdam quod quoniam minor est, materiæ esse, non ingenii vitium. » (*De l'Instit. orat.*, 10-1.)

Expliquons ceci : n'eussions-nous de Pascal que ses *Pensées*, ces seuls fragments ne le classeraient-ils point par la force de l'idée, par l'éclat de la forme et par l'ardeur du sentiment au niveau de ce que l'esprit humain a eu de plus grand? Sans nul doute, selon moi. Cela me suffit pour classer tout ce qui suivit l'école virgilienne. — Dans l'idéal païen (c'est-à-dire sous le bénéfice de la puissance et de la faiblesse de cet idéal), l'école stoïcienne et l'école rhodienne rivalisent avec l'école virgilienne. Nous verrons que l'école rhodienne, représentée par Tacite, la surpasse. Quelques fautes commises, quelques taches n'y font sérieusement rien que pour les grammairiens.

Quand on compare entre elles deux littératures, deux âges littéraires, les défauts comptent à peine parce qu'ils périssent pour la postérité; ce qu'il faut compter exclusivement, ce sont les beautés[1]. Si la seconde littérature, si le deuxième âge littéraire a produit des beautés originales, des beautés qui lui sont propres, c'est là son mérite, c'est là son titre à vivre : surtout si ces beautés ont une qualité supérieure à celles de l'âge antérieur, si elles ont élevé l'idéal de l'art. C'est ainsi qu'un seul statuaire qui aurait trouvé un type supérieur de tête humaine, fût-il mauvais dans tout le reste, n'en serait pas moins très-haut placé par ce type de tête qui élèverait l'idéal de la sculpture. J'en dirai autant d'une beauté moindre, de celle des draperies si l'on veut : un sculpteur qui pousserait le talent des draperies à un degré inconnu jusqu'à lui, fût-il médiocre en tout le reste, aurait un rang à part par ce talent par lequel il aurait élevé l'idéal de l'art. Lucain, par exemple, a donné à la langue latine plus de personnalité, plus de virilité, plus d'accent qu'elle n'en eut jusqu'à lui; sa touche est plus romaine que celle des poëtes ses devanciers; il n'imite pas, il est créateur. On a dit de Corneille qu'à la différence de Racine, qui a peint les hommes comme ils sont, Corneille les a peints comme ils devraient être; cela est vrai, et c'est l'honneur de Corneille. Il n'a pas copié, il a inventé ses modèles. Il a élevé parmi les hommes l'idéal de l'honneur, l'idéal du devoir, l'idéal du sacrifice; il a ennobli, par son idéal, l'âme et la conscience humaines.

[1] Le seul quatrain de Saint-Aulaire me suffit pour l'inscrire parmi les poëtes les plus charmants.

C'est sa grande gloire; c'est en cela qu'il surpasse non-seulement Racine, mais tous les tragiques. — De son côté, si Lucain n'a pas tracé de vrais caractères romains, il a trouvé mieux que personne la langue des sentiments romains. La fierté, la grandeur romaine; je dis plus, la fierté humaine n'ont jamais mieux parlé que par Lucain quand il est sublime : cela est si vrai que Corneille, qui n'emprunte rien à Virgile, va jusqu'à copier Lucain. Si bien que je ne sais rien de plus beau que Lucain traduit par Corneille, c'est-à-dire que la sublimité de la pensée stoïque, vivifiée par une voix chrétienne.

Le Dante s'écrie dans son *Paradis* : « O si je savais exprimer aussi bien que je sais imaginer ! » Les écrivains du second âge impérial, agités de l'esprit nouveau, eurent des aspirations, eurent des pressentiments, eurent des perceptions confuses d'un idéal qu'ils ne surent pas exprimer parce qu'il n'était pas le leur, mais dont ils sentaient l'influence parce qu'il planait sur eux. Ils créèrent la langue philosophique, la langue polémique de cet idéal. Quand Sénèque s'écrie : « Il n'y a pas de vrai contre le vrai, » il parle comme plus tard parlera Bossuet. Il crée la langue de combat de Tertullien et de saint Augustin, comme Lucain fournira la trempe de la langue de Polyeucte. C'est par là que se manifestent les grands esprits du second âge impérial, plus grands que leurs œuvres.

Quand Pascal écrit sur les grands hommes, « ils ne sont pas suspendus en l'air tout abstrait de notre société; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée, mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau et s'appuient sur la même terre, et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes[1]; » non-seulement Pascal pense comme Sénèque dont il copie l'idée, mais il écrit dans le style heurté, contrasté, antithétique des stoïciens. Quand le même Pascal nous dit encore : « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir des admirateurs; et les philosophes même en veulent, et ceux qui

[1] *Pensées*, édit. Havet, art. 6-30.

écrivent contre, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie, et peut-être ceux qui me liront[1]... » Dans cette sortie sur la gloire, Pascal pense comme Juvénal, mais il parle en stoïcien. Tout est choc, tout est fièvre; tout est effet dans ce sublime fragment de Pascal. Cette langue et la langue virgilienne n'ont rien de commun. Est-ce Pascal, n'est-ce pas Sénèque qui semble encore avoir jeté ce coup de pinceau : « La douceur de la gloire est si grande qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime[2]? — Non, la forme virgilienne est étrangère à cet ordre de beautés; elle serait complétement impuissante à les produire. Disons-le donc, elle n'est pas la seule beauté, même de forme, de l'esprit humain. Non-seulement elle ne le fut pas sous le paganisme, c'est-à-dire sous l'idéal païen; mais elle le serait bien moins sous l'idéal chrétien après le Dante et Shakspeare, après Bossuet et Pascal[3].

La plus grande perfection de l'art, c'est de ressembler à la nature; mais la plus grande perfection de la nature imitée, c'est de s'empreindre de l'idéal de l'art. Toute création intellectuelle qui atteint au faîte du genre a deux grands auteurs, la nature et l'artiste; la nature, pour donner un corps à la pensée de l'artiste; l'âme de l'artiste, pour idéaliser, pour vivifier cette forme qu'il emprunte à la nature.

Dans le lion, par exemple, il y a la nature bestiale et la nature idéale. Le lion est une bête féroce, en même temps que le roi des animaux[4]. Barye en représente admirablement la nature bestiale; les lions héraldiques, les lions symboliques de la sculpture en représentent la nature idéale. Quand on pose sur la tête du lion une couronne, ce n'est pas le mangeur d'antilopes que l'on honore ainsi; ce qu'on revêt de ce signe c'est le roi de la création après l'homme; ce qu'on couronne en lui, c'est la vaillance, c'est la force, c'est la magnanimité; pour rehausser ainsi le lion, il faut l'idéaliser. Ceux qui mettraient un lion de Barye sur un écusson

[1] *Pensées*, édit. Havet, art. 2-3. — [2] *Ibid.*, art. 2-1.

[3] N'oublions pas que notre civilisation se complique de toute la civilisation littéraire antique dont nous avons hérité, et que nous avons plus à condenser que les anciens.

[4] Même observation pour l'aigle, à qui tout ce que je dis du lion est applicable.

ou dans un monument sculptural ayant une signification symbolique, commettraient un contre-sens. Ceux qui, pour peindre Pégase ou Bucéphale, copieraient avec succès un beau cheval barbe, ou anglais, ne seraient pas plus heureux s'ils ne savaient idéaliser leur type. Ce n'est pas le peintre qui créera Pégase ou Bucéphale, c'est l'artiste; la nature n'y sera que pour très-peu.

Les épicuriens comprenaient merveilleusement la nature sous les charmes divers de la forme; ils avaient le sentiment très-éminent du plastique[1]. Les stoïciens ne comprenaient pas moins bien les diverses manifestations de la pensée. Personne n'a plus idéalisé la matière que Virgile[2]; personne n'a plus raffiné, ni souvent mieux peint la pensée que Sénèque : mais l'école épicurienne, si délicieuse pour les sens, laisse beaucoup à souhaiter à la pensée, comme l'école stoïcienne, si satisfaisante pour la pensée, laisse beaucoup à souhaiter à l'âme, c'est-à-dire au sentiment. On dirait que l'école épicurienne ne veut que plaire, et que l'école stoïcienne ne veut qu'instruire; mais l'esprit humain se propose d'instruire en plaisant, et il n'instruit, il ne plaît jamais tant que lorsqu'il émeut. Instruire l'humanité pour l'améliorer, dès lors perfectionner la pensée pour lui donner plus de fruit, la peindre pour lui donner plus d'attrait, la réchauffer par le sentiment pour lui donner plus d'influence, tels sont les trois grands buts des arts intellectuels, spécialement des lettres; ou plutôt ces trois grands buts ne sont que trois moyens d'atteindre un but unique, le progrès de l'esprit humain par les arts, surtout par les lettres humaines. Dans ce concours des lettres pour le progrès de l'esprit humain, l'école épicurienne tient le pinceau, l'école stoïcienne la pensée; l'école rhodienne possède plus particulièrement le sentiment auquel elle joint la pensée et le pinceau.

Mais chaque école s'épure et s'agrandit selon l'idéal qui l'inspire, et c'est par son idéal que toute littérature se caractérise et

[1] « Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes
Rite cliens Bacchi, somno gaudentis et umbra. » (Hor., *Eps.*, 2-2.)
— C'était là surtout l'école épicurienne.

[2] « ... Pocula ponam
Fagina cœlatum divini opus Alcimedontis,
Lenta quibus torno facili superaddita vitis,
Diffusas hedera vestit pallente corymbos. » (*Églog.* 3.)

se classe. L'idéal païen eut pour interprètes le génie grec et le génie romain. Le génie grec se manifesta par l'école épicurienne : la Vénus antique, dans son exquise et suave beauté, est toute grecque[1]. Le génie grec inventa le stoïcisme, mais ce fut la greffe romaine qui le fit fructifier parmi les hommes. L'école stoïcienne fut donc mixte chez les anciens; elle fut gréco-romaine : mais l'école rhodienne fut un fruit plus particulièrement romain. Le génie grec, incomparablement élégant et gracieux, fut un peu froid; le génie romain fut tendre, fut pathétique. C'est par le sentiment qu'il l'emporte sur le génie grec. A ce point de vue, il est plus près de l'idéal absolu, d'après mes principes, que le génie grec. Car il unit à la qualité de la pensée qu'il emprunte à la Grèce, la force de pénétration, l'émotion, que la Grèce n'eut pas au même degré. C'est dans Juvénal, c'est surtout dans Tacite que me paraît éclater la véritable supériorité romaine. La Grèce a plus d'un Virgile, c'est-à-dire plus d'un ciseleur littéraire; elle n'a pas un seul Juvénal, un seul Tacite; je dirai même un seul Lucain. — Et nous-mêmes ne sont-ce pas les Romains bien plus que les Grecs que nous lisons, quoiqu'en général les Grecs soient traduits, et, tout autant autour de nous, que les Romains? N'est-ce point le sentiment romain qui nous attire, tandis que c'est la sécheresse grecque que ne nous déguise plus le charme de sa langue, qui nous repousse? Poursuivons.

Ce que je dis sur les anciens peut se vérifier chez les modernes. L'idéal moderne étant supérieur, chaque école antique a pris parmi nous les proportions et le cachet de cet idéal supérieur. A cela près, Racine et Shakspeare me paraissent appartenir à l'école épicurienne, à l'école du pinceau; Corneille à l'école stoïcienne, à l'école de la sublimité de la pensée, mais réchauffée par l'onction chrétienne. Je voudrais Corneille un peu plus rhodien, c'est-à-dire un peu moins tendu et plus tendre. Le Dante, Bossuet, Pascal, sont éminemment rhodiens. Je ne prends que quelques exemples pour me faire saisir[2].

[1] Après l'expulsion de Xercès, un tableau votif porta pour légende « que Vénus avait sauvée la Grèce. » (*Athénée*, liv. 13.)

[2] Voyez Montaigne encore : son imagination est épicurienne, son esprit est, parfois, stoïcien; son cœur a quelques instincts rhodiens. Comme de cette variété d'écoles,

Rome passa donc nécessairement, plutôt comme modification nécessaire que comme défaillance, de l'école virgilienne à l'école stoïcienne, et de celle-ci à l'école rhodienne, qui épuisa l'idéal païen. C'est là ce qu'on a pris sans raison pour une décadence de l'esprit humain qui se transformait pour s'améliorer.

Il me reste à dire, pour compléter le tableau du mouvement des lettres romaines, quel fut le rôle de l'esprit nouveau pour préparer les lettres chrétiennes qui remplacèrent l'idéal païen épuisé.

chez le même écrivain, sort une source inépuisable d'impressions vivaces! — Montaigne, tour à tour badin, sublime, relâché, austère; toujours peintre, toujours instructif, et, par fois, assez fortement ému pour émouvoir fortement, sait supporter les approches de Rousseau et de Pascal même, qui le copient sans l'amoindrir.

VIII

SUITE DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉLÉMENT JUDAÏQUE — CONCLUSION

L'intelligence de l'homme est tout à la fois raison et sentiment. Le pur rationalisme, c'est-à-dire la substitution de la pure logique au sentiment, n'éteint pas moins le bon sens qu'il n'exclut le sentiment. Apulée citant le traité conclu par le rhéteur Protagoras avec son disciple Evalthe, lequel n'ayant à le payer de ses soins que s'il gagnait sa première cause, se laissa citer en justice pour l'exécution de ce traité, espérant toujours gagner son procès, soit par la volonté du juge, soit par le texte du traité[1] : car, disait-il, si je perds ce procès qui est mon premier, je ne dois rien, d'après mon traité; ou bien si je gagne ce procès par la volonté du juge, je ne dois rien d'après le jugement; à quoi Protagoras répondait dans les mêmes termes : si le juge me donne gain de cause, il faut me payer, puisqu'il l'ordonne; et si le juge me condamne, il faut me payer encore d'après le traité. D'où la conséquence que chacun

[1] D'après Apulée, c'est le disciple qui bat le maître; d'après d'autres, ce serait le maître qui battrait le disciple. Ceci importe peu, puisqu'il faut qu'ils soient nécessairement tous deux vaincus et tous deux vainqueurs.

des adversaires avait raison contre l'autre; et que chacun devait gagner son procès en le perdant, comme aussi que chacun devait en même temps gagner et perdre son procès. Tout cela est insensé; mais combien peu de contentions humaines dans lesquelles la pure logique ne mène, avec beaucoup d'esprit des deux parts, à ce logogriphe! Ce sont là des touffes d'épines qu'on dirait que le vent a brouillées et enchevêtrées [1]; ce sont de part et d'autre des pointes de fer dont les dards blessent également les deux adversaires. Laissons, dit Apulée, les avares et les plaideurs se hérisser de ces chicanes [2].

Appliquée à la science générale qui constitue l'esprit humain, appliquée à la connaissance de Dieu, du monde et de soi-même, la pure logique n'est qu'un instrument de disputes vaines et éternelles [3]. Le monde tout entier soumis à ces contentions ne rapporte rien : l'esprit ressemble, dans ce travail, à la meule qui tournant à vide s'use dans sa propre poussière, mais ne moud pas le grain. Quand la Bible dit : « Vous concevrez des flammes ardentes et vous n'enfanterez que des pailles [4] », elle peint vigoureusement à sa manière la fiévreuse présomption des sophistes, que brulent ces flammes de l'orgueil à défaut de celles de l'inspiration, et qui, pour tout froment, ne produisent que des pailles. L'homme désabusé de ces pailles de l'esprit humain, remonte à la sagesse éternelle par l'intuition, par le mysticisme, autre extrême qui conduit comme le premier, par une sorte de mépris de l'homme, au fatalisme. C'est ainsi que l'homme, après s'être enivré de lui-même, en désespère; et que, livré à lui-même, il faut qu'il finisse par s'abandonner lui-même.

Les livres saints, cette source de toute lumière, nous l'apprennent : l'homme est capable de vérité, mais il reçoit plus la vérité qu'il ne l'invente. « L'abîme dit, selon l'Écriture : La sagesse n'est point en moi; et la mer, elle n'est point avec moi. » L'Écriture ajoute : La sagesse ne se donne point, pour l'or le plus pur; elle ne s'achète point (comme le voulaient les rhéteurs) à prix d'argent : la sagesse a une secrète origine d'où elle se tire; c'est Dieu qui connaît le lieu qu'elle habite; c'est lui qui a donné du poids au vent,

[1] Apulée, *Floride*, liv. 4. — [2] *Ibid.* — [3] *Ecclésiaste*, ch. 3, v. 11. — [4] Isaïe, ch. 33, v, 11.

lui qui a pesé et mesuré l'eau; c'est lui qui a dit à l'homme que la parfaite sagesse est de craindre Dieu [1].

Le pur rationalisme, qui produisait le vide dans les idées, conduisait en même temps à l'inanité et à la sécheresse littéraires; aussi les rhéteurs antiques du second âge impérial, presque tous ingénieux, sont tous froids. Plutarque n'est pas absolument froid, quoiqu'il ait plus de raison que de cœur; mais, de Lucien à l'empereur Julien, tous les lettrés purement grecs sont sceptiques, railleurs, insensibles. Ceux qui le sont moins, quoique issus de l'école grecque, ou s'imprègnent d'un autre esprit que le leur, comme Arrien [2]; ou sont enfants de Rome, comme Marc Aurèle; ou se sont imbus de plusieurs esprits, comme Apulée : encore celui-ci diffère-t-il surtout de Lucien, parce qu'il s'est imprégné du souffle de Platon et que sa haute intelligence épure et vivifie son âme médiocre.

En littérature comme en philosophie, dans la forme comme dans la pensée, les esprits éminents du second âge impérial remontaient par le sentiment à Dieu, source de toute pensée comme de toute beauté idéale. Ils en appelaient à leur cœur, à leur conscience, à la voix générale de l'humanité; ils en appelaient aux accents secrets de la nature, ils en appelaient aux traditions, de la raison et des combinaisons artificielles des rhéteurs. Il planait sur la société romaine, dès son déclin, plutôt pressenti qu'évident [3], des idées supérieures à ce qu'on avait connu jusqu'alors; idées résultant moitié du travail de la raison publique et de la conscience humaine dans ses éléments les plus généraux, moitié de l'effet d'une révélation, — plus grande que toutes les conceptions humaines, — qui se communiquait de proche en proche comme s'étend, sur une vaste surface, l'agitation d'un seul point de l'océan. Rome avait connu dans les lettres l'élément étrusque et latin, puis l'élément grec, puis l'élément oriental, mais de cet orient asiatique énervant la pensée à force de l'orner [4]; elle connut enfin, avant de s'éteindre, en tant que païenne, l'élément africain. Cet élément

[1] Job, ch. 28, vers. 14 et suiv. — [2] De celui d'Épictète. — [3] Tacite, *Germanie*, 33.

[4] Voy. le *Dialog. des Orateurs*, de Tacite, chap. 26, sur l'afféterie de Mécène et le goût de l'enluminure; — ch. 18, sur ce que Cicéron lui-même passait, aux yeux de certains, pour bouffi et luxuriant : sentiment que sanctionne Apulée en ne parlant que de son opulence, « Opulentiam. »

lui communiqua les bouillonnements ou la vigueur de la passion. Comment l'Espagne produisit-elle en effet les plus brillants esprits du second âge impérial romain?[1] Ce ne fut point par le contact grec, c'était plutôt par le contact africain. Plus tard, en effet, c'est d'Afrique, c'est de Carthage que sortent Apulée parmi les païens, Tertullien, Lactance, saint Augustin parmi les chrétiens; et Apulée peut déjà, sous les Antonins, appeler Carthage « la muse de l'Afrique, la Mnémosyne des Romains[2]. » C'est de l'orient africain, si ce mot m'est permis, que sort enfin cette école d'Alexandrie qui ensevelit avec tant d'éclat l'esprit païen.

A côté de l'élément africain, dont le caractère est d'être tour à tour païen et chrétien, gît l'élément judaïque, entièrement original, qui n'emprunte rien qu'à soi, et qui reste invariablement soi jusqu'à la modification chrétienne[3]. Ces deux éléments se ressemblent par le spiritualisme de l'idée qui leur est commun, comme par l'accent passionné qu'ils recèlent. Ils ne diffèrent, si je peux le dire, que parce que l'élément judaïque émane d'un plus haut idéal et accuse une passion plus profonde. Ils se rencontrent dans leurs résultats en ce qu'ils font fermenter la société païenne. Le sentiment, la passion, prédominent, ainsi que le spiritualisme des tendances, dans les derniers grands esprits du siècle que je décris. Vérifions ceci.

Les deux plus grands problèmes de l'esprit furent toujours le rôle de la Providence dans le gouvernement des sociétés et la destinée de l'homme après la vie terrestre, destinée qui est le but comme la sanction de la vie humaine. Nous avons déjà vu que Sénèque et Pline l'Ancien n'ont sur ces deux points que des incertitudes. Je me trompe; sur le premier point, — le gouvernement de la Providence, — Sénèque est en même temps très-noblement affirmatif, puis absolument négatif, puis dubitatif. Pline l'Ancien n'est pas plus avancé; Marc Aurèle est complétement négatif et fataliste comme tout vrai stoïcien. Quant au second point, — la vie

[1] Sénèque, Lucain, Martial, Florus. — [2] *Floride*, 4-20.

[3] « Mais en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créance dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier. La rencontre de ce peuple m'étonne et me semble digne d'attention. » (Pascal. *Pensées*, art. 14, édit. Havet.)

future, — ni Sénèque, ni les Pline, ni Marc Aurèle n'y entendent rien[1]. Ils ne comprennent que le néant des corps, leur réunion au grand tout de l'univers, selon le panthéisme. Tout au plus répète ront-ils vaguement que, selon quelques sages, les âmes des grands hommes, composées d'éléments privilégiés, ne périssent point[2]. Consultez le paganisme d'Afrique, il vous dira, avec Apulée, et dans le plus noble langage, que Dieu commande au monde comme un général à son armée; que, dès qu'il le faut, les officiers organisent les rangs, les cavaliers occupent les ailes, les autres soldats le poste qu'on leur assigne, et que c'est ainsi que l'univers suit les ordres d'un suprême et unique régulateur[3]; il vous dira que, comme dans les chœurs, le coryphée commence par donner le ton, et qu'après lui des voix d'hommes et de femmes, contrastant du grave à l'aigu, font sortir de leur mélange des accords exquis, c'est ainsi que la sagesse de Dieu fait sortir des contrastes de l'univers un harmonieux ensemble[4]. Consultez encore l'Afrique sur la vie future, et Apulée répondra : que l'âme dégagée des liens du corps retourne au sein des dieux, et que, si pendant la vie elle fut chaste et sans reproche, cette épreuve de la vie mortelle lui assure le bonheur céleste[5]. Qu'importe que l'Afrique soit en ceci platonicienne, si elle a le bon esprit d'élever le paganisme jusqu'à Platon. Consultez l'élément judaïque; mais vous avez vu combien Josèphe est plus affirmatif sur le double problème qu'aucun des Romains[6]. Tel est le progrès de la pure raison sous les auspices de la pensée africaine; mais sous l'impression de la passion africaine ou judaïque, le sentiment romain va plus loin que l'idée romaine.

Je l'ai déjà dit, par l'idée Rome est inférieure à la Grèce; par le sentiment elle lui est supérieure. J'ajoute que c'est par le sentiment que Rome corrige l'imperfection de sa pensée philosophique. Marc Aurèle dont, on l'a vu, le panthéisme est si grossier, est admirable par le sentiment qui pénètre ses œuvres. Stoïcien par l'idée, il est tout Romain par le cœur, et c'est son cœur qui fait la grandeur de ses écrits. Je dirai plus tard comment Tacite, si médiocre par sa métaphysique, se relève par les qualités, par la di-

[1] Voir mon étude sur la *Philosophie* romaine. — [2] Tacite, *Agric.*, 46. — [3] Apulée, *du Monde*. — [4] *Ibid.* — [5] Apulée, *de la doctrine de Platon*. — [6] Voy. mon étude sur le *Judaïsme*.

gnité, et si je peux le dire, par la piété de son âme. A un moindre degré, Quintilien leur ressemble. Il fait pitié quand il pleure son fils, et ne sait pour toute consolation que nier les dieux[1]; mais l'âme qui a présidé à la composition du grand ouvrage qui l'immortalise l'absout de sa mauvaise métaphysique. C'est par la prédominence du sentiment que la morale romaine est si attachante et si belle; c'est par le sentiment que ses poëtes comprennent mieux la vie future que ses philosophes. En Grèce, c'est tout le contraire : l'idée grecque va plus haut que le sentiment grec; Platon s'élève bien plus qu'Homère dans la région de l'idéal, et nul poëte ne surpasse Homère à ce point de vue. Faisons quelques applications de ces aperçus.

Quand Ulysse descend dans les enfers « il y voit, dans des prairies humides, le gigantesque Orion armé d'une massue de fer, poursuivant encore les bêtes sauvages[2]. » La vie future n'est donc chez Homère que la vie terrestre, que ses héros continuent dans son Élysée. Quand Ulysse rencontre Achille, le grand Achille : « Ne tente pas de me consoler du trépas, dit celui-ci. J'aimerais mieux, vil mercenaire, servir sur la terre un indigent que d'être roi chez les morts[3] »; sentiment de goujat, mais explicable, car la perte de la vie était tellement sans compensation pour Homère, que son plus brillant héros la déplore jusqu'à la bassesse. Lisez Virgile, et sans parler de la sublime rencontre d'Énée avec Didon, dont la rencontre d'Ulysse et d'Ajax dans l'enfer d'Homère fut le modèle[4], que de choses que le sentiment romain a vivifiées jusque dans l'enfer païen ! Chez Homère, les Champs-Élysées ne sont qu'une terre comme la nôtre, ou plutôt autre que plus belle; une sorte d'Australie mal éclairée, froide, en même temps qu'invariable et morne comme le destin. Chez Virgile ce sont des plages ineffables; ce sont des paysages idéalisés où les teintes d'une lumière pourprée produisent éternellement le ravissant spectacle des aurores terrestres[5]. Les personnages que rencontre Énée sont bien moins brutaux que ceux d'Homère; aucun n'y regrette la vie, que ceux

[1] *De l'Instit. orat.*, préambule du liv. 6. — [2] *Odyssée*, liv. 11. — [3] *Ibid.* Voir aussi Lucien, *Dialogues des Morts*. — [4] *Odyssée*, liv. 11

[5] « Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo. » (Virgile, *Énéide*, 6, v. 640.)

qui se la sont arrachée [1]; encore sont-ce des malheureux qu'on ne trouve pas dans les champs fortunés, et dont le regret semble un supplice approprié à leur faute: mais, loin de regretter la terre, Anchise félicite Énée d'être venu parmi les demi-dieux; et si les âmes vulgaires témoignent une vive ardeur, ce que le poëte appelle un désir insensé de recommencer la vie [2], c'est que, d'après les destins, ces âmes ont des épreuves nouvelles à subir avant de jouir du bonheur suprême; qu'elles ont puisé dans le Léthé l'oubli de leur dernière existence; si bien que vivre, ce n'est pour elles que continuer d'être. Tel est le progrès de Virgile sur Homère; et Virgile n'était, en somme, qu'un épicurien corrigeant par le sentiment le vice de l'épicurisme, et qui, s'il ne sortait pas de la matière, savait l'idéaliser.

Lucain, au rebours d'Homère, et même de Virgile, fait consister la grandeur de ses personnages non-seulement à mépriser la vie, mais à redemander la mort quand ils l'ont connue [3]; tant la vie lui paraît fâcheuse, à tout prendre! Quant à ses héros, quant à ces âmes d'élite que le néant n'atteint pas comme le vulgaire d'après la sagesse ou d'après l'orgueil des stoïciens qui, vivants ou morts, affectaient le privilége en leur faveur, Lucain leur donne un rôle plus immatériel; il leur assigne une place, il leur prête des impressions ou des sentiments supérieurs à tout ce qu'imagine Virgile pour ses demi-dieux : « L'âme de Pompée mort s'abreuve, dit-il, de la vraie lumière ; le héros admire et les astres qui parcourent le ciel et ceux qui sont fixés aux pôles. Il voit les ténèbres de notre jour terrestre et sourit à l'aspect des outrages que subit son tronc [4]. » Cette conception ne l'emporte-t-elle pas soit par l'idée, soit par l'émotion, sur l'inspiration virgilienne? N'est-ce pas un commencement du christianisme que ce bonheur d'admirer les grandeurs de Dieu et d'y puiser un sentiment de pitié pour nos admirations ou nos intérêts terrestres? La poésie romaine, organe du sentiment romain, ira plus loin encore.

D'après Stace, l'âme de son père mort plane dans les sphères radieuses, d'où elle contemple à découvert le principe des choses, l'essence de Dieu, la source des astres [5]. Dieu, absent partout chez

[1] « Quàm vellent æthere in alto... » (*Énéide*, 6, v. 436.)

[2] *Ibid.*, 6, v. 721. — [3] *Phars.*, 6, v. 751 et 569. — [4] *Ibid.*, 9-12. — [5] *Sylv.*, 5-3.

Lucain, malgré son spiritualisme, apparaît dans Stace et fait monter sa pensée. Mais ce qui distingue Stace de Lucain, c'est que l'immortalité privilégiée que Lucain donne exclusivement à ses héros, Stace l'étend jusqu'à l'esclave [1] : « L'Élysée, qu'habite Philéton, ne lui fait pas oublier, dit-il, son cher maître ; et peut-être que, par ses soins, un autre lui-même dédommagera ce maître chéri de sa perte [2]. » Qu'il s'agisse ici d'un amour profane trop toléré par le paganisme, j'en conviens, sans l'excuser ; mais ce qu'on remarquera c'est que, par le sentiment, la poésie romaine, plus haute que le rationalisme stoïcien, a su trouver ce lien que consacre le christianisme entre les morts et les vivants, comme cette douce et consolante protection du vivant par le mort. Ce lien, on le voit partout dans Stace, et dans des circonstances plus pures. Etruscus déplore la mort de son père au moment où la fortune rentrait dans sa maison : « Ingrat, s'écrie-t-il, nous quitter en ce moment !... Mais je méditerai tes exemples, tes vertus seront ma règle, je me rappellerai tes pieuses leçons, je te prierai de m'instruire par des songes [3]. » Le père de cet excellent fils l'écoute avec joie et va redire son langage à sa chère épouse [4]. — Ailleurs Priscille, morte avant son mari, veille sur lui des Champs-Élysées et intercède en sa faveur [5]. — Que disent de plus les chrétiens à ce point de vue? Tel est le rôle du sentiment, dans la marche de l'esprit romain. Il fut une source de spiritualisme et de vérité dans les dogmes fondamentaux qui régissent la destinée humaine.

Il fut de plus une source de beautés littéraires. C'est une des plus grandes imperfections de Sénèque de manquer de sentiment, comme ce fut le grand vice de l'école stoïcienne, qui excluait par système le sentiment, puisqu'elle déniait les passions [6] : mais un faux, un impossible système ne peut avoir complétement raison de l'homme auquel il prétend s'imposer ; et le sentiment, — comme la passion qu'on veut étouffer, — se fait jour par quelque issue. Lucain manque de sensibilité proprement dite, mais il donne parfois au patriotisme, à la fierté, à la magnanimité, une émotion

[1] *Sylv.*, 2-6. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 3-3.
[4] « Verbaque dilectæ fert narraturus Etruscæ. » (*Ibid.*)
[5] « Pro te fata rogat. » (*Ibid.*, 5-1.)
[6] Littérairement, les dédaigner, c'est les méconnaître.

profonde. Il a connu, il fait ressentir jusqu'aux impressions de la mélancolie. Quand Pompée cède l'Italie à César, afin d'aller chercher en Grèce des soldats pour Rome, « Pompée, dit Lucain, est le seul qui ne jette pas un dernier regard sur l'Hespérie qu'il ne reverra plus; c'est le seul qui ne suive pas à l'horizon cette terre, ces ports, ces montagnes qui s'évanouissent peu à peu dans l'espace[1]. » Le jour qui éclairera Pharsale va luire; Pompée repose encore; au terme de cette nuit qui est « le court et dernier instant de ses prospérités[2], » un songe occupe le héros; il se voit à Rome, dans son propre théâtre, entouré du peuple romain qui s'enivre de sa présence et fait retentir ses transports jusqu'aux astres. C'était ce même peuple qui avait tant de fois applaudi sa triomphante jeunesse; l'âme de Pompée s'inquiétant de l'avenir, se réfugiait vers son bonheur passé comme pour en goûter le reste[3] : que les gardes du camp, que les trompettes ne le réveillent pas, car le repos du lendemain lui sera cruel[4] : « Ah! s'écrie le poëte, que le peuple romain n'a-t-il un pareil songe pour goûter le même charme! Heureuse ta Rome, ô Pompée! si elle te revoyait encore sous le même aspect! Oh! que les dieux ne vous donnent-ils, à elle et à toi, un seul jour où, certains de périr, vous puissiez au moins vous rassasier de votre mutuel amour[5]! Malheureux peuple, tu gémis, tu retiens tes sanglots! ô Pompée, ce n'est pas ainsi qu'il te saluait jadis en plein théâtre[6]! »

Pompée va se séparer de Cornélie pour la soustraire aux dangers de la guerre; il contient la douleur que cet éloignement lui cause : Cornélie, qui pressent plutôt qu'elle ne connaît son anxiété, « n'ose surprendre des larmes sur les joues du héros[7]. » Nous ne serons pas longtemps séparés, s'écrie Pompée, les grandes élévations ont une prompte chute[8]. » La séparation s'opère, mais avec quel déchirement! Jamais journée plus cruelle. « Le malheur n'avait pas encore affermi leurs âmes[9]. » Et quand Cornélie s'est éloignée, qu'elle est éperdue de douleur; quand tout son cœur appelle son époux sur sa couche désolée, « l'heure approche, écrit amèrement Lucain, où les dieux te rendront le grand Pompée[10]. »

[1] *Phars.*, 3, v. 4 et suiv. — [2] *Ibid.*, 7, v. 7. — [3] *Ibid.*, 7, v. 19. — [4] *Ibid.*, 7, v. 27. — [5] *Ibid.*, 7, v. 32. — [6] *Ibid.* — [7] *Ibid.*, 5, v. 739. — [8] *Ibid.*, v. 746. — [9] *Ibid*, 5, v. 795. — [10] *Ibid.*, 5, v. 816.

Pompée est vaincu, il fuit, il oppose un grand cœur à une grande infortune; il conserve dans sa douleur cette majesté que réclament les maux de Rome[1]; il fuit, mais la douleur des peuples l'accompagne; « l'homme heureux ne peut savoir si on l'aime[2]. » — Et si Cornélie, qui ne connaît pas l'issue de Pharsale, tremble pour les destins de cet époux fugitif qui lui revient à travers les mers : « Le voici, lui crie le poëte, le voici lui-même ! voici le vaincu ! Il est bien temps de craindre quand il faut pleurer[3]!... » Pompée meurt enfin plein de mépris pour le crime[4] sous lequel il succombe. Cornélie voudrait le suivre; elle voudrait s'immoler sur son cadavre; on s'y oppose : « O mon époux, s'écrie-t-elle, tu respires encore, et déjà je ne suis plus libre[5]! » Plus tard, à l'aspect des flammes qui consument la dépouille de Pompée : « O mon époux, ces flammes sont encore, s'écrie-t-elle, quelque chose de toi[6]! »

Lucain a le sentiment des ruines, et son inspiration s'en ressent. Quand César visite la Troade, il passe, sans s'en douter, un petit ruisseau serpentant dans la poussière; « ce ruisseau, c'était le Xanthe. » Il cherche les restes de la célèbre Troie; il voudrait voir les débris de ces fameuses murailles bâties par Apollon; mais Troie tout entière est ensevelie sous les ronces, « et ses ruines mêmes ont péri, » selon le poëte[7].

Par ces émotions, trop rares dans la *Pharsale*, Lucain s'appartient et échappe à son école, ou plutôt il donne à son école le cachet de son âme et de son siècle. Outre que Virgile n'a pas cette qualité de sentiment, il est plus ému que son temps, si je peux le dire, tandis que Lucain est moins ému que son siècle. L'émotion de Virgile lui est personnelle : celle de Lucain, quand il en a; celle de Pline; l'émotion si profonde de Juvénal; celle de Marc-Aurèle; celle de Tacite, sur laquelle je m'expliquerai ultérieurement; celle de Stace, toute cette pente irrésistible au sentiment dont ils sont la preuve est le fruit de leur temps. Cette tendance est trop générale; elle a une trop haute et trop vigoureuse portée pour n'être que personnelle. Elle exprime le caractère littéraire du siècle à Rome par deux raisons : parce que Rome se sentait périr, et

[1] *Phars.*, 7, v. 673. — [2] *Ibid.*, 7, v. 727. — [3] *Ibid.*, 8, v. 54. — [4] *Ibid.*, 8, v. 621 — [5] *Ibid.*, 8, v. 660. — [6] *Ibid.*, 9, v. 75. — [7] *Ibid.*, 9, v. 970.

parce que le souffle africain dont j'ai parlé pénétrait et dominait les lettres romaines; parce que l'élément judaïque et chrétien tendaient à prévaloir dans les lettres païennes. Reprenons quelques idées capitales.

Le courant intellectuel païen était particulièrement grec; je dis particulièrement, pour n'être pas exclusif; mais on ne saurait contester que la Grèce n'ait inventé, développé, popularisé le polythéisme mythologique et l'idéal religieux qu'il contenait. Les œuvres d'Homère furent en quelque sorte la Bible, l'Écriture sainte de la Grèce[1]. A côté du courant grec, il y avait dans le monde antique l'esprit oriental remontant par l'Égypte à l'Inde; puis un esprit particulier, un esprit original dans l'Orient, l'esprit judaïque[2]. Athènes et Rome représentèrent d'abord presque exclusivement le courant païen dans les idées, c'est-à-dire l'esprit païen; puis Carthage associa l'esprit oriental africain à l'esprit romain, le plus éclectique de tous les esprits puisqu'il fut tour à tour étrusque, grec, oriental. Athènes se modifia comme Rome, ou plutôt l'esprit grec, modifié par l'esprit oriental, eut pour siége Alexandrie, laquelle associait l'Inde et l'Afrique à la Grèce. La Judée restait isolée dans son esprit, mais sur un merveilleux théâtre pour répandre son esprit dans le monde.

Si vous partez de Rome, vous remontez le courant païen vers Athènes, qui nous conduit vers Alexandrie, où ce courant se perd. Si vous remontez, de Rome, le courant oriental, vous passez par l'Espagne, qui fut partiellement carthaginoise; vous allez de Carthage à Tyr, vers Alexandrie comme vers la Judée, et vous remontez jusqu'à l'Inde. Il y a un tel lien de parenté entre Alexandrie et Carthage, que les Alexandrins disent communément que la moitié d'Alexandrie appartient à l'Afrique[3]. Les Alexandrins ont toute la duplicité, toute la subtilité, toute la passion africaines[4]. D'autre part, qu'Alexandrie fût grecque, le nom de son fondateur et celui de ses rois depuis Alexandre le disent suffisam-

[1] La beauté de l'ouvrage fait durer la chose; tout le monde l'apprend et en parle; il la faut savoir, chacun la sait par cœur. Personne ne sait plus, par sa connaissance, si c'est une fable ou une histoire : on l'a seulement appris de ses ancêtres, cela peut passer pour vrai. (Pascal, *Pensées*, art. 14-3.)

Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ*, Suite de la Religion, 5. — [3] *Comment*. de César d'Afrique, 14. — [4] *Ibid.*, 24.

ment, et l'on sait qu'elle dut sa naissance à son site; car, située entre deux mers et deux grands continents, elle touche par la mer Rouge et le golfe d'Aden[1] aux Arabies et à tout l'Orient; par la Méditerranée, aux nations septentrionales, comme elle est le lien continental de l'Asie et de l'Afrique.

Je l'ai déjà dit, Rome était mal placée dans le monde, à son époque, pour être un foyer intellectuel, puisque c'était surtout l'Orient qui était le siége des idées; mais c'était un admirable centre guerrier, puisque sa position commandait aux races les plus belliqueuses de la terre, — tout près de la Grèce, non loin de l'Espagne, à côté de la Gaule, à proximité de la Germanie[2], — et qu'elle sut dompter ces races pour les précipiter sur l'Orient. L'Orient donc devait être conquis par les armes de Rome; mais Rome devait le céder à l'esprit, d'abord de l'Orient grec[3] par Athènes; puis, de l'Orient africain par Carthage, Alexandrie et la Judée.

Par son théâtre d'action un peu reculé vers l'Ouest et borné par les déserts, Carthage ne pouvait être et ne fut qu'un brillant foyer intellectuel de second ordre; Carthage fut le premier grand camp du christianisme, une position retranchée d'où les chrétiens combattaient les Alexandrins[4], en attendant qu'ils pussent s'emparer de Rome, de Byzance, d'Alexandrie même.

Mais voyez comme la Judée est merveilleusement située pour se recueillir et se répandre; pour concevoir, pour abriter le germe de son originalité et le faire fructifier au dehors. La Palestine n'est pas riche, et n'est un sujet de convoitise que pour ses enfants; non que la Judée soit pauvre, mais elle n'a pas l'opulence que les puissants jalousent et conquièrent : de plus, elle est enclose par un cercle de montagnes comme dans un pli de l'Orient africain; son petit peuple est éminemment guerrier et intelligent, aussi propre aux combats qu'à la politique. Voilà pour sa consti-

[1] « Avalites Sinus. »

[2] « Gallias, Hispaniasque, validissimam terrarum partem. » (Tacite, *Hist.*, 3-53.)

[3] L'Asie Mineure.

[4] C'est-à-dire les savants entretenus aux frais de l'État dans le musée de la grande ville égyptienne; mais, à beaucoup d'égards, grecque et juive, et placée entre Carthage et la Thébaïde.

tution intrinsèque; telles sont les conditions du berceau de l'élément judaïque.

Or, l'Orient africain dont je parle, c'est-à-dire l'Orient tourné vers l'Afrique dans toute la zone qui borde la mer Rouge, cet Orient africain est une immense presqu'île comprise entre la mer Rouge, la mer d'Arabie [1] et le golfe Persique. L'Arabie heureuse en forme l'une des extrémités maritimes vers l'Éthiopie; l'Arabie déserte couvre l'autre extrémité vers la mer. A l'entrée méditerranéenne de la vaste presqu'île sont, à l'ouest, vers l'Égypte, l'Arabie pétrée et la Phénicie; au nord, vers l'Asie Mineure, la Syrie; au sud, vers la Perse, et touchant au golfe Persique, la Chaldée en communication avec l'Inde par la Perse ou par le golfe Persique. Au centre de cette presqu'île infinie entre deux grands continents (l'Asie et l'Afrique); en contact avec la Méditerranée par les villes phéniciennes Tyr et Sidon, par le territoire des Philistins et Samarie, la Judée touche pour ainsi dire à toutes les civilisations : à celle de l'Inde par la Chaldée; à celle de l'Égypte par l'Arabie petrée et la Phénicie; à celle de l'Europe par la Méditerranée; à celle de l'Asie Mineure par la Syrie.

Si l'on considère que le sud de cet isthme [2] se composait des déserts sans bornes de l'Arabie; que c'était dans sa partie méditerranéenne qu'était le mouvement de flux et de reflux entre l'Asie et l'Afrique, et son point de contact maritime avec l'Europe; si l'on considère que la Judée occupait le cœur de cet isthme si central et de ce théâtre si animé du monde ancien, et cela dans le cadre infini des mers et des déserts, on concevra non-seulement que la Judée fut, par sa position, le centre du monde oriental, comme l'Italie fut le centre du monde occidental; mais combien Jérusalem eut, pour la conquête de l'univers par l'idée, les mêmes avantages qu'eut Rome pour la conquête de l'univers par les armes. C'est que Dieu sait choisir le siége de ses desseins sur les hommes, et sans autre soin, si je peux le dire, que de livrer le monde aux lois fondamentales qui le meuvent. C'est ainsi que Rome et la Judée ont diversement possédé la terre.

[1] *Mare Erythræum.*

[2] *Presqu'île*, parce que les mers l'environnent; *isthme*, parce qu'elle relie deux continents entre plusieurs mers, de Memphis à Jérusalem.

C'est par la Bible que la Judée a rempli l'univers du bruit de son nom et de ses merveilles; du bruit de sa sagesse et de ses aveuglements; de sa gloire et de ses malheurs : mais surtout de la grandeur du Dieu qui lui donna sa sagesse, qui récompensa sa fidélité et ses vertus, qui punit son abandon et ses crimes, et qui enfin la brisa comme un vase trop étroit et trop vieux pour ses desseins, et comme pour mieux répandre sur le monde les parfums qu'il recélait.

Qu'est-ce que la Bible? Est-ce un poëme, est-ce un drame, est-ce une histoire, est-ce un code politique, judiciaire, moral? Ce n'est particulièrement rien de tout cela, mais c'est tout cela et plus que cela; c'est une encyclopédie, c'est un livre extraordinaire, c'est un livre divin, car il n'est pas de page, on le sent, que n'ait ou dictée, ou inspirée l'Esprit divin. La Bible contient Dieu, l'univers, les sociétés humaines, tout l'homme dans la vaste étendue de ce mot; il faudrait, pour bien caractériser la Bible, une portion de l'esprit qui la fit écrire. Ce grand fleuve qui coule à travers l'humanité depuis, pour ainsi dire, qu'il y a des hommes; cette source d'où s'épanchent tant d'autres grandes sources quoique moindres, se répand éternellement sur la terre, non-seulement sans s'épuiser, mais sans s'altérer, sans s'amoindrir, sans qu'une seule goutte de ses eaux surnaturelles ait rien perdu de sa fraîche saveur et de sa fécondité[1].

Quel poëme que celui qui chante la création du monde, le déluge, la délivrance du peuple juif après deux siècles de captivité en Égypte; ses épreuves dans le désert, ses murmures, les miracles qui le font vivre, qui l'apaisent ou le châtient; les victoires qui le conduisent à la terre promise; le génie d'un David, la magnificence d'un Salomon, le déchirement des tribus; la première destruction de Jérusalem et la seconde captivité sous Nabuchodonosor, ce marteau qui brise la Judée avant qu'il soit brisé lui-même; qui met Jérusalem en poudre, en attendant que Dieu l'écrase à son tour; en attendant que, par un autre instrument de ses desseins[2], Ninive et Babylone tombent comme la grande Mem-

[1] C'était, selon Bossuet, « un livre parfait, qui enseignait aux Juifs leur origine, leur religion, leur police, leurs mœurs, leur philosophie. Tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société. » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, III, Moïse.)

[2] D'abord Cyrus, puis Cambyse.

phis ou Thèbes aux cent portes, comme aussi tomberont Tyr et Sidon et toutes ces cités aussi fortes que des royaumes, et qui sont l'orgueil et l'ornement de la terre!

Qu'on me montre dans un autre poëme des héros dont la grandeur, je ne dis pas égale, mais approche même de la grandeur morale d'Abraham, de Jacob, de Moïse, de Josué, de Gédéon, de Judas Macchabée, mais surtout de ce maître de tous les héros, de Dieu dont la sagesse, la majesté, la puissance, l'étonnante et toute-puissante personnalité est partout dans cette œuvre qui est la sienne; car les poëmes bibliques sont les commentaires de Dieu. Pour descendre dans la Bible aux héros d'Homère, il faudrait ne s'attacher qu'à Samson et aux trente vaillants qui entouraient le trône de David [1], dont les uns combattaient les lions comme les héros de la fable; ou dont le bras frappait et tuait pendant tout un jour, sans éprouver de lassitude [2] : encore, chez ces héros secondaires, ne trouvez-vous rien de la rusticité homérique; on ne les voit ni boire, ni se repaître comme dans l'*Iliade* [3], encore moins s'injurier et s'avilir réciproquement au sujet d'une esclave ou d'une dépouille. Ces soldats de Dieu tuent comme l'épée, mais ils en ont, si je peux le dire, la trempe et l'éclat: s'ils ont la dureté, ils ont la pureté de l'acier.

Quel drame, ou plutôt quel foyer d'émotions dramatiques que le livre qui nous dit et le sacrifice d'Abraham, et Joseph vendu par ses frères, et Benjamin accusé par Joseph, et Moïse sauvé des eaux, et les égarements de Saül, et le dévouement, et la faute, et les périls, et la mort de Jonathas; et la fille de Jephté pleurant sa virginité avant de livrer sa tête à son père, et l'armée de Pharaon engloutie par la mer Rouge, et Agar et son fils, et le lévite d'Éphraïm, et les bontés de Booz, et la tendre naïveté de Ruth, et la constance de Tobie, et le dévouement de Judith comme celui de Samson, et la chute passagère de Job comme la chute irrévocable d'Athalie et de sa mère, et la fin terrible de Balthasar, et tant d'autres incidents que je tais, pour ne pas fatiguer, et parce que personne ne les ignore! Mais ce qui distingue ces émotions,

[1] Voir les *Rois*, liv. 2, ch. 22, v. 8 et suiv. — [2] *Ibid. Paralipomène*, ch. 11, v. 20.
[3] « Brûlés par la chaleur et mourant de soif, ils courent à travers le camp ennemi chercher de l'eau, mais pour le roi. » (*Ibid.*, ch. 11, vers. 18.)

c'est que ce sont de profonds enseignements. Dans ces drames si beaux par la forme, on ne semble pas songer à la forme. Ce qui occupe leur auteur comme le lecteur, c'est la leçon, c'est l'avertissement, c'est le fruit qu'ils renferment. La fleur, qui ailleurs est tout, ici n'est rien; elle n'y compte pas; elle est venue si naturellement sur sa tige, qu'elle la termine autant qu'elle la décore, et qu'elle y éclate plus qu'elle ne s'y montre. Mais qui ne l'admire?

C'est donc l'idéal, c'est le fruit de la Bible qu'il faut surtout goûter. Sur le dogme du gouvernement des hommes par la Providence, telle est la signification de la Bible qu'on peut dire qu'elle est l'incarnation de ce dogme. Dieu est toujours présent parmi son peuple; la Bible est, en quelque sorte, le dialogue perpétuel d'un peuple et de Dieu; je dirais presque de l'humanité et de Dieu, si bien que Bossuet explique ce qui semble excessif dans cette intervention de Dieu, parmi les hommes, comme une nécessité de notre infirmité primordiale. Dieu ne nous fréquentait à ce point que pour nous contraindre à le connaître et à lui obéir. C'est pour mieux s'imposer dans ce but que ses récompenses ou ses châtiments sont immédiats, sont terrestres, et que la vie présente occupe tellement les cœurs que la vie future semble ignorée. Elle ne l'est pas toutefois; elle apparaît, comme par éclairs, à travers les leçons que Dieu répand dans son peuple[1]; il y a des moments même (à mesure que les temps se déroulent et que l'humanité marche) où la vie future semble supplanter la vie actuelle, et où le paradis et l'enfer sont non-seulement indiqués, mais nommés[2].

[1] « Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense; c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant desiré. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, IV, David, les Rois et les Prophètes.) Et plus bas encore : « Si l'infirmité de l'ancien peuple demandait, en général, d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël. etc. » (*Ibid.*)

Sur ce point, le judaïsme, dans les écrivains juifs, est plus formel que la Bible. Par exemple, on lit dans Philon : « Je dis donc que ceux qui travailleront à la vertu et se mettront devant les yeux les saintes lois comme gouvernantes des paroles et des œuvres de leur vie, que leurs familles et leurs villes ne seront jamais assaillies de maladie, ains en seront préservées à jamais, » etc. (*Œuvres* de Philon, traduites par Frédéric Morel, 1519, p. 900.)

[2] *Psaumes*, 15, v. 10, 11; ch. 48, v. 15; en outre, *Deutéronome*, ch. 33, v. 22; Job, ch. 24, v. 19

Le voile s'entr'ouvre avant de se déchirer; il n'attend qu'impatiemment l'heure où le Christ rompra le dernier sceau qui tient le divin secret renfermé, lorsque le Dieu d'un seul peuple deviendra le Dieu de tous les peuples; quand la vérité remplacera la figure[1]; quand l'esprit de Dieu l'emportera sur la lettre des Écritures; quand le christianisme fera prévaloir sur la doctrine de l'isolement la doctrine de l'expansion; quand il substituera à la cupidité qui jouit du monde la charité qui l'améliore; quand la paix remplacera la guerre dans les faits comme dans les idées; quand aux sacrifices charnels et sanglants[2] succéderont les sacrifices du cœur et des passions; quand les confesseurs du nouveau culte mourront de mille morts ou ignominieuses ou cruelles sans proférer un cri contre leurs bourreaux; quand le judaïsme (idéal intermédiaire entre l'idolâtrie et le christianisme) aura fait son œuvre, savoir : le christianisme[3]; quand enfin la Bible aura vérifié cette belle parole : que chez d'autres ce sont les hommes qui font les livres, tandis que chez les Juifs c'est le livre sacré de la Bible qui a fait un peuple, et même un monde, le monde chrétien. Tel est bien succinctement l'idéal biblique que je ne puis qu'effleurer sous le double point de vue fondamental par lequel j'appréciais le dernier terme de l'idéal païen, sa métaphysique, si ce mot m'est permis en pareil sujet.

Mais combien la morale biblique l'emporte encore sur sa métaphysique! Bossuet a fait sous ce titre : *La Politique tirée de l'Ecriture sainte*, un chef-d'œuvre de gouvernement, auquel il suffit de renvoyer, mais dont la Bible lui a fourni tous les matériaux. La main de Bossuet, qui donne du prix à tout ce qu'elle touche, ne peut, et c'est beaucoup, que ne pas affaiblir la Bible quand il l'interprète; il suffit à son génie comme à sa gloire de briller à côté des Écritures, et c'est une condition de sa sublimité

[1] « Les Juifs ont tant aimé les choses figurantes, qu'ils ont méconnu la réalité quand elle est venue. (Pascal, *Pensées*.) Et Port-Royal ajoute : « Choses figurantes, c'est-à-dire les choses charnelles qui servaient de figure. » (*Ibid.*, édit. Havet, art. 15-5.)

[2] Quand Salomon dédia le temple, il immola vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. (*Les Rois*, liv. 3, ch. 8, v. 63.) Josèphe nous apprend que, de son temps, à la dernière Pâque de Jérusalem, avant sa chute, on immola deux cent cinquante-cinq mille six cents victimes. (*Guerre des Juifs contre les Romains*, 6-46.)

[3] Voir les *Pensées* de Pascal, édit. Havet, art. 15 et suiv.

de se les assimiler. C'est un roi, c'est David lui-même qui parle en ces termes de la base fondamentale du devoir des rois : « Le Dieu d'Israël m'a parlé ; le fort d'Israël m'a dit que celui qui est le dominateur des hommes soit juste et qu'il règne dans la crainte de Dieu ; c'est ainsi qu'il deviendra comme la lumière de l'aurore quand le soleil du matin brille sans nuages, et comme l'herbe qui perce la terre et qu'arrosent les pluies[1]. » C'est encore un roi, c'est Salomon qui gémit, comme il suit, des prévarications du pouvoir : « J'ai vu les oppressions qui se font sous le soleil, les larmes des innocents qui n'ont personne pour les consoler, leur impuissance pour résister à la violence, abandonnés qu'ils sont du secours de tout le monde, et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants[2]. » L'exagération de cette expression se justifie et par la noblesse du sentiment qui l'a fait naître, et par le rang de celui qui l'éprouve. Heureux les peuples chez lesquels les souverains ont des tristesses si généreuses, et chez qui les puissants savent aussi vivement sentir et flétrir le mal!

Mais les pouvoirs réguliers ont leurs limites dans les lois ; les pouvoirs irréguliers ou excessifs sont réprimés par les mœurs. Les abus du pouvoir sont donc généralement intermittents ; le prince peut être contenu ; il n'en est pas ainsi du riche : son pouvoir, le plus accablant de tous, est sans frein. Les lois purement humaines ne peuvent rien sur un tel pouvoir ; l'intervention de Dieu entre le riche et le pauvre est indispensable. « Le riche et le pauvre se sont rencontrés, dit la Bible : le Seigneur est le créateur de l'un et de l'autre[3]. Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre criera lui-même, et ne sera point écouté[4] ; mais celui qui a pitié du pauvre prête au Seigneur[5]. » Il n'y a que Dieu qui puisse parler ce langage ; il n'y a que Dieu pour inspirer ou faire respecter de telles leçons. Elles ne s'adressent pas seulement au riche qui serait dur pour le pauvre ; elles s'adressent au pauvre même qui nuirait à son semblable. « Le pauvre qui opprime le pauvre est comme une violente pluie apportant la famine[6]. » Parmi les trois choses les plus funestes à la terre, la Bible compte

[1] *Les Rois*, liv., 2, ch. 23, v. 3-4 — [2] l'*Ecclésiaste* (*Coheleth*), ch. 4, v. 1 — [3] *Proverb.*, ch. 22, v. 2.— [4] *Ibid.*, ch. 21, v. 13. — [5] *Ibid.*, ch. 19, v. 17. — [6] *Ibid.*, ch. 28, v. 3.

« l'esclave qui parvient à régner[1]. » Elle n'oublie pas non plus ces hommes orgueilleux, si facilement rebelles et dangereux, que toutes les civilisations maudirent, parce que toutes en souffrirent; « cette race dont les yeux sont altiers et les paupières élevées; cette race qui maudit son père et ne bénit pas sa mère; cette race qui, au lieu de dents, a des épées; qui se sert de ses dents pour déchirer les faibles parmi les hommes[2]. »

L'homme veut-il remplacer Dieu; croit-il trop à sa force, à sa sagesse; se gouverne-t-il par ce qu'il y a de supérieur en lui, sa raison : « Quiconque, dit la Bible, veut disputer avec Dieu ne lui répondra pas une seule chose entre mille[3]; Dieu frappe d'étourdissement les juges même. « Où étiez-vous, dit-il aux hommes, quand je jetais les fondements de la terre[4]? Lequel de vous connaît la route qui conduit aux sources de la lumière, ou celle qui mène aux ténèbres[5]? Qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits vont errants et n'ayant rien à manger[6]? Qui est-ce qui fait pleuvoir dans le désert? Ou, si l'autruche abandonne ses œufs sur la terre, est-ce l'homme qui les réchauffe[7]? » Que répondre à des questions si décisives? Comment ne pas se taire et s'humilier sous cette parole qui n'a qu'à se faire entendre pour nous confondre; sous cette grandeur qui n'a qu'à se laisser soupçonner pour nous terrasser! « Celui qui a fait l'oreille n'entendrait point, poursuit la Bible, ou celui qui a formé l'œil ne verrait point! Ne vous convaincra-t-il pas de vos torts celui qui enseigne la science à l'homme? Le Seigneur connaît nos pensées, et il sait qu'elles sont saines[8]. Considérez un homme qui se croit sage; il y a plus à espérer de l'insensé[9]. » Vérité mordante, mais pratique; les faux sages ne sont-ils pas en effet les plus fous d'entre les fous, et les plus dangereux, s'ils mènent les autres? « Dieu créa l'homme droit et juste, selon l'Écriture; mais il s'embarrasse dans une infinité de questions[10]. » Dieu a livré le monde à nos disputes[11]; l'homme ne trouvera pas la raison des œuvres de Dieu sous le soleil; et plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera[12].

Proverb., ch. 30, v. 22. — [2] *Ibid.*, ch. 30. v. 13, 2. — [3] Job, ch. 9, v. 3, et ch. 12, v. 17. — [4] *Ibid.*, ch. 38, v. 4. — [5] *Ibid.*, ch. 38, v. 24. — [6] *Ibid.*, ch. 38, v. 41. — [7] *Ibid.*, ch. 39, v. 14. — [8] *Psaumes*, ch. 93, v. 9, 10, 11. — [9] *Proverb.*, ch. 26, v. 12. — [10] L'*Ecclésiaste* (*Coheleth*), ch. 7, v. 30. — [11] *Ibid.*, ch. 3, v. 11. — [12] *Ibid.*, ch. 8, v. 17.

La continuelle contention d'esprit afflige le corps; il n'y a point de fin à multiplier les livres[1]; celui qui marche simplement sera sauvé[2]; » conclusion digne des prémisses, et disant assez toute la corruption qu'engendrent les raffinements en tout genre, si bien que c'est l'expérience même qui apprend aux meilleurs esprits à douter du progrès de la sagesse humaine par elle-même, et à n'attendre rien que des concessions de l'esprit divin[3].

La Judée savait, comme la Grèce et Rome, combien de maux assiégent l'homme : « L'homme né de la femme, dit l'Écriture, vit très-peu de temps, et il est rempli de misères; il est comme la fleur à peine éclose qu'on foule aux pieds; il fuit comme l'ombre, et ne reste jamais le même[4]. » La Judée a connu le vrai sage, quelque chose de mieux que le stoïcien grec ou romain; et Job, qui personnifie toutes les misères de l'homme, en personnifie toutes les grandeurs morales qui se résument en une seule : tout subordonner à Dieu. Il perd subitement ses richesses; ses enfants le méconnaissent; des plaies hideuses rongent ses membres; ses ennemis se rassasient de ses peines[5]; ses amis les plus chers lui apportent l'amertume de leurs fausses consolations et cette sécheresse blessante de la sagesse humaine où il entre plus de malignité que de tendresse[6] : « Quand Dieu me tuerait, dit Job, je ne cesserais pas d'espérer en lui; je m'accuserai de toutes mes fautes en sa présence... J'ai souvent entendu des discours comme les vôtres[7], et vous n'êtes que des consolateurs importuns[8]; et qui donc ignore ce que vous savez? Interrogez les animaux, et ils vous enseigneront[9]; consultez les oiseaux du ciel, et ils seront vos maîtres[10]. » Ce n'est pas que Job ait l'insensibilité stoïcienne; il n'est pas tout d'une pièce; il ne dénie pas le mal physique pour feindre d'y échapper; non-seulement il existe pour la douleur, mais il la ressent, il en souffre vivement, il s'en plaint avec amertume : « Ma vie m'est devenue pesante, et j'exhalerai les tristesses

[1] L'*Ecclésiate* (*Coheleth*), ch. 12, v. 12. — [2] *Proverb.*, 28, v. 18.

[3] C'est ainsi que « ceux qui ont le plus vécu ne sont pas toujours les plus sages, et que la lumière de la justice n'est pas toujours le partage de la vieillesse. » (Job., ch. 32, v. 9.)

[4] Job, ch. 14, v. 1, 2. — [5] *Ibid.*, ch. 16, v. 11. — [6] *Ibid.*, ch. 33, v. 9; ch. 34, v. 36. — [7] *Ibid.*, ch. 13, v. 15. — [8] *Ibid.*, ch. 16, v. 2. — [9] *Ibid.*, ch. 12, v. 3. — [10] *Ibid.*, ch. 12, v. 7.

de mon cœur; je dirai à Dieu : Ne me condamnez pas, ou faites-moi connaître pourquoi vous me châtiez. Avez-vous des yeux de chair, et regardez-vous les choses comme le commun des hommes[1]? Votre puissance éclate contre une feuille qu'emportent les vents; vous poursuivez une paille sèche[2]. » Job est homme, et c'est le mérite de son exemple; on n'a pas besoin de cesser d'être homme pour l'imiter. C'est parce que Job est homme que Dieu lui pardonne, car il le sait infirme. « Quel est celui, dit-il, qui veut envelopper un grand sens dans des paroles peu réfléchies? » Et comme c'est le même Dieu qui a fait dire à l'un de ses inspirés : « Corrigez votre enfant, ne le désespérez pas[3]; » comme c'est sous son inspiration qu'on lit dans l'Écriture que « quand notre vie semble à son couchant, elle peut revenir à briller comme le soleil à son midi; et que lorsqu'on se croit perdu, on peut renaître comme l'étoile du matin[4]; » Dieu se laissa fléchir par la soumission de Job, et il doubla ses richesses[5]. C'est ainsi que Job est en même temps l'exemple et de la confiance de l'homme en Dieu, et de la justice de Dieu pour l'homme. Que le sage de Sénèque aspire à se montrer Dieu dans sa lutte contre la fortune, et qu'il prétende à l'admiration du genre humain par son orgueil dans cette lutte; qu'il brave aussi fastueusement que vainement la nature entière, je lui préfère Job ne bravant rien, mais domptant Satan lui-même par le secours de Dieu; Job qui sait que celui qui a détruit son bonheur peut le lui rendre, et qui fait consister la vraie grandeur de l'homme à se concilier l'appui de Dieu en le méritant[6].

Quand on veut parler de la poésie de la Bible, on ne sait que choisir dans l'œuvre; on ne sait comment caractériser les tableaux grandioses, terribles, charmants, ineffables, qu'elle nous présente avec une profusion éblouissante. Toutes les poésies connues sont dans la Bible; la Bible, c'est la poésie même. C'est un spectacle que nulle autre œuvre ne donne que de montrer avec quelle simplicité de moyens et de personnages les plus grands effets peuvent sortir du cadre biblique. Le drame auquel se rattachent tant de

[1] Job., ch. 10, v. 1, 2, 3, 5. — [2] *Ibid.*, ch. 13, v. 25. — [3] *Ibid.*, ch. 37, v. 2. — [4] *Ibid.*, ch. 11, v. 17. — [5] *Ibid.*, ch. 42, v. 10.

[6] Voy. Pascal, *Pensées*, art. 12-7, p. 217. — « Les philosophes, » etc.

beautés du premier ordre qu'on ne peut ni les compter, ni les signaler sans paraître injuste pour ce qu'on omet, ni tout dire sans tout reproduire, ce drame n'a que trois personnages : Dieu, l'homme, la nature. Le peuple juif y représente bien l'humanité, mais le peuple juif n'existe souvent dans la Bible qu'en un seul homme : c'est Abraham, c'est Loth, c'est Noé, c'est Moïse, c'est Job, c'est Tobie; la foule n'a pas plus de signification que ces grands noms, car, dans l'esprit de la Bible, une multitude sans principes a moins de valeur morale qu'un seul juste[1]. Dieu créant l'homme pour ses desseins; la création tout entière faite pour l'homme; l'homme roi de la création, heureux par la création s'il est fidèle à Dieu, s'il remplit ses desseins; la création déposant et se tournant contre l'homme s'il est infidèle, souffrant avec l'homme si l'homme est malheureux par ses fautes, et, dès lors, toute la création tellement animée, tellement spiritualisée, que la matière inerte n'existe pas dans la Bible; que non-seulement les animaux, mais que la terre et que les pierres même y vivent, y tressaillent, y parlent comme l'homme, et remplissent une sorte de rôle actif dans cette sublime trilogie où Dieu est le juge, l'homme l'épreuve, l'univers le théâtre et le témoin de l'épreuve. — Ce but et ces moyens, cette solidarité et cette simplicité de tous les ressorts de l'œuvre biblique me semblent un prodige. La scène du paradis terrestre s'est élargie, s'est multipliée; elle est descendue sur un théâtre plus vaste, plus assombri; mais elle se continue sur le second théâtre comme sur le premier; c'est toujours la même scène, sauf la variété infinie des incidents; c'est la même action dramatique, car se sont les mêmes acteurs marchant vers un dénoûment meilleur ou plus fatal, selon que la première leçon aura profité ou sera restée stérile[2]; c'est le bien ou le mal éternel[3] que recueillera l'homme, selon qu'il aura combattu pour

[1] Voy. sur Noé la *Genèse*, ch. 6. — Quand il s'agit de la ruine de Sodome, Abraham prie Dieu de lui dire s'il sauvera la ville au cas où l'on y trouverait, d'abord, cinquante justes; puis, quarante-cinq seulement; puis, quarante; puis, trente; puis, vingt; puis, enfin, dix justes. Dieu répond affirmativement sur chaque chiffre, et sa justice ne peut sauver que Loth et ses deux filles (*Ibid.*, ch. 18 et 19), tant les justes manquaient à Sodome!

[2] Cela est si vrai, que Dieu soumet les Juifs à plusieurs expulsions de Jérusalem pour leurs fautes, comme il avait châtié le premier homme et la première femme par leur expulsion de l'Éden.

[3] Sur ce point, la Bible a moins de netteté que l'Évangile, lequel place presque

le mal ou pour le bien. Quand on lit la Bible à ce point de vue, tout y est significatif, logique, saisissant; mais rien n'explique mieux et le ton et le sens de la poésie biblique.

Le premier homme non-seulement naît sur la terre, mais il est parent de la terre, car Dieu le forme du limon terrestre; seulement il le rend bien supérieur à ce limon en lui imprimant sa propre image[1]. Dieu, en créant l'homme et la femme, leur dit : « Multipliez sur la terre, régnez-y; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur tous les animaux[2]. Je vous donne et les herbes et les graines de la terre pour qu'elles vous nourrissent[3]. » Lorsque Adam et Ève ont failli, la terre est maudite à cause d'eux; elle ne produira plus rien pour l'homme qu'à force de travail; spontanément, elle ne portera que des épines et des ronces[4]. Le serpent qui a tenté la femme est maudit à cause d'elle. Dieu l'apostrophe comme il a apostrophé l'homme même : « Tu ramperas sur le ventre, lui dit-il, et la femme écrasera ta tête[5]. » La suite du temps correspond à ces commencements, et toutes les beautés de la Bible s'y rattachent par quelque point.

« Voici ce que dit le Seigneur qui fait lever le soleil pour être la lumière du jour; qui règle le cours de la lune et des étoiles pour être la lumière de la nuit; qui agite la mer et qui fait retentir le bruit des flots[6]. » C'est bien là, dans toute sa puissance, le créateur subordonnant la création à l'homme qu'il instruit à le servir. La Bible peint Béhémolt ou le Leviathan sous des couleurs formidables. Rien de plus monstrueux en apparence : ses os sont comme des tuyaux d'airain, ses cartilages sont comme des lames de fer, sa queue se serre et s'élève comme un cèdre; son corps est semblable à des boucliers d'airain fondu; il est si couvert d'écailles que le moindre souffle ne peut passer entre elles; les foudres tomberont sur lui sans qu'il remue; la fumée sort de ses

exclusivement au ciel la récompense de la vie; la Bible est plus terrestre, elle promet fréquemment au juste les biens de la terre. D'autre part, le judaïsme se circonscrit en un seul peuple, et n'est pas moins une politique qu'une religion. En parlant de la Bible comme je le fais, j'en juge l'esprit dans le sens de l'interprétation chrétienne. La Bible émane de Dieu; le judaïsme appartient plus à l'homme. C'est pourquoi le judaïsme persiste à côté du christianisme qui en diffère tant, quoique leur tige commune soit la Bible.

[1] *Genèse*, ch. 1 et 2. — [2] *Ibid.*, ch. 1, v. 20. — [3] *Ibid.*, ch. 1, v. 29. — [4] *Ibid.*, ch. 3, v. 17 18. — [5] *Ibid*, ch. 3, v. 14, 15. — [6] Jérémie, ch. 31, v. 35.

narines comme d'un pot qui bout sur un brasier; il se nourrit de foin comme un bœuf; il absorbera le fleuve qui n'en sera pas étonné; la force est dans son cou et dans ses reins; la famine marche devant lui[1]. Cette bête horrible, sous la protection de Dieu qui l'a créée, a sa place et comme ses douceurs sur la terre : « Béhémolt dort tranquille, dans le secret des roseaux et des lieux humides; les ombres couvrent son ombre[2], et les saules du torrent l'environnent; les montagnes où toutes les bêtes des champs vont se jouer lui produisent des herbages, car il est le commencement des voies de Dieu[3]. » C'est ainsi que Dieu protége le monstre; mais comment l'homme fera-t-il un pacte avec lui? « Lui dira-t-il des paroles douces? mettra-t-il un anneau de fer à ses narines? jouera-t-il avec lui comme avec un oiseau[4]? » C'est de Dieu que viendra le pacte; c'est d'après les desseins de Dieu que l'homme « mettra la main sur le monstre et le domptera[5]. » Le monstre aura beau supplier Dieu et faire entendre « de fortes et touchantes paroles[6], » Dieu déclare qu'il ne l'épargnera pas. Quand l'homme le méritera, le monstre, instrument des desseins de Dieu, sera brisé en faveur de l'homme.

Nous avons déjà vu l'abîme disant : La sagesse n'est point en moi[7], et la mer répondre comme l'abîme. Quand l'homme a failli, quand il irrite Dieu : « O cieux, frémissez d'étonnement; portes du ciel, soyez inconsolables, dit le Seigneur[8], » d'après Jérémie. Il dit encore : « Toute la terre sera déserte, et pourtant je ne la perdrai pas entièrement; la terre fondra en larmes, les cieux seront en deuil à cause de la parole que j'ai prononcée[9]. » Veut-on voir le deuil des cieux, d'après la poésie biblique? « Toutes les étoiles du ciel seront comme languissantes; les cieux se plieront et se rouleront comme un livre; tous les astres tomberont comme les feuilles de la vigne ou du figuier[10]. » Malheur à Jérusalem si Dieu lui suscitait un de ces ennemis qui surgissent comme une nuée, car ses chariots seraient plus rapides que la tempête, plus vites que les aigles[11]. — Mais Dieu aime son peuple, Dieu s'apai-

[1] Job., ch. 40, 41. — [2] *Ibid.*, ch. 40, v. 17. — [3] *Ibid.*, v. 14, 15, 16. — [4] *Ibid.*, v. 19, 21, 22. — [5] *Ibid.*, v. 27 — [6] Job, ch. 41, v. 3. — [7] Job, ch. 28, v. 14. — [8] Jérémie, ch. 2, v. 12. — [9] *Ibid.*, ch. 4, v. 27, 28. — [10] Isaïe, ch. 24, v. 4. — [11] Jérémie, ch. 4, v. 13.

sera si son peuple se repent : « Allez vers l'Aquilon, dit-il, et criez : Reviens, Israël, et je ne détournerai point mon visage, car je suis saint, et ma colère ne dure pas éternellement[1]; je te mettrai au rang de mes enfants; je te donnerai une terre désirable, l'excellent héritage des gentils[1]. Revenez, enfants infidèles, et je guérirai le mal que vous vous faites en vous détournant de moi[2]. » C'est pourquoi Dieu peut dire sur ses enfants égarés : « Je les ai conjurés avec empressement, je leur ai dit : Écoutez ma voix[3]; » et tel est le lien biblique entre Dieu et l'homme, qu'ils ne se refroidissent, si je peux le dire, que pour mieux se raccommoder. En effet, ils se quittent réciproquement plus qu'ils ne s'oublient; leur haine ressemble à la tendresse; l'homme et Dieu sont amants, si je peux le dire, avec Dieu même : « La maison d'Israël me méprise, dit le Seigneur; elle me dédaigne comme une femme dédaigne l'homme qui l'aime[4]; » c'est cet ineffable et sublime amour qui est tout l'intérêt du drame biblique; il en constitue l'objet, le nœud, les péripéties, toute l'émotion.

Dieu, selon la Bible, est la séve, le suc nourricier de l'homme : « Le jonc, dit poétiquement l'Écriture, peut-il verdir sans humidité, ou peut-il croître sans eau? A peine est-il vigoureux que, sans qu'on le cueille, il sèche plutôt que tous les herbages[5] : tel est le sort de quiconque oublie Dieu. Tout homme qui fut dans ses voies et les quitte périt en les quittant; c'est une plante qui a quelque fraîcheur avant que le soleil se lève, et qui croît en hauteur dès qu'il est levé : ses racines s'enfoncent et se fortifient dans les cailloux même; mais qu'on l'arrache de la place où Dieu l'a mise, et le lieu qui la portait la renonce en lui disant : Je ne te connais point[6]. » Voulez-vous le contraste de cette peinture? Le voici : ce qu'aime et soutient Dieu ne meurt pas; « l'arbre qu'il protége n'est point sans espérance. Quoiqu'on le coupe, il ne laisse pas de reverdir, et ses branches repoussent. Quand sa racine aurait vieilli dans le sol, quand on verrait son tronc desséché dans la poussière, il renaîtra dès qu'il sentira l'eau; il reprendra ses feuilles comme lorsqu'on le planta[7]. » C'est ainsi que

[1] Jérémie, ch. 3. v. 12. — [2] *Ibid.*, v. 22. — [3] *Ibid.*, ch. 11, v. 7. — [4] *Ibid.*, ch. 3. v. 20. — [5] Job, ch. 8, v. 11 et suiv. — [6] *Ibid.*, v. 16. — [7] *Ibid.*, ch. 14, v. 7 et suiv.

Dieu est si bien dans les poëmes bibliques, qu'il n'y a point place pour la matière, et qu'elle y vit, qu'elle y respire pour l'homme, comme l'homme respire et vit pour Dieu.

C'est ce qui explique aussi cette énergie de passion qui règne dans la Bible sous toutes les formes. Le sentiment est l'âme de la Bible. Tout raisonnement, toute leçon, toute maxime s'y empreint de l'accent du sentiment; rien n'égale le sentiment biblique : il brille dans l'œuvre comme le soleil sur la terre; il y agit comme l'électricité dans la nature; il se prodigue même, comme l'électricité, sans s'épuiser. « Écoutez, mon fils; mon fils, écoutez mes discours [1]; » cette douce et tendre formule revient fréquemment jusque dans le livre des *Proverbes*. Quand Absalon, à qui son père a pardonné le meurtre d'Amnon, est néanmoins pendant deux ans privé de la présence du souverain : « Je demande, dit-il, la grâce de voir le roi; s'il se souvient encore de ma faute, qu'il me fasse mourir [2]. » Absalon lui-même préfère la mort à la froideur paternelle; et, quand plus tard ce fils rebelle périt dans sa révolte, David n'a qu'un cri : « Absalon mon fils, mon fils Absalon; que ne suis-je mort à ta place, mon fils Absalon, Absalon mon fils [3]! » tant la tendresse prévaut jusque dans ces cœurs ulcérés!

C'est un principe des livres saints, « que la haine excite la haine, et que la charité couvre toutes les fautes [4]. » C'est un autre principe, « que la douceur est irrésistible, et que les douces paroles rompent ce qu'il y a de plus dur. » Quand Job dit de lui-même : « La compassion a crû avec moi dès mon enfance, elle sortit en même temps que moi du sein de ma mère [5], » il se peint moins, en quelque sorte, qu'il ne peint le peuple hébreu quand il est lui-même, quand il ne se croit pas l'instrument des colères divines [6]. Et voyez, d'après Moïse, comme Dieu lui prescrit d'élever le peuple : « Portez-le, dit-il, dans votre sein, comme la nourrice

[1] *Proverb.*, ch. 1, v. 8, 10, 15; ch. 2, v. 1; ch. 3, v. 1, 11. 21; ch. 4, v, 1, 10, 20; et de même dans les autres chapitres. — Le touchant auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* s'en est inspiré.

[2] Les *Rois*, liv. 11, ch. 14, v. 32. — [3] *Ibid.*, ch. 18, v. 33. — [4] *Proverb.*, ch. 10, v. 12. — [5] Job, ch. 31, v. 18.

[6] Il y a beaucoup de sang dans l'histoire juive, mais presque toujours pour une cause religieuse. En ce sens, le Juif immole ses pareils comme il s'immole lui-même. Le récit du siége de Jérusalem, par Titus, le dit suffisamment. (Voy. mon étude sur le *Judaïsme*.)

porte son nourrisson[1]. Sa sollicitude pour le peuple juif, il l'étendra aux autres nations; et, dans l'œuvre qu'il inspire, il leur exprimera la même tendresse : « Les peuples les plus redoutables, dit-il, se sont trouvés sous ma main comme un nid de petits oiseaux, et je les ai réunis sous mon pouvoir comme on ramasse quelques œufs délaissés par la mère[2]. » Ce n'est point là l'expression d'un sentiment fugitif, je ne sais quelle rencontre d'émotion qu'on trouve comme un accident dans les œuvres de l'homme; c'est la langue permanente de l'Écriture. Le sentiment est dans les détails qui en sembleraient le moins susceptibles : « En passant le temps à boire, on se ruine, dit la Bible; et la paresse, toujours endormie, vit en haillons. Mon fils, ne regardez point le vin quand il paraît clair et qu'il brille dans le verre; il pénètre agréablement, mais il mord enfin comme un serpent[3]... Le jeune homme qui suit une courtisane, ajoute-t-elle, est comme un agneau qui va à la mort en bondissant[4]. » Je l'ai déjà dit, telle est l'émotion, telle est la passion des livres bibliques, qu'elle supprime la matière, tant le sentiment lui commande et l'imprègne de la vie morale. « La terre est dans les pleurs et la langueur, le Liban est dans une confusion déplorable; Saaron a été changé en désert, Basan et le Carmel sont dépouillés de leurs fruits[5]. O si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre, les montagnes fondraient devant vous[6]! » Tel est le ton habituel du vaste poëme : et à quoi bon choisir quand tout se ressemble!

La Bible est un chant perpétuel entre Dieu, l'homme et la nature; c'est un chant perpétuellement sublime: rien ne le précède dans le cours des âges; rien ne l'éclipse, rien n'en approche même. Dans la courte et trop sommaire appréciation que je viens d'en faire, on peut voir au moins qu'il n'y a d'enseignement supérieur au sien que l'enseignement chrétien qui en émane, et qui se borne à le mieux interpréter, pour le fortifier. Doué d'ailleurs d'un charme poétique incomparable et d'un accent passionné qui lui communique une force de pénétration extraordinaire, cet enseignement dont la forme est si supérieure reste, avec l'Évangile son rejeton, l'idéal de la beauté morale et littéraire parmi les

[1] *Nombres*, ch. 11, v. 12. — [2] Isaïe, ch. 10, v. 14. — [3] *Proverb.*, ch. 23, v. 21, 31, 33. — [4] *Ibid.*, ch. 7, v. 22. — [5] Isaïe, ch. 33, v. 9. — [6] *Ibid.*, ch. 64, v. 1.

hommes. Il a le cachet non-seulement des œuvres hors ligne, mais des œuvres surhumaines; il recèle des trésors de sagesse comme des trésors artistiques, et tel est le génie du maître à qui on le doit, qu'il n'est pas de copie sur laquelle l'original ne laisse tomber quelque charme, comme il n'en est pas, malgré leur nombre infini, qui ne fasse ressortir, qui ne ravive en quelque sorte l'original.

Les Romains du second âge impérial le connurent-ils? Si l'on songe à l'aversion et au mépris des Romains pour la race judaïque, on y verra un fort grand obstacle à la pénétration des esprits romains par l'idéal juif; et, je crois, à la profonde réalité de cet obstacle. A cela près, les Juifs, par la Bible déjà traduite en grec sous Ptolémée Philadelphe; les Juifs répandus dans toutes les conquêtes méridionales de Rome; les Juifs jetés à Rome, comme sur toute la terre, par les diverses commotions de la Judée; conduits comme captifs à Rome après le sac de Jérusalem par Titus[1]; représentés, spécialement sous ce prince et son père, par Josèphe[2], qui fut à la fois l'historien de sa race, le défenseur et le propagateur de ses dogmes[3] dans un temps d'affaiblissement religieux chez les Romains; les Juifs, dis-je, durent occuper, plus qu'il ne paraît, la civilisation romaine. Quand Tacite parle de la Judée, son style revêt une teinte orientale auquel la Bible ne semble pas étrangère. Lucain lui-même a des coups de pinceau et des sentiments qui rappellent cette origine; Juvénal et Stace, ou par l'idée, ou par la sensibilité, — surtout par la sensibilité, — ont quelque chose qui est plus que païen, s'il n'est pas encore chrétien, et ce quelque chose est un fruit biblique. Les érudits pourront dire avec quelque précision peut-être par où le souffle a passé; il me suffit de sentir le souffle à Rome pour dire qu'il y est venu[4]. Quelle puissance n'a-t-il pas déjà dans les premiers apôtres

[1] Il fut fait quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers pendant la guerre. (Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. 6, ch. 45.)

[2] Voir son *Autobiographie*. — [3] Voir sa réponse à Appion.

[4] « Les histoires grecques font foi que cette belle philosophie venait d'Orient et des endroits où les Juifs avaient été dispersés; mais, de quelque endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les gentils, quoique combattue, quoique mal suivie même par ceux qui l'enseignaient, commençait à réveiller le monde. » (Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.*, § 5, les temps du second temple.)

Les *Actes des apôtres* précisent, jusqu'à certain point, comment, à travers l'Asie

qui osèrent aborder Rome pour y verser leurs dogmes avec leur sang? Et pour ne parler ici que de la forme païenne et chrétienne, est-ce que la chaleur de Cicéron est autre chose que de la chaleur d'imagination, une émotion de tête, une sensibilité de cabinet? Comparé aux orateurs grecs, Cicéron est assez Romain pour paraître sensible, je le veux bien; mais sa fameuse Milonienne, dont les anciens admiraient le sentiment de convention (car Milon fut indigne d'en inspirer d'autre), est aussi fausse que froide. Celui qui voudrait nous attendrir comme Cicéron voulait attendrir ses juges en faveur de Milon nous ferait rire, à moins que sa douleur, si soigneusement cadencée dans les périodes de sa chère rhétorique, ne nous fît dormir. Voulez-vous de la véritable effusion, de cette effusion qui remue, qui s'impose en tout temps, écoutez saint Paul renvoyant un esclave fugitif à son maître : « Je vous le renvoie, lui écrit-il; mais, je vous en prie, accueillez-le comme vos entrailles. Il ne s'agit plus d'un esclave, mais d'un homme qui est devenu votre frère, un frère bien cher. S'il vous a fait tort, mettez cela sur mon compte; c'est moi, moi Paul, qui vous écris de ma main, qui vous le rendrai. Je pourrais me permettre la liberté de vous prescrire, par le Christ, ce qui est votre devoir; mais je vous aime trop pour ne pas vous supplier, quoique je suis Paul, et vieux, et de plus prisonnier pour Jésus-Christ[1]. » La période cicéronienne est inutile à de pareils sentiments; mais ils brûlent, parce qu'ils sont ardents, et que le cœur dont ils débordent est plein de Dieu.

Un tel langage était étranger aux anciens non moins que l'idéal qui le dictait. Ce fut l'élément africain qui en importa le germe dans le paganisme, ce fut l'élément chrétien qui le développa dans la société romaine. Par l'élément africain, les lettres païennes finissent dans leur suprême éclat à Tacite; par l'élément chrétien, elles ressuscitent, mais comme chrétiennes, en même temps que romaines, par saint Justin, puis par Tertullien, pour aboutir par Lactance à saint Jérôme, à saint Augustin.

Mineure et la Grèce, l'esprit chrétien parvint à Rome à dater de la mort de Jésus-Christ, en l'an 33, jusqu'à la mort de saint Jean, en l'an 100. Le travail religieux de la Judée et le travail littéraire de Rome se correspondent.

[1] *Épître à Philémon.*

Le travail de renaissance dû à l'esprit grec n'appartient pas à mon cadre. Plutarque, Lucien, Apulée[1], l'empereur Julien, qui sont plus particulièrement l'expression de cet esprit, même en parlant latin, sont de brillants lettrés. Ils constituent les derniers représentants de la forme hellénique, comme l'école d'Alexandrie représentera les derniers efforts de la pensée grecque. Revenons à Rome.

Les lettres tombent nécessairement avec les sociétés qui les ont fait éclore et les ont inspirées. Quand une société n'a plus d'idéal, les lettres n'ont plus rien à célébrer; elles n'ont plus de raison d'être. L'idéal romain fut d'abord politique et religieux; Rome compta sur les dieux et sur sa politique pour conquérir le monde; elle eut des institutions et des mœurs fortes pour répondre à sa mission[2]. La conquête du monde usa ses institutions politiques; Rome victorieuse et enivrée d'elle-même crut moins aux dieux dont elle avait moins besoin[3]. Elle condensa ses institutions politiques pour le gouvernement de la terre; les cérémonies religieuses continuèrent avec un éclat extérieur qui déguisa l'affaiblissement de la foi, laquelle vit plus de dévouement que d'apparat; les mœurs s'usèrent comme la politique et la foi religieuse. La foi philosophique, qui n'en est une que pour le petit nombre, et qui est la plus vaine et la moins durable, exista peu et vécut peu; les lettres suivirent la société dans ses vicissitudes.

Les lettres romaines vivent d'abord de la vie naïve et rude du Latium : quoiqu'un peu grossières, elles sont fortes de sens; puis, (le charme de la forme prenant le dessus) elles enivrent, de la forme grecque, les Romains, maîtres de l'univers conquis. L'esprit romain et l'esprit grec se disputent Rome, ce grand théâtre de l'activité humaine. L'influence grecque l'emporte d'abord dans les

[1] Quoique né en Afrique, Apulée, qui avait Plutarque pour aïeul, était Grec de race et d'éducation. La langue et l'esprit grecs lui étaient plus naturels que la langue et l'esprit romains. (V. Apulée, l'*Ane d'or*, liv. 1, ch. 1, 53.)

Il dit sur lui-même, dans son *Apologie*, p. 65 : « Il a l'éloquence d'un Grec; reprochons-lui sa naissance en pays barbare : « Barbaram patriam. » — Il ajoute, p. 99, qu'il latinise beaucoup de mots grecs qui manquent au latin.

[2] Polybe, *Prologue de la République romaine*, liv. 6, fragm. 4; et *Comparaison de Rome et de Carthage*, liv. 6, fragm. 10.

[3] Claude représente au sénat que les superstitions étrangères prévalent, et qu'il ne faut pas abandonner, dans la prospérité, les rites si bien pratiqués dans les temps difficiles : » Per ambigua culti. » (Tacite, *Ann.*, liv. 11, ch. 15.)

lettres, tandis que Rome résiste dans les mœurs; puis Rome réagit contre l'ascendant grec dans les lettres, tandis que la Grèce prévaut dans les mœurs romaines. Aux beautés grecques de forme de l'école virgilienne succèdent les beautés romaines de pensée de l'école stoïcienne. Les lettres romaines se séparent encore plus des lettres grecques par l'énergie du sentiment qu'elles impriment à leurs œuvres; et tout ce déploiement de l'originalité romaine correspond aux dernières grandeurs de Rome sous Trajan. Juvénal survit encore à cet effort par une dernière et haute indignation s'inspirant des vieilles gloires, des antiques mœurs de Rome qui s'évanouissent. Le sublime abattement de Marc-Aurèle n'exprime que le néant philosophique; et quand Rome a tour à tour épuisé sa politique, sa religion, son stoïcisme, ses imitations littéraires comme sa propre originalité; quand les barbares qui l'envahissent l'avertissent que sa puissance s'en va comme ses dieux [1]; quand un esprit désormais supérieur à l'esprit grec ou romain, l'esprit chrétien, pénètre dans le monde antique qu'il domine, il faut que les lettres romaines s'imprègnent du nouvel esprit, puisque l'ancien a disparu, et elles se font chrétiennes, ne pouvant plus être païennes.

Mais, de même que la décadence d'une forme de gouvernement n'est pas une décadence sociale, la décadence d'une forme quelconque de l'esprit humain n'est pas la décadence de l'esprit humain. Comme Rome avait pu passer sans déchoir de la forme royale à la forme républicaine, et passer sans périr de la forme républicaine à l'empire qui ne fut que la république disciplinée, les lettres romaines purent passer de la forme latine à la forme grecque, et de la forme grecque à la forme stoïcienne, pour aboutir à la forme rhodienne qui les comprend toutes, sans que l'esprit humain souffrît dans sa marche de cette succession de formes d'où nous le voyons sortir plus fort de pensée, plus épuré de sentiment, plus sérieux d'objet comme de but.

En effet, il y a dans la sensibilité de Virgile je ne sais quoi de

[1] « Quelle honte! quelle incroyable lâcheté! L'armée conquérante et maîtresse de l'univers entier se dissipe à l'approche de misérables hordes! De nos jours, l'esprit marche avec horreur parmi les ruines... le monde romain s'écroule, et nous marchons pourtant la tête haute! » (Saint Jérôme, *Lett. à Hérodien.*)

matériel qui semble plutôt un pli de son talent qu'un besoin de son cœur, et qui s'applique indifféremment au mal comme au bien, à ce qui mérite nos mépris comme à ce qui veut notre estime. Qu'est-ce que cette description des amours de Pasiphaé pour son taureau, que Virgile embellit d'un tel charme poétique que les amours des héros qu'il chante n'ont pas un coloris supérieur, si ce n'est là un abus et comme une profanation de la poésie idéalisant non plus la matière, ce qui est supportable, mais la bestialité [1]? Que Virgile raconte une légende mythologique, une sorte de châtiment divin dans cet accouplement de la femme et de la bête, soit; mais pourquoi ce sujet quand le cœur est chaste, et pourquoi rendre le tableau si bassement séduisant quand on condamne la chose? Quand Apulée, plus Grec en ceci que Latin, nous peint dans son *Ane d'or* les jouissances ou les souffrances d'une autre bestialité, que fait-il, sinon prostituer le bel esprit grec; ou même profaner la poésie de Platon, si, comme je le crois, l'écrivain a voulu, par le sens symbolique de la leçon, justifier la licence des moyens [2]? On a beau faire, on a beau décorer et peindre la chair, lui appliquer des teintes délicates, platoniques, mystiques; on a beau, dans un profane mélange, accoler je ne sais quels accents de piété à la volupté, comme toutes les civilisations sensuelles en offrent l'exemple, la chair reste toujours la chair, et les fines broderies de la gaze dont on la voile, et les paillettes d'or et les dentelles dont on la parsème, ne font que la déguiser sans la diminuer. Quoi qu'on fasse, ni le corps ne peut remplacer l'esprit, ni l'esprit ne peut remplacer le sentiment. Les formes littéraires ont beau être belles, l'œuvre ne vaut pour l'esprit humain que par la qualité de ce qu'elle enseigne, et par la force de pénétration dont elle doue ce qu'elle enseigne : c'est par là que toute évolution littéraire de l'esprit humain doit se juger.

Où conduisit le mouvement purement littéraire et philosophique de l'esprit païen? A Apulée, homme aussi savant que nul autre; esprit aussi varié que savant, aussi souple que varié, qui se vante d'écrire avec autant de grâce et de facilité en grec qu'en latin, en vers qu'en prose [3]; si goûté en Afrique qu'on n'y peut se passer

[1] « Phasiphaen nivei solatur amore juvenci. » (*Églog.*, 6.)
[2] Voy. son livre 11. — [3] *Florides*, 2 et 4.

de lui; qu'il ne peut s'absenter pour cause de maladie, qu'il ne doive compte au public de son absence [1]; à qui Carthage, sous les auspices de Rome, érige des statues [2]; qui a pour auditeurs les patriciens de Carthage, et pour ami, pour courtisan presque, le proconsul romain qu'il courtise à son tour comme par bienséance [3]. Que fait d'ailleurs Apulée pour mériter tout ce culte? Il amuse les païens de Carthage; il leur dit des choses qu'on trouve très-agréables et qu'il se vante de trouver lui-même fort agréables [4]; il pique la curiosité par des improvisations moitié grecques, moitié latines, pour prouver que rien n'embarrasse un rhéteur de son ordre [5] : et sur quoi roulent ces improvisations? Sur la difficulté même d'improviser, sur le désir de l'improvisateur, qu'on ne le trouve pas moins élégant que lorsqu'il se prépare; puis, pour se conformer, soit aux difficultés de sa gageure, soit aux goûts de son public, il n'invente rien de plus que de raconter la fable de maître corbeau [6] : mais qu'attendre de mieux d'un grand esprit ivre de la forme, et qui met sa gloire à ce qu'une autre ne l'emporte pas sur lui dans les futilités littéraires, dans les chansons, par exemple, et les logogriphes [7]!

Qu'il y a loin d'Apulée à saint Augustin, le grand chrétien de Carthage, allant s'inspirer des doctes leçons de saint Ambroise, de

[1] *Florides*, 3. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 2.

[5] *Ibid.*, 4 — Son *Apologie* est pleine de ses propres applaudissements dans le même genre. (*Ibid.*, 6, p. 101, 129, 141, 165, édit. Pankcoucke)

[6] *Florides*, 4.

[7] « Je compose des poëmes de toute espèce, des vers propres à être accompagnés par l'archet de la cithare comme par les doigts du joueur de lyre; dignes du cothurne aussi bien que du brodequin comique. C'est peu : satires, gryphes, histoires diverses, harangues vantées par les hommes éloquents, dialogues loués par les philosophes, j'écris tout cela, en grec aussi bien qu'en latin, avec une pareille complaisance, une même ardeur, une semblable facilité. Que ne puis-je attirer sur l'universalité de mes talents votre précieux témoignage! Non que je manque d'éloges; car ma gloire est parvenue, depuis ceux qui vous ont précédés jusqu'à vous, toujours pure, toujours florissante. » (*Florides*, 2. Voir encore *ibid.*, 1, 3, 4.)

C'est sur ce ton de marchand de vulnéraire que parle constamment ce rhéteur philosophe.

Écoutons saint Augustin : « Saint Ambroise, écrit-il dans ses *Confessions*, ne lisait que des yeux et du cœur qui cherchait le sens des choses à mesure que ses yeux parcouraient les pages du livre, et on ne lui voyait jamais remuer les lèvres. C'est ainsi que je l'ai toujours vu lire; car, dans le temps même qu'il employait à la lecture, entrait qui voulait, et on ne lui annonçait jamais personne. Quand je le trouvais sur les livres, je m'asseyais et me tenais là dans un profond silence; car qui aurait osé troubler un homme si attentif à ce qu'il faisait? et, après y avoir demeuré bien longtemps, je me retirais sans rien dire, jugeant bien que, dans le peu de temps

ces hautes et sublimes leçons qui apprennent à bien vivre, pour bien mourir! Que d'accent dans cette grave et divine méditation de saint Ambroise que n'ose interrompre son disciple, de peur d'en profaner la sainteté et d'en altérer le fruit, fut-ce même pour s'associer à cette sainteté et goûter ce fruit salutaire! Combien ce pieux recueillement d'où sortait *la Cité de Dieu* laisse loin et laisse bas la brillante et vide loquacité d'Apulée! Telle est la distance qui sépare les lettres faites pour le corps, des lettres faites pour l'âme; celles que l'oreille goûte, de celles dont le cœur est avide; telle est la distance qui sépare le bel esprit, du sentiment même muet, quand il exprime une haute détermination de l'âme se préparant aux plus nobles manifestations de la vie, comme quand saint Ambroise et saint Augustin méditaient en commun la sagesse divine pour s'instruire à répondre en commun la charité chrétienne; car c'était là qu'aboutissait, à son tour, l'esprit nouveau; et c'était comme instrument pour ce but, que les lettres chrétiennes remplacèrent avec tant d'éclat les lettres païennes. Ces lettres nouvelles qui prêchaient la vérité et l'amour des hommes se recommandèrent par la simplicité de la forme et l'ardeur du sentiment; elles furent aussi fortes que passionnées; elles conquirent les âmes, parce qu'elles parlaient aux âmes; mais elles procédaient de la Bible, qui ne procède pas de l'homme.

Pascal rend admirablement ce que je voudrais dire : « Tous les corps, écrit-il, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits, car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien; de tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée; cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits on n'en saurait tirer un mou-

qu'il pouvait avoir pour se délasser l'esprit par la lecture après avoir eu la tête rompue des affaires qui se traitaient devant lui, il ne serait pas bien aise qu'on l'interrompît.

Il aurait fallu le trouver bien de loisir pour lui pouvoir exposer tout ce qui me faisait de la peine et qui tenait mon esprit dans l'agitation où je le sentais. Comme il ne m'arrivait donc jamais de le trouver en cet état, tout ce que je pouvais faire était d'aller entendre les discours qu'il faisait au peuple tous les dimanches. C'étaient d'excellentes explications de la parole de vérité; et, à force de les entendre, je comprenais tous les jours de plus en plus. » (Saint Augustin, *Confessions*, liv. 6, ch. 3.)

vement de vraie charité : cela est impossible et d'un ordre surnaturel[1]. »

Tout est là : les lettres païennes ne conduisaient pas plus par leur développement aux lettres chrétiennes, que le corps ne conduit à l'esprit; ou que l'esprit ne conduit à un certain ordre, à une certaine portée de sentiment. Il fallait quelque chose de surnaturel pour lier ces prémisses à cette conclusion. L'élément judaïque, qui transforma, pour en hériter, les lettres païennes, était d'ordre surnaturel. Or, revenir à Dieu par la Bible évangélisée, ce n'était pas plus décroître littérairement que moralement : c'était s'épurer; car c'était, par l'esprit humain, retourner au vrai comme au beau ; c'était remonter à l'idéal souverain[2]. Cette belle doctrine est incontestable[3].

[1] *Pensées*, art. 17, édit. Havet.

[2] Saint Augustin convient que les livres platonicien renferment de l'or. « Mais, dit-il, cet or ne vient que de Dieu, en quelque lieu qu'on le trouve. » (*Confess.*, 7-9.) Platon définissait la beauté, l'éclat du vrai; saint Augustin, l'éclat du bon.

[3] J'ai rapproché Apulée de saint Augustin, et je conviens que la chronologie demanderait un parallèle plus contemporain, comme le serait celui de Symmaque et de saint Ambroise. Rien n'est plus aisé que ce parallèle, et il ne changerait que dans des nuances celui que j'ai fait d'Aulu-Gelle et de saint Augustin. Symmaque n'est qu'un rhéteur plus grave qu'Apulée; il n'est pas moins froid au fond. Il fait beau le voir défendre l'autel de la Victoire quand les barbares battent partout les Romains, quand lui-même ne peut se dissimuler que Rome s'en va : « Nous avions décidé, écrit-il, de rester quelque temps hors de la ville; mais un envoyé de la patrie mourante change nos desseins. » (Reinesius, [2], 1-45.)

En somme, ce préfet du prétoire, ce grand pontife, cet honnête homme, tout à la fois le disciple et l'ami du rhéteur Libanius, fut avant tout un lettré comme son maître. Symmaque, qui croyait que les formes littéraires sont des idées et n'appliquait même que des formes vieillies à des idées mortes, produit sur moi l'effet d'un français du dix-neuvième siècle qui porterait la perruque de Louis XIV et danserait sincèrement le menuet. Est-elle donc autre chose qu'un menuet du temps passé, cette oraison où Symmaque, imitant Cicéron quand les temps sont si différents, dit au très-illustre empereur Valentinien II et à son conseil, au nom de l'amplissime sénat : « Il me semble que Rome est devant vous et vous dit : Excellents princes, pères de la patrie, respectez ma vieillesse... Quel homme serait assez l'ami des barbares pour ne pas redemander l'autel de la Victoire? Si l'on néglige la Divinité, que l'on respecte au moins son nom! Votre éternité doit beaucoup à la Victoire. (L. 1, ép. 54.) Qu'a produit à votre trésor sacré la révocation des priviléges des vestales? Ce que des princes très-économes accordaient, on le refuse sous de très-généreux empereurs... De même que les bandelettes sont l'ornement de leur tête, ainsi l'exemption des charges publiques est l'insigne du sacerdoce. » (*Ibid.*)

Écoutons saint Ambroise : « A peine peuvent-ils compter sept vestales! Voilà ce que produisent, de nos jours, les bandelettes révérées, les robes bordées de pourpre, les litières des pontifes toujours escortées par la foule, d'énormes priviléges, des profits immenses, et enfin le respect de la chasteté. Il n'est pas nécessaire que des bandelettes brodées décorent la tête; un voile grossier suffit quand il est orné de la pu-

J'en ai fini avec le mouvement général des lettres romaines jusqu'à l'avénement de l'esprit chrétien. Je ne pouvais, je l'ai dit, comprendre dans mon cadre l'histoire, sujet trop vaste pour n'être pas traité séparément quand il s'agit de juger l'antiquité, — surtout Rome, — dans sa figure et dans son aptitude historique. Avant donc d'apprécier, ou plutôt, pour mieux apprécier Tacite, soit dans le génie qu'il tient de Rome, soit dans son propre génie, je vais apprécier, dans sa diversité, l'histoire antique.

deur. Il faut oublier et non embellir les attraits de la beauté; c'est le jeûne qui convient, et non la pourpre... Que diraient les gentils, si leurs prêtres devaient acheter, comme les nôtres, ce qui sert aux saints mystères? »

De quel côté pense-t-on que soit le feu et la vie? Veut-on la confirmation de mes idées sur les deux esprits qui se disputaient la société païenne, qu'on lise la comparaison que fait saint Augustin du rhéteur Fauste et du même saint Ambroise. (*Confess.*, 5-6, 13.)

IX

DE L'HISTOIRE

DANS SON ENSEIGNEMENT, C'EST-A-DIRE DANS LES PRINCIPES QUI CONSTITUENT SA MORALITÉ

ÉCOLE GRECQUE — HÉRODOTE, THUCYDIDE, XÉNOPHON

On ne peut assigner le rang d'un grand historien dans l'école à laquelle il appartient qu'après avoir caractérisé et classé cette école, et pour classer cette école, il faut connaître ses devancières : avant d'aborder Tacite comme historien, j'ai donc à caractériser l'école grecque, pour apprendre à caractériser l'école romaine. Après avoir classé les écoles sous deux aspects principaux : la qualité de leur enseignement et leur forme artistique, c'est-à-dire leur moralité et leur charme, je classerai les historiens de ces écoles, spécialement Thucydide et Tacite, à ce double point de vue.

Quand je consulte les grands historiens grecs sur leur propre idéal, ils me semblent d'une simplicité extrême sur ce qu'ils se proposent ; quand je lis leur travail, je le trouve supérieur au but indiqué. Hérodote se borne à nous dire qu'il désire préserver de l'oubli les actions des hommes, célébrer les hautes et mémorables actions des Grecs et des barbares, tout en expliquant les causes

qui les portèrent à se combattre[1]. Il tient parole, sans doute; mais ce qu'il ne nous dit pas et ce qui n'est pas la moindre partie de son œuvre, c'est qu'il fera pour la postérité le seul tableau qu'elle possède des mœurs, des institutions, des origines, des races, des peuples de l'antique Orient. Sur ce point, son histoire ne sera pas toujours savante, mais elle sera partout vivante. Ce qu'il raconte, il l'a vu ou on le lui a dit sur place[2]; il consigne la tradition avec une candeur qui, si elle n'est pas une garantie suffisante de vérité, a tout le charme de la vraisemblance. Il n'oblige personne à croire ce qu'on lui raconte. Il n'a pas d'autre but, il vous en avertit, que d'écrire ce qu'il entend dire à chacun[3]. Quand il arrive qu'il y a deux versions sur le même sujet, comme, par exemple, sur la construction des pyramides d'Égypte, il rapporte tout uniment les deux versions qu'il a ouï faire[4].

Plus d'une fois pourtant il vous déclare ingénument qu'il sait bien des choses qu'il ne vous dira pas. Pourquoi, par exemple, représente-t-on Pan avec une tête de chèvre et des jambes de bouc? Il se ferait un scrupule de vous le révéler[5]. Les initiateurs aux mystères imposaient le silence à leurs adeptes; Hérodote reste donc discret par piété et par convenance. Il en est ainsi des secrets du même ordre que lui confient les prêtres d'Égypte : ce qu'il sait parfaitement, il le taira, ou n'en dira que ce que la religion autorise[6]. Mais pourquoi le scrupule suivant? Un eunuque de Sataspes, en apprenant la mort de son maître, s'enfuit à Samos avec de grandes richesses dont un certain Samien s'empara : « Je sais son nom, dit Hérodote, je veux bien le celer pourtant[7]. » Piquante boutade plus dirigée contre Samos que contre un Samien quelconque; malice ingénieuse que Plutarque traite avec excès quand il l'appelle la malignité d'Hérodote.

Cet historien, qui se croit obligé de rapporter tout ce qu'on lui dit, ne se juge pas obligé de tout croire[8] : par exemple, raconte-t-il, d'après les Éginètes, que les Athéniens tirèrent des statues avec des câbles jusqu'à ce qu'elles se fussent mises à genoux, posture qu'elles ont conservée depuis, Hérodote avoue que ce fait ne lui paraît pas vraisemblable, tout en admettant qu'il pourra le

[1] Hérodote, 1, ch. 1. — [2] *Ibid.*, 1-147. — [3] *Ibid.*, 2-122. — [4] *Ibid.*, 2-125. — [5] *Ibid.*, 2-46. — [6] *Ibid*, 2-171. — [7] *Ibid.*, 4-43. — [8] *Ibid.*, 7-152.

paraître à d'autres[1] : on ne saurait être plus tolérant. Tel est l'esprit de la méthode historique d'Hérodote; c'est là une portion de son idéal.

Il ne faudrait pas le juger uniquement sur cette forme extérieure, car l'esprit qui la revêt lui est très-supérieur. Ne le connussions-nous que comme chroniqueur, n'eussions-nous que ses tablettes sur les temps antiques, que d'intérêt dans les premiers détails qu'il y inscrit[2]! à part des fables inévitables en pareil sujet et en pareil temps : comme quand il nous entretient du phénix, qu'il n'a pas vu à Héliopolis, où il n'apparaît que tous les cinq cents ans, mais où l'on montre son portrait, d'après lequel le merveilleux oiseau, dont les ailes sont moitié dorées et moitié pourpres, ressemblerait quelque peu à l'aigle[3]; ou quand il raconte, d'après les prêtres d'Égypte, que depuis les onze mille trois cents ans qui constituaient alors la durée présumée du monde, le soleil s'était quatre fois levé à l'Orient sans que les saisons ni les hommes en souffrissent[4]. A cela près, est-ce sans intérêt qu'on lit, de notre temps, la description de ce labyrinthe égyptien où, le long de douze cours bâties sur leurs quatre côtés, s'élevaient quinze cents appartements au-dessus du sol, tandis que quinze cents autres régnaient au-dessous[5], si bien que ce prodigieux édifice apparent était double, et que ce qu'on ne voyait pas était plus étonnant que ce qu'on voyait; ou bien la mention de cette table du soleil recevant son nom de ce que, par les soins des magistrats, des prairies étant pendant la nuit couvertes de viandes, la terre était censée les produire spontanément[6]; ou celle de cet aqueduc qui occupait un espace de douze journées de marche qu'établit, en peau de bœufs crue, un roi d'Arabie[7]; ou celle de ce corselet couvert de figures d'animaux en tissu d'or et d'argent, tramé de fils de lin très-menus, dont chaque brin en comprenait trois cent soixante autres[8], œuvre admirable de l'art égyptien dont Amasis gratifiait Samos. Dans cette grave et mystérieuse Égypte, où les

[1] Hérodote, 5-86.

[2] « Je voudrais, dit le savant et grave Polybe, que tout le monde connût et vit même de ses propres yeux ce qu'il y a dans chaque pays de rare et de singulier. » (Polybe, 4-10.)

[3] *Ibid.*, 2-73. — [4] *Ibid.*, 2-142. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*, 3-18. — [7] 3-14. — [8] *Ibid.*, 3-4.

prêtres censuraient, avertissaient, dirigeaient le prince, fixaient le temps de sa promenade, de ses bains, celui de voir sa femme[1], selon Plutarque, n'est-on pas comme surpris d'entendre Amasis, à qui l'on reprochait le goût des divertissements, comparer l'homme à un arc qu'il faut détendre si l'on veut qu'il dure et garde sa souplesse[2], et de trouver un homme comme nous, là où tout ressemble au monolithe? Que dire d'ailleurs de l'attitude des femmes égyptiennes allant en pèlerinage à Bubastis, et dont le voyage sur le Nil n'est qu'une série de manifestations folâtres, voluptueuses, auxquelles les villes du rivage répondent par des manifestations du même genre[3]? Avec quel charme ne reçoit-on pas ces révélations de la nuit des temps! C'est par Hérodote que nous savons que les Perses avaient organisé des relais de poste pour le service de leur gouvernement[4]; c'est chez lui que nous trouvons que Xerxès envahit la Grèce avec deux millions quarante-un mille six cents hommes[5]; que Mardonius en présenta deux cent soixante mille sur le champ de bataille de Platée[6], tandis que les Grecs confédérés lui en opposaient cent dix mille[7]; que le carnage fut tel qu'à peine trois mille Perses échappèrent[8]; qu'enfin, par l'effet de je ne sais quel prodige que tous les grands événements semblent reproduire, la victoire de Platée, qui eut lieu le matin, fut connue à Mycale dans l'après-midi, si bien que le premier triomphe aida au second[9]. Hérodote nous apprend encore que le système de l'immortalité de l'âme, que des Grecs de son temps recommandaient, remonte à l'Égypte[10]. Il nous révèle la terrible autorité des rois de Perse, quand il mentionne qu'un père de cinq enfants ayant supplié Xerxès de lui en laisser un pour soutenir sa vieillesse, lorsque la Perse allait envahir la Grèce, le roi fit couper en deux l'enfant réclamé, et fit passer son armée entre les deux tronçons du cadavre[11] : puissance étrange d'ailleurs, car le roi ayant imprudemment promis à une femme qu'il aimait une robe qu'il tenait de la reine, lui offrit, sans succès, le commandement

[1] Note de Larcher sur Hérodote, liv. 2, ch. 141. — [2] Hérodote, 2-173. — [3] *Ibid.*, 2-60. — [4] *Ibid.*, 2-234. — [5] *Ibid.*, 7-187. — [6] *Ibid*, 9-09. — [7] *Ibid.*, 9-29. — [8] *Ibid*, 9-69. — [9] *Ibid.* — [10] *Ibid.*, 2-123.

[11] *Ibid.*, 7-40. — Darius en avait fait autant : c'était un système de gouvernement plutôt que la barbarie d'un homme.

d'une armée si elle le dégageait de sa parole [1]. Que de surprise et d'instruction dans ces détails et tant d'autres que je ne puis mentionner, à ne consulter, chez l'historien, que le chroniqueur !

Mais Hérodote n'est pas un politique vulgaire; et si ses vues sont sans prétention et sans étalage, elles n'en ont pas moins d'une saisissante justesse. A défaut de science proprement dite, il a du coup d'œil; à défaut de réflexion, de l'intuition. Quand les conjurés perses délibèrent sur la meilleure forme de gouvernement après le meurtre du faux Smerdis, avec quelle brièveté l'historien résume dans un court entretien le mérite ou le vice de chacune des trois formes connues ! — Comme le monarque fait tout sans contrôle, l'homme vertueux élevé si haut y perd jusqu'à ses meilleures qualités; c'est là le vice essentiel de la monarchie [2] : mais le roi fait tout avec réflexion, tandis que le peuple n'a ni raison, ni intelligence; que c'est un torrent dévastateur, et qu'il ne faut souhaiter qu'à ses ennemis la démocratie [3]. Dans l'aristocratie, d'ailleurs, chacun veut primer; de là des séditions, des meurtres qui ramènent la monarchie [4]; et six des conjurés sur sept maintiennent la monarchie [5]. J'abrége Hérodote, il est vrai, pour n'en offrir que la substance ; son texte un peu plus nuancé n'en est que plus complet ; mais on ne saurait mieux caractériser et en moins de termes les trois gouvernements qui se disputent les sociétés depuis leur origine. — En législation, Hérodote est autochthone et traditionnel : il s'engoue peu de ce qui peut convenir à d'autres peuples sans convenir à leurs imitateurs. Si l'on proposait aux hommes le choix des meilleures lois qui s'observent en tout pays, chacun, après mûre réflexion, voudrait, dit-il, celles de sa patrie, tant tout homme est persuadé, selon l'historien, qu'il n'en est pas de meilleures [6]. C'est dans le même ordre d'idées qu'il affirme naïvement que si tous les hommes portaient en un même lieu leurs défauts pour les échanger contre ceux de leurs voisins, chacun, après avoir vu le lot des autres, reprendrait le sien avec plaisir [7]. Quand Darius voulut détourner certaines nations indiennes de manger le cadavre de leurs pères, les séductions du

[1] Hérodote, 9-106. — [2] *Ibid.*, 3-80. — [3] *Ibid.*, 3-81. — [4] *Ibid.*, 3-82. — [5] *Ibid.*, 3-84. — [6] *Ibid.*, 3-38. — [7] *Ibid.*, 7-152.

roi furent vaines. Aucune promesse n'ébranla les Indiens, qui trouvaient odieux qu'on tentât ainsi leur piété, tant Pindare dit avec raison que la loi est un roi qui gouverne tout! Mais l'historien l'entend surtout de la coutume érigée en loi[1], la coutume étant la reine des lois.

La politique d'Hérodote repose sur une modération pleine de sens : « Quand on prend un parti qu'approuve la raison, fait-il dire à Thémistocle, on réussit communément; mais nous décidons nous contre toute vraisemblance, les dieux mêmes s'éloignent de nous[2]. » Il n'est pas moins glorieux, dit Artabane à Xerxès, de pratiquer un bon conseil que de le donner[3]. C'est au même roi que l'historien fait dire par le même homme, au sujet de la prodigieuse flotte du prince, qu'aucun port ne semble pouvoir contenir, que, « dans cet état de choses, les événements lui commandent, loin qu'il puisse leur commander[4]. » Quand les Perses s'obstinent dans la conquête difficile qu'ils ont entreprise, et qu'ils prennent contre la Grèce des mesures qui accusent plus d'orgueil que de prudence, « le plus cruel chagrin pour l'homme, dit un Perse, organe de l'historien, c'est de voir le sage sans la moindre autorité[5]. » Les folies de Cambyse ne sont pas un sujet d'imprécations pour Hérodote. Le prince était atteint d'épilepsie. « Quoi d'étonnant, dit-il, qu'avec un corps si malade son esprit fût malsain[6]! — Faut-il préférer la paix à la guerre? Comme par une raison de sentiment, l'historien est décisif! « Dans la paix, les enfants ferment les yeux à leurs pères; dans la guerre, les pères enterrent leurs enfants : tel est l'ordre des dieux[7]. »

Le libéralisme d'Hérodote est prononcé : « Vous ne connaissez que l'obéissance, fait-il dire au Perse Hydarnès par un Lacédémonien; si vous aviez goûté de la liberté, vous la défendriez non-seulement de la pique, mais de la hache[8]. » Il dit lui-même, au sujet des Pisistratides, qu'Athènes déjà très-puissante le devint bien davantage après l'expulsion de ces tyrans[9]. Il loue Callias de son patriotisme et de son courage quand il osa, seul, acheter les biens de Pisistrate banni; comme de l'esprit d'égalité et de désintéressement qui le dirigea quand il permit à ses filles, qu'il dota

[1] Hérodote, 3-38. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 7-16. — [4] *Ibid.*, 7-49. — [5] *Ibid.*, 9-16 — [6] *Ibid.*, 3-33. — [7] *Ibid.*, 1-87. — [8] *Ibid.*, 7-135. — [9] *Ibid.*, 5-66.

richement, de se marier d'après leur cœur, sans autre mobile[1]. Toutefois ce libéralisme a des bornes. Si l'historien loue les Alcméonides[2] de leurs luttes pour la liberté d'Athènes, il goûte moins le coup de poignard d'Harmodius, qui ne fit qu'irriter la tyrannie[3].

Hérodote ne prodigue pas la morale dans ses écrits; il a, d'ailleurs, je ne sais quelles teintes sacerdotales qui rappellent le contact de l'Égypte. S'il reste Grec quand il nous entretient du respect des Grecs pour les dieux, quand il nous les montre n'entreprenant rien sans se les être conciliés, il semble Égyptien lorsqu'il dit : que la divinité jalouse le bonheur des hommes[4]; que le sort de Cléobis et de Biton prouve combien il est préférable de mourir que de vivre[5]; qu'il n'y a rien de plus commun que le malheur dans l'opulence et le bonheur dans la médiocrité[6]; que Crésus fut puni du crime de son cinquième ancêtre, Gygès, qui n'avait régné que par le meutre de son maître[7]; et que le ciel en détruisant Troie voulut montrer que les dieux proportionnent le châtiment au crime[8].—Le sentiment de la mélancolie est antigrec, si je peux le dire. Quand Xerxès passe la revue de ses forces en Grèce, il soupire en songeant qu'en peu d'années ces millions d'hommes seront évanouis[9]. Un seigneur perse, dans un dîner que les Thébains donnent à Mardonius, est dominé par une préoccupation au sein de la fête : c'est que, pas un des Perses ne rentrera dans sa patrie[10]. Cette réaction du sentiment contre l'orgueil ou la vanité des apparences est tout orientale. Nous avons vu que la Bible en était la plus haute expression. Les écrivains plus Grecs qu'Hérodote ont moins ce cachet[11].

Ce qui distingue Hérodote, c'est qu'il est le chantre inspiré de l'indépendance grecque. Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Mycale, sont les chants d'un vaste poëme : l'invasion et l'héroïque résistance de la Grèce. — Et ce n'est pas sans raison

[1] Hérodote, 6-121, 122.

[2] Puissante famille opposante, sous Pisistrate.

[3] Hérodote, 6-125. — [4] *Ibid.*, 1-32. — [5] *Ibid.*, 1-31. — [6] *Ibid.*, 1-32. — [7] *Ibid.*, 1-91. — [8] *Ibid.*, 1-120. — [9] *Ibid.*, 7-45, 46. — [10] *Ibid.*, 9-16.

[11] C'est Xerxès lui-même qui dit, d'après Hérodote, que « l'homme soupire après sa mort, qu'il la regarde comme un port tranquille, et que la Divinité se joue des mortels en semant la vie de quelques plaisirs. » (*Ibid.*, 7-16.)

que chaque livre de l'œuvre historique porte le nom d'une Muse. Le grand rôle des Athéniens dans ces combats pour l'indépendance anime leur peintre. « Ce furent eux qui les premiers d'entre tous les Grecs, dit-il, allèrent à l'ennemi en courant; eux qui envisagèrent sans effroi l'habillement des Mèdes, et ces soldats étrangers dont le seul nom faisait trembler la Grèce[1]. » On sait que les Athéniens étaient Ioniens, les Spartiates Doriens, et que ces deux grandes races se disputaient la suprématie; trop louer les uns, c'était blesser les autres. « Dût-on généralement me haïr (Hérodote était Dorien), je ne dissimulerai pas, dit-il, ce que je crois vrai : les Athéniens furent les libérateurs de la Grèce. Quelque parti qu'ils prissent, ce parti devait être prépondérant. En préférant la liberté générale à l'alliance du roi, ils réveillèrent le courage de tous les Grecs, et ce furent eux, après les dieux, qui repoussèrent les Perses[2]. » Éloge aussi franc que mérité, digne de l'historien comme de ses héros, et qui n'honore pas moins Hérodote qu'Athènes.

Ce n'est pas que l'historien ne soit que juste; mais il était périlleux de l'être à ce point[3]. Je ne relèverai pas, d'après Hérodote, l'importance si connue de la bataille de Salamine pour le salut de la Grèce, ni le rôle de Thémistocle soit pour choisir, soit pour maintenir ce champ de bataille où la Grèce devait avec avantage combattre en masse contre le gré de tant de peurs individuelles qui voulaient localiser, c'est-à-dire éparpiller et annuler les forces confédérées[4]. Salamine fut le fruit du génie de Thémistocle[5]. La fertilité de ses expédients pour cimenter la confédération et amortir l'hostilité des Grecs dissidents qui s'étaient joints aux Perses[6] est une des merveilles de ce grand esprit : ce fut pour retenir Athènes dans la confédération, malgré les instances du roi, que les Lacédémoniens la prônaient comme la protectrice traditionnelle de la liberté des peuples[7]. C'était là le signe de la civilisation

[1] Hérodote, 6-102. — [2] *Ibid.*, 7-139.

[3] On lui imputa de s'être vendu aux Athéniens. (V. Plutarq., *De la Malignité d'Hérodote*.)

[4] *Ibid.*, 8-57.

[5] Ne fut-ce que par sa manière d'interpréter l'oracle : *divine* Salamine? (V. *ibid.* 7-143.)

[6] *Ibid.*, 8-22. — [7] *Ibid.*, 2-58.

contre la barbarie, car les barbares ne songeaient aux peuples que pour les asservir. Un autre signe de civilisation, c'était le choix ou même le rejet de certains moyens d'action. Il suffisait d'une parole généreuse pour que les Grecs affrontassent la mort; les Perses étaient quelquefois menés au combat à coups de fouet[1]. Aux Thermopyles, les Perses mirent en croix le cadavre de Léonidas; mais lorsqu'après Platée, un Grec pressait Pausanias de mettre en croix Mardonius tué dans le combat[2] : « Vous m'humiliez extrêmement, répondit le roi, en voulant que j'outrage un mort: cela ne sied qu'aux barbares, et encore le leur reprochons-nous[3]. » Beau langage que d'autres faits démentirent! les Grecs avaient plus de théorie que de pratique, tandis que les Perses valaient mieux que leurs apparences. Car si les Grecs avaient pour eux la supériorité d'idéal, il est moins sûr qu'ils eussent la même supériorité d'application; j'en fournirai quelques preuves.

Un mot d'ailleurs sur les Perses : avant la conquête de la Lydie, les Perses, d'après Hérodote, étaient d'une simplicité rude. Ils ne connaissaient ni le luxe, ni aucune des commodités de la vie[4]. Un Perse voulant alors que sa nation s'établît dans les plus riches contrées d'Asie, Cyrus préféra rester dans l'étroite et montueuse Perse, car, disait-il, « le sol qui porte les plus beaux fruits n'engendre point de guerriers[5]. C'est le sort des peuples conquérants d'avoir besoin du constant prestige des armes ; d'être condamnés à la grandeur pour vivre, et de périr enfin de leur grandeur. Il fallait que Darius, qui fondait une nouvelle dynastie après le meurtre d'un faussaire, ne dégénérât pas de ses prédécesseurs. Aussi la reine, sa femme, lui disait-elle : « Illustrez-vous tandis que vous êtes jeune, car si le corps vieillit, l'âme et le cœur, qui ne vieillissent pas moins, n'ont plus de ressort[6]; » et Darius résolut dès lors sa fatale expédition de Scythie.

La situation de son fils fut la même. Les rois de Perse consi-

[1] Hérod., 7-223. — Il fallut en user contre les Perses découragés, aux Thermopyles. Je crois qu'à cela près, les fouets des Perses étaient, comme les verges ou le sarment des Romains, plutôt un châtiment qu'un stimulant militaire; car les Perses étaient braves. (V. 7-210, 9-61.) Deux choses surtout leur nuisaient contre les Grecs : leurs robes et la légèreté de leurs armes.

[2] *Ibid.*, 9-62. — [3] *Ibid.*, 9-78. — [4] *Ibid.*, 1-71. — [5] *Ibid.*, 9-121. — [6] *Ibid.*, 3-134.

déraient l'Asie tout entière comme leur patrimoine[1]. C'était chez eux une fiction légale : qu'ils l'avaient toujours possédée par les rois qu'ils avaient vaincus[2], si bien que tout ce que les Grecs avaient tenté sur l'Asie, en remontant jusqu'à Troie, fomentait l'hostilité des Grecs contre les Perses. Xerxès obéit donc à un double sentiment en attaquant la Grèce; il vengeait l'Asie de ses insultes; il satisfaisait aux nécessités de son peuple et de sa situation dynastique. En cela, ce barbare n'avait rien de barbare; il était dans son rôle et dans sa mission. Le discours que lui prête Hérodote, en ce sens, est d'un grand prince : « Perses, y dit-il, je n'entends pas innover, mais continuer notre histoire. Depuis que Cyrus a détrôné Astyages et que nous avons vaincu les Mèdes, nous ne nous sommes jamais reposés, ainsi que nos anciens l'attestent. Un dieu nous conduit; nous ne connaissons que le succès sous ses auspices. Je ne parlerai pas des exploits de Cyrus, de Cambyse ou de Darius, mon père; vous savez et ce qu'ils ont fait, et les conquêtes que nous leur devons. Je ne voudrais point dégénérer de mes ancêtres; je ne voudrais pas laisser l'empire moins grand qu'ils ne me l'ont transmis : or, nous pouvons conquérir un pays plus riche que le nôtre, et nous venger des insultes de ses peuples. Quand nous l'aurons conquis, la Perse n'aura pas d'autres bornes que le ciel; le soleil n'éclairera pas de pays qui ne nous touche; je ferai de l'univers entier un seul empire[3]. » Et l'âme du roi paraît à la hauteur de ces desseins. Quand Artabane lui oppose les timides conseils de la prudence : « Il ne faut, dit le roi, ni tout craindre ni tout peser avec ce degré de circonspection. Si, dans ce flot d'affaires qui se succèdent, nous délibérions toujours avec ce scrupule, nous n'exécuterions rien. Il vaut mieux subir quelques maux dans des entreprises généreuses que d'échapper à tous les inconvénients par couardise. Celui qui ne sait qu'objecter sans rien proposer n'est pas plus avisé que celui qu'il réfute. Jamais on ne sera parfaitement sûr de rien; mais les gens hardis réussissent le plus souvent. Où en seraient

[1] Hérodote, 9-115. — [2] *Ibid.* Note de Larcher sur Hérodote.

[3] *Ibid.*, 7-8. — « La lice est ouverte, dit-il ailleurs; il faut que nous conquérions les Grecs ou qu'ils nous conquièrent. Nous nous abstiendrions d'eux, qu'ils ne s'abstiendraient pas de nous. » (7-11.)

les Perses, aujourd'hui si grands, si leurs pères avaient été si sages? Il n'y a pas de grandes entreprises sans grands dangers[1]. » C'est là de la magnanimité, si je ne me trompe; et si Xerxès ne réussit pas, c'est qu'il fut mal secondé, c'est « qu'il avait plus d'hommes que de soldats[2]; » c'est surtout que ses ennemis furent des héros.

Ces héros n'en avaient pas moins leur mauvais côté : ils jalousaient le bonheur des autres et détestaient ce qui valait mieux qu'eux[3], suivant le Perse Achéménès, l'organe de l'antiquité tout entière ; c'est-à-dire que c'était le vice des Grecs d'être dénigrants et superbes. Il y avait chez eux plus d'orgueil que d'âme. Les Perses avaient plus d'entrailles, si je peux le dire; et je vois dans Hérodote que, de tous les hommes, il n'en était pas qui honorassent plus le courage chez leurs adversaires[4] : le peuple qui a, je ne dis point justifié, mais inspiré la *Cyropédie* de Xénophon, ne fut pas médiocre; nous l'estimerions plus, nous comprendrions mieux sa valeur morale, s'il avait eu ses historiens indigènes, et si nous le connaissions autrement que par ses éloquents ennemis.

Revenons à Hérodote : sa personnalité a quelque chose de mixte. Par le lieu de sa naissance, Hérodote serait Asiatique, et son esprit se ressent de la simplicité carienne[5]; il est néanmoins Dorien[6] de race, et l'on trouve en lui, comme fruit de ces divers éléments, plus de sentiment que chez un Grec de race pure ; mais plus de finesse et plus de scepticisme, si ce mot m'est permis pour Hérodote, que chez un Asiatique; avec ce goût du merveilleux qui est surtout le cachet de l'Orient. D'après les Perses (mais c'est bien le Grec qui les fait parler, et Plutarque le lui reproche durement[7]), le rapt d'Hélène ne pouvait être une cause de guerre, « car enlève-t-on les femmes sans leur consentement[8]? » Quand Léotychide expulsa du trône de Sparte Démarate, d'une naissance suspecte, celui-ci pressa sa mère de l'éclairer sur ce doute. D'après Hérodote, il l'y exhortait d'autant plus « que, si elle avait eu le tort qu'on lui reprochait, bien d'autres femmes partageaient la même faute[9], » et sa mère convient qu'une apparition nocturne

[1] Hérodote, 7-50. — [2] *Ibid.*, 7-210. — [3] *Ibid*, 7-235. — [4] *Ibid.*, 7-238. — [5] Voir là-dessus Plutarque, *De la malignité d'Hérodote*. — [6] Voir son début et liv. 7-99. — [7] *De la Malignité d'Hérodote* — [8] *Ibid.*, 1-3. — [9] *Ibid.*, 6-68.

avait pu l'abuser. Cela est plus qu'asiatique, si je ne me trompe; ainsi que ce mot piquant de Cambyse à Crésus, singulier sage qui dirigeait mieux les conquérants que ses États; l'oracle de Cyrus, mais moins respecté de son fils, qui lui dit un jour assez crûment : « Vous vous êtes perdu en gouvernant mal votre peuple, et Cyrus s'est perdu en suivant vos conseils [1]; » sortie dont le prince était capable, mais dont un Grec lui prête les termes, tant ils sont mordants. La bonhomie d'Hérodote n'est donc pas sans aiguillon. Néanmoins, comme elle se voile et se contient d'habitude, Plutarque la compare à ces vents qui, pénétrant à travers des fentes étroites, n'en sont que plus nuisibles [2] : mais outre que Plutarque ne justifierait pas moins la comparaison que l'historien, on voit dans la critique qu'il en fait plus d'humeur que de raison.

On dirait Hérodote presque barbare dans cette forte peinture qu'il nous fait des mœurs scythes, de ces peuples qui se revêtent de peaux humaines, comme l'homme revêt la peau des bêtes, et qui tuent le scythe Anacharsis parce qu'il est philosophe, ou simplement parce que, dans son commerce avec les Grecs, il a contracté quelques coutumes qui ne sont plus scythes [3].

Je reconnais le Grec à plusieurs traits de son œuvre : quand il est nécessaire de mentir, dit Darius à son complice Otanes, il faut mentir sans scrupule [4]. Quand le Perse Zopyre feint de trahir Darius pour tromper et lui livrer Babylone, je vois à l'admiration d'Hérodote que l'école du fourbe Sinon ne lui est pas étrangère. Quand les riches d'Égine envoient à la mort sept cents de leurs adversaires, et qu'un d'eux s'étant cramponné à la porte d'un temple, on lui coupe les poignets pour l'en détacher [5], sans qu'Hérodote proteste contre cette barbarie, je me sens sous l'impression de l'esprit grec. Quand les Athéniens chassent les Pélages de l'Attique, et qu'Hérodote s'abstient de prononcer si c'est légitimement ou sans droit, c'est au scepticisme grec que je m'en prends. Hérodote peint la Grèce en connaisseur, quand il fait proposer aux Perses de la diviser et d'en acheter une partie pour vaincre l'autre [6]; quand il nous apprend que les Lacédémoniens sont moins empressés pour Athènes et recherchent moins son alliance depuis

[1] Hérodote, 3-36. — [2] *De la malignité d'Hérodote.* — [3] Hérodote, 4-77. — [4] *Ibid.*, 3-72. — [5] *Ibid.*, 6-91. — [6] *Ibid.*, 9-2.

que l'isthme est protégé par des murailles[1]; et qu'il dit, plus en son nom qu'en celui d'Athènes, que les Lacédémoniens pensaient d'une façon et parlaient de l'autre[2], ce qui était assez généralement le caractère grec.

En somme, et sans donner aux traits que je signale trop de portée (car je n'entends pas confondre l'historien avec ses personnages[3], quoique le langage qu'il leur prête soit de son choix), il est certain que par ces derniers points de vue, Hérodote rappelle l'esprit grec. Toutefois cet historien voyageur, conteur, observateur, en même temps Carien et Dorien; ce Grec de seconde main ne personnifie ni par sa trempe, ni par son esprit l'école historique grecque.

Le véritable Grec est plus argutieux. C'est le caractère des Grecs, selon Quintilien, d'être épris de cette dialectique où les propositions s'entre-croisent dans une trame inextricable[4]; et Cicéron les prétend plus amoureux de disputes que de vérité[5]. D'après Josèphe, les Athéniens et presque tous les autres Grecs se contentaient de la théorie des lois et des préceptes, sans se soucier de leur pratique[6]. Je n'aime pas les faciles portraits de fantaisie. Quand je juge l'antiquité, j'aime à la juger par elle-même; je désire que ma preuve et mes doctrines soient inséparables. Je ne voudrais pas opposer au convenu la fantaisie, ou combattre le préjugé par le caprice.

En véritable Grec, Thucydide reproche à Hérodote sa simplicité, sa crédulité, son manque de critique, tout ce qui fait, en un mot, qu'il n'est pas Grec. Il ne le nomme pas; mais on s'accorde à penser qu'il le désigne quand, relevant une des erreurs de son histoire, il s'en prend, sur ce point, à l'indolence des hommes pour la vérité, à leur empressement pour la première opinion venue[7]. Il l'attaque encore par la bouche de Périclès, quand il lui fait dire que « la postérité admirera les Athéniens sans le secours

[1] Hérodote, 9-7. — [2] *Ibid.*, 9-53.

[3] « Il insulte les dieux par la bouche de Solon, » *dit injustement Plutarque.* (*De la Malignité d'Hérodote.*)

[4] *De l'Instit. orat.*, 5-13. — [5] *De l'Orat.*, 1-11. — [6] Josèphe, *Contre Appion*, 2-6.

[7] *Guerre du Pélopon.*, 1-20. — Hérodote a la bonne foi d'avouer qu'il écrit la tradition; mais il se donne la peine d'aller la chercher aux meilleures sources. En somme pourtant, il ne fait pas moins autorité que son rival.

d'un Homère ou d'un écrivain sachant flatter l'oreille; mais à qui la vérité connue ravira ses beautés ambitieuses[1]. » Critique injuste, car la gloire des Grecs jaillit fortement des poétiques récits d'Hérodote; critique ingrate surtout de la part d'un Athénien pour le panégyriste d'Athènes! Soit conviction, soit jalousie, Thucydide est partial contre Hérodote. Il ne l'imitera pas : il fournira, dit-il, ses preuves; on peut s'en fier à lui sur les faits qu'il racontera. Son œuvre différera de ce qu'ont chanté les poëtes jaloux de tout embellir, ou de ce que racontent les historiens qui, plus charmés de chatouiller l'oreille que d'être vrais[2], rassemblent sans contrôle des faits généralement altérés par le temps, sans vraisemblance, et qu'on peut ranger parmi les fables[3]. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la manière de Thucydide diffère autant par le fond que par la forme de celle de son devancier, et qu'il y a autant de controverse dans Thucydide qu'il y en a peu dans Hérodote : chez celui-ci, l'histoire était un récit; chez son successeur, elle devient un argument. On pourrait s'y tromper si l'on prenait trop à la lettre ce début de l'Athénien : « Thucydide a écrit la guerre des Péloponésiens et d'Athènes; il est entré dans le détail de leurs exploits réciproques[4]. » Les exploits militaires des belligérants sont ce qui intéresse le moins dans le travail de l'historien; on serait tenté de penser qu'ils ne sont que le prétexte du déploiement de son génie politique. C'est la politique grecque qu'il faut surtout étudier dans cette œuvre : ce sont les mœurs sublimes de la Grèce s'ouvrant à la civilisation, mais exaltée, pervertie même par le sentiment de sa force et par ses aspirations ambitieuses; c'est cela qui caractérise en même temps et le travail et l'esprit de l'historien. C'est en étudiant les doctrines, ce que j'appellerai le programme des mobiles politiques des populations grecques en lutte dans l'ardente période que raconte Thucydide, qu'on se fixe sur l'enseignement qui en ressort. Thucydide me paraît le produit de son temps et de la société qu'il raconte, comme Machiavel et Guichardin me paraissent le produit des leurs. Si les peuples se caractérisent pour la postérité par leurs actes, les historiens se peignent

[1] *Guerre du Pélopon.*, 2-41. — [2] Toujours Hérodote. — [3] *Guerre du Pélopon*, 1-20. — [4] *Ibid.*, 1-1.

dans leur manière de présenter et de juger ces actes[1]. C'est par là que je jugerai l'école historique grecque dans Thucydide, son véritable organe.

Quelles furent la politique et les mœurs publiques de la Grèce dans la période que décrit l'historien? — Les Perses chassés et l'indépendance grecque sauvée, ce fut un assaut de violences, d'intrigues et d'expédients criminels de la part des peuples prépondérants, pour dominer la confédération qui avait vaincu les barbares. Les Athéniens, qui avaient eu les plus grands succès en les combattant, héritèrent promptement de leur ambition. Ils avaient de l'audace au-dessus de leurs forces; ils semblaient n'avoir en propre que leur pensée, et toujours elle était en travail pour le profit de l'État[2]. Une longue expérience leur avait donné des ressources, des moyens d'action qui manquaient aux autres peuples[3]; et si ceux-ci s'en alarmaient et les jalousaient, Périclès professait dans Athènes que : provoquer l'envie par de grands desseins, c'est se résoudre généreusement; qu'il serait glorieux à des Grecs d'avoir dominé sur les Grecs; que la haine qu'excitait l'ambition durait peu, et que l'éclat qu'elle répandait restait immortel[4]. Tel était le programme des Athéniens pour l'intérieur. J'ai dit par quelles vues les Perses avaient envahi la Grèce et affecté la domination universelle : c'était pour protéger leurs sujets les plus reculés et pour ne pas déchoir de la grandeur, la sauvegarde et la nécessité des grands peuples. Les mêmes vues firent sortir Athènes de la Grèce, et la précipitèrent sur Syracuse, si bien que ceux qui avaient tant déclamé contre l'ambition du grand roi la copièrent. « Comment nous excuserons-nous auprès de nos alliés de Sicile, dit Alcibiade, si nous ne les aidons? Nous n'avons acquis notre domination qu'en protégeant, soit les Grecs, soit les barbares, qui nous invoquaient. S'arrêter ou distinguer entre ceux qu'il faut secourir, c'est, après avoir accru sa puissance, le moyen de la perdre. On ne se défend pas contre un grand adversaire en attendant son attaque; on sait la prévenir pour qu'elle avorte. Il n'est pas en notre pouvoir de borner notre domination : au point où

[1] Il me semble que Plutarque juge Hérodote par cette règle; seulement, il s'en sert partialement.

[2] *Guerre du Pélopon.*, 1-70 — [3] *Ibid.*, 1-71. — [4] *Ibid.*, 2-73.

nous en sommes, il nous faut nécessairement ruser avec les uns, intimider les autres; car si nous n'imposons pas le joug, nous le subirons. Les peuples actifs se perdent par le repos et ne se maintiennent que par les moyens qui les ont fait grands[1], ces moyens fussent-ils vicieux[2]. » C'est par là qu'Alcibiade entraîna les Athéniens, dit Thucydide. Le programme de Xerxès n'était pas autre; seulement il était moins violent dans les termes. Le grand roi voulait faire de l'autorité sur les peuples; les Athéniens joignaient à l'autorité la ruse : ils mêlaient le sophisme et la perfidie à la force; c'est surtout par là qu'ils étaient Grecs.

Le principe politique des Athéniens, c'est l'intérêt; leur grande loi, c'est la loi de l'utile; leur moralité c'est le succès; réussir, quel qu'en soit le moyen, c'est le but qu'ils se proposent, c'est le but qu'ils proclament et qu'ils honorent, et la politique grecque tout entière, quel que soit le peuple qui la professe ou la pratique, s'appuie sur cette base.

Les Athéniens eux-mêmes me confirment suffisamment quand ils déclarent, en présence des nations grecques qui accusaient leur ambition : « Que personne ne refusa jamais, par pure équité, de s'agrandir par la force; qu'on mérite des éloges quand on est moins injuste qu'on n'aurait le pouvoir de l'être; que, si d'autres qu'eux avaient la prépondérance, on n'en comprendrait que mieux la modération d'Athènes[3]. » C'est que les mêmes principes dirigent toute la Grèce, d'après les Athéniens. Or, veut-on voir ces principes dans toute leur crudité spéculative et pratique? Mélos était une colonie lacédémonienne qui déclinait la domination d'Athènes. Elle voulait rester neutre; Athènes l'enveloppa pour la contraindre à se déclarer en sa faveur. Une conférence fut convenue entre une députation des assiégeants et les principaux de la ville[4]. Il s'établit alors, entre les deux parties, un long dialogue dont j'abrégerai les termes sans rien changer au fond.

Les Athéniens. Nous ne vous dirons pas que, victorieux des Mèdes, il est juste que nous possédions l'empire... Partons d'un principe également connu de chacun de vous, et dont nous soyons également imbus, savoir que, si la justice règle les intérêts des

[1] *Guerre du Pélopon.*, 6-18. — [2] *Ibid.*, 6-19. — [3] *Ibid.*, 1-76. — [4] *Ibid.*, 5-84.

hommes, c'est quand une même nécessité contraint d'y recourir; mais que, quand on est le plus fort, on use de sa puissance et qu'il faut que les faibles cèdent[1].

Les Méliens. Puisque votre principe est l'intérêt, sans égard pour la justice, c'est votre intérêt, selon nous, d'être équitables pour les gens en péril; et vous-mêmes si vous succombiez vous profiteriez de cette équité, tandis que l'exemple de la mépriser pourrait vous être appliqué[2].

Les Athéniens. Nous ne craignons pas le terme de notre domination, dût-elle cesser; mais pour la maintenir, il nous est permis de tout braver[3].

Les Méliens. Si vous croyez devoir tout braver dans l'intérêt de votre suprématie, nous serions donc bien lâches si nous ne repoussions pas la servitude[4]!

Les Athéniens. Vous ne le ferez pas si vous êtes sages; vous ne vous opposerez pas à des forces très-supérieures[5].

Les Méliens. Nous espérons qu'en résistant justement à l'injustice, la Divinité ne permettra pas que la fortune nous accable, et les Lacédémoniens pourront nous aider[6].

Les Athéniens. C'est l'opinion reçue que les dieux, et nous savons parfaitement que les hommes s'imposent partout où ils ont la force. Nous n'avons pas inventé cette loi, nous ne l'avons pas appliquée les premiers; nous en profitons, nous la transmettrons à nos descendants. Si vous-mêmes vous étiez les plus forts, vous agiriez comme nous; les dieux ne nous humilieront donc pas. Quant aux Lacédémoniens, justes entre eux ils laissent trop à désirer à l'égard des autres : en somme, ils pratiquent plus ouvertement que personne la règle de regarder comme honnête ce qui est commode, et comme juste ce qui leur profite[7].

Les Méliens. Mais leur intérêt même leur conseillera de ne pas manquer à l'attente des Grecs, en abandonnant Mélos, leur colonie[8].

[1] *Guerre du Pélopon.*, 5-89. — [2] *Ibid.*, 5-90.

[3] *Ibid.*, 5-91. — J'analyse le dialogue de l'historien pour en mieux faire saisir la logique, et parce que mon cadre l'exige; mais je prie qu'on lise l'original : plus textuel, il n'en sera que plus convaincant. Je copie le texte tant que je puis.

[4] *Guerre du Pélopon.*, 5-94. — [5] *Ibid.*, 5-101. — [6] *Ibid.*, 5-104. — [7] *Ibid.*, 5-105. — [8] *Ibid.*, 5-106.

Les Athéniens. Vous croyez donc que le juste et le beau s'exercent au milieu des périls[1]. Les Lacédémoniens évitent de les braver; ils n'aident personne par des motifs de bienveillance; personne n'a plus soin qu'eux d'avoir les plus grosses armées[2]. Enfin vos alliés sont loin, et nous sommes sous vos murs. N'écoutez pas une fausse fierté qui perd les hommes en face de périls évidents qu'ils devraient rougir de ne pas éviter[3].

Les Méliens. Consentez, nous vous en prions, à ce que nous soyons vos amis sans être les ennemis de personne[4].

Les Athéniens. Il paraît que vous espérez plus de l'avenir que vous ne craignez le présent. Vous courez donc à votre perte.

Mélos, en effet, fut trahie et prise. Ses habitants s'étant mis à la discrétion des Athéniens, ceux-ci tuèrent tout ce qui pouvait porter les armes, mirent en esclavage les enfants et les femmes, et repeuplèrent la ville par une colonie[5]. Qu'eussent dit et qu'eussent fait de pis les barbares?

La règle de l'utile produisant la morale du succès, est à ce point dans Thucydide qu'on ne sait où elle y manque. Cette règle est bien toute la conscience, elle est bien tout l'esprit de la Grèce dans sa splendeur.

Quand Lacédémone s'arme enfin contre l'ambition d'Athènes, elle prend le langage spécieux des Athéniens pendant la guerre de l'indépendance. Brasidas, son héros, proclame avec les serments les plus saints qu'il ne vient pas opprimer les Grecs, mais les délivrer; qu'il ne veut que briser le joug qu'impose Athènes. Il respectera d'ailleurs les libertés, la constitution de chaque ville; la domination étrangère serait moins insupportable que l'oppression domestique[6]. Ce manifeste libéral n'est pourtant pas tel que la morale de l'utile et du droit du plus fort n'y perce : « Nous n'aspirons pas à la domination, dit Brasidas, mais nous n'admettons pas qu'on reste indifférent à nos efforts pour la liberté[7]. » Ainsi Brasidas impose, aux petits, leur rôle. Du reste, « employer la force n'est qu'user, selon lui, de la puissance qu'on tient de la fortune; mais la ruse est un piége de l'iniquité; » comme si la ruse n'était pas la puissance des faibles! comme si la ruse au secours du droit

[1] *Guerre du Pélopon.*, 5-108. — [2] *Ibid.*, 5-109. — [3] *Ibid.*, 5-111. — [4] *Ibid.*, 5-112. — [5] *Ibid.*, 5-116. — [6] *Ibid.*, 1-85. — [7] *Ibid.*

ne valait pas la force au secours de l'injustice! Mais Brasidas ne méprisera pas toujours la ruse : « Ce sont de glorieux larcins, dira-t-il, que ceux par lesquels on trompe le mieux ses ennemis, pour mieux servir ses amis[1]. » En fin de compte, et malgré la pompe de son manifeste, Lacédémone sacrifia si bien ses alliés pour faire sa paix avec Athènes, que les mécontents, considérant ce concert comme l'asservissement du Péloponèse, tournèrent les yeux vers Argos[2]. Ainsi, malgré le faste de ses paroles, Sparte, comme l'en accusait Hérodote, faisait autrement qu'elle ne parlait[3]. Elle y était contrainte, dira-t-on; elle avait subi des échecs; soit. Voyons-la donc dans sa suprématie. Je l'ai jugée dans Brasidas, c'est-à-dire dans un de ses plus grands citoyens : observons-la dans Agésilas, un de ses plus grands rois. Mon témoin ne sera pas suspect de partialité. J'invoquerai Xénophon, l'un des meilleurs amis du prince et de Sparte.

Sparte était toute-puissante alors, et, dès qu'un Lacédémonien parlait, toutes les villes obéissaient. Quelles étaient ses maximes[4]?

Dans une entrevue du satrape Pharnabaze et d'Agésilas, le premier reproche au second une sorte d'ingratitude. N'a-t-il pas combattu avec les Lacédémoniens contre Athènes[5], pourquoi le traiter hostilement, pourquoi dévaster ses parcs, ses palais? Agésilas lui propose tout simplement de changer de maître : « En embrassant notre cause, dit-il, vous jouirez de vos possessions sans adorer personne; vous n'aurez plus à vous courber sous un despote. Je ne vous propose pas de préférer la liberté aux richesses, mais de vous allier à nous pour accroître vos domaines, non ceux de votre souverain; et vous soumettrez à vos lois vos compagnons de servitude. — Je vais parler sans détour, répond Pharnabaze : si le roi veut me subordonner à quelque autre satrape, je serai des vôtres; mais s'il me confie ses troupes, s'il me confère les honneurs que je crois mériter, je vous combattrai fran-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 5-9. — [2] *Ibid.*, 5-28.

[3] Le poëte comique Théopompe comparait Sparte à une cabaretière qui, après avoir commencé par faire goûter aux Grecs le doux breuvage de la liberté, finissait par leur servir du vinaigre. (Plutarq., *Vie de Lysandre.*)

[4] Xénophon, les *Helléniques*, 3-3.

[5] Le roi de Sparte Archidamus érigeait en principe incontestable, qu'on pouvait s'allier aux barbares contre Athènes. (*Guerre du Pélopon.*, 1-82.) — Or, Athènes lui-même avait grandi en protégeant tantôt les Grecs, tantôt les barbares.

chement. » A ces mots, Agésilas lui prenant la main : « Puisque votre âme est si belle, devenez notre ami[1]. » Singulière vertu que l'orgueil se réservant la trahison ! Étrange morale que celle qui fait que deux honnêtes gens se croient réciproquement estimables en proposant et en promettant des malhonnêtetés !

Une perfidie ayant mis la citadelle de Thèbes entre les mains du Lacédémonien Phébidas qui, selon Xénophon, préférait la renommée à la vie, mais ne brillait pas par le jugement, les éphores et le peuple feignent un grand mécontentement contre lui parce qu'il n'a pas suivi les ordres de la république. Qu'en pense Agésilas? Selon lui, Phébidas mérite un châtiment s'il a causé quelque tort à Lacédémone; mais, s'il l'a servie, l'usage autorise son coup de main[2]. « Voici donc, poursuit-il, quelle est la question : la prise de la citadelle nous est-elle utile? » Là-dessus l'assemblée décide que, puisque la citadelle est prise, on la gardera[3]. Telle est la morale de Lacédémone toute-puissante. Cette morale se déguise si peu, qu'elle peut se passer de commentaire; elle a fait proverbe. Du reste, la citadelle surprise et retenue perfidement, fut reprise par les mêmes moyens. Ses défenseurs qui avaient capitulé furent égorgés; on n'épargna pas même les enfants[4] : et je pourrais dire à mon tour que l'usage autorisait ces crimes.

La fraude, la violence, je ne dis pas assez, tous les excès de la fraude et de la violence, comme les plus terribles expédients révolutionnaires, étaient le droit commun de la Grèce. Thucydide, qui en convient[5], semble restreindre cette contagion aux temps qu'il raconte, et il est vrai qu'elle ne fut jamais si cruelle; mais, tant que la Grèce s'appartint, tant qu'elle put agir en vertu de ses maximes, elle vécut d'expédients et de cruautés; elle n'eut jamais des principes. Que pouvait-il sortir de la doctrine politique de l'utile, si ce n'est une moralité de pirates? Je n'exagère pas ; quel pirate s'exprimerait autrement qu'Euphémus, député d'Athènes, en Sicile? « Pour un prince, pour un État prépondérant, rien, dit-il, de ce qui lui est utile n'est déraisonnable; il n'aime que ceux sur lesquels il

[1] *Helléniq.*, 4-1.
[2] Voir ci-dessus la maxime des *glorieux larcins*, selon Brasidas. — L'école de Lysandre l'avait perfectionnée.
[3] *Helléniq.*, 5-2. — [4] *Ibid.*, 5-4. — [5] Voir *Guerre du Pélopon.*, 3-82.

peut compter : il est au gré des circonstances, ou ami ou ennemi[1]. » Qui ne croirait, ici, lire Machiavel, non Thucydide?

Chez des peuples qui avaient de telles maximes, quoi d'étonnant que leurs grands hommes les prissent pour règle? Alcibiade parlait à Athènes comme Athènes parlait à la Grèce : « Le commandement, dit-il, me convient mieux qu'à d'autres. Il n'est pas injuste à celui qui présume bien de soi de ne pas se croire l'égal de tout le monde et de ne pas se mettre au niveau de malheureux dont personne ne veut être l'égal. Puisqu'on ne daigne pas adresser la parole au malheureux, qu'on supporte les hauteurs des favoris de la fortune[2]! » Comment lui-même n'aurait-il pas de l'orgueil quand les grands hommes sont l'orgueil de leur patrie[3]? La morale de l'utile autorise cet égoïsme. — Si c'est ainsi qu'Alcibiade parle dans Athènes, il ne s'exprime pas autrement à Lacédémone. C'est que ces maximes sont celles de toute la Grèce. Les Spartiates avaient froissé ce personnage. « Piqué de cet affront, dit-il, j'eus droit de vous nuire, et j'en cherchai les occasions. Si quelqu'un le trouve mauvais, qu'il y réfléchisse; qu'il pèse mûrement les choses, et il changera d'opinion[4]. » En effet, la logique sans la conscience mène là, et la logique suffit à qui peut se passer de justice. Aussi voit-on Alcibiade, démocrate à Athènes, déclamer contre la démocratie à Sparte[5]. On le voit trahir Athènes pour Sparte[6], et Sparte pour le roi de Perse[7]. Au fond, il ne songe qu'à lui-même; il ne veut, selon Phrynicus, que se faire rappeler pour s'imposer[8].

Thémistocle[9], Pausanias[10], Lysandre[11] et tant d'autres jouaient à peu près le même jeu qu'Alcibiade, et personne n'a mieux peint que celui-ci la Grèce et ses grands hommes en proie à leur orgueil sans principes, en caractérisant la Sicile[12] et ses meneurs : « Ses

[1] *Guerre du Pélopon.*, 6-85. — [2] *Ibid.*, 6-16. — [3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*, 6-89. — Alcibiade, comme Athènes et Sparte, passait aux barbares selon son intérêt. Il pratiquait les maximes grecques.

[5] *Ibid.*, 6-89. — [6] *Ibid.*, 6-90, 92. — [7] *Ibid.*, 8-46. — [8] *Ibid.*, 8-47.

[9] Banni pour trahison. (*Ibid.*, 1-138.)

[10] Puni comme traître. (*Ibid.*, 1-133.) Il voulait soulever les Ilotes. (*Ibid.*, 1-132.)

[11] D'après le Spartiate Étéocle, la Grèce n'aurait pu supporter deux Lysandres; et, suivant Théophraste, Archistratus en disait autant d'Alcibiade.

[12] La Sicile, colonie grecque, était toujours la Grèce.

villes où regorge une populace ramassée partout, changent volontiers, dit-il, de gouvernement et accueillent le premier venu. Comme personne n'y trouve de patrie à défendre, le pays reste désarmé. Chacun s'y tient prêt à s'attribuer tout ce qu'il peut de la fortune publique; il y emploie, soit l'adresse de ses discours, soit la sédition : il en est quitte pour changer de pays s'il ne réussit pas[1]. » Les mêmes maximes ramènent les mêmes situations. A plus de deux mille ans d'intervalle, nous pourrions faire de bien cruels rapprochements; mais restons en Grèce.

C'est un triste spectacle que de voir ces peuples si renommés, que l'admiration de la postérité consacre pour leurs brillants dehors et les théories qu'ils démentaient si bien, ne pas faire un traité sans stipuler qu'il est contracté « sans embûche, sans artifice, sans dol ni mauvaise foi[2]; » c'est que jamais l'abus du dol ne fut plus grand, ni la précaution contre ce dol plus vaine. La morale de l'intérêt, comme l'entend la passion de chaque peuple ou de chaque factieux, gouverne tout. La ruse et la force se souciant aussi peu de la justice que de la vie des hommes ou des nationalités, s'abreuvent de sang comme elles abreuvent les esprits de sophismes; on ne sait, soit de la raison, soit du cœur, ce qu'il y a de plus malade en Grèce quand elle s'agite, ce qui lui est habituel.

En lisant Thucydide, on vit dans une atmosphère de crimes, de désordres et de maximes pires que les désordres et les crimes. Épidamne chasse ses riches, lesquels s'entendent avec les barbares pour inquiéter leur patrie[3]. Les Corinthiens, vainqueurs des Corcyréens, ayant massacré leurs prisonniers[4], les Corcyréens veulent massacrer, en pays neutre, les députés de Corinthe[5]. Les Athéniens reprennent leur citadelle sur Cylon, promettent la vie aux assiégés qui embrassent les autels, et les égorgent au sortir

[1] *Guerre du Pélopon.*, 1-16.

[2] *Ibid.*, 5-18. — La garantie y est stipulée trois fois. (*Ibid.*, 5-23, 47.) Chaque partie contractante prêtera le serment qui est considéré comme le plus grand, en immolant des victimes parfaites. Voici ce serment : « J'observerai l'alliance suivant les conventions arrêtées conformément à la justice; sans dol ni dommage. Je ne l'enfreindrai ni par ruse, ni par intrigue. » (*Ibid.*, 5-47.) Les trêves même n'étaient pas observées. (*Ibid.*, 5-25, 26, 49.) « Vous regardez peut-être vos trêves comme solides; ce sont des trêves de nom seulement. » (*Ibid.*, 6-10.)

[3] *Guerre du Pélopon.*, 1-24. — [4] *Ibid.*, 1-50. — [5] *Ibid.*, 1-53.

du temple[1]. Les Éphores font espionner Pausanias par un ami, pour le faire mourir[2]. Pendant que les Thébains assiégent Platée en temps de paix, les Platéens, pour les éloigner, promettent de rendre des prisonniers thébains; et, quand les Thébains s'éloignent, Platée égorge leurs prisonniers[3] : à leur tour, les Thébains font plus tard raser Platée[4]. Les méfaits naissent des méfaits; jamais de pardon, jamais d'indulgence, jamais d'oubli de l'injure.

Pour mieux triompher l'une de l'autre, Sparte et Athènes se disputent l'alliance du roi de Perse[5] : en attendant l'issue des négociations, les Lacédémoniens égorgent les voyageurs et les marchands de l'Attique partout où ils les surprennent[6]; les Athéniens égorgent les ambassadeurs de Sparte au grand roi[7]. On voit les mêmes Grecs qui suscitent les trahisons invectiver contre les traîtres[8], tandis que des traîtres, — qui, dans leur intérêt (ils l'avouent), violent leurs alliances, — osent prêcher la justice et la vertu[9]. Chassés de Notium, des bannis invitent leur adversaire Hippias à parlementer, et ils en profitent pour s'emparer de la place, pour égorger Hippias et leurs ennemis avec un raffinement de perfidie plus dur que la mort même[10]. Quand Mytilène, qui avait trahi Athènes, est vaincue, Cléon veut l'extermination de cette ville; il invective contre trois vices d'Athènes : son goût pour les beaux parleurs (il préfère les médiocrités dociles), sa pitié, son indulgence[11]; il recommande l'intimidation qui seule fait respecter les peuples comme chaque homme[12] : si l'on ne punit pas Mytilène, même contre toute justice, quand l'intérêt le réclame[13], il faut qu'Athènes renonce au commandement pour pratiquer d'humbles vertus[14]. Telle est la doctrine de Cléon. Son discours est combattu, non par des motifs de justice, mais d'intérêt; tout ce que peuvent faire ses adversaires, c'est d'opposer leur calcul à sa violence[15]; et voici toute la clémence d'Athènes penchant pour le parti le plus doux : on égorgera mille Mitylériens au choix du vainqueur; le territoire de Mytilène sera confisqué au profit des Athéniens; leurs anciens propriétaires n'en seront que les fer-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 1-126. — [2] *Ibid.*, 132. — [3] *Ibid.*, 2-7. — [4] *Ibid.*, 3-68. — [5] *Ibid.*, 2-7. — [6] *Ibid.*, 2-67. — [7] *Ibid.* — [8] *Ibid.*, 3-9. — [9] *Ibid.*, 3-10. — [10] *Ibid.*, 3-34. — [11] *Ibid.*, 3-36, 37. — [12] *Ibid.*, 3-39. — [13] *Ibid.*, 3-40. — [14] *Ibid.*

[15] *Ibid.*, 3-44. — Il ne faut pas leur donner la mort si la mort vous est inutile. C'est toute la théorie de Diodote.

miers[1]. Voilà comment procédait cette belle civilisation grecque avec laquelle nous nous rangeons contre les barbares; mais continuons.

Pilnias et soixante sénateurs de Corcyre sont percés de coups de poignard, en plein sénat, par des hommes qu'ils avaient fait condamner[2]. Les bannis ne rentrent à Mégare que sous les serments les plus solennels de n'exercer aucune représaille, et, à peine au pouvoir, ils prodiguent la mort à leurs adversaires[3]. Sparte, vaincue à Pylos et redoutant les Ilotes, en enrôle deux mille sous promesse de les rendre libres : elle sait que cette promesse lui livrera les plus généreux; puis, après les avoir promenés, couronnés de fleurs autour des temples, elle les fait disparaître[4], et l'histoire ne peut autrement enregistrer le sort de ces victimes. Quoi d'étonnant que, quand on parlait d'un Spartiate aux Ilotes, ils trahissent leur ressentiment[5]; que Sparte s'en défiât dans tous ses revers et eût besoin contre eux, même d'Athènes[6]! Poursuivre le récit des événements, c'est constater les mêmes perturbations.

Alcibiade brillait dans sa patrie qui venait de lui confier l'expédition de Sicile, quand la mutilation des Hermès, cause de la mort de plusieurs innocents, le fait fuir lui-même[7]; il retourne à Sparte, où on l'entend prêcher cette belle maxime : que sa patrie c'est le pays où il est quelque chose, et qu'il n'aimerait pas Athènes s'il ne lui faisait pas du mal[8]. Pendant ce temps, un corps de Thraces stipendiés que les Athéniens renvoyaient dans leurs foyers surprennent la ville de Mycalesse. Elle était sans défiance; les murs en étaient peu hauts, les portes en étaient ouvertes. Les Thraces massacrent tout : femmes, vieillards, bestiaux même. Une école où les enfants entraient à peine, est envahie; tous les enfants sans exception sont égorgés[9]. Sont-ce les Thraces qu'il en faut accuser? Non, mais les Athéniens qui les avaient déchaînés; car ces fureurs mêmes étaient un mot d'ordre. Aussi, quand Gylippe exhorte ses troupes contre les Athéniens, il leur dit surtout qu'il s'agit de soustraire les femmes et les enfants à la honte et au sup-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 3-50. — [2] *Ibid.*, 3-70. — [3] *Ibid.*, 4-74. — [4] *Ibid.*, 4-80.
[5] « Ils ne peuvent cacher le plaisir qu'ils éprouveraient à manger, tout vif, un Spartiate, » dit Xénophon qui les connaissait bien. (*Hellén.*, 3-3.)
[6] *Guerre du Pélopon.*, 5-23. — [7] *Ibid.*, 6-60. — [8] *Ibid.*, 6-92. — [9] *Ibid.*, 7-29.

plice, et il leur promet la vengeance comme leur plus doux salaire[1].

Cette vengeance s'assouvit enfin, et elle n'épargne pas même ceux qu'on respecte habituellement. Les généraux athéniens Nicias et Démosthènes sont égorgés : celui-ci, parce qu'il avait vaincu Sparte à Pylos et à Sphactérie, ce qui devait le rendre sacré; Nicias, parce que des Syracusains, ses complices, craignant qu'il ne révélât leur trahison, aimèrent mieux le prévenir, en l'immolant.

Le désastre de Sicile n'est pas seulement un sujet d'agitation, c'est un sujet de révolution pour Athènes. La faction des quatre cents chasse le conseil des cinq cents[2]. C'est que, sur vingt mille citoyens que renfermait Athènes, cinq mille au plus exerçaient leurs droits[3], ce qui livrait la majorité aux meneurs. Bientôt les quatre cents se perdent par leurs prétentions individuelles[4]; le parti des olygarques voit se former contre lui celui de Thrasybule et d'Alcibiade[5]. La flotte et l'armée, ayant pour base d'opération Samos, menacent leurs adversaires[6] qui ne demanderaient pas mieux que de livrer le Pirée[7] à Sparte pour sauver leurs têtes, quoique ce soient d'honnêtes gens selon Thucydide[8]. Les événements qui terminent son œuvre ne sont qu'une série d'intrigues par lesquelles Alcibiade tantôt effraye Athènes de Tissapherne, tantôt Tissapherne d'Athènes[9]; une série de trames et d'efforts ayant pour objet de maintenir ou de renverser l'olygarchie athénienne des quatre cents[10] jusqu'au succès naval d'Athènes à Cynossème[11] : tel est l'enseignement de Thucydide.

Si j'ouvre Xénophon qui le continue, j'y lis la condamnation à mort et l'exécution des six généraux athéniens vainqueurs aux Arginuses; la démolition des murs d'Athènes au son des flûtes et aux acclamations de la Grèce, comme si ce jour lui eût rendu la liberté[12]. J'y lis l'artifice de Critias pour paraître condamner juridiquement Théramène, mais au fond pour le tuer plausiblement,

[1] *Guerre du Pélopon.*, 7-68.
[2] C'est un 18 brumaire athénien.
[3] *Guerre du Pélopon.*, liv. 8, ch. 67 à 72; voir aussi le chap. 86.
[4] « Chacun voulait le premier rang, et très-au-dessus des autres. » (8-89.)
[5] *Guerre du Pélopon.*, 8-89. — [6] *Ibid.*, 8-76. — [7] *Ibid.*, 8-90.
[8] Voir le bel éloge d'Antiphon leur chef. (*Ibid.*, 8-68.)
[9] *Ibid.*, 8-89. — [10] *Ibid.*, 8-89 et suiv. — [11] *Ibid.*, 8-105. — [12] *Ibid.*, 2-2.

parce qu'il combattait et ceux qui pensaient qu'il n'y a de démocratie que là où l'esclave et le pauvre qui vendraient leur pays pour une drachme, prévalent; et ceux qui n'approuvent que l'oligarchie d'un petit nombre opprimant la république[1]. J'y lis que les trente firent périr, dans leur intérêt personnel, en huit mois, plus de gens que n'en avait sacrifié la guerre en dix années[2]. J'y vois le parti des Perses à Corinthe surprendre ses adversaires, ou simplement ceux qu'il suspecte, et les massacrer en masse les uns debout dans un cercle, les autres assis, d'autres au théâtre, d'autres sur leurs siéges de juges[3]. J'y vois toujours le même mensonge de paroles à côté de l'affreuse réalité des actes. J'y vois Agésilas — qui s'annonce comme le réparateur des injustices — ratifier une perfidie contre Thèbes[4]. J'y vois Sparte, intimidée de six mille Ilotes qu'elle a enrôlés, sur le point de recommencer sur eux ces coups d'État par lesquels ils disparaissaient en masse, et ne se rassurer qu'à l'approche des alliés. J'y vois la même Sparte, humiliée et presque prise par Épaminondas, revenir caresser l'orgueil d'Athènes, se montrer adulatrice dans le malheur[5] après avoir été superbe dans la bonne fortune, et oser prétendre (ce qui parut trop fort, selon l'historien) que c'était contre son gré que les murs d'Athènes étaient tombés[6].

Disons-le, le même vice infectait tous les peuples grecs. A divers degrés ils étaient tous ambitieux, tous remuants, tous perfides, quoique les Athéniens, ceux qui occupent le plus l'histoire et la postérité, aient été les plus ambitieux, les plus perfides, les plus agités comme les plus brouillons parmi ces peuples. Ce furent eux qui affichèrent le plus la morale impie de la force et du succès, morale qui les enivrait dans leurs triomphes, mais les laissait sans consolation dans leurs désastres. Ils en firent l'épreuve. Quand le Pirée fut surpris par Lacédémone, on ne dormait plus dans Athènes; on pleurait ses morts; on s'attendait au sort, soit de Mélos, soit des Histiens; on se rappelait avec terreur les Scioniens, les Toronéens, les Éginètes et tant d'autres vaincus

[1] *Hellénic.*, 2-3. — [2] *Ibid.*, 2-4. — [3] *Ibid.*, 4-4. — [4] *Ibid.*, 5-2, 5-3.

[5] « Voilà, disaient les Athéniens, leur langage dans l'adversité; mais, dans la prospérité, ils nous accablaient. » (*Ibid.*, 6-5.)

Ibid. — Plutarque, dans la *Vie de Lysandre*, cite le décret des Éphores qui prescrivait la destruction du Pirée et des remparts d'Athènes.

d'Athènes[1]. On sentait qu'il y avait du vrai dans ce mot des Méliens qu'on avait si dédaignés : « Soyez justes pour les faibles, afin que dans le malheur cette justice vous protége[2]. » Mais cette conscience d'un moment s'évanouissait avec l'infortune; on reprenait avec le succès sa hauteur et ses exigences; on cessait d'être humain, pour redevenir Athénien.

L'un des traits distincts des mœurs grecques, c'est que presque toutes les émotions politiques y prenaient un caractère social; c'est que presque toutes les séditions y étaient des révolutions, et qu'un changement dans le gouvernement était un changement dans le sort des personnes et des propriétés. La confiscation du sol, le partage des terres, la spoliation des riches[3], y étaient le fréquent corollaire d'une mutation de pouvoir. Là où Sparte triomphait, les riches avaient la suprématie[4]; là où prédominait Athènes, c'étaient les pauvres qui faisaient trembler les riches[5], si bien que la guerre du Péloponèse, cette guerre d'Athènes et de Sparte, fut en même temps la guerre du riche et du pauvre, guerre qui descendit souvent jusqu'à l'esclave[6]; guerre sociale presque autant que politique, et cruelle comme doit l'être tout conflit qui a ce double caractère, aggravé d'un complet égarement de la conscience publique[7].

Ce qu'il y a de pis, c'est qu'à la faveur du prestige des peuples, c'est qu'à la faveur du coloris que leurs brillants historiens donnèrent à leurs excès, ceux-ci firent école. L'éloquence des récits déguisa l'horreur des faits; et, comme presque toujours, le vice du fond disparut sous la merveilleuse imposture de la forme. On va voir, par exemple, que le massacre des prisons, comme nous

[1] *Helléniq.*, 2-2. — Un Thébain proposa de raser Athènes et d'en convertir le sol en pâturage. (Plutarq., *Vie de Lysandre.*)

[2] *Guerre du Pélopon.*, 5-10.

[3] Voyez les riches plus ou moins atteints, ci-après. (*Ibid.*, 1-24, 3-17, 3-50, 5-4, 8-21.)

[4] *Ibid.*, 4-23.

[5] A Samos, la faction populaire soulevée par Athènes contre les riches en tua deux cents, en bannit quatre cents, et s'attribua les terres et les maisons des proscrits. (*Ibid.*, 8-21; voir encore 8-73.)

[6] Les esclaves de Chio passent aux Athéniens. (*Ibid.*, 8-40.) Athènes intimidait Sparte de ses Ilotes.

[7] Voir *ibid*, 3-82.

l'avons connu, que l'assassinat politique, comme nous le connaissons encore, sont deux contagions grecques.

Quelques bannis de Corcyre s'étaient cantonnés sur le mont Isthone, et de là inquiétaient la ville. Ses habitants unis aux Athéniens battirent les bannis, qui capitulèrent et s'en remirent à la foi des Athéniens. Ceux-ci les amnistièrent à la condition que pas un d'eux ne s'évaderait, faute de quoi l'amnistie cesserait pour tous. Les chefs de la faction populaire de Corcyre s'en inquiétaient; et comme ils craignaient l'indulgence d'Athènes, ils donnèrent aux prisonniers, avec de fausses terreurs, une fausse confiance qui provoqua des évasions[1]; le traité fut donc rompu. Les Corcyréens renfermèrent alors leurs concitoyens dans un vaste édifice d'où ils les retiraient par groupes de vingt. Ils les conduisaient, rivés les uns aux autres, entre deux haies d'hoplites qui les perçaient de leurs armes : les victimes qui avançaient trop lentement étaient hâtées à coups de fouet[2]. Soixante prisonniers furent ainsi exécutés sans que les autres comprissent leur sort; ils supposaient un simple transfèrement de prison. Mieux éclairés, ils supplièrent les Athéniens de les tuer eux-mêmes, s'ils devaient périr; ils refusèrent de sortir; ils prirent l'attitude de la résistance. Les Corcyréens n'entendaient pas forcer les portes; ils trouvèrent plus commode de monter sur les combles, d'enlever les toits et d'accabler les prisonniers de traits et de tuiles. Ceux-ci se préservaient de leur mieux; mais la plupart se tuaient eux-mêmes. Ils se servaient pour cela des flèches qu'on leur lançait, ou ils se pendaient aux lits de la prison, ou s'étranglaient avec des fragments de leurs manteaux: dans le cours de la nuit, car la nuit survint dans cette angoisse, il en périt de tout genre de mort. On s'étranglait surtout, si l'on n'était frappé par l'assaillant. Au point du jour, les Corcyréens ayant entassé les corps sur des chariots, les transportèrent hors de la ville. Les femmes de ces proscrits devinrent esclaves[3]. Ce fut ainsi que la faction populaire traita les Corcyréens. — On le voit, nous n'avons pas inventé, soit la *Force*, soit l'*Abbaye*, et les Grecs sont nos maîtres dans le crime comme dans tous les arts.

[1] *Guerre du Pélopon.*, 4-46. — [2] *Ibid.*, 4-47. — [3] *Ibid.*, 4-48

Citons encore : Euphron de Sicyone, que secondaient les Athéniens et le parti populaire, s'empare de la ville, moins la citadelle que gardait un harmoste thébain. Euphron se rend à Thèbes pour y négocier, y acheter peut-être la reddition de la citadelle; ses adversaires politiques l'y suivent et l'y poignardent presqu'en plein sénat. Ce meurtre, cette violation du droit des gens, émeuvent Thèbes; on fait le procès aux meurtriers, mais tandis que la plupart nient les faits, un seul s'en vante et se justifie en ces termes : « Thébains, un homme qui nous sent maître de ses jours ne saurait nous braver. Et pourquoi tuai-je Euphron, sinon parce que ce meurtre me parut juste? Les Grecs connaissent-ils des traités qui favorisent les traîtres et les tyrans? Euphron n'était pas mon ennemi, c'était plutôt le vôtre. Les usurpateurs du pouvoir suprême sont toujours condamnés à mort par la voix publique[1] : » et les Thébains accueillent cette doctrine ! Telle est, en substance, la théorie de de l'assassinat politique. La Grèce ne cessa d'en appliquer les principes, comme ses historiens n'ont cessé d'en glorifier les exemples; et c'est là le danger de cette école; c'est que la voix de l'éloquence y couvre la voix du sang.

La postérité célèbre la Grèce parce qu'elle nous a préservé des Perses, c'est-à-dire de la barbarie; mais c'est là une question. Les Perses vainqueurs eussent subi la civilisation grecque, car les civilisations ont des zones qui leur sont propres, et celle qui convient à l'Orient ne saurait germer en Occident. La civilisation perse dut s'arrêter à la Grèce, comme la civilisation grecque s'arrêta depuis à la Germanie; mais partout où la civilisation grecque fut possible, elle vainquit la force matérielle, et c'est ainsi que la Grèce subjugua Rome[2]. Les Perses apportaient à la Grèce ce qui lui manqua toujours, la discipline. A quelques égards, les Perses devançaient la puissance romaine en Grèce.

Quoi qu'il en soit, à mesure que la civilisation grecque se déploie, elle déploie les vices de son principe. La Grèce se déprave en mûrissant. Son indocilité, sa versatilité, son goût pour l'utopie, pour les coups de main, pour les révolutions sociales, rendent

[1] *Hellénic.*, 7-7.

[2] « Luxuria incubuit et victum ulcis itur orbem. »

C'est en ce sens qu'Athènes vainquit Rome; tout mon travail l'atteste.

sa liberté d'autant plus précaire, d'autant plus menteuse, d'autant plus impossible : on la voit le jouet, je ne dis pas d'Alexandre, mais d'un Démétrius avant d'être la proie de Rome. Lisez Plutarque sur Démétrius[1], si vous voulez connaître et déplorer tout ce qu'il y a de servilités et de malheurs sous le charme apparent de la civilisation grecque; à moins que le sort individuel de Sparte et d'Athènes ne vous soit un enseignement suffisant; car, à quoi leur servirent leur ambition et leurs institutions? Athènes humilia et faillit abattre Sparte à Sphactérie, Sparte humilia et abattit Athènes en Sicile[2]. Chacune se releva pour retomber; il y eut bien des vicissitudes; il n'en fallut pas moins qu'elles aboutissent toutes deux à la conséquence forcée de leur tempérament et de leurs principes : Sparte, à la tyrannie grossière du soldat Nabis; Athènes, à la tyrannie ridicule du rhéteur Antistion[3]; et c'est à peu près le dernier mot de tant de bruit.

Quand on veut juger l'école historique grecque, il en faut considérer deux éléments : d'une part, la vie du peuple grec; de l'autre, le sens que lui donnent ses historiens, car l'enseignement d'une histoire est double; il y a celui des actes que l'histoire raconte, il y a celui des principes par lesquels elle interprète ces actes, soit que ces principes soient nettement formulés, soit qu'ils résultent de l'esprit général dont l'historien empreint son œuvre. Mais quels sont les historiens du peuple grec?

Hérodote est l'historien du monde antique, plutôt que l'historien particulier de la Grèce. Il ne peint les Grecs que partiellement; il les peint sur le champ de bataille unis contre l'ennemi du dehors qui menace leur indépendance; il les montre dans un accident héroïque de leur existence, il les offre sous leur plus beau jour. Il n'a pas le temps d'en tracer soit les défauts, soit les vices; nous avons vu néanmoins qu'il les laisse entrevoir. Xénophon n'est qu'un écrivain militaire dans son *Anabase* : cette œuvre est d'un ensei-

[1] « C'était, écrit-il, un Antoine grec et un roi de théâtre. »

Athènes n'en décréta pas moins « que toutes les volontés de ce prince seraient réputées saintes envers les dieux, justes envers les hommes »; et Démocharès, dénoncé pour un bon mot à propos de ce décret, fut banni. (Plutarq., *Vie de Démétrius Poliorcète.*)

Guerre du Pélopon., 6-05. — Elle ne fit que l'achever à Egos-Potamos. (*Ibid.*, 7-86.)

[3] Voir, sur ce misérable, Plutarq., *Vie de Sylla.*

gnement technique, et d'ailleurs, comme celle d'Hérodote, elle ne présente qu'un côté du peuple grec. Quand on veut étudier la vie morale et politique de la Grèce, quand on veut connaître le peuple grec dans son ensemble, c'est la *Guerre du Péloponèse* par Thucydide, ce sont les *Helléniques* de Xénophon qu'il faut consulter. Si l'on veut compléter ses études sur l'esprit grec au même point de vue, c'est Plutarque qu'il faut lire : ce sont là les vrais et les plus éminents représentants de la Grèce dans sa vie publique; car Polybe, quoique Grec par son origine et par une portion de sa vie, est Romain par l'inspiration qui domine son œuvre et par son contact avec les Scipions, qui semble avoir inoculé à son esprit une gravité, une moralité, une sagesse de vues que l'école purement grecque n'eut jamais. C'est pourquoi Polybe appartient, selon moi, à l'école historique romaine.

L'école grecque a pour cachet : l'absence de principes moraux ; le rationalisme dans toute sa vigueur, mais dans toute sa subtilité, bannissant, ou du moins dédaignant généralement, le sentiment; l'homme dans son orgueil, dans sa force, en même temps que dans ses désordres et son impuissance; l'homme marchant à l'écart de la Providence et l'oubliant, s'il ne la brave; quelque chose d'incomplet comme de malsain dans les tableaux qu'elle présente; quelque chose de désolé dans les conclusions qu'elle offre ou qu'elle provoque; quelque chose qui saisit l'esprit, mais qui le trouble. Voilà ce qui caractérise l'enseignement historique grec.

Que peut nous enseigner l'histoire grecque imprégnée de l'esprit grec, sinon les mœurs grecques? Qu'avons-nous vu dans ce que m'a fourni Thucydide? Lacédémone et Athènes invoquant et pratiquant à l'envi la morale de l'intérêt; ne connaissant pour toute légitimité que la force[1], et pour moyens que le meurtre, la fraude, les plus odieux expédients[2]. Qu'avons-nous vu chez leurs premiers

[1] Un député d'Athènes dit aux Syracusains « qu'il n'appartient aux Lacédémoniens de commander en Grèce qu'autant qu'ils sont les plus forts. » (*Guerre du Pélopon.*, 6-82.) — « Celui qui tient cette épée, disait Lysandre en montrant la sienne, est le meilleur arbitre des territoires. » (Plutarq., *Vie de Lysandre.*)

[2] Quand Machiavel dit crûment, dans son livre du *Prince*, « qu'il faut être renard pour découvrir les embûches, lion pour épouvanter les loups, et que ceux-là n'y entendent rien qui ne contrefont que les lions » (ch. 18), ne s'inspire-t-il pas d'Athènes et de Sparte? Brasidas voulait que Sparte fût surtout lion; Lysandre, qu'elle fût surtout renard; mais Sparte sut être l'un et l'autre en face de la rusée et violente

personnages, sinon les mêmes maximes qui souillaient les peuples et que les ambitieux qui les reproduisaient, combattaient ou servaient tour à tour, selon que leur ambition ou leur intérêt l'exigeait. Que les peuples grecs s'élèvent souvent à la sublimité du courage, je le reconnais. Que la Grèce ait des héros, des hommes qui par leur audace, leur mépris de la mort, leur génie politique ou guerrier, semblent excéder la nature humaine, je le confesse encore : mais, outre que ces beaux aspects de l'histoire grecque sont incomplets, car ni les peuples n'y sont jamais mus que par le brutal mobile de l'ambition et de la prépondérance matérielle, ni les grands hommes que par la soif de primer et de s'enrichir[1], il y a ceci d'incontestable : c'est que l'héroïsme, soit des peuples, soit des individus, est une rare exception dans l'histoire grecque, tandis que leurs cupidités et leurs vices sont des exemples quotidiens. La vie des peuples grecs nous corrompt donc bien plus qu'elle ne nous moralise; elle nous intéresse, elle nous fait applaudir au crime brillant.

De plus, les historiens grecs corrigent si peu les mauvaises leçons que donnent les faits, que, quand ils ne les approuvent pas formellement, ce qui leur arrive quelquefois, on ne sait presque jamais s'ils les improuvent; et que le mieux qui puisse arriver, c'est que l'historien qui s'abstient d'apprécier les énormités qu'il raconte, vous permette de douter qu'il s'y associe. Quand Plutarque fait le parallèle de Brutus et de Dion, et qu'il en vient à ce point, par lequel on trouvait Brutus inférieur, savoir : que Dion pour chasser le tyran fit de grands exploits, tandis que Brutus avait pu tuer César seul et nu : « c'est là qu'est son mérite, dit Plutarque; c'était se montrer grand capitaine que de surprendre nu et sans gardes un homme qu'entourait tant de puissance[2]. » On le voit, dans cette exécrable et folle doctrine qui ferait de Jacques Clément et de Ravaillac de grands capitaines, Plutarque est for-

Athènes. Elle sut « coudre à la peau du renard, celle du lion. » (Voy. Plutarq., *Vie de Lysandre*.)

Voir aussi le langage de Thémistocle à Xercès, et comme il ose se vanter d'être un traître. (*Guerre du Pélopon.*. 1-137.)

[1] Voir, entre autres exemples, *Guerre du Pélopon.*. 6-15, 16. — De Thémistocle à Gylippe, la vénalité est le vice des grands personnages.

[2] *Vie de Brutus*.

mel, et l'on ne saurait plus nettement enseigner le mal. — Quand Thucydide raconte le meurtre d'Hipparque, l'un de ces Pisistratides qui gouvernaient si sagement et si sobrement Athènes, selon l'historien[1], on croit sentir qu'il approuve un lâche assassinat qui ne fut qu'un mensonge politique, puisque Aristogiton aimait d'amour[2] Harmodius, et qu'il ne tua qu'un rival en tuant Hipparque. Thucydide semble partager l'illusion de ceux qui, divinisant leur intérêt, divinisèrent l'assassin parce qu'en servant son amour il avait servi leur intérêt. La pente de Thucydide est donc reprochable. Quand Xénophon raconte l'assassinat politique d'Euphron, il fait si bien parler l'assassin, qu'on croit qu'il l'approuve, et que c'est beaucoup faire que de mieux interpréter son silence. Se taire sur un fait détestable, c'est tout ce que peut, pour la postérité, le plus probe des historiens grecs ! Et ainsi de tous; car tous se ressemblent sous cet aspect, et multiplier mes exemples, ce serait accroître ma preuve. Les désordres grecs corrompent jusqu'à la pensée de leurs historiens : il faut bien que ceux-ci sentent comme les hommes avec lesquels ils vécurent, et c'est parce qu'ils sont le produit de leur temps qu'ils parlent comme leur siècle.

Non que je méconnaisse les puissantes qualités de Thucydide, mais c'est en lui l'artiste qu'il faut admirer[3]; le moraliste lui est très-inférieur. S'il ne manque pas absolument de cœur, son cœur du moins ne s'ouvre et ne se trahit que furtivement. Quand Thucydide n'est pas animé par son sujet, il a je ne sais quelle sécheresse d'appréciation qui rappelle Suétone : par intervalles, on lui trouverait le raffinement de Pline le Jeune. Son autorité morale y perd; on dirait qu'il n'éprouve pas le besoin de l'employer; et on ne la sent pas, parce qu'il ne l'exerce pas. L'art y gagne quelquefois, j'en conviens, l'enseignement historique en souffre.

Raconte-t-il la fin de Pausanias et de Thémistocle, l'un mourant

[1] Ces tyrans affectèrent longtemps la sagesse et la vertu. Au moyen du vingtième du revenu d'Athènes, ils embellissaient la ville, lui donnaient des fêtes, soldaient la guerre. En tout le reste, la république s'appartenait. (*Guerre du Pélopon.*, 2-15.)

[2] « Un chagrin amoureux avait fait naître son projet. » (*Ibid.*, 6-59; voir encore *ibid.*, 6-54.) L'attentat ne renversa pas les Pisistratides qui ne tombèrent que par Lacédémone. (*Ibid.*, 6-53, 59.)

[3] Je l'apprécierai dans une autre étude; celle-ci a pour objet le moraliste.

affamé dans le sanctuaire où l'ont muré les Éphores; l'autre en exil, et peut-être par le poison[1] : « Ainsi se termina, dit-il, la fortune du Lacédémonien Pausanias et de l'Athénien Thémistocle, les deux hommes de leur temps qui jetèrent le plus grand éclat[2]; » c'est tout ce que son cœur lui inspire. Quand Mycalesse est surprise en pleine paix par les Thraces qui tuent jusqu'aux enfants rassemblés dans une école : « Jamais ville, dit Thucydide, n'éprouva ni de plus grands désastres, ni de plus imprévus[3]; » il ne la plaint pas autrement. Quand la mutilation des Hermès, au départ de l'expédition de Syracuse, irrite à tel point les Athéniens qu'un délateur fait punir de mort ceux qu'il dénonce : « On ne sait, dit l'historien, si les infortunés qui périrent le méritaient, mais leur mort soulagea bien le reste des citoyens[4]. » Étrange compensation du sang innocent! Ce n'est pas ainsi que parle Tacite quand il dit des chrétiens qu'accusait Rome, qu'ils parurent innocents lorsqu'on les condamna sans les juger. Nicias, qui s'était rendu à Gylippe, est-il mis à mort contre le gré du Lacédémonien, mais surtout contre le droit des gens : « C'était, dit Thucydide, l'homme qui méritait le moins par sa piété, un tel traitement[5]. » Je l'ai dit ailleurs, les Grecs ne savent pas s'attendrir; leur orgueil rougirait de la pitié. Quand Thucydide a tracé tout le tableau des désastres d'Athènes en Sicile, « Ce fut, conclut-il, une destruction complète : armée, vaisseaux, il n'est rien qu'on ne perdit; et d'une multitude innombrable, à peine rentra-t-il quelques hommes : tels furent les événements de Sicile[6]. » Nul autre regret. Cette sobriété ne manque pas d'art toutefois; et il est des cas où tant de modération transporte. Quand, par exemple, les Platéens assiégés, réduits aux abois, après des prodiges de valeur et d'expédients pour résister aux assaillants, sortent résolûment de la ville plutôt que de se rendre, se font jour, en combattant, à travers l'armée ennemie, et que Thucydide se borne à cet éloge : « Ce fut ainsi que se sauvèrent les hommes de Platée[7], » cette simplicité me semble sublime, et je sens, à mon émotion, toute sa puissance. Cette modestie sur l'héroïsme, est l'héroïsme de l'historien qui le décrit.

[1] *Guerre du Pélopon.*, 1-138. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 7-29. — [4] *Ibid.*, 6-40. — [5] *Ibid.*, 7-86. — [6] *Ibid.*, 7-87. — [7] *Ibid.*, 3-24.

Thucydide conduit sa plume comme les Platéens leur épée; comprendre si bien les héros, c'est leur ressembler.

Les harangues, d'ailleurs si belles de Thucydide, se ressentent de ce rationalisme argutieux, exclusif du sentiment dont on constate l'abus dans Pline le Jeune, cet élève si passionné des sophistes grecs. Diodote combat-il les rigueurs de Cléon contre les Mitylénien, « Je ne blâme pas, dit-il, ceux qui veulent remettre en question le sort des condamnés, ni je n'approuve ceux qui trouvent mauvais qu'on délibère plusieurs fois sur les plus graves objets. Deux choses nuisent surtout à une sage délibération : la précipitation et la colère; l'une qu'accompagne souvent la démence, l'autre qu'accompagnent la légèreté et l'ignorance. Prétendre que les discours n'enseignent pas à se conduire, c'est montrer peu de raison ou quelque intérêt particulier; peu de raison si l'on croit qu'il y a d'autres moyens d'éclaircir les questions obscures, de l'intérêt si l'on espère effrayer par des calomnies[1]... » Ce n'est pas seulement dans l'éloquence civile que vous trouvez ce compassement; c'est par la même argumentation géométrique que s'exhorteront au combat deux ennemis en présence. Quand les Péloponésiens et les Athéniens se rencontrent sur mer près de Panorme[2], ils se donnent réciproquement du cœur[3] au moyen d'une série de subtilités : et l'éloquence militaire elle-même est empreinte de rationalisme[4]. Les Grecs s'enflammaient par le raisonnement[5] comme les Romains par le sentiment.

Les défauts de la manière de Thucydide, qui ne sont que l'exagération de cet esprit grec qu'il personnifie si bien, ne l'empêchent pas d'être une intelligence du premier ordre. Personne n'a mieux connu que lui la politique des affaires, la politique des intérêts; son génie devine jusqu'à la science, plus moderne, de l'économie politique. S'il n'y a pas de spiritualisme chez Thucydide, si chez lui tout est terrestre, personne ne sent et n'exprime mieux ce que

[1] *Guerre du Pélopon.*, 3-42. — [2] *Ibid.*, 2-86. — [3] *Ibid.*, 2-87, 88, 89. — [4] Voir encore *ibid.*, 4-92.

[5] Plutarque dit que Lysandre ourdit une intrigue « comme on pose, pour une démonstration algébrique, plusieurs propositions importantes; afin de passer de prémisses difficiles et souvent obscures, à la netteté de la conclusion. » (*Vie de Lysandre.*)

Il écrit aussi qu'on enterra, avec Lysandre, son discours pour un changement dans la succession royale à Lacédémone, « parce qu'il était écrit avec tant d'art, qu'il pouvait entraîner les esprits. » (*Ibid.*)

l'idéal purement humain contient de grandeur. Après Bossuet parlant de la mort en vue du ciel, il n'y a rien de comparable à Thucydide parlant de la mort en vue de la terre. L'un veut des saints, l'autre se contente de héros; mais si le héros chrétien ne l'emportait pas sur le héros grec de toute la hauteur de l'idéal chrétien sur l'idéal grec; si Bossuet n'avait pas fait le poëme de la vie et de la mort du grand Condé, rien n'égalerait jusqu'à ce jour l'éloge funèbre des héros athéniens par Périclès[1], l'un des plus beaux monuments de l'éloquence purement humaine, l'œuvre de Thucydide, mais très-digne de Périclès et d'Athènes.

En jugeant, comme je le fais, l'école grecque, c'est la conscience grecque que j'entends accuser, non Thucydide. Si son livre est trop de son temps pour n'être pas moralement incomplet, et, peut-être malsain, sinon dangereux, je ne m'en prends pas au caractère personnel de l'historien, car je le crois plûs sage que son temps; et son âme est si merveilleusement douée, que quand elle éclate contre son siècle, elle est prodigieuse.

Je sais à quoi m'en tenir sur les aspirations personnelles de Thucydide quand je le vois féliciter les anciens alliés de sa patrie de recevoir de Lacédémone, par le concours de l'aristocratie, « une liberté supérieure à la liberté gangrenée d'Athènes[2]; » quand je le vois après l'échec naval d'Érétrie, qui rend les Lacédémoniens presque maîtres d'Athènes, louer la prudence de celle-ci « qui atteint alors, dit-il, l'apogée de sa sagesse politique parce qu'elle sait équilibrer l'influence des riches et celle des pauvres[3]. »

La vigueur de sa touche est exceptionnelle quand il peint les fureurs de la Grèce sous l'influence des ambitions et des égoïsmes qui se la disputaient : « L'homme violent, dit-il, était un homme sûr; celui qui le contrariait, un homme suspect. Dresser des embûches et réussir, c'était avoir de l'esprit; les prévenir, c'était en avoir davantage... Être le premier à faire du mal à ceux de qui l'on pouvait en attendre, c'était mériter l'éloge. On adoptait quelquefois les maximes généreuses de ses adversaires, non loyalement, mais pour les leur opposer s'ils devenaient les maîtres. On ne respectait ses serments que pour sortir d'embarras quand on

[1] *Guerre du Pélopon.*, 2-35 et suiv. — [2] *Ibid.*, 8-64. — [3] *Ibid.*, 8-97.

n'avait pas d'autres ressources[1]. Surprendre son adversaire, abuser de sa confiance, était plus doux qu'en triompher ouvertement. On prisait surtout la vengeance quand elle était due à l'astuce, les méchants acquérant plus aisément la réputation d'habileté que les maladroits celle de probité; car on rougit de la maladresse, tandis que la méchanceté obtient des hommages[2]. »

Quand j'assigne à la dépravation des principes ces désordres de la Grèce, je parle comme Thucydide : « La cause de tous ces maux, dit-il, c'était la fureur de dominer; on était le jouet de la cupidité et de l'ambition. Ces deux passions échauffaient tout et brouillaient tout, car les chefs des deux factions qui partageaient les villes, s'armant les uns du prétexte spécieux de l'égalité politique, les autres de celui de la prépondérance modérée de l'aristocratie et paraissant n'affecter que le bien de la patrie, se disputaient au fond, comme un butin, la patrie même. Dans leurs conflits pour prévaloir les uns sur les autres par des moyens quelconques, point d'excès que ne se permît leur audace. Maîtres de leurs ennemis, ils ne consultaient plus contre eux la justice, mais leurs caprices[3]. » C'est ce que j'ai montré. Seulement Thucydide oublie que si les meneurs avaient de mauvaises maximes, les peuples n'en avaient pas de meilleures, et que chacun n'infligeait à son pays que les règles que chaque pays, un peu puissant, voulait infliger aux autres. Là où le droit de la force et de la fraude était un sentiment collectif, quoi d'étonnant qu'il fût un sentiment individuel[4]? Alcibiade ne personnifiait à ce point le peuple d'Athènes que parce que le peuple d'Athènes était Alcibiade.

Thucydide dit très-noblement « que, pour se venger, les hommes se plaisent à violer les lois générales qui condamnent leurs excès; ces lois qui laisseraient à tous l'espoir du salut dans les revers et leur offriraient leur secours dans les difficultés où ils

[1] La vanité des traités le prouve suffisamment. « On amuse les enfants avec des osselets, les hommes avec des serments, » disait Lysandre. » (Voir sa *Vie* dans Plutarque.)

[2] *Guerre du Pélopon.*, 3-83. — [3] *Ibid.*

[4] « Comment les particuliers, dit Plutarque, mépriseraient-ils ce qu'ils voient si prisé pour les affaires publiques? La corruption va bien plutôt du public aux particuliers, que des particuliers au public. La corruption d'un corps entraîne la corruption de ses parties. » (*Vie de Lysandre.*)

éprouveraient le besoin d'y recourir[1]. » Très-bien; mais qu'est-ce que le pur rationalisme pour s'imposer aux passions? En vertu de quelle règle supérieure, les Grecs eussent-ils pratiqué cette modération qui leur était si nécessaire? A défaut de règle, on en était réduit au calcul des probabilités, et Thucydide loue Lacédémone et Chio d'avoir su le mieux supputer, en ces temps périlleux, les chances de la fortune[2]. Quand on n'est ni juste, ni honnête, au moins faut-il être avisé[3]; c'est le fond de la morale, je ne dis pas de Thucydide, mais de son livre. Dieu en est absent, la fatalité y règne; ce que l'historien repousse en général dans quelque morceau d'apparat, il l'accepte communément en détail. Un Grec avait pour maxime, dans la vie civile comme à la guerre, de *réussir* ou de *périr*[4]; la Grèce a inventé comme elle s'est appliqué presque constamment le terrible *moi* de Médée. L'histoire grecque est une école d'individualisme et d'ambition; elle n'apprend guère, comme les peuples et les personnages qu'elle raconte, que l'indocilité et l'orgueil.

En jugeant Thucydide, je caractérise toute l'école grecque. Le sage Xénophon n'est pas à l'abri du reproche fondamental que j'adresse à cette école; et Plutarque, dont la morale privée est excellente, est plus dangereux que Thucydide en politique. Dans les écrits des historiens grecs comme dans la vie des peuples et des illustrations de la Grèce en général, l'art déguise la faute; et l'élégance, le vice. Ce mélange qui y répand beaucoup de grandeur et de séduction, y sème beaucoup d'inquiétude; car autant l'esprit s'y plaît, autant l'âme y souffre. Un rêve brillant, mais menaçant, n'enfièvre pas plus nos sens que le drame historique de la race grecque. Quand on a bu le philtre de ces récits, on sent avec le charme du breuvage une sorte de poison dans ses veines. — Ce n'est pas, selon moi, une bonne école, que celle qui porte ces mauvais fruits.

[1] *Guerre du Pélopon.*, 8-83.

[2] « De tous les peuples que j'ai connus, ceux de Chio sont les seuls, après les Lacédémoniens, qui aient uni à la sagesse la bonne fortune. Plus leur état florissait, plus ils avaient le bon esprit de pourvoir à leur sûreté. » (*Ibid.*, 8-24.)

[3] « Dans les choses douteuses, Thémistocle prévoyait le pire et le mieux. » (*Ibid.*, 1-138.

[4] Voyez-en le beau développement, *ibid.*, 2-42.

X

SUITE DE L'HISTOIRE

DANS SON ENSEIGNEMENT

ÉCOLE ROMAINE — LES PRÉDÉCESSEURS DE TACITE

Machiavel avait divinisé l'esprit de Rome tout en le pervertissant dans l'application. Rollin et Bossuet motivèrent, en l'épurant, notre admiration pour sa sagesse; Montesquieu exagéra cette admiration pour la forme républicaine de la société romaine. Obéissant à l'esprit dominant de son temps, — un libéralisme frondeur également hostile au pouvoir et au passé, — Montesquieu méconnut, je crois, et les Césars et la société impériale. Plusieurs de ses jugements tiennent du paradoxe, d'autres de l'épigramme; il est le point de départ d'une nouvelle école, et d'une école fausse sur Rome. La vraie Rome est celle de Bossuet [1] dans son *Discours sur l'histoire universelle;* les vrais Romains dans les temps modernes, ce sont les Romains de Corneille. Après Montesquieu et depuis certains travaux soit étrangers, soit indigènes, je ne vois que de faux Romains, des Romains de convention. Rien n'altère plus l'histoire vraie que les subtilités de l'érudition : à force de

[1] La religion exceptée.

rêver, l'érudition s'infatue du rêve et crée le mensonge. Pourquoi Bossuet est-il si vrai sur les peuples? C'est qu'il les accepte de la tradition, c'est qu'il ne les refait pas. Pour être grand, pour être inimitable, il lui suffit de les voir tels qu'ils sont, mais avec son génie.

Les traditions poétiques de l'histoire, romaine ont une valeur de sentiment très-grande. Elles expriment l'idéal de ce peuple; elles en expriment le caractère moral, l'âme, l'attitude générale. Elles ont inspiré la civilisation ultérieure de Rome[1], c'est-à-dire de l'univers devenu romain; elles inspirent encore la civilisation moderne. Elles ont été le ferment moral d'un passé de plus de vingt siècles; elles ont prescrit contre la critique, elles se sont infusées dans la conscience de l'humanité; elles sont le type de la grandeur politique parmi les nations, de la grandeur humaine parmi les hommes. Ces fables historiques font battre le cœur de l'humanité depuis deux mille ans : contestables dans leur objet, elles ne le sont pas dans leurs résultats; ce qu'elles ont fait faire est plus grand que ce qu'elles racontent.

Et quelle plus haute certitude pour les origines de Rome que leur développement? Y a-t-il une nation plus unie, plus conforme à elle-même dans son immense durée, soit qu'il s'agisse bien de sa race, soit qu'il s'agisse de ses assimilations, de ses contrefaçons par l'étranger devenu romain? A divers degrés, mais sans qu'elle

[1] Il faut voir avec quel orgueil et quelle foi Sénèque — un philosophe et l'esprit le plus novateur de Rome — cite l'héroïsme d'Horatius Coclès et de Mucius Scœvola. (*Épit.*, 24 et 120.) Dans son *Parallèle des Carthaginois et des Romains*, le grave Polybe non-seulement cite, mais il raconte l'histoire de Coclès. (Liv. 6, fragm. 10.) Quand Scipion l'Africain harangue pour la première fois son armée d'Espagne, il lui rappelle Porsenna, les Gaulois, les Samnites. (Tite-Live, 26-41.) Quand il harangue l'armée révoltée à Sucrone, il cite la guerre de Pyrrhus et celle des Campaniens contre les Étrusques. (Tite-Live, 28-28.) Les discours de Caton et de Valérius sont pleins des antécédents de la vieille Rome. (Tite-Live, liv. 34, ch. 2 à 8.) Quand le Sénat blâme l'esprit nouveau introduit dans la politique, il invoque le passé prétendu fabuleux de Rome. (Tite-Live, 42-47.) Le consulaire Servilius, pour faire décerner le triomphe à Paul-Émile, en use de même. (Tite-Live, 45-38.) Je n'en finirais pas, si j'empruntais à Cicéron tout ce qu'il emprunte aux traditions et aux légendes romaines.

Denys d'Halicarnasse, ce Grec si sage et si savant, croyait si bien à l'antique Rome, qu'il lui a donné une existence scientifique.

Tacite rapporte que, sous Néron, on vit avec douleur le figuier ruminal qui avait ombragé l'enfance de Romulus et de Rémus se dessécher, et qu'on se rassura en le voyant reverdir. (*Ann*, 13-58) Le figuier m'importe peu, mais sa signification m'intéresse. Que n'avons-nous le chêne de Vincennes, même fabuleux!

soit méconnaissable, la société romaine qui finit, continue la société romaine qui commence; si sa trempe n'est plus la même, son tempérament est analogue; en un mot, ce que nous connaissons de Rome, est le garant de ce que nous ne connaissons pas. Pour leurs descendants, les héros des légendes romaines ne furent pas moins certains que le Tibre, le Forum, le Capitole; ils vécurent des exemples des uns avec la même foi qu'ils vivaient dans le contact des autres; ils ne doutaient pas plus de Porsenna et de Mucius, que de l'Étrurie. L'héroïsme romain datait de Rome.

Les anciens savaient, comme nous, que les nations diffèrent essentiellement par le caractère, et que chacune vit selon son caractère[1]. J'ai déjà dit au sujet des armées romaines les éléments fondamentaux du caractère romain[2]. Salluste loue chez les premiers Romains leur piété, leur libéralité envers les dieux, leur intrépidité dans la guerre, leur équité dans la paix. C'était, dit-il, leur maxime de gouverner par les bienfaits et de savoir oublier l'outrage[3]. Tous les traits de cette peinture sont vrais; mais s'ils disent beaucoup, ils ne disent pas tout; et, par leur généralité, ils pourraient convenir à d'autres peuples.

Les Romains aimaient essentiellement Rome; ils l'aimaient comme une mère; ils l'avaient divinisée[4]. Leurs orateurs faisaient parler au besoin cette personnification[5]; ils en exaltaient, ils en attendrissaient le peuple romain. Tous aimaient Rome jusque dans son berceau[6] : leurs poëtes, leurs historiens sont pleins de leur respect, de leur culte pour les ruines d'Ilion[7]. En même temps que les Romains avaient un grand fonds de patriotisme, ils professaient la haine de l'étranger tant qu'il restait ennemi; car Rome se croyant réservée à l'empire du monde, l'étranger, le barbare même était un sujet éventuel pour elle; et dès qu'il cessait de la combattre, on cessait de le haïr. Rome ne haït tant Carthage

[1] Discours de l'orateur des Rhodiens au Sénat. (Tite-Live, 45-23.)

[2] Mais au point de vue militaire. Je le reprends au point de vue social.

[3] Salluste, *Catil.*, 9.

[4] Il y avait la *déesse Rome*, on la voit sur les médailles. La ville avait son jour natal. (Rosin, 267)

[5] De Cicéron à Symmaque : Cicéron, dans sa première catilinaire; Symmaque, dans son discours en faveur de l'autel de la Victoire.

[6] Tite-Live, 37-37.

[7] Néron lui-même plaida pour Ilion devant le Sénat. (Tacite, *Ann.*, 12-41.)

que parce que Carthage lui disputait l'empire du monde. Rome, qui conservait si bien ses conquêtes, détruisit toutes les grandes capitales du monde antique. Elle se les immola toutes, pour rester l'unique ville souveraine, la tête de l'univers. Tous les grands rois subirent le même sort que les grandes capitales; il fallut s'humilier, se faire petit pour se faire accepter de Rome[1]. Cet orgueil du nom et de la nationalité romaine fit partie du patriotisme romain, et il inspira des sentiments invariables comme ce patriotisme. Quand Mithridate tenta de séduire Sylla, qui n'était qu'une sorte de proscrit pour Rome, Sylla se laissa-t-il tenter par le grand roi barbare? Le prit il pour un instrument de vengeance contre Rome? Il s'indigna de ne pas faire couper cette main qui avait signé le meurtre de cent mille Romains[2]; il aima mieux vaincre Mithridate pour Rome, que de vaincre Rome par Mithridate; et Catilina même, qui soulevait la lie romaine contre sa patrie, rejeta les esclaves dont on voulait le fortifier[3]. Ce sont là des traits de caractère spéciaux à Rome. Pour la plupart des Romains, l'amour de Rome; pour tous sans exception, le respect du nom romain furent[4] le cachet permanent de leur personnalité. Ce fut l'un des germes de la grandeur romaine.

De même que le Romain portait l'esprit de suprématie chez les autres, il gardait à Rome l'esprit de commandement et de hiérarchie. Les soldats de Paul-Émile lui refusaient le triomphe; on les consultait aux comices; ils n'étaient plus soldats, mais citoyens; ils étaient dès lors les égaux et les juges de leur général; que fait Paul-Émile? Il leur impose leur devoir par son ascendant; il les somme d'être justes : « N'imitez pas, leur dit-il, les Athéniens, si ingrats pour leurs premiers citoyens; c'est assez de l'injustice de vos ancêtres contre Camille. Soldats, je descendrai parmi vous, je surveillerai le vote de chacun de vous; je signalerai les méchants et

[1] Jugurtha dit à Bocchus : « Quiconque paraît puissant devient l'ennemi des Romains. » (Salluste, *Jugurtha*, 81.) — Voy. en outre la lettre de Mithridate à Arsace, fragm. de Salluste, et le discours de Galgacus, dans la *Vie d'Agricola*.

[2] Plutarq., *Vie de Sylla*. — [3] Salluste, *Catil.*, 56.

[4] Jules César venge la mort de Pompée, son ennemi. (Plutarq., *Vie de Pompée*.) — Brutus, dont Pompée avait fait tuer le père, presque en trahison (*Ibid.*), venge Pompée sur Théodote qui avait conseillé sa mort à Ptolémée. (Plutarque, *Vie de Brutus*.)

les ingrats qui, rejetant l'autorité de leur général, croient que pour obtenir leur faveur, il doit courtiser leurs caprices. » Cette fierté ramena les esprits, et le vote pour le triomphateur fut unanime[1]. — En sens inverse, quand le consul Claudius, non encore installé, reproche à ses prédécesseurs leur fuite devant l'ennemi et leur prescrit de quitter la province, ses soldats refusent de lui obéir parce qu'il n'est pas installé régulièrement. Il veut faire charger ses prédécesseurs de chaînes; les soldats lui résistent parce qu'il n'a pas prononcé ses vœux au Capitole, qu'il n'est pas sorti de Rome en habit de guerre avec ses licteurs; et il faut que le nouveau consul leur cède, en régularisant sa position[2]. Cet esprit de discipline est encore un des signes distinctifs de Rome[3]. Il descendait du général aux soldats, comme il remontait des soldats au général : la volonté de Rome les soumettait tous.

A Rome on tenait moins au plus habile général qu'au plus persévérant et au plus sensé[4]; on cherchait des hommes tenaces et de bon conseil. C'est que le Romain ne prisait rien tant que la constance. Son esprit traditionnel était une partie de sa constance; mais comme cet esprit traditionnel était accompagné d'un grand bon sens, le Romain ne s'entêtait que du bien, si je peux le dire; nul peuple, selon Polybe, ne fut plus prêt à changer, en mieux, ce qu'il avait d'insuffisant[5].

Le peuple romain était droit; il avait le sentiment de sa mission dans le monde, comme celui de sa force pour remplir sa mission. Il aimait mieux commander que négocier, et s'imposer que surprendre[6]. Je l'entends surtout du peuple romain primordial; et bien plus de celui qui conquit l'Italie que de celui qui conquit le monde. Les Grecs eux-mêmes disaient, pendant les guerres puniques, qu'il fallait s'allier à Rome qui faisait la guerre simplement, sans embûches, avec intrépidité, non aux Carthaginois, chez qui l'astuce était un système[7]. Polybe ajoute que, de son temps, les armes romaines rappelaient encore ces beaux précédents,

[1] Tite-Live, 45-39. — [2] Tite-Live, 41-X. — [3] V. Salluste, *Catil.*, 9. — [4] Polybe, liv. 6, fragm. 6. — [5] *Ibid.*

[6] « Ils n'agissent jamais qu'à force ouverte. » (Polybe, 1-8.)

[7] Polybe, liv. 37, fragm. 8.

quoiqu'il reconnaisse les progrès de la supercherie en tout genre[1].

Cette volonté des Romains de vaincre par la force, était d'ailleurs telle qu'ils l'appliquaient, en quelque sorte, aux éléments. Ils se persuadaient que tout ce qu'ils se proposaient devait réussir comme par une sorte de destinée, et que rien de ce qui leur plaisait n'était impossible. Or en employant, contre les forces humaines, des forces du même ordre, il était rare que le succès ne couronnât leurs desseins[2]; mais quand ils voulaient se soumettre jusqu'aux éléments, il en coûtait à leur témérité. « Ils en ont souffert, dit Polybe, et ils en souffriront tant qu'ils s'obstineront dans leur audace; tant qu'ils voudront que, sur terre comme sur mer, ils puissent tout en tout temps[3]. » Quand César bravait la tempête sur une barque de pêcheur, il n'était pas uniquement César, il était Romain; il se croyait la fortune de Rome. Quand Néron prescrivait à sa flotte de rentrer en Campanie, à jour fixe, malgré la mer[4], il n'était pas uniquement Néron, il était Romain; il se croyait, comme empereur, le génie de Rome. Ces folies apparentes avaient donc quelque raison d'être, sinon comme règle, au moins comme exception, car il importait que l'impossible ne parût pas romain. Les Romains préféraient le malheur à la faiblesse, et ils aimaient mieux qu'on les crût insensés que timides[5].

Quand Marcius et Atilius, délégués extraordinaires du sénat en Grèce pour surveiller les armements de Persée, se vantèrent en rentrant à Rome d'avoir leurré le roi par l'appât d'une trêve qui, l'empêchant d'user de ses forces, permettait aux Romains d'accroître les leurs; et de plus, d'avoir semé la division entre les Macédoniens et les Béotiens, une partie du sénat, imbue de l'esprit nouveau, approuva cette politique comme un chef-d'œuvre; mais

[1] Polybe, liv. 13, fragm. 4. — Il y a certainement exagération de Polybe à signaler l'excès du changement. Quand, en effet, il écrit que « l'influence de la religion passe à Rome tout ce qu'on peut imaginer » (liv. 6, fragm. 10), il nous dit assez l'esprit du siècle, inconciliable avec l'esprit de fraude. En vivant avec les Romains, Polybe est devenu Romain; il aime à gourmander pour peu de chose. — Voir, comme correctif, le beau parallèle des Carthaginois et des Romains, même fragment.

[2] « Virtus omnia domuerat. » (Salluste, *Catil.*, 7.)

[3] V. Polybe, 1-8, 9, et les exemples qu'il cite. — [4] Tacite, *Ann.*, 15-46.

[5] « Quinze mille Romains perdent la vie dans une gorge où ils ne pouvaient agir, et d'où ils ne *pouvaient* pas fuir, *parce que* c'est chez eux une loi inviolable de ne pas quitter son rang. » (Polybe, 3-17.)

les anciens, qui professaient les vieilles maximes, y virent une déchéance de la politique romaine; ils préféraient la force ouverte aux plus heureux artifices. Sans doute, disaient-ils, il y a tel cas où la ruse a ses avantages, mais il faut, pour que l'ascendant soit complet et décisif, arracher à l'ennemi l'aveu de son infériorité dans les armes[1]. L'esprit nouveau l'emporta au Sénat dans cette occasion; on y préféra dit Tite-Live, l'utile à l'honnête[2]. C'est qu'à force de voir la fraude en usage on finit par la croire nécessaire[3]. Quand Quinctius Flaminius, la fleur des Romains de son temps, sous le semblant de visiter seul Thèbes, cache deux mille soldats qui, au moment où le peuple accourt au-devant du proconsul, s'emparent de la ville[4], je ne reconnais en lui ni le proconsul romain, ni Quinctius; mais l'instrument de ce génie grec qui prédominait alors autour de lui et lui conseillait un expédient propre à la Grèce. Polybe m'en instruit : « Si quelquefois, dit-il, Mummius est sorti de la modération, comme quand il fit massacrer la cavalerie de Chalcis, il faut moins s'en prendre à lui qu'aux amis qui le suivaient[5]. » Le Grec fut partout le mauvais génie du Romain; et l'on remarquera que, partout où les Grecs exerçaient leur influence sur quelque pouvoir étranger, il devenait Grec, c'est-à-dire, artificieux et cruel : le sceau de la politique romaine, c'était la grandeur par des moyens dignes d'elle; c'était la fierté de la force[6]; et le cercle magnanime de Popilius en est l'emblème[7]. Non que je méconnaise que Rome dégénéra de ses maximes; mais jamais vous ne la verrez proclamer le droit du plus fort comme Athènes ou Sparte. Quand elle fut injuste, elle eut au moins la pudeur de la justice; elle sut placer à côté de l'insuffisance du motif ,la moralité du prétexte; « surtout, dit Polybe, elle fit son profit des fautes d'autrui, si bien que quand elle n'agissait que pour son compte, on se croyait son obligé[8] : » mais à part ce qu'il y eut de l'homme dans la politique romaine, elle fut grandiose et

[1] Quand l'armée romaine semble refuser le combat devant Arpi, Annibal s'écrie que l'esprit martial des Romains est abattu; que la guerre est terminée; qu'on lui a ouvertement cédé le prix de la valeur; et il rentre dans son camp. (Tite-Live, 22-12.)

[2] Tite-Live, 42-47. — [3] Polybe, 3-6. — [4] Tite-Live, 33-1. — [5] Polybe, liv. 40, fragm. 9.

[6] Crassus n'obtint que l'ovation pour la destruction de Spartacus, « parce que la condition de l'ennemi était méprisable. » (Pline, *Hist nat.*, 15-29.)

[7] Polybe, liv. 29, fragm. 11. — [8] Polybe, liv. 31, fragm. 16.

providentielle, comme la mission qu'elle accomplissait. Si l'on songe, par exemple, que ce fut la constante maxime de Rome de ne jamais aggraver les conditions de la paix après la victoire[1], on y reconnaîtra bien plus la consécration du droit que de la force. C'est que les Romains, qui penchaient pour la force comme moyen d'exécution, ne penchaient pas moins pour l'équité comme principe[2]. Leurs victoires et leur jurisprudence attestent ces deux grands mobiles de leur caractère; quelques démentis de détail n'y font rien. Quand Rome n'eut plus ces maximes, c'est qu'elle ne fut plus.

L'esprit religieux était sincère chez le peuple romain. L'extrême piété, qui semblait une cause d'affaiblissement pour d'autres peuples, était une cause de force à Rome[3]. Le respect du serment était le lien de la discipline civile et militaire : en toutes choses, le Romain traitait avec la divinité. « Confiez un talent à un Grec, dit Polybe, dix cautions, autant de promesses, et deux fois plus de témoins ne vous le feront pas restituer; mais chez le Romain, il suffira de la religion du serment[4]. » Ainsi la piété romaine, qui était une force publique, maintenait en même temps l'honnêteté privée.

Il y avait à Rome une conscience publique reposant sur le grand principe du juste. Le *traité des Devoirs* de Cicéron, que j'ai déjà apprécié, est le code de cette morale[5]. Le grand moraliste y professe que l'honnête et l'utile sont indivisibles; qu'il faut que l'utile suive toujours l'honnête sans jamais le devancer[6]; qu'il faut être au fond ce qu'on veut paraître[7]; que la fraude n'est qu'une imitation perfide de la prudence[8]; que la base d'une solide réputation c'est la justice[9]. — Le succès ne lui impose point : il n'applaudit pas au consulat qu'obtint Marius en dénigrant Métellus, puisqu'il ne l'obtint qu'aux dépens de la justice; car il calomnia un bon citoyen, son bienfaiteur[10]. Il veut qu'on s'attache à la justice pour elle-même[11] indépendamment des conséquences : et quand la mo-

[1] V. Polybe, liv. 1, fragm. 13.

[2] « Il se faisait plus gloire de commander par la raison que par la force; il laissait aux rois leur majesté, aux peuples leurs lois. » (Tite Live, 41-1.)

[3] Polybe, liv. 6, fragm. 10. — [4] *Ibid.* — [5] Liv. 2, ch. 1. — [6] Liv. 3, ch. 30. — [7] Liv. 2, ch. 13. — [8] Liv. 3, ch. 32. — [9] Liv. 2, ch. 20. — [10] Liv. 3, ch. 20. — [11] Liv. 2, ch. 12.

rale du succès semble renaître parmi nous avec la crudité qu'elle affichait en Grèce, je lis avec bonheur Cicéron écrivant à son fils dans cet immortel *traité des Devoirs* à l'occasion de Pharsale : « Vous y étiez mon fils; votre jeunesse coïncida avec cette guerre où le crime fut d'un côté, le malheur de l'autre; vous y commandiez, au nom de Pompée, une aile de cavalerie; votre ardeur et vos exercices militaires vous valurent les éloges du général et de l'armée; et votre bonne renommée ne prit fin qu'avec la république[1] ! » Que Cicéron valût moins que ses principes, ce n'en sont pas moins ces principes qui le recommandent à la postérité. Ce sont ceux de Rome; il n'en fut pas de plus constant chez elle que de protester contre le crime heureux[2]. Historiens, moralistes. poëtes offrent le même accord sur ce point, et si Horace fait quelques concessions aux Césars, il s'en dédommage en divinisant Caton.

Les masses ne participent au mouvement, à la vie des sociétés que par le sentiment. L'instinct des besoins les agite; le sentiment du vrai, ou de ce qui semble vrai, les émeut. Leur intelligence est moins dans leur esprit que dans leur cœur; elles comprennent principalement avec leur âme. Le peuple romain était sensible autant que le peuple grec était raisonneur; il était donc plus facile à conduire, et il lui était plus difficile de se tromper : car de combien un bon cœur ne l'emporte-t-il pas sur les demi-lumières ! Le sentiment du droit est surtout chez les peuples raisonneurs; celui du devoir chez les peuples crédules. Le peuple romain était plus pieux, plus crédule que raisonneur[3]. Petit, eu égard à l'Italie, il lui fallut une grande somme de sagesse et de subordination pour la conquérir. Ce besoin, ses luttes, ses malheurs, son expérience lui donnèrent un profond sentiment de la discipline. A l'inverse des Grecs qui étaient peu sensibles et ne comprenaient que leurs droits, les Romains eurent de la pitié et comprirent surtout leurs devoirs.

Mais il faut distinguer l'homme du Romain. Quand Paul-Émile

[1] Liv. 2, ch. 13.

[2] Lucain s'est fait le chantre du malheur. — Le héros de l'*Énéide* n'est qu'un vaincu. — Stace chante la famile d'Œdipe, c'est-à-dire le type des misères humaines.

[3] Numa et Égérie, n'est-ce pas l'union de la crédulité et du sentiment?

s'attendrit sur la chute de Persée[1], c'était en lui l'homme qui s'émouvait. Quand le même Paul-Émile conseillait au roi le suicide pour se soustraire au triomphe[2], c'était le Romain qui parlait. Si l'un était tendre, l'autre était inflexible; c'est que l'un avait ses instincts, l'autre ses maximes[3]. De même, le peuple romain fut navré de l'aspect des jeunes enfants de Persée pendant le triomphe, et sa joie ne lui revint que quand ces enfants furent passés[4], ce qui ne l'empêcha pas d'accabler Persée, ses officiers, toute la Macédoine. C'est que le Romain voulait tout ce qui importait à Rome: ce n'était point de l'hypocrisie, mais le triomphe de l'éducation. Quand Paul-Émile, perdant successivement ses deux fils, en fut réduit à l'isolement dans sa maison, il déclara publiquement que la prospérité de l'État le consolait de ses malheurs domestiques[5]. Le citoyen l'emporta héroïquement sur le père; mais les Romains n'en comprirent pas moins le père sous le langage du citoyen, et jamais désespoir n'émut tant Rome que cette abnégation[6]. Cet inconcevable mélange de pitié et d'inflexibilité est tout romain, et on ne se l'explique que comme je l'entends[7]. Ce ne fut pas par pure hypocrisie que Messaline, qui voulait la mort d'Asiaticus, pleura quand l'accusé se défendit et n'en recommanda pas moins de le perdre[8]; elle était femme et romaine; l'une s'attendrit, l'autre immola. Il n'en est pas moins vrai, qu'en règle, la commisération était une vertu romaine[9]. Politiquement, Rome et la Grèce sont souvent cruelles; mais la Grèce est cruelle en suivant sa pente[10];

[1] Tite-Live, 45-4.

[2] « Vous fûtes et vous en restez toujours le maître. » (*Ibid.*)

[3] C'est par là que Scipion conseille Asdrubal, comme Paul-Émile conseillait Persée. (Polybe, liv. 39, fragm. 2 et 4.) C'est ainsi que Jules César, si clément quand il ne s'agit que de lui, est si dur pour Vercingétorix, quand il s'agit de Rome. Caton d'Utique, Romain si stoïque, pleure immodérément son frère. — Toujours l'homme combattant le Romain, et réciproquement.

[4] Tite-Live, 45-39. — [5] *Ibid.*, 45-41. — [6] *Ibid.*, 45-42.

[7] Le Sénat refuse de racheter dix mille prisonniers romains faits à Cannes (Polybe, 6, fragm. 10), et il conteste le triomphe à un général victorieux qui n'avait pas assez ménagé le sang de ses troupes. (Tite-Live, 35-6, 7.) — Dans le premier cas, il agissait d'après sa politique; dans le second, d'après son cœur.

[8] Tacite, *Ann.*, 16-1, 2.

[9] « Tel est le caractère des Romains: nobles dans leurs sentiments et portés aux belles actions, ils sont touchés des plaintes des malheureux. » (Polybe, liv. 26, fragm. 1.)

[10] Quintus Cecilius étant entré dans le conseil des Achéens, dit que les exécutions des Achéens, à Lacédémone, passaient les bornes d'une juste modération. (Polybe, liv. 23, fragm. 6) — Cela peint en même temps Rome et la Grèce.

Rome en y résistant. Paul-Émile pleure la chute de Persée[1]; Marcellus celle de Syracuse[2], Scipion Émilien celle de Carthage. Quel héros grec en fait autant?

Quand je vois, chez un peuple, un patriotisme irréprochable qui ne conspire jamais avec l'étranger; un constant esprit de commandement, joint à l'esprit de hiérarchie; l'esprit de tradition enfin uni à l'esprit de progrès; quand je vois ce peuple proclamer pour but l'équité, et, pour moyen, la force ouverte plutôt que la ruse; pratiquer la piété envers les dieux, et, comme conséquence, la probité envers les hommes; avoir le sentiment du devoir encore plus que celui du droit; posséder une raison publique reposant sur la justice, et une conscience publique éclairée par la justice et la bonté : lorsqu'enfin je sens chez ce peuple tant de raison et tant de cœur, je dis que les excès y fussent-ils grands, nombreux même, on y respire une vie sociale telle qu'il y aura utilité à l'apprendre comme à la raconter, surtout si les historiens de ce peuple ont cette haute raison et ce grand cœur que je reconnais au peuple qu'ils retracent. Jugeons sur ces principes les historiens romains.

Si Polybe est Grec par sa naissance et par une partie de son éducation, il est Romain, comme je l'ai dit, parce qu'il vécut chez les Scipions[3], qu'il négocia ou combattit pour Rome; qu'il écrivit à Rome, qu'il s'identifia tellement aux Romains que personne parmi les Romains ne comprit mieux Rome[4]. Comme il tient de l'un et de l'autre peuple, ce mélange des deux esprits qu'il concilie me semble une transition naturelle pour passer de l'école grecque à l'école romaine[5]. Assurément ni Polybe, ni Thucydide ne vécurent dans la sphère de Tacite, et je sors de mon cadre en remontant de Tacite aux historiens grecs; mais c'est un champ si vaste que l'histoire; son objet comme ses conséquences ont une telle portée que le trop, en pareil cas, me semble trop peu. Nous vivons de deux civilisations antiques que nous ne connaissons que par leurs

[1] Tite-Live, liv. 45-54. — [2] *Id.*, 25-24. — [3] Polybe, liv. 39, fragm. 2.

[4] Polybe, liv. 22, fragm. 8. — Scipion l'Africain l'avait toujours avec lui. « Domi, militiæque secum habuerit. » (Patercule, 2-13.)

[5] Denys d'Halicarnasse est un autre Grec transformé en Romain, si je peux le dire. Il compose ses *Antiquités romaines* par une sorte de reconnaissance; « pour remercier Rome de l'éducation qu'elle lui a donnée. » (Voir sa préface, § 10.)

historiens; laquelle préférer? Je n'hésite pas; je préfère celle dont l'enseignement, étant le plus moral, est le plus fructueux [1]. C'est pourquoi quand je cherche quelle est, de l'école grecque ou de l'école historique romaine, la plus salutaire, je cherche, au fond, quel est le plus moral des deux grands peuples que chacune représente; et quand je cherche l'historien qui domine les deux écoles, je cherche virtuellement quel est le plus grand historien du peuple le plus éminent. Ce beau problème que je me suis proposé sera mon excuse; il me conduit à Tacite. N'est-ce point par ce qui l'a précédé que nous pouvons juger saincment le grand esprit en qui s'achève, comme en s'y absorbant, l'un des plus grands côtés du génie antique, celui de l'histoire? On taille le buis symétriquement; mais, en faveur de ses grappes, ne permet-on pas quelque caprice à la vigne? Je ne m'étendra pas en vain, je crois. — C'est mon principe fondamental de juger les œuvres de l'esprit par la qualité de leur enseignement joint à leur force de pénétration. Je ne le perds pas de vue pour l'histoire. Je m'en tiens, quant à présent, à comparer la qualité respective des divers enseignements historiques païens.

Polybe dogmatise, il est quelquefois sceptique; en cela il est Grec; mais il a une gravité et une moralité toutes romaines. La Grèce et Rome se disputent son œuvre, quoique l'esprit romain y domine. C'est ce que l'on constate en le lisant avec soin; c'est ce qu'il ne faut pas oublier en le jugeant. Quand il dit, par exemple, qu'il n'est pas de récompenses que ne mérite le meurtrier d'un tyran, c'est-à-dire, de quiconque tente la royauté [2]; quand il trouve qu'il n'y a rien de plus atroce que d'être tyran et fils de tyran, et qu'Aristomaque, qui était dans ce cas, méritait non-seulement la mort, mais qu'on le traînât mourant à travers la Grèce pour qu'il lui servît d'exemple comme de spectacle, au lieu d'être simplement jeté à la mer comme on le fit [3]; je reconnais le Grec dans ses préjugés et dans sa cruauté. Je le reconnais dans son astuce quand il loue Scipion d'avoir triomphé de Syphax par une apparence de trêve pour brûler son camp, ce qui serait bon s'il louait un Cléomène, un Aratus, ou bien les Achéens et les Mantinéens qui fai-

[1] Voir, dans cet ordre d'idées, la belle préface de Tite-Live. J'y reviendrai.
[2] Polybe, 2-10. — [3] *Id.*, 2-11.

saient assaut d'expédients de ce genre. Il est Grec encore quand il blâme Philarque d'introduire la compassion dans l'histoire et d'efféminer l'historien qui ne doit que peser les faits [1], comme si le cœur n'appréciait pas les faits autant que la raison, ou comme si les douleurs des hommes n'étaient pas des faits du premier ordre? Je reconnais le Grec, sous un meilleur aspect, quand, réparant un oubli de Philarque, il loue les Mégalopolitains, ses compatriotes, d'avoir sacrifié pour la ligue achéenne (l'ennemie de Rome, mais le dernier espoir de la Grèce), patrie, biens, tombeaux, tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes [2]. Il est rationaliste; il est surtout Grec, mais avec bon sens, quand il ne veut pas que, lorsqu'on peut assigner la cause humaine d'un événement, on remonte jusqu'aux dieux; quand, par exemple, dans le déclin et dans la dépopulation de la Grèce il comprend, sans les consulter, que la paresse, l'apathie, les débauches des hommes et leur système soit de ne pas se marier, soit de ne pas élever leurs enfants naturels, ou de n'en élever qu'un ou deux dans l'intérêt de leur fortune, vide et appauvrit les villes comme une ruche abandonnée. « Car pourquoi, dit-il, un devin dans cette occurence, quand le premier venu conseillerait d'élever des enfants [3]? » Il est Grec assurément quand il veut une religion, mais pour le peuple [4]; car Rome n'en était point là de son temps.

Les rationalistes qui prétendent que les seules idées gouvernent le monde et qu'en elles consiste la force ou l'impuissance des hommes, font deux choses : ils constituent sous le nom d'*idée* le fatalisme providentiel; ils suppriment la liberté, dès lors la responsabilité humaine [5]. Ceux qui n'attribuent qu'aux passions des hommes les faits historiques, dont la série constitue la vie des sociétés [6], suppriment la raison humaine, c'est-à-dire le grand élément de l'ordre dans le monde : mais ceux même qui font tout faire dans le monde par les deux forces combinées de la raison et des passions humaines ne sont pas encore dans le vrai s'ils n'admettent un troisième et plus grave élément : la sagesse de Dieu corrigeant ou déjouant soit les passions, soit la fausse sagesse de

[1] Polybe, 2-10. — [2] *Id.*, 2-12. — [3] *Id.*, liv. 38, fragm. 12. — [4] *Id.*, liv. 6, fragm. 10. — [5] Par exemple, Proudhon, *Confess. d'un révolutionn.*, p. 34 et suiv. — [6] Voir les lettres de Chesterfield à son fils, 1-281, 235, 331. Format Charpentier.

l'homme. Ceux qui méditent sur l'histoire voient partout la grande trace de ce troisième élément. Tout ce qu'on nomme hasard, imprévu; tout ce qui est inopiné, foudroyant, dans les affaires humaines, n'est pas de l'homme; et d'autre part les effets, soit de la raison, soit des passions de l'homme, sont d'expérience journalière. Si les affaires humaines n'ont pas toute la logique que les idéologues leur voudraient, c'est que les passions humaines interviennent pour troubler la logique de la raison; si les passions humaines ont leurs limites et n'échappent pas à toute règle, c'est que la raison intervient et prédomine à son heure; enfin, si le sort des sociétés prend une autre direction générale que celle que l'homme leur assignait, c'est qu'un pouvoir providentiel supérieur au pouvoir humain l'a prescrit ainsi. De même que le vrai libéralisme cherche, dans les gouvernements, la conciliation de l'ordre et de la liberté, le véritable historien ne méconnaîtra pas pour sa part l'ordre providentiel et la responsabilité de l'homme dans le mouvement de l'humanité, car la vérité c'est que, l'homme est tout à la fois action et réflexion, c'est-à-dire passion et raison, en même temps que libre et responsable, mais sous la main de Dieu.

Polybe avait sur ce point de grands pressentiments. La fortune se plaît, selon lui, à précipiter du haut de leurs vues ambitieuses, les ambitieux[1]. Tel homme qui croit édifier pour soi n'édifie que pour ses ennemis, comme Persée qui élève des colonnes et n'a pas le temps de les achever, tandis que Paul-Émile les termine et y pose ses statues[2]. Les choses humaines lui semblent tourner dans un cercle régulier qui nous montre la fortune élevant les hommes par caprice et les abattant avec réflexion; paralysant ceux qu'elle avait aidés, brisant tout ce qu'elle s'était plu à construire, et il cite Eumène qui croyait que la chute du royaume de Macédoine affermissait pour jamais le sien, lequel faillit alors succomber sous les Galates[3]. Si la vigueur de Popilius sauva les Ptolémées du roi de Syrie, ce fut un coup de la fortune, selon l'historien; et j'aperçois déjà quelque chose des hautes vues de Bossuet, quand je lis dans Polybe : que la fortune disposa si souverainement de Persée et des Macédoniens, que, pour relever Alexandrie et toute l'Égypte,

[1] Liv. 37, fragm. 10. — [2] Liv. 31, fragm. 21. — [3] Polybe, liv. 30, fragm. 14.

elle se servit de la chute de la Macédoine; « car je doute, poursuit-il, qu'Antiochus eût obéi au Romain, si Persée ne fût tombé[1]. » — Au mot fortune, substituez le mot Dieu, quoi de plus grand que ces vérités? Je reconnais ici la sagacité grecque en même temps que la haute raison romaine. Polybe y condense deux grands esprits.

Je le trouve Romain, dans le meilleur sens de ce terme, quand il professe qu'il faut tout faire pour le devoir[2]; que les héros ne séparent pas le louable, de l'utile[3]; que la moralité des États et celle des particuliers reposent sur les mêmes bases; que tout ce qui est désordre moral est dommage pour les gouvernements[4]; que les sociétés, même entre brigands, ne subsistent que par le respect des conventions[5]; qu'il faut tendre au succès dans ses desseins, mais par des moyens légitimes[6]; qu'il faut tout sacrifier pour la liberté et pour le salut général[7]; que la guerre ne doit pas atteindre aveuglément l'innocent et le coupable, mais plutôt sauver l'un par l'autre[8]; qu'il n'y a rien de plus précieux qu'une paix honorable, rien de plus malheureux qu'une paix bonteuse[9]. — Comme Polybe, Rome proclamait, si elle ne pratiquait pas toujours, ces doctrines; la Grèce en proclamait de trop contraires pour admettre, même virtuellement, celles-ci.

Je crois que Polybe flatte Rome, et qu'il obéit à cette illusion des victorieux d'avoir triomphé pour l'humanité (comme les Grecs à Platée et à Marathon) quand ils n'ont triomphé que pour eux-mêmes, en disant que ce fut un bonheur que Persée n'eût pas soudoyé la Grèce; car vainqueur il eût été trop formidable[10]. Les Romains l'étaient-ils moins, ou Polybe abjure-t-il la civilisation grecque en faveur des mœurs romaines?

Polybe n'est d'aucun pays; il est digne d'appartenir à tous, car c'est un sage quand il professe : que les ennemis comme les amis ont droit à notre justice; qu'il faut que l'historien soit impartial entre eux; que tel qu'on a dû louer pour telle action, sera légitimement blâmé pour telle autre, puisqu'il est impossible, soit que la même personne aille toujours droit au but, soit qu'elle s'en écarte

[1] Polybe, liv. 22, fragm. 11. — [2] Liv 4, ch. 8. — [3] Liv. 10, fragm. 2, et liv. 21, ragm. 13. — [4] Liv. 4, ch. 7. — [5] *Ibid.* — [6] Liv. 3, ch. 1. — [7] Liv. 4, ch. 8. — [8] Liv. 5, ch. 3. — [9] Liv. 4, ch. 8. — [10] Polybe, 28-6.

toujours, et qu'il faut juger les actions par elles-mêmes, non par leur auteur[1]; principe excellent trop méconnu des sectaires. Il applique assez noblement ce principe quand il sait dire à Rome que ceux qui multiplient ses flatteurs dans le monde, diminuent ses amis[2]; quand il dit d'un proconsul, image de tant d'autres importants du même ordre, qu'il était assez vain pour se pavaner de ses dissensions avec Eumène[3], comme s'il fallait que la sottise du proconsul fût l'orgueil de Rome! Quand il ose dire, d'après les meilleures raisons historiques, que la guerre d'Annibal contre Rome fut très-légitime[4]; quand il veut qu'on juge les Romains d'après ces grandes règles : « D'embrasser toute leur conduite dans le gouvernement de l'univers; de peser les divers sentiments qu'ont inspirés ceux qui les dirigeaient; ce qu'il y eut de dominant dans les penchants et les actions des citoyens romains, soit dans leur rôle officiel, soit dans leur vie individuelle[5]. » Doctrines aussi larges qu'équitables, et que j'ai suivies en louant les Romains; car, s'ils offrent beaucoup de côtés reprochables, leur existence prise dans son ensemble est hors ligne, et leur grandeur morale n'est pas plus contestable que leur domination.

Rien de plus malheureux que les traîtres, dit Polybe; ceux qui les emploient les méprisent[6]; et pourtant, quand on en a besoin, on en manque rarement. « Ce sont, dit-il, les subalternes qui généralement souillent les chefs. Monomaque conseillait à Annibal de familiariser ses troupes avec la chair humaine pour obvier au défaut de vivres; toutes les atrocités des Carthaginois, en Italie, lui sont imputables[7]. » C'est que les subalternes n'ont ni la magnanimité, ni la responsabilité des chefs.

Il permet aux historiens quelque partialité pour honorer leur patrie, mais non pas jusqu'à corrompre les faits[8] : il défendra donc les statues et la mémoire de Philopœmen, comme il a loué les derniers défenseurs de la Grèce[9]; il honorera le génie grec dans ses brillantes manifestations; il blâmera le roi Philippe de ses cruelles représailles dont les grands rois de Macédoine ne lui donnaient pas l'exemple[10]; il blâmera les historiens grecs qui vantent

[1] Polybe, 1-2. — [2] *Id.*, 26-1. — [3] *Id.*, 31-7. — [4] *Id.*, 3-6. — [5] *Id.*, 3-1. — [6] *Id.*, liv. 17, fragm. 2. — [7] *Id.*, liv. 9, fragm. 7. — [8] *Id.*, liv. 16, fragm. 7. — [9] *Id.*, liv. 40, fragm. 7. — [10] *Id.*, liv. 5, ch. 3.

jusqu'aux méfaits de Philippe[1]; il flétrira les Étoliens s'ils confient les charges publiques aux auteurs de brigandages armés sur leurs voisins, contre tout droit des gens[2]; il flétrira l'hypocrisie de Sparte blâmant Phébidas d'avoir conquis perfidement la citadelle de Thèbes, et gardant le fruit de la perfidie; ou bien prétendant n'avoir pas nui aux Mantinéens, en les tirant de leur ville pour les disperser[3], comme si c'était épargner un peuple que le dissoudre; ou ne pas le tuer, que l'anéantir! Maximes fatales à leurs auteurs même qui en épuisèrent l'amertume. « Les bons gouvernements, dit Polybe, se garderont bien de les imiter[4]. » C'est qu'en effet plus les gouvernements sont malhonnêtes, plus ils trompent leur mission. Ou il faut changer la conscience humaine, ou il faut obéir aux principes éternels qui la satisfont. Les dédaigner, c'est s'agiter criminellement contre le vrai, et c'est, à travers le faux, courir au mal.

Si Polybe est Grec par quelques erreurs, par quelques préjugés d'éducation, il ne l'est pas moins par de bonnes qualités; mais il est Romain par l'excellence de sa morale historique. Il n'expose pas comme Thucydide le pour et le contre de tout, sans prendre parti pour rien. Tout ce que j'emprunte à Polybe lui est propre; tout ce qu'il affirme ou recommande, il le recommande ou l'affirme en son nom. Autant la morale de l'utile s'étale dans Thucydide, autant la morale du juste règne dans Polybe; cette seule différence est telle, que toute autre est insignifiante ou médiocre en comparaison. L'univers moral oscille entre ces deux pôles opposés de l'utile ou de l'honnête. Aller vers l'un, c'est s'éloigner de l'autre de toute l'épaisseur d'un monde. Il est vrai que, par instinct et par génie, Thucydide est inconséquent à son dogme de l'utile; mais, pour qu'il pense comme Polybe, il ne lui faut pas moins qu'abjurer ses doctrines, au moins par quelques élans de conscience, tandis que Polybe ne manque aux siennes que par distraction, si je peux le dire, et parce qu'il est né Grec. On verra que les historiens purement Romains ne sont pas plus profondément, mais qu'ils sont plus invariablement moraux que Polybe.

Le temps, qui a si peu respecté les chefs-d'œuvre antiques, a

[1] Polybe, *Id.*, liv. 8, fragm. 5. — [2] *Id.*, liv. 4, ch. 7. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*

réduit à quarante-cinq, c'est-à-dire à un peu moins du tiers[1], les cent cinquante livres que Tite-Live avait composés sur l'histoire de Rome. Ce beau monument a donc plus péri qu'il n'a survécu. S'il en reste trop peu pour la postérité, il en reste beaucoup pour quiconque, ayant à l'apprécier, doit le bien connaître. Je n'ai pas sommairement parcouru cet historien; il n'est pas une seule ligne de lui que je n'aie lue; mais, outre que cela ne suffit pas pour le bien juger, je suis contraint d'en parler succinctement. L'impression que produit sa lecture a quelque chose de grandiose: c'est à transmettre un peu de cette impression que je voudrais réussir. Tite-Live aurait composé, selon Sénèque, des dialogues autant philosophiques qu'historiques; il aurait même écrit des ouvrages de pure philosophie[2]. Si c'est bien de Tite-Live l'historien que parle Sénèque, on est surpris de ne pas trouver dans ses histoires un peu plus de cette philosophie dont il faisait profession. Tite-Live est un orateur, ce n'est pas un penseur. Autant Polybe dogmatise et formule ses préceptes, autant Tite-Live évite le précepte ou le déguise sous le drame[3]. L'histoire romaine de Tite-Live, c'est surtout le drame de la vie interne ou extérieure du peuple romain. L'historien s'efface presque partout pour ne montrer que ce peuple son héros. D'autres enseignent autant qu'ils racontent; lui n'enseigne qu'en racontant : ses récits, qui sont empreints de la plus haute moralité, font peu de place aux maximes. C'est par les actes qu'il retrace, que Tite-Live instruit les hommes : son histoire est une perpétuelle morale en action. Si je parle de Tite-Live avant Salluste, c'est que la Rome de Tite-Live, qui finit à la chute de la Macédoine, précède la Rome de Salluste, qui commence à Jugurtha; c'est que Tite-Live est l'historien de Rome ascendante, Salluste celui de Rome qui dégénère; c'est que Tite-Live, par son cadre et la vaste étendue de son œuvre, se rapproche plus de Polybe, son devancier, et souvent son guide; c'est qu'après Polybe

[1] Polybe n'a pas moins été mutilé Salluste et Tacite n'ont pas moins souffert que Tite-Live, Polybe et bien d'autres.

[2] *Épît.*, 100.

[3] Sa préface indique assez son dessein : « Hoc est præcipue in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri. Inde tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias. Inde fœdum inceptu, fœdum exitu quod vites. » (*Præfatio.*)

et Tite-Live, l'histoire romaine change de forme comme de cadre. Aux grands récits, aux vastes tableaux de Tite-Live, succèdent les précis, les résumés, les raccourcis; mais d'admirables raccourcis : aux mouvements des grands acteurs politiques qu'on voit dans Tite-Live, succèdent les portraits; mais de sublimes portraits de ces grands acteurs. Ce qui frappe, ce qui captive dans Tite-Live, c'est ce mouvement progressif par lequel on voit la puissance romaine naître, se déployer, couvrir le monde par les vertus, l'habileté, la force, l'esprit de conduite de cette prodigieuse race romaine guidée par ses grands hommes. C'est l'enseignement qui en ressort que je voudrais expliquer.

Les Romains ne peuvent s'enraciner en Italie qu'en conquérant des peuples rivaux qui ne paraissent pas moins bien doués qu'eux-mêmes [1]. Les Volsques, les Samnites, les Campaniens, les Étrusques, avaient pour ainsi dire la trempe romaine [2]. Il fallut les vaincre isolés, il fallut les vaincre confédérés [3]; il fallut en triompher dans ces suprêmes efforts des peuples qui ont quelque chose de surhumain et qu'on nomme les guerres sacrées [4]. Le seul Samnium coûta soixante-dix ans [5] de combats sanglants et laborieux. Ces luttes qui ne lassaient pas les peuples, lassent leur historien [6]. Rome était admirablement située pour conquérir tant qu'elle était forte, ou pour être conquise quand elle faiblissait. Les Gaulois, Pyrrhus, Annibal, l'envahirent comme pour prévenir sa domination; les Italiques se révoltèrent [7] comme pour anéantir cette domination quand l'univers ne la contestait plus, si bien que Rome ne fut jamais si près de périr que quand elle fut souveraine. Ce fut presque toujours son sort de faire trembler jusqu'aux extrémités de la terre, et d'avoir à trembler en même temps pour ses murailles [8]. Ce fut une situation qui exigeait les vertus les plus

[1] Tacite, *Ann.*, 11-25.

[2] La fierté romaine ne surpassait pas la fierté privernate. (Voir Tite-Live, 8-21.)

[3] *Id.*, 10-13, 16, 21, 45. — « Ils aimaient mieux être vaincus que ne pas tenter la victoire. » (*Id.*, 10-51.)

[4] *Id.*, 9, 33 a 37.

[5] Freinshemius, XV. — Voir ce que dit Tite-Live de la légion du lin, dans le Samnium. (10-38.)

[6] *Id.*, 10-31.

[7] « Nous primes alors et nous gardâmes longtemps le Sagum. » (Patercule, 2-16.)

[8] Pendant que Rome triomphe de Sertorius en Espagne et que Lucullus défait Mithridate, Spartacus la menace de soixante-dix mille hommes.

fortes, et qui fortifiait ces vertus dès qu'elle ne les accablait pas.

Quand la politique et les victoires d'Annibal eurent détaché de Rome la plupart des Italiques, Carvisius proposa au sénat une sorte de suicide pour conjurer le danger[1]. Il demandait que le sénat, cessant d'être Romain, devînt Italique. Il voulait le partage de la puissance dans le partage des périls; il voulait que la cause de Rome devînt la cause de l'Italie. Rome n'abdiqua pas : on lui proposait de prendre deux sénateurs chez chaque peuple latin; le sénat romain s'indigna, et Fabius demanda qu'on n'en reparlât plus[2]. Rome comptait avec raison sur ses vertus. Quand le peuple veut remplacer Fabius Cunctator par son gendre, Fabius qui préside les comices en qualité de consul, fait recommencer le vote parce que son gendre n'est pas à la hauteur des circonstances, et il se fait continuer dans le consulat avec Marcellus, se plaçant par sa grandeur d'âme au-dessus de l'envie, pour servir la république[3]. Quand la *tribu prérogative* veut nommer consul Manlius Torquatus, celui-ci décline cet honneur comme n'en étant pas digne; et l'historien ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la modération du peuple ou de l'abnégation des chefs. La fortune a beau balancer presque également les destins de Carthage et de Rome, il faut que Rome l'emporte parce qu'elle possède la supériorité du ressort moral[4]. Elle avait triomphé des Gaulois par la même cause : les Gaulois ne savaient pas soutenir, comme les Romains, dit Tite-Live, le corps par l'âme, et l'âme par l'espérance[5]. C'est que la force irrésistible de Rome, celle dans laquelle nul peuple ne l'a égalée, c'est sa constance. Ce qu'elle veut, elle ne cesse jamais de le vouloir; et c'est parce qu'elle le veut, qu'elle l'obtient. Loin d'affaiblir sa volonté, ses revers ne font que l'accroître; la fortune, qui change et renverse tout autour d'elle, ne peut changer ni renverser un seul de ses desseins. Le Romain était au-dessus de l'homme; nous avons vu qu'il s'efforçait de se mettre au-dessus de la nature : mais si, quand il bravait les éléments, il ne montrait qu'impuissance, qu'il prenait la revanche de sa grandeur en luttant contre les hommes!

On sait qu'après la défaite de Cannes, tous les ordres de la ré-

[1] Tite-Live, 22-61. — [2] *Id.*, 25-22. — [3] *Id.*, 21-7, 8, 9. — [4] *Id.*, 26-37. — [5] *Id.*, 22-2.

publique allèrent à la rencontre de Varron parce qu'il n'avait pas désespéré de Rome[1]. On l'a remarqué à cause de l'éclat des circonstances; mais les Romains ne firent que suivre leurs maximes : les exemples en pouvaient être divers, le fond en restait le même. Quand une armée romaine eût été écrasée dans une forêt des Gaules, le premier mouvement, à Rome, ce fut de prendre le deuil et de fermer les boutiques; mais, par ordre du sénat, les édiles firent rouvrir les boutiques et cesser tout signe de deuil[2]. Aussitôt la réflexion l'emporta sur l'instinct, et le patriotisme sur la douleur. En 527, Rome presque vaincue chez elle, décide qu'elle préservera l'Italie du roi de Macédoine, en l'attaquant la première[3] : et quand, en 541, Annibal l'assiége de nouveau, Rome fait partir, sous ses regards, des légions pour l'Espagne[4]. En sorte que c'est à bon droit que, devant Zama, Scipion disait à ses troupes « que, seule au milieu d'une ruine générale, la vertu romaine était restée debout[5]; » il voulait parler de la constance romaine.

Un autre grand ressort de Rome, c'était la puissance paternelle. C'est par elle, si l'on peut le dire, que Rome continuait les Romains. Si le père de famille armé de pouvoirs sans bornes était trop sévère pour ses enfants, la pitié publique intervenait et avait raison du père[6]; si le père était trop faible, c'était la sévérité publique qui intervenait contre le fils[7]. Telle était d'ailleurs la personnalité civique du père, qu'elle absorbait toute la famille, si bien que, quand le consul Servilius reprit son père sur les Boïens qui l'avaient gardé captif pendant seize ans, il fallut qu'on disculpât le vainqueur devant le peuple de ce que, du vivant de son père qu'il croyait mort, il avait accepté les fonctions curules[8].

La piété romaine respire dans toutes les parties de l'œuvre de Tite-Live; elle est l'âme de Rome avant que le souffle grec ne l'ait altérée. Quand Paul-Émile eut à livrer la bataille de Pydna,

[1] Tite-Live, 22-61. — [2] *Id.*, 23-25. — [3] *Id.*, 23-38. — [4] *Id.*, 26-10. — [5] *Id.*, 26-41.

[6] Fabius Servilianus ayant d'abord relégué aux champs, puis fait mettre à mort son fils qui le déshonorait, selon lui, fut recherché et contraint de s'exiler en Campanie.

[7] Le fils de Fabius l'Allobroge, imitant son père dans ses écarts, non dans sa gloire, le préteur Q. Pompée l'interdit et lui donna un curateur. (Val. Max., 3-4.)

[8] Tite-Live, 30-19.

on eût dit qu'il voulait perdre son temps dans un sacrifice[1]. Quand le peuple romain apprit sa victoire, il quitta sur-le-champ ses travaux pour courir aux temples[2]. Quinctius Flaminius, le général romain le plus semblable à Paul-Émile par ses qualités civiques et guerrières, ne lui cédait en rien pour la piété. Le peuple romain et ses grands hommes avaient la même émulation pour leurs croyances.

Entre ses grands hommes même, l'émulation, qui, ailleurs, ressemble tant à l'inimitié, ne fut d'abord à Rome qu'une rivalité de dévouement à la patrie[3]. Les consuls Fabius et Décius ne puisaient pas plus de gloire dans leurs actions, quelque grandes qu'elles fussent, que dans leur concorde[4]. Quand il s'agit d'honneurs et de prérogatives, l'un d'eux veut bien le céder à l'âge de son concurrent, mais il ne lui fera pas la concession d'un seul péril pour servir Rome[5]; et que dire de cette étrange institution de la censure, en vertu de laquelle un homme osait blâmer et presque noter d'infamie tout un grand peuple libre[6] : institution qui n'était possible qu'à Rome, parce qu'il fallait et des hommes qui sussent l'exercer, et des hommes, un peuple même, qui sussent la subir; mais, dans cette double condition, ressort politique et moral du premier ordre!

C'est par là que Rome était si vigoureuse à l'intérieur; c'est par sa fierté unie à la modération qu'elle triomphait au dehors. Quand les Carthaginois offrent aux Romains de les secourir contre Pyrrhus, selon les traités, on répond pour Rome qu'elle n'entreprend que les guerres qu'elle peut soutenir[7]. Quand le fils de Syphax demande le titre d'allié et d'ami des Romains, on lui répond qu'il faut qu'il songe d'abord à obtenir la paix, les titres qu'il ambitionne étant le prix de grands services[8]. Quand se prépare la guerre contre Antiochus, les alliés de Rome rivalisent d'empressement et de sacrifices : Carthage offre toute une flotte;

[1] Tite-Live, 44-46. — [2] *Id.*, 45-2.
[3] « Cives cum civibus de virtute certabant. » (Salluste, *Catil.*, 9.)
[4] Tite-Live, 10-24. — [5] *Ibid*
[6] Le peuple romain, après avoir condamné Livius, le nomme consul et censeur. Le nouveau censeur dégrade le peuple romain tout entier ou pour sa condamnation njuste, ou pour sa nomination inconvenante. (V. Tite-Live, 29-37.
[7] Valér. Maxime, 3-7. — [8] Tite-Live, 31-11.

elle veut payer par anticipation la contribution de guerre qu'elle ne doit qu'en plusieurs années; le sénat romain n'accepte que les vaisseaux stipulés par le traité, et ne veut de la contribution de guerre qu'aux échéances[1]. Après la victoire de Magnésie, lorsqu'Antiochus veut se soumettre, il doit obtenir la permission d'envoyer des ambassadeurs[2]. La justice et la modération tempéraient d'ailleurs cette hauteur d'attitude[3]. Le sénat n'hésita pas à blâmer son proconsul d'avoir spolié, désarmé et vendu un peuple intraitable, les Ligures, lorsqu'ils s'étaient soumis. « Il est beau, dit à ce propos le sénat, de vaincre l'agresseur, non de le frapper à terre[4]; » maxime conforme à cette politique de la force qui, se sentant la faculté de s'imposer, ne voudrait pas s'avilir. Que Persée, après un succès de cavalerie, propose la paix, il veut, comme le commun des hommes, obtenir de meilleures conditions de la victoire; le consul romain ne l'invite pas moins à s'en remettre à la discrétion du sénat. L'ambassade de ce Popilius, qui d'un geste avait arraché l'Égypte au roi de Syrie, retentit parmi les nations, dit Tite-Live[5]. Popilius n'avait fait que comprendre et résumer en lui l'orgueil habituel de Rome, l'un des plus énergiques instruments de sa puissance[6].

Quand Persée entreprend de faire du peuple rhodien, si brillant, d'ailleurs, un arbitre entre la Grèce et Rome; quand il le courtise comme le protecteur de la liberté grecque[7], et que ce peuple, osant le prendre au sérieux, adresse une députation à Paul-Émile devant Pydna, le consul l'ajourne à quinzaine, c'est-à-dire après la victoire[8]; le peuple rhodien n'est pas plus heureux à Rome. La députation qu'il envoie au sénat romain n'obtient pas d'audience avant que le sénat ne connaisse le sort de Persée[9]. Il sait dire alors aux Rhodiens qu'ils ne venaient que pour sauver le roi[10]; et ces prétendus arbitres du monde sont trop heureux de s'humilier devant Rome pour s'en faire absoudre. C'est par là que, de l'aveu

[1] Tite-Live, 36-4. — [2] *Id.*, 37-45.

[3] « Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat æquitate se remque publicam curabant. » (Salluste, *Catil.*, 9.)

[4] Tite-Live, 42-8. — [5] *Id.*, 45-12.

[6] « C'était plus encore par la grandeur de son nom que par la force, que le peuple romain s'imposait. » (Tite Live, 41-1.)

[7] Polybe, liv. 27, fragm. 3. — [8] Tite-Live, 44-45. — [9] *Id.*, 45-3. — [10] *Ibid.*

des Grecs eux-mêmes, il suffisait que les Romains abordassent un pays pour le soumettre. C'est par là qu'ils faisaient solliciter jusqu'à l'ombre de leur protection.

Il ne faut pas croire, dit Polybe, que les chefs des peuples ne fassent la guerre que pour le plaisir de vaincre[1]. Les gouvernements et les peuples ont leurs desseins en subjuguant, et Polybe entreprend d'expliquer Rome à ce point de vue. Il se propose ainsi deux buts : il veut que son siècle sache s'il faut accepter ou combattre la domination romaine; il veut que la postérité puisse apprécier si cette domination mérita l'éloge ou le blâme[2].

J'ai soigneusement suivi dans Polybe et Tite-Live l'idéal que s'était proposé Rome à l'égard de l'univers avant que la domination ne corrompît sa magnanimité; et il m'est évident qu'elle eut le noble orgueil d'y faire régner, sous ses auspices, l'ordre et la liberté, non pas avec la même grandeur, mais dans le même esprit qu'à Rome. Quand les Rhodiens réconciliés vinrent soutenir au sénat leurs droits contre Eumène, ils firent entendre un langage qui résume, ce semble, le programme de Rome pour l'univers : « C'est pour l'honneur de votre nom, dit l'orateur rhodien, que vous combattez les nations, lesquelles révèrent et ce nom et votre empire comme celui des immortels. Vous avez pris sous votre patronage un peuple fameux par son antiquité, par ses exploits, par son goût pour les lettres et la civilisation ; vous avez défendu sa liberté contre le despotisme de ses rois. Ne l'abandonnez jamais, et associez-lui ses colonies d'Asie; le climat sous lequel elles vivent ne changea ni leur sang, ni leurs mœurs. Marseille ne jouit-elle point, parmi vous, de la même faveur que les peuples placés au cœur de la Grèce? Votre empire ne s'arrête maintenant qu'au mont Taurus. Rien n'est loin pour vous de ce qui est compris dans cette limite. De Rome, comme d'un centre commun, vos *institutions pénétreront partout où sont arrivées vos armes*, et vous prouverez que, si vous savez vaincre, vous n'usez pas moins noblement de la victoire[3]. » — Ce discours que j'abrége parut, dit Tite-Live, digne de la grandeur romaine[4].

Aussi, quand Paul-Émile célébra, dans Amphipolis, sa victoire

[1] Polybe, 3-1. — [2] *Ibid.* — [3] Tite-Live, 37-44.
[4] « Apta magnitudini romanæ oratio visa est. » (*Ibid.*)

sur Persée par une fête dont Tite-Live vante le bon goût[1], on y vit comme une image de cette grandeur[2] qui s'associait si bien avec la liberté romaine. On y entendit de la bouche même du consul ce mot, tout grec, qui prouve combien les civilisations s'imposent aux conquérants : « C'est que celui qui sait gagner une bataille doit savoir préparer une fête[3]. » Et de même que Rome goûtait ainsi la Grèce, la Grèce goûtait Rome quand elle s'écriait en parlant des Romains : « Il est donc dans le monde une nation qui s'expose pour sauver les autres ; une nation qui franchit les mers pour abattre la tyrannie sur la terre ; une nation qui ne veut dans l'univers que le droit et la justice[4] ! »

Ce fut dans le court espace de cinquante-trois ans que s'accomplit, par les moyens prescrits, le prodige de la conquête du monde par les Romains[5]. Avant elle, dit Polybe, tout était morcelé et incohérent sur la terre[6] : aussi, en comparant la moralité et la grandeur des moyens à la moralité et à la grandeur du résultat, le même Polybe n'hésite-t-il pas à nommer la puissance romaine, « non-seulement le plus beau, mais le plus utile ouvrage de la fortune[7]. »

Salluste dit, de son côté, que ce fut par le mérite de quelques grands citoyens que s'opéra cet ouvrage[8]; cela est vrai, mais ce n'est pas tout le vrai ! Le peuple romain eut une équité de race qui lui fit choisir ses maximes; et ses maximes enfantèrent ses institutions qui enfantèrent ses grands hommes. Or, de même que les grands hommes grecs personnifiaient la contagion des mauvaises maximes grecques, de même les grands hommes romains reproduisaient les saines et grandes maximes de la race romaine. Alcibiade fut un raccourci d'Athènes, comme Caton et Scipion furent des raccourcis de Rome. Rome fut grande non-seulement parce qu'elle fut Rome, mais parce qu'elle eut des principes; la Grèce eut de l'éclat parce que c'était la Grèce; mais elle fut malheureuse et vaincue parce qu'elle n'eut que des expédients. Nous voyons bien à Rome le triste spectacle de deux censeurs n'exerçant leur censure que pour se censurer réciproquement; mais c'est

[1] Tite-Live, 45-32. — [2] *Id.*, 45-33. — [3] *Id.*, 45-32, et Polybe, liv. 31, fragm. 21 — [4] Tite-Live, 33-33. — [5] Polybe, *Prologue*, et liv. 6, fragm. 11. — [6] Polybe, *Prologue*. — [7] *Ibid.* — [8] Salluste, *Catil.*, 57.

merveille comme l'esprit du temps amortit et annule ces écarts! Cet esprit, fait qu'à Rome tout s'apaise, tandis que l'esprit contraire fait qu'en Grèce tout s'envenime.

En louant Rome comme je crois le devoir, je ne l'entends que de la Rome de Tite-Live, que la main du temps fait finir à Paul-Émile. Machiavel, Bossuet, Montesquieu, l'ont tellement célébrée, qu'ils justifient ma prévention pour elle : je n'ai rien imaginé sur son compte; il m'a suffi de citer son historien. Je le devais d'autant mieux, que c'est mon dessein de ne pas séparer le héros de son narrateur, parce que, en jugeant l'un sur ce qu'il fait, j'apprends à juger l'autre sur ce qu'il dit. Pour un si grand peuple et à une si belle époque, à part l'infirmité humaine chez ce peuple, la tâche de l'historien est heureuse, car raconter ce peuple c'est le louer; et le louer comme il le mérite, c'est s'associer à sa gloire[1]. C'est là le lot de Tite-Live. Il est historien des vertus et des grandeurs de Rome, et je ne connais pas d'enseignement historique plus élevé que celui que donnent et le héros et l'historien.

Quant à ceux qui, pour mieux nier la grandeur de l'historien, nieraient celle du peuple qu'il raconte dans la période qui survit de ses œuvres, Salluste les connaissait déjà de son temps : « Si vous retracez les grandes vertus et les grandes gloires, chacun n'en croit, dit-il, que ce dont il se croit capable lui-même; le reste il le tient pour fiction[2]. » Nous savons aussi pour quels modernes la vieille Rome n'est qu'une fiction.

L'orateur rhodien qui faisait un si beau programme des desseins de la vieille Rome sur l'univers disait au sénat : « S'il vous en coûta beaucoup pour préparer et acquérir tant de grandeur, je ne sais s'il ne vous en coûtera pas plus pour la maintenir[3]. » Il disait vrai. Une extrême grandeur est exceptionnelle parmi les hommes; elle suppose une extrême sagesse et un extrême bonheur, ou même l'un et l'autre; or ce qui est extrême dure peu. La grandeur matérielle de Rome se soutint longtemps; sa grandeur morale déclina plus promptement. Rome garda fort bien le décorum, si

[1] « Facta dictis sunt æxequanda. » (Salluste, *Catil.*, 3.)
[2] *Ibid.* — Voir encore le beau jugement du même Salluste sur la vieille Rome. (*Ibid.*, 3-9.)
[3] Tite-Live, 37-44.

e peux le dire : ce qu'elle parut, valut mieux que ce qu'elle était; mais, à mesure qu'elle s'agrandit matériellement, elle diminua moralement. Avant la chute de Carthage, dit Salluste, la crainte de l'ennemi maintenait les bons errements[1]. En ceci, Salluste confirme Tite-Live : « Mais, poursuit Salluste, le repos de la victoire fut plus cruel pour Rome que l'adversité. On vit chacun attirer tout à soi[2]; on se disputa, on s'arracha violemment le pouvoir. » — Ce fut d'abord un parti qui songea à dépouiller l'autre, et l'on eut la guerre des plébéiens contre les nobles qui compromit, en la compliquant, la guerre contre Jugurtha. Puis on vit un homme qui voulut s'attribuer la république au moyen d'un coup de main, ce fut Catilina; ou au moyen d'un parti, ce fut J. César. C'est que, dans Rome maîtresse de l'univers, la forme républicaine n'est plus possible; c'est que le milieu romain n'est plus favorable aux mêmes vertus; c'est qu'il faut un nouveau régime contre de nouvelles difficultés; c'est que l'ennemi de Rome n'étant plus au dehors, mais au dedans, c'est par le frein des institutions, non des armes, qu'il faut préserver le peuple romain de lui-même. — C'est l'enseignement que nous puisons dans Salluste.

Dans ses préambules, l'historien fait profession de spiritualisme : la matière est périssable, dit-il, l'esprit ne meurt pas; tout ce qui émane du corps est fragile et vulgaire; ce qui émane de l'esprit est supérieur et divin[3] : ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes, c'est de faire de grandes actions; ce qu'il y a de plus beau après les grandes actions, c'est de les célébrer[4]. Excellente hiérarchie, conforme à mes principes sur l'idéal : d'abord la beauté morale des actes, puis la beauté intellectuelle des récits; la vertu de l'âme passant avant les dons de l'intelligence : et rien de plus vrai, non-seulement dans les doctrines, mais dans leurs fruits; car, si les récits des grands historiens continuent les grands hommes[5], c'est d'abord par les grands hommes que sont nés les grands historiens[6].

Je connais l'âme de Salluste bien mieux que ceux qui fouillent

[1] *Jugurtha*, 41; même affirmation, *Catil.*, 7. — [2] *Ibid.* — [3] *Jugurtha*, 2; *Catil.*, 1. — [4] *Catil.*, 3-4. *Ibid.*, 9.

[5] « Ceterum ex aliis negotiis quæ ingenio exercentur in primis magno usui est memoria rerum gestarum. » (*Jugurtha*, 4.)

[6] *Ibid.*

dans les écarts de sa vie, quand je lis dans sa première lettre à César tout-puissant, et qui ne se piquait pas de dévotion[1] : « Je tiens pour vrai que la vie des hommes est sous le regard de la Divinité; qu'il n'est pas un seul de nos actes, bons ou mauvais, dont elle ne tienne compte; qu'il est impossible que les bons et les méchants ne soient pas traités différemment[2]; que leur juste salaire peut être ajourné, mais que la conscience de chacun de nous nous fait assez pressentir ce qui nous attend[3]. » Chose étrange, l'esprit humain, qui a tant progressé de Salluste à Tacite, laisse celui-ci bien plus ignorant sur la Providence! C'est que l'esprit humain progressait surtout vers le christianisme, et que Tacite en était resté aux sophistes.

N'eussé-je de Salluste que ce double point de départ : son spiritualisme intellectuel et sa profession de foi religieuse, je saurais à quoi m'en tenir sur sa tendance historique. Il est démocrate, et par conséquent avec les plébéiens contre les nobles. Je ne sais rien de plus politiquement et de plus satiriquement vigoureux que la harangue de Marius contre la noblesse. En bien des points, Juvénal s'en inspire et la répète, comme Boileau copie et répète Juvénal. La harangue de Marius sera le manifeste éternel du peuple contre les nobles; mais quoique ce soit le fougueux Marius qui parle, que reproche-t-il à la noblesse? Il ne lui reproche pas d'*être;* mais son goût récent pour la mollesse. Il ne lui reproche pas d'*avoir été*, comme n'y manqueraient pas nos démagogues; il oppose au contraire aux nobles dégénérés, leurs ancêtres. Plus la gloire de ceux-ci fut éclatante, plus l'obscure inertie de ceux-là est honteuse. La gloire des pères est, dit-il, comme un flambeau sur les vices de leurs enfants. Les ancêtres de ceux-ci ont pu léguer la gloire de leur nom, mais non leurs vertus. Après tout, les recherches, les délicatesses de la vie conviennent aux femmes, le travail aux hommes. « Vous tous qui pouvez porter les armes poursuit Marius (il n'exclut pas les nobles), venez combattre avec moi pour la république[4]! » — C'est l'impétueux Marius que Salluste fait

[1] Voy. son disc. sur Catilina, Salluste, *Catil.*, 51, et la réponse de Caton, *ibid*, 52.
[2] « Ex natura, diversa præmia. » (1re lettre à César, ch. 12.) C'est-à-dire qu'il y a des lois naturelles constituant, sur ce point, une force majeure.
[3] *Ibid.* — [4] *Jugurtha*, 85.

parler en ces termes. Sa rude semonce n'a rien d'offensant pour la vraie noblesse[1], et je ne crois pas que les nobles, dignes de l'être, s'en plaignent.

Que Salluste ne soit peut-être pas impartial pour la personne du prince du sénat Scaurus, cet homme d'illustre naissance, actif, mais, selon lui, factieux, avide d'honneurs, vénal, sachant d'ailleurs cacher ses vices[2]; ce serait un tort personnel de l'historien, ne nuisant qu'aux Scaurus : mais la preuve que ce n'est pas la noblesse qu'il poursuit en sa personne, c'est son éloge de Métellus. « Au sein des plus graves difficultés, dit-il, Métellus fut aussi grand que sage; il sut corriger ses troupes comme il avait su combattre : sa prudente modération le tint entre les extrêmes de la condescendance ou de la rigueur; en prévenant les fautes plutôt qu'en les réprimant, il eût bientôt restauré l'armée[3]. » — Quoique Marius représente le parti de Salluste, celui-ci n'en fait pas son idole. L'historien, ni ne lui invente des vertus, ni n'invente des vices à son concurrent, afin qu'il n'y ait que des vertus chez l'un, que des vices chez l'autre. Il n'imite pas, pour le prôner, cette ivresse populaire qui accable l'homme éminent de toute la haine qu'elle porte à son parti, en même temps qu'elle divinise la médiocrité qui la sert ou l'ambitieux qui l'exploite elle-même. « La haute naissance du consul, dit Salluste, avait longtemps accru son prestige; maintenant c'était son crime. Au contraire, la basse extraction de Marius lui valait la popularité : c'était par l'esprit de parti qu'on les jugeait bien plus que par leurs bonnes ou mauvaises qualités[4]. » Voilà comment parle un véritable historien : un sectaire peut ne songer qu'au présent, l'historien contemple la postérité.

Si dans ses lettres à César, Salluste est plus incisif contre les nobles, j'en conclus qu'il n'en comprend que mieux la mission de l'histoire, puisqu'il dompte ici son cœur au profit de son devoir[5]; mais, outre que Salluste écrivait pour César vainqueur des nobles, ses intraitables adversaires, Salluste n'en recommande pas moins

[1] Corneille, dans le *Menteur*, et Molière, dans *Don Juan*, font parler des pères de gentilshommes comme Marius.

[2] *Jugurtha*, 41. — [3] *Ibid.*, 45. — [4] *Ibid.*, 73.

[5] Voyez encore comme il parle admirablement de ces élans de vertu et de patriotisme dont les images de leurs ancêtres enflammaient les Maximus et les Scipion. (*Ibid.*, 4.)

la concorde entre les citoyens[1] : il souhaite que les nobles soient plutôt les émules que les détracteurs des gens de bien[2]; il conseille la reconstitution du sénat, et conclut pour la résurrection de la république démocratisée et rajeunie par des moyens qui font plus d'honneur à son âme qu'à sa politique.

Tout l'esprit de la guerre de Jugurtha est dans cette haute impartialité[3] de l'historien. L'enseignement politique en est très-sain. Comme toujours, chez les Romains, la cause du faible, la cause du droit est sacrée pour Salluste. On le trouve fréquemment éloquent contre l'usurpateur numide, en faveur de ses jeunes victimes. D'autres aperçus, et ils seraient très-nombreux, n'entrent pas dans mon plan.

Quelques esprits contemporains préfèrent l'œuvre historique de la guerre de Jugurtha[4] à celle de la conspiration de Catilina : je ne puis les comprendre. Il y a, selon moi, dans ce jugement une réaction paradoxale contre l'opinion de nos devanciers et de l'antiquité tout entière. Le Jugurtha offre, dit-on, de précieux détails sur l'Afrique : affaire d'érudit que ces détails ! mais en quoi la guerre d'Afrique se comparerait-elle aux périls que Catilina fit courir à la fortune de Rome? Qu'est-ce, pour la postérité, que Jugurtha, Bomilcar et les premiers combats de Marius, en comparaison des conflits de César, de Caton, de Cicéron, de Catilina, et de l'existence de l'empire romain[5]? Quel formidable intérêt dans ce drame grandiose, à part même la verve historique, morale, oratoire qui le distinguent, et font de cette œuvre comme une sorte d'airain de Corinthe! Quand je vois le Laocoon qu'un monstre étouffe, en même temps qu'il étreint et déchire les enfants que leur malheureux père voudrait défendre, j'y vois la saisissante image de Rome enlacée par Catilina : car rien n'y manque; ni les convulsions de la patrie, ni le monstre, ni les victimes.

[1] 1re lettre à César, 7. — [2] *Ibid.*, 8.

[3] Comme tout l'esprit de cette guerre — pour le peuple romain — est dans sa lutte contre la noblesse. « Quæ contentio divina et humana cuncta permiscuit; eoque vecordia processit, ut studiis civilibus bellum atque vastitas Italiæ finem faceret. » (*Jugurtha*, 5.)

[4] Voir déjà, sur ce point, de Brosses, *Vie de Salluste*.

[5] « Non agitur de vectigalibus non de sociorum injuriis, libertas et anima nostra in dubio est. » (*Catil.*, 52.) « Neque quantum aut quam magnificum imperium populi romani; sed cujus hæc cumque modi, nostra aut nobiscum una futura sint. » (*Ibid.*)

Rome s'était accrue, nous dit Salluste, par les labeurs et l'équité[1] : après l'anéantissement de Carthage, la fortune sévit sur les Romains. Le goût du loisir et des richesses, vainquit ces vainqueurs de la terre. L'avarice éteignit en eux la bonne foi, la probité, pour leur substituer l'arrogance, la cruauté, le mépris des dieux, une vénalité générale. L'ambition les rendit fourbes; ils ne réglèrent plus leurs affections ou leurs haines d'après la justice, mais selon leur intérêt : ils préférèrent enfin l'hypocrisie de la vertu, à la vertu. Quand ces vices, d'abord insensibles et même quelque temps réprimés, furent devenus sans frein, l'État changea de face.

Cette corruption encourageait Catilina. Il n'avait qu'à choisir entre ses complices. Tous les impudiques, tous les adultères, tout ce qu'il y avait de gens ruinés par le jeu, les festins, les femmes; ceux qui s'étaient obérés pour se racheter des châtiments qu'ils méritaient; tout ce qu'il y avait de parricides, de sacriléges, d'hommes condamnés ou craignant de l'être; tous ceux qui trafiquaient du parjure[2], ou vivaient même du sang de leurs concitoyens, étaient les instruments naturels d'un homme qui n'était eur chef que parce qu'il était plus criminel.

Qu'était-ce, en effet, qu'un Céthégus, si ce n'est un de ces sicaires pour qui l'assassinat le meilleur, c'est le plus prompt; et leur victime de prédilection, la plus illustre[3]? Qu'était-ce que Lentulus, qu'un de ces nobles indolents et souillés qui vivent de crimes[4], comme leurs ancêtres vivaient de vertus? Qu'était-ce que leur complice Sempronie, cette femme voluptueuse et sanguinaire, aussi belle que débauchée; aussi brillante d'esprit que de personne, qui réunissait à tous les agréments tous les vices, mais pour qui le vice était fade si le crime ne l'assaisonnait? Pour qui trahir sa foi personnelle, comme ses devoirs d'épouse, nier les dépôts qu'on lui confiait[5], tremper dans un meurtre utile à sa détresse, était un passe-temps; qui savait aussi bien danser qu'assassiner; et versifiait au besoin sur ses méfaits? Ce type affreux du

[1] « Labore atque justitia res publica crevit. » (*Catil.*, 10.)
[2] *Ibid.*, 1 .
[3] Il devait poignarder Cicéron. (*Ibid.*, 43.)
[4] Voyez sur son compte, *ibid.* 52. — [5] *Ibid* , 25.

crime élégant, cette profanation de la femme, était, comme toujours, l'idole et l'âme du parti des méchants.

Si nous quittons les conjurés, que l'historien nomme pour ceux qu'il ne nomme pas, que trouvons-nous? Une populace avide de changement, applaudissant au complot, parce que ceux qui n'ont rien jalousent ceux qui possèdent[1]. Des artisans et des chefs d'escouades populaires, accoutumés à troubler Rome pour de l'argent : tous ceux qui, l'agitant sous d'honnêtes prétextes[2], — tantôt les droits du peuple, tantôt les prérogatives du sénat, — ne songeaient, en parlant de bien public, qu'à repaître leur ambition; enfin, de jeunes nobles qui s'étaient chargés de tuer leurs pères[3] : c'était là, d'après Salluste, le gros des auxiliaires de Catilina.

Il était digne de ses partisans, cet homme qui joignait à une extrême vigueur d'âme et de corps une égale dépravation de caractère; qui, après avoir amusé son adolescence de discordes, de spoliations, de meurtres, nourrissait sa vie des mêmes excès que son adolescence; aussi dur à supporter la faim que le froid; qu'aucune veille ne fatiguait : esprit aussi hardi que souple, capable de tout dissimuler comme de tout feindre; non moins avide du bien d'autrui que prodigue du sien; effréné dans ses passions; assez éloquent, mais peu sensé; poussé enfin par sa vaste imagination vers l'immodéré, l'incroyable, le gigantesque[4]. Salluste ne se contente pas de ce seul portrait du grand coupable, quelque accentué qu'il soit, il précisera les traits généraux de cette forte esquisse.

Catilina tout jeune encore, poursuit-il, en était aux débauches les plus criminelles[5] : il avait séduit la fille d'un patricien, puis une prêtresse de Vesta[6], et s'était plu, dans d'autres écarts de ce genre, à mêler au délit le sacrilége. Il s'éprit enfin d'Aurélie Orestilla dont un honnête homme n'eût pu louer que la beauté; et, comme elle hésitait à l'épouser à cause d'un fils déjà grand qu'elle avait d'un autre lit, Catilina, cela paraît sûr, tua ce fils pour libérer sa mère, et vida ainsi cette maison pour s'y introduire. Ce forfait précipita son entreprise. Les remords de sa vie troublaient son sommeil. Son teint pâle, son œil sinistre, sa démarche tantôt

[1] *Jugurtha*, 37. — [2] *Ibid.*, 50 — [3] *Ibid.*, 43. — [4] *Ibid.*, 5. — [5] *Ibid.*, 15. — [6] *Ibid.*, 16.

lente, tantôt brusque, tous ses traits trahissaient une sorte de démence[1].

Ce qui rendait plus dangereux un tel homme, c'est que des personnages éminents le patronaient sourdement, espérant profiter de la subversion qu'il méditait en supplantant un coupable trop souillé pour garder le pouvoir. C'était un Crassus, que Cicéron, d'après Crassus, avait impliqué dans le crime, mais qui n'était que trop habitué à troubler la république en défendant les méchants[2]; un J. César, couvert de dettes, qu'on supposait ulcéré de n'être pas nommé grand pontife[3], n'aimant pas d'ailleurs le désordre, mais pressentant toute sa puissance dans le désordre. De tels appuis étaient grands quoique précaires.

Catilina ne pouvait pas réussir pour lui-même; Salluste s'en explique. Les vainqueurs n'eussent pas longtemps joui, dit-il, de leur triomphe[4] : fatigués, usés, ils eussent rencontré tel adversaire qui leur eût ravi l'empire et la liberté. Ce maître éventuel, c'eût été le plus fort et le plus habile[5], c'eût été J. César; et c'est parce que la conjuration devait passer par-dessus Catilina pour arriver à César, que la lutte se personnifia surtout, dans ce drame, entre César l'héritier présomptif de Catilina, et Caton ce grand ennemi des pervers. Ce n'est pas tout; la vieille Rome, réduite à une poignée de Romains moins grands que Caton, se résumait en Caton. La nouvelle Rome, mélange de bien et de mal, de passé et d'avenir, impatiente surtout d'avenir, la Rome de tous, non de quelques-uns, se résumait en César. En traçant le célèbre parallèle de ces deux grands hommes, le génie de Salluste burine les deux génies de Rome.

« Ils différaient peu, dit-il, par la naissance, l'âge, l'éloquence. Leur grandeur d'âme était pareille, leur gloire égale, quoique différente. César s'était fait un grand nom par ses bienfaits et sa magnificence; Caton par l'intégrité de sa vie. Si le premier s'était illustré par sa clémence et sa bonté, le second puisait un surcroît

[1] *Jugurtha*, 15.

[2] *Ibid.*, 48-49. — Incapable du premier rang, il n'en voulait pas moins que César et Pompée travaillassent pour lui. (Patercule, 2-44.) — Voir ce que dit Plutarque de ce vulgaire ambitieux, flottant entre les partis et subordonnant tout à l'utile.

[3] Salluste, *Catil.*, 49. — [4] *Ibid.*, 39.

[5] « Imperium semper ad optimum quemque a minus bono transfertur. » (*Ibid.*, 2.)

de dignité dans sa roideur[1]. Ce fut la gloire de César d'être secourable, généreux, clément; ce fut celle de Caton d'être sobre en tout. Si l'un était le refuge des malheureux, l'autre était le fléau des méchants. On vantait de l'un, l'affabilité ; de l'autre, la constance. C'était une gloire pour César d'être laborieux, vigilant, occupé des intérêts de ses amis, négligent des siens; de ne rien refuser de ce qu'il pouvait donner dignement, — ne souhaitant pour lui-même qu'un grand commandement, une armée, une nouvelle guerre où il pût montrer son génie; — tandis que Caton s'appliquait à être modéré, décent, surtout austère. Il ne luttait ni de richesse avec le riche, ni d'intrigue avec le factieux; mais de valeur avec le plus brave, de pudeur avec l'homme modeste, de désintéressement avec les plus purs. Il aimait mieux être vertueux que le paraître; et, dès lors, moins il cherchait, plus il trouvait la gloire[2]. »

Ces deux grands hommes, de qualités si rares quoique diverses, dont chacun ne représentait Rome que partiellement, mais qui, réunis, la personnifiaient si bien, et dont les deux génies contraires la divisaient, ou plutôt retraçaient le schisme de la république, parlèrent chacun selon leurs tendances[3] : l'un, comme un contemporain du premier Brutus; l'autre, comme un continuateur des Gracques : car, tandis que Caton, d'accord avec sa conscience, remédiait aux périls publics par sa fermeté contre les coupables, César, sévère en paroles pour répondre à la conscience publique plutôt qu'à la sienne, mais très-mou au fond, moins pour servir sa commisération que son ambition, semblait plutôt ajourner un complot compromis que le réprimer[4].

Catilina ne demandait pas mieux que cet ajournement, lui qui, pendant que Rome était calme, le sénat sans défiance[5], et tout dans une sécurité profonde, guettait la république pour l'égorger[6]. Elle s'était réveillée par bonheur ou par mégarde; il suffisait de la

[1] Son stoïcisme. — [2] *Catil.*, 54. — [3] *Ibid.*, 41-42.

[4] Il fallait, selon lui, confisquer les biens des conjurés et séquestrer leurs personnes, sans que jamais (la bonne précaution!) il fût permis d'en occuper soit le sénat, soit le peuple. (*Ibid.*, 41.)

[5] *Ibid.*, 16.

[6] « Catilina cum exercitu faucibus urget. » (*Ibid.*, 52.)

laisser se rendormir. Aussi Caton proclamait-il qu'il craignait surtout ceux qui ne craignaient pas les conjurés [1].

Les deux grandes figures de Caton et de César devaient nuire à Cicéron dans le drame de Salluste, comme dans Rome. Salluste ne me paraît pas le traiter médiocrement, quand il écrit que les graves périls du moment domptèrent l'orgueil patricien au point de faire revêtir du consulat cet homme nouveau dont le choix fit taire l'envie [2] : quand il ajoute que la nomination des nouveaux consuls consterna le gros des conjurés [3]. Il faut louer l'historien de ne s'être pas mépris sur les deux plus grands acteurs de la situation, et de n'avoir mis qu'au second plan un esprit mixte, mobile, et, politiquement, secondaire. Il faut louer l'historien démocrate, si adroitement vrai sur César, à tout prendre, et si respectueux pour Caton, de ne pas se montrer tendre aux facticux; de ne pas reporter sur les meurtriers la pitié que méritent plutôt leurs victimes, ni de populariser leurs crimes en poétisant les coupables. Il n'en a pas eu la pensée, et Rome ne lui eût pas permis d'oser la produire. Il s'y donnait de rudes leçons. Le fils du patricien Fulvius abjurant les siens pour se joindre aux rebelles, mais arrêté en route et livré à son père, en fut mis à mort [4]. Voilà comment se prononçait le patriotisme romain; patriotisme non verbeux, mais agissant. On voit par là quel instrument politique était le grand pouvoir du père de famille romain [5], non moins utile à l'État qu'à la famille.

Quand le sort des conspirateurs prisonniers fut fixé, Cicéron eut le courage de hâter leur exécution, et l'historien a celui d'applaudir à leur supplice. Il fallut que Lentulus descendît dans le Tullianum, ce terrible cachot dont les ténèbres, la malpropreté, l'infection augmentaient l'horreur. Là, les bourreaux commis pour l'opération, l'étranglèrent. Ainsi périt, dit Salluste, ce rejeton des Cornélius, celui qu'avait honoré la dignité consulaire. Sa fin fut digne de ses mœurs et de ses actions; ses complices, Céthégus, Statilius, Gabinius, Céparius, partagèrent son sort [6]. — Il fallut attendre un Clodius qui osât les plaindre parce qu'il tentait de les imiter.

Je ne blâmerai Salluste ni de nous apprendre que, soit orgueil,

[1] *Catilina*, 52.— [2] *Ibid.*, 23.— [3] *Ibid.*, 24.— [4] *Ibid.*, 39.— [5] Voir sur ce point Polybe, liv. 6, fragm. 10. — [6] *Ibid.*, 45.

soit prudence, Catilina rejeta le concours des esclaves[1]; ni de nous signaler l'intrépidité de sa mort plus digne d'un Sergius que d'un factieux. L'historien doit la vérité même aux méchants[2]. Je lui pardonne quelques invraisemblances en faveur de leur résultat. Quand Salluste nous peint Catilina comme bourrelé du meurtre du fils d'Orestilla, il lui crée ces remords si je ne me trompe. Ce n'est pas un assassin d'habitude qu'un meurtre de plus désespère; mais la morale historique gagnera à ce que la conscience ait son empire; c'est un noble mensonge que celui qui se fait en sa faveur.

C'est donc un excellent esprit que celui d'après lequel Salluste a transmis à la postérité le haut et terrible enseignement de la conjuration de Catilina, s'il nous apprend à craindre et à détester le plus grand des crimes. Il a obtenu ce résultat, et il l'a voulu, celui qui non-seulement hait les conjurations, mais condamne les révolutions. « C'est, dit-il, un triste expédient de violenter et les siens et la patrie pour extirper des abus; car, lors même qu'elle réussit, une révolution sème le meurtre, l'exil, et mille désastres[3]. »

Ne l'oublions pas, c'est un démocrate qui a de pareils sentiments; et, sans fouiller dans les erreurs de sa vie, si on ne l'a pas calomniée, il me suffit, en jugeant l'écrivain, de constater combien la trempe de son génie est pure, pour apprécier combien ses œuvres s'en ressentent. Je m'enquiers peu de l'homme, quand j'ai tant lieu d'admirer l'historien.

L'homme même, autant que j'en puis juger par des documents certains, me paraît loin d'être méprisable. — Quand, dans deux lettres politiquement médiocres, moralement très-belles, il conseille la clémence à César victorieux, parce qu'il n'appartient qu'aux barbares de laver le sang par le sang[4]; parce que ce n'est pas trop de traiter Rome comme Rome a traité les nations[5];

[1] *Catilina*, 56. — [2] *Ibid.*, 61.

[3] « Nam vi quidem regere patriam aut parentes quamquam et possis et delicta corrigas, tamen importunum est; quum præsertim omnes rerum mutationes cædem, fugam atque alia hostilia portendant. » (*Jugurtha*, 3.)

[4] 2e lettre à César. 3, 4.

[5] Témoignage précieux de l'équité romaine à l'égard des peuples; mensonge périlleux dans la circonstance, si c'eût été un mensonge!

parce que l'homme clément trouve plus de faveur chez ses ennemis que d'autres chez leurs concitoyens : quand il le prie de se défier de ces châtiments et de ces jugements qui désolent plus un pays qu'ils ne l'épurent[1]; quand il ose s'écrier : « N'aurions-nous vaincu que pour savoir qui de Pompée ou de toi nous maltraiterait le plus[2]? » ou bien « les meilleurs soldats de la terre n'auraient-ils triomphé que pour faire gorger de nos dépouilles des courtisanes[3]? » Quand il lui dit si noblement, et à si bon droit, que les dieux n'ont doté César de tant d'âme et de génie que pour sauver Rome[4]; que lui seul le peut et nul autre[5]; qu'il s'agit de la rendre libre, et qu'après ce bienfait la mort qui fera taire l'envie sur le victorieux grandira son nom[6]; quand Salluste ajoute : « La liberté m'est plus chère que la gloire[7]; » je sens que l'homme qui a de tels accents porte un grand cœur : je concilie mal les bassesses de la vie avec cette noblesse d'âme, et, au besoin, j'absoudrais les unes en faveur de l'autre.

Je n'apprécierai point César comme historien[8] parce que son œuvre, comme l'*Anabase* de Xénophon, est surtout militaire; et qu'au point de vue politique César, qui n'écrit que dans les convulsions de l'anarchie qu'il a préparée et qu'il dompte, est trop acteur, et acteur trop intéressé pour être témoin. On peut voir d'ailleurs combien il ménage pour lui les apparences quand le fond est contre lui, et combien il respecte les traditions de la conscience romaine. J'y reviendrai. Florus aura sa place dans une autre étude; il a plus de signification comme écrivain que comme historien; mais Patercule mérite qu'on s'y arrête.

C'est le premier qui embrasse dans son plan toute la vie de Rome depuis sa fondation jusqu'à Tibère[9]. Il remonte au passé comme Tite-Live et Polybe; il raconte les temps intermédiaires comme Salluste; il ajoute à ses devanciers l'inauguration de l'empire. Qu'il diffère d'eux par le style et d'autres nuances de forme,

[1] *Jugurtha*, 6. — [2] 2e lettre à César, 4. — [3] *Ibid.* — [4] 1re lettre à César, 12, 13. — [5] 2e lettre, 6. — [6] 1re lettre, 13.

[7] « Libertatem gloria cariorem habeo. » (*Ibid.*, 12.)

[8] Nous le retrouverons, ainsi que Xénophon, comme écrivain.

[9] Il ne reste de ce passé que les origines de Rome. La main du temps, qui semble n'avoir rien voulu laisser d'intact chez les historiens romains, a mutilé Patercule. Il faut passer, en le lisant, de Romulus à la victoire de Pydna par Paul-Émile.

je ne m'en occuperai pas quant à présent; mais a-t-il une autre moralité historique? Non. Il sait rendre hommage aux vertus et à la gloire de la vieille Rome; il caractérise et les excès et même les grandeurs de son anarchie, car Rome fut grande jusque dans ses déchirements. Il sent combien dans l'empire, devenu nécessaire, il y a d'éléments d'ordre et de liberté : il rend hommage à l'empire et à ses deux fondateurs.

Patercule vivait à la cour de Tibère; il dédiait son œuvre à Vinicius, l'un des personnages importants de cette cour. Dans un parallèle entre Scipion l'Africain et Mummius le destructeur de Corinthe, comparant deux grands hommes, mais deux contrastes, — Scipion déjà Grec par ses élégances et sa culture intellectuelle, Mummius tout Romain par son austérité et sa rudesse ignorante à tel point qu'il n'estimait les bronzes si travaillés de Corinthe, que leur poids et leur matière : — « Combien n'eût pas mieux valu pour Corinthe, s'écrie Patercule, d'être forte et ignorante que d'être si grande artiste! Vous n'en doutez pas, Vinicius, son insouciance intellectuelle l'eût mieux servie que son raffinement[1]! » C'est bien là le Romain prévalant, alors comme toujours, sur le courtisan. Soit conscience, soit nécessité (car on ne pouvait plaire à Rome qu'en y vantant, même à son déclin, ses premières vertus), l'homme de cour, Patercule, prend parti pour la rusticité contre la mollesse. Nous avons vu l'ami de Vespasien, Pline l'Ancien, professer dans le même sens une grande exagération de doctrines. Rome l'exigeait en quelque sorte; et la sincérité de chacun naissait du concert de tous.

Patercule apprécie, comme Salluste, les causes morales du premier déclin de Rome. Selon lui, si le premier Scipion avait ouvert aux Romains la voie de la puissance, le second leur ouvrit celle des corruptions, car Rome, ne craignant plus Carthage, et souveraine sans rivale, sauta brusquement du sentier de la vertu dans la carrière des vices[2], et quitta sa vieille discipline pour d'autres mœurs. Le même historien constate que Cépion, pour vaincre Viriathe, aima mieux lui tendre des piéges que le combattre[3]. Il reproduit ainsi l'esprit de Polybe et de Tite-Live, ou plutôt, Rome dans ses deux esprits politiques, selon ces historiens. Il est d'ac-

[1] Paterc., 1-14. — [2] *Id.*, 2-1. — [3] *Ibid.*

cord avec ses devanciers, comme avec Rome, quand, célébrant l'illustration des Domitius et des Cécilius, il ne sépare pas l'éclat du nom, de l'éclat des services[1]; mais il remarque sensément « qu'il en est des familles comme des empires; qu'elles aussi fleurissent, dégénèrent et meurent[2], » ce qui signifie qu'il faut patienter avec elles; qu'elles ne sont pas toujours reprochables quand elles s'éclipsent, et qu'elles ne sont pas plus coupables de déchoir, que d'être mortelles. C'est, constamment, l'invariable équité romaine qui rectifie tout.

Si des choses nous passons aux personnes, — quoiqu'à Rome surtout les personnes représentent les choses, — comme l'unité d'appréciation naissant de l'unité des principes, et comme la moralité des jugements naissant de la moralité de ces mêmes principes, attestent une haute et même conscience chez tous les historiens romains!

« Le premier des Gracques, dit Patercule, était le plus pur des hommes. Son esprit était supérieur, ses intentions étaient saintes[3]. Il avait toutes les perfections de la nature humaine accrues par l'éducation. » Quel éloge extraordinaire! Tel est l'homme avant que le Romain n'ait failli. Quand il change, — et Patercule en fixe la date, tant elle importe! — Quand il promet le droit de cité à toute l'Italie, quand il propose ces lois agraires qui alléchaient l'avide multitude, quand il confond, quand il bouleverse tout, quand il compromet la république, l'historien l'abandonne. « Il finit prématurément, dit-il, une vie qu'il pouvait rendre glorieuse. C'est à partir de lui que la violence accabla le droit. » C'est que, dès qu'on a quitté la bonne voie, il faut tomber dans l'abîme, et que personne ne sait plus rougir, pour lui-même, de ce qui fut utile à d'autres[4]. Tibérius Gracchus sacrifiait Rome à ses vues individuelles, à sa vanité peut-être, irrité qu'elle eût rejeté le traité de Mancinus, son ouvrage; Scipion Nasica fut plus Romain. Il en reçoit ce suprême éloge de Patercule, « d'avoir su préférer sa patrie à sa famille, lui le cousin de Tiberius, qu'il réprima[5]. » C'était tout dire : être bon Romain, c'était tout l'homme en ce

[1] Paterc., 2-10, 11. — [2] *Id.*, 2-11.
[3] « Proposito sanctissimus. » (*Ibid.*, 2-2.)
[4] *Id.*, 2-3.
[5] « Quum esset consobrinus Tib. Gracchi, patriam cognationi præferens. » (*Id.*, 2-3.)

temps de mâle abnégation; mais être bon Romain, c'était tout immoler, et les autres et soi-même, à Rome.

Caïus Gracchus, dit Patercule, eut toutes les vertus et tous les errements de son frère, mais avec bien plus de génie [1]. De plus grands excès provoquèrent une fin semblable. Comme son aîné, Caïus fut jeté dans le Tibre : leur cadavre ne fut pas exempt de la haine qu'on portait à leur personne; tant les vainqueurs furent cruels, s'écrie l'historien, qui n'épargne pas Opimius pour avoir trop sévi contre les conjurés, comme s'il eût voulu non venger l'État, mais lui-même [2]! C'est ainsi que la moralité romaine blâme tous les écarts : césarien, ou républicain, l'historien romain n'a qu'une règle, l'honnête. Quand le sénat, méconnaissant les grandes intentions du tribun Drusus si partisan du sénat, le laisse périr, l'historien sait prendre le parti du tribun. Comme Drusus avait contre lui ses collègues, « le sénat préféra, dit-il, approuver leurs méfaits que les intentions du tribun. Ses vertus, poursuit-il, ne le distinguaient pas moins que son éloquence, et il ne manqua que le succès à ses nobles vues [3]. » C'est que ni Rome ni ses historiens n'adoraient le succès pour lui-même, et que le malheur immérité leur tint lieu de succès, pour la gloire.

Et comment ne pas admirer des principes qui font qu'un homme de cour, un césarien favori de Tibère par l'amitié du tout-puissant Séjan, écrit de l'ennemi des Césars, de M. Caton. « qu'il était l'image de la vertu même; que sa droiture et son génie le rendaient plus semblable aux dieux qu'aux hommes; qu'il ne fit jamais le bien pour paraître le faire, mais parce qu'il lui était impossible de ne pas faire le bien; qu'il n'admettait pour raisonnable que ce qui était juste; et qu'en se préservant des fautes humaines il maîtrisa toujours la fortune [4]! » Quel langage! Et qui louer ici, de Caton, de l'historien ou des Césars : Caton si grand par l'éloge qu'il mérite, Patercule par l'éloge qu'il fait, l'empereur par l'éloge qu'il écoute? Louons surtout Rome par qui Caton fit ce que l'historien sut louer, et ce que le prince sut entendre. Louons ici les maximes plutôt que les hommes.

[1] Paterc., 2-6. — [2] *Id.*, 2-7.
[3] « Meliore in omnia ingenio animoque quam fortuna usus. » (*Id.*, 2-13.)
[4] *Id.*, 2-35.

Est-ce un homme, n'est-ce pas la conscience publique qui semble dicter cet arrêt sur Sylla, « qu'on ne peut ni trop louer, en lui, l'art de vaincre, ni trop flétrir l'abus de la victoire[1]? » Peut-on s'exprimer plus magnifiquement et plus moralement sur Marius qu'en disant « que sa victoire sur les Cimbres dédommagea Rome de sa naissance[2]? » Ce n'est pas l'esprit de parti, c'est la vérité qui lui fait dire de Brutus et de Cassius « que César n'avait pu ni s'attacher l'un en lui promettant le consulat, ni ne pas offenser l'autre en ajournant sa promesse[3]; » ou bien que, quand le sénat, les approuvant, décerne le triomphe à Brutus, « il le récompense du soin qu'un autre avait pris de sauver ce même sénat[4] : aussi faible envers Brutus qu'ingrat pour César, mais pas plus que Brutus qui trouvait juste d'égorger le bienfaiteur tout en gardant le bienfait[5]. » Ce n'est pas la brillante plume de l'écrivain, c'est la postérité même qui rend ces jugements. C'est que l'historien n'écrit que ce que Rome pense, et que la conscience de Rome est la conscience universelle.

C'est pour cela que le césarien Patercule et l'anti-césarien Lucain jugent de même les démagogues : et Curion qui, joignant le génie à la perversité, n'eût d'éloquence que contre la patrie[6]; et Célius qui ne se distinguait de Curion que par plus d'habileté dans le mal[7]; et tant d'autres courant comme lui après l'abolition des dettes, parce que personne n'en avait plus besoin qu'eux! Non-seulement le pompéien et le césarien s'entendent ainsi sur les brouillons de Rome, mais, chose plus étrange, ils s'entendent sur le caractère moral des partis qui les divisent. Le succès de César n'efface pas plus, pour Patercule que pour Lucain, l'illégitimité de son entreprise : « Un grave Romain des premiers temps, dit-il, eût plus loué le parti de Pompée; un habile politique eût préféré celui de César. Il eût trouvé l'un plus glorieux, l'autre plus redoutable[8]. » Ce constant hommage, à la vérité, ce désintéressement de parti chez les historiens, est l'éminent cachet de l'école romaine. Patercule l'introduira, quoique moins accentué, dans le

[1] Paterc., 2-17. — [2] *Id.*, 2-12. — [3] *Id.*, 2-56. — [4] *Id.*, 2-62.
[5] *Id.*, 2-64. — Ce qu'il dit de Décimus ne s'applique pas moins à Marcus.
[6] *Id.*, 2-48. — Curion était, au fond, pour César : « Sed animo pro Cæsare stetit » (*Ibid.*); ce qui n'empêche pas le césarien Patercule de le flétrir.
[7] *Id.*, 2-68. — [8] *Id.*, 2-48.

tableau d'Actium, car ni Antoine ni sa Cléopâtre n'intéressaient Rome comme Pompée et le sénat romain : « César et Antoine, dit-il, se mirent en bataille, l'un pour le salut, l'autre pour le malheur du monde; mais dans l'armée d'Antoine il n'y avait que des soldats, et ils combattaient pour mourir, non pour vaincre. César leur pardonna bien avant qu'on ne pût les résoudre à demander grâce. Chacun des soldats se conduisit en bon général; le général, en mauvais soldat[1]. » Là où l'historien ne peut louer le capitaine, il loue au moins ses troupes, et leur cause ne lui fait pas oublier leur mérite.

La neutralité si suspecte aux partis, cette lâcheté qui prend le masque de la modération, mais qui est parfois de la modération et peut s'élever jusqu'à la magnanimité, reçoit l'hommage de Patercule quand elle atteint cette hauteur. Après la paix de Brindes, Pollion était resté en Italie; il n'avait jamais vu Cléopâtre; et depuis qu'Antoine languissait aux pieds de la reine, Pollion l'abandonnait. Quand César le pressa de le suivre à Actium : « Antoine me doit plus que je ne lui dois, répondit Pollion; mais, comme ses bienfaits sont plus connus, je m'abstiendrai de votre querelle, et je serai la proie du vainqueur[2]. » Paroles bien dignes du sentiment qui les dicte; conduite supérieure au langage qui la motive, preuve irrécusable que l'illustre Pollion fut encore plus grand qu'illustre! L'historien n'a pas négligé ce trait qui honore Rome autant que Pollion, et qui doit plaire à la postérité comme tout ce qui est beau.

Les débordements d'Antoine et la nullité de Lépide conduisaient fatalement à Auguste. Sous lui, les membres déchirés et palpitants de l'empire se retrouvèrent pour se rejoindre. Le gouvernement reprit sa forme antique, dit Patercule[3]; les bras furent rendus à l'agriculture, le respect à la religion, la confiance aux citoyens, la sécurité à tous les patrimoines. La législation subit de sages réformes; il intervint des lois salutaires; on épura le sénat sans faiblesse comme sans rigueur; le prince exhorta ceux des principaux citoyens qu'illustraient leurs dignités et leurs

[1] Paterc. 2-85. — [2] *Id.*, 2-86.

[3] *Id.*, 2-90. — J'ai montré, en traitant des Césars, que le gouvernement impérial ne fut, au fond, que le gouvernement républicain condensé.

triomphes à le seconder pour embellir Rome[1]. Si les comices furent dirigés dans l'intérêt de la paix publique[2], et si la liberté politique en souffrit, ce fut au profit de la liberté civile, celle qui profite le plus, puisque tous en jouissent; celle qui importe le plus, puisqu'elle affranchit la vie privée bien plus nôtre que la vie publique[3]. C'est là ce que dit, ou ce que suggère Patercule, et ces grandes vérités ne sont suspectes ni par cet historien qu'on a vu si impartial, ni par elles-mêmes, puisqu'elles naissent de l'expérience. C'est qu'en effet la pratique les apprend mieux au genre humain que l'histoire, à moins que l'histoire ne soit, comme à Rome, le tableau vrai des sociétés dans les conditions qui les font vivre ou les détruisent.

Parle-t-il des complots contre Auguste, Patercule est loin d'y applaudir. « Muréna et Cœpion, un honnête homme et un infâme, conspirent, dit-il, la mort du prince[4]; l'autorité publique les accable, et ils subissent justement le coup qu'ils méditaient. » S'agit-il d'Egnatius? « C'était moins un sénateur, dit-il, qu'un gladiateur, et ses affaires étaient aussi troublées que sa tête. Noyé dans les vices, prêt à périr avec le prince dont l'existence était incompatible avec la sienne; un de ces hommes qui aimaient mieux périr dans la ruine publique qu'accepter la leur, et dont les partisans sont dignes d'un tel chef; Egnatius fut découvert et saisi. On le jeta dans les cachots avec ses complices, et il y trouva la fin la plus digne de sa vie[5]. » L'historien ne pardonne pas aux coupables en faveur du crime, et il ne les absout pas du sang parce qu'ils ont des vices.

Il n'en professe pas moins un très-vif libéralisme. Il fait honneur à la vieille Rome d'avoir considéré la vertu comme la principale noblesse. Il aime à citer les parvenus illustres depuis Coruncanius, Corvilius, le premier Caton, Mummius et Marius, jusqu'à Cicéron, Pollion, Séjan même, tant que l'empereur et Rome crurent à ses vertus. C'est l'orgueil de l'historien que les plus

[1] Paterc. 2-89. — [2] *Id.*, 2-92.

[3] A Sparte, c'était, au rebours, la vie privée qui était sacrifiée à la vie publique. Certaines tendances modernes sacrifieraient la vie privée à la vie publique, ou même l'une et l'autre à l'esprit d'utopie.

[4] Paterc., 2-91. — [5] *Ibid.*

hautes dignités romaines aient été le prix des grandes sueurs[1], et que, quel que fût l'homme en lui-même, son mérite lui assurât son rang.

Telle était la discipline romaine, qu'elle voulait que le petit pût commander, s'il en était digne, et que le grand sût obéir s'il cessait d'avoir droit de commander. Quand il importe au gouvernement que Tibère, la seconde tête de l'empire, s'éloigne, cet auxiliaire d'Auguste, deux fois consul, deux fois décoré du triomphe, se retire à Rhodes. Tous les lieutenants de César, tous les proconsuls lui font des visites d'hommage; tous honorent cet homme privé à l'égal de l'empereur; lui se borne à goûter le repos[2]: ce n'était point par prudence, c'était esprit romain chez Tibère. Il sut être le maître, mais il avait su se subordonner à un maître.

Cette modération accrut la confiance d'Auguste. Il n'avait pas à chercher son successeur, dit l'historien; il n'avait qu'à choisir le plus digne[3]. Après la mort de ses deux petits-fils, il adopta Tibère aux acclamations de Rome. Ce fut un beau moment, selon Patercule : toutes les mains étaient tendues vers le ciel; on lui demandait, on entrevoyait l'éternité de l'empire. A côté d'un brillant espoir venait se placer comme une certitude. Les pères ne tremblaient plus pour leurs enfants, les maris pour leurs femmes, les propriétaires pour leurs biens. Tous les citoyens se rassuraient sur leur vie, sur leur repos, sur la paix et la tranquillité de Rome; et les résultats les plus prochains confirmaient ces espérances[4].

Un incident les troubla toutefois, ce fut la mort d'Auguste. Comment peindre, dit Patercule, la terreur du sénat, le trouble du peuple, l'anxiété de l'univers, cette crise enfin où nous fûmes à deux doigts de notre perte[5]? Je dirai pourtant, et la voix publique me confirmera, qu'au lieu du bouleversement que nous craignions, il n'y eut pas même un ébranlement, et qu'il suffit de la majesté d'un seul homme pour rassurer les bons, sans avoir à combattre les méchants[6]. « Comment Tibère a-t-il mérité, pour-

[1] « Summo cum sudore consequendum foret. » (Paterc., 2-128.)
[2] *Id.*, 2-99. — [3] 2-103. — [4] *Ibid.*
[5] « Quam arto salutis exitiisque fuerimus confinio. » (*Id.*, 2-124.)
[6] « Tantaque minus viri majestas fuit ut nec bonis, neque contra malos opus armis foret. » (*Ibid.*)

suit-il, que Libon tramât contre lui; ou bien Silius et Pison, quand l'un lui devait ses honneurs, l'autre un surcroît d'honneurs[1]? » Cette question est d'un honnête homme, et ce n'est pas être un courtisan que la poser.

Quelques éloges, quelque partialité pour le prince régnant quand il a le génie de Tibère et qu'il n'est pas encore un Tibère vieilli et irrité, ne font pas de Patercule un courtisan[2]. On doit reconnaître au moins que ce courtisan de Tibère l'est encore plus des Caton, des Scipions, de Cicéron, des Pompée même et de tout ce qui honora Rome libre[3]. Je souhaiterais à l'histoire beaucoup de courtisans de cet ordre : des courtisans qui courtisent toutes les vertus, qui courtisent toutes les gloires, qui ne s'abstiennent que de courtiser le mal !

Ceux qui aiment la monarchie peuvent avoir une tendance à idéaliser la personne du monarque, comme ceux qui préfèrent le gouvernement républicain ont une tendance à idéaliser ses représentants. Est-ce que le coloris dont on flatte ceux-ci est moins menteur que celui dont on flatte l'autre? Ne les farde-t-on pas tous deux? Il n'est pas d'homme qui, présenté par son mauvais côté, ne puisse paraître odieux ou médiocre; il en est de même des gouvernements; et l'illusion contraire résultera du procédé contraire. La vérité est le plus souvent entre les deux extrêmes; mais à ce titre, et la république et la monarchie, bien appréciées, s'équivalent. — Le meilleur des gouvernements, c'est le mieux adapté au tempérament, à la situation, à l'âge des peuples. Les meilleurs ont beaucoup d'infirmités, puisque ce sont des hommes qui les font, des hommes qui les exercent, des hommes qui ont à les subir. Presque tous passent pour plus mauvais qu'ils ne sont, parce que ce sont les ambitieux, ou les mécontents, ou les ignorants qui les jugent.

[1] Paterc., 2-130.

[2] Voir dans Tacite l'admirable tableau de l'administration de Tibère pendant les neuf premières années de son règne (*Ann.*, 4-6,7), avant que Séjan n'eût troublé Rome et l'empereur (*Ibid.*, 4-1); et même jusqu'à la mort de Drusus, lequel l'inquiétait pour lui-même.

[3] Tacite parle bien moins favorablement que Patercule du tribun Drusus : « Hinc Gracchi et Saturnini turbatores plebis; nec minor largitor, nomine senatus, Drusus. » (*Ibid*, 3-27.) — Il ne le justifie point.

XII

SUR LA VIE — LA PHILOSOPHIE

LA RELIGION — LE CARACTÈRE — ET L'ESPRIT DE TACITE

SA PERSONNALITÉ

De même que l'appréciation des Césars est le résumé naturel et comme le complément de l'examen politique et social de Rome impériale, car on les rencontre partout dans cette sphère, de même Tacite résume et complète l'examen que je fais de son siècle au point de vue politique, social et littéraire, puisque le génie de Tacite touche constamment son temps par ces trois côtés. Je ferai donc une étude détaillée de ce grand esprit; je décomposerai, je caractériserai sa personnalité et son génie pour en montrer soit l'originalité propre dans les points où elle peut être saisie, soit ce qu'il y a de commun entre cet homme éminent et son siècle.

La vie de Tacite est restée pour nous mystérieuse comme celle de Juvénal et d'Homère. En pareille matière, j'attache peu de prix aux conjectures; les subtilités de l'érudition ne sont pas plus dans mes goûts que dans mes vues, et la fantaisie des conjectures me tente d'autant moins, en matière de biographie, qu'on a donné,

même à la certitude, en pareil cas, une portée que je crois fausse.

Je ne pense pas qu'il soit sûr d'interpréter les œuvres d'un auteur par sa vie. Un homme d'un certain ordre a sa vie publique et sa vie privée, et, pour mobiles de l'une et de l'autre, sa raison, son intérêt; surtout ses passions qui consultent peu soit la raison, soit l'intérêt, et dominent la réflexion comme le calcul. Puis, indépendamment de la vie extérieure (publique ou privée) de tout homme, n'y a-t-il pas sa vie interne, tantôt d'accord, tantôt en opposition avec sa vie apparente? Or, qui connaît ce monstre informe et changeant qui constitue la personnalité interne d'un homme? Qui connaît bien, même sa vie privée où se trouvent tant de parties cachées? Nous-mêmes, qui connaissons notre vie privée, à mesure qu'elle se manifeste par nos actes, en connaissons-nous tout le réseau, toute la trame? Pourrions-nous démêler pour certains actes particuliers, qui en sont les points saillants, le vrai mobile qui les détermine dans cette complexité de mobiles qu'engendrent notre raison, nos intérêts, nos caprices? Et si nous le pouvions pour tel cas particulier spécialement tranché, le pourrions-nous pour l'ensemble des faits composant notre existence privée? Celle-ci est d'ailleurs notre vie la plus sincère, l'autre étant menteuse par cela seul qu'elle nous gouverne plus que nous ne la gouvernons; si bien qu'elle trompe tout à la fois et nous et les autres. Si ce sont là les difficultés d'appréciation de la vie extérieure, même la plus certaine, que dire des difficultés d'examen de la vie interne? Est-ce que celle-ci ne consiste pas souvent en une série de tergiversations, de luttes, de remords, d'agitations dont les actes, — qui en sont le résultat et souvent le démenti, — ne rendent nul compte? Si nous ne pouvons certifier notre propre vie dans la triplicité dont je parle, comment certifierons-nous celle des autres? S'il est si difficile de se connaître soi-même dans un drame où l'on n'a qu'à consulter soi-même sur soi, comment connaîtrons nous les autres avec des éléments d'appréciation incomplets, falsifiés, conjecturaux, dès lors trompeurs au premier chef?

Mais outre l'imperfection, pour ne pas dire l'impossibilité de la certitude en matière biographique, j'estime qu'il est faux que la

vie personnelle d'un homme soit le commentaire de ses écrits. Que d'hommes, que de grands hommes surtout sont, par leur génie, leurs aspirations, leurs qualités idéales, très au-dessus des vulgarités de leur tempérament et de leur vie pratique! Que d'hommes sont grands au dehors qui sont petits chez eux! Combien d'hommes grands chez eux qui sont petits au dehors! Que de gens — vantés pour les apparences — que leur conscience accuse bien plus que le monde ne les loue! Que d'hommes élevés par la pensée, mais bas par les mœurs! Quel inconnu que notre vie personnelle, et quel danger d'en raisonner trop logiquement quand on en connaît même tout ce qui se montre! A part l'erreur si facile, l'injustice corrompt un pareil travail. S'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, c'est que le valet de chambre ne voit que l'homme dans le grand homme. Le public voit le grand homme par ses grandeurs; le valet de chambre voit le grand homme par ses petitesses. Je proteste donc contre un procédé qui consisterait à faire apprécier les grandeurs de l'homme public par les petitesses de l'homme privé, et à rabaisser le grand homme à l'homme.

Et qu'importe l'homme dans le grand homme, dans l'écrivain surtout? Que de noms éminents se sont enfouis dans leur œuvre, comme le gland dans le chêne qu'il enfante! Est-ce que, par hasard, pour juger ce chêne, il serait besoin d'avoir connu son gland? Que la vie d'un grand écrivain n'ait pas été au niveau de ses écrits, la postérité s'en soucie peu. Ce qui la touche, c'est la moralité des travaux qu'on lui offre et qui seront l'aliment des générations. C'est dans ses écrits qu'est la puissance, qu'est la gloire, qu'est la responsabilité d'un grand écrivain. J'absous Salluste de sa vie, quelle qu'elle ait pu être, en faveur de ses purs et immortels chefs-d'œuvre, tandis que la vie d'un Machiavel, fût-elle d'un saint, ne rachète pas, à mes yeux, le crime de ses doctrines.

A cela près, ce que Montaigne dit d'Auguste, de Sylla, de Caton, de Brutus, on peut le dire de leur historien : « De telles gens on aime et étudie les figures en cuivre même, et en pierre[1] : » S'il

[1] *Essais*, liv. 2, ch. 18.

est vrai, comme on le pense, que Tacite naquit l'an 57[1] de notre ère, à Interamne municipe d'Ombrie, d'un chevalier romain procurateur en Gaule; il avait dix ans quand Néron tomba, et sa première enfance assista aux premières grandes convulsions de Rome depuis Auguste. On peut présumer que, selon l'usage invariable des jeunes Romains de son rang, ses principales études se tournèrent vers le barreau. On sait que les avocats proprement dits, c'est-à-dire les praticiens de profession[2], les gens d'affaires, n'étaient pas honorés du nom d'orateurs, réservé aux seuls hommes d'État, aux illustrations que donnait ou qu'absorbait l'aristocratie romaine[3]; que les grands de Rome ne plaidaient point par métier, mais par position sociale; pour répondre à leur rang, non pour amasser un patrimoine. Tacite suivit donc les orateurs de son temps[4] pour le devenir à son tour; et il le fut, comme un patricien devait l'être, par exception, mais avec éclat, dans des causes dignes de sa situation et de son génie[5]. Il ne reste rien de ses travaux oratoires, si ce n'est l'honneur de leur succès, et le beau jugement de Pline le Jeune sur le caractère de l'éloquence de son ami, qui se distinguait, dit-il, par la dignité[6]. Il parla donc dans le même esprit qu'il écrivit, et sa parole fut imposante comme sa plume.

Il paraît pourtant que son esprit eut plus de souplesse que ne l'indiquerait sa grande manière; car outre qu'il cultiva les muses légères comme les plus graves lettrés, et même les plus grands noms de son temps, on lui attribuerait[7] un recueil de facéties dont il n'est rien resté. Mais le mot facétie ne correspondait pas chez les anciens à ce que nous nommerions ainsi de notre temps. Les Romains, qui attribuaient au talent de Virgile même je ne sais quel charme facétieux[8], nous apprennent ainsi que la facétie était surtout, chez eux, de la grâce piquante ou délicate; ce qui fait penser que le recueil de Tacite, semblable apparemment aux *Propos de*

[1] Selon quelques-uns, il serait né en 54. — Voir, sur son âge probable, Pline le Jeune. *Lett.*, 6-20, 7-20, et le *Dialog. des Orat.*, ch. 1, 17. — [2] Causidici. — [3] V. *Dialog. des Orat.*, 1, 28, 37. — [4] *Ibid.*, 2.

[5] Il accusa, conjointement avec Pline, Marius Priscus proconsul d'Afrique. (*Lett.* de Pline, 11-11.)

[6] Σεμνὸς, *Ibid.*, 11-11.

[7] Le grammairien Fulgence.

[8] Horace, *Sat.*, 1-10.

table de Plutarque, fut un mélange de productions enjouées où le bon sens se dissimulait sous l'agrément. Peut-être, et j'ai la plus grande pente à le croire, Tacite occupa-t-il ainsi la primeur de son génie que les temps ou sa timidité ne lui permettaient pas d'employer dans toutes ses proportions. Par les mêmes motifs, le *Dialogue des Orateurs*, s'il lui appartient, serait l'une de ses premières œuvres sérieuses, tempérée pourtant par la diversité des manières, et conçue dans cet esprit de sage éclectisme qui, tout en préférant certains procédés comme certains modèles oratoires, est assez discret pour ne blesser aucune école, et ne laisse courir la brillante veine de l'écrivain que sous certaines réserves qui l'excusent; — prudence et talent d'accord avec ce que nous savons de Tacite; — mais ce ne sont là que des conjectures.

Ses œuvres certaines, celles qu'on ne peut lui contester, sont le produit de sa maturité. La première en date, la *Vie d'Agricola*, écrite sous Trajan, et même depuis que ce règne s'était consacré par des bienfaits[1], remonte donc à la fin du premier siècle impérial. Puis il écrivit, la *Germanie;* puis les *Histoires;* enfin les *Annales*. Il vieillissait apparemment durant ce dernier travail, car tandis qu'il n'en est encore qu'à Tibère, il se promet de l'achever si sa vie le lui permet[2]. Bien que cette belle composition ne nous soit parvenue que deux fois tronquée (après la mort de Tibère et avant celle de Néron), on peut présumer que Tacite l'acheva selon le cadre qu'il s'était proposé. Ses *Histoires* avaient déjà tracé la vie politique de Rome, de Néron à Trajan[3]; ses *Annales* devaient rattacher les premiers temps de l'empire à sa première révolution dynastique, dès lors finir à Néron[4]. Tacite se réservait comme une volupté de sa vieillesse un sujet plus riche et moins périlleux que tous les autres, le règne des empereurs Nerva et Trajan, sous lesquels on pouvait et tout penser et tout dire[5]. On ne sait rien sur l'accomplissement de ce projet.

Tacite s'était marié jeune avec une femme dont il fait penser plus de bien qu'il n'en dit[6], par une de ces lois de la décence an-

[1] *Agricola*, 3. — [2] *Ann.*, 3-24.

[3] Dans ses *Annales*, il renvoie à ses écrits sur le règne de Domitien : « libris quibus res imperatoris Domitiani composui. » (*Ibid.*, 11-11.)

[4] *Ibid.*, 1-1. — [5] *Hist.*, 1-1. — [6] *Agricola*, 6, 9, 43, 44.

tique qu'il est rare de voir transgresser, la gravité romaine exigeant qu'on gardât pour soi le secret de son bonheur ou de ses chagrins domestiques. Il rend hommage en deux mots à l'admirable concorde qui régnait entre son beau-père Agricola et sa belle-mère[1]; il nous apprend la mort injuste du grand-père paternel de sa femme, tué pour n'avoir pas voulu servir les haines de Caligula[2]; la mort tragique de la mère d'Agricola, égorgée — comme riche — sur ses domaines, par des maraudeurs d'Othon[3]; enfin la noble vie comme la fin suspecte d'Agricola lui-même, et cette fin lui dicte des accents connus de la postérité.

Tacite eut des amis et vécut très-prisé dans cette élite des lettrés romains qui composaient la société des Pline. C'était entre Pline le Jeune et Tacite un constant échange d'affectueux témoignages. Tantôt c'est Pline qui demande à Tacite un de ces savants que l'admiration de son génie retient autour de sa personne, parce qu'il veut fonder à Côme une école littéraire[4]; tantôt, le même Pline, entretenant Rufus d'un Romain que sa passion du bien recommande à tous les honnêtes gens: « Pourquoi, dit-il, ne serait-il pas des nôtres, et d'ailleurs c'est l'ami de Tacite, et quel homme que Tacite[5]! » Tacite consulte Pline sur ses productions, et celui-ci lui répond avec toute la franchise qu'exige une communication de ce genre : sa sincérité repose sur son amitié; il s'honore de l'une comme de l'autre, et il espère que la postérité lui en tiendra compte[6]. Pline a d'ailleurs le bon goût de se subordonner à Tacite dans ce contact de leurs esprits. Ils ne se mesurent pas, si je peux le dire, de maître à maître, ou de disciple à disciple, comme l'écrit Tacite; ce n'est, selon Pline, que de disciple à maître; et c'est Tacite qui est le maître, Pline n'est qu'un disciple[7]. Pline et Tacite occupèrent leurs contemporains de je ne sais quelle renommée solidaire; le nom de l'un semblant réveiller presque nécessairement celui de l'autre. Tacite, assistant un jour aux jeux du cirque, se fit, dans un brillant entretien, remarquer d'un chevalier romain qui finit par lui demander son nom. — « Vous me connaissez, lui répond Tacite, et je le dois à mon goût pour les lettres. — Vous êtes donc, reprend vivement l'interlocu-

[1] *Agricola*, 6. — [2] *Ibid.*, 4. — [3] *Ibid.*, 7. — [4] *Lett.*, 4-13. — [5] *Ibid.*, 4-15. — [6] *Ibid.*, 7-20. — [7] *Lett.* de Pline, 8-7.

teur, ou Tacite ou Pline[1]? » — « La postérité s'occupera-t-elle de nous? écrivait Pline à son ami. Nous le mériterions, non pour notre talent, ce serait trop d'orgueil; mais par notre passion pour les lettres et par notre respect pour l'avenir[2]. » La postérité a consacré le vœu secret de Pline : Tacite et lui sont immortellement unis pour l'honneur de l'un et de l'autre; car le cœur de Pline ne fait pas moins d'honneur à Tacite que le génie de Tacite n'en fait au cœur de Pline. Il y a là deux grandeurs qui se prêtent un mutuel éclat, et qu'on peut rapprocher sans les confondre, puisque le génie de Tacite est incomparable.

La vie civique de ce grand esprit n'est pas la partie la moins incertaine de son existence. On présume par ses écrits, où les détails militaires abondent, qu'il dut commencer par porter les armes; mais que d'écrivains modernes à qui la même conjecture pourrait s'appliquer sans fondement! Ce qui est plus décisif, c'est que peu de Romains ou voulaient, ou pouvaient échapper aux devoirs militaires. Être soldat était chez eux la condition d'être citoyen; il fallait, si je peux le dire, avoir honorablement porté l'épée pour porter brillamment la toge; on n'était véritablement Romain que si l'on savait parler, administrer, combattre. Il y a des esprits, selon Montaigne, qu'il faut appesantir et émousser pour les rendre plus obéissants à l'exemple et à la pratique. Les esprits communs et moins tendus sont plus propres à conduire les affaires, et les opinions élevées de la philosophie sont ineptes à l'exercice[3]. Est-ce là ce qui amoindrit le rôle civique du grand historien? De nombreux exemples autoriseraient à le croire. Quoi qu'il en soit, il paraît très-peu dans la vie politique de son temps. On présume (toujours des tâtonnements !) qu'il fut d'abord *vigintivir*, c'est-à-dire inspecteur des monnaies; puis questeur sous Vespasien, car ce prince lui ouvrit la carrière des emplois[4]. Nous savons encore que Titus l'y poussa plus avant, d'après Tacite qui ne précise rien : fut-il édile, fut-il tribun? On l'ignore. Ce qu'il y a de certain d'après lui-même, c'est que lorsque Domitien célébra les jeux séculaires, Tacite était quindécemvir, savoir, l'un des gardiens des livres sibyllins, en même temps que préteur[5]. — Il était absent de

[1] *Lett.*, 9-23. — [2] *Ibid.*, 9-14. — [3] V. *Essais* de Montaigne, liv. 2, ch. 20. — — [4] *Hist.*, 1-1. — [5] *Ann.*, 11-11.

Rome quand mourut son beau-père Agricola[1]. Quelques-uns ont voulu qu'il fût banni, comme si Domitien devait punir le gendre parce qu'il redoutait le beau-père; d'autres l'ont supposé en mission politique, et non moins gratuitement. On sait plus sûrement que Tacite, consul subrogé sous Nerva (mais à ce titre les *Fastes* l'omettent), prononça sur les rostres l'éloge funèbre de ce Verginius Rufus si fameux pour avoir refusé deux fois l'empire, car il fallait un tel orateur à de telles vertus, selon Pline[2], et il échut à tous deux cette bonne fortune qu'un grand orateur eut à célébrer un grand homme. Après tout, le rôle social de Tacite ne correspond point à la hauteur de son génie, et il y a disproportion entre la médiocrité relative de son existence et l'immortelle grandeur de ses écrits.

Tandis que Strada qualifie Tacite d'épicurien[3], d'autres lui attribuent des sentiments stoïciens. C'est que les épicuriens et les stoïciens, on l'a vu, se touchent par leurs extrêmes, les uns et les autres ne sachant que faire de Dieu[4]. En sa qualité de Romain et de patricien, Tacite pensait comme la mère d'Agricola : qu'il ne faut pas plus se livrer à la philosophie qu'il ne convient à un Romain qui est sénateur[5]; et si ses goûts de lettré l'engagèrent sur ce point plus avant qu'on ne le permit à son beau-père, — plus exclusivement homme d'État et capitaine, — je n'en sens pas moins chez Tacite bien plus d'aspirations que de notions philosophiques. Ce qu'il y a de clair pour moi, quand je groupe les réflexions les plus métaphysiques de l'historien, c'est qu'il est sceptique; non de ce scepticisme qui méprise froidement tout dogmatisme, mais de ce scepticisme inquiet qu'on s'indigne d'avoir et qu'on ne peut vaincre lorsqu'on se partage entre une grande âme disposée à croire, et un grand esprit qui ne sait comment croire; quand on voudrait le vrai, et que les croyances accréditées sont dans le faux. Consultez les œuvres de Tacite, et vous y

[1] *Agricola*, 45. — [2] *Lett.*, 2-1. — [3] Voy. Amelot de la Houssaye, *Discours sur Tacite*, p. 18.

[4] « Di, si qua cœlo est pietas quæ talia curet, »
dira l'épicurien Virgile. (*Énéide*, liv. 2, v. 586.) Et Tacite, au sujet des prodiges qui suivirent le meurtre d'Agrippine, dira de même : « Quæ adeo sine cura deorum eveniebant, ut.... » (*Ann.*, 14-12)

[5] *Agricola*, 4.

trouverez deux choses : un sentiment de moralité aussi élevé qu'invariable, en même temps que des doctrines philosophiques aussi vaines que changeantes.

Parle-t-il de l'élévation si imprévue de Claude; il estime qu'en toutes choses il n'y a qu'une sorte de dérision du hasard[1], car à qui n'eût-on pas plutôt assigné l'empire qu'à ce prince que la fortune réservait pour ses desseins? S'agit-il des mœurs publiques régénérées par Vespasien; le monde pourrait bien être soumis, selon lui, à quelque mécanisme fatal, à je ne sais quelle rotation régulière qui fait que les mœurs changent, parmi nous, comme les saisons[2]. Que pense-t-il des horoscopes? Il rejette implicitement l'action des étoiles, puisqu'il hésite entre deux systèmes qui l'excluent : celui de la parfaite indifférence des dieux pour l'homme, dont le sort est invariablement fixé par le destin, et celui d'un certain libre arbitre de l'homme à choisir sa vie, choix duquel le bien ou le mal découlent indéfiniment comme d'un corollaire irrésistible, au point que, selon cette vague doctrine, nous ne serions libres un instant que pour mieux être contraints ensuite; libres sur quelques principes indéterminés, esclaves quant aux conséquences[3]. Mais s'agit-il de l'inexplicable faveur des tyrans tantôt pour les bons, tantôt pour les méchants? Il croit, soit à l'étoile de certains hommes[4], soit à leur prudente sagesse, supérieure aux périls. Tacite a rarement une doctrine unique; il n'adopte pas celles qu'il expose, et n'évite rien tant que d'affirmer; ou bien, s'il affirme, c'est pour se dédire ou se contredire. — Se prononce-t-il, par exemple, contre les Chaldéens, cette race trompeuse, si périlleuse aux grands, que Rome châtie, et dont elle ne peut se passer[5]? il n'en croit pas moins à l'art de la divination dans de certaines limites[6]. Le même Tacite, qui n'admet pas que les présages qui suivirent la mort d'Agrippine eussent quelque signification divine[7], puisque Néron continuait impunément ses crimes, s'en prend autant à la colère des dieux qu'aux fureurs des

[1] « Ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis observantur. » (*Ann.*, 3-18.)
[2] *Ibid.*, 3-55. — [3] *Ibid*, 6-22.
[4] « Fato et sorte nascendi. » (*Ibid.*, 4-20.)
[5] *Hist.*, 1-22.
[6] « Breve confinium artis. » (*Ann.*, 4-58.)
[7] *Ibid.*, 14-12.

hommes des guerres civiles dont Pharsale et Bedriac furent le théâtre[1]. Il n'entend rien au gouvernement de la Providence; à ce point de vue, il est de son temps. S'il en diffère, c'est par ce scepticisme supérieur qui ne lui permet pas d'épouser des folies. Il a trop de coup d'œil pour être systématique. A force de bon sens, Tacite est donc médiocre dans le surnaturel, ou plutôt il s'y sent aveugle; mais que de clairvoyance sur tout le reste! et si Dieu lui échappe, comme il connaît l'homme!

Si Tacite n'a pas d'idéal religieux, s'il n'a pas, soit sur l'essence, soit sur le rôle de la divinité, des croyances philosophiques de quelque valeur, on sent chez lui un profond respect du culte établi. Soit patriotisme, soit éducation, il adore ce que Rome adore; il accepte ce que les traditions consacrent : il croit que les dieux châtient les profanateurs des choses saintes; il déteste les innovations religieuses, les superstitions étrangères, spécialement les tendances judaïques ou chrétiennes, — on les confondait alors, — soit qu'elles lui paraissent indignes de l'homme (calomniées comme elles l'étaient[2]), soit que sa pénétration politique lui fasse sentir ce qu'elles renfermaient de subversif pour le paganisme, avec lequel elles furent incompatibles. Chez Tacite, le philosophe est presque athée, et le Romain presque pieux : on pourrait s'y méprendre sans une attention particulière; il y a beaucoup de distinctions de ce genre à faire sur son compte.

Néron se baigne-t-il dans la fontaine Marcia, « il souille ses eaux sacrées, il profane la religion du lieu en y lavant son corps; mais sa mauvaise santé, postérieure à ce sacrilége, prouva bien, dit Tacite, le courroux des dieux[3]. Quand, à Crémone, tout périssait dans les flammes qu'avaient allumées les Flaviens; le seul temple de Méphitis fut épargné, soit que le lieu, soit que sa divinité le protégeât, d'après Tacite[4]. Lorsqu'en Germanie les soldats révoltés de Drusus tremblent d'une éclipse qui leur fait craindre le courroux céleste, Tacite constate et l'ignorance de l'armée, qui ne comprend pas la cause physique de ce phénomène, et l'adresse

[1] « Eadem illos deûm ira, eadem hominum rabies, eadem scelerum causæ in discordiam egere » (*Hist.*, 2-38.)

[2] Tacite fait de Moïse un esprit fort qui enseigne à se passer des dieux (*Ibid.*, 5-3); et Quintilien fait du nom de Moïse un opprobre. (*De l'Instit. orat.*, 3-7.)

[3] *Ann.*, 14-22. — [4] *Hist.*, 3-72.

du général qui sait tourner à son profit cet heureux hasard[1] : mais si huit aigles volent devant l'armée de Germanicus, comme pour la guider à la victoire, Tacite redevient Romain pour ce présage, et il y applaudit comme son héros[2]. De même, si dans une terreur panique qui livre l'armée à l'ennemi, une seule légion résiste et ramène la victoire, ce n'est pas sans quelque faveur divine, selon Tacite obéissant aux instincts romains[3]. Germanicus meurt-il, Tacite s'en prend aux dieux de sa mort prématurée[4]; ce sont les dieux philosophiques de l'historien que Germanicus incrimine : mais quand Tacite fait ensevelir par le même Germanicus les restes des légions de Varus en Germanie, quel sentiment religieux respire dans la pieuse solennité de ces funérailles[5] ! Comme le Romain fait ici taire le philosophe !

On sent que ce n'est pas seulement Claude, mais le quindécemvir Tacite qui recommande, par l'organe de cet empereur, l'institut sacré des auspices et la science toute patricienne des Étrusques, si révérée dans les temps difficiles, si négligée dans la prospérité, tandis qu'on laissait prévaloir les superstitions étrangères[6].

Quand les Vitelliens brûlent le Capitole, Tacite s'en émeut profondément. « Rien de plus désastreux pour Rome, écrit-il. Nous n'avions pas un ennemi, nous étions en paix avec les dieux autant que nos mœurs le permettent, et c'est dans ce temps que le temple du plus grand des immortels, que nos ancêtres fondèrent solennellement comme un gage de la conquête du monde, que ni Porsenna, vainqueur, ni les Gaulois possesseurs de Rome, ne profanèrent; ce fut cet auguste sanctuaire que la fureur de nos chefs consuma[7] ! » C'est là de l'indignation vraie; c'est là le ton du patriotisme religieux. Mais je préfère comme expression de la foi de Tacite, — parce qu'il est pur de toute déclamation politique, — le récit qu'il nous fait de la consécration du sol du Capitole, quand Vespasien eut prescrit de le reconstruire. Ce tableau, purement religieux, puisqu'il repose sur le sentiment public qui en est l'unique objet, a je ne sais quelle majesté divine dont on sent que le peintre puise l'expression dans son âme.

[1] *Ann*, 1-28. — [2] *Ibid*, 3-17. — [3] *Hist.*, 4-78. — [4] *Ann.*, 2-71. — [5] *Ibid*, 1-31, 62. — [6] *Ibid.*, 11-15. — [7] *Hist.*, 3-72.

« Le 21 des kalendes de juillet, par un ciel serein, écrit-il, tout l'espace consacré au temple fut entouré de couronnes et de bandelettes. Des soldats qui portaient des noms heureux y entrèrent avec des rameaux propices. Les vestales, menant de jeunes garçons et de jeunes filles dont les pères et les mères vivaient encore, l'arrosèrent de l'eau des sources et des rivières. Alors, guidé par le pontife Élien, le préteur Helvidius purifia le sol en offrant un suovétaurile. Puis, posant sur un autel de gazon les entrailles, il pria Jupiter, Junon, Minerve et nos dieux tutélaires de seconder l'entreprise et d'accorder leur divin secours à l'érection d'un monument que leur vouait la piété des hommes. Enfin il toucha les bandelettes nouées aux câbles qui tenaient la première pierre. Soudain les autres magistrats, les prêtres, les sénateurs, les chevaliers et des flots de peuple, luttant de joie et d'efforts, traînent l'énorme bloc. On jette au hasard, dans les fondements, des pièces d'or et d'argent, et les prémices des métaux vierges tels qu'ils sont avant le contact du feu, les auspices ayant prescrit de n employer ni or ni pierre qu'eût déjà profanés un autre usage. On accrut la hauteur des murs, seul changement que permît la religion, et seule magnificence dont pût avoir manqué l'ancien temple[1]. » — Quelle immense et pieuse peinture en ce peu de lignes!

Au point de vue religieux, Tacite est triple; c'est un philosophe à doctrines confuses et contradictoires, répétant ce qu'il tient de son siècle, et flottant comme lui du pour au contre, selon les circonstances; c'est un Romain qui s'associe chaudement avec Rome au culte des dieux de l'empire; c'est un grand cœur dont les instincts l'emportent, comme chez Marc-Aurèle, sur les dogmes de convention que prétend lui infliger la philosophie. Vous trouverez partout chez Tacite, à côté d'un dogmatisme faux et mobile[2], l'applaudissement perpétuel du bien. Vous le sentez travaillé, jusqu'au tourment, du besoin de trouver sur la terre la sanction du juste, le prix de la vertu. Voyez, par exemple, combien, dans la péroraison d'Agricola, les fausses doctrines du matérialisme panthéiste sont dominées par le sentiment de l'immortalité, qui déborde en quelque sorte du cœur de l'écrivain. Analysez ce fameux

[1] *Hist*, 4-53.
[2] Il n'en a même pas de personnel.

morceau; quelle vaine doctrine! Que l'âme privilégiée d'Agricola ne s'éteigne pas, selon la pensée stoïcienne[1]; qu'importe cette survivance aux âmes périssables d'humbles femmes comme l'épouse et la fille du grand capitaine? Ne périront-elles pas tout entières? Leur mari, leur père leur est donc ravi à jamais! Consolez leur désespoir avec un tel dogme! et pourtant Tacite émeut, et, je ne sais comment, il met un baume dans le cœur. Pourquoi? sinon parce qu'il rachète par le spiritualisme du sentiment le matérialisme du dogme, et qu'il substitue son âme à ses principes? En voulez-vous la preuve, lisez toute une consolation de Sénèque[2]; elle vous consolera moins que deux pages de Tacite.

Si l'on en juge par la comparaison de sa vie avec ses écrits, Tacite eut plus d'audace dans l'esprit que dans le caractère. On se fait une étrange illusion quand on attribue les réticences de Tacite et le mystère de son style à la tyrannie des empereurs, qui oppressait la pensée comme la plume de l'écrivain[3]. Tacite n'écrivit les ouvrages que nous connaissons que sous des gouvernements libres, ceux de Nerva et de Trajan[4], si bien que quand ces deux empereurs respectaient encore en Domitien assassiné l'autorité impériale qu'il avait exercée, et qu'ils maintenaient ses actes avec cet esprit de déférence que les souverains se doivent entre eux dans leur intérêt respectif comme dans celui du pouvoir, Tacite déchirait l'empereur assassiné dans cet éloge de son beau père qui n'est que la satire de Domitien. Muet pendant les quinze années du règne de l'empereur[5], il invectivait contre ce règne après sa chute. Quoi de plus grave que son accusation contre ce prince d'avoir empoisonné Agricola, qui aurait eu la bassesse de l'instituer son héritier malgré ce crime? L'accusation n'est qu'insinuée, objectera-t-on. Elle n'en est que pire, répondrai-je, puisqu'une insinuation n'est qu'une accusation sans preuve, mais assez perfide pour se faire accepter sans fondement. Et sur quoi Tacite

[1] *Agricola*, 46.

[2] Celle à Polybe, si vous voulez.

[3] L'historien juif Josèphe, une sorte de captif romain, dit assez librement sa pensée sur les proconsuls romains et sur Caligula. Or, il vécut autant que Domitien son bienfaiteur. (Voir la fin de son *Autobiographie*.)

[4] *Agricola* est son début dans le genre historique, et il y parle de son langage peu exercé : « Rudi et incondita voce. » (*Agricola*, 3.)

[5] *Ibid.*.

insiste-t-il? Sur ce que la gloire (assez mesquine) d'Agricola effrayait Domitien; comme si la modestie, la prudence, la sage résignation du général ne désarmaient pas le prince[1] d'après Tacite? Non-seulement Tacite l'affirme, mais il propose l'exemple de son beau-père comme le meilleur à suivre avec les tyrans. — Quel autre indice du crime? Domitien expédia des exprès pour s'informer, dit Tacite[2], de la santé d'Agricola; il se réjouit d'être inscrit dans le testament du moribond. — On croit rêver en présence d'une telle logique. Que n'eût-on pu dire si Domitien ne se fût pas intéressé à l'agonie de son général? C'est alors que sa sécheresse eût prêté matière aux soupçons. Qui ne sait d'ailleurs que la mention du prince sur un testament particulier était un hommage affectueux auquel les meilleurs, comme les pires, se montraient sensibles? Qui ne sent que, s'il y eut des Romains assez énergiques pour outrager le prince dans leur testament[3], le silence au moins d'Agricola pour un empereur suspect était un devoir. L'inutile cruauté de l'empereur et la bassesse du mourant, c'est là ce qu'exigerait le soupçon de Tacite; et comment supposer que ce soupçon ne coutât pas moins à son esprit qu'à son cœur, s'il n'eût cédé à l'entraînement patricien contre le prince! s'il n'eût voulu se poser en victime de celui dont sa maison n'avait pas à se plaindre! s'il n'eût voulu, sachons le dire, s'excuser auprès du parti victorieux, des faveurs de l'empereur mort[4]!

Tacite nous dit lui-même que Vespasien commença sa fortune, que Titus l'accrut, que Domitien y mit le comble[5]. Il faut bien qu'il l'avoue, on ne cache pas à son gré les bienfaits du souverain; la confession de Tacite n'apprit rien à ses contemporains : il est vrai que cette confession n'est qu'un artifice pour une rétractation. Il stigmatise le prince, en effet, et en quels traits ineffa-

[1] « Moderatione prudentiaque Agricolæ leniebatur; » (*Agricola*, 42.)

[2] *Ibid.* — [3] Fulcinius Trio, *Ann.*, 6-38; Pétrone, *ibid.*, 16-19.

[4] Quand il dit : « Ce furent nos mains qui traînèrent Helvidius en prison » (*Agricola*, 45), c'est bien de lui qu'il parle, comme de tous les adhérents du prince. Quand il dit que « les plus généreux tombèrent sous la cruauté de l'empereur » (*Ibid.*, 3), ce sont les plus fiers des opposants qu'il désigne. Il a ses raisons pour nuancer l'éloge ou le blâme. Tout s'explique quand on lit Tacite au vrai point de vue.

[5] Josèphe s'exprime de même sur Domitien; seulement, il se montre plus reconnaissant. (Fin de son *Autobiographie*.)

çables! La postérité qui les connaît, n'en oubliera pas l'inconvenance. Tacite se tut quand les souffrances de la liberté lui commandaient de parler; il parla quand le sentiment de la gratitude lui prescrivait de se taire; il insulta, mort, celui qu'il adulait vivant, car ce n'était pas Domitien, si Tacite ne le dénigre pas, qui eût comblé de faveurs quelqu'un qui n'eût pas flatté son pouvoir et amnistié ses cruautés. Tacite fut donc, à quelques égards, le complice du gouvernement qu'il flétrit, et la postérité lui reprochera soit sa complicité, soit sa flétrissure. Tacite ne saurait se laver de la bienveillance de Domitien, même en l'outrageant; il a beau dire, il reste coupable de l'avoir calomnié ou de l'avoir servi. Tranchons le mot, Tacite a eu peur du prince et de ses assassins : cette double faiblesse explique ses complaisances comme ses dénigrements; c'est que son esprit fut plus grand que son caractère. Je laisserai les partis le travestir pour l'admirer; je montrerai ce qu'il fut, un peu différent de ce qu'on veut qu'il soit; je n'aurai besoin ni de lui chercher des crimes, ni de lui créer des vertus : car je sais que si son cœur fut faible[1], son esprit fut très-honnête. A cela près, la vérité ne le rabaissera pas; mais celui qui fut ingrat par respect pour la vérité n'a pas droit qu'on mente en sa faveur par respect pour le convenu.

Le sentiment de l'honneur existait dans les armées romaines; on le sent très-peu dans la vie civile des anciens. Ce sentiment né, chez nous, de l'instinct barbare tourné en chevalerie par l'intervention des femmes, raffiné et mis en maximes par notre esprit social, produit des effets inconnus de l'antiquité. Nous nous préoccupons moins qu'elle, peut-être, du juste et de l'utile; nous songeons davantage à ce qui est honorable; et l'honneur, qui supplée parmi nous la vertu, nous donne des susceptibilités qui excluent certaines bassesses. Comme chrétiens, nous avons une fierté moins âpre que les anciens, mais nous ne rampons pas comme eux. Si Tacite avait connu comme nous l'honneur, il se fût tu sur Domitien.

Il me semble impossible de bien juger Tacite si on ne décompose sa personnalité. Il y a dans Tacite, le Romain, le patricien,

[1] Si je lui attribue ci-dessus un grand cœur, c'est qu'on peut avoir de très-beaux sentiments et peu de fermeté. Le mot *cœur*, comme tant d'autres, a plus d'un sens.

l'homme de sens, le philosophe, l'artiste, le stoïcien, l'historien, le rhéteur, et chacun de ces divers personnages tient la plume dans ses œuvres. Comme Romain, Tacite est pour les vieilles gloires, les vieilles libertés, les vieilles mœurs romaines contre tout ce que le temps a innové à leur détriment : il hait le barbare[1] et l'étranger[2]; il se prononce presque toujours contre l'influence grecque[3]. Comme patricien, il a quelquefois un faux libéralisme qui le fait pencher vers l'opposition contre les empereurs; c'est ainsi qu'il est partial pour Germanicus contre Tibère, pour Britannicus contre Claude[4], pour Sénèque ou Thraséas contre Néron, pour Helvidius contre les amis de l'empereur. Chez Tacite, l'homme judicieux se méprend peu sur le vrai sens des choses : les illusions de l'utopie ou de l'ambition ne sauraient fausser son coup d'œil; l'homme sensé n'épouse ni les espérances impossibles, ni les présomptions impuissantes, et Tacite est le plus souvent ce que nous nommerions un parfait conservateur. Si le philosophe s'égare dans une mauvaise doctrine, l'homme de sens se remet promptement dans le droit chemin. De même, si le rhéteur, le patricien, le stoïcien passionnent en lui l'écrivain pour l'attitude théâtrale et rogue soit de Thraséas, soit de Sénèque, et lui font idéaliser les belles morts où ses deux héros ne sont rien moins que des martyrs de leur austère vertu, l'historien, dans sa haute impartialité, nous apprend ce qui accuse ces deux personnages, et il est difficile de ne pas voir dans Thraséas un brouillon, et dans Sénèque un conjuré. C'est sans doute le vieux Romain qui maudit Arminius et Civilis; mais c'est l'artiste qui chante et les héros germains et la Germanie[5]. Enfin Tacite a, comme Pascal, un fond de tristesse et d'impressionnabilité qui lui fait rechercher les tableaux émouvants et sombres, et ses écrits doivent se ressentir des préférences, comme de l'excès de son tempérament.

C'est à cause de cette complexité de Tacite, c'est parce que son génie sait tout refléter dans sa plus vive expression, que tous les

[1] *Germanie*, 33; *Hist.*, 3-18, 4-13.

[2] Les Juifs, les Parthes.

[3] « Les Grecs n'admirent qu'eux-mêmes » (*Ann.*, 2-88); « ils sont adulateurs » (*Ibid.*, 2-53, 6-18); « ils sont crédules et versatiles » (*Ibid.*, 5-10); « ils sont mous et licencieux » (*Hist.*, 3-47).

[4] *Ann.*, 12-25. — [5] Voir *ibid.*, 3-8; et toute l'épopée des guerres germaniques.—

partis peuvent le revendiquer. Si chacun veut être exclusif, il en fera facilement son apôtre. Les démagogues peuvent l'honorer parce qu'il flétrit les tyrans; les tyrans pourraient le prôner parce qu'il flétrit les démagogues. Son génie universel répond à tout ce qu'on lui demande, et c'est ce qui fait que tant d'esprits divers l'ont goûté : mais de même qu'Homère n'est pas en même temps Achille et Thersite, Tacite n'est pas davantage Germanicus et Narcisse. Personne ne trouva mieux que lui le dernier mot des partis et des situations, car personne ne connut mieux le cœur humain, quels que soient ses déguisements. Cela n'empêche pas qu'on ne discerne clairement quel est l'esprit politique de Tacite; et si on le cherche sans préjugé, on le trouvera sans peine et presque sans voile.

Si Tacite a des aspirations stoïciennes, son esprit n'a rien de l'absolu stoïcien. A cet égard, Tacite a les rapports les plus étroits avec Juvénal. Tous deux unissent la sagesse de l'esprit à la force; ils ne les séparent presque jamais. Tacite fait profession de modération, si je peux le dire. Il loue Agricola d'avoir corrigé sa philosophie par l'expérience, et « appris, de la science, la mesure dans le bien même [1]. » Les vrais stoïciens étaient moins raisonnables. Tacite juge-t-il le préfet de Rome, Pison, qui avait vieilli dans les honneurs et dans l'amitié de Tibère; il vante surtout son esprit conciliant [2]. Juge-t-il à sa mort, Marcus Lépide, autre patricien qu'estimait hautement le même empereur; il lui fait honneur d'avoir su éviter, avec le prince, et la basse complaisance et l'arrogance [3]. Lui, l'ardent et généreux partisan de Germanicus, il sait blâmer, au besoin, l'importune fierté de sa veuve [4]; admirateur de Thrasèas, il caractérise son opposition comme stérile et mesquine [5]; peintre flatteur d'Helvidius, il n'omet pas ce trait caractéristique du stoïcien « qu'il aimait trop soit le bruit, soit la gloire, cette dernière passion du sage [6]; » aussi loue-t-il Agricola de n'avoir eu ni cette roideur, ni cette fastueuse indépendance qui provoquent la renommée et la mort [7]; et c'est bien en son nom

[1] *Agricola*, 4. — [2] *Ann.*, 6-10.
[3] « Inter abruptam contumaciam et informe obsequium. » (*Ibid.*, 4-20.)
[4] « Æqui impatiens, dominandi avida. » (*Ibid.*, 6-25.)
[5] *Ibid.*, 13-19. Voir encore *ibid.*, 16-21 et suiv. — [6] *Hist.*, 4-6. — [7] *Agricola*, 42.

personnel qu'il dit à ceux qui fatiguent Rome et les Césars de leur orgueil : « Sachent donc ceux qui n'admirent que les extrêmes qu'on peut, même sous un mauvais prince, être un grand homme, et qu'en alliant au mérite et au courage une sage réserve, on ne s'illustre pas moins que quand, à travers des périls sans fruit pour l'État, on ne brille que par une mort ambitieuse[1]. » Si les grands de Rome, si les stoïciens surtout, eussent pratiqué cette modération, je doute que les Césars eussent exercé leurs cruautés : Rome en eût été plus heureuse, il est vrai ; mais les stoïciens seraient moins fameux.

J'ai dit ailleurs quel eût dû être le programme de l'empire d'après le sénat[2]; Tacite trace dans le discours de Galba, quand il adopte Pison, les conditions du pouvoir d'après les Césars[3] : « Le colosse de l'empire romain n'est plus possible, selon Galba, sans l'administration d'un seul qui le ranime en harmonisant toutes ses parties. L'empire fut d'abord l'héritage d'une famille, et cette famille s'était imposée ; ce sera comme une compensation de la liberté que de pouvoir élire ses princes : les Césars éteints, l'adoption permettra le choix des plus dignes; on ne perdra pas de vue que les Romains ne supporteraient ni toute la liberté, ni toute la servitude. » Ce peu de mots justifie la nécessité des Césars pour Rome, en même temps que les précautions que Rome exige des Césars. Les Césars, qui voulurent plus que le raisonnable, tombèrent ; les mécontents, qui tentèrent plus que le possible, se perdirent. Tacite a posé nettement ces limites respectives entre les Césars et Rome.

Il les posera de même entre Rome et l'univers. Quand, après la mort de Néron, les Gaulois s'unissent à la Germanie pour secouer le joug romain tandis que l'empire est sans maître; quand les auteurs du soulèvement accusent la tyrannie romaine : « Les Gaules avaient ses tyrans avant notre conquête, dit Céréalis aux révoltés; s'il vous faut la paix pour être prospères, il faut des impôts à Rome pour que ses soldats vous donnent la paix : il y eut toujours des vices partout où il y a des hommes, mais le mal n'est

[1] « Sciant qui », etc. *Agricola*, 42.
[2] Voir mon étude sur le *Sénat*.
[3] *Hist.*, 1-15, 16.

pas éternel; et des temps heureux succèdent à des temps misérables. Les sujets de l'empire des Gaules éprouveraient les mêmes vicissitudes que les sujets de Rome; mais que deviendrait l'univers sans les Romains? Où en serait le monde sans cet empire, sans cette civilisation, fruit de huit cents années de bonheur et de sagesse[1]? » — Quel bon sens dans les plus hautes vérités sociales! Quel excellent et grand esprit que celui qui les formule avec une concision si décisive! Tel est le droit de Rome sur l'univers; tel est, pour l'univers, le besoin de Rome. Après tout, quand Rome exerce le pouvoir, c'est dans un but équitable[2]; elle ne tient pas aux vanités de la suprématie; elle cède les apparences de la souveraineté en faveur de la réalité qu'on lui accorde[3]; elle ne veut pas humilier, mais soumettre; quand elle combat les superbes, elle n'entend pas les imiter; elle punit l'orgueil, elle pardonne à la faiblesse[4].

Aussi, comme toute la fierté romaine s'exhale et souffre en Tacite au récit des légions qui se sont livrées aux barbares, quoique pressées par les dernières extrémités d'un siége[5], tant il était de règle qu'un Romain devait plutôt mourir que s'avilir! tant il semblait monstrueux à Rome que l'étranger commandât à des Romains! « La seizième légion et les auxiliaires qui s'étaient soumis avec elle, dit Tacite, durent passer de Novesium à Trèves, et on fixa le jour de leur départ. Diverses préoccupations remplirent cet intervalle. Les lâches redoutaient l'exemple de Vétéra[6]; les braves se demandaient, la rougeur au front, quelle allait être cette marche? Qui la conduirait? Ils étaient à la merci de ceux qu'ils avaient rendus maîtres de leur vie et de leur mort. — D'autres, dans leur bassesse, serraient autour de leur corps leur argent et leurs objets les plus précieux. Quelques-uns se préparaient et s'armaient comme pour combattre. Au milieu de cette anxiété,

[1] *Hist.*, 4-74.

[2] « Urbem quam victi victoresque eodem jure obtinemus, amate et colite. » (*Ibid.*, 4-74.)

[3] « Apud quos vis imperii valet, inania transmittuntur. » (*Ann.*, 15-31.)

[4] « Tu regere imperio populos Romane memento....
Parcere subjectis et debellare superbos. » (Virg., *Énéide*, 6, v. 852.)

[5] *Hist.*, 4-60.

[6] Le massacre des capitulés. (*Ibid.*)

vint l'heure du départ, plus triste que l'attente. Dans leur camp, leur dégradation se dissimulait; la plaine et le grand jour en révélèrent toute l'étendue. Les images de nos empereurs arrachées, nos drapeaux dénudés rencontraient partout les brillants étendards des Gaulois. Nos troupes marchaient en silence; on eût dit de longues funérailles. Sanctus les conduisait : il était stupide, borgne, d'un visage atroce. Une légion, désertant le camp de Bonn pour les rejoindre, accrut l'opprobre[1]. »

On ne s'étonnera pas qu'après de pareils exemples les barbares effrayent Tacite, et que son patriotisme, applaudissant au massacre de soixante mille d'entre eux par eux-mêmes, et, comme pour le plaisir de Rome, s'écrie : « Puisse à défaut d'amour pour nous s'éterniser chez ces peuples cette haine d'eux-mêmes! Pour un empire que pressent ses destinées, tout ce que peut de mieux la fortune, c'est d'en diviser les ennemis[2]! »

Revenons à Rome. Polybe nous apprend que la monarchie, l'aristocratie et la démocratie se disputaient si parfaitement le gouvernement romain qu'on n'eût su dire laquelle des trois l'emportait sur les deux autres[3]. Il est étonnant que Tacite n'ait pas saisi cette combinaison, et qu'il écrive qu'on peut plutôt souhaiter que voir un gouvernement où ces trois éléments se pondèrent[4]. C'était pourtant le gouvernement presque éternel de son pays, à cela près que l'élément monarchique prédomina sous les rois et les empereurs. Ses préventions patriciennes ne l'auraient-elles pas trompé sur ce point?

Cependant Tacite est très-libéral; par ses regrets, il appartiendrait au vieux parti républicain. Il célèbre la fermeté de Junie, cette nièce de Caton, qui, nommant dans son testament presque tous les grands de Rome, omit volontairement l'empereur, comme pour paraître l'exhéréder[5] : il nous passionne pour ces grandes images de Brutus et de Cassius qui brillaient d'autant mieux aux

[1] *Hist.*, 4-62. — [2] *Germanie*, 33.

[3] « Les trois sortes de gouvernement dont j'ai parlé composaient la république romaine; et toutes étaient tellement balancées l'une par l'autre, que personne, même parmi les Romains, ne pouvait assurer sans crainte de se tromper si le gouvernement y était aristocratique, démocratique ou monarchique. (Liv. 6, fragm. 4.)

[4] *Ann.*, 4-33.

[5] Ce qui fut populaire : « civiliter acceptum. » (*Ibid.*, 3-76.)

obsèques de Junie qu'elles n'y parurent pas[1]. Il écrit dans cette fameuse défense de Cremutius Cordus une forte déclaration de droits en faveur de la presse et de l'opinion publique[2] : il se prononce avec Tibère pour le système répressif contre le système préventif, quant aux délits. Un sénateur ayant proposé de laisser au prince, dans l'intérêt des alliés, le choix des proconsuls d'après leurs antécédents (car, disait l'opinant, mieux valait prévenir les délits que les réprimer), et Tibère ayant répondu que les lois ne devaient punir que les actes, parce que les possibilités n'existaient pas; que c'était la tradition de Rome que le délit précédât la peine; que les princes avaient toujours assez de pouvoir, et que la politique corrompait la justice en s'y mêlant, Tacite applaudit à ce civisme de Tibère, d'autant plus goûté, dit-il, qu'il était plus rare[3]. — Mais Tacite n'est pas toujours juste pour Tibère, car peu de princes furent plus Romains que cet empereur.

Le libéralisme de Tacite n'est pas la haine systématique du souverain quel qu'il soit. Il sait louer Auguste, Tibère, Claude, Néron même; il s'émeut en faveur de la famille impériale; il intéresse notre âme aux joies comme aux chagrins des Germanicus, des Drusus, des Britannicus; il se range du côté des opprimés; il ne les dédaigne pas; il les outrage encore moins parce qu'ils sont princes. Quand le sénat eut admis les villes d'Asie à dédier un temple collectif à Tibère, à Livie, au sénat même, Néron, fils de Germanicus, chargé de remercier le sénat, en fut accueilli avec bonheur. « Ce rejeton de Germanicus en était le vivant souvenir; on aimait à le voir et à l'entendre, écrit Tacite; sa beauté modeste, mais digne de sa haute fortune, touchait d'autant plus que le jeune prince avait pour ennemi Séjan[4]. » Tacite aime évidemment celui dont il parle en ces termes, et je ne prends qu'un exemple entre plusieurs.

Pour être libéral, Tacite ne se croit pas obligé d'être un rebelle, et personne n'a mieux connu les révolutionnaires. Qu'il haïsse et châtie les tyrans, je le veux bien; c'est pour cela qu'il flétrit les perturbateurs de tous les régimes, s'il suffit pour les flétrir de les peindre. Empereurs révolutionnaires, généraux, soldats, sénat,

[1] *Ann.* 3-76. — [2] *Ibid.*, 4-35. — [3] *Ibid.*, 3-69. — [4] *Ibid.*, 4-15.

peuple, révolutionnaires romains ou barbares, agitateurs de tout ordre, de toute condition, de tout pays, il les comprend, il les saisit, il leur donne des traits tels qu'il suffit de les avoir vus dans Tacite pour les reconnaître en tout temps. Les portraits sont achevés; ils respirent le désordre et le crime, la fraude ou l'audace; ils sont teints de sang, et le peintre est digne de ses modèles.

Othon, par exemple, est de ceux qui n'attendent rien de la paix et que sa position pousse au désordre: son faste serait onéreux à un prince même; sa pénurie fatiguerait un simple particulier. Les époques de transition se prêtent aux coups de main; point d'hésitations quand l'audace est moins funeste que l'inaction. L'honnête homme et le coupable étant également mortels, ne vaut-il pas mieux mériter la mort[1], c'est-à-dire utiliser sa vie dans un grand risque? Voilà le perturbateur de haute condition : Tacite nous dit son mobile et ses calculs. Ses moyens, ce sont les promesses, l'argent ou divers artifices, suivant l'état des esprits : les principaux chefs, par exemple, se croient suspects, parce que Nymphidius les a bien traités; la troupe est mécontente de l'ajournement du donatif si souvent promis; plusieurs regrettent la licence que permettait Néron; tous craignaient de grands changements dans l'armée. Chacun est remué par la prise qu'il offre au séducteur[2]. Aussi, le moment venu, vingt-trois soldats proclament Othon empereur; un même nombre s'unit aux premiers pendant qu'on le porte au camp; quelques secrets complices, quelques spectateurs abasourdis, les cris des partisans du complot mêlés au silence de ceux qui attendent l'événement pour se prononcer[3]; enfin, une telle disposition générale que, ce qu'une poignée d'hommes entreprend, un plus grand nombre le souhaite, tandis que tous le souffrent[4], tout cela consomme l'œuvre : et c'est ainsi que deux manipulaires, ses premiers auteurs, donnent l'empire romain[5]. C'est là le tableau de bien des tentatives du même ordre. On remarquera qu'elles n'étaient pas plus illégitimes d'Othon contre

[1] *Hist.*, 1-21.
[2] *Ibid.*, 1-25. — Mucien procédera de même : « tribuni centurionesque et vulgus militum, industria, licentia, per virtutes, per voluptates, ut cuique ingenium, adsciscebantur. » (*Ibid.*, 2-5.)
[3] *Hist.*, 1-17. — [4] *Ibid.*, 1-27. — [5] *Ibid.*, 1-25.

Galba, que de Vitellius contre Othon ou Vespasien. L'empire était vacant; il appartenait au plus adroit ou au plus fort : les Romains n'avaient plus à choisir, mais à subir un maître; on ne les consultait pas, on se contentait de les subjuguer.

Un coup de main qui réussit ne manque jamais de partisans; mais que de bassesses, que d'hypocrisies, que de démoralisation, que d'événements il engendre! « Vous eussiez dit un autre sénat, un autre peuple, s'écrie Tacite; on se ruait vers le camp; c'était à qui s'y rendrait le premier; personne n'eût voulu venir le second; on accusait Galba, on vantait le bon sens du soldat, on baisait avec transport les mains d'Othon; plus la démonstration était menteuse, plus on l'exagérait [1]. » Et où en était-on? A posséder une ombre de maître, à posséder un prince précaire [2], sans autorité personnelle; un prince qui pouvait commander le crime, non l'empêcher [3]; un empereur servile, pour régner [4], et aussi tremblant qu'il se faisait craindre [5].

Tel est le vice général de la situation; mais que de maux partiels découlent de ce vice radical! La fidélité au malheur et au serment punie comme un crime, le meurtre prémédité dans l'intérêt du pillage, chaque homme de bien menacé dans son foyer [6], les magistrats obligés de se disperser dans Rome [7] et de se cacher chez leurs plus obscurs clients, les meilleurs généraux suspects [8], les soldats plus maîtres de la direction militaire que les généraux ou l'empereur, les chefs obligés de se faire les complices des masses pour les conduire [9], Othon lui-même dépendant du plus infime de ses sujets [10]; enfin, et comme résumé de ces plaies partielles, une contagion totale infectant la société romaine; de vaines espérances d'avenir infatuant des multitudes d'esprits légers, et ceux qui s'étaient ruinés pendant la paix, et ceux que réjouissent les maux publics, et ceux qui n'ont de sécurité que dans les bouleversements [11] : c'est le tableau, très-réduit, des souffrances de Rome sous Othon.

[1] *Hist.* 1-45. — [2] *Ibid.*, 1-83. — [3] *Ibid.*, 1-45. — [4] *Ibid.*, 1-36. — [5] *Ibid.*, 1-81. — [6] *Ibid.*, 1-45. — [7] *Ibid.*, 1-81.

[8] « Omnia ducum facta prave æstimantibus. » (*Ibid.*, 2-23.

[9] *Ibid.*, 2-18.

[10] « Humillimo cuique credulus, bonos metuens, trepidabat. » (*Ibid.*, 2-23.)

[11] « Per incerta tutissimi. » (*Ibid.*, 1-88.)

Tacite refait ce tableau pour Vitellius, et, à quelques égards, pour Vespasien; c'est le même fond, mais les touches sont inépuisables; on dirait qu'à mesure que son pinceau s'exerce, il se fortifie. C'est assez caractériser Vitellius que de dire « que c'était un des admirateurs de Néron; qu'il suivait l'empereur partout où il chantait, non par nécessité comme certains honnêtes gens, mais comme gourmand et parasite[1]. » Ses généraux paraissent dignes du prince; Valens tue Fontéius pour s'emparer de son armée[2]. Vainqueur à Bédriac, il livre tellement l'Italie à ses troupes qu'elle ne connaît que le pillage et le viol; que les Vitelliens n'y respectent rien; qu'ils se vendent au crime quand ils ne le commettent point pour leur compte, et que la province souffre plus d'une pareille paix que de la guerre[3]. On ne sait pourtant lequel est le pire de Valens ou de Cécina : si l'un est plus vénal[4], l'autre est plus sanguinaire[5]; si le premier est plus immoral[6], l'autre est plus perfide, car il vit de trahisons[7]. L'ambition et la dépravation les égalent; ils sont à la hauteur des temps, et des ambitieux qui se les disputent. Les soldats vaudraient mieux que leurs chefs s'ils savaient leur obéir, mais ils sont encore plus séditieux que braves[8]; et les chefs, qui n'ignorent pas que, dans les guerres civiles, la troupe a plus d'empire que le général[9], ne savent comment s'imposer; si bien que ce que Tacite dit des généraux et des soldats d'Othon, qu'ils se dégoûtaient les uns des autres[10], n'est pas moins vrai des troupes de Vitellius.

Or, la troupe devait l'emporter sur ses officiers auprès du prince. Comme le peuple romain ne comptait presque plus, c'était la troupe qui en faisait l'office, parce qu'elle en sortait[11] et qu'elle en était l'image; mais c'est sous cette forme qu'il fallait le plus s'en défier, parce qu'elle était le plus dévoyée. On la voyait alors, aussi inquiète qu'ardente, faire trembler Rome de ses soupçons, de ses inquisitions, de ses exigences, de ses violences suspendues

[1] *Hist.*, 2-71. — [2] *Ibid.*, 1-7. — [3] *Ibid.*, 2-56. — [4] *Ibid.*, 1-66. — [5] *Ibid.*, 1-67. — [6] *Ibid.*, 1-61, 2-40.

[7] « Prodito Galba vilem... pervertisse ipsum Vitellium. » (*Ibid.*, 2-101)

[8] *Ibid.*, 2-27. — [9] *Ibid.*, 2-29.

[10] « Læto milite ad mutationem ducum, et ducibus ob crebras seditiones tam in festam militiam adspernantibus. » (*Ibid.*, 2-36.)

[11] *Ibid.*, 1-74.

comme un glaive sur toutes les familles[1]; et pourtant, on ne peut s'empêcher de le reconnaître, la troupe seule se signala par sa fidélité pour les empereurs. Tandis que les généraux trahissaient ou se vantaient de trahir tous leurs maîtres[2], la troupe mourait pour ceux qu'elle s'était donnés. Ce fut un incroyable dévouement que celui des soldats d'Othon et de Vitellius; je l'appellerais sublime, s'il n'avait été surtout erroné, et s'il ne fallait pas moins blâmer que louer une armée plus amoureuse de Vitellius ou d'Othon que de Trajan ou de Marc-Aurèle.

Au reste, ce qu'on appelait le peuple, et ce qui n'était plus que la foule ou même la plèbe romaine, montrait moins de vertus. Elle applaudissait aussi vivement que vainement à l'élévation ou à la chute des empereurs[3]. Toujours versatile, elle insultait le maître tombé dont elle avait adoré la puissance, et le supplice de son idole n'était qu'un spectacle ou qu'un amusement de plus pour elle[4]. Othon, Galba, Vitellius l'avaient amusée de leurs fêtes, et elle s'amusa de leur mort[5]; on vit même la plèbe romaine applaudir dans les rues de Rome aux coups mortels que se portaient les Vitelliens et les Flaviens, comme elle eût claqué les gladiateurs au cirque; et sa cruelle volupté, sa joie furieuse à cet aspect sont une des plus terribles pages de Tacite[6].

Mais telle est la dépravation révolutionnaire, que le sénat se montre plus vil[7] que le peuple n'est féroce; moins excusable que le peuple, puisqu'il représentait plus Rome, et qu'en s'abaissant il abaissait la majesté publique[8].

La cause de Vespasien n'étant ni meilleure, ni pire que celle de ses concurrents, et la situation générale étant la même, on voit ses progrès se faire avec plus de bonheur, mais par les mêmes voies, à travers les mêmes obstacles. Ses troupes commandent plus à leurs généraux que ses généraux à leurs troupes[9] : ni ses

[1] *Hist.*, 4-1.

[2] Paullinus et Proculus se donnèrent auprès de Vitellius le mérite d'une trahison : « proditionem ultro imputabant. » (*Ibid.*, 2-60.) — Cécina trahit Galba et Vitellius. (*Ibid.*, 2-101). — Hordéonius donne à ses troupes, au nom de Vespasien, l'argent qu'il avait reçu de Vitellius. (*Ibid.*, 4-36.)

[3] « Nec metu aut amore, sed ex libidine servitii. » (*Ibid.*, 1-90.)

[4] *Ibid.*, 1-32. — [5] V. pour Galba, *ibid.*, 1-40 et suiv.; pour Othon, *ibid.*, 2-45; pour Vitellius, *ibid.*, 3-85. — [6] *Ibid.*, 3-83. — [7] *Ibid.*, 1-35, 45, 88; surtout ch. 86. — [8] *Ibid.*, 1-90. — [9] *Ibid.*, 3-49.

ministres, ni ses généraux ne sont plus honnêtes que ceux qu'ils combattent. Mucien n'est qu'un adroit hypocrite assez mal famé d'ailleurs[1]; Antonius Primus était un faussaire avant d'être un capitaine[2]; Arrius Varus avait trahi Corbulon[3]; Vespasien avait besoin de régner, pour se réhabiliter[4]; Titus n'était connu que par des vices[5]; Domitien n'annonçait qu'une impatiente et téméraire importance qui le poussait à supplanter son père même, projet trop fou pour être dangereux, mais assez tenté pour être coupable[6]. Enfin le sénat, le peuple, les grands comme les petits sont les mêmes; ils offrent toujours le même spectacle : c'est toujours le même mensonge d'attitude que dictent la même peur, la même ambition, le même amour ou le même oubli de soi-même; c'est toujours la même Rome, prompte à la même servitude[7].

Et que d'incidents significatifs parmi ces faits principaux ! La jalousie des favoris presque aussi funeste à leurs maîtres que leurs rapines[8]; ces rapines plus fatales à Rome que la guerre; cette incessante curée des parvenus qui n'approchent du pouvoir que pour le souiller, en le dépouillant[9]; ces habiles qui font de la clémence un calcul pour eux-mêmes, et qui ne sont humains que par peur de l'avenir[10]; ces traîtres qui ne quittent un masque que pour en prendre un autre[11], et qui se croient peut-être honnêtes gens s'ils sont décemment perfides[12]; ces corrompus à qui leur opulence tient lieu d'innocence, qui ressemblent trop aux victorieux pour en souffrir, et que leur immoralité protége autant que la vertu leur serait mortelle[13]; ces villes rivales qui se dénoncent pour mieux se nuire, et présentent, comme une religion politique, leurs haines privées[14]; enfin, tel prétendant, ou supposé tel, qu'on égorge dans un cabaret pour en débarrasser l'empereur sans en souiller sa justice, quoiqu'on réussisse moins qu'on ne

[1] *Hist.*, 1-10. — Et ailleurs (2-95) Tacite le range parmi les Asiaticus et les Icelus.
[2] *Ann.*, 14-40. — [3] *Hist.*, 3-6. — [4] *Ibid.*, 1-50.
[5] « Ipsi Tito Roma et opes voluptatesque, ante oculos. » (*Ibid.*, 5-11.) — Suétone (*Vie de Titus*, 6, 7) en fait un autre Néron.
[6] *Hist.*, 4-51. Voir aussi *ibid.*, 4-2, 52; *Agricola*, 7.
[7] « Civitas pavida et servitio parata. » (*Hist.*, 4-2.)
[8] *Ibid.*, 1-33. — [9] *Ibid.*, 2-95.
[10] « Non clementia... sed effugio in futurum. » (*Ibid.*, 1-72.)
[11] *Ibid.*, 3-86. — [12] *Ibid.*, 2-98. — [13] *Ibid.*, 1-73. — [14] *Ibid.*, 1-65.

l'espérait, puisque le public préjuge tout le règne par ce crime[1] : — Tel est le court sommaire des révolutions impériales, d'après Tacite !

Les révolutions populaires, moins fréquentes de son temps, ne lui échappent pas davantage. Quoiqu'elles n'aient lieu qu'au dehors, et que les Gaules et la Germanie en soient le théâtre, on dirait qu'il les peint d'après nature, et qu'elles ont posé pour sa toile.

Écoutez les Gaulois : « Que la Syrie et l'Asie assouplies aux rois leur obéissent, à la bonne heure; mais combien de gens vivent encore en Gaule qui étaient nés avant les tributs imposés par Rome! La liberté n'est-elle pas un droit indestructible? La nature n'en a-t-elle pas doué les brutes mêmes? Mais c'est par le cœur que se distingue l'homme; ce sont les gens de cœur que les dieux secondent : or Rome est occupée de ses dissensions, et ils s'appartiennent; Rome est fatiguée, et ils sont intacts ! » Une confédération s'organise donc; des chefs habiles préparent l'union des Gaules et de la Germanie. Les Tenctères sonnent Cologne d'entrer dans la confédération : il faut tuer les Romains, il faut mettre en commun leurs dépouilles; il faut rejeter une civilisation malsaine; il faut vivre libres comme autrefois; il faut reprendre la possession du sol et du nom germains[2]. La religion druidique vient au secours de la politique; la prophétesse Velléda s'impose à ceux qui résistent[3]. Classicus, Tutor et Civilis sont les capitaines de la confédération. Le plus grand des trois, Civilis, déclare aux troupes qu'il n'entend assujettir nul peuple de la confédération à nul autre; lui-même s'offre surtout comme soldat[4]. C'était un mensonge; ou plutôt l'ambition succédait à l'enthousiasme; et, comme toujours, du succès sortait l'égoïsme[5]. Le Gaulois Classicus s'amollit comme s'il était empereur. Civilis ne prête pas serment à l'empire des Gaules, espérant la suprématie pour ses Bataves[6]. L'agitateur Valentinus s'émeut pour son compte. Il sème partout la dissension[7]; il fait massacrer les lieutenants de Rome pour compromettre les révoltés et les endurcir d'autant plus qu'ils pourront

[1] *Hist*, 2-64. — [2] *Ibid.*, 4-64. — [3] *Ibid.*, 4-65. — [4] *Ibid.*, 4-66.
[5] Ce fut aussi le sort de Rome, d'après Tacite (*Ibid.*, 2-38.)
[6] *Ibid.*, 4-51. [7] *Ibid.*, 4-70.

moins espérer[1]. Il est si turbulent et si gênant que Classicus et Civilis l'avertissent qu'il perd son parti[2] : mais les prétentions particulières prévalaient de tous côtés. Les États se divisent comme les chefs; ils ne s'entendent plus quand il s'agit de fixer le siége du nouvel empire; « Ce n'était pas encore le triomphe, et c'était déjà la discorde[3], » dit fortement Tacite. L'expérience ouvre les yeux des chefs. Pour Civilis, il n'y a de vaillants que ses Bataves; les Gaulois ne sont qu'un butin[4]. Tutor déclare que les Germains ne savent ni commander, ni obéir, qu'ils ne comprennent que la licence et l'argent par lequel les Romains en auront bientôt raison, et qu'en somme il y a plus de goût pour la paix que pour le péril[5]. Valentinus a beau faire : « Ce boute-feu a beau reprocher à Rome, dit Tacite, tout ce qu'on reproche toujours aux grands empires[6]; ce génie séditieux, ce brouillon dont le peuple goûtait tant la folle faconde[7], ne peut que mourir courageusement et sauver son orgueil après avoir perdu son pays[8]. — Sort commun des démagogues et des nations qu'ils trompent, sans corriger les uns ou les autres! Peinture vraie sous Tacite, comme depuis, des illusions comme des périls de l'utopie! Preuve nouvelle que la violence ne peut rien sans la sagesse, et qu'il n'y a de sagesse qu'à vouloir le possible! Preuve surtout que la liberté est plus facile à prétendre qu'à pratiquer, et qu'elle n'est qu'un nom et qu'un leurre pour ceux qui n'en ont pas les vertus[9]! — C'est là que conduit le tableau des révolutions populaires, selon Tacite.

Vespasien réussit peut-être moins par son mérite personnel et celui de ses généraux que parce que la révolution s'était épuisée en s'étendant sur le monde[10]; mais elle fut stérile comme la plupart des convulsions du même genre, et l'on vit au pouvoir

[1] *Hist.*, 4-70.
[2] « Ne summæ rei periculum faceret. » (*Ibid.*, 4-71.)
[3] « Nondum victoria, jam discordia erat. » (*Ibid.*, 4-69.)
[4] *Ibid.*, 4-76. — [5] *Ibid.*
[6] « Cuncta magnis imperiis objectari solita. » (*Ibid.*, 4-68.)
[7] « Turbidus miscendis seditionibus et plerisque gratus, vecordi facundia. » (*Ibid.*, 4-68.)
[8] *Ibid.*, 4-85.
[9] « Victam armis libertatem, in dominationem verterunt. » (*Ibid.*, 2-38.)
[10] « Civilia arma... Omnes provincias exercitusque lustraverant velut, expiato terrarum orbe, cepisse finem videbantur. » (*Ibid.*, 4-3.)

d'autres hommes, non d'autres mœurs [1]. Ce fut l'expérience des règnes passés qui prépara les Antonins; ce ne fut pas la guerre civile. Le fruit le plus certain de celle-ci, comme de toutes les anarchies, ce fut la corruption des principes. Elle apprit à qualifier vices les vertus [2]; à nommer les crimes, des remèdes [3]; et à fausser les choses, en faussant leurs noms.

C'en est assez pour apprécier la sagesse de Tacite. Son esprit politique n'est pas moins sensé que profond. Ceux qui ne voient en lui que le contempteur des tyrans, ne le connaissent qu'en partie. Il n'admet, il n'amnistie aucune oppression, et je ne sais si celle des démagogues ne lui est pas la plus odieuse. Nous verrons ailleurs combien il a jeté de moralité dans l'histoire. Qu'il nous suffise de dire, quant à présent, que, comme il n'a pas deux morales, il n'a pas deux politiques; et que sa politique est, chez l'homme, la probité dans le bon sens; chez les peuples, la liberté dans l'ordre, ou l'ordre dans la liberté [4], car il ne subtilise pas à ce point; ou, pour parler comme lui-même à sa date et d'après ses antécédents : la liberté sous le prince [5].

En somme, la vie de Tacite reste ignorée, et Pline est presque le seul de ses contemporains qui parle du prestige littéraire qu'il eut de son temps. On a vu qu'il est mauvais métaphysicien quand il applique les lois de la Providence à l'histoire, et que sa philosophie comprend mal la Divinité, quoique son patriotisme lui fasse sérieusement respecter le culte officiel. J'ai dit qu'il faut faire, dans ses écrits, la part du tempérament de l'homme non moins que la part de son siècle; et qu'il faut distinguer dans l'homme plusieurs hommes, c'est-à-dire plusieurs tendances, plusieurs intérêts dissidents qui se disputent la pensée, les émotions, les jugements de l'écrivain, sans compter que l'historien subit nécessairement l'artiste. On a vu combien fut fausse la situation de Tacite à l'égard de Domitien mort et de ses ennemis triomphants; et si

[1] *Hist.*, 2-95. — [2] *Ibid.*, 1-52.

[3] « Nam quæ alii scelera, hic remedia vocat; dum falsis nominibus severitatem pro sævitia. . » (*Ibid.*, 1-37.)

[4] « Principatum ac libertatem. » (*Agricola*, 2.)

[5] Je ne doute pas que la politique d'Éprius, selon le langage que lui prête l'historien (*Hist.*, 4-8), ne fût celle de Tacite, et qu'il ne conformât ses principes à son siècle : « se meminisse temporum quibus natus sit. » (*Ibid.*)

l'attitude qu'il prit fut condamnable. J'ai dit combien, par essence, Tacite eut la modération pour principe; combien il saisit ce que doit être le programme de la politique impériale; combien sa haute équité comprend la tutèle de Rome sur le genre humain; combien l'impartialité de son libéralisme sait s'intéresser, quand il le faut, aux familles impériales; combien l'intégrité de son bon sens saisit et retrace fortement les indignités, les aberrations, les crimes, les misères de la violence révolutionnaire, soit qu'elle ait le caractère impérial, soit qu'elle ait le cachet populaire : j'ai montré le jugement de Tacite sur les derniers fruits politiques de cette violence, si différents de ses propres aspirations que réalisa Trajan.

J'en reviens à mon début; je reprends quelques réflexions sur l'abus de la biographie. « Chacun, disaient les Grecs, parle comme il vit[1]; » nous répétons, nous appliquons beaucoup trop cette maxime des Grecs, qui ne fut pas plus vraie en Grèce qu'à Rome ou parmi nous. Ni Démosthène, ni Cicéron ne vécurent comme ils parlaient; et Quintilien dit — plus sensément que les Grecs, — « qu'il est indispensable que le méchant parle autrement qu'il ne pense[2], » car qui l'écouterait?

Mais, outre que notre vie extérieure n'est bien connue de personne, que notre vie cachée n'est connue que de nous seuls, que notre vie interne n'est connue ni des autres, ni de nous-mêmes, il serait périlleux d'en trop conclure : car tel homme se venge de ses sens, par l'exaltation de sa pensée; tel se console de la bassesse de sa vie réelle, par la grandeur de son idéal, et rachète sa vie par ses écrits, ou sa vie privée par sa vie publique, sa petite vie par sa grande vie, si je peux le dire. Juger de ces deux vies par leur conformité, ce serait souvent les juger par leur mensonge; tandis que les juger par leur contraste serait souvent les juger par leur vérité, puisque ces deux vies sont rarement concordantes, même chez les Caton. Notre vie, convenons-en, est un combat entre la raison et les passions, entre ce qu'on voudrait et ce qu'on peut; c'est un décousu général d'où résultent plus de disparates que d'harmonies : or, appliquer l'esprit de système à ce qui brave

[1] Quintil., *De l'Instit. orat.*, 9- . — [2] *Ibid.*, 12-1.

tout système, c'est sacrifier la sincérité à une méthode, le goût d'être vrai à celui d'être neuf, — quoique le mensonge que je combats ait assez duré pour n'être plus neuf; — mais il trompe encore.

Toute la personnalité de Tacite est dans ses écrits les seuls actes que nous connaissions de cet homme illustre. Favorisons-en sa gloire; loin de rechercher curieusement les petitesses de sa vie individuelle, oublions-les, s'il se peut. Que nous sert de nous confirmer dans ce jugement, trop vrai de tous les lettrés, qu'il fut plus digne de célébrer les grands hommes que de les imiter? S'il n'eut que la seconde des grandeurs, celle du génie, il eut celle qui sert le plus la postérité, quand ce génie, comme celui de Tacite, fut aussi moral qu'il fut grand. N'est-ce pas assez? — Ce sera ma conclusion sur la vie et le caractère de ce grand esprit.

XIII

TACITE HISTORIEN

CARACTÈRE DE SES ŒUVRES

Je viens de caractériser la personnalité de Tacite d'après ses œuvres sans doute, mais distinctement de ses œuvres. J'ai constitué tout le caractère moral de cet homme éminent, autant qu'il m'est permis d'en juger ; mais j'ai considéré plutôt Tacite comme homme que comme auteur ; je me suis occupé, soit du Romain philosophe, soit du patricien politique. Quand on envisage l'historien au point de vue spécial de sa mission, on a devant soi quelques reproches capitaux qui le concernent. On l'accuse, par exemple, de montrer de la prévention, de la malignité : il a beau se déclarer sans faveur et sans haine, on le croit plutôt haineux que favorable. J'estimerais que Tacite et la critique ont raison. Tacite est généralement de bonne foi ; je dis généralement, car il est trop évident qu'en certains cas un esprit de son ordre ne peut s'abuser ; mais je crois aussi, et que l'extrême perspicacité de son grand esprit—qui dégénère quelquefois soit en incertitude, soit en subtilité,— et que les susceptibilités très-ombrageuses de sa conscience historique, calomnient ses intentions. Si, chez Tacite, l'homme,

je l'ai dit, ne me paraît pas sans faiblesses, l'historien a une extrême rigidité de morale : cette rigidité me semble une partie de ce qu'on nomme sa malignité. Quant à ses préventions, il était homme, Romain et de son temps ; elles étaient inévitables dans une certaine mesure. Il n'a guère eu, ce me semble, que les préventions inévitables.

I

J'ai dit, par exemple [1], comment Rome, comment les Césars durent combattre les chrétiens : si les premiers ne connaissaient pas les seconds, ils les sentaient du moins ; ils sentaient où menait cette intolérance chrétienne si contraire à la tolérance païenne; ils sentaient ce que cette austérité spiritualiste du christianisme avait d'opposé, je ne dis pas aux dissolutions, mais à la vie sensuelle, élégante, et à tout ce bonheur de l'activité terrestre que permettait le paganisme.

Ni Hérodote, ni Thucydide ne mentionnent les Romains déjà si puissants de leur temps. Les historiens grecs, leurs contemporains, ne connaissent ni l'Espagne, ni les Gaules. Euphore, si renommé pour son exactitude, croyait qne l'Espagne était une ville [2]. Les Romains étaient loin de cette ignorance de la Judée.

Selon Josèphe, les Égyptiens, les Phéniciens et les Chaldéens, étaient les seuls peuples qui connussent les origines juives. Par exception, quelques auteurs grecs, qu'il cite, les connaissaient [3]; mais non Chérémon qui expulsait d'Egypte, à la même date, Joseph fils de Jacob, et Moïse, — quoique Joseph fût mort soixante-dix ans avant Moïse [4]; — ni Lysimaque, ni Apollonius Molon, et quelques autres qui entendaient faire passer Moïse pour un charlatan dont les lois n'enseignent que le mal [5]; ni ceux qui prétendaient que les Juifs engraissaient un Grec, dans le temple, pour l'immoler mystérieusement d'après leurs rites [6]; ni Appion, qui soutenait que les Juifs adoraient un âne d'or, quand les ânes

[1] Voir mon *Étude sur le christianisme*. — [2] Josèphe, *Contre Appion*, 1-4. — *Ibid.*, 1-9. — [4] *Ibid*, 1-11. — [5] *Ibid.*, 2-6. — [6] *Ibid.*, 2-4.

n'étaient pour les Juifs, comme pour les autres nations, selon Josèphe, que des porte-fardeaux qu'on excite avec le bâton s'ils sont paresseux, ou qu'on corrige par le même moyen s'ils mangent le blé dans l'aire [1]. Josèphe qualifie de démence cette pensée, que Moïse ait pu faire jurer aux Juifs si malheureux dans le désert, la haine des hommes, dont l'appui leur était si nécessaire [2].

Si Tacite a reproduit des préjugés sur les Juifs, on voit combien ils étaient accrédités. Beaucoup de Romains pouvaient connaître la Judée; bien peu connaissaient le judaïsme, encore moins le christianisme, si nouveau, même en Judée [3] : mais Tacite fut du petit nombre de ceux qui en saisirent le principe et le caractère : « Les Égyptiens, dit-il, adorent beaucoup d'animaux et des statues ; les Juifs n'admettent qu'un Dieu, et par la pensée; ils traitent d'impies ceux qui se font, avec des matières périssables, des dieux semblables à l'homme : le leur, c'est le dieu suprême et éternel qui ne change, ni ne périt. Point de statues dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. La vigne d'or trouvée dans leur sanctuaire a fait croire qu'ils adoraient Bacchus, vainqueur de l'Orient; mais les rites n'ont nul rapport. Bacchus en institua de joyeux et d'aimables; ceux des Juifs sont bizarres et sombres [4]. » Comme ce rapprochement est expressif! Comme le christianisme, enté sur le judaïme (sans que les Romains les distinguent), est bien le contraste, pour ne pas dire le contraire du paganisme ! et comment aimer l'un sans haïr l'autre ?

Tacite haïssait les chrétiens comme menaçant Rome : s'ils eussent été à distance, s'ils eussent été des barbares comme ces Germains à qui Tacite prête des vertus idéales et presque chrétiennes, combien Tacite eût vanté ces hommes nouveaux ! — C'est le Romain qui repousse les chrétiens chez Tacite ; l'homme les plaint quand ils brûlent comme des torches aux fêtes romaines [5]. L'historien les défend quand on les condamme comme incendiaires sans les entendre [6] ; leurs vertus touchent son cœur

[1] Josèphe, *Contre Appion*, 2-4. — [2] *Ibid.*, 1-12.

[3] L'esprit chrétien pénétrait plus, à Rome, que les dogmes chrétiens. Ce sont choses fort distinctes.

[4] *Hist.*, 5-5. — [5] *Ann.*, 15-44.

[6] Je dis trop : Tacite croit les chrétiens coupables au moins d'être chrétiens. « On les plaignait, dit-il, comme immolés non à l'utilité publique, mais à la cruauté d'un

quand elles ne menacent pas l'empire. Une dame illustre, l'épouse du grand capitaine Plautius, inculpée de superstitions étrangères, fut déférée à son mari, qui dut la juger en famille : son crime était capital [1] ; son mari l'acquitta. » Pomponia, dit Tacite, vécut longtemps et toujours triste. Depuis que Julie, fille de Drusus, périt victime des intrigues de Messaline, c'est-à-dire pendant quarante ans, on la vit, vêtue de deuil, se vouer à sa douleur ; constance, impunie sous Claude, et qui, après lui, fit sa gloire [2]. » Cette austérité dans la douleur était plus chrétienne que romaine. Je n'ai pas besoin de dire ce qu'il faut penser de l'esprit chrétien de Pomponia. C'est bien une chrétienne qu'honore la sensibilité de Tacite. Cette justice de son cœur excusera la prévention de son esprit.

Tacite, qui ne conçoit que l'incompréhensible Dieu des stoïciens (c'est-à-dire un néant, suivant eux-mêmes); ou des dieux d'apparat et de théâtre, tels que ceux qui couvrent de noirs et fulgurants nuages les murs d'Artaxate, tandis que le soleil étincelle sur la ville [3] comme pour sanctionner sa destruction par les Romains : cet esprit fort, semble imbu de la foi aux prodiges [4]. Une comète, un veau difforme [5], un cyprès qui croît subitement, un figuier qui se dessèche [6], une statue qui est préservée du feu [7] ou qui tombe [8], des oiseaux inconnus ou sinistres [9], des tremblements de terre [10], des javelots qui s'enflamment [11], il n'en faut pas plus pour préoccuper son intelligence. Claude va-t-il mourir? un essaim d'abeilles couronne le Capitole [12]; il naît des enfants monstrueux; un jeune porc a des serres d'épervier; un questeur, un édile, un tribun, un préteur, un consul, meurent avant l'empereur [13]; comme s'il lui fallait ce cortége pour le Cocyte ! Quand Néron va tomber, il faut qu'une femme accouche d'un serpent [14]. Si le Rhin baisse, c'est que les boulevards de l'empire l'abandonnent [15]. La prise de Jérusalem est précédée de combats sanglants dans les nuages, de

homme. » (*Ibid.*) Au fond, ma distinction n'en est pas moins juste. On en peut retrouver l'application dans cette armée d'esclaves qu'on immole pour venger la mort de leur maître préfet de Rome. (*Ibid.*, 14-42 et suiv.; surtout ch. 45.) On y sent le conflit de l'homme et du Romain chez Tacite.

[1] « Propinquis coram, de capite famaque conjugis cognovit. » (*Ibid.*, 13-32.)

[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 13-41. — [4] *Ibid.*, 15-47, 14-22. — [5] *Hist.*, 2-78. — [6] *Ann.*, 13-58. — [7] *Ibid.*, 4-64. — [8] *Ibid.*, 14-32. — [9] *Hist.*, 2-50, 12-43. — [10] *Ann.*, 12-43. — [11] *Ibid.*, 15-7. — [12] *Ibid.*, 12-64. — [13] *Ibid.* — [14] *Ibid.*, 14-12. — [15] *Hist.*, 4-26.

portes qui s'ouvrent dans le temple pour laisser sortir cette étrange voix : « Les dieux s'en vont[1]. » En Bretagne, avant que les Romains détruisent Camulodunum, l'image d'une ville en ruines se peint dans la Tamise[2]. C'est le grave Tacite qui vous apprendra que des feux souterrains et surnaturels sont éteints à coups de bâton[3]; et le plus grand de tous ces prodiges, ce sera cet éminent esprit qui, doutant de Dieu, ne doute pas de ces fables.

Toutes ses préventions n'ont pas le même degré d'abaissement, si je peux le dire; mais Tacite n'a-t-il pas quelqu'hostilité contre les femmes? Sa plume prend un accent particulier de passion sur leur compte[4] : les fraudes des femmes, l'ambition des femmes, l'emportement de leurs cupidités, leurs amitiés, leurs rancunes[5], l'énervement qu'elles semblent communiquer aux choses comme aux hommes[6], tout cela remue la bile de l'historien. Agrippine fait mourir Lépida pour une cause futile, mais pour une blessure de femme[7]. La même Agrippine était sur le point de s'asseoir à côté de Néron pour recevoir les ambassadeurs parthes, si l'on n'eût trouvé un expédient pour prévenir cet affront[8], selon Tacite. Les Parthes menacent-ils Rome au début du règne de Néron? Qu'attendre d'un enfant gouverné par une femme[9]? Les Germains consultent leurs femmes, dit Tacite, mais ils n'en font pas des déesses[10]; leurs corruptions n'y sont pas autorisées par la mode ou par ce qu'on nomme ailleurs l'esprit du siècle[11]. La femme de Cécina, la femme de Pison, les femmes des proconsuls qui accompagnent leurs maris dans les provinces, qui y sèment le luxe ou l'arbitraire[12], qui énervent la discipline ou profanent la majesté romaine, en se mêlant aux légions, quelquefois en souillant le camp d'une illustre débauche[13]; ce sujet, souvent légitime, du blâme de Tacite, anime sa plume de quelque colère : et s'il parle souvent au nom de l'opinion autant qu'au sien, s'il loue presque autant de femmes qu'il en accuse, ce qui lui est personnel, c'est de s'en occuper beaucoup, c'est de donner beaucoup d'accent à son blâme; c'est d'être quelquefois dur pour elles seules, même

[1] *Hist.*, 5-13. — [2] *Ann.*, 14-32. — [3] *Ibid.*, 13-57. — [4] *Ibid.*, 2-71, 4-59, 1-4, 12-57. — [5] *Ibid.*

[6] « Muliebria. » (*Ibid.*, 11-36, 14-60.) « Muliebriter. » (*Ibid.*, 13-15, 28.)

[7] *Ibid.*, 12-64. — [8] *Ibid.*, 15-5. — [9] *Ibid.*, 3-6. — [10] *Germanie*, ch. 8. — [11] *Ibid.*, ch. 19. — [12] *Ann.*, 3-33. — [13] *Hist.*, 1-48.

dans le malheur, ce qui est la plus rare de toutes les exceptions chez Tacite. Mais n'est-il pas dur pour Poppée? Cette femme si belle, si séduisante, qui joignait aux dons de l'esprit les raffinements d'une coquetterie et d'une grâce infinies; cette femme passionnément aimée de deux empereurs qui ne manquaient ni de distinction personnelle, ni d'élégance; Poppée dont la naissance était digne de sa renommée[1]; qui, d'après Tacite même, fut moins coupable que la plupart des femmmes illustres de son temps; qui, selon Josèphe, était affable et bonne pour le malheureux[2]; Poppée qu'affligeait encore la mort récente d'une fille, quand elle périt dans une nouvelle grossesse d'un coup de pied de Néron qui l'idolâtrait[3], méritait-elle que l'historien, pour tout dédommagement de son malheur, dise de cette morte, « que Néron loua sa beauté, ne pouvant louer ses vertus, » et ne raconte sa fin que pour en noircir Néron, sans déplorer sa victime? Si Poppée fit opprimer Octavie, ignore-t-il que ce fut surtout Agrippine qui la perdit[4]? Comment Tacite, qui s'émeut pour Agrippine et pour Messaline, est-il si sec, si injurieux pour Poppée? Est-ce que ce grave stoïcien redouterait plus la séduction que le crime, ou la coquetterie que la luxure[5]?

Je reconnais le stoïcien aux préventions de son orgueil contre les affranchis. Si Messaline est brutalement sommée de mourir, c'est un affranchi[6] qui est coupable de cette injure; si l'amphithéâtre de Fidènes s'écroule, c'est la cupidité d'un affranchi qui en est cause; si l'affranchi Félix est envoyé en Judée, c'est pour y exercer le pouvoir d'un roi, avec les sentiments d'un esclave[7]. Néron expédie-t-il en Bretagne un homme de confiance pour apprécier un soulèvement, cet affranchi, modéré d'ailleurs, selon Tacite, n'excite que la risée des barbares; ils ne comprennent pas

[1] *Ann.*, 13-45.

[2] Josèphe, *Autobiographie.* — Tacite même fait dire à Poppée : 'Ai-je jamais offensé personne? « Quam cujusquam offensionem? » (*Ann.*, 14-61.) Si elle fut coupable d'être la concurrente d'Octavie, Agrippine la mère du prince, le fut-elle moins? (*Ibid.*, 14-12, 13.)

[3] *Ibid.*, 16-6.

[4] « Ituram cum illo in castra. » (*Ibid.*, 13-44.) Voilà pour Britannicus : quand il fut mort, elle ne quittait plus Octavie. « Amplecti Octaviam quasi quæreret ducem et partes. » (*Ibid.*, 13-18.)

[5] Saint-Simon a les mêmes partialités.

[6] *Ann*, 4-62. — [7] *Hist.*, 5-9.

un tel pouvoir chez un tel homme; ils ne conçoivent ni que le prince s'y confie, ni que les généraux l'honorent[1]; comme si les barbares s'inquiétaient de cela autant que lui-même! Tacite prétend que ce n'est que dans les temps malheureux qu'on emploie ces sortes d'hommes[2], comme s'il ignorait ce que furent certains affranchis républicains! Il dit d'un autre envoyé du même ordre, qu'il allait surveiller des gens valant mieux que lui[3], ce qui n'était pas plus un tort de l'empire que de la république. Nous parle-t-il de l'affranchi Hormus, l'un des conseillers de Vespasien, quand il affecta l'empire : « Celui-là aussi, s'écrie Tacite, comptait parmi les chefs[4]! » Si Tacite dit des Germains qu'ils n'estiment guère plus les affranchis que les esclaves; que ceux-là sont rarement influents dans la maison, jamais dans l'État; « que ce n'est que sous les royautés qu'ils dominent l'homme libre, les nobles même; que partout ailleurs l'abaissement des affranchis prouve la liberté[5], » ne croirait-on pas entendre Saint-Simon sur ces vils bourgeois dont Louis XIV préférait les talents à l'insuffisance des nobles, comme les Césars employaient les affranchis à défaut des grands, qu'ils devaient craindre[6], ou qui dégénéraient à Rome comme ailleurs[7]? Tacite est ici plus vain que juste; car, outre que les affranchis étaient le second ban de la bourgeoisie romaine, ils étaient moins bas de sentiment qu'il ne le ferait supposer. Ce fut un affranchi qui prit magnanimement pour son compte le crime d'un patron qui avait tué sa maîtresse[8]; ce fut l'affranchie Épicharis qui affermit par sa mort généreuse le courage de ses complices qui chancelait[9]; ce fut l'affranchi Narcisse qui délivra Rome et l'empereur des affronts et de l'ambition de Messaline[10]; et si le règne de Claude fut conduit par des affranchis[11], on ne voit pas ce qu'il y perdit, tant ce règne est heureux et tout romain!

Passe encore le dédain de Tacite pour les affranchis; mais comment lui pardonner sa cruauté? Sous Tibère, quatre mille affran-

[1] *Ann.*, 14-39. — [2] *Hist.*, 1-76. — [3] *Ibid.*, 1-87. — [4] *Ibid.*, 3-12. — [5] *Germanie*, ch. 25. V. aussi *Agricola*, 19.

[6] « Et quidam in domum Cæsaris transgressi, atque ipsis dominis potentiores; » (*Hist.*, 2-92,) Tacite ne le leur pardonne pas. Du reste, il n'était pas nouveau, sous l'empire, qu'un affranchi fût plus puissant que son maître; Plutarque le dit bien de Démétrius affranchi de Pompée.

[7] Voy. Juvénal, *Sat.*, 8. — [8] *Ann.*, 13-1. — [9] *Ibid.*, 15-57. — [10] *Ibid.*, 11-35. — [11] *Ibid.*, 12-1.

chis furent transportés en Sardaigne, coupables de christianisme ou de superstitions étrangères, comme on disait alors; « et si l'insalubrité de l'île, poursuit Tacite, les faisait périr, on s'en consolait d'avance; ils comptaient si peu[1] ! » Quatre mille innocents déportés et sacrifiés sans que Tacite en murmure, cela est prodigieux. Lui qui plaint quatre cents esclaves qu'on sacrifie à la sûreté des maîtres après un meurtre éclatant[2], il ne regrette pas le meurtre de quatre mille affranchis ! pourquoi ? sinon parce que le Romain même ne dédaigne pas de s'apitoyer sur l'esclave, sa chose et son instrument, tandis que le patricien, l'esprit fort et le stoïcien s'accordent pour accabler l'affranchi, leur rival? C'est la clef de Tacite que de le décomposer. — Il ne dédaigne pas seulement les affranchis; son orgueil stoïcien méprise les masses[3]. Il signale invariablement les caprices, les mobilités, l'ignorance, la bassesse, la stupidité du peuple. Mépriser, je ne dirai pas l'opinion, mais le peuple, est un de ses dogmes; nous avons vu que c'est un dogme stoïcien. Aussi se montre-t-il partial pour la noblesse : il veut qu'on plaigne jusqu'aux nobles qui meurent lâchement. Il s'efforcera pour son compte de les recommander à la postérité : « Car il faut, dit-il, que, de même qu'on sépare leurs dépouilles des sépultures vulgaires[4], on donne à leur mémoire un rang tout spécial[5]. »

Tacite n'a pas la grossière intempérance de Suétone qui ne tait aucune rumeur cynique ou méchante, et qui aime mieux accumuler que contrôler. Comparé à Suétone, Tacite est d'une réserve frappante. La *Vie de Néron* par Suétone est remplie soit d'impossibilités, soit d'opprobres dont Tacite ne vous donne pas le soupçon. Quand Suétone rapporte qu'en donnant une charge, Néron disait au nouveau titulaire : « Vous savez ce qu'il me faut; tâchez qu'il ne reste rien à personne[6], » il impute à ce prince ce que jamais souverain n'a pu dire; il ment au caractère de Néron qui, jusqu'à l'incendie de Rome, donna bien plus qu'il ne demanda, et

[1] « Vile damnum. » (*Ibid.*, 3-85.)
[2] *Ibid.*, 14-15.
[3] « Mutabile vulgus subitis et tam pronum in misericordia, quam immodicum sævitia. » (*Hist.*, 1-69.) Il faudrait trop citer; le chapitre 32 du livre Ier des *Histoires* en dit assez.
[4] *Ann.*, 16-16 — [5] *Ibid.* — [6] *Vie de Néron*, ch. 32.

qui, après cet incendie dont les maux ne purent être allégés que par d'immenses efforts, spolia les provinces, sans doute, mais pour Rome. Quand Suétone affirme que Néron fit surtout mourir Britannicus parce qu'il avait une plus belle voix que César[1], il nous dit une puérilité qui n'a rien de commun avec les pressantes raisons d'État dont Britannicus fut victime. Tacite, qui nous les donne, nous apprend même que Néron faisait chanter dans ses soupers Britannicus dont la fierté bravait alors l'empereur[2]. Tacite ne nous dit pas que Néron avait voulu donner une conformation féminine à Sporus[3], projet insensé que personne ne saurait concevoir; il nous apprend, et c'est bien assez, qu'il épousa dans la fameuse fête de Tigellin l'affranchi Pythagore, ou même qu'il s'en fit épouser[4] et joua le rôle d'épouse, caprice indigne et honteux, mais au moins possible, et que l'entraînement d'une orgie générale rend vraisemblable; mais que dire de ce qu'atteste Suétone sur les lubricités sans gêne de Néron et de sa mère quand ils se réunissaient en litière[5]? Que dire de ces hommes et de ces femmes qu'il faisait fixer aux poteaux du cirque, selon Suétone, pour y commettre à la face du peuple romain ce qu'on rougirait d'avouer à un confident, et pour se livrer lui-même sur place à son affranchi Doryphore[6]? J'ai déjà dit ailleurs combien ce cynisme d'obscénités chez Néron était inconciliable avec le silence de Tacite, et avec l'émotion qu'éprouva le prince, d'après Tacite, du libelle où Pétrone[7] révélait quelques secrets de ses nuits; car comment Néron se fût-il tant inquiété[8] de ce qu'on dévoilait ses nuits, s'il eût fait en plein cirque ce qu'il s'offensait qu'on pût croire qu'il faisait la nuit? Néron ne peut être en même temps le débauché décent de Tacite, et le débauché plus que cynique de Suétone : mais de plus, quand Doryphore meurt, et il meurt pour avoir traversé l'hymen de Poppée avec Néron[9], c'est-à-dire pour

[1] *Vie de Néron*, ch. 33.

[2] Néron craignait non la voix, mais le caractère de son frère. « Ipsius indolem. » (*Ann.*, 13-15.) Voilà la vérité et le bon sens. Il cherchait à ridiculiser Britannicus pour avoir moins à le craindre.

[3] *Vie de Néron*, ch. 28. — [4] *Ann.*, 15-37. — [5] *Vie de Néron*, 28. — [6] *Ibid.* — [7] *Ann.*, 16-19.

[8] « Ambigenti Neroni quonam modo noctium suorum ingenia notescerent, offertur Silia. » (*Ibid.*, 16-20.)

[9] *Ibid.*, 14-55.

avoir pris le parti d'Octavie, ou de la raison d'État contre la passion du souverain; que fait Tacite? Flétrit-il, comme il n'y manque jamais, le débauché? Il se tait; et cela est concluant chez Tacite, quand il s'agit d'un affranchi. Un infâme, un complice du prince, un puissant affranchi[1] dont Tacite ne dit rien à sa mort, n'est pas un coupable. Quel motif d'en croire Suétone sur ce que Néron fit empoisonner, selon lui[2], non-seulement les fils de ceux qui conspirèrent pour Pison, mais leurs instituteurs et leurs esclaves? Quelle vraisemblance que tant de personnes aient été victimes de la même fraude! Quelle vraisemblance qu'on ait pu l'ourdir sur cette échelle, ou que Néron, furieux de ses périls, ait demandé au poison ce que le fer lui eût donné si promptement, lui si intéressé à empoisonner Sénèque pour ne pas paraître le tuer, et qui le tenta, dit-on[3], vainement! On le voit, Tacite est le correctif de la malignité ou de la grossière crédulité de Suétone, car croire Suétone impartial parce qu'il est froid, c'est une double méprise. Mais si Tacite est plus discret dans les faits, il l'est moins dans leur interprétation. J'ai déjà opposé, j'opposerai Tacite à lui-même; je ne referai pas ses écrits ou ses jugements, je les discuterai. C'est par Tacite surtout que je contesterai Tacite.

J'aime à le justifier du soupçon de partialité, du moins dans les faits. Pline l'Ancien accuse positivement Néron de l'incendie de Rome[4]; Tacite est moins formel. Sénèque représente le préfet de Rome, Pison, comme un ivrogne et un paresseux qui faisait fort bien son devoir; Tacite en fait un portrait imposant[5]. D'après Josèphe, Germanicus fut empoisonné par Cn. Pison[6]; Tacite se contente de l'insinuer[7]. Quand Pline le Jeune mentionne les faiblesses de Claude pour le prétendu désintéressement de Pallas, il n'est pas de sarcasme qu'il ne lance à Pallas, au sénat, à Claude[8]: Tacite l'égale en vigueur, à moins de frais : « Un décret gravé sur l'airain loua publiquement, dit-il, de son désintéressement antique, un affranchi possédant trois cents millions de sesterces[9]. »

[1] « Libertorum potissimos... Doryphorem. » (*Ann.*, 14-65.)
[2] *Vie de Néron*, ch. 36.
[3] *Ann.*, 15-45. — Tacite ne rapporte qu'une rumeur.
[4] *Hist. nat.*, 17-1. — [5] *Ann.*, 6-10. — [6] *Hist. anc. des Juifs*, 18-3. — [7] *Ann.*, 2-69. — [8] *Lett.*, 8-6. — [9] *Ann.*, 12-53.

Tacite est vrai avec réserve ; l'énormité du fait lui suffit pour le flétrir.

La malignité de Tacite n'est pas dans les faits qu'il articule ; elle serait plutôt dans les jugements qu'il en porte. Quand il nous dit que lorsque Auguste instituant pour ses héritiers, d'abord Tibère et Livie, puis sa descendance, et à son défaut les grands de Rome, ne nomma les grands, qu'il haïssait généralement, que par vaine gloire et en vue de sa renommée[1], je lui demanderai ce qui lui a si bien révélé l'intention d'Auguste ; je lui demanderai même pourquoi il dénigrerait ce sentiment si digne d'un souverain, de subordonner ses rancunes au soin de sa renommée ? — Je ne m'en prendrai pas à Tacite de toutes les indignités qu'il met, à la mort du prince, dans la bouche de ce qu'il n'appelle pas, mais de ce que j'appellerai l'opposition romaine, car à Rome, ce foyer de la satire et de l'envie de l'univers romain[2], l'opposition, je l'ai montré, était particulièrement acerbe[3] : mais quand Auguste recommande si sagement dans ses dernières instructions de ne pas agrandir l'empire[4], comment Tacite ajoute-t-il qu'on ne sait si ce fut prudence ou jalousie[5] ? Certes, si Tacite ne comprend pas la haute prudence du prince, c'est sa propre jalousie qui l'en empêche, à moins qu'il ne fût pas assez homme d'État pour comprendre ce que comprenait Claude[6], et ce que les événements apprirent si bien à Rome, à Trajan même, quand cet empereur, plus magnanime que politique, écouta trop la gloire ; quand il fit ces guerres lointaines plus utiles à son nom qu'à l'empire ; quand, à force d'étendre Rome, il l'épuisa par un dernier et brillant effort qui hâta son déclin. Je me trompe : j'estime trop ce prince ; sa correspondance avec Pline m'apprend trop sa haute sagesse pour ne pas penser qu'il n'omit le conseil d'Auguste que par une de ces nécessités de temps et de situation qui s'imposent plus qu'on ne les recherche. Les humiliations de la paix de Domitien, l'excitation des troupes sous Nerva, étaient des avertissements pour Trajan, et il fit de la politique héroïque là où la politique raisonnable

[1] *Ann.*, 1-8.
[2] « Fecunda gignendis inimicitiis civitas. » (*Hist.*, 2-92.)
[3] Voyez-en un exemple à la mort d'Auguste. (*Ann.*, 1-10.) Galba dit à Pison : « Cum invidia, quamvis egregii, erimus. » (*Hist.*, 1-16.)
[4] *Ann.*, 1-11. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*, 11-19.

était périlleuse. Voilà ce que je crois de Trajan; mais on voit combien Tacite méconnaît Auguste.

Il ne méconnaît pas moins Tibère, et dans plusieurs actes de son règne, et, selon moi, dans son jugement général sur cet empereur. Dans quelles circonstances et pour quels motifs Tibère rappelle-t-il Germanicus, de la Germanie? D'après Tacite, le découragement des ennemis était sensible; ils ne songeaient même qu'à demander la paix. Tibère écrivit à Germanicus; il lui écrivit lettres sur lettres[1], selon Tacite, ce qui prouve qu'elles étaient nécessaires : l'empereur objectait les incertitudes de la guerre et les derniers malheurs de la flotte; il ajoutait que lui-même qu'Auguste avait neuf fois envoyé vers les barbares, les avait surtout vaincus par la politique; que, maintenant qu'on avait vengé le nom romain[2], on pouvait abandonner les Chérusques et les autres rebelles à leurs dissensions. Tibère insinuait d'ailleurs que si l'on continuait la guerre, il convenait de laisser à Drusus l'unique occasion où il pût mériter le titre d'imperator, puisqu'on n'était en guerre qu'avec les Germains. D'après Tacite, Germanicus céda, quoiqu'il comprît la fausseté de ces prétextes et la jalousie qui interrompait sa gloire[3].

C'est le fréquent défaut de Tacite quand il s'agit des Césars, mais surtout de Tibère, de présenter comme prétextes d'excellentes raisons. Fût-il vrai que Tibère craignit que Germanicus ne préférât garder l'empire que l'attendre[4], — et les légions qui le lui avaient offert avant ses succès[5] n'y devaient être que plus prêtes après la victoire, — comment Tibère serait-il coupable d'en avoir épargné le péril à lui-même et au jeune prince? D'après Tacite, Germanicus aimait la popularité[6]; il la courtisait même : Agrippine, sa femme, avait pour maxime que rien ne devait étonner la petite-fille d'Auguste[7]; son initiative à l'armée était d'une hardiesse à inquiéter Tibère[8]. L'empereur devait-il s'endormir sur ces symptômes, et tellement laisser croître un rival qu'il ne fût plus le maître? Sa politique légitime n'était-elle pas de contre-

[1] *Ann.*, 2-26.
[2] Du massacre de Varus et de ses légions.
[3] *Ann.*, 2-26. — [4] *Ibid.*, 1-7. — [5] *Ibid.*, 1-35. — [6] *Ibid.*, 1-33, 2-12, 13. — [7] *Ibid.*, 1-40. — [8] *Ibid.*, 1-69.

balancer Germanicus par Drusus, et d'empêcher que les factieux n'abusassent de l'un ou de l'autre? Il n'y a qu'une excessive simplicité et une égale malveillance qui puissent reprocher à Tibère d'avoir défendu son pouvoir, et d'avoir prévenu ce qu'il eût paru odieux de réprimer. J'ai dit en parlant des Césars quelle était la situation respective du prince régnant et des successibles; Tibère ne fit ici que ce que prescrivait aux empereurs la raison d'État et le bon sens : et, de même qu'Auguste[1] n'avait pas sacrifié Germanicus à Tibère, celui-ci ne devait pas sacrifier Drusus à Germanicus.

Après tout, les prétendus prétextes donnés par Tibère étaient de solides raisons : Germanicus avait obtenu des succès, mais sanglants; sa flotte avait été compromise[2]; Germanicus avait failli périr dans un naufrage[3] : sa gloire était donc coûteuse, et plus vaine, au fond, que profitable. Quoi d'étonnant que Tibère, si grand politique, préférât son arme favorite à la guerre[4]? Et la politique était bien l'arme préférée de Tibère, d'après Tacite. Quand il fallut affaiblir les Parthes, il leur créa des compétiteurs au trône : à Artaban, il opposa Phraate qu'il combla d'honneurs, employant toujours contre l'étranger, dit Tacite, sa politique, non ses armes[5]. Quand Tacfarinas agitait l'Afrique, Tibère fit offrir le pardon à tous les rebelles pour s'emparer du chef, qui seul lui importait[6]. Aux artifices de ce Sertorius africain, on opposa l'artifice. Tel était le principe dominant de Tibère[7]; il lui réussissait; et l'empire, dont il ménageait le sang et les ressources, en profitait. En Germanie, le succès de ce principe en justifia l'emploi. C'est Tacite qui nous apprend que Drusus ne montra pas peu d'habileté à y semer la discorde et à profiter de l'ébranlement de Maroboduus pour le perdre par les barbares même[8]; si bien que ce prince formidable, en fut réduit à solliciter la pitié de l'empereur[9]. Comment calomnier une mesure qui produit un tel résul-

[1] Il aimait à multiplier les soutiens de sa puissance. (*Ibid.*, 1-3.)
[2] *Ibid.*, 2-24. — [3] *Ibid.*
[4] « Jamais victoire ne lui parut assez belle, dit Patercule, pour qu'il voulût l'acheter au prix du sang de ses troupes. » (Paterc., 2-115.)
[5] « Astu res externas moliri, *arma procul* habere. » (*Ann.*, 6-32.)
[6] *Ibid.*, 3-73, 74.
[7] Voir Patercule. Il compare Tibère à un charmeur de serpents. (2-229.)
[8] *Ann.*, 2-62. — [9] *Ibid.*, 2-63.

tat? Pour Tibère, il ne put que s'en applaudir; il se réjouit d'avoir assuré la paix publique, non par la guerre, mais par sa sagesse[1], c'est-à-dire par ce don suprême des plus grands souverains, l'art de gouverner.

Remarquons d'ailleurs que Drusus n'eut que l'ovation pour ses succès décisifs[2], tandis que le triomphe fut le prix des victoires moins utiles de Germanicus. On le vit sur son char de parade avec ses cinq enfants; on admira sa majesté, sa beauté, dit Tacite, mais on s'attristait en songeant que ce qu'aimait le peuple romain était malheureux[3]. Resterait à savoir si, non le peuple, mais l'opposition romaine ne rendait pas malheureux ceux qu'elle aimait, puisqu'en n'aimant que les rivaux de l'empereur, elle les exposait, comme elle les opposait à l'empereur : disons même que l'opposition[4] était à Rome ce qu'elle est ailleurs communément. Si elle aimait ses favoris jusqu'à ce qu'ils devinssent ses maîtres, elle les haïssait encore plus dès qu'ils l'étaient devenus[5].

Mais Tacite prépare son terrain pour le drame qui doit se passer en Orient. Le brillant Germanicus va mourir loin de Rome. Les princes populaires ne meurent pas sans que les peuples s'en affligent et s'en irritent : il leur faut un mystère dans ces morts qui les désolent, et là où il n'y en a pas, ils en inventent. Tacite, qui écrit pour le public, ne le flatterait-il pas ou ne serait-il pas peuple en ce cas?

Antiochus, roi de Comagène, étant mort, dit Josèphe, le peuple et la noblesse se divisèrent. Le peuple voulait continuer la royauté, les nobles voulaient que la province devînt romaine[6]. Les nobles préféraient ainsi leur prédominance personnelle à l'indépendance nationale. A Comagène comme à Rome, le peuple préférait la paix avec un prince, aux agitations avec les nobles. D'après Tacite, il y avait là un grand trouble; et, de plus, la Judée et la Syrie, trop imposées, réclamaient un allégement[7]. Tibère exposa la situation au sénat. Selon lui, la sagesse de Germanicus pouvait seule y remédier. L'empereur était trop vieux pour un.

[1] *Ann.*, 2-64. — [2] *Ibid.*

[3] « Breves et infaustos populi romani amores. » (*Ibid.*, 2-41.)

[4] Je dis l'opposition républicaine ou celle des prétendants; il n'y en eut pas d'autre à Rome, et celle des prétendants y était plus que prépondérante.

[5] *Ann.* 12-30. — [6] Josèphe, *Hist. anc. des Juifs*, 18-3. — [7] *Ann.*, 2-42

pareil déplacement; Drusus, trop jeune[1]. Le sénat conféra à Germanicus le commandement de toutes les provinces trans-maritimes, avec des pouvoirs extraordinaires.

Ces pouvoirs nécessaires pour l'étranger pouvaient être un danger pour l'État si le jeune prince en abusait, ou si on le poussait à en abuser. Vespasien prouva plus tard que l'Orient pouvait faire un empereur; l'aïeul de Germanicus, Antoine[2], l'avait tenté. S'étonnera-t-on que Tibère ait donné à Germanicus un surveillant? Que Pison, républicain de race, qui obéissait mal à Tibère[3], ait paru propre à cette surveillance, et que Tibère ait compté sur son orgueil pour comprimer celui de Germanicus, je le crois sans peine. Que Tibère lui ait donné des ordres secrets comme quelques-uns le prétendaient, c'est possible. Que Livie ait recommandé à Plancine de mâter la fierté d'Agrippine, puisque la cour se partageait entre elle et Livie, ou, si l'on veut, entre les amis des deux successibles[4], je l'admets encore; mais où est le poison dans tout cela?

Germanicus tombe malade à Antioche[5]; les fatigues du commandement, celles du voyage, un climat nouveau pour le prince qui, de l'humide Germanie, passait dans l'ardente Asie, suffisaient pour troubler sa santé : pourquoi ne pas le reconnaître? Germanicus se croit empoisonné; Tacite ne le contredit pas : quelques raisons pour ou contre ne seraient pourtant pas superflues. L'inquiétude de Germanicus aggravant son mal, il succombe; soit, mais où est le poison? Tacite, qui l'ignore, vous donne à la place un tableau[6] : « Autour du palais de Germanicus on trouve des lambeaux de cadavres pris aux sépulcres; il y avait des cendres sanglantes à demi brûlées; le nom de Germanicus était gravé sur des lames de plomb au milieu de caractères magiques[7]. » Quand j'étais enfant, quand j'étais peuple, ce tableau m'impressionnait fortement; il ne me permettait pas de douter de la culpabilité de Pison. Aujourd'hui, ce mélodrame me fait sourire : poursuivons. Que Germanicus, se croyant empoisonné par la complicité de Plancine, ait tenu le langage immortel que lui prête l'historien[8]; qu'après avoir parlé tout haut pour l'assistance, il parle tout bas

[1] *Ann.*, 2-43. — [2] *Ibid.* — [3] « Vix Tiberio concedere. » (*Ibid.*) — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, 2-69. — [6] *Ibid.* — [7] *Ibid.* — [8] « Si fato concederem.... » *Ibid.*, 2-71.

pour sa femme de ses soupçons sur Tibère, rien d'invraisemblable; mais où est le poison? Tacite n'affirme même pas que son corps, quand on le brûla, en offrit la trace[1]. Bien plus, et ceci est décisif, si Pison se justifia mal d'avoir attenté aux droits du prince en provoquant en Orient des troubles militaires, crime aussi naturel chez l'orgueilleux sujet que sans excuse pour l'empereur, Pison se lava facilement du grief d'empoisonnement, d'autant mieux, dit Tacite, que les accusateurs l'affirmaient peu[2]. Qu'entends-je? Tacite ne croit pas à l'empoisonnement de Germanicus; les accusateurs n'y croient même pas; personne n'y croit que le peuple qui ne croit rien tant que ce qui n'est pas! Que Tacite ne m'en informait-il plus tôt! Il aurait ménagé ma sensibilité. Mais quoi? Il avait besoin d'un peu d'imbroglio pour sa pièce. Si sa tragédie a du succès dans l'opposition romaine ou chez tout ce qui aime le roman, il a gain de cause. Il l'obtient, c'est incontestable. Le drame de Germanicus est très-beau, mais ce n'est qu'un roman : il convient dès lors de l'exclure de la politique pour le reléguer dans les écoles qui le revendiqueront éternellement, et dont il est digne[3].

Tacite s'en sert pour noircir Tibère jusque dans les funérailles du jeune prince. D'après un ami de Pison, nul ne devait regretter Germanicus plus fastueusement que tel que sa perte réjouirait le plus[4]. Qu'en fut-il? Drusus, Claude et ceux des enfants de Germanicus, restés à Rome, allèrent au-devant de ses cendres. Tibère et Livie restèrent à Rome; ils n'étalèrent pas leur douleur, ils la cachèrent : soit, dit Tacite, qu'ils jugeassent au-dessous de leur rang de se lamenter en public, soit qu'ils craignissent que tant de regards fixés sur leurs visages n'en comprissent la fausseté[5]. La première raison est bonne, la seconde est méchante : il n'est pas douteux d'ailleurs que l'attitude de l'empereur et de sa mère n'eût été calomniée par le public; que, désolés, ils n'eussent paru feindre; que, contenus et dignes, ils n'eussent semblé durs. Le

[1] « Prætuleritne veneficii signa parum constitit. » (*Ann*, 2-73.)

[2] « Solum veneni crimen visus est diluisse, quod ne accusatores quidem satis firmabant. » (*Ibid*, 3-14.)

[3] On a vu (p. 335) qu'on en peut dire autant du soi-disant empoisonnement d'Agricola, autre fiction d'artiste.

[4] *Ann.*, 2-77. — [5] *Ibid.*, 3-3.

parti qu'ils prirent fut donc le plus approprié, soit à leur rang, soit à la malignité publique. Toujours est-il qu'ils ne mirent nul faste dans leurs regrets. On calomnia du moins leur réserve : on les accusa d'avoir retenu au palais la mère de Germanicus pour que sa douleur parût la même[1]. Tacite admet cette supposition plutôt que de ne pas douter de la raison probable qui retint Antonie, savoir, son état de souffrance, si naturel à son âge et dans une telle affliction; car Antonie, d'une âme virile et toute romaine[2], n'eût pas facilement sacrifié les devoirs d'une si légitime douleur si elle n'en eût été empêchée par la maladie, ou si elle n'eût cru les remplir suffisamment auprès de l'empereur. Autre grief non moins frivole de Tibère : on eût désiré, dans les obsèques de Germanicus, plus de pompe[3]. On trouvait celles-ci trop inférieures à celles que Drusus, son père, dut à la magnificence d'Auguste. — On ne comparait pas le caractère respectif des deux empereurs, dont l'un aimait autant à paraître que l'autre l'aimait peu ; dont l'un se contentait de n'être ni fier, ni prodigue, tandis que l'autre était essentiellement sobre et sévère.

Comparons du moins à l'attitude de Tibère envers Germanicus celle du même empereur envers son propre fils. Que fit-il à la mort de Drusus ? Lisons Tacite : « Tibère, pendant la maladie de Drusus, soit sécurité, dit-il, soit affectation de courage[4] (quelle double malignité !), continua d'aller au sénat ; il y vint même entre sa mort et ses obsèques. Les consuls, en signe de deuil, siégeaient parmi les simples sénateurs ; il leur rappela leurs prérogatives et leur place. Pour consoler l'assemblée qui fondait en larmes, il étouffa ses soupirs et dit sans s'interrompre (sans s'interrompre !) qu'on le blâmerait peut-être de se présenter au sénat dans ces premiers moments de douleur où tant d'autres fuyaient les entretiens de leurs proches et supportaient à peine le jour ; que sans les accuser de faiblesse, il cherchait dans les bras de la république de plus mâles consolations. » Puis, déplorant l'extrême vieillesse de sa mère, l'âge encore tendre de ses petits-fils, le déclin du sien, il demanda qu'on fît entrer le fils de Germanicus, unique adoucissement à ses maux. Les consuls sortirent, rassurèrent ces

[1] *Ann.*, 3-3. — [2] Voir sur son compte Josèphe, *Hist. anc. des Juifs*, 18-8. — [3] *Ann.*, 3-5. — [4] *Ibid.*, 4-8.

jeunes enfants et les conduisirent devant l'empereur[1]. Alors Tibère, les présentant à l'assemblée, fit un de ces admirables discours qui lui étaient propres pour confier au sénat les jeunes princes. « Ce discours, qui fit beaucoup pleurer, dit Tacite, provoqua mille acclamations favorables. Tibère, s'il en fût resté là, laissait le sénat plein d'admiration. Il reproduisit son offre, vaine et usée, de remettre l'empire aux consuls ou à tout autre, et il discrédita ainsi, poursuit Tacite, ce qu'il avait dit d'honorable[2]. » Tacite, un peu plus homme d'État, en eût jugé autrement. Tibère n'était pas infatué du pouvoir, selon Tacite[3] lui-même ; et je crois qu'il eût pu le quitter comme Sylla, si les circonstances l'eussent permis ; mais l'empire voulait un maître, comme il importait à ce maître d'être fort par lui-même et par son entourage. Tibère était vieux, les successibles qui avaient fait sa force, Germanicus et Drusus, n'étaient plus ; il n'avait autour de lui que des enfants et des rivaux ; pourquoi l'empereur n'eut-il pas cherché à tempérer l'envie qu'excitait son rang, en offrant, en feignant même de vouloir l'abdiquer? Cet art de Tibère à défendre son pouvoir, qui était son salut personnel et celui de Rome, était-il donc si coupable?

On voit au moins, par ce qui précède, combien la calomnie était vigilante. Tibère, qu'elle avait flétri pour ne s'être pas montré aux obsèques de Germanicus, comprend qu'elle le flétrira pour s'être montré après la mort de Drusus. Non-seulement elle le flétrit, comme on le voit, quand elle se rit de son offre d'abdiquer, mais elle note la sécurité ou l'affectation de courage du prince qui reste prince pendant que son fils se meurt, ou est mort. Elle enregistre que, quand l'empereur est si grand dans ce malheur domestique, le père parle au sénat *sans s'interrompre :* le moyen d'échapper à la malignité romaine ! La mort de Drusus, qui excita moins de regrets, ne provoqua pas moins de rumeurs que celle de Germanicus : la renommée s'envenimant toujours à la mort des grands, dit Tacite[4], ce qui ne fut pas moins vrai de la fin de Germanicus que de celle de Drusus. On alla jusqu'à inculper

[1] *Ann.*, 4-8. — [2] *Ibid.*, 4-9.
[3] « Et toi aussi, tu goûteras de l'Empire ! » dit-il tristement à Galba. (*Ibid.*, 6-20.)
[4] *Ibid.*, 4-11.

Tibère d'avoir empoisonné son fils pour le punir d'un empoisonnement que celui-ci tentait sur son père. — Tant il fallait noircir l'empereur et le successible! Mais Tacite, qui répugne aux mensonges trop violents, flétrit celui-ci.

Quoi qu'il en soit, on fit à Drusus les mêmes obsèques qu'à Germanicus. Si on y ajouta quelque chose, c'est que la flatterie qui aime à renchérir, vainquit la modération de Tibère[1]. Lorsqu'en plaçant le portrait de Germanicus parmi les grands orateurs, on le voulut d'or et dans des proportions exceptionnelles, Tibère n'admit qu'un portrait comme les autres, par l'excellente raison que le rang ne fait pas l'éloquence, et qu'il suffisait à Germanicus qu'on le comptât parmi les antiques écrivains[2]. Quand on proposa, pour célébrer Drusus, de dater les constructions publiques, non des consuls, mais des possesseurs de la puissance tribunitienne; ou bien d'écrire en lettres d'or les décrets qui honoraient sa mémoire[3], Tibère blâma ces deux innovations comme violant les usages. C'est que ce prince, quoi que fasse la calomnie, reste égal à lui-même. Tant que Germanicus vécut, Tibère ne fit pas prévaloir Drusus; il ne lui conféra pas la puissance tribunitienne[4]. A leur mort, son attitude et son impartialité sont les mêmes. Comptait-il la mort de Germanicus parmi ses prospérités, comme le veut Tacite[5]? Je l'ignore; j'en douterai même. Qu'il préférât Drusus, son fils, à Germanicus, rien d'étonnant; mais Tibère n'aimait pas moins qu'Auguste à multiplier les soutiens de sa puissance[6]. Quand il naquit deux jumeaux à Drusus, Tibère en fut ivre de joie; il y voyait une sorte de faveur céleste[7]. Germanicus lui était aussi nécessaire pour contenir Drusus, que Drusus pour contenir Germanicus. Du reste, Drusus aimait son frère. S'ils partageaient la cour de Tibère, ils ne se séparaient pas comme leurs partisans[8]; et Tibère louait Drusus de son affection pour les enfants

[1] *Ann.*, 4-9. — [2] *Ibid.*, 2-83. — [3] *Ibid.*, 3-57. — [4] *Ibid.*, 3-56. — [5] *Ibid.*, 4-1.

[6] Auguste prescrivit à Tibère d'adopter Germanicus. « Quamquam esset in domo Tiberii, filius juvenis; sed quo *pluribus munimentis* insisterent. » (*Ibid.*, 1-3.) On peut présumer, par le respect de Tibère pour Auguste, qu'il ne méconnaissait pas une maxime si bien inculquée et dont la sagesse est évidente.

[7] *Ibid.*, 2-84.

[8] « Sed fratres egregie concordes et proximorum certaminibus inconcussi. » (*Ibid.*, 2-43.)

de son frère[1]. Ces faits parlent mieux que la malveillance.

Ainsi tombent, en détail, les insinuations de Tacite. Il serait facile de multiplier ces exemples. J'ai réfuté ailleurs la rumeur qui faisait de Néron un incendiaire, comme celle par laquelle Pline le Jeune veut que Domitien ait, sans sujet, ou pour n'assouvir que son orgueil, sacrifié la grande vestale Cornélie. Les anciens manquent de critique véritable; ils épousent les rumeurs publiques; ils aiment plus à peindre qu'à être exacts; les historiens romains se plaisent à gourmander. Laissez de côté leur manière et leur personnalité, prenez leurs faits, appliquez-leur la logique, vous verrez comme ils sont faibles dans leurs dénigrements. J'ose affirmer que beaucoup de leurs blâmes historiques ne résistent pas à cette épreuve.

Le jugement général de Tacite sur Tibère est-il plus irréprochable? « Ses mœurs varièrent, dit-il, suivant les temps. Simple particulier, ou secondant Auguste, sa vie et sa réputation furent pures. Tant que vécurent Drusus et Germanicus, il se contint et feignit des vertus. Sous sa mère, il sut mêler le bien au mal; tant qu'il aima ou craignit Séjan, sa cruauté fut sans frein, mais il cacha ses débauches; enfin ses crimes et ses infamies débordèrent quand, libre de la honte et de la crainte, il n'écouta plus que ses vices[2]. »

Le premier défaut d'un tel jugement, c'est sa symétrie, quoique ce soit son moindre défaut. Je lui reprocherai, de plus, de ne pas assez distinguer ce qu'il ne faut pas confondre, l'homme et le souverain; voilà pour la forme. Au fond, je m'explique mal qu'un homme pur et presque exemplaire, selon Tacite, jusqu'à sa maturité, ne vive que d'orgies dans sa vieillesse; ni que ce même homme, décent avant d'être vieux, soit cynique quand il faut être décent, si l'on n'est sage. Les mystères de Caprée, qui seraient la preuve de la débauche, s'ils étaient certains[3], en démentiraient au moins le cynisme. Quelles sont donc les grandes raisons, selon Tacite, pour qu'un vieillard qui fut longtemps sage devienne un

[1] *Ann.*, 4-4. — [2] *Ibid.*, 6-51.

[3] Qui les a vus? Ne savons-nous pas tout ce dont la rumeur romaine était capable? Du reste, sans tout contester, faut-il tout croire? Qu'y a-t-il de certain ou de controuvé? Je ne demande pas où est la certitude, mais quelles sont les garanties de la certitude?

monstrueux débauché? — « Il ne craignit plus Séjan! » Pourquoi donc, Séjan mort, ces exécutions à Rome, et cette terreur[1] qu'on ne voit que dans les temps les plus malheureux de l'humanité, si Tibère, qui l'excite par le carnage qu'il ordonne, est sans terreur? Pourquoi Macron remplace-t-il Séjan[2]? Pourquoi Tibère demande-t-il une escorte armée pour paraître au sénat[3]? Pourquoi Tibère, qui pressent si bien Caligula qui doit l'étouffer[4], qu'il lui dit en lui montrant Tibériole : « Tu le tueras[5] et on te tuera? » Pourquoi ce vieux empereur, trahi par Séjan, menacé par sa bru[6], contraint de décimer Rome[7], sans soutien de son pouvoir que les fils irrités, je dis mal, que les fils exaspérés[8] de Germanicus; comment ce vieux prince aurait-il une sécurité que ne lui donnèrent ni sa maturité, ni les soutiens de son règne, ni l'amitié de ce redoutable Séjan qu'il aima tant et qu'il croyait si dévoué! Cette sécurité n'est-elle pas plutôt moindre qu'elle n'est accrue? La tyrannie n'a-t-elle pas sa raison d'être? Le sang versé n'est-il pas mortel, s'il ne sauve? Que Tacite biffe donc les faits qu'il raconte, ou qu'il change les appréciations qu'il en donne. Les motifs qu'il nous offre d'accuser l'homme, en Tibère, sont faux; je vais plus loin, ils sont impossibles.

Juge-t-il plus sainement le prince? Voyons : j'opposerai encore les faits aux appréciations, les prémisses aux conclusions, ou même un premier jugement de Tacite sur Tibère à son dernier mot sur ce prince : « Le sénat, selon Tacite, connaissait d'abord des affaires publiques et des affaires privées les plus graves; les principaux sénateurs discutaient librement, et, s'ils tombaient dans la flatterie, le prince les arrêtait. Dans la répartition des honneurs, il consultait la naissance, l'éclat militaire, les talents civils, et l'on convient qu'il n'eût pu mieux choisir : les consuls, les préteurs conservaient leur dignité extérieure; les magistrats inférieurs exerçaient leur autorité sans obstacle; les lois, sauf celles de majesté, tournaient à bien. Les blés, les impôts et les autres revenus de l'État étaient régis par des compagnies de chevaliers. Pour ses intérêts privés, il choisissait les hommes les plus probes, quelquefois sans les connaître, et sur leur réputation.

[1] *Ann.*, 6-39. — [2] *Ibid.*, 6-15. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 6-50. — [5] *Ibid.*, 6-46. — [6] *Ibid.*, 4-52, 53. — [7] *Ibid.*, 6-19, 39. — [8] *Ibid.*, 6-24.

Son choix fait, il y tenait sans mesure, et la plupart vieillissaient dans leur emploi. Le peuple souffrit de la cherté des grains, mais le prince n'eut pas à se l'imputer. Il n'épargna ni soins, ni frais pour obvier à la stérilité de la terre et aux rigueurs de la mer. Il ne permettait ni qu'on fatiguât les provinces de nouveaux subsides, ni que l'avarice, ou la cruauté des magistrats aggravât les anciens[1]. Jamais de punitions corporelles, jamais de confiscations. Le prince, poursuit Tacite, avait peu de domaines en Italie; ses esclaves n'étaient pas nombreux[2]; sa maison ne comptait que peu d'affranchis. Ses procès avec les particuliers se vidaient au Forum, d'après les lois. Nulle affabilité d'ailleurs : son aspect était plutôt âpre et terrible; mais sa modération se soutint jusqu'à la mort de Drusus où tout changea[3]. »

Quoi donc! c'est là Tibère, selon Tacite? C'est ce prince contre lequel conspira Libon auquel s'intéresse presque Tacite, parce qu'on le réprime? C'est là l'empoisonneur de Germanicus? Je croyais que c'était un autre saint Louis, un autre Louis XII, quelque chose de trop idéal pour être vrai. Non, c'est là Tibère, selon Tacite, jusqu'à la mort de Drusus. Pourquoi donc jusqu'à cette mort Tacite ne cesse-t-il de l'incriminer[4]? Lisez les trois premiers livres des *Annales*, ce portrait de Tibère à la main, et jugez Tacite[5]. Or pourquoi Tacite, qui le noircit jusque-là, ne le noircirait-il pas après? Poursuivons.

« Sous l'ascendant de sa mère, Tibère mêla le bien au mal, » selon Tacite[6], car il distingue l'ascendant de Livie de celui de Séjan. Précisons cela : Livie meurt l'an 29 de notre ère[7]; Séjan périt l'an 31, c'est-à-dire deux ans après Livie; Auguste était mort l'an 14; Drusus meurt l'an 23. La belle période du règne de Tibère, où le prince feignit des vertus jusqu'à la mort de Drusus,

[1] *Ann.*, 4-6.

[2] « Modesta servitia. » (*Ibid.*, 4-7.) Selon d'autres, et c'est plus significatif, « ses esclaves étaient réservés. »

[3] *Ibid.*, 4-7.

[4] Il ne le noircit pas seulement dans le corps des *Annales;* il le noircit dans le jugement même que je discute. Ce grand prince, dont Tacite nous peint l'admirable administration, feignait, dit-il, des vertus : « subdolum fingendis virtutibus. » Qu'est-ce donc qu'avoir des vertus, selon Tacite?

[5] Jugez en même temps Patercule. Vous verrez que l'honnête homme, ou du moins l'historien véridique, c'est le prétendu courtisan, non l'opposant.

[6] *Ann.*, 6-51. [7] *Ibid.*, 5-1.

selon Tacite, dure neuf ans. La seconde, jusqu'à la mort de Livie, dure six ans. Comme en l'an 26, Tibère laissa sa mère à Rome pour se rendre à Caprée; l'influence de Livie en est scindée tout comme sa présence auprès de son fils; mais Tacite oublierait-il qu'à la mort de Drusus, avant même cette mort, Séjan avait mis le feu dans la famille impériale, et qu'il régnait dans le palais par ses artifices? Comment n'y régnait-il pas, lui qui tuait impunément, l'an 23, le fils unique de l'empereur, et survivait neuf ans à son crime? L'ascendant de Livie sur Tibère ou n'existe pas, ou n'exista qu'avant l'avénement de Séjan. N'oublions pas, comme je l'ai dit ailleurs[1], que Séjan était en quelque sorte le bras de l'empereur contre sa famille. Il devait la contenir dans l'intérêt de Tibère; il l'abattit dans son intérêt personnel: ce fut là sa trahison, mais telle fut sa force. Livie s'éclipsa donc devant Séjan; elle ne fut rien depuis la mort de Drusus; Séjan posséda seul Tibère, à Rome ou à Caprée. Qui ne comprend que si Livie avait eu quelque force, Séjan en eût moins pris?

« Sous Séjan, c'est-à-dire tant qu'il l'aima ou le craignit (ce sont les termes de Tacite), l'empereur fut cruel sans mesure, mais il cacha ses débauches[2]. » Qui m'expliquera pourquoi Tibère dut cacher ses débauches parce qu'il aimait Séjan? Je comprendrais mieux, qu'il les cachât, s'il le craignait, quoique après tout Séjan fût de bonne composition sur ce point : je soupçonnerais même que les débauches qui absorbaient le prince en donnant plus de relief au favori, n'étaient pas mal vues de ce dernier. Reste la cruauté sans frein qu'il faut expliquer. Tibère fut cruel, c'est vrai, parce qu'il aima trop Séjan. Le monstre qui se disait son ami sut si bien le tromper et l'agiter, qu'il le transforma, pour ainsi dire, au moins pour les siens. Mais la fureur de Tibère contre sa famille ne prouve pas moins la bonne foi de son fanatisme pour Séjan[3], que le noir ascendant du ministre; et les crimes de Tibère, sous cet ascendant, sont surtout ceux de Séjan. Tibère est aveugle, soit; mais c'est Séjan qui est barbare[4]. L'aveuglement cesse-t-il?

[1] *Sur le Gouvernement des Césars*. — [2] *Ann.*, 6-51.

[3] « Sibi uni incautum intectumque efficeret. » (*Ibid.*, 4-1.)

[4] Quand Tacite peint Séjan, c'est, selon lui « un fléau des dieux contre les Romains » (*Ann.*, 4-1.) Il l'oublie quand il juge Tibère; Séjan fut pourtant le fléau de Tibère.

Séjan est frappé. Tibère ne craignit Séjan qu'un moment, quelques jours peut-être[1]; sitôt qu'il le crut traître, il le tua. La cruauté de Tibère fut donc le fruit de la confiance du prince en Séjan, non pas de sa crainte[2]. L'empereur prouva que s'il savait aimer violemment, il ne savait pas craindre un homme.

Enfin « il y eut chez Tibère débordement de crimes et d'opprobres, selon Tacite, quand, libre de la honte et de la crainte, il n'écouta plus que ses vices[3]; » j'ai dit ci-dessus que jamais Tibère n'avait tant tremblé qu'à la fin de son règne[4] : les motifs en sont palpables; on les trouvera dans l'histoire. Je viens d'apprécier ce qu'il faut penser de sa honte, sous Séjan. Le jugement général de Tacite sur Tibère est donc aussi faux dans ses termes qu'il est démenti par l'hommage motivé que l'historien rend ailleurs au prince[5]. Pour la conclusion de son jugement général, Tacite part de ce faux principe : que Tibère est né mauvais, tandis qu'il n'est né qu'ombrageux. Comment serait-il né mauvais celui dont Tacite lui-même vante la vie exemplaire avant qu'il fût empereur[6], c'est-à-dire pendant cinquante-six ans[7]? Si ce prince, qui n'aimait ni la flatterie, ni l'arrogance, ce qui est très-sage, bien que Tacite le lui reproche[8]; si ce prince, plus libéral que le sénat servile qui lui arrachait ce cri tout romain : « O hommes nés pour servir ! » si ce prince harcelé de libelles et de complots[9]; si ce père qui a des entrailles, quoi qu'on en dise (ouvrez Tacite), est troublé par les impatiences ou les rivalités de ses successibles; s'il est trompé par un scélérat de génie pour le mal ; si, dans sa terreur, non de Séjan, mais de la moitié de Rome qu'entraîne Séjan[10], il verse trop de sang[11] : ou si, (j'admets Caprée) ce prince sans enfants, désespérant de Rome comme de lui-même[12], s'étourdit dans la débauche, sinon dans l'orgie, car la rumeur a tout grossi[13]; est-

[1] Le temps de lui opposer Macron. (*Ibid.*, 6-23, 48.)
[2] « Ex *nimia caritate* in eum Cæsaris. » (*Ibid.*, 4-11.)
[3] *Ibid*, 6-51.
[4] On a vu qu'il sentait « que son pouvoir avait plus de prestige que de force. » (*Ibid.*, 6-30.)
[5] *Ibid.*, 4-6, 7. — [6] *Ibid.*, 6-51.
[7] Tibère avait, à son avénement, cinquante-six ans; comment scinder ce chiffre?
[8] *Ann.*. 2-87. — [9] *Ibid.*, 1-27, 39, 50, 72; 3-49, 70; 4-65, 6-38. — [10] *Ibid.*, 6-19. — [11] *Ibid*, 6-39. — [12] Voir sa fameuse lettre au sénat, *ibid.*, 6-6, 46. — [13] *Ibid.*, 1-1.

ce là un prince né méchant? Ne dira-t-on pas plus justement, contrairement à Tacite, mais d'après les faits, qu'on l'a rendu méchant? Cet homme qui aima toujours Vipsanie, sa première femme, qu'Auguste le contraignit de répudier [1]; cet empereur qui aima avec ténacité, si je peux le dire, Lucilius [2], Quirinus [3], le préfet de Rome Pison, Cocceïus Nerva [4] et tant d'autres amis illustres; celui que passionna trop Séjan qui lui avait sauvé la vie; celui qui s'attendrit si profondément sur le sort du jeune Tibériole que les destins confiaient à Caïus [5], cet homme n'avait pas un mauvais cœur. Il avait même un grand cœur, celui qui repoussa fièrement la proposition qu'on lui fit d'empoisonner Arminius [6], son ennemi, quand certains font assassiner leurs amis même. Je voudrais que la postérité pût dépouiller ses préventions pour étudier et juger ce grave empereur; pour mon compte, j'admire, je le confesse, l'âme qui se peint dans le discours suivant que lui prête Tacite, et qu'il ne lui attribuerait pas s'il ne l'en jugeait digne. Des députés étant venus d'Espagne offrir un culte et un temple à Tibère et à sa mère, comme d'autres villes en avaient offert à Auguste, Tibère parla ainsi au sénat où la question se traitait : « On a, sénateurs, blâmé ma faiblesse de n'avoir pas combattu la même demande que formaient naguère les villes d'Asie. Je vais expliquer et mon silence antérieur et mes résolutions pour l'avenir. Quand Pergame dédia un temple à Auguste et à la ville de Rome, il ne s'y opposa pas. Ses paroles, ses actions étant ma loi, j'ai d'autant mieux suivi cet exemple, — approuvé d'ailleurs, — qu'on m'associait le sénat dans ce culte. Une première concession peut s'excuser; il y aurait de l'affectation, de l'orgueil à se laisser diviniser dans tout l'empire, et le culte d'Auguste s'avilira si on le prodigue [7]. Je sais, sénateurs, que je suis mortel, que mes fonctions sont celles d'un homme, qu'il doit me suffire d'occuper dignement le rang suprême; soyez-m'en témoins, et que la postérité s'en

[1] *Ann.*, 1-12. — [2] *Ibid.*, 4-15. — [3] *Ibid.*, 3-8. — [4] *Ibid.*, 4-58, 6-26. — [5] *Ibid.*, 6-10.

[6] *Ibid.*, 2-88. — Agrippine ayant paru le suspecter de tentative d'empoisonnement sur sa personne, il se contenta de répondre avec dignité : « On pourrait me pardonner quelque sévérité contre une femme qui me croit un empoisonneur. » (*Ibid.*, 4-54.)

[7] *Ibid.*, 4-37.

souvienne. Trop heureux si elle me juge, un jour, digne de mes ancêtres, vigilant sur vos intérêts, ferme dans le danger, intrépide contre les inimitiés pour servir Rome. Mes temples, mes plus nobles statues, je les voudrais dans vos cœurs; voilà ce qui dure. Les monuments de pierre que la postérité désavoue ne sont que de vils cercueils. Puissent donc nos alliés, nos concitoyens, les dieux même entendre mes vœux! Que ceux-ci m'accordent jusqu'à la fin la paix de l'âme, l'intelligence des lois divines et humaines! Que les autres, après ma mort, honorent mon règne d'un bon souvenir[1]. » Ce langage est trop grand pour le commenter. Ne croit-on pas presque entendre un dieu qui refuse d'être dieu? Remarquons au moins que l'opposition romaine, qui avait déjà blâmé Tibère de n'avoir pas rejeté antérieurement la proposition qu'il repousse en ce jour, a lieu d'être satisfaite; et peut-être applaudira-t-elle le prince qui le mérite si bien, et par la beauté de son acte, et par la sublimité de son langage. Écoutons Tacite : « Tibère, dit-il, persista toujours depuis, même dans le secret de ses entretiens, à rejeter ces honneurs : modestie ou défiance de soi, selon quelques-uns; faiblesse d'âme, selon d'autres, les grands hommes, disait-on, n'aspirant qu'à ce qu'il y a de plus grand. N'était-ce point pour cela qu'on avait déifié Bacchus chez les Grecs, Romulus à Rome? Honneur à Auguste qui sut espérer[2], poursuivait l'opposition! Les princes sont comblés de tous les biens, moins un seul dont ils doivent être insatiables : la gloire, car mépriser la gloire, c'est mépriser la vertu[3]. » Voilà sous quels dehors et sous quelles sottes maximes se déguisait la malignité romaine en cette occurrence! — Tacite laisse flotter le dénigrement à côté des faits qui en sont le moins susceptibles. Tacite est toujours multiple : le patricien est pour la malignité des appréciations; l'historien, pour la vérité dans les faits; le philosophe pour

[1] *Ann.*, 4-38.

[2] « Melius Augustum qui speravit. » (*Ibid.*, 4-38.)

[3] *Ibid.* — Refuser la divinité, c'est moins mépriser la gloire que la mériter; et mépriser la gloire, c'est encore moins mépriser la vertu, qui est indépendante de la gloire. Il n'y a que la fausse vertu et la fausse gloire qui soient aussi dignes l'une de l'autre, qu'elles sont indignes d'un vrai grand homme. Or, les prétendues vertus qui font tout sacrifier au bruit et à l'ambition, sont de fausses vertus. C'est le propre de la vertu, de se préférer à la gloire; c'est le propre de la gloire, de se préférer à la vertu.

la subtilité des commentaires. Je lui appliquerai donc plus justement, je crois, son mot sur Tibère « qu'il avait trop d'esprit pour se bien fixer dans ses jugements[1]. » Je ne l'en loue pas moins des faits qu'il m'apprend, car ils réfutent ses préventions. Selon moi, le Tibère de Tacite n'est pas le Tibère de Rome[2]; ou plutôt il y a dans Tacite deux Tibères, dont l'un est faux si l'autre est vrai.

Terminons sur cette discussion de Tacite. Disons seulement, comme on l'a déjà vu sous le gouvernement des Césars (qu'on me passe quelques répétitions, pour plus de clarté), qu'on scruterait avec profit le règne de Néron comme celui de Tibère; et, sans plus absoudre l'un que l'autre des justes griefs qu'ils provoquent, souvenons-nous qu'Agrippine, Tigellin et Sénèque furent les Séjan de Néron.

En somme, Tacite est moins malveillant et moins léger que Suétone; il est plus dupe de sa perspicacité. Suétone est un méchant vulgaire; il l'est par caractère; Tacite n'est méchant que par génie. Suétone suppose les faits, Tacite les intentions; le premier est plus menteur, l'autre plus ombrageux. « Il y a bien à reprendre, dit Bayle sur Tacite, dans son affectation de rechercher les motifs secrets des actions, et de les tourner vers le criminel. » J'en conviens; mais c'est le propre des grands observateurs. Ils ont les défauts de leurs qualités, et l'homme est plein de misères qu'il est aisé de prendre pour des vices[3].

Il ne s'ensuit pas qu'il faille épouser les éloquentes préventions de Tacite. J'ai lu, non sans surprise, chez un brillant écrivain si compétent pour juger l'antiquité, que l'histoire n'a pu calomnier les Césars, et qu'aucun grand homme n'est intéressé à diminuer l'horreur que l'histoire en donne. Il est, pour moi, clair comme le jour que l'histoire a calomnié les Césars; Tacite et Josèphe l'attestent formellement[4], et tout mon travail le démontre : mais quoi! quand on calomnie le gouvernement romain dans les Césars;

[1] « Ut callidum ingenium, ita anxium judicium. » (*Ibid.*, 1-81.)

[2] « Tacite confond souvent l'homme et le souverain, et il prend l'humeur de Tibère pour son caractère. Le Tibère de Patercule (2-129) est plus vrai, il correspond à sa vie.

[3] Fénelon dit très-bien : « Tacite montre beaucoup de génie, mais il a trop d'esprit, il raffine trop. » (*Lett. sur les occupations de l'Académie.*)

[4] *Ann.*, 1-1; *Hist. anc. des Juifs*, 20-5.

quand on calomnie Rome à propos des Césars, ceux qui étudient les sociétés dans les souverains et les peuples, n'auraient pas intérêt à savoir le vrai sur ces peuples et ces souverains! Est-ce que le vrai n'importe pas à la justice en elle-même; ou, n'importe-t-il pas à l'enseignement qu'on lui demande? S'il peut être permis d'inventer le bien, pour l'enseigner, à quoi sert le mensonge du mal? Apprendre la vérité sur les Césars, c'est l'apprendre sur leurs adversaires; c'est souvent apprendre à ne pas envier ceux-là et à ne pas imiter ceux-ci. C'est s'améliorer par l'expérience. Ou l'histoire n'est bonne à rien, où il faut qu'elle produise ce fruit.

II

On le recueille plus qu'ailleurs dans l'école historique romaine, tant le peuple romain est instructif, tant les historiens romains y donnent des leçons dignes de leur sujet! Tacite continue ses devanciers quand il nous peint Rome toujours grande au dehors, malgré ses souffrances domestiques; quand il peint la civilisation romaine conquérant la barbarie par la force et la justice, comme la liberté romaine avait conquis le monde par l'équité et les armes. C'est un beau spectacle que la lutte de Rome, en Orient, contre les Parthes et la Judée[1]; ce n'en est pas un moins fier que la lutte de Rome contre la Germanie ou la Bretagne. C'est toujours la discipline et la vertu romaines réparant, par la gloire, le malheur de ses relâchements et de ses fautes.

Pétus, qui commandait une légion dans le Pont, à portée de quelques autres légions affaiblies par l'abus des congés, voulut braver une puissante armée des Parthes. Il pouvait garder ses lignes et déjouer l'ennemi en temporisant; mais il ne savait pas persévérer dans ses plans, et, à peine sauvé d'un danger par les hommes du métier, il voulait paraître se suffire et changeait tout, pour faire pis. Ce n'était pas, disait-il, un fossé, des retranchements, mais des hommes et du fer qu'on lui donnait pour se

[1] Il ne s'agit plus de l'antique Judée, mais d'une Judée en dissolution.

battre[1]. Pétus ne s'en laissa pas moins envelopper, comme c'était inévitable pour un général d'aussi peu de troupes et de génie. Il fallut qu'il fît une fausse paix qui n'était qu'une capitulation honteuse : il se répandit même que les légions avaient passé sous le joug[2]. Les Parthes entrèrent dans le camp romain avant qu'il fût libre; ils reprirent leurs captifs, les bêtes de somme qui leur avaient appartenu; on prit sur le soldat romain des vêtements et des armes qu'il n'osait défendre de peur d'un conflit, tandis que Vologèse, qui avait amoncelé les armes et les morts de ses ennemis, après leur avoir prescrit de jeter un pont sur l'Arsanias, (monument honteux pour les Romains, mais utile aux Parthes) dédaignant de voir la fuite des légions romaines, — car il déguisait son orgueil sous sa modération, — traversait le fleuve à la nage sur un éléphant que suivait une escorte à cheval; négligeant pour lui-même[3] ce pont qu'il semblait ne s'être fait préparer que pour le dédaigner!

Il fallait d'autres hommes et d'autres vertus pour des résultats inverses. Il y avait dans l'armée de Syrie des vétérans qui n'avaient jamais veillé, ni monté de garde; que la vue d'un fossé, d'un retranchement frappait de surprise; qui, sans casque, sans cuirasse, parés et cupides, avaient vieilli dans les villes. Corbulon préféra à tout ce qui était trop vieux, trop infirme, de simples recrues; malgré l'hiver il garda l'armée sous la tente : telle était la rigueur du froid qu'il y eut beaucoup de membres gelés; que souvent les mains des soldats adhérèrent aux fascines qu'ils étaient chargés de transporter[4]; que la seule âpreté du temps fit périr les sentinelles. Corbulon, légèrement vêtu, donnait l'exemple de la constance; il fut encourageant avant d'être sévère; mais quand les dégoûts et les désertions que provoquaient les rigueurs du service et du climat réclamèrent la sévérité, Corbulon fut inflexible. Quiconque abandonna son drapeau fut sur-le-champ mis à mort; rigueur plus utile, selon Tacite, que la fausse clémence, puisqu'on désertait surtout là où l'on pardonnait[5]. C'était un pareil homme et de pareilles troupes qui devaient réparer l'échec de Pétus et rétablir le respect de Rome en Orient. Le nom de Corbulon, dit

[1] *Ann.*, 15-10. — [2] *Ibid.*, 15-15. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 15-25. — [5] *Ibid.*

Tacite, n'inspirait aux barbares ni haine ardente, ni préventions; ils se fiaient même à ses conseils[1]. Il fallut que le frère du fier Vologèse, que Tiridate, la cause de la guerre entre Rome et les Parthes, se soumît à tenir la couronne d'Arménie du peuple romain. Quand le roi eut une entrevue avec le lieutenant de l'empereur, ce fut le roi qui le premier mit pied à terre; Corbulon ne fit que l'imiter, et alors ils se tendirent la main[2]. Ce ne fut non plus qu'après qu'il fût convenu que Tiridate déposerait le diadème aux pieds de l'officier de César pour le reprendre des mains du prince, et donnerait l'exemple d'un Arsacide suppliant sans être vaincu, qu'il lui fut permis de recevoir quelques hommages subordonnés à ceux qu'il rendait lui-même à l'empereur. Quand en face des légions, de leurs aigles brillantes, de leurs enseignes, des statues des dieux environnant un tribunal où, sur une chaise curule, était posée la statue de Néron, Tiridate, après les sacrifices d'usage, eût posé sa couronne au pied de cette statue, au milieu de l'émotion que causait aux Romains tant de gloire après un désastre; alors seulement le lieutenant de l'empereur invita le roi à sa table et l'émerveilla de l'aspect et du mouvement d'un camp romain. Ce camp c'était Rome; l'empereur, représenté par un héros, c'était la vie même de l'empire. Telle était Rome en Orient; elle y continuait sa gloire, mais en y continuant ses vertus.

En Judée, Tacite nous appelait à l'émouvant spectacle du siége et de la prise de Jérusalem. Il avait caractérisé le peuple unique qui osa si courageusement braver Rome[3]: il lui avait donné ces couleurs distinctes et décisives qui font trancher sa grande personnalité dans le monde. Il nous avait peint cette immense ville de Jérusalem qui renfermait presque trois nations, et trois villes[4] en lutte entre elles quand les périls d'un assaut ne les réconciliaient pas[5] : l'armée et le parti de Simon dans la première enceinte; le parti et l'armée de Bargioras dans la seconde; dans la

[1] *Ann.*, 15-28. — [2] *Ibid.*

[3] « Pace per Italiam parta... augebat iras quod soli Judæi non cessissent. » (*Hist.*, 5-10.)

[4] « Nam duos colles immensum editos, claudebant muri. » (*Ibid.*, 5-11.)

[5] « Donec, propinquantibus Romanis, bellum externum concordiam pareret. » (*Ibid.*, 5-12.)

moins dans ses conditions essentielles. Il possède, comme le Romain, la langue des affaires[1]; il en a la mâle et sobre rapidité; si son génie respire moins la politique, il a plus de moralité[2]. Sans avoir le même cachet de grandeur, ses harangues ont le même bon sens concluant : « Oui, dit le Spartiate Teleutias à ses troupes, j'endurerais plutôt la faim deux jours que de vous voir un seul jour sans aliments. Je vous ouvris toujours ma porte quand vous souffriez; je vous l'ouvre encore; si donc je supporte le froid, le chaud, les veilles, faites comme moi[3]. » Un jeune Grec ayant donné des conseils timides en face de l'armée perse pendant la retraite : « Marchons à ces hommes, s'écrie Xénophon, il ne faut pas que, si près de nous, ils soupent tranquilles[4]. » Cette langue lacédémonienne est celle de l'Athénien transformé. Il reste Athénien et Lacédémonien tout ensemble quand, apprenant au milieu de la fête d'un sacrifice le sort d'un de ses fils tué à Mantinée, il se contente de poser sa couronne en attendant qu'on l'ait rassuré sur la bravoure de ce fils, puis reprend sa couronne, sans sourciller, en disant magnanimement : « Je le savais mortel. » Ce seul trait peint le ton, la forme, le sentiment, l'enseignement des œuvres du maître. Xénophon écrivit comme il vécut, avec une grâce austère[5] qui parle plus à l'âme qu'à l'imagination, et qu'on ne pourrait imiter de ses écrits qu'en imitant sa vie.

J'ai beaucoup dit sur Polybe; je n'en ai pas assez dit. Je l'ai fait intervenir dans mon examen des mœurs romaines; j'ai caractérisé son enseignement historique; j'ai puisé dans ses œuvres une esthétique de l'histoire. Je veux envisager ici son génie historique au point de vue surtout de la forme, mais sans exclusion de certains aspects qui distinguent ce vaste historien pour qui la forme fut toujours secondaire[6]. J'ai dit ailleurs l'âme de Polybe, j'en veux dire ici le tour d'esprit.

On s'étonnerait que les historiens et les critiques romains s'en occupent si peu, si l'on ne savait qu'à Rome l'éloquence, l'élocution, la morale, trois choses qui sont accessoires chez Polybe,

[1] Denys d'Halicarnasse, *Lett. à Pompée*, ch. 4. — [2] *Ibid.* — [3] *Helléniq.*, liv. 5, ch. 2. — [4] *Anabase*, 6-5.

[5] « Jucunditatem inaffectatam. » (Quintil., *De l'Instit. orat.*, 10-1.)

[6] La forme entendue dans un sens restreint; ce qui suit l'explique, et je me compléterai plus loin.

étaient l'objet principal des lettres romaines. S'il obtient cet hommage de Cicéron qu'il n'y a pas de meilleur investigateur des temps[1], il a eu le tort de peu faire de harangues, et même de les improuver dans les compositions historiques[2]. Son style n'a pas le fini des œuvres classiques : non-seulement il n'écrit pas à Athènes, mais il écrit, en Grec, à Rome; il célèbre Rome pendant la décadence grecque. N'en est-ce pas assez pour qu'il ne soit ni Grec, ni Romain, et qu'aucune nationalité n'ait la fierté de le revendiquer? Il déclame peu ; il est plus savant qu'artiste : il ose dire que certains généraux ne penchent pas moins que leurs historiens à prendre les belles phrases pour de belles actions[3]; il fait à l'aide du vocabulaire scientifique de son temps ce qu'il appelle une histoire pragmatique, quelque chose comme une logique de l'histoire; comment les poëtes de l'histoire l'eussent-ils goûté? Tite-Live qui s'en sert fréquemment, qui le copie presque autant qu'il s'en sert, le loue moins qu'il ne l'utilise[4]. Fénelon lui reproche « de trop raisonner, quoiqu'il raisonne fort bien[5]; » il trouve que son procédé ressemble à une anatomie, son histoire à un mécanisme. Fénelon était trop poëte, trop homme de cour, trop exclusivement littéraire, malgré son grand esprit, pour bien apprécier Polybe. Ce que j'aime de Polybe, c'est que son bon sens domine son vaste savoir. Ce penseur, ce logicien, cet esprit si pénétrant et si sûr qui sait ramener tous les événements à des principes fondamentaux qui font ressembler la vie des peuples à un mécanisme, n'aime pas la mécanique morale. Selon lui, les gens de science qui aiment la logique, cherchent toujours la proposition-principe, et en concluent strictement. Non-seulement il repousse cette méthode, mais la sienne est toute contraire. Il en atteste la nature même qui n'a rien de continu dans ses œuvres, mais qui, changeant sans cesse, ne reproduit jamais rien sans variété[6]. Quelle leçon pour ces faux logiciens de l'histoire qui croient ou font semblant de penser que l'humanité qui souffre, qui sent, qui se passionne, n'a pas d'autre soin que d'ergoter comme eux-mêmes

[1] *De la République*, 11-14. — [2] Liv. 37, fragm. 6. — [3] Liv. 26, fragm. 2.
[4] « Polybe, dont le témoignage a quelque poids, » dit-il. (Liv. 30, ch. 45, et encore liv. 32, ch. 10.)
[5] *Lettre sur les occupations de l'Académie.* — [6] Liv. 39, *Fragm.* 3.

et de se rapetisser à leur sèche nature! Les Procustes politiques apprendraient encore de ce logicien que les hommes sont loin d'avoir les mêmes aptitudes, et qu'un esprit supérieur peut être assez mal doué sur bien des points; qu'enfin les peuples, comme hommes, ont des facultés ou des insuffisances qu'il faut bien peser [1].

Quelques appréciateurs trouvent Polybe froid; et il est vrai qu'il ne pérore pas; mais combien je me sens intéressé quand il me dit : J'ai vu les faits que je raconte, ou bien ce sont mes contemporains; je suis le témoin de mes récits, ou j'ai des témoins oculaires [2]. Dans une défaite des Galates, un centurion romain abusa de la femme de leur roi. Cette femme, qui se nommait Chiomare, tua le centurion et porta sa tête à son mari en lui révélant l'outrage comme la vengeance. Polybe, qui raconte l'événement, vit cette femme intrépide à Sardes; et il put y admirer, dit-il, toute sa grandeur d'âme [3]. Quelle rencontre et quel sujet d'émotion pour son lecteur comme pour lui-même!

Quand Démétrius, fils d'un roi de Syrie, mais otage de Rome, consulte sur un projet d'évasion Polybe qui non-seulement lui conseille la fuite, mais le seconde [4], j'assiste à l'événement, pour ainsi dire, et je me rends complice de l'historien. De même, par l'effet de je ne sais quel contact secret avec le représentant de Rome, qui m'en rend compte, je crois prendre part à une ambassade de Polybe et de Lycortas son père, pour remercier le roi Ptolémée d'un secours d'armes et d'argent [5]. Il me semble que je comprends mieux l'invasion de la Macédoine par les Romains, quand l'historien qui a couru tous les dangers de l'invasion me la raconte [6]; je me crois contemporain des Scipions, je les entends même, quand Polybe me rapporte ses entretiens avec cette famille [7], ou qu'il m'apprend ce qu'il tient de Lélius sur son compte [8]. Lorsqu'il vante le désintéressement de Paul-Émile, mort si pauvre qu'on eut peine à trouver dans sa succession le prix de

[1] Liv. 4, ch. 1. — [2] *Ibid.*

[3] Liv. 22, fragm. 12. — Suivant Strabon, Polybe aurait vu, dans le sac de Corinthe, des soldats romains jouant aux dés sur des chefs-d'œuvre de peinture couverts de poussière. Quel langage parlerait plus haut que ce témoignage?

[4] Liv. 31, ch. 17. — [5] Liv. 25, ch. 5. — [6] Liv. 28, ch. 7. — [7] Liv. 32, fragm. 8. — [8] Liv. 40, fragm. 2.

la dot de sa femme, et qu'il ajoute qu'en affirmant sur les Romains quelque chose d'extraordinaire il n'ignore pas que les Romains, qui connaissent à fond les faits qu'il raconte, ne manqueront pas de les contrôler, et seraient sans pitié pour un mensonge[1]; non-seulement il acquiert ma confiance, mais il m'émeut pour une œuvre qui semble celle de Rome même. Il ne me la recommande pas moins quand il mentionne qu'il en a conçu tout le plan, et qu'il l'a tout parcouru par la pensée, avant de l'écrire[2]. Il fortifie mon intérêt pour son travail, lorsqu'en m'apprenant qu'il avait relevé chez Zénon quelques erreurs de géographie dont celui-ci lui sut gré, il prie ses lecteurs de lui rendre le même office; réclamant toute leur rigueur s'il ment à dessein, ou leur indulgence si, dans un si vaste ouvrage, il n'y a que les fautes inévitables[3].

Puis, quel attrait pour l'esprit que cette variété d'aperçus qu'offre son histoire! Combien je m'instruis par ses digressions sur la constitution de Rome[4], sur la constitution de Carthage[5], sur l'armement et le mécanisme de la légion[6], sur la phalange comparée à la légion[7], sur l'organisation et la discipline d'un camp romain[8], sur certains pieux qui entouraient ce camp d'une sorte de clôture indestructible[9], sur la prudence qu'exige un assaut[10], sur la proportion et la pente qu'il convient de donner aux échelles de siége[11], sur la sambuque d'Archimède[12], sur le corbeau romain[13], sur les sables qui engorgent le Pont-Euxin[14], sur le double courant de la mer de Chalcédoine[15], sur les connaissances nécessaires à un chef d'armée[16], sur l'entretien des armes d'après Philopœmen[17], sur le caractère des peuples d'après leur climat[18], sur le but de la musique en Arcadie[19] et sur je ne sais combien d'autres précieux détails du même ordre, traités avec une netteté magistrale et cet art tout grec de tout embellir! Qui ne préférera cette riche diversité de matière à la stérile variété des formes?

Mais la forme même ne manque pas à Polybe[20]. Lorsqu'il dit

[1] Liv. 32, fragm. 8. — [2] Liv. 5, ch. 8. — [3] Liv. 16, fragm. 7. — [4] Liv. 6, fragm. 4 — [5] Liv. 6, fragm. 10. — [6] Liv. 6, fragm. 6. — [7] Liv. 18, fragm. 1. — [8] Liv. 6. fragm. 6, 7, 8. — [9] Liv. 18, fragm. 1. — [10] Liv. 5, ch. 20. — [11] Liv. 9, fragm 6 — [12] Liv. 8, fragm. 4. — [13] Liv. 1, ch. 4. — [14] Liv. 4, ch. 9. — [15] Liv. 4, ch. 10 — [16] Liv. 9, fragm. 6. — [17] Liv. 11, fragm, 9. — [18] Liv. 4, ch. 5.— [19] *Ibid.*

[20] Il se compare lui-même à un artiste qui doit montrer son adresse dans quelque chef-d'œuvre. (Liv. 6, fragm. 10.)

« que les conquérants font, du malheur des autres peuples, l'ornement de leur patrie [1], » il peint en deux mots tout ce qu'il y a de légitime et de mal dans la conquête; j'en comprends, à l'instant, la misère et la grandeur. S'il écrit que « l'art du secret ne consiste pas seulement à se taire, mais à cacher ses impressions, car qu'importe, dit-il, le silence, si on lit dans votre cœur [2]? » je crois moi-même lire Tacite : il m'aide à mieux saisir cet historien sur ces temps non pas « où l'on peut penser ce qu'on veut, et dire ce qu'on pense, » selon la phrase consacrée [3], mais « s'impressionner librement, sans trembler de son impression. » Si ces formes s'oublient chez Polybe, c'est qu'il y songe peu, tant les idées le dominent, et que le lecteur y songe aussi peu, tant les idées de l'historien le frappent!

Qui s'occuperait de style dans ce qui suit? « Antiochus marchait vers Ptolémée et allait s'emparer de Péluse, quand, rencontrant Popilius, général romain, il le salue de la main. Popilius, qui tenait dans la sienne le décret du sénat, le présente au roi et lui prescrit de le lire avant toute autre chose, ne voulant, je crois, lui donner nul signe d'intérêt, qu'il ne sût s'il parlait à un ami ou à un ennemi. Après sa lecture, le roi répondit qu'il en conférerait avec son conseil, et qu'il aviserait. A ce mot, Popilius fit quelque chose qu'on trouvera singulièrement dur et impérieux : avec une baguette qu'il portait, il fit un cercle autour du roi et lui défendit d'en sortir qu'il n'eût répondu. Le roi, stupéfait de cet orgueil, fut un instant comme interdit, puis répondit qu'il exécuterait les ordres de Rome. Alors seulement Popilius lui prit la main et le salua [4]. » Quel art éminent dans cette simplicité! N'est-elle pas ce nu de la statuaire, si supérieur aux draperies? Polybe est l'Aristote de l'histoire; comme chez celui-ci, l'art secondaire de la forme [5] se perd chez lui dans la grandeur de la pensée. Ni Montesquieu, ni

[1] Liv. 9, fragm. 4. — [2] Liv. 9, fragm. 6.

[3] Elle n'est pas exacte; car la pensée (qu'on peut toujours cacher) ne peut pas ne pas être libre, en tant que pensée non exprimée; tandis que l'impression qui se trahit s'exprime, et dès lors se compromet.

Quand Polybe reproche à Philopœmen « de chercher à nuire à un rival à force de le louer » (liv. 23, fragm. 13), il me rappelle le fameux « pessimum inimicorum genus, laudantes » de Tacite. (*Agricola*, 41)

[4] Liv. 29, fragm. 11.

[5] « A chaque chose son importance véritable. » (Liv. 30, fragm. 14.)

Bossuet n'ignorèrent cette grandeur, et tel croit souvent applaudir le génie de Montesquieu et de Bossuet, qui n'applaudit qu'à Polybe. C'est être bien supérieur, en effet, que d'être le Jomini des Scipions, et le précurseur, l'inspirateur d'un Bossuet : et que serait-ce de Polybe intact, quand ce que nous connaissons n'est qu'un débris !

Passer de Polybe à Tite-Live[1], c'est ne pas changer de sujet quant à l'objet de l'histoire; c'est souvent même ne pas quitter Polybe que Tite-Live reproduit. Sur ce qui concerne la Grèce, l'Asie, Carthage, le second est le disciple, souvent le copiste du premier. Il y a plus; Polybe, comme contemporain des événements qu'il raconte, a bien plus de poids que Tite-Live qui leur est postérieur; et ce qui surprend, c'est que, par les documents que le temps semble devoir lui fournir, il n'ajoute rien à son devancier. Il y a d'ailleurs une différence fondamentale de forme entre Tite-Live et Polybe : c'est que l'un procède plus par la raison, l'autre par le sentiment; c'est que l'un songe plus au drame des événements, l'autre à leur portée; c'est que l'un peint, presque toujours ce que l'autre explique[2]; c'est que si l'un montre tout le sang d'une bataille, l'autre montre les causes de la défaite; et que si le premier plaint les vaincus, le second sait faire des vainqueurs. Chez Tite-Live le peuple romain pose, chez Polybe il agit; l'un nous transmet la force de Rome, l'autre sa dignité; Polybe en est plutôt l'intelligence, Tite-Live la poésie. Il ne dédaignera pas autant que le Grec cette intervention de je ne sais quel demi-dieu qui, selon Polybe, « veut bien être assez bon pour servir de guide aux Carthaginois[3], » tandis qu'il n'y a pas pour Polybe d'autre demi-dieu que le génie d'Annibal. L'historien romain idéalise tout ce que l'historien grec contrôle. Si Tite-Live arrange les faits, Polybe les rapporte; le second juge les hommes d'État, le premier les fait parler : autant l'un apprécie, autant l'autre invente et compose; en somme, on trouve toujours chez Polybe le vrai historique, chez Tite-Live le vrai littéraire. L'un

[1] J'interromps encore la chronologie en faveur de l'analogie.

[2] Comparez Tite-Live et Polybe sur la bataille de Cannes, par exemple, et vous verrez qui est l'artiste, qui est le général.

[3] Liv. 3, ch. 9.

vivait dans les camps et parmi les hommes; l'autre dans les bibliothèques. Polybe est un penseur; Tite-Live, un écrivain.

Les anciens comparaient Tite-Live à Hérodote, et ils ont de grandes analogies de tempérament : tous deux aiment à narrer, tous deux aiment ou propagent le merveilleux, tous deux ont des accents épiques; mais par la différence des temps et des hommes, Tite-Live est moins simple que son devancier; son merveilleux est plus artificiel, et il ne convenait ni à son temps ni à sa personnalité, comme celui d'Hérodote convenait à sa date et à son auteur. Hérodote est varié comme l'univers qu'il parcourt; Tite-Live est majestueux comme Rome qui a vaincu l'univers. Si les tableaux d'Hérodote sont plus nombreux, ceux de Tite-Live sont plus larges. Celui-ci n'a qu'un ton, l'autre en a plusieurs. Si Tite-Live est un Hérodote cultivé, c'est-à-dire raffiné, c'est, sous bien des rapports, un Hérodote agrandi. A part ce provincialisme que quelques délicats de son temps lui reprochaient[1], et que nous ne saurions apprécier, son style est d'une manière grandiose qui laisse bien loin Hérodote. Il est vrai qu'Hérodote a créé la prose grecque en même temps que l'histoire, tandis que Tite-Live a trouvé sa langue toute faite, à ce point qu'après Cicéron, Jules César, Salluste, il lui a été plus difficile d'être original qu'élégant. Après tout, et malgré leurs analogies, ces deux historiens sont bien plus égaux que semblables.

On peut considérer chez Tite-Live comme chez ses émules ou ses modèles, trois sortes d'esprits. L'esprit civique qui préside à l'ensemble de la composition historique; l'esprit moral qui déduit l'enseignement soit de l'ensemble, soit des détails de cette conception; l'esprit artistique qui répand sur le tout, comme dans les détails, l'attrait qui les recommande.

La conception historique de Tite-Live est immense, puisqu'elle comprend tout le tableau du peuple romain, c'est-à-dire de la société romaine, de Romulus à Auguste[2]. C'est par lui que nous connaissons, autant qu'on peut les connaître, les fondateurs de Rome; c'est par lui que nous savons comment les Romains s'assimilèrent, après les avoir domptés, les peuples infinis qui se par-

[1] *De l'Instit. orat.*, 3-8.
[2] Je parle de son œuvre comme si nous n'en avions rien perdu.

tageaient l'Italie : les Èques, les Marses, les Herniques, les Volsques, les Sabins, les Ombriens, les Ausones, les Marruciniens, les Privernates, les Péligniens, les Campaniens, les Étrusques, les Lucaniens, les Brutiens et ces terribles Samnites sous qui Rome sembla d'abord succomber[1]; puis, ces peuples mixtes qui tenaient plus de la Grèce que de l'Italie, les Tarentins, les Locriens, les Crotoniates; puis ces formidables Gaulois[2] qui envahirent le monde, mais comme un torrent qui passe en dévastant; les Cénomans, les Insubres (de la même famille); et ces intraitables Ligures qui combattaient Rome dans toute sa force et ne cédaient aux talents militaires de Paul-Émile qu'après l'avoir enveloppé et presque vaincu[3].

C'est Tite-Live qui nous dit comment il fallut qu'Interamne, Volsinie, Bovianum, Antium, Miliona, Lucérie, Nole, Frégelles, Pérouse, mais surtout Veïes et Capoue, s'effaçassent devant Rome[4].

C'est dans Tite-Live que nous apprenons soit les religions[5], soit les superstitions de Rome; sa première politique, sa première civilisation, l'organisation de sa souveraineté politique dans son sein comme autour d'elle; ses mœurs primitives, sa discipline civique et militaire issue de ses mœurs; sa puissance sortie de sa discipline, son administration, ses colonisations et tout cet esprit de vie qui, d'époque en époque, lui fait concevoir et lui fait accomplir son vaste idéal. Son plan est tel qu'il n'a pu le mesurer suffisamment, et qu'à peine au quart de son œuvre[6], il s'en effraye. Il se compare à quelqu'un qui, des sables du rivage, descendrait à pied dans la mer, et qui verrait d'autant plus d'abîmes qu'il descendrait davantage; c'est ainsi que, selon Tite-Livre, son œuvre, loin de diminuer, s'accroît par l'exécution[7]. C'est qu'en effet il ne s'est proposé rien moins que de constituer, pour la

[1] Liv. 9, ch. 13.

[2] Voy. liv. 5, ch. 41, 42. — Leur approche introduisait à Rome le *justitium*, c'est-à-dire l'interruption des affaires; on y faisait des levées en masse; il s'organisait des cohortes de vieillards. (Voir liv. 10, ch. 21.)

[3] Liv. 40, ch. 25 à 28. — [4] Voir liv. 5, ch. 21; liv. 7, ch. 31.

[5] « Relligiones : » les divers cultes dont l'ensemble constituait ce que nous nommons la religion. Rome était aussi tolérante que nous sommes exclusifs.

[6] Au trentième livre sur cent cinquante.

[7] Liv. 31, ch. 1.

postérité, le caractère romain dans ses multiples manifestations; la société romaine dans ses innombrables aspects : pis, ou mieux que cela; il crée, pour la postérité, le monde latin, le monde romain et tout le sens de l'activité de ces deux mondes jusqu'à l'empire[1]. La conception historique de Tite-Live ce n'est donc rien moins que la genèse de Rome; les imperfections de détail ne sont rien dans une telle conception. Elle est, quelquefois, moins qu'une œuvre politique; à d'autres égards elle est plus, puisque c'est une œuvre sociale : c'est là, je crois, son mérite, comme son vrai point de vue.

J'ai dit ailleurs l'enseignement moral qui résulte de la conception tout entière. Quant aux détails, ils sont dans la mémoire de tout le monde. Il n'est pas une page de l'historien qui, par le trait qu'elle célèbre, ou le sentiment qu'elle inspire, ne soit salutaire. Chez Tite-Live, le mensonge vaut la vérité, tant le mensonge est vraisemblable, tant il est digne d'être vrai! Je ne saurais trop le louer d'avoir conçu l'histoire comme un enseignement du beau, non du laid; du bien, non du mal. Si l'ignorance du mal tient lieu de vertu, que ce soit la vertu des enfants d'ignorer le mal des ancêtres! Que ce soit la vertu des historiens de voiler le mal qui n'est que le mal! Si la science des fautes profite, celle du mal est stérile; et plût à Dieu qu'elle ne fût que stérile! Cependant, pour citer Tite-Live sur un détail d'observation morale, j'indiquerai la trame de Persée contre Démétrius[2] comme un des modèles de Tacite. Dans sa cause, dans ses moyens, dans ses résultats, ce drame rappelle celui que termine la mort de Britannicus. Le vieux roi macédonien qu'on irrite contre son fils est digne de pitié comme père et comme prince. « Son esprit souffrait d'autant plus, selon Tite-Live, que les griefs de son fils s'imprimaient plus dans son cœur que sur ses traits[3]; » réflexion non moins juste que bien sentie; mais je passe outre, le détail m'accablerait.

Que les documents aient manqué à Tite-Live sur les premiers temps, et même sur les premiers siècles de Rome[4]; qu'il ait dû

[1] « Et quæ, exiguis profecta initiis, eo creverit, ut jam magnitudine laboret sua. » (Préface de Tite-Live.)

[2] Liv. 40, ch. 4 et suiv.; puis du ch. 20 au ch. 24. — [3] Liv. 40, ch. 4.

[4] Même dès 430. (Liv. 8, ch. 40.)

créer cette période avec les annales des pontifes, les rouleaux de toile nommés les livres lintéens[1]; avec des chroniqueurs comme Fabius Pictor[2]; des érudits comme Tubéron et Cincius[3]; qu'il ait éprouvé bien des doutes[4]; qu'il ait tâtonné, ce n'en est pas moins sa gloire, comme artiste, d'avoir donné aux légendes l'autorité du fait, et d'avoir créé une Rome ignorée si digne de la Rome connue, que l'une n'a pas reçu moins de respects que l'autre. Les grands esprits même ont les défauts de leurs qualités, et si le génie créateur de Tite-Live nous trompe quelquefois sur la vérité qu'il pare et commente, — ce qui est un défaut chez un historien, — Tite-Live a les grandes qualités de ses défauts. Il crée un monde d'après la tradition; il donne du corps à l'inconnu; sa poésie complète sa raison là où sa raison ne peut atteindre; et là même où le fait est constant pour la raison, la poésie, quand les faits sont grands, donne aux faits toute leur proportion. La bataille du mont Olympe, par exemple, entre les Gallo-Grecs et les Romains[5] n'est-elle pas homérique? Elle revit dans l'histoire; et tout ce qu'elle fut dans l'action, elle l'est dans le récit. Ce n'est toutefois qu'un terrible spectacle.

Mais si les yeux sont bien moins intéressés, le cœur est bien plus ému dans les combats pour l'indépendance romaine. Lisez entre autres les combinaisons qui préparent, pour Rome, la victoire du Métaure, — cette revanche de Cannes[6] — quand Annibal et Asdrubal pressent l'Italie; quand il faut que l'un des consuls emprunte furtivement à l'armée qui surveille Annibal assez de forces pour vaincre son frère[7]; quand cette troupe vaillante court rapidement vers le nouvel ennemi[8] à travers les populations qu'enflamme son ardeur[9]; quand, pour mieux tromper Asdrubal, elle s'entasse[10] dans le petit camp romain qui lui fait face, et que, par sa tactique comme par sa valeur, elle sauve Rome en même temps qu'elle abat Carthage[11] : je serai surpris

[1] Liv. 4, ch. 20. — [2] Liv. 22, ch. 7. — [3] Liv. 4, ch. 23; liv. 7, ch. 3. — [4] Liv. 8, ch. 40; liv. 9, ch. 15, 37; liv. 10, ch. 5, 17, 26; liv, 30, ch. 37; liv. 22, ch. 61; liv. 32, ch. 6. — [5] Liv. 38, ch. 21. — [6] Liv. 27, ch. 49. — [7] Liv. 27, ch. 44.

[8] « Diem ac noctem ire. » (Liv. 27, ch. 45.)

[9] « Itinere auctum voluntariis agmen erat. » (*Ibid.*)

[10] « Silentio ingressi. » (Liv. 27, ch. 46.)

[11] Liv. 27, ch. 47 et suiv.

si le récit rapide, militaire, patriotique de ce grand exploit ne vous remplit pas d'enthousiasme; je serai surpris si, de lecteur, vous ne devenez combattant. Ici l'art est magnanime comme le sujet. De tels événements narrés par de tels artistes créent des héros; aussi, nul historien n'a mieux chanté, ni plus créé de héros que Tite-Live. Que d'autres aient pour domaine la politique, son domaine est l'héroïsme; et son objet comme son art justifient sa gloire!

Passons de l'historien des héros aux héros mêmes. Je me suis souvent demandé ce qu'on entendait par la merveille du style de César. L'entend-on de la pensée? C'est alors le génie plutôt que son instrument que l'on vante. Comme forme, comme expression, ce qu'il y a de merveilleux dans César m'échappe; mais je n'ai jamais vu personne en rendre compte. Que César ait cette élocution simple et noble qu'un grand de Rome possédait naturellement, nul doute; que ses écrits ne sentent pas l'école, nul doute encore; mais qu'il ait, comme diction, je ne sais quelle qualité supérieure, exquise, dont ses admirateurs (il en est tant sur parole!) ne citent pas d'exemple, c'est ce que je ne puis reconnaître [1]. Je n'ai cependant pas moins et lu et relu César que les historiens dont je parle : je soupçonnerais donc qu'il y a, sur ce point, quelque méprise. Il faut être autre chose qu'un grammairien, ou même qu'un lettré, pour apprécier les écrits de César. « César singulièrement, dit Montaigne [2], me semble mériter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour lui-même. » Voilà le vrai mot. Les écrits de César, c'est toujours César, et même ce n'est que César. Otez César de ses écrits, ils perdent leur vertu, si je peux le dire; replacez-l'y, vous y replacez leur mérite. Quiconque n'étant pas César voudrait écrire comme lui, ne ferait rien qui vaille [3], c'est assez dire que ce n'est pas dans la forme des écrits de César qu'est leur valeur, mais dans le fond. Ce qui plaît, ce qui

[1] Quand je lis Montluc, Lanoue, Henri IV, Frédéric II, Napoléon, c'est différent; je sépare mieux le fond de la forme.

[2] L'un de ses admirateurs, et qui parle d'après Cicéron « de la polissure de son langage; » (*Essais*, 2-10.) ce qui ne serait, après tout, qu'un élément d'élégance.

[3] Ses lieutenants n'écrivent pas comme lui, mais d'après lui; c'est pourquoi ils intéressent presque autant que lui-même. Ce que César inspire équivaut à ce qu'il écrit. C'est ainsi que les divers confidents de Napoléon Ier intéressent tous par l'esprit supérieur qui est leur souffle.

frappe, ce qu'on admire dans les écrits de César, c'est qu'ils sont le portrait de César. On croit n'applaudir que l'artiste, on applaudit le grand homme : c'est qu'au fond, il n'est pas de plus grands artistes que les grands hommes. Lisez une campagne de César, c'est un vrai drame : vous passez des négociations pour éviter le combat ou pour affaiblir l'ennemi, au plan de marche et de bataille; ici, César a ses troupes et son ascendant personnel. C'est ainsi que le drame d'une campagne de César a son exposition, son nœud, ses péripéties, son dénoûment; rien de plus logique, rien qui saisisse plus que cette logique [1].

Jules César est un prodige de pensée et d'action : et c'est merveille de voir éclater le génie de César sous ce double aspect, ou mieux, sous cette double individualité. Le plan, les moyens d'exécution, l'action, le succès, s'enchaînent avec une rapidité surprenante. Comme la foudre, César presque en même temps luit et frappe. Comme général, les hommes, les choses, le terrain sont l'objet de sa pensée; avec elle, il prépare, il délibére, il dispose ses moyens. L'action suit ces préparatifs; on le voit remuer les moyens qu'il a disposés. Si sa délibération est déjà le combat, le combat est encore sa pensée; son génie conduit tout [2], surveille, domine tout. Quand ses instruments faiblissent, il est là; quand son armée même le sert mal, il la supplée; quand tout cède enfin, si on lui demandait que vous reste-t-il ? il répondrait, comme Médée : Moi [3]. C'est qu'alors il a une audace de volonté et de cœur, un génie d'expédients surhumains. Il fascine l'armée ennemie, il rallie la sienne, il répand en elle je ne sais quel torrrent de feu et d'électricité qui la raniment et la rendent invincible [4].

Jules César écrit donc comme il combat; et sa pensée court au triomphe comme son épée; le point de départ, les moyens, le but,

[1] Sa seule expédition contre les Helvètes, au début de la guerre des Gaules (liv. 1, ch. 1 à 20), me suffirait comme exemple, si tout n'y ressemblait.

[2] En Afrique, il va jusqu'à se faire le maître d'escrime de son armée. (*Guerre d'Afrique*, 71.)

[3] A Munda, par exemple (Voir Florus, 4-2, et Plutarque, 56); en Gaule, quand il menace ses troupes révoltées de continuer la guerre avec la seule dixième légion (*Guerre des Gaules*, 1-40 et suiv.); etc.

[4] « Toute sa personne respirait la grandeur et l'autorité. » (*Guerre d'Afrique*, 10.) Pour abattre ou relever des troupes, deux mots lui suffisent : *Quirites* ou *Commilitones*.

voilà ce qui frappe dans ses écrits; sa plume n'est qu'un flambeau qui éclaire la trame brillante de ses desseins; mais c'est cette trame qui est belle, non ce qui l'éclaire. C'est ainsi que ceux qui admirent la plume de César, admirent surtout ses desseins.

Salluste est le contemporain de César et son partisan quoiqu'il le soit plus de sa cause que de sa personne, et plus de sa personne que de son pouvoir : car les œuvres de Salluste respirent la démocratie; une démocratie, non pas factieuse, mais disciplinée; et c'est comme représentant l'ordre dans la démocratie que César plaît à Salluste. C'est ce qu'attestent les deux lettres de l'historien au dictateur. Salluste nous apprend que, dès l'enfance, il négligeait les exercices du corps pour la culture de son intelligence[1]; mais que l'étude l'a passionné, et qu'il y a joint la pratique des affaires[2]. Ses œuvres s'en ressentent. On y trouve partout une haute raison, une entente des affaires publiques que nul autre ne surpasse; une langue à la fois cultivée et pratique; enfin, et comme un don particulier de la nature de l'écrivain complétée par la méditation et par l'art, un talent de forme incomparable. Comme la langue est l'un des principaux éléments de la forme dans les œuvres de l'esprit, on s'est quelquefois mépris, en prenant la langue d'un écrivain pour toute la forme de ses œuvres; il s'est aussi trouvé des esprits qui n'ont vu dans une langue que la grammaire. Boileau lui-même n'exagère-t-il pas la grammaire quand il prescrit, avant tout, en deux vers où il la viole[3], de ne pas la violer? Boileau n'en est pas moins aussi grand écrivain que judicieux critique; mais que de grammairiens depuis Pomponius Lenas ont déchiré des talents supérieurs, à l'aide du rudiment, comme l'affranchi de Pompée déchira Salluste! Il lui reprochait, entre autres, de retremper la langue romaine à la source vive d'Ennius et du vieux Caton. L'empereur Adrien lui en savait au contraire tant de gré que c'est par là qu'il admirait l'historien. Les grands écrivains ont deux ennemis, savoir, les esprits faux qui n'estiment que leurs défauts, et les esprits étroits qui ne voient pas leurs

[1] *Catil.*, 4.

[2] « Sed ego adolescentulus initio, sicuti plerique, studio ad rempublicam latus sum. » (*Ibid.*, 3.)

[3] « Sans la ngue, en un mot, l'auteur *le plus* divin... » (*Art poétique.*)

qualités. Salluste fit sa langue comme tous les artistes éminents; elle réussit parce qu'en respectant le convenu dans une certaine mesure elle sut le surpasser; et quand cette langue à la fois neuve et connue — qui puisait son originalité dans un exquis éclectisme, lequel empruntait son éclat et sa vigueur, soit au type grec, soit au type romain de tous les âges, — triompha par l'admiration générale, les insulteurs ne manquèrent pas à ce triomphe; ce furent les grammairiens. Mais Virgile même n'éprouva-t-il pas leurs morsures[1]? Et que resterait-il de Saint-Simon, de de Retz, de Bossuet même, si nous les livrions aux puristes de la grammaire? Leur génie littéraire les sauverait-il du dédain? Leur gloire serait-elle la même si Vaugelas seul devait les classer? La grammaire est une importante portion d'une langue, mais outre que la langue de l'imagination et du cœur lui échappent, la langue même d'un écrivain n'est qu'une portion de sa forme.

Il y a aussi dans la forme d'une belle œuvre littéraire le choix du sujet, le choix des choses et des personnes qui doivent entrer dans ce sujet; le rapport que les choses ont avec les personnes, et, réciproquement; le choix des tableaux qui doivent recevoir le relief, celui des objets qui ne doivent paraître qu'à demi-teinte. Il y a le choix du ton général, et celui des tons particuliers de certains détails de l'œuvre; il y a celui du coloris principal et de ses nuances; il y a les dispositions comme les proportions : il y a dans l'esprit vital de l'œuvre, soit la prédominance de la raison sur le sentiment, soit celui du sentiment sur la raison; ou bien, une sorte d'équilibre et de réciprocité mutuelle. Il y a dans les compositions qui tiennent du drame, l'entente ou l'intelligence des combinaisons dramatiques, celle des effets et de la mise en scène; le trop ou le trop peu, soit d'art, soit de naturel. Enfin, dans tout sujet, il n'y a pas seulement le sujet, il y a l'impression de l'écrivain sur le sujet, c'est-à-dire, le cachet de l'œuvre, comme le sceau de l'écrivain. Telles sont, je crois, les principales conditions, les principaux écueils, comme les principaux mérites de forme. C'est en ce sens que j'apprécie moi-même ce qui n'est pas chez l'historien, le mobile de sa pensée, c'est-à-dire cette tendance générale

[1] Et Racine comme Virgile.

de ses intentions vers la leçon politique ou morale qu'il entend donner soit pour la direction morale ou politique de la société, soit pour l'amélioration de l'humanité ou de l'homme. La forme, ce sont les moyens littéraires multiples qui servent d'instrument à cette grande intention. C'est ainsi que je l'entends quand j'apprécie séparément l'histoire antique dans son enseignement, et la même histoire dans sa forme. Revenons à Salluste.

On ne pouvait choisir de sujets d'histoire plus intéressants ni que Jugurtha qui occupa tant Rome chez elle et au dehors, ni que Catilina qui menaça sa vie comme sa puissance. Si l'on applique au récit de la guerre de Jugurtha les principes ci-dessus, on est aussi charmé des choses que des personnes. Le récit, les tableaux, les mœurs, la politique, les discours, la guerre, tout y est à sa place, dans des dimensions parfaites. Les personnages y sont peu nombreux, mais frappés comme des médailles. Leurs portraits y sont tellement eux-mêmes que jamais leurs actes ne démentent leurs portraits et que les acteurs ne semblent vivre que pour justifier leur portrait par l'historien; l'épisode instructif et toujours poétique, vient délasser du récit, en le diversifiant; le discours vient le motiver comme l'animer; les négociations comme les combats servent à le conclure; et le drame passe de l'exposition au dénoûment avec cet intérêt croissant que donne un sujet heureux, traité par un grand maître.

Ce mérite me semble plus brillant encore dans l'histoire de la *conjuration*. Tout y repose sur trois personnages : Catilina et ses complices, représentant l'esprit de faction dans Rome; Caton avec le sénat et la vieille Rome, représentant l'antique discipline et la tradition; César, génie transacteur qui aura l'apparence d'un factieux jusqu'à ce qu'il hérite des factions. C'est sur ses trois grands acteurs que Salluste place, à bon droit, son relief[1]. Catilina ne prononce que deux discours, l'un pour conspirer, l'autre pour bien mourir, s'il ne peut vaincre; et ces deux harangues sont aussi fortes que vraies[2]. César, dans son avis au sénat, développe la politique la plus spécieuse[3]; il y manie l'expédient avec une telle décence et une telle dextérité, qu'il fallait toute la vigueur, toute

[1] *Catil.*, 14, 15, 54. — [2] *Ibid.*, 20 et 58. — [3] *Ibid.*, 51.

l'autorité, toute la solidité politique et morale de la réplique de Caton pour l'emporter [1]. Il s'est trouvé des critiques pour considérer ces harangues comme inutiles. Que ne nous dit-on qu'il est inutile, dans une tragédie, d'en faire parler les acteurs ! Si Salluste nous peint, comme il sait le faire, cette effroyable corruption républicaine [2] qui produisait un Catilina [3], qui enfantait ces monstrueuses espérances d'où naissent les complots qui veulent les satisfaire, Quintilien jugera cette peinture inopportune, prouvant par là combien un rhéteur est peu propre à juger la politique; et peu s'en faut que Fénelon, plus bel esprit qu'homme d'État, ne pense de même, lui qui trouve trop de moralités dans Salluste [4], comme si les vénalités de Rome, selon Jugurtha même, comme si les dépravations romaines sur lesquelles comptait et qu'armait Catilina, ne réclamaient pas une réaction morale ! Laissons de côté l'homme dans Salluste, ne jugeons que l'histoire; pouvait-il mieux faire ?

Mais quelle puissante unité dans le Catilina ! quel souffle véhément dans tout ce drame, et comme l'inspiration y est bien soutenue ! Quelle œuvre, même tragique, a les qualités tragiques de celle-ci ? Mais comme la pensée y est à la hauteur du sentiment ! Comme les portraits y égalent les harangues ! Comme le récit y correspond aux harangues et aux portraits ! Comme les tableaux de mœurs y éclairent les situations ! Comme les maximes les résument !

Les préambules de l'historien, si critiqués d'ailleurs [5], sont-ils un défaut ? j'en doute. Comme style, ils sont dignes de la plume de Salluste; c'est tout dire. Comme pensée et comme à-propos, ils seraient, dit-on, plus reprochables; mais quand un homme éminent, quand un artiste supérieur, un de ceux qui polissent leur œuvre avec le sentiment exquis du beau, fait quelque chose, n'y a-t-il pas lieu d'en bien présumer ? Salluste, si sobre et si précis dans le corps de l'œuvre, se démentira-t-il sans raison dans un

[1] *Catil.*, 52. — [2] *Ibid.*, ch. 10, 11, 12, 13, 14, 16, 37.

[3] « In tanta tamque corrupta civitate, Catilina, id quod factu facillimum erat, omnium flagitiorum atque facinorum circum se, tanquam stipatorum catervas habebat. » (*Ibid.*, 14.)

[4] *Lett. sur les occupations de l'Académie.*

[5] « Nihil ad historiam pertinentibus. » (Quintil., *De l'Instit. orat.*, 3-8.)

préambule? Deux pages de plus ou de moins importeraient-elles à sa gloire? Non; ces deux pages sont un prologue. Je leur reprocherai un peu de se ressembler; à cela près, l'auteur me paraît y justifier à bon droit et l'histoire en elle-même, et le patricien romain qui se fait historien. Remarquons qu'il ouvrait l'école historique romaine, Polybe n'étant qu'un Grec pour les Romains. Salluste, par la beauté et l'utilité de l'histoire [1], car il faut aux grands peuples de grands historiens, s'excuse de s'y appliquer [2]. Si les belles actions l'emportent sur les écrits [3],—il le sait, comme il sait ce que Rome en pense [4],— l'art de bien dire, après tout, n'est point absurde [5]; et des loisirs historiques peuvent mieux servir Rome que certaines occupations [6]. L'histoire est une sorte d'idéal pour l'intelligence; la contemplation de cet idéal élève au-dessus des sens et de la matière [7]; c'est par là que le sujet est digne de l'écrivain, et que l'écrivain peut s'honorer du sujet. Au fond, l'histoire de Jugurtha, cette lutte de la démocratie et des nobles, montrera « qu'il faut marcher à la gloire par la route de la vertu; que si l'on peut s'honorer, comme Scipion, de ses ancêtres, c'est à la condition de leur ressembler [8]; que l'ambition doit être légitimée par le talent; et que le lustre des magistratures est dans le mérite des magistrats [9]. » Telle est la moralité de Jugurtha. Celle de son Catilina est plus simple encore. « C'est que l'empire se conserve par les mêmes moyens qui le font acquérir, et qu'il périt par les moyens contraires [10]. » Les Catons feront vivre la domination romaine, les Catilina la perdront. De là, cette grande figure de Caton et cette terrible figure de Catilina; de là, ces moralités qui expliquent à la fois Caton, Catilina et Rome. Voilà comment j'entends les préambules; je n'invente rien; il me suffit de m'en tenir à Salluste.

La grande histoire de Salluste pour les cinquante-six ans compris entre Jugurtha et Catilina est perdue. Les faibles débris qui en restent prouvent que Salluste, en élargissant son cadre, élargit

[1] *Catil.*, 3. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*
[4] « Pulchrum est benefacere reipublicæ. » (*Ibid.*)
[5] « Etiam bene dicere haud absurdum » (*Ibid.*)
[6] *Jugurtha*, 4.
[7] « Animus incorruptus, æternus, rector humani generis. » (*Ibid*, 2.)
[8] *Ibid.*, 4. — [9] *Ibid.* — [10] *Catil.*, 2.

sa forme, et surtout sa langue. Le style des fragments de ce grand ouvrage est moins condensé que celui des deux autres œuvres : le manifeste de Mithridate aux rois d'Asie[1], moins véhément que le discours de Galgacus sur l'oppression romaine, l'emporterait peut-être par le naturel, car il est trop évident qu'il convenait mieux à Mithridate qu'au Breton Galgacus de traiter cette matière; mais il en est le modèle incontestable.

Salluste est éminemment artiste. Il est peintre, il est ciseleur, ciseleur surtout, car rien ne rappelle mieux la ciselure que le fini de sa forme. On peut lui reprocher, en général, de manquer de grâce et d'avoir une précision trop rigoureuse. Il me semble que comme Horace (à la sensibilité près[2] dont Horace manque) il ne détend pas assez sa manière, et qu'il y a trop de l'écrivain chez l'homme. Celui-ci est morose, parce qu'il est ulcéré; il en convient[3], et sa plume s'en ressent; mais, en revanche, quelle vigueur dans la touche! Comme sa période est, je ne dis pas ample, mais rhythmée! Je ne connais pas de style plus musical que celui de Salluste. Non qu'il ait cette fade euphonie après laquelle Cicéron court sans mesure, et qui ne plaît à l'oreille qu'en choquant la passion[4] : Salluste est moelleux quand il faut l'être; mais est brusque quand il le faut. Il entend la dissonance comme la consonnance; ses effets de style sont aussi judicieux que puissants. Ses tableaux, ses descriptions, ses portraits ont le plus chaud coloris; c'est la vigueur du Tintoret, c'est la finesse et l'harmonie de Van-Dyck, avec quelques teintes plus vives. Chez lui l'ensemble de la composition est accompli; mais tout détail y est châtié, comme s'il était l'œuvre entière. En voyant le Louvre, on est ravi de son ordonnance; en voyant de près chaque ornement, on est étonné de sa perfection; c'est l'image du talent de Salluste.

[1] Quoique sous la forme d'une lettre au roi Arsace, c'est un vrai manifeste à tous les princes.

[2] Le discours d'Adherbal, dans *Jugurtha* (ch. 14), est fort pathétique; celui de Micipsa mourant (ch. 10) ne l'est pas moins.

[3] *Jugurtha*, 4. *Catil.*, 4.

[4] Si Gracchus dit énergiquement : « Abesse non potest quin ejusdem hominis sit, probos improbare, qui improbos probet », Cicéron voudrait qu'il eût dit mollement : « Quin ejusdem hominis sit, qui improbos probet, probos improbare. » (L'*Orat.*, 70.) Il lui faut une indignation cadencée.

La prose métallique, sonore, rhythmée; cette prose condensée, mâle, étincelante que nous lui devons, est sa grande originalité. Ni Cicéron, ni César, ni son siècle ne la lui donnent, et il n'est pas moins, pour le style, le premier en date que le premier en mérite parmi les grands historiens romains[1]. En somme, comme artiste, Salluste a peu de rivaux; il n'a pas de maître.

Presqu'en tête de ses rivaux je placerai Patercule. S'il n'a pas la prose cadencée, ferme, ciselée de son modèle, il en a le feu, le coup de pinceau. Patercule, homme de cour et lettré, laisse moins percer l'écrivain que Salluste. Il procède de César autant que de celui-ci; il joint le noble laisser-aller de l'un à l'art infini de l'autre[2], et il crée un style aussi brillant que nerveux, — transition de celui des mémoires à celui de la grande histoire, — un style où le familier et la grâce n'en font que mieux ressortir les hautes qualités de l'éclat et de la force. Patercule ressemble à Tite-Live par le sujet, puisqu'il restreint tout ce que l'autre déploie; il lui est inférieur, puisqu'il ne crée pas son sujet comme Tite-Live; mais il a sur celui-ci comme sur Salluste l'honneur d'avoir expliqué les événements par l'idée autant que par les passions, et cet aspect le rattacherait à Polybe. C'est d'ailleurs le grand mérite de Patercule d'avoir moins de roideur que Salluste en condensant comme lui, et de garder, dans un précis, la brillante aisance qu'a Tite-Live dans un cadre immense.

Quelques bons juges semblent méconnaître Patercule; mais d'excellents esprits lui accordent une haute estime. Quand Montesquieu admire Florus[3], comment mésestimer Patercule qui lui est si supérieur? Il généralise avec élévation et justesse; il a de la sensibilité, beaucoup de couleur et de poésie; il est éloquent sans qu'il harangue; sa personnalité qu'il introduit à propos, dans son récit[4], le détend pour y répandre du charme. Parle-t-il d'une campagne en Germanie : « La guerre s'ouvrit, dit-il, sous le consulat de votre illustre aïeul, Vinicius; et moi, de tribun de camp, j'y devins soldat de Tibère[5]. » Peint-il la pompe d'une entrevue

[1] « Primus romana Crispus in historia. » (Martial.)

[2] Voy., par exemple, liv. 2, ch. 107 111, 113, 114. — [3] *Essai sur le goût.* — [4] Liv. 2, ch. 1.

[5] Il fut admis dans la garde prétorienne, sans doute : « Tib. Cæsaris militem fecit. » (Liv. 2, ch. 104.)

de Caïus César et du roi des Parthes sur l'Euphrate : « Je pus voir, écrit-il, ce grand spectacle; je faisais mes premières armes comme tribun militaire; j'avais été nommé, Vinicius, sous le commandement de votre père, pendant que nous étions dans la Thrace et la Macédoine : j'ai depuis parcouru l'Achaïe, l'Asie, tout l'Orient, l'embouchure et les deux bords de la mer du Pont, et ce n'est pas sans attrait que je me rappelle aujourd'hui tant de lieux et d'événements, tant de peuples et tant de villes[1]. » On dirait que Bossuet, qui s'appropria si bien, — s'il n'inventa une seconde fois, — toutes les beautés antiques, s'est empreint de ce charme de Patercule. Bossuet a ce suprême mérite de notre historien de garder la souplesse et le naturel dans la condensation. Que de fois n'interrompt-il pas son étonnante contemplation de l'univers pour s'adresser à son élève pour lequel il compose son écrit immortel! » Je ne vous dirai pas, monseigneur... considérez maintenant, monseigneur... et toutefois, monseigneur... » Telles sont les formes de son dialogue avec le dauphin; quelquefois aussi Louis XIV, comme le Vinicius de Patercule, est l'objet d'un hommage[2]. Patercule a d'autres qualités.

Quand il dit que « c'est le propre de l'homme de tout se pardonner à soi-même et rien aux autres; et, plutôt que de rechercher la cause du mal dans les choses, d'accuser les personnes et les intentions[3], » avec quelle intelligente impartialité il fait la part des choses, c'est-à-dire de la logique dans le monde! Mais quand, à l'occasion de la dictature dont Pompée fut l'objet, il dit que « c'est souvent le choix de la personne qui fait le bien ou le mal de la mesure et en détermine l'approbation ou le blâme[4], » comme il rend à l'homme la part de rôle qui lui appartient dans les événements! Il ne méconnaît pas plus la part de la Providence; et s'il n'a pas, sur ce point, la netteté de Bossuet parce qu'il n'en a pas les principes, on sent qu'il a l'instinct de ce dont Bossuet a la certitude; savoir : qu'il faut que l'homme même sur la terre

[1] Liv. 2, ch. 101. — Voir d'autres exemples analogues, liv. 2, ch. 107, 108, 111, 114, 115, 121, 130.

[2] « Considérez seulement le temps où vous vivez et de quel père Dieu vous a fait naître. Un roi si grand, etc... « Imitez, monseigneur, un si bel exemple. » (Suite de la *Religion*, fin du chap. 13 et ce qui suit.)

[3] Patercule, liv. 2, ch. 30. — [4] Liv. 2, ch. 31.

compte avec Dieu et s'y confie sans vanité comme sans faiblesse. « Qui s'étonnerait trop, dit-il, des caprices du sort et des vicissitudes humaines? Et qui ne doit craindre ou espérer le contraire de ce qu'il attend? On vit Livie, cette fille du noble et généreux Drusus, la première des Romaines par la naissance, les vertus, la beauté; Livie, un peu plus tard l'épouse d'Auguste, puis sa prêtresse, sa fille même quand il nous quitta pour les dieux, on la vit fuir ce César qui devait être sien, tenant dans ses bras le jeune Tibère à peine âgé de deux ans, ce futur vengeur de l'empire, ce futur fils d'Auguste! Livie fuyait donc, par d'obscurs sentiers, le glaive des soldats, et courait avec un seul garde, pour mieux se celer, vers la mer qui devait la porter en Sicile avec Néron son époux[1]! » Que d'impressions naissent de celle que fait cette fuite sur l'écrivain! Comme il nous apprend que ce que nous attendons répond mal à ce qui nous attend! C'est ainsi qu'il généralise; c'est par là qu'il l'emporte peut-être sur Salluste et s'égale au moins à Tacite. Il est même bien rare que Tacite quitte les personnes pour les choses.

La sensibilité de Patercule s'élève à la mélancolie, quand il dit de Julie, fille d'Auguste, « que sa fécondité ne fut heureuse ni pour elle, ni pour le peuple romain[2]. » Mais comme elle revêt la plus grave décence, quand il dit de la même Julie : qu'il fallut la reléguer dans une île, loin des regards de sa famille et de la patrie[3]; » — ou qu'il dit des *jeux perpétuels* de Sylla « qu'on les célèbre, mais sans rappeler sa victoire[4]; » ou, des suites de Pharsale, « que les vaincus étaient moins heureux de recevoir la vie que les vainqueurs de pardonner[5]! » Peint-il Lucullus, que d'imagination en quelques lignes! « Il prodigua le premier, dans Rome, les somptueux édifices, les festins, les ameublements; il fit d'énormes jetées dans la mer; il perça des montagnes pour la faire pénétrer dans ses domaines, si bien que ce ne fut pas sans esprit que Pompée le surnomma le Xerxès romain[6]. »

Mais qui a dit mieux et plus brièvement de ce même Pompée : « qu'il voulait être seul, où il n'eût dû être que le premier[7]; » de Caïus Marius, « que sa gloire ne fut pas éclipsée par la grande

[1] Liv. 2, ch. 75. — [2] Liv. 2, ch. 93. — [3] Liv. 2, ch. 100. — [4] Liv. 2, ch. 27. — [5] Liv. 2, ch. 52. — [6] Liv. 2, ch. 33. — [7] *Ibid.*

figure de son père[1]; » de Jules César, « que ses exploits sont de ceux qu'un homme ose à peine entreprendre, et qu'un dieu peut seul accomplir[2]; » ou de Cicéron « que, glorieux par sa vie, plus glorieux par ses écrits, il fit que Rome ne fut pas vaincue par l'esprit de ceux qu'elle avait vaincus par les armes[3]? » La mort de Cicéron lui inspire des accents dignes du grand orateur. « Tu ne ravis à Cicéron, dit-il à Antoine, qu'une vieillesse caduque, des jours inquiets, une vie plus misérable que la mort sous ton triumvirat; mais, loin d'obscurcir la gloire de sa vie ou de ses écrits, tu l'as accrue. Cicéron vit et vivra dans l'éternité des âges, tant que, soit hasard, soit Providence, vivra ce grand tout que son génie seul sut sonder, sut embrasser, sut illuminer de son éloquence : il survivra, il aura pour garant de sa gloire son siècle, cet admirateur qu'il a pour cortége[4]; toute la postérité lira ses philippiques et maudira ta vengeance; le genre humain périra plutôt que le souvenir de Cicéron[5]. » Telle est la force de cette émotion, que Tacite l'emprunte pour en honorer son beau-père[6]. Ce n'est pas le seul emprunt que lui fait Tacite; et s'il est particulièrement éloquent en peignant les luttes de Rome contre la liberté germaine, il s'est inspiré de Patercule appréciant la lutte de l'Espagne[7] contre Rome. Quelque beau, d'ailleurs, que soit Tacite dans son tableau, Patercule, qui aurait le mérite de l'invention, n'est pas moindre dans l'exécution.

Il a des tours infinis pour varier son langage d'après son sujet et l'effet qu'il en ressent. Quand il dit de Caïus César, avec quelque flatterie, je le veux bien, « que la gloire de ce prince l'attire et le contraint de suspendre la rapidité de sa course[8], » il me semble que le Dante s'est inspiré de cette forme dans les amours de Françoise de Rimini. Ce que je cite d'ailleurs n'est pas le plus beau de Patercule; j'évite ce qu'il y a de plus connu, c'est-à-dire de meilleur; mais il est inépuisable.

C'est dans ce qui suit surtout qu'il est lui-même ou que du moins je le trouve neuf par le ton qu'il donne à l'histoire : « J'eus

[1] Liv. 2, ch. 27. — [2] Liv. 2, ch. 47. — [3] Liv. 2, ch. 34.

[4] « Manebit incolume, comitem ævi sui laudem Ciceronis trahet. » (2-66.) Quelle grandeur d'image?

[5] *Ibid.* — [6] V. *Agricola*. 46. — [7] Comparez Tacite, *Germanie*, ch. 37; Patercule, liv. 2, ch. 90. — [8] Liv. 2, ch. 41.

le bonheur de jouir d'un spectacle dont notre condition mortelle ne nous permet pas deux fois la grandeur; quand, dans notre parcours des plus belles contrées de l'Italie et dans la Gaule entière, les nations qui revoyaient leur vieux général, déjà César par sa gloire et ses vertus avant d'en porter le titre, semblaient moins le féliciter qu'elles-mêmes. Les pleurs de joie que sa présence arrachait aux soldats, leur animation, leurs acclamations qui s'exaltaient en se répétant; leur ardeur à saisir ses mains, leur impuissance à se contenir, puis ces élans : « Te revoilà donc, cher général! tu nous reviens, tu n'es pas changé; » puis ceux-ci : « Général, j'étais avec toi en Arménie, — moi, dans la Rhétie, — moi, tu me récompensas en Vindélicie, — moi, en Pannonie, — moi, en Germanie; tout cela, loin de pouvoir s'exprimer, semble incroyable[1]. » Voilà comment Patercule détendrait son style s'il était jamais tendu : voilà du moins comment il colore son précis.

En somme, si Patercule n'a pas toutes les beautés de la forme au même degré que Salluste; s'il ne peut présenter de drame, ou des récits nuancés, — la nature de son œuvre le lui refuse, — je ne doute pas que, s'il eût exécuté, ou que si nous connaissions un travail plus ample auquel il nous renvoie[2], on n'y trouvât la supériorité requise[3]. — Patercule n'en est pas moins un très-brillant artiste; plus naturel que Salluste, plus coloré et plus diversifié que César, plus vigoureux que Tite-Live, moins tendu et plus pur de goût que Tacite; malgré les mutilations de son texte plus maltraité que tant d'autres textes qui n'ont pu se défendre des injures du temps et des ignorants; tel qu'il est enfin, Patercule est un écrivain de génie. L'admirer, c'est le connaître; l'admirer beaucoup, c'est le connaître davantage. A ne considérer que son style, il faut l'inscrire, sans hésiter, au rang des maîtres[4].

Je n'en dirai pas autant de Florus, dont il semble aussi difficile

[1] Liv. 2, ch. 104. — Et que de tableaux expressifs en ce genre!

[2] Liv. 2, ch. 119.

[3] On en peut juger par le court épisode du désastre de Varus. (*Ibid.*)

[4] D'après le président Hénault, ce serait « le modèle inimitable des abréviateurs »; c'est bien mon avis. Il y a mille abréviateurs, il n'y a qu'un Patercule. — Pour connaître tout ce que l'esprit de secte ou de parti peut accumuler d'injurieux sur le compte d'un écrivain, lisez Thomas sur Patercule, *Essais sur les éloges*, ch. 13.

d'assigner le mérite que l'origine. Vécut-il sous Auguste? Oui, selon quelques érudits sans critique, comme sans tact littéraire, qui classent Florus sans le lire, ou le lisent sans le sentir : oui, ce semble, d'après Florus lui-même qui nous entretient du désastre de Varus[1], sans parler, soit de Tibère[2], soit de Germanicus[3], qui vengèrent cet affront; oui encore d'après l'œuvre même de Florus qui, s'arrêtant à Auguste, va moins loin que Patercule qui vivait sous Tibère; — mais non; Florus n'est pas contemporain d'Auguste, puisque, d'après lui-même, il écrit sous Trajan qu'il nomme, et parle d'une sorte de défaillance de l'empire dont il inculpe les Césars antérieurs. En fait de textes, rien de plus décisif; et à moins d'ôter à Florus son début, l'une des beautés de son œuvre, il faut le réputer contemporain de Trajan. Encore, d'après ses commentateurs (car nul n'a plus eu que Florus la gloire et les périls du commentaire), pourrait-on, par le seul changement d'une lettre[4] dans une altération née d'une inattention de copiste, faire vivre Florus après Trajan. Je ne sais ce qui en est, et m'en inquiète peu, sûr quand je le lis qu'il n'est ni de l'école, ni du siècle d'Auguste; et, quand je lis Tacite, qu'il faut que Florus lui soit postérieur, car il le lui est certainement par le tour des idées et par le sentiment littéraire. Cette loi qui fait du raffinement de l'idée et du sentiment une progression croissante et non décroissante ne saurait tromper, à moins qu'une certaine mode et certaine forme de raffinement plutôt superficielle que fondamentale, plus dans les mots que dans les sentiments, et plus dans certains sentiments, — celui de l'amour, par exemple, — que dans l'idée, n'ait été, par exception, le cachet d'une époque antérieure à un plus beau développement littéraire, comme en France sous Louis XIII. Or rien de semblable à Rome, et Florus est très-postérieur à Tacite, parce qu'il en est très-dégénéré.

Quand Florus écrit, par exemple, que la soumission d'Antiochus suivit de près celle de la Macédoine, soit hasard, soit industrie de la fortune qui voulut que l'empire romain suivît — d'Afrique en Europe, et d'Europe en Asie — la trace de ses conflits, et que le

[1] Liv. 4, ch. 12. — [2] Voy. sur ce point Paterc., liv. 2, ch. 120. — [3] Voir Tacite, *Ann.*, 1-61, 2-25.

[4] *Movit* Lacertos, pour *movet;* un parfait substitué à un indicatif.

pli de ses victoires correspondit au pli de l'univers [1], j'y sens une manière de voir les choses qui n'est pas de Tacite, encore moins de ses devanciers, et une forme subtile qui appartient au progrès de la décadence. Quand Florus constate l'admiration que mérite le peuple romain jusque dans ses séditions, puisqu'il s'insurge tantôt pour la liberté, puis pour la pudeur [2], puis contre les priviléges du sang, puis pour les honneurs plébéiens; cette précision d'aspects, cette symétrie de forme, ont une date plus vieille que Tacite. Enfin, quand Florus distingue les sept premiers rois de Rome par sept qualités différentes que les destins semblent leur donner successivement dans l'intérêt de l'empire; quand il mentionne Romulus et son ardeur, nécessaires pour fonder Rome; Numa et son esprit religieux, pour la tempérer; Tullius et son génie militaire, pour organiser ses forces; Ancus et son aptitude administrative pour bâtir Rome, la murer, l'agrandir de colonies; Tarquin l'Ancien et son goût pour le décor, puis, pour ces insignes qui furent une portion de la dignité romaine; Servius et ses recensements qui apprirent à la république à se connaître; enfin Tarquin le Superbe, avec cet orgueil qui finit par servir Rome autant qu'il l'avait d'abord humiliée, puisqu'on lui dut la passion de la liberté [3], — ce doctrinarisme historique (si ce mot m'est permis), qui est une exagération de Polybe et qui semble plus grec que romain, est plus que jamais postérieur à Tacite.

Je ne sens pas moins la Grèce, bien plus que Rome, dans la manière dont Florus apprécie la révolution césarienne. « Le peuple romain, dit-il, fût redevenu libre si Pompée n'eût pas laissé d'enfants, ou César d'héritier; ou si Antoine ne fût pas survenu pour tout brouiller [4]. » Quelle puérilité! car, qui doute que l'ambition des grands n'ait perdu la république [5]? Qu'on nous dise plutôt comment les grands eussent manqué d'ambition dans Rome maîtresse de l'univers; ou comment on eût pu mettre l'univers en république; ou comment une république de rois (les patriciens furent-ils moins?) était possible; ou comment on eût organisé un certain équilibre de liberté et d'égalité quand la république aurait

[1] Liv. 2, ch. 7. — [2] Liv. 1, ch. 16. — [3] Liv. 1, ch. 9. — [4] Liv. 4, ch. 3.

[5] « Marius conduisait l'armée, et l'ambition conduisait Marius. » (Sénèq., *Épît.*, 94.)

été l'univers? Mais un rhéteur s'occupe-t-il de si peu? Les déclamateurs aiment à répéter leurs folies, comme les sages à se transmettre la sagesse; nos déclamateurs contemporains en sont restés à Florus. Mais est-ce bien le même Florus qui, tantôt systématise les grands événements et les juge presque scientifiquement d'après leur logique générale; tantôt les rabaisse aux proportions d'intrigues mesquines et de caprices individuels? Je suis tenté de penser que Florus n'a presque rien en propre, qu'il reproduit des idées d'emprunt sans se les assimiler, comme il sème dans ses œuvres des coups de pinceau d'emprunt qu'il ne sait pas fondre. Sans doute la touche ne se copie pas au même degré que l'idée, mais comment s'expliquer tout un système de touches contradictoires, sinon comme on s'explique un système d'appréciations inconciliables?

Florus a peu de jugement, il mêle et confond tout; l'impossible ne l'étonne ni ne l'arrête. Selon les besoins de la rhétorique qui le domine et qu'il sert bien plus qu'il ne s'en sert, il affirme l'incroyable et le choquant dans le même chapitre. Qu'est-ce que ces Cimbres qui, ne pouvant arrêter un fleuve avec leurs mains, lui opposent leurs boucliers, puis le comblent en y jetant une forêt[1]? comme si une forêt comblait un fleuve! Comme si les Germains[2] n'avaient jamais vu que les petits fleuves d'Italie! Comme si nous ne savions pas combien ces barbares étaient bons nageurs et savaient se jouer des grandes rivières au milieu desquelles ils vivaient! Qu'est-ce que ces barbares si dangereux pour Rome s'ils n'eussent pris haleine en Vénétie, où ils se transformèrent en mangeant du pain et des viandes cuites[3]? Qu'est-ce que cette fierté de Marius fixant le jour du combat d'accord avec les barbares, au lendemain de leur rencontre, et cette prétendue ruse du même Marius qui choisit, pour combattre, un temps couvert pour mieux surprendre les barbares qui sont avertis? Comment la veille du combat, Marius choisit-il le temps couvert du lendemain[4]? Comment, si ce temps est couvert, les barbares s'effrayent-ils de cet

[1] Liv. 3, ch. 4.
[2] Danois ou Germains, mais Teutons; le nom n'y fait rien.
[3] Liv. 3, ch. 4.
[4] D'après Plutarque, Marius fixa même la bataille avec les barbares au troisième jour de leur entrevue.

éclat des casques romains qui réfléchissent le soleil comme un incendie? Comment cet incendie éclate-t-il précisément parce que les Romains sont tournés vers l'orient, comme si le soleil qui a rempli son disque n'éclaire pas tout l'espace[1]? Quel écolier tant soit peu sensé signerait une page si surchargée de bévues! Et que penser d'un esprit qui, après s'être relu, les conserve?

D'autres contradictions moins grossières, parce qu'elles ont un tour plus subtil que dans l'exemple précité, n'en sont pas moins choquantes dans un écrit succinct comme celui de Florus, où il est si aisé de les voir et de les corriger. Comment, dit-il d'une part : « Octave eût dompté la Germanie si elle eût pu supporter nos vices comme notre domination[2]; » quand il dit de l'autre : « Drusus la dompta plus par l'ascendant de nos mœurs que de nos armes[3]! » Les Romains de Drusus n'étaient-ils donc plus ceux d'Octave? Nous mériterions de savoir en quoi ils différaient tant! C'est trop dire; il s'agit des mêmes Romains, puisque c'est par Drusus qu'Octave tente ce que les mœurs romaines rendaient impossible, et ce que les mêmes mœurs opèrent pourtant par Drusus; comme si toutes les mœurs romaines étaient et n'étaient pas dans le même Drusus! Florus voudrait-il dire que Drusus sut assez contenir les mœurs romaines pour que ce qui était impossible à Auguste par un autre que Drusus le fût par Drusus, la contradiction ne s'efface que pour le céder à l'hyperbole. La pointe succède au non-sens; un défaut, quoique moindre, remplace un défaut. Les mœurs du général victorieux peuvent beaucoup sur les vaincus, c'est hors de doute; ce qui est subtil et faux, c'est de rattacher à un seul homme toutes les mœurs d'un temps[4]. Un compilateur comme un déclamateur sont rarement judicieux, parce que l'un ne crée pas ses idées, et que l'autre ne gouverne pas ses sentiments; et c'est doublement vrai de Florus qui déclame autant qu'il compile.

S'il dit, par exemple, que le peuple romain, considéré comme un seul homme, a son enfance qu'on peut placer sous les rois;

[1] Liv. 3. ch. 4. — [2] Liv. 4, ch. 11. — [3] *Ibid.*

[4] L'hyperbole est si bien dans l'intention de Florus, que, selon lui, « la paix que Drusus fit goûter à la Germanie y changea non-seulement les hommes et le pays, mais le ciel même, qui devint plus serein : » (*Ibid.*) Idée toute phalanstérienne, si on peut le dire; idée de rhéteur!

son adolescence, qu'on peut dater de la république; puis, une sorte de vieillesse qui lui vient avec les Césars[1]; ce n'est pas Sénèque qu'il copie, — à cela près que Sénèque fait vieillir Rome aux déchirements républicains[2], — c'est Polybe qu'ils suivent tous deux, lequel avait écrit : « Qu'ainsi que les corps, tous les gouvernements sont assujettis à cette loi naturelle de croître, de grandir, d'atteindre leur perfection, puis leur déclin, et que c'est au second temps, quand ils grandissent, qu'ils sont les plus forts[3]. » C'est encore Polybe qui lui signale la lenteur de Rome à préparer sa puissance, et sa rapidité à la répandre.

Florus n'aime pas seulement les présages comme Tite-Live, ou même Tacite, il les lui faut exagérés. C'est tantôt un laurier qui croît sur la poupe d'un vaisseau ; tantôt l'Apollon de Cumes qui ne cesse de suer pendant que Rome se prépare contre Antiochus, tant il craint pour sa chère Asie[4]! Castor et Pollux, divinités toutes grecques, n'en sont pas moins, selon Florus, les courriers ordinaires et comme les stipendiés de Rome. Quand les premiers Romains triomphent à Régille, comment Rome apprend-elle sa victoire? Par Castor et Pollux, qu'on solde au moyen d'un temple[5]. Quand Paul-Émile vainquit Persée, par qui Rome le sut-elle? Par Castor et Pollux, qui s'y rendirent couverts de sang et tout haletants du combat[6]. Quand Marius écrasa les Cimbres, ce furent, — au moment du succès — devant le temple de Castor, deux jeunes hommes ornés de laurier qui remirent une dépêche au préteur, si bien qu'en même temps que les Cimbres tombaient sous le champ de bataille, le peuple romain applaudissait à Rome[7]. Pharsale étant un des plus grands deuils du peuple romain, il y faut un peu plus de présages que de coutume ; aussi Florus les condense-t-il. La fuite des victimes, les enseignes couvertes d'abeilles, les ténèbres en plein jour, suffisent à peine. Il faut que Pompée fasse un rêve fort fâcheux; mais, ce qui est pis, c'est que Pompée qui prend le deuil, selon Florus[8], se promène dans le camp avant la bataille, comme pour avertir ses troupes, qui pouvaient songer

[1] Préambule. — [2] Sénèque, *Fragm. divers.* — [3] Liv. 6, fragm. 10. — [4] Liv. 2, ch. 8. — [5] Liv. 1, ch. 11.

[6] « Quod sanguine maderent, quod adhuc anhelarent. » (Liv. 2, ch. 13.)

[7] Liv. 3, ch. 3. — [8] *Ibid.*, liv. 4, ch. 2.

à sa cause, de ne songer qu'à leur conscience. Puis, comme on ne peut se battre à Pharsale comme ailleurs, le centurion qui commence ce combat est frappé à la bouche d'une épée qui s'y fixe, afin de montrer la rage des partis, selon Florus. Si César n'a jamais ni connu, ni rapporté un seul des prodiges de Florus, c'est que Florus a le privilége des puérilités; et il ne manque pas, comme on voit, de la verve du ridicule.

Or, de même qu'il prend partout ses idées et ses prodiges, il ne se fait faute d'emprunter des ornements littéraires. Je ne crois pas que ce mot vanté que « ce fut vaincre la Macédoine que d'y entrer[1], » soit de lui. Sans le certifier, je crois que quelqu'un l'a dit, avant lui, de l'Égypte. Quoi qu'il en soit, il sait s'embellir de Salluste, de Tite-Live, de Valère Maxime, de Lucain, de César, d'Homère, de Tacite. On sent que c'est un homme qui sait lire, extraire, employer ses lectures, et qu'enfin sa mémoire a du talent[2].

A cela près, je l'avoue, Florus est un peintre. S'il abuse de l'imagination, la sienne n'en est pas moins très-forte. Quand il dit de la célèbre résistance dans laquelle périt Numance que « Rome ne triompha que d'un nom; » lorsqu'il dit de Persée fugitif à Samothrace « qu'aucun roi ne se souvint aussi tard de sa grandeur; » lorsqu'il dit des barbares — remuants par nature — « que Rome les condamna à une éternelle paix; » lorsqu'il dit de l'effroi que l'approche de Jules César fit aux Bretons « que cet effroi lui tint lieu de victoire; » quand il dit encore, au sujet d'un faux Philippe qui prétendait au trône de Macédoine, « qu'il sut mettre dans son fantôme de royauté une âme royale; » quand il dit enfin « que la fortune ne cessait de chercher pour son Pompée des occasions d'accroître ses honneurs, son nom, sa gloire, » comme si Pompée

[1] Liv. 2. ch. 7.

[2] « On a dit avec raison que Capoue nous avait vengés de Cannes », écrit Florus (liv. 2, ch. 6), empruntant ce mot à Tite-Live. (Liv. 23, chap. 45.) — Voir d'autres emprunts faits, au même, par Florus 2-4, 2-6, 3-11.

Florus imite encore Horace (liv. 4, ch. 11), Pline l'Ancien (2-16, 2-6). Silius Italicus (2-6), Polybe (2-5), Patercule (4-6), Cicéron (1-18, 22), Sénèque le Philosophe (3-32, 4-3), Salluste (1-18). Valère Maxime (liv. 1, ch. 5, 6, 10, 18, 22; liv. 2, ch. 2 et liv. 3, ch. 12), Lucain (liv. 3, ch. 6; liv. 4, ch. 2, plusieurs fois dans le même chapitre), César (3-4, 3-11, 4-2). Homère (4-11), Tacite (2-19, 3-3, 4, 7; 4-2 deux fois; enfin 4-12.)

n'avait qu'un génie d'occasion comme sa fortune, il s'égale aux plus grands maîtres. Je conviens d'ailleurs que les traits de cet ordre sont fort nombreux; mais on m'accordera que les traits contraires ne le sont pas moins.

Que de sentiments, que d'intentions oratoires, que d'effets littéraires qui ne valent pas mieux que les étranges idées que j'ai relevées! Comment Florus, écrivant en prose et faisant de l'histoire, a-t-il pu, dans la description d'une tempête qui compromet la flotte romaine, près de l'Afrique, surpasser en impossibilités emphatiques une semblable description par Lucain, qui écrit en vers avec toute la licence d'imagination que permet un poëme [1]? Comment Florus peut-il dire que, « les Istriens ayant pris le camp de Manlius, Pulcher leur fit revomir dans des flots de sang une victoire mal acquise [2]; » ou bien que « l'hiver avait accru les Alpes [3]; » ou bien que « le feu du bûcher de Drusus enflamma les Italiques [4]; » ou bien, — à propos de l'incendie de Carthage, — que « son peuple, ne pouvant soustraire la ville aux Romains, veut brûler leur triomphe [5]; » ou ceci sur la mort de Crassus, que « les Parthes lui firent dérisoirement boire de l'or fondu, pour que celui qui de son vivant brûla de la soif de l'or fût après sa mort brûlé de l'or lui-même [6], » chute si belle, que celle du sonnet d'Oronte pâlit en comparaison! Les Romains ont-ils à combattre Antiochus? « Quel péril pour nous, s'écrie Florus, si le malheureux Annibal eût disposé du roi et de l'Asie [7]. » Malheureux Annibal! Comprend-on bien la belle portée de l'expression? L'Asie remuée par un malheureux, c'est cela que Rome eût dû craindre; Annibal non malheureux était moins grand sans doute, et l'Asie moins forte! Comment d'ailleurs triompher d'Antiochus? « Des éléphants monstrueux brillants d'or, de pourpre, d'argent et de l'éclat de leur propre ivoire (de leur propre ivoire [8]!) étaient les remparts de son camp; » ne sent-on pas, en effet, combien étaient

[1] 4-2.
[2] « Male partam revomuêre victoriam. » (2-10.)
[3] « Et hieme creverant Alpes. » (3-11.)
[4] « Eadem fax. » (3-19.)
[5] « Ut triumphus arderet. » (2-16.)
[6] « Etiam mortuum et exangue corpus auro ureretur. » (3-12.)
[7] « Si viribus Asiæ usus fuisset miser Annibal? » (2-8.)
[8] « Et suo ebore fulgentes. » (*Ibid.*)

spécialement redoutables des éléphants que décoraient l'or, l'argent, la pourpre et leur propre ivoire! Persée, selon Florus, n'était pas moins bien gardé qu'Antiochus, puisqu'il « entoura toute la Macédoine d'une telle enceinte d'armes et de fer, qu'il n'y pouvait entrer que des ennemis tombés du ciel[1]; » vaine parade pour qui sait, « qu'aborder la Macédoine, c'est la vaincre[2], » d'après Florus, qui aime bien plus les surprises que le bon sens! Les fortifications qu'il invente sont faibles peut-être, mais elles lui appartiennent. Ce fut merveille que Marius pût prendre Capsa, cette ville africaine qui avait pour elle, selon Florus, « un rempart de sables et de serpents[3]; d'autre part, César, devant Munda, « s'entoura d'un retranchement de cadavres liés entre eux par des dards[4]. » Il paya ses méfaits d'ailleurs : car « cet homme qui avait rempli l'univers de sang romain remplit le sénat de son propre sang[5]. » Il y eut sang pour sang, comme on voit; et, si la mesure fut moindre du chef de César, on peut croire que la qualité de son sang compensa la quantité de sang de tant de Romains qu'il s'était immolés, ce qui ne laisse pas d'être humiliant pour ceux-ci; mais songe-t-on à tout? César avait dû combattre en Gaule un homme « dont le nom semblait composé par la terreur même, Vercingétorix[6], » d'après Florus, qui sent bien qu'il convient d'opposer l'effroi d'un nom à des hommes que rien n'intimide! C'est qu'il y a des manières de vaincre que le seul Florus sait remarquer : par exemple, un peu avant Trébie, qu'imaginèrent les rusés Carthaginois[7]? « Au milieu d'une journée neigeuse, dit Florus, ils se chauffèrent et se frottèrent d'huile avant de se battre, et c'est ainsi, chose incroyable (incroyable en effet)! que des hommes nés sous un soleil méridional nous vainquirent par notre propre hiver[8]. » Qui n'admirera combien de pareils

[1] Liv. 2, ch. 12. — [2] Liv. 2, ch. 7. — [3] Liv. 3, ch. 2.)

[4] Liv. 4, ch. 2. — L'auteur du *Commentaire de la guerre d'Espagne* dit bien (ch. 32) qu'on mit ce terrible spectacle de boucliers, d'épées et de têtes coupées, soit *devant* les redoutes du camp, soit devant les tranchées, *pro cespite, pro vallo*... Mais comment croire que César, si prudent, se plaçât sous la seule protection de cadavres et de piques inertes?

[5] « Impleverat... implevit. » (Liv. 4, ch. 2.)

[6] « Quasi terrore composito, Vercingetorix. » (7-11.)

[7] « Callidissimi hostes. » (2-6.)

[8] « Nostra nos hieme vicerunt. » (*Ibid.*)

moyens devaient ouvrir l'Italie aux Carthaginois, et comment comprendre que les Romains les en aient chassés! — Voilà donc où conduisent les conseils d'une fausse rhétorique : or, j'effleure à peine les exemples qu'en fournit Florus.

Si je les multiplie, même en me restreignant, c'est que notre siècle abonde en Florus qui ont tous les défauts du maître sans une de ses qualités; c'est que la jeune génération, à qui l'expérience n'a pas appris à rire de ce qu'elle admire, est tentée d'imiter ce qu'elle devrait mépriser. C'est qu'il ne faut pas laisser proposer comme modèle, aux lettres françaises, ce qui est la honte des lettres.

Un tic de Florus, que l'affectation moderne n'a pas manqué de lui prendre, comme il le prit peut-être à de mauvais devanciers, c'est de poser ses idées sur le nombre trois. Les éléphants jouèrent un grand rôle dans les guerres des Romains contre Pyrrhus : « Ces animaux, dit Florus, nous enlevèrent la première victoire, balancèrent la seconde, et nous livrèrent la troisième sans résistance[1]. » Les éléphants sont donc des arbitres entre Pyrrhus et Rome; s'ils se déclarent enfin pour les Romains, ce n'est pas à la légère et sans ménagements. Ils savent vivre; ils sauvent la transition, comme on dirait de nos jours. Carthage succombe en trois temps d'après Florus : « Dans le premier, la guerre s'engage; dans le second, on la pousse avec vigueur; dans le troisième, on la termine[2]. » Quand les Cimbres menacent l'Italie, ils forment trois corps d'armée[3]; ils rencontrent trois généraux avant Marius, savoir : Silanus, qui ne peut soutenir leur premier choc; Manlius, qui ne résiste pas au second; Cœlius, qui ne supporte pas mieux le troisième[4]. C'est ainsi que trois corps d'armée rencontrent successivement trois généraux ennemis pour leur livrer trois batailles. Il faut que le nombre impair plaise aux dieux; comment s'expliquer sans cela ce nombre trois, trois fois reproduit comme pour l'élever à la troisième puissance? D'après les érudits, Florus invente, il est vrai, la troisième armée barbare, celle des Tigurins; mais comment lui reprocher une fiction si favorable au nombre trois! Et voyez d'ailleurs comme il sert bien Rome : Mithridate,

[1] Liv. 1, ch. 18. — [2] Liv 9, ch. 15. — [3] Liv 3, ch 1. — [4] *Ibid.*

qui lui résista quarante ans, fut vaincu dans trois guerres sanglantes[1], car il fallut qu'il cédât à trois ascendants : « Au bonheur de Sylla, à la valeur de Lucullus, à la grandeur de Pompée[2]; » plus, était trop; moins, pas assez; trois suffisaient. Quand les Pirates sont détruits, qu'admirer de plus dans ce succès? demande Florus. Sa célérité? Il suffit de quarante jours pour vaincre. Son bonheur? Il ne nous coûta pas un seul vaisseau. Ses résultats? Il n'y eut plus de pirates[3]. » Qu'on ne se lasse pas, j'en conjure, de ce nombre trois, car il fait merveille, au moins dans Florus; mais il est tout romain, si je peux le dire. Les Marseillais ont beau « forcer les retranchements de César, selon Florus, incendier ses machines, attaquer sa flotte[4], » rien n'y peut; si leurs trois succès avortent, c'est que le nombre trois n'est pas pour eux. C'est parce qu'il est pour Rome, que Ventidius écrase les troupes de Labiénus, la cavalerie parthe, et tue le roi Pacore[5]. On sait d'ailleurs quels furent les déchirements de Rome sous les triumvirs[6]; et comment la fortune n'eût-elle pas balancé entre trois Romains qui se la disputaient[7]! Heureusement qu'Antoine « délivra d'abord ses ennemis, puis ses concitoyens, puis son siècle, de la peur qu'il leur faisait[8]. » Si Florus combine le nombre trois avec le nombre deux, par exception, ce n'est que pour y condenser toute sa manière et pour doubler l'effet comme l'effort. « Autant, dit-il, l'Afrique avait surpassé la Thessalie, autant l'Espagne surpassa l'Afrique. C'est qu'alors les Pompéiens eurent cet avantage d'avoir pour chef non plus un seul Pompée, mais deux[9]; aussi jamais guerre plus sanglante ou victoire plus difficile. » Deux Pompées, ce n'est pas trop contre César; seulement il faut les trouver : ce qui n'embarrasse pas Florus qui connaît la vertu des nombres, lui qui trouve que deux chefs servent mieux une cause qu'un seul, quand tant d'autres trouveraient le contraire.

Il faut en finir avec la manie de Florus pour le nombre trois, quoique Florus n'en finisse point : « César aspirait, dit-il, à fonder, Crassus à accroître, Pompée à conserver sa puissance. Ils

[1] Liv. 3, ch. 6. — [2] *Ibid.* — [3] Liv. 3, ch. 7. — [4] Liv. 4, ch. 2. — [5] Liv. 4, ch. 9. [6] Liv. 4, ch. 6.

[7] Florus n'a garde d'oublier Marius, Sylla, Sertorius. (3-6.)

[8] « Terrore sui. » (4-9.)

[9] « Pro uno, duos stare Pompeios. » (4-2.)

s'emparèrent donc, César de la Gaule, Crassus de l'Asie, Pompée de l'Espagne : trois grandes armées leur obéissent, et par cette association trois chefs occupent l'empire de l'univers[1]. » Ainsi ce nombre trois, poussé ci-dessus à la troisième puissance, atteint ici la quatrième. A mesure qu'il compose, l'écrivain renchérit sur lui-même; ne l'imitons pas.

Florus manque donc, on le voit, de goût comme de tact. Il n'a pas, comme Salluste et Patercule qui le précédaient, ce sens exquis qui fait sentir la limite du vrai en toutes choses : celle, passé laquelle la force devient faiblesse; la profondeur, ténèbres; le sublime, un ridicule. Quoi de plus comique en effet que d'inventer que les Romains font les morts pour empêcher que les Parthes ne les tuent, et de faire dire aux Parthes tout ébahis de ces morts qui se relèvent : « Allez, Romains, la renommée dit vrai; vous êtes à bon droit les vainqueurs du monde, puisque vous évitez nos flèches[2]. » L'ironie qui serait ici excellente, vaudrait moins pourtant que la bouffonnerie de ce sérieux, car Florus est sérieux. Son sérieux n'est ni moindre, ni moins puéril quand il s'écrie, au sujet de la mort de Cassius et de Brutus : « Qui ne s'étonnera que des hommes si sages ne se soient pas tués eux-mêmes, à moins qu'ils ne fussent convaincus qu'ils ne pouvaient profaner leurs mains, et que pour affranchir leurs saintes âmes, il leur suffisait de le vouloir, laissant à d'autres le crime de l'acte[3]; » étranges saints que ces hommes qui, « dans leur fureur de crimes, selon Florus, suscitaient les Parthes contre Rome[4] ! » car la déclamation a cela d'insupportable, qu'elle fausse l'art comme la morale, et que déclamer, c'est presque toujours mentir.

Mais que ce soit l'honneur du déclamateur Florus de l'être, le plus communément, avec patriotisme! S'il s'emporte, comme Lucain[5], contre Jules César[6]; il sait flétrir les factieux, comme Lucain[7]. Quand un Sergius conspire contre Rome, Florus le plaint de ne pas périr en combattant pour la patrie[8]. Il n'insulte pas

[1] Liv. 4, ch. 2. — [2] Liv. 4, ch. 10. — [3] Liv. 4, ch. 7.

[4] « Invitante Labieno qui, missus a Cassio Brutoque (quis furor scelerum!) suscitaverat hostes in auxilium » (4-9.)—Sylla, Vespasien, donnèrent d'autres exemples; l'exception impatriotique de Brutus et de Cassius fut unique.

[5] Un peu moins pourtant.

[6] Liv. 4, ch. 2. — [7] Liv. 1, ch. 6; liv. 3, ch. 14, 15, 16, 17, 18. — [8] Liv. 4, ch. 1.

systématiquement les Césars; il est juste pour Auguste[1] qui fonde l'empire, pour Trajan qui le ranime[2]. Si Florus vante les vertus de Rome, c'est qu'il sait que vanter la vertu c'est la faire éclore. S'il aime mieux célébrer les grands hommes que les dénigrer, c'est qu'il n'ignore pas que c'est en les honorant qu'on les perpétue. Puis, Rome n'eût permis ni qu'on dît du mal de Caton, ni qu'on dît du bien de Catilina. Elle n'eût pas souffert qu'on ravalât Scipion, parce que ses traits pouvaient rappeler ceux de l'épervier ou de l'aigle; elle n'eût pas permis ce sacrilége : il ne suffisait pas qu'une sottise l'humiliât pour qu'elle l'applaudît.

C'est mal expliquer la déclamation de Florus que de l'imputer aux Césars. S'ils étaient responsables des défauts des écrivains impériaux, il faudrait donc leur attribuer leurs beautés; ils n'auraient rien à y perdre. Florus déclamait par tempérament comme tant d'autres; il déclamait, parce que les lettres païennes, qui s'épuisaient avec la société païenne, avaient plus de mots que d'idées à leur service, il déclamait comme tous les esprits secondaires, qui ont plus d'ambition que de talent, et qui veulent surpasser, par l'excès, les maîtres qu'ils ne peuvent égaler par le génie. Il déclamait, parce qu'il ressemblait, avec plus de mérite, à ce Timée que reprend Polybe[3], et à tant d'historiens grecs que raille Lucien[4]. On sentira facilement d'ailleurs que si Florus est Romain par le patriotisme qui l'anime, il est Grec par mille détails de son œuvre et par le tour de sa pensée; que sa trempe littéraire est mixte; qu'il vit d'emprunts; qu'il a des beautés qui sont toutes romaines, et des affectations qui ne viennent que des sophistes[5]; qu'il n'a pas de véritable personnalité, mais qu'il est le jouet des caprices de son imagination et des frivolités de son art. Il y a du trop dans sa poésie, du trop dans son feu, du trop dans ses admirations, dans ses exclamations, dans ses interjections. La chronologie, la géographie, lui importent beaucoup moins que sa

[1] Liv. 4, ch. 11.

[2] « Quasi reddita juventute revirescit. » (Prologue.)

[3] Liv. 12, fragm. 9, 12, 25, 29.

[4] Ceux, par exemple, qui, à l'occasion d'un passage du Tigre par les Parthes, s'étendent beaucoup sur la robe de Vologèse et la chevelure d'Osroès; ou ceux qui chaussent d'un pied le cothurne, de l'autre la pantoufle. (*Sur l'Art d'écrire l'histoire.*)

[5] Ils étaient presque exclusivement Grecs et étrangers à Rome.

phrase; il tronquera ou grossira les temps dans l'intérêt de son style ou de sa période [1].

Disons pourtant que s'il est pompeux, emphatique, puéril, excessif; que s'il a de la fausse chaleur, de la fausse profondeur, du faux éclat, du faux sublime, de la fausse éloquence; que si personne n'accumule plus que lui les effets prétentieux; que si personne n'épuise plus que lui les mille artifices du rhéteur, les mille recettes du style étudié; que si nul ne prodigua plus la métaphore, la symétrie, l'antithèse, l'assonance, la consonance et toute la fausse monnaie littéraire par laquelle la médiocrité contrefait le génie, Florus n'en est pas moins un brillant écrivain. Quand il rencontre juste, son trait est très-beau : si beaucoup de ses mots se sont gravés dans la mémoire des hommes, c'est qu'ils le méritaient. C'est un grand titre assurément que d'être vanté par Montesquieu; et si Florus n'eut pas cet honneur pour toute son œuvre, plusieurs de ses coups de pinceau sont notés [2] par ce grand peintre.

Bossuet le loue suffisamment en s'inspirant de lui pour un de ses plus sublimes tableaux. Quand il peint les déchirements du monde qu'apaise Auguste comme pour enfanter Jésus-Christ [3], terminant cette scène de convulsions en ces termes : « Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde; » il surpasse, mais il imite Florus. La forte imagination de l'historien latin avait plus compris que sa pensée, le deuxième enfantement de Rome et sa résurrection par l'empire : mais si l'art l'a plus servi que la réflexion, son art n'en est pas moins très-louable. Toutefois, Florus est moins un historien qu'un écrivain; sa plume est plus riche que sa pensée; et son imagination tient plus sa plume que son goût et sa raison. Florus est un Lucain en prose [4], preuve évidente pour moi qu'il lui fut postérieur. Il y a chez lui comme chez son modèle, à une distance infinie pourtant, du meil-

[1] Que d'erreurs dans son seul prologue!

[2] *Essai sur le goût.*

[3] Voir Florus dans son épilogue : « Omnibus ad occasum et meridiem pacatis gentibus », et la suite; — et Bossuet : « Tout cède à la fortune de César, » etc. (*Disc. sur l'hist. univ*, fin de la 9e époque.)

[4] Quelques-uns le croient parent de Sénèque; je ne crois qu'à la parenté des esprits et de la manière.

leur et du pire; et j'appliquerai à Florus ce mot de Tite-Live sur les Gaulois, « qu'ils sont tantôt plus que des hommes, tantôt moins que des femmes[1]. » Florus donc, souvent admirable, souvent risible, est trop beau pour qu'on le néglige, trop défectueux pour être un modèle. Les esprits fermes et les gens de goût le liront avec profit; les autres s'y gâteront. Si Florus est coupable de sa mauvaise école, il vaut incomparablement mieux qu'elle. Florus ne corrompt que le goût, son école corrompt le cœur; Florus vante la patrie, son école la flétrit; Florus ne profane que le bon sens, son école ment à la conscience publique pour profaner les gloires qu'il faut aimer, pour glorifier les renommées qu'il faut maudire. Florus suggère presque toujours le bien; son école n'inspire presque jamais que le mal. Précautionons-nous contre les écarts de Florus, mais gardons-nous de son école !

Que conclure de cette étude en attendant un plus ample parallèle? C'est que, pour la forme historique prise dans sa plus large acception, Polybe recommande surtout la grandeur du cadre et la beauté de l'ordonnance générale, comme il préfère la prédominance de l'idée et de l'expérience sur l'utopie, tandis que Lucien penche plus pour le soin du style et les charmes du récit. C'est que l'art d'écrire l'histoire se confond chez les Romains avec l'art d'écrire, et n'est guère, en principe, que l'art de la diction, quoique les œuvres y soient plus grandes que les règles : c'est que parmi les modèles, Hérodote a un génie tout personnel aussi varié que le monde qu'il raconte, aussi simple que la civilisation qu'il retrace, mais d'autant plus difficile à imiter qu'il est moins artificiel et qu'il y a plus d'harmonie entre son temps et lui; que Xénophon est, comme César, trop personnel par son caractère pour que ses œuvres en puissent être séparées. C'est que Polybe pratique ses principes avec éminence, et que par la grandeur de ses plans, la sagesse et la mâle beauté de ses idées, auxquelles s'associe par temps l'expression, il a les plus nobles qualités de forme. C'est que Salluste a des beautés de sentiment, de drame, — et surtout de style — inconnues avant lui, du moins à Rome; c'est que César brille par l'intérêt que sa personnalité donne à ses

[1] Liv. 10, ch. 28. — Florus (liv. 2, ch. 4) le lui emprunte.

écrits plus que par leur valeur littéraire; et que, dans ce témoignage de son génie, c'est plus ce génie que son témoin qui frappe. C'est que Tite-Live déploie en faveur de la poésie et du sentiment, la même grandeur que Polybe pour la vérité et l'idée; et que leur style diffère comme leurs tendances. C'est que Patercule joint à une grâce et à une aisance qui lui sont propres une vigueur de condensation, une beauté de trait que personne ne surpasse; c'est que Florus, qui s'élève jusqu'à lui et le continue quand il reste dans le vrai, le dément et en dégénère quand il tombe dans le faux.

C'est que (et ceci est capital), tandis que les historiens grecs sont raisonneurs, tous les historiens purement romains ont pour instrument principal de leurs conceptions, le sentiment.

XIV

SUITE DE L'HISTOIRE

DANS SA FORME — OU DE L'IDÉAL ANTIQUE DANS L'ARTIFICE DE LA COMPOSITION HISTORIQUE

THUCYDIDE

Avant de comparer, dans leur ensemble, l'école historique grecque et l'école romaine, j'apprécierai — comme leurs représentants littéraires les plus saillants — Thucydide et Tacite. J'en ai dit l'enseignement réciproque, j'en voudrais dire l'idéal respectif au point de vue de la forme toujours largement envisagée, et comme je l'ai définie sur Salluste. Si le style était pour moi toute la forme, je n'écrirais que pour les savants de profession; mon œuvre serait plutôt grecque et latine que française, et je me circonscrirais dans un travail étroit pour lequel même je serais peu compétent; mais si j'embrasse les divers aspects fondamentaux de ce grand art d'écrire, je puis traiter de l'art dans ses points de contact avec le bon sens, qui sont heureusement infinis. C'est avec mon bon sens que j'écris, c'est au bon sens du public que je livre ces études. Je ne suis ni un savant, ni un érudit, on s'en apercevra sans peine. Si j'ai lu peu de chose sur les anciens[1], j'aime beaucoup les an-

[1] Je suis sans doute tombé mal, mais le peu que j'ai lu m'a paru artificiel, subtil,

ciens, et peu de personnes peut-être les ont lus plus sérieusement. Je n'ai pas d'autre titre pour en parler; qu'on veuille bien absoudre mes fautes, en faveur de mes soins et de mon intention.

Thucydide, qui, par son père Olorus, descendait d'un roi de Thrace; qui, par sa mère, était le petit-fils de Miltiade, eut par son origine, à la fois attique et barbare, je ne sais quelle double nature qui s'empreint dans ses œuvres. Cet écrivain, l'un des Grecs les plus riches de son temps par les mines d'or qu'il tenait de sa famille[1], né et élevé dans le tumulte de la démocratie athénienne qui tolérait les riches plus qu'elle ne les aimait et ne supportait l'aristocratie que pour s'enorgueillir de ses grands hommes, à la condition de les envier, de les combattre, et le plus souvent de les proscrire après les avoir utilisés; Thucydide, qui fut banni de sa patrie pour n'avoir pu, comme général, empêcher la prise d'Amphipolis[2], quoiqu'il eût réussi, sans qu'on lui en tînt compte, à sauver la ville d'Eïon[3]; passa loin d'Athènes, qui l'avait rejeté, mais dont il blâmait l'esprit turbulent[4] si commode aux factieux, les vingt plus fortes années de sa vie[5]. Elles ne furent pas stériles, puisqu'il les employa soit à recueillir, soit à mettre en œuvre les matériaux de son histoire de la guerre du Péloponèse[6]; mais ses écrits semblent se ressentir des grandeurs, des malheurs et des commotions de sa vie.

Comme toutes les grandes œuvres de l'esprit humain, elles ont eu leurs détracteurs passionnés, en même temps que d'ardents admirateurs. Ce qu'elles ont de plus personnel, le style, ce coin dont tout homme éminent frappe sa pensée, est pourtant ce qu'on a dénigré, ce qu'on a prôné chez Thucydide. Tandis que ses partisans enthousiastes en louent les effrayantes beautés[7] et lui font honneur de son obscurité même qui ne permet pas qu'on lise négligemment les productions d'une pensée si forte et si supérieurement condensée, d'autres, que le dieu subjugue moins, l'apprécient avec plus de réflexion que de respect.

Il faut compter parmi ses critiques les plus compétents Denys

plus ingénieux que vrai, et comme étranger, si je peux le dire, à l'esprit antique. C'est cet esprit que je voudrais concourir à restaurer, si ce n'est trop pour moi.

[1] *Guerre du Pélopon.*, 4-105. — [2] *Ibid.*, 4-104, 106. — [3] *Ibid.*, 4-106. — [4] *Ibid.*, 3-82, 83; 8-64. — [5] *Ibid.*, 5-27. — [6] Denys d'Halic., *Lett. à Pompée*, ch. 3. — [7] Voir Lévêque, son traducteur.

d'Halicarnasse, à la fois historien, lettré plein de science, vivant dans ce siècle d'Auguste dont le goût littéraire fut si pur et si favorable à l'antique Grèce; enfin, Grec lui-même, et dont les productions sont toutes grecques. Qu'il ait été jaloux de Thucydide en sa qualité d'historien, on ne saurait le croire, tant l'art et la science ont peu à se rencontrer! Qu'il ait voulu rabaisser Thucydide pour élever d'autant plus le Carien Hérodote, son concitoyen, c'est un de ces petits sentiments qu'il n'est pas permis de prêter à un esprit de cet ordre. Puis, Denys d'Halicarnasse s'est plusieurs fois prononcé sur Thucydide; d'abord, dans sa lettre à Pompée qui contient le germe de son examen développé de l'historien[1]; puis, dans cet examen spécial, œuvre considérable et du plus sérieux didactisme; puis, dans sa deuxième lettre à Ammæus, où il apprécie par l'exemple ce qu'il s'était borné à préciser comme assertion[2]. Dans chacune de ses trois œuvres, outre qu'il est le même et ne se dément jamais, il motive ses décisions avec un soin dont on peut combattre les résultats, mais dont on ne saurait nier la conscience.

D'après ce critique, le style de Thucydide est incorrect et viole, comme par système, les règles les plus certaines de la syntaxe grecque[3]; ses constructions sont souvent vicieuses; ses tours sont forcés[4]. Thucydide abuse de l'hyperbate, c'est-à-dire de l'inversion sous toutes les formes; il a trop de circonlocutions; il tombe dans le solécisme, dans le barbarisme même, puisqu'à force de locutions étranges, surannées, son style a besoin d'interprète[5]; et que l'on compte parmi les Grecs le petit nombre de ceux qui l'entendent, mais non sans le secours d'un commentaire[6]. Selon Denys d'Halicarnasse, Thucydide mettrait tantôt les choses à la place des personnes, tantôt les personnes à la place des choses[7]. Les deux termes de sa phrase, les prémisses et la conclusion, seraient fréquemment séparés par des parenthèses qui en brisent le lien[8]; sa diction pécherait par un trop grand nombre de périodes

[1] Ch. 3.
[2] Cette lettre ne concerne que Thucydide.
[3] La deuxième lettre de Denys à Ammæus en fournit la preuve; cette lettre est exclusivement grammaticale.
[4] Denys d'Halic., *Jugem. sur Thucydide*, ch. 29, 32, 33. — [5] *Ibid.*, ch. 49; voir encore ch. 51. — [6] *Ibid.*, ch. 49-50. — [7] *Ibid.*, ch. 24. — [8] *Ibid.*

symétriques, par l'abus de l'antithèse[1], et de tous les ornements de convention que recommandent Gorgias et ses pareils[2]. Non-seulement les tours de Thucydide seraient forcés, selon son critique, mais sa forme tout entière serait souvent fausse et guindée[3], et il en cite des exemples[4] dont la simplicité nous frapperait de nos jours, bien plus que l'apprêt[5].

Denys d'Halicarnasse mentionne que certains sophistes sont d'accord sur ce que la diction de Thucydide, tantôt trop vulgaire, tantôt même dithyrambique ou théâtrale, en tout cas étrange, et qu'on croirait appartenir à une langue étrangère (car ses plus illustres contemporains, Andocide, Antiphon, Lysias, ne la parlaient pas[6]), ne convient ni au genre délibératif, ni au barreau[7]; mais ces mêmes sophistes n'en soutenaient pas moins que la langue de Thucydide convient à l'histoire, où l'audace et la pompe de sa forme produisent un effet extraordinaire dans un genre qui n'est fait ni pour l'artisan, ni pour l'homme d'affaires, et pour l'appréciation duquel il faut des esprits assez raffinés, assez versés dans les secrets de l'éloquence et de la philosophie, pour en goûter le brillant artifice.

Denys d'Halicarnasse diffère des sophistes qu'il cite, en ce qu'il n'exclut absolument ni des discussions délibératives, ni des débats judiciaires la diction de Thucydide[8]. Il mentionne Démosthène, qui sut s'en approprier ce qu'elle a de véhément, de nerveux, d'austère, de sublime, sans lui emprunter ses affectations, ses figures ou fausses, ou vagues; sa vulgarité, ou sa tension; et qui respecta les limites posées par l'usage[9]. C'est ainsi que dans l'histoire même, selon le critique, il est une juste mesure, passé laquelle il y a vice[10]. « Ni le style de l'histoire, dit-il, ne doit être inculte et sans art, ni ce style ne comporte trop de poésie; cela est si vrai, poursuit-il, que quand Thucydide garde cette juste mesure, il est incomparable[11]. »

Je ne sais si Denys est partial contre Thucydide; mais ce qu'on

[1] J'ai déjà constaté ce vice de Thucydide. (Voir *De l'histoire dans son enseignement*.)

[2] Denys d'Halic., *Jugem. sur Thucydide*, ch. 24. — [3] *Ibid.*, ch. 33. — [4] *Ibid.*, ch. 28. — [5] Voir encore, sur la monotonie et la poésie du style de Thucydide, Denys d'Halic., *Lett. à Pompée*, ch. 3. — [6] Denys d'Halic., *Jugem. sur Thucydide*, 51. — [7] *Ibid.* — [8] *Ibid.*, 55. — [9] *Ibid.*, 53. — [10] *Ibid.*, 51. — [11] *Ibid.*

ne peut lui contester, c'est sa compétence à le juger[1]. Il connaît ce que nous ne connaissons plus : les divers prédécesseurs de Thucydide; non-seulement Hérodote, mais ses devanciers[2]. Il put les rapprocher tous deux[3] d'Eugeon de Samos, de Deïochus de Proconèse, d'Eudème de Paros, de Démoclès de Phigela, d'Hécatée de Milet, d'Acusilaüs d'Argos, de Charon de Lampsaque, d'Amelgasoras de Chalcédoine, très-antérieurs à la guerre du Péloponèse; comme de Hellanicus de Lesbos, de Damaste de Sigée, de Xénomède de Chio, de Xantippe de Lydie et de beaucoup d'autres moins anciens, dont le style est clair, concis, pur, sanctionné par l'usage et proportionné à son sujet[4]. Denys d'Halicarnasse reconnaît chez Thucydide, quand il est bien lui, une diction à laquelle on ne peut rien ajouter, et dont on ne peut rien retrancher; il constate comme un trait saillant de sa plume, de dire beaucoup de choses en peu de mots, et d'enfermer plusieurs pensées en une seule. Il lui reconnaît quatre qualités éminentes : la combinaison poétique des termes, la variété des figures, la mâle rudesse des sons, la brièveté de l'expression. Selon lui, Thucydide, médiocre quand il sommeille, n'en est pas moins quand il le veut si âpre, si serré, si mordant, si austère, si vigoureux, si sublime, qu'il a quelque chose de divin[5].

S'il m'est permis de m'en expliquer, je dirai que, de nos jours, la partie la plus vitale du style de Thucydide n'existe plus pour nous, tant peu de personnes peuvent en juger! Comment le grec de cet historien, si difficile pour les Grecs antiques que tout éclairait, le serait-il moins pour nous, que tout déconcerte? Ce n'est pas moi, c'est le bon sens qui proclame que, si Thucydide ne vit que par son idiome, il est perdu pour nous. Penchons cependant en faveur de cet historien du côté où pencha l'antiquité presque entière; présumons de lui qu'il créa sa langue comme le prescrivait son génie; qu'il fit l'instrument de sa pensée pour que sa pensée eût un instrument digne d'elle; qu'il fit ce que font toujours les grands maîtres; ce que firent après lui le Dante, Milton,

[1] Au point de vue de la diction surtout.

[2] Dans sa *Lett à Pompée*, ch. 3. Denys d'Halicarnasse cite Hellanicus et Charon. — Voir encore son *Jugem. sur Thucydide*, ch. 5.

[3] Denys d'Halic., *Jugem. sur Thucydide*, ch. 5. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, 49.

Shakespeare, Bossuet, si peu grammairiens et si supérieurs aux plus parfaits grammairiens [1]; que s'il négligea la langue convenue de son temps, ce fut pour parler celle que la postérité devait goûter, — car l'historien appartient moins à son temps qu'à l'avenir; — pensons que, si la langue grecque fut à la fois la plus simple et la plus riche, la plus souple et la plus sévère, la plus précise et la plus poétique, la plus travaillée comme la plus naïve de toutes les langues; que si elle fut le plus bel idiome que les hommes aient parlé sur la terre, le plus magnifique instrument de la pensée humaine dans tous les siècles, celui des demi-dieux plus que des mortels, Thucydide, l'élève d'Homère, le rival d'Hérodote, le maître de Démosthène, l'idole des lettrés antiques presque sans exception, fut un de ceux qui manièrent le mieux ce brillant idiome [2] qui semble se résumer en son nom : mais si nous pensons que la langue thucydidienne fut une des merveilles des temps antiques, ne croyons pas que Thucydide s'évanouisse avec sa langue [3]; laissons ce pédantisme aux grammairiens. Ceux dont le cœur bat violemment à la lecture d'une traduction, même médiocre, de telle page, de tel récit, de tel discours de ce grand esprit, savent à quoi s'en tenir sur ce qui survit de la forme, quand le style même a péri. Quand le bouclier de Minerve de la main de Phidias fut brisé, les fragments de ce bouclier étaient toujours Phidias, car le génie de Phidias étincelait dans les divins fragments de son œuvre. De même, il n'est pas de traduction de Thucydide qui n'étincelle à mes yeux comme tout fragment du bouclier de Phidias. Je ne blâme pas, je plains ceux qu'un tel fragment laisse froids.

Quand Denys d'Halicarnasse reproche à Thucydide les vices généraux de sa composition, il le fait avec moins d'autorité que quand il s'agit de l'idiome; car si c'est pour nous un avantage

[1] Je voudrais voir le plus raffiné synonymiste s'essayer à faire une page à la Bossuet ou à la Pascal. J'ose affirmer que si, pour tout le monde, la tâche est rude, il est un genre de personnes pour qui la moins mauvaise des imitations de cet ordre serait impossible; ce sont les grammairiens. Il y a incompatibilité radicale entre les raffinements pointus de la synonymie et l'audace familière, la spontanéité, la liberté du génie. Bossuet et Mirabeau ont pour contraires la Rochefoucault et Joubert. Il faut ne jamais penser qu'en deux lignes, pour être un limeur de mots.

[2] « C'est le modèle du dialecte attique. » (Denys d'Halic., *Lett. à Pompée*, ch. 3.)

[3] « Alia intelligendi, alia dicendi disciplina. » (Cicér., l'*Orat*, 5.)

décisif, pour juger le langage de l'historien, d'avoir été Grec, écrivain grec pendant que la civilisation grecque florissait encore, il n'en est plus ainsi pour l'appréciation de la composition d'un écrivain, laquelle relève de ce sens naturel qui est le fondement de tous les arts, puisqu'il n'est pas plus nécessaire, selon Denys lui-même, d'être un Apelle ou un Zeuxis pour juger leurs œuvres, que d'être un Phidias, un Polyclète, un Myron, pour apprécier la sculpture[1]; le seul instinct, éclairé par l'étude et mûri par la raison, suffisant, selon Denys, pour une saine critique[2].

Denys n'approuve donc entièrement, chez Thucydide, ni le choix de son sujet, ni sa manière de le traiter[3], quoique ce soit plus le plan que le sujet qu'il critique. Jusqu'à Thucydide, dit-il, on traitait sa matière d'après l'ordre des lieux ou des temps[4]. Thucydide ne suit ni l'ordre des lieux comme Hérodote, ni l'ordre des temps comme d'autres historiens[5]. Il divise son histoire en deux époques : les étés et les hivers, et raconte les événements selon qu'ils remplissent l'hiver ou l'été. De là un morcellement perpétuel de son texte. L'historien nous entretient, presqu'en même temps, de Mytilène, de Lacédémone, de Platée. S'il quitte Mytilène pour y revenir, il la quitte encore pour passer à Corcyre. Il se rendra avec les Lacédémoniens en Sicile, et reviendra sur mer pour les combats d'Athènes contre Lacédémone. Après cela il racontera les opérations du général Démosthène à Leucade; puis il tombera sur Naupacte, pour retourner en Sicile. Il en résulte, selon Denys[6], une complète absence d'unité dans le sujet; et la preuve que le plan est mauvais en ce sens, c'est que, nul autre ne l'ayant pratiqué avant Thucydide, nul ne l'a imité depuis[7].

L'introduction de l'histoire du Péloponèse, poursuit Denys, est trop longue; elle explique mal les causes de la guerre; elle ne commence ni elle ne finit où il faudrait[8]. Dans le corps de

[1] Denys d'Halic., *Jugem. sur Thucydide*, 4.
[2] *Ibid.*, ch. 27. 34. — Cicéron pensait de même. (*Des Orateurs parfaits*, ch. 4.)
[3] *Jugem. sur Thucydide*, 2. — [4] *Ibid.*, 9. — [5] Voyez encore là-dessus le même Denys d'Halic., *Lett. à Pompée*, 3.
[6] Le troisième livre de Thucydide sert d'exemple au critique. (*Jugem. sur Thucydide*, ch. 9.)
[7] *Ibid.*, 9. — [8] *Ibid.*, 10.

l'œuvre, Thucydide développe trop ce qui pourrait n'être que sommaire; il est trop sommaire dans ce qui devrait être développé[1]. Il est trop bref, par exemple, sur les exploits de Cimon contre les Perses; il s'étend trop sur Sphactérie[2]. Pourquoi nous entretenir si soigneusement du sort de Mytilène ou de Platée, quand tant d'autres cités, traitées aussi durement, l'occupent à peine[3]? L'éloge funèbre, si vanté, que prononça Périclès n'est pas à sa place; pourquoi l'introduire si promptement dans l'œuvre? Pourquoi l'appliquer à des événements qui n'eurent rien de mémorable? S'il ne périt guère qu'une quinzaine de cavaliers dans les rencontres auxquelles se rattache ce grand morceau d'éloquence, ne s'appliquerait-il pas mieux à la victoire de Sphactérie, ou à l'immense désastre de Sicile[4]?

Parmi ces griefs principaux de Denys d'Halicarnasse contre Thucydide, quelques-uns sont fondés; les autres ne sont que spécieux. Denys était plutôt un savant qu'un écrivain; il était plus judicieux qu'il n'était artiste. Ce peut être un défaut comme un avantage pour juger des arts. L'art a sa logique; mais ce n'est pas la logique de la pure raison; c'est en ce sens qu'on pourrait dire que l'art a ses raisons que la raison ne connaît pas. Denys eût pu mieux symétriser sa matière que Thucydide; il eût pu équilibrer ses couleurs et ses effets plus uniformément; il eût semblé plus correct que l'historien qu'il critique, mais il eût été moins puissant, il eût moins compris la logique de l'art.

Quand Thucydide nous décrit le sort de Mytilène, ce n'est pas seulement parce que celui de l'île de Lesbos en dépend, c'est surtout parce qu'à la condamnation de Mytilène par Athènes se rattache la lutte de la modération contre la violence populaire[5], et que le sort de Mytilène est surtout l'occasion d'une peinture politique du premier ordre. Si Thucydide s'arrête sur les malheurs de Platée, c'est que les périls et la chute de cette ville immortelle par le nom qu'elle se fit parmi les libérateurs de la Grèce sont aussi dignes de la postérité que le vaillant peuple qu'ils font disparaître : c'est que les Platéens ne pouvaient pas sortir de la scène du monde comme les Scioniens ou les Acarnes. Quand Thucydide raconte si

[1] *Jugem. sur Thucydide*, 13. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 15. — [4] *Ibid.*, 18.
[5] *Guerre du Pélopon.*, liv. 3, ch. 37 à 50.

soigneusement Sphactérie, où il périt si peu d'hommes, c'est qu'Athènes y frappe moralement et presque mortellement Lacédémone. S'il retrace avec un détail si émouvant le désastre d'Athènes en Sicile, c'est que Lacédémone y écrase Athènes, et que toute toute la guerre du Péloponèse n'est que la question de la prépondérance de l'olygarchie, par Lacédémone; ou celle de la démocratie, par le peuple athénien. Si l'éloge funèbre que prononça Périclès occupe la place que Thucydide lui assigne, c'est que ce fut celle que lui prescrivit le peuple d'Athènes; c'est que ce discours fut officiel par sa date et par les événements qu'il consacre, beaucoup trop amoindris par la critique. C'en est assez pour justifier Thucydide du rang qu'il lui donne, sans compter que l'œuvre frappe d'autant plus, que nul autre sujet ne lui fait concurrence; et j'avoue que, pour mon compte, quand je rencontre des morceaux de cet ordre, je les admire tant où ils sont, que je ne me demande pas s'ils seraient mieux ailleurs. Leur meilleure place c'est la mémoire des hommes, comme toutes les merveilles de l'esprit humain. La logique de Denys, qui n'est pas toujours, on l'a vu, celle de la raison, est encore moins celle de l'art. Je le répète, l'art a ses bonnes raisons, qui ne sont pas toujours celles de l'exacte raison.

Denys d'Halicarnasse n'a pas tort cependant sur quelques points. Avant Thucydide, comme avant Hérodote, les historiens grecs n'étaient guère que des chroniqueurs locaux [1], racontant, en bon style toutefois, l'histoire particulière d'une nation ou d'une ville, selon l'ordre des temps, et d'après les traditions que conservaient soit les temples, soit les lieux publics, ou que consacrait l'usage [2]. Hérodote élargit immensément le cadre historique; il éleva son style au niveau de son plan [3]. Thucydide ne voulut ni se restreindre autant qu'Hellanicus et ses pareils, ni s'étendre comme Hérodote; il choisit donc un sujet à la fois général et circonscrit. Denys ne l'en blâme pas [4], et je crois qu'on peut l'en louer : mais s'il est vrai qu'il était difficile à Thucydide d'éviter le morcellement dans un sujet nécessairement morcelé; s'il lui était impossible de ne pas interrompre le récit d'événements partiels

[1] Denys d'Halicarnasse, *Jugem. sur Thucydide*, 5. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, ch. 6.

pour faire marcher de front l'ensemble, sans quoi il n'eût pas fait d'œuvre générale, mais des quantités d'œuvres partielles; s'il devait inévitablement traiter à moitié plusieurs sujets pour leur donner leur date et leur place dans l'ensemble, le vice du résultat n'appartient pas uniquement à la division par étés et par hivers que Tacite a suivie dans son œuvre si bien conçue d'*Agricola*, — et qui est celle de presque tous les écrivains militaires qui divisent leur sujet par campagnes, selon la méthode de Thucydide, — la faute en est un peu au sujet même de la guerre du Péloponèse; beaucoup plus, à son historien. Les peuples qui s'y combattent sont infinis, et la plupart sans notoriété; ils passent si fréquemment d'un camp dans un autre, qu'il est difficile de savoir où ils restent: ces peuples sont si agités, les coups de main résultant de leur spontanéité sont si fréquents, que les opérations d'ensemble existent à peine tant elles sont dominées et comme obscurcies par ce pêle-mêle; de plus, la guerre, par-dessus le marché la petite guerre, la guerre d'escarmouches et de rapines, la guerre violente et toujours la même, est le fond permanent que traite Thucydide[1]. Son tort, c'est de n'avoir pas su, comme Polybe, créer ces généralités qui sont le fil conducteur des esprits à travers les détails. Quand Polybe raconte la guerre universelle de Rome contre le monde, du monde contre Rome, on le suit comme s'il ne s'agissait que d'un peuple, d'une date, d'une action unique; tant l'unité, qui n'est pas dans la matière, est dans l'œuvre! Les généralités de Polybe sont comme le programme de son vaste et magnifique spectacle, et on le goûte d'autant plus qu'on le comprend mieux. Si Thucydide, qui n'était pas généralisateur, ne nous fournit pas ce programme, il avait au moins la ressource des épisodes. Par combien de digressions Polybe ne varie-t-il pas la monotonie de la guerre! Par combien d'autres Tite-Live ne varie-t-il pas les luttes de Rome contre ces nations italiques, plus nombreuses encore que les peuplades grecques! Par combien d'épisodes, qui n'interrompent le sujet que pour délasser l'esprit, Tacite n'interrompit-il pas l'uniformité de ses *Annales*! C'est par l'exemple de ces grands artistes que je me permets de reprocher à Thucydide

[1] « Il entasse combats sur combats, préparatifs sur préparatifs, discours sur discours, au point d'en accabler le lecteur. » (Denys d'Halic., *Lett. à Pompée*, ch. 3.)

son manque d'art. Que de choses sur l'antique Grèce que nous lirions avec avidité et qui nous reposeraient de tant de combats sans caractère! Au sujet d'un culte de Minerve[1], j'espère vainement quelque digression, à la Tacite, sur l'origine des rites : j'attends une fable, une légende[2], une poésie, une raison d'État qui expliquent ce culte; Thucydide s'en tait. S'agit-il d'une fête à Délos, cette île toute pleine d'Apollon et de Diane, l'historien n'en parle que pour citer Homère qui a parlé de Délos[3]; mais ce souffle d'Homère sur Délos y répand tant de grâce et de fraîcheur, qu'on sent par là ce que pouvait Thucydide sans le secours presque fortuit et si peu motivé d'Homère. Un tremblement de terre agite tout le Péloponèse, et Thucydide m'apprend sèchement qu'il causa des inondations[4]. Quand les Hermès sont mutilés au départ de la flotte athénienne pour la Sicile, l'historien en infère que le gouvernement populaire est menacé[5] : je désirerais savoir quel lien secret rattache au pouvoir démocratique le sort des Hermès. Au lieu de nous l'apprendre, l'historien nous raconte l'aventure d'Harmodius et d'Aristogiton, qui n'y a nul rapport. Il y a plus; ce récit, où il y a du talent et du charme, a le défaut d'intervenir là où il n'est pas nécessaire, là où même il importune, car il refroidit sans raison le vif intérêt de l'expédition de Sicile ; il suspend l'émotion qu'elle cause à mesure que les obstacles qu'elle rencontre s'accumulent. Pis que cela : l'incident d'Harmodius est un incident de celui du rappel d'Alcibiade[6]; c'est un épisode dans un épisode; c'est un défaut compliqué.

Thucydide a prouvé d'ailleurs ce qu'il pouvait — comme digression — dans cette peinture morale du jacobinisme grec, l'un des plus terribles tableaux de désordre qui aient illustré l'idéal antique[7]. Il l'a prouvé dans cette autre description moins savante, mais plus émouvante et plus connue de la peste d'Athènes, qui répandit tant de maux matériels, qui provoqua tant de souillures morales, qui fut si douloureuse pour ces malheureux campagnards de l'Attique[8] sans ressources chez eux, sans abri dans Athènes où ils

[1] *Guerre du Péloponèse*, 2-15.
[2] Par exemple, sur la Vénus de Paphos. (*Ibid.*, 2-2, 3.)
[3] *Ibid.*, 3-104. — [4] *Ibid.*, 3-89. — [5] *Ibid.*, 6-28. — [6] *Ibid.*, 6-53 à 60. — *Ibid.*, 5-82, 83. — [8] *Ibid.*, 2-52.

couraient se réfugier pour vivre, tandis qu'ils n'y entraient que pour mourir; affreux résultats d'une contagion qui ne parut finir qu'en faveur d'un nouveau désastre : la disgrâce de Périclès, ce génie tutélaire d'Athènes, et sa mort qui semble le couronnement des maux de la république ! C'est par ces récits trop rares dans son œuvre que le grand historien grec devait se diversifier [1]; si sa nature austère et presque barbare, si son génie un peu thrace [2] malgré sa culture athénienne, ne lui avaient trop inspiré le mépris de plaire [3]; si ce lion eût daigné sourire, selon le vœu et selon l'expression d'Athènes.

Il est donc incontestable qu'il y a deux vices radicaux dans la composition de Thucydide : la confusion des événements, que plusieurs lectures n'ont pas éclaircie pour moi; leur monotonie, qui est telle, que, sans les harangues dont ils sont le prétexte, et qui n'occupent pas moins de place que les faits, la majorité de ceux-ci ne serait pas lisible. J'en parle en admirateur de Thucydide; si je suis prévenu, c'est en sa faveur [4] : malgré l'opinion de quelques appréciateurs, trop hellénistes, pour qui le texte de Thucydide est d'autant plus précieux qu'il intéresse plus leur érudition, je penche à croire, avec Denys d'Halicarnasse, que son introduction est trop longue. Si Denys la refait à sa manière, je n'accepte pas son œuvre comme meilleure, quoiqu'elle ait peut-être fourni à Tacite la forme générale de sa belle exposition des *Histoires;* mais je n'en trouverai pas moins que lui que cette introduction fatigue, ne fût-ce qu'à cause de son obscurité. Comme la Germanie de Tacite est lumineuse ! Les peuples y sont réunis dans leurs qualités communes et fondamentales, puis distingués par leurs caractères particuliers. Les mœurs de la Germanie, les mœurs de Rome, des digressions éloquentes [5], sévères [6] ou suaves [7] diversifient le tableau sans nuire à son admirable unité : rien de semblable en Thucydide; tout y est morcelé, incohérent, sec; pis que cela, aride. Il

[1] « Le plus grand agrément de l'histoire consiste dans l'heureuse variété de scènes toujours nouvelles. » (Denys d'Halic., *Lett. à Pompée*, ch. 3.)

[2] Voir ci-dessus. « C'est une âme fière et dure. » (*Ibid.*)

[3] « Hérodote se distingue par le charme, Thucydide inspire une sorte d'horreur. » (*Ibid.*)

[4] Je traite ici de l'artiste : ceci est important.

[5] Voir entre autres, dans la *Germanie*, les ch. 18, 19, 23, 27. — [6] *Ibid*, ch 4; 46. — [7] *Ibid.*, ch. 40, 45.

est manifeste que Thucydide, si bien doué d'ailleurs, manque du talent de l'exposition.

L'introduction me fournira toutefois ceci — comme physionomie générale de la Grèce, comme clef de son caractère moral — savoir : que les premières races grecques furent nomades, parce qu'elles avaient peu de besoins et que les propriétés y étaient peu sûres [1]; c'est que les pays les plus fertiles furent les moins autochthones, parce que les séditions en chassaient l'indigène, et que leur richesse y appelait l'étranger; c'est qu'Athènes (ce type grec) dut son autochthonie à la stérilité de son sol qui fut le refuge de tous les bannis [2]; autochthonie fondamentale et mélange accessoire qui expliquent si bien son génie artistique si sûr, et son civisme si mobile. Thucydide m'apprend encore : qu'avant Homère il n'y avait pas d'esprit grec; rien qui reliât les diverses fractions de la Grèce [3]; que la rapine armée n'y avait rien de honteux, car elle conduisait à la gloire [4]; que ce fut comme le plus riche des Grecs qu'Agamemnon entraîna la Grèce vers Troie [5]; que si le siége en fut si long, c'est qu'on en interrompait les opérations pour le pillage [6]; que ce furent les Athéniens qui, les premiers, se civilisèrent, et connurent une vie sensuelle, comme l'indiquaient naguère au temps de Thucydide les vêtements de lin des vieillards d'Athènes, et les cigales d'or qui ornaient leur tête [7]. Enfin, selon l'historien, même après la guerre de Troie, les déplacements et les émigrations furent le sort de la Grèce, qui ne put s'accroître parce qu'elle ne sut pas se reposer [8]. A ces traits que je vois dans l'introduction de la *Guerre du Péloponèse*, je préjuge les peuplades qui vont se combattre; j'en pressens la paix comme la guerre, les négociations comme les trêves, et le corps de l'histoire n'est que le développement de ces aperçus. Jalousies réciproques, rapines, inquiétudes, proscriptions, fraudes, violences et agitation permanente, avec un certain éclat spécieux; le vernis de la civilisation couvrant des actes barbares, tout cela est en germe dans l'introduction de la *Guerre du Péloponèse* [9]; tout cela est mieux encore dans les faits qui la constituent.

L'historien fait dire des Athéniens « qu'ils sont amoureux de

[1] *Guerre du Pélopon.*, 1-2. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 1-4. — [4] *Ibid.*, 1-5. — [5] *Ibid.*, 1-9.— [6] *Ibid.*, 1-11. — [7] *Ibid.*, 1-8. — [8] *Ibid.*, 1-12. — [9] Mais confusément.

nouveautés; qu'ils sont prompts à exécuter ce qu'ils ont conçu; qu'ils ont une audace supérieure à leurs forces; qu'ils s'exposent plus au péril qu'ils ne l'ont projeté, et qu'ils gardent tout leur espoir au sein des plus grands dangers; qu'ils aiment à se répandre au dehors; qu'en quittant leurs murs, ils s'imaginent conquérir quelque chose; qu'après un succès, ils le poussent à outrance; que, vaincus, ils sont à peine consternés; que, s'ils échouent dans un projet, ils s'en proposent un autre qu'ils accomplissent; et que, dans l'ardeur de leurs passions, ils croient posséder tout ce qu'ils espèrent[1]. » Tels sont les Athéniens, d'après Thucydide.

En peignant ses concitoyens, il ne peindra pas moins les Spartiates. « On acquiert chez nous les honneurs, dit Périclès, par la vertu, non parce qu'on est d'une certaine classe. Celui qui peut être utile à l'État n'en est point repoussé parce qu'il est pauvre. Dans nos habitudes journalières, nous ne portons pas un œil défiant sur les actions des autres; nous ne leur faisons pas un crime de leurs jouissances; nous ne leur montrons pas un front chagrin qui afflige, s'il n'est blessant[2]. Ce n'est point dans des apprêts clandestins, dans des ruses préméditées, que nous mettons notre confiance. Nous attaquons seuls nos ennemis, et non comme les Lacédémoniens, qui entraînent contre nous tous leurs voisins[3]. »

Au fond, ces deux peuples avaient la même ambition; ils avaient la même morale politique, les mêmes mobiles; ils usaient des mêmes moyens : à cette différence près, que les Athéniens étaient plus spontanés, les Lacédémoniens plus réfléchis[4]; que ceux-ci affectaient une gravité qui avait moins de réalité que d'apparence, et une prétendue modération qui n'était qu'un masque, posé ou brisé, selon les circonstances; à ces apparences près, les deux types n'en faisaient qu'un. Au besoin, les Athéniens devenaient Spartiates, et tout Athénien était un peu Alcibiade : de même, les Spartiates savaient être Athéniens s'il le fallait; et tout Lacédémonien était un peu Lysandre. Thucydide m'apprend ces transformations, conséquences d'une commune nature.

Quand les Lacédémoniens éprouvent le besoin d'un long dis-

[1] *Guerre du Péloponn.*, 1-70. — [2] *Ibid.*, 2-37. — [3] *Ibid.*, 2-39.
[4] Voir là-dessus ce que j'ai dit sur l'histoire grecque considérée comme *enseignement*.

cours, ils savent fort bien dire que, « s'ils se bornent à peu de mots quand ils suffisent, ils ne répugnent pas à développer leurs idées quand c'est nécessaire[1] »; règle commode, sensée même, mais qui détruit le laconisme. Si les Athéniens avaient surtout les vertus guerrières d'un peuple maritime, si les Spartiates avaient celles d'un peuple continental, les Athéniens savaient se battre sur terre, comme les Lacédémoniens sur mer[2]. Si Athènes avait son Thémistocle pour la trahir, Sparte avait son Pausanias, lequel écrivait à Xercès : « Pausanias le Lacédémonien, qui a fait ces prisonniers, te les renvoie pour t'être agréable. Je me propose, si tu y consens, d'épouser ta fille et de te soumettre, avec Sparte, la Grèce entière; en me concertant avec toi, je crois ce projet exécutable. Envoie-moi un affidé[3]. » A quoi Xercès répondait : « Ma reconnaissance pour toi sera éternellement gravée dans mon palais; je suis flatté de ta proposition. Travaille jour et nuit à ce que tu me promets; ne ménage ni mon argent, ni mes troupes partout où elles seront nécessaires. Je t'adresse Artabase[4]. »

C'était là ce qu'il fallait attendre d'hommes élevés à l'école de l'ambition générale; à l'école de ceux qui disaient : « Ou ne fuyez pas les travaux, ou ne poursuivez pas la gloire[5]; » de ceux qui pratiquaient cette maxime, que : plus on a d'habileté dans quelque chose, plus on y montre d'audace[6]; ou bien qui, s'abandonnant présomptueusement à l'espérance de ce qu'on désire, « n'employaient leur raison qu'à rejeter ce qui déplaît[7] ». Si le rationalisme grec se soucie peu des règles de la justice, il comprend bien celles de la prudence. Si ce qui ressort de la morale est faible et rare chez Thucydide; ce qui ressort du calcul abonde et satisfait. En ce sens, il est plein de réflexions, de maximes que les hommes d'État, qui n'aiment que la raison d'État, peuvent utiliser. Tout ce qui est d'expérience bonne ou mauvaise est fort bien observé dans Thucydide; et il ne l'exprime pas moins bien qu'il l'observe.

« Fréquemment des projets mal conçus, dit-il, réussissent par

[1] *Guerre du Pélopon.*, 4-17.
[2] Voir, liv. 4, ch. 12 et 14, une interversion de rôles comme de caractères, notée par Thucydide.
[3] *Guerre du Pélopon.*, 1-128. — [4] *Ibid.*, 1-129. — [5] *Ibid.*, 2-65. — [6] *Ibid.*, 2-89. — [7] *Ibid.*, 4-108.

une plus grande imprudence de l'ennemi; plus souvent les desseins qu'on dirait les mieux concertés tournent contre leurs auteurs [1]. D'autre part, on n'exécute jamais avec la même audace qu'on a projeté. — Croyons que l'intelligence de nos voisins ressemble beaucoup à la nôtre, et que la fortune ne nous sert pas au gré de nos raisonnements [2]. » Le rationalisme trompé dans ses calculs s'en prend à la fortune; les Grecs, Thucydide surtout, lui font une large part [3]. « On ne commande pas à la fortune, sur laquelle on ne peut rien, dit-il, comme on commande à sa pensée [4]; » grande vérité, revêtue d'une grande forme. « La guerre, poursuit Thucydide, ne suit pas la marche qu'on lui trace; elle invente la plus souvent ses moyens suivant les cas [5]. » — « C'est le destin des hommes d'être trompés par l'événement; les braves sont toujours les mêmes par le cœur. Avec du courage, on ne s'excusera pas sur son inexpérience pour se croire en droit d'être faible. La victoire est toujours du côté des plus nombreux et des mieux approvisionnés [6]. — N'attendons pas pour nous défendre qu'une puissance supérieure nous attaque; attaquons-la, pour l'empêcher de nous attaquer. Il ne dépend pas d'un grand peuple de poser les limites de sa puissance [7]. Ceux qui osent se mesurer contre les plus nombreux ont quelque grande pensée qui les encourage [8]. — L'âme des vaincus n'est plus la même pour affronter les mêmes dangers [9]. — Ne sacrifiera-t-on pas une partie de ses richesses pour ne pas les perdre en entier, et pour n'être pas malheureux par elles [10]? — Toute colonie maltraitée par sa métropole s'en détache, car on ne l'a pas fondée pour être l'esclave, mais l'égale de la métropole [11]; » à quoi la métropole répond « qu'elle ne fonde pas ses colonies pour en recevoir des outrages, mais des respects [12]. » — « Ce n'est pas l'oppresseur qui est le vrai coupable, dit noblement Thucydide, c'est celui qui tolère l'oppression qu'il peut abattre [13]. — Si tel peuple s'est bien conduit contre les Mèdes et se conduit mal envers nous, poursuit-il [14], il est doublement punis-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 1-20. — [2] *Ibid.*, 1-84. — [3] *Ibid.*, 4-62, 5-104, 6-78. — [4] *Ibid.*, 4-64. — [5] *Ibid.*, 1-122. — [6] *Ibid.*, 2-87.

[7] *Ibid.*, 6-18. — L'expédition de Sicile fut la conséquence et le correctif de cette politique.

[8] *Ibid.*, 2-89. — [9] *Ibid.* — [10] *Ibid.*, 1-21. — [11] *Ibid.*, 1-34. — [12] *Ibid.*, 1-38. [13] *Ibid.*, 1-69.

[14] Thucydide parle ainsi, soit directement, soit par ses personnages.

sable puisqu'il fut vertueux et qu'il a cessé de l'être [1]. » — Belles maximes, mais que l'application pervertit le plus souvent! « Ce n'est point respecter la justice que de commencer par se rendre le plus fort pour s'expliquer [2]. » Non, dirai-je, mais c'est être prudent, et c'est ce qu'il a y de mieux sous le régime de la morale, de l'utile; sous cette loi politique qui fait dire à Thucydide : « Délibérez lentement sur une affaire dont vous vous ressentirez longtemps; et pour trop embrasser les idées et les plaintes des autres, ne vous pas attirez pas des désastres personnels [3]. » Égoïsme aussi prudent que peu généreux; mais parfois moins généreux qu'imprudent, et réfuté par lui-même, dans l'intérêt des hommes.

« Quand un État fleurit, dit Périclès, le peuple est plus heureux que quand ce sont les particuliers qui fleurissent, non l'État; c'est que, si l'État périt, il entraîne avec lui toutes les fortunes privées; tandis que, dans un État prospère, le malheureux même peut se relever [4]. » Excellent calcul qu'il faudrait conseiller à tous ceux qui n'ont pas d'autre patriotisme que le calcul!

Salluste copie Thucydide, qui a dit le premier que nous ne supportons l'éloge des autres qu'autant nous nous croyons capables de ce que nous entendons célébrer; que nous trouvons exagéré ce qui excède notre mesure, et que nous ne croyons pas à ce qui nous surpasse [5]. C'est d'après Thucydide que Tacite a dit « que le lointain nous impose [6]. » Si le même Tacite nous parle des vastes ruines qui font apprécier la puissance des Cimbres [7], Thucydide nous apprend à ne pas toujours juger des cités par leurs ruines, « car il ne faudrait pas juger, dit-il, par ses ruines Sparte qui manque de monuments, comme Athènes qui en est couverte. L'une paraîtrait trop petite, l'autre trop grande [8]. Réflexion prophétique, car, si Athènes se survit encore par quelques monuments, nous savons à peine où fut Sparte!

Ces courts extraits me paraissent peindre et la Grèce et Thucydide. On y voit le rapport du berceau des Hellènes avec leur développement; le rapport du caractère des grands hommes avec

[1] *Guerre du Péloponèse*, 1 86. — [2] *Ibid.*, 1-39. — [3] *Ibid.*, 1-78. — [4] *Ibid.*, 2-40. — [5] Thucydide, 2-35; Salluste, *Catil.*, 5. — [6] Thucydide, 6-11; Tacite, *Ann.*, 4-25. [7] *Germanie*, 37.

[8] Thucydide donne d'excellentes raisons pour le parallèle, quand la postérité voudra le faire. (1-10.)

celui des peuples; le rapport des peuples avec leurs maximes, celui de l'historien avec son sujet. Si la phraséologie de convention ou de fantaisie peut amuser l'esprit sur ce texte, elle n'en est pas moins aussi dépourvue de précision que d'instruction. Tout est en l'air dans ce qui manque de base; la beauté de l'expression ne me semble légitime que pour rehausser la beauté de la preuve.

Thucydide excelle dans le récit, je dirais surtout dans le récit militaire, si presque tous ses récits n'étaient militaires. Raconte-t-il un combat, on voit ce combat, on l'entend, si je peux le dire [1], on y prend part. Les détails sont si précis, les incidents sont si motivés, l'action générale est si logiquement conduite du début au milieu, et du milieu à sa fin; tout y reçoit tant de relief de la netteté de vues du capitaine historien et de sa vigueur de touche, qu'il n'y a que César pour peindre un combat comme Thucydide. Mais il y a dans les tableaux de celui-ci de ces teintes grecques qui sont le charme de ceux-mêmes qui dédaignent le charme. Quand Thucydide nous montre une armée navale « voguant au lever de l'aurore [2] » ou « à cette heure du soir où l'on chantait le Péan [3]; » ou, tel coup de main entrepris « au déclin de la lune [4], » ou bien « au lever de la Grande Ourse [5], » ou dans le temps « que les blés mûrissent [6]; » sans le vouloir, sans y songer, j'en suis sûr, Thucydide place à côté d'un haut fait, un paysage. Il associe le théâtre à l'acteur, l'homme à la nature. Il rend en peintre ce qu'il sent en artiste, et son art nous pénètre de ses impressions comme son organisation les ressentit.

J'aime à caractériser d'après nature, c'est-à-dire en contemplant directement mon modèle. Voici le combat de mer de Chalcis, suivant Thucydide : « Les Corinthiens et leurs alliés voguaient vers l'Acarnanie, prêts à combattre sur terre, mais non à soutenir une action navale [7]; ne supposant pas d'ailleurs qu'avec vingt vaisseaux les Athéniens osassent en attaquer quarante-sept. — Comme ils longeaient la côte de Patrès, ville d'Achaïe, et gagnaient le continent opposé, en Acarnanie, ils virent l'ennemi qui, débouchant de Chalcis et du fleuve Événus, cinglait à leur rencontre. Malgré la nuit, ils l'aperçurent entrant en rade, et ils se

[1] Quintil., *De l'Instit. orat.*, 10-1. — [2] *Guerre du Pélopon.*, 1-68. — [3] *Ibid.*, 1-50. — [4] *Ibid.*, 2-3. — [5] *Ibid.*, 2-78. — [6] *Ibid.*, 3-1, 4-1. — [7] *Ibid*, 2-83.

virent contraints d'accepter la bataille en plein détroit. Il y avait des chefs de chaque ville pour les disposer au combat; ceux de Corinthe étaient Machon, Isocrate, Agatarchidas. Les Péloponésiens, rangeant leurs navires en cercle, serrèrent le plus possible ce cercle pour empêcher l'ennemi d'y pénétrer : les proues étaient en dehors, les poupes en dedans. Au centre étaient les petits bâtiments accessoires, et cinq des meilleurs vaisseaux qui devaient, à courte portée, fondre sur l'ennemi, s'il attaquait[1].

« Les vaisseaux athéniens, rangés en file et tournant autour du cercle, le resserraient peu à peu et rasaient enfin la flotte ennemie[2], qu'ils semblaient vouloir assaillir; mais Phormion défendait tout engagement avant qu'il n'en donnât le signal, comptant que l'ennemi ne garderait pas son ordre de combat comme une armée de terre, et que, les vaisseaux étant poussés les uns contre les autres, les petits occasionneraient du désordre. Il continuait sa course circulaire en attendant un vent qui s'élève ordinairement au point du jour, et qui, soufflant du golfe, contrarierait constamment les dispositions de l'ennemi. Les vaisseaux athéniens manœuvrant bien mieux, Phormion se croyait maître du moment de l'attaque, et il jugeait bon d'attendre le vent. Ce vent s'éleva, et la flotte ennemie, trop resserrée parce que le vent la tourmentait, avait pour embarras les petits bâtiments. Le désordre était général, les vaisseaux heurtaient les vaisseaux; on se repoussait à coups d'aviron, on criait, on tâchait de s'éviter, on s'injuriait; commandements, conseils, rien n'y faisait; les équipages novices ne pouvaient lever les rames contre les vagues d'une mer houleuse; les manœuvres des pilotes trouvaient les navires rebelles[3].

« C'était le moment favorable : au signal de Phormion, les Athéniens attaquent; et leur premier exploit est de couler bas l'un des navires que montaient les généraux. Les assaillants pénètrent partout, ils brisent partout les vaisseaux; personne n'ose ni revenir à la charge, ni les combattre; tout s'épouvante, tout fuit vers Patrès et Dymé, en Achaïe. Les Athéniens pourchassent les vaincus, prennent douze vaisseaux, tuent la plupart des équi-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 2-83. — [2] *Ibid.*, 2-84. — [3] *Ibid.*

pages et voguent vers Molycrium; après quoi, s'étant élevé un trophée sur le promontoire de Rhaïum, où ils font une consécration à Neptune, ils rentrent à Naupacte[1]. »

Ce drame en trois actes, savoir : — la disposition réciproque des belligérants avant l'action; — les préliminaires de la bataille qui la préjugent si bien; — enfin la bataille où la victoire est si prompte et si décisive par l'audace, les calculs, le coup d'œil du général athénien; tout cela n'est-il pas conduit comme un syllogisme? Mais avec quel feu, quelle poésie, quelle turbulence guerrière[2], et quelle précision de détails ! Si nous perdons mille beautés de style à ne pas lire le texte dans ce grec sonore, expressif, dans cette langue thucydidienne qui colore et anime tant son sujet, ne sent-on pas le grand peintre dans ce qu'une traduction conserve? Ce qui est incomparablement plus beau en grec ne reste-t-il pas très-beau en français? et si l'on ne sacrifie pas l'art au métier, la conception à son instrument; si l'on n'est pas tellement esclave des beautés sensuelles de l'oreille qu'on ne puisse goûter les beautés d'art supérieures dont est empreint le récit que je retrace, ce tableau militaire ne paraîtra-t-il pas un chef-d'œuvre? Or, il n'est pas le seul du même genre[3].

En peignant un autre ordre de combats, Thucydide change ses couleurs sans affaiblir ses teintes et sans changer de génie. Qu'on me permette un raccourci de l'expédition de Sphactérie. Elle fut mêlée d'une comédie politique qui ne fait pas moins d'honneur au pinceau du maître; nous étudierons Thucydide sous plusieurs aspects.

Les Athéniens bloquaient l'île de Sphactérie qu'occupait un corps d'armée lacédémonien; l'armée de terre d'Athènes campait à Pylos, non loin de Sphactérie. Elle souffrait beaucoup du manque d'eau potable; on y était réduit à creuser le sable de la mer pour se désaltérer. Son campement ne pouvait s'étendre. Les vaisseaux, qui manquaient de rade sûre, allaient et venaient pour chercher des vivres et faire croisière. Tout cela durait trop pour

[1] *Guerre du Pélopon.*, 2-84.
[2] « De bellicis etiam rebus canit quodam modo bellicum. » (Cicéron, l'*Orat*, 12.
[3] Voy. un autre combat naval presque aussi beau, 1-48 à 50.

les Athéniens[1], qui avaient compté sur un siége plus court et qui s'étonnaient que l'ennemi, prisonnier dans son île et réduit à de l'eau saumâtre, résistât si longtemps : mais les Lacédémoniens recevaient des vivres ; on leur apportait de la farine, du vin, du fromage. Le gouvernement lacédémonien payait largement ces provisions; il promettait la liberté aux Hilotes qui en feraient parvenir; les expédients se multipliaient pour le succès. Dans le beau temps, les vivres manquaient, parce que la croisière était rigoureuse[2]; dans le mauvais temps, on la traversait, dût-on se faire échouer sur l'île, car Sparte payait les dégâts : on essayait d'ailleurs le ravitaillement en tout temps au moyen d'outres qu'on remplissait de têtes de pavot au miel et de graine de lin pilée; mais cet artifice, étant connu, fut combattu. C'était un assaut respectif de ruses pour ou contre le ravitaillement, lorsqu'on apprit à Athènes que l'île résistait toujours parce qu'on l'approvisionnait.

Lacédémone avait peu auparavant proposé un armistice, que Cléon avait fait rejeter comme insuffisant pour Athènes. Le peuple murmurait donc contre Cléon[3] de l'état des choses. Cléon, qu'inquiétait cette rumeur et qui n'aimait pas Nicias commis pour cette expédition, dit arrogamment que la prise de Sphactérie était facile, et qu'il le prouverait, si on l'en chargeait. Là-dessus le peuple murmure plus fort, pressant Cléon de partir, et Nicias l'invite à le remplacer, comme par déférence. Quand Cléon, qui ne parlait pas sérieusement, se vit pris au mot, il tergiversa, prétendant qu'il n'était pas le général, mais Nicias; mais celui-ci, donnant sa démission, en appela au peuple. « Plus Cléon reculait, dit Thucydide, plus le peuple, selon ses instincts, pressait Nicias de se démettre, et Cléon de s'embarquer. Celui-ci, ne pouvant plus se dédire, se met en relief, déclare que les Lacédémoniens ne l'effrayent pas; qu'il n'a même pas besoin d'Athéniens; que les troupes de Lemnos, d'Imbros et les Peltastes auxiliaires d'Œnos, avec quatre cents archers quelconques, lui suffisent. Avec ce renfort, il promet que, dans vingt jours, les Lacédémoniens de Sphactérie seront ou pris vivants, ou tués. Cette forfanterie fait sourire,

[1] *Guerre du Pélopon.*, 4-26. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 4-27.

et les bons citoyens se réjouissent de ce que, de deux biens en perspective, l'un ne peut leur manquer; car ils perdront Cléon, et c'est leur attente, ou bien les prisonniers lacédémoniens atténueront leur déception[1]. »

Cléon partit avec le général Démosthène, qu'il savait disposé pour un coup de main. Sphactérie était couverte d'une épaisse forêt vierge presque impraticable. C'était le meilleur rempart des Spartiates[2]; mais un soldat qui préparait son repas provoqua un vaste incendie. Sommés de se rendre, les Spartiates refusèrent fièrement. Au lever de l'aurore, les Athéniens, égorgeant les sentinelles, envahissent l'île. Un long combat s'engage entre eux et les troupes de Lacédémone. Les hoplites résistèrent longtemps à l'infanterie légère d'Athènes, qui les fatiguait néanmoins. Les Athéniens, s'en apercevant, deviennent plus hardis : « ils accablent les hoplites de pierres, de javelots, de traits, de tout ce que leurs mains rencontrent. Les cris qu'ils poussaient, leur course rapide épouvantaient des hommes qui ne connaissaient pas ce genre d'attaque. Les cendres de la forêt qui venait de brûler volaient d'ailleurs dans les airs, et cette cendre, les pierres, les traits multipliés par le nombre des combattants, obscurcissaient tout. L'action fut alors terrible pour les Lacédémoniens. Leurs cuirasses de feutre les protégaient mal, et les javelots qu'ils lançaient se brisaient contre les pierres. Ils ne savaient comment utiliser leur courage, privés de voir ce qui les menaçait, étourdis de cris furieux qui couvraient les ordres de leurs chefs; assiégés de dangers, sans espoir pour leur défense ou pour leur vie[3]. »

Obligés de se replier sur un pont, ils s'y adossaient et s'y rangeaient en bataille[4]; quand un général messénien les tourne et les place entre deux corps ennemis[5]. Sommés de nouveau de se rendre, « la plupart jettent leurs boucliers et agitent leurs bras en signe d'assentiment[6]. Il se fait une trêve; des pourparlers s'engagent entre Cléon et Démosthène, pour Athènes, et Styphon, fils de Pharax, pour Sparte. Épitadas, le premier chef des Lacédémoniens, avait péri; l'hippagète qui l'avait remplacé gisait à terre, respirant encore. Styphon avait dû leur succéder, d'après la loi,

[1] *Guerre du Péloponèse*, 4-28. — [2] *Ibid.*, 4-30. — [3] *Ibid.*, 4-34. — [4] *Ibid.*, 4-35. — [5] *Ibid.*, 4-36. — [6] *Ibid.*, 4-37.

s ils succombaient. Il voulut consulter, sur la capitulation, Lacédémone, qui se borna à répondre « qu'on eût à se décider par soi-même, en évitant la honte. » S'étant donc consultés, ils se rendirent[1]. Les Athéniens gardèrent strictement leurs prisonniers; les Lacédémoniens demandèrent à recueillir leurs morts. »

Telle fut, en somme, cette célèbre affaire de Sphactérie. Le blocus avait duré soixante-douze jours. Les hoplites qui gardaient l'île ne s'élevaient qu'à quatre cent vingt; Athènes en fit prisonniers deux cent quatre-vingt-douze; cent vingt-huit seulement périrent[2]. Quand l'île fut prise, on y trouva des approvisionnements que les fraudeurs y avaient portés. Seulement, on en avait usé sobrement. Quels minces ressorts matériels pour tant de grandeur morale! Quatre cent vingt hommes de moins abattaient donc Sparte! Oui; mais c'étaient quatre cent vingt hommes libres, c'est-à-dire beaucoup pour une race d'élite assez restreinte; c'était beaucoup que ce chiffre de combattants dans cette sorte de carrière olympique du continent grec, où tout combat était comme individuel et athlétique; mais c'était pis, c'était tout pour Sparte que d'avoir été vaincue par Athènes; son prestige tombait au profit de celle-ci; ses alliés qui faisaient sa force allaient l'abandonner. La Grèce n'en croyait pas la vérité sur Sphactérie; elle n'admettait pas que les Lacédémoniens cessassent de combattre sans cesser de vivre[3]. Après cet affront, les Spartiates eux-mêmes, peu faits au malheur, étaient inquiets et timides[4], tandis que les Athéniens, qu'enivraient leurs espérances, tournaient leurs regards vers la Sicile.

Pour bien louer les grands esprits, il faut les citer, car c'est les faire goûter; et qui glorifie mieux Thucydide que lui-même, quand on s'associe à sa pensée? Ne voit-on pas ici le grand événement qu'il raconte? Ne passe-t-on pas tour à tour d'Athènes à Pylos, de Pylos à Sphactérie? Cette crise militaire et politique où il s'agit de la suprématie de Sparte ou d'Athènes, les péripéties par lesquelles la lutte est troublée ou suspendue; la diversité des moyens, l'importance de l'issue; la comédie populaire mêlée à la tragédie militaire; comme tout cela est vif, saisissant! Comme

[1] *Guerre du Pélopon.*, 4-38. — [2] *Ibid.*, 4-39. — [3] *Ibid.*, 4-40. — [4] *Ibid.*, 4-55.

tout cela n'est pas moins vrai que grand ! comme tout cela n'instruit pas moins qu'il plaît ! comme les détails de métier qui concourent tant à la clarté des tableaux y sont, à force d'art, une brillante portion de l'œuvre totale ! Mais qu'apprends-je aux connaisseurs ?

Les discours de Thucydide ont été plus contestés que ses récits militaires. Selon Cratippe, ces discours fatiguent le lecteur et nuisent à l'action[1] : ce qui est tout aussi vrai que de prétendre que la musique d'un opéra le refroidit. Historiquement, les discours de Thucydide renferment le sens des événements. Les maximes que l'historien ne met pas dans ses récits, il les condense dans ses discours. D'après Cicéron, prétendre appliquer les discours de Thucydide au genre judiciaire, c'est ne pas même se douter de ce qu'exige ce genre[2]. Cicéron exclurait l'éloquence thucydidienne de la place publique ; il l'exclurait du Forum romain[3]; et je comprends mal comment un si grand admirateur de Démosthène oublie la passion de Démosthène pour Thucydide. Quel rhéteur, selon Cicéron, tira jamais rien de cet historien[4]? Un rhéteur, soit; mais Démosthène, c'est différent. D'après Cicéron, l'historien enveloppe si souvent ses pensées, qu'il a le plus grand des défauts, l'obscurité[5]. D'après Isocrate, la diction de Thucydide est trop brisée, trop peu arrondie[6] : à cela près, il a tous les autres genres de beautés, selon Cicéron[7]. Néanmoins, selon le même Cicéron, il n'est pas orateur[8]; et pourtant Cicéron est un admirateur de Thucydide[9] ! C'est qu'il ne l'admire apparemment que comme narrateur militaire; mais, s'il excelle comme narrateur, ce serait donc un modèle pour la narration oratoire; et c'est l'avis de plusieurs[10]. On voit que Cicéron est très-partagé sur notre historien, et qu'en somme il ne le trouve ni assez cadencé, ni assez

[1] Denys d'Halic., *Jugement sur Thucydide*, 16; voy. aussi sa *Lett. à Pompée*, ch. 3. — « Il entasse... discours sur discours, au point d'en accabler le lecteur. » (*Ibid.*)

[2] *Des Orateurs parfaits*, ch. 6. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, — [5] *Ibid.*, ch. 9. — [6] *Ibid.*, ch. 44. — [7] *Ibid.*, ch. 71. — [8] *Ibid.*, ch. 9. — [9] *Ibid.* ch. 6.

[10] Toujours d'après ce principe : que l'éloquence est *une*, à quelque sujet qu'elle s'applique. « Una est enim... eloquentia, quascumque in oras disputationis regionesve delata est. » (Cic., *De l'Orat.*, 3-6.) — « Seulement on ne déploiera pas les muscles d'un athlète là où suffit le bras d'un soldat. » C'est la réflexion de Quintilien sur Thucydide. (*De l'Instit. orat.*, 10-1.)

rhéteur pour un orateur. C'est qu'en effet Thucydide est moins cicéronien que démosthénique.

Denys d'Halicarnasse est un meilleur juge de Thucydide. Dans ses discours, il distingue l'invention des raisonnements et des pensées, de la forme qu'on leur donne. L'invention des pensées est, dit-il, « un don du génie; leur emploi, leur forme est un secret de l'art. » Si l'art de Thucydide est défectueux d'après Denys[1], sa nature est très-riche, car il jaillit du génie de cet écrivain un flot inépuisable de pensées, de raisons frappantes, admirables, extraordinaires[2]. Voilà ce qu'affirme, ce critique, qui n'est pas l'aveugle partisan de l'historien, mais qui, comme certains d'entre eux, n'est pas pris de cette sorte de vertige qui lui fait attribuer toutes les beautés, sans nul défaut[3]. Aussi trouve-t-il que beaucoup de pensées ne sont pas opportunes; que beaucoup ne conviennent ni au personnage qui les exprime, ni au sujet dans lequel on les place. Denys d'Halicarnasse, et je ne saurais trop l'en louer, trouve beaucoup de danger dans les maximes des discours de Thucydide[4]. Il y a surtout, dans le dialogue des Méliens, dit-il, des doctrines indignes d'un gouvernement[5]. A cette remarque, je reconnais le grand critique. Ni Cicéron[6], ni Quintilien ne s'élèvent jusque-là, malgré la moralité de leurs préceptes. Quintilien, d'ailleurs, remarque l'éloquence de Thucydide : « Il brille, dit-il, par ses harangues, comme Hérodote par ses entretiens; l'un a la vigueur, l'autre le charme[7]. » Rien de plus juste, mais rien de plus vague. Il est vrai que Quintilien, ne faisant qu'un tableau général, se contentait d'effleurer; mais on voit combien les anciens divergeaient sur les qualités oratoires de Thucydide.

Denys d'Halicarnasse cite quelques discours qu'il admire plus particulièrement[8]. Tous sont, selon moi, diversement beaux; ils

[1] *Jugem. sur Thucydide*, 34-35. — [2] *Ibid.*, 34 — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 41. — [5] *Ibid.*, 40.

[6] Cicéron, malgré sa moralité théorique, ne reconnait pour orateur parfait que celui qui peut soutenir le pour et le contre de toutes choses; (*L'Orateur*, 21) — Il est vrai que « son esprit n'a jamais pu se fixer sur un principe », de son propre aveu. (*Ibid.*. 71.) Quintilien est plus ferme.

[7] *De l'Instit. orat.*, 10-1.

[8] Le discours de Nicias sur l'expédition de Sicile (*Jugem. sur Thucydide*, ch. 42); le discours d'Hermocrate le Sicilien (*Ibid.*, ch. 48); mais surtout le discours des Platéens. (*Ibid* , 48.)

ont tous un très-grand mérite de forme. Je les trouve merveilleux de dialectique, incisifs, puissants; le raisonnement y est contrasté avec une telle vigueur d'effet qu'elle tient lieu du sentiment oratoire, car on remarquera que presque tous les discours de Thucydide sont éloquents sans sentiment. On les lit avec cette haute émotion intellectuelle que produit une invincible démonstration de principes[1]. Ils provoquent une telle exaltation d'esprit que le cœur bat comme pour s'associer au ravissement de l'intelligence. Ajoutons d'ailleurs que Thucydide n'est point absolument dépourvu de sentiment. Je me propose même de faire ressortir sa touche à ce point de vue; mais ce n'est que le caractère exceptionnel de son génie tout cornélien. Comme Périclès, que nous ne connaissons que par lui, mais qu'il n'amoindrit pas, ce semble, il lance des éclairs, il foudroie, il ébranle toute la Grèce[2]. Tel est Thucydide comme orateur.

Ses harangues n'en ont pas moins un vice radical; c'est l'exécrable morale de l'utile. A part tel discours de Brasidas, l'un des plus nobles, car c'est l'un des plus moraux — dans un temps où Sparte abaissée avait besoin d'équité[3], — tout le reste est empreint du même vice. Le rapport qui existe entre le peuple grec et son plus grand orateur y est surtout sensible. Voyez avec quelle franchise d'orgueil Athènes justifie son ambition[4], et ne vous étonnez pas que Périclès justifie la sienne par le même principe : « Lequel sait mieux que lui, dira-t-il, comprendre les intérêts de l'État et les expliquer[5]? » Denys d'Halicarnasse relève cette inconvenance[6] : mais ne savons-nous pas qu'Alcibiade en disait bien plus? Ne savons-nous pas combien les grands hommes grecs personnifiaient leurs peuples?

J'admire comme Denys d'Halicarnasse, mais non sans exception

[1] Pascal, dans ses *Provinciales*, M. Guizot, dans son *Histoire de la civilisation en Europe*, donnent surtout ce genre d'émotion.

[2] Aristophane cité par Cicéron dans l'*Orateur*, ch. 9.

[3] *Guerre du Pélopon.*, 4-86, 87.

[4] *Ibid.*, 1-73 et suiv. — Quel peuple est plus fort que les Athéniens; quel peuple a plus de vaisseaux, plus d'audace, de meilleurs généraux? c'est tout le sens de ce discours.

[5] *Ibid.*, 2-60. — Je retrouve ainsi dans l'art ce même égoïsme de personnalité que j'ai signalé dans la morale.

[6] Denys d'Halic., *Jugem. sur Thucydide*, ch. 45.

comme lui[1], le discours des prisonniers Platéens aux Lacédémoniens, quand, après la prise de Platée, les Thébains leurs adversaires, les accusaient devant ces juges. Ceux-ci même étaient irrités; mais de plus, ils avaient à ménager les Thébains violents ennemis des Platéens. Comment donc les Platéens osent-ils dire dès leur début, « qu'ils craignent que, pour complaire à d'autres, les Lacédémoniens n'aient déjà jugé la cause[2]? » Comment, continuent-ils par ce dilemme fondé peut-être, mais d'autant plus dangereux qu'il est fondé? Nous interrogez-vous comme adversaires, pourquoi vous plaindre que nous ne vous ayons pas servis? Que si nous étions amis, êtes-vous sans reproches vous qui nous avez combattus[3]? » Si c'est par fierté que les vaillants Platéens prennent cette attitude, je les en loue; mais pourquoi la démentent-ils en terminant? S'ils méprisent la vie au début de leur défense, pourquoi la demandent-ils en concluant? Thucydide manquerait donc ici, soit à l'art oratoire qui veut plus de prudence, soit à la loi dramatique qui prescrit l'unité de caractère. C'est une idée que je soumets; car je n'aime pas à critiquer ce qui m'impressionne, et tout le discours des Platéens m'impressionne. Les Platéens se corrigent d'ailleurs quand ils disent aux Lacédémoniens leurs juges : « La Grèce vous contemple comme des modèles de vertu qu'il faut imiter, et votre arrêt ne restera point dans l'ombre. Il s'agit ici d'hommes illustres prononçant sur des hommes estimables[4]. » Quel éloge et quel argument! « On nous repousse de tous côtés, poursuivent-ils, nous, ces Platéens qui, pour sauver la Grèce, montrâmes un courage supérieur à nos forces... il faut bien peu de temps pour nous détruire; combien serait-il plus malaisé d'effacer l'opprobre d'un tel crime!... Au nom de vos pères, au nom du serment qu'ils nous en firent, n'oubliez pas nos services[5]. Nous implorons les tombeaux de vos ancêtres, nous nous adressons à ces héros qui ne sont plus, pour les prier que les Thébains ne soient pas nos juges; pour les prier de ne pas nous livrer nous, leurs chers amis, à leurs plus mortels ennemis. Nous eûmes un grand jour avec vos pères, nous leur rappelons ce grand jour, nous qu'un danger affreux menace en cet instant. Enfin, et puisqu'il

[1] *Jugem. sur Thucydide*, ch. 48. — [2] *Guerre du Pélopon.*, 3-53.— [3] *Ibid.*, 3-54. — [4] *Ibid.*, 3-57. — [5] *Ibid.*, 3-59.

faut terminer, — cruel moment pour des hommes qui risquent en cessant de parler de cesser vivre, — nous ne nous sommes pas rendus aux Thébains, nous aurions préféré tous les supplices, la famine même. Nous nous sommes jetés dans vos bras, Lacédémoniens; nous nous sommes fiés à vous; et, si vous en doutez, rendez-nous à nous-mêmes; laissez-nous le choix des périls que nous aurons à courir. O Lacédémoniens, ce sont les Platéens qui vous parlent : au nom de la Grèce que nous avons tant servie, nous qui comptions sur votre foi, nous vous en supplions, ne nous livrez pas aux Thébains nos ennemis implacables ! Vous qui délivrez, vous qui sauvez les autres Grecs, ne nous perdez pas[1] ! » Si mon émotion ne me trompe, cela est sublime; et, quoi qu'en dise Cicéron, des accents aussi véhéments ne conviennent pas moins au barreau que dans l'histoire[2]. S'ils n'eurent pas de succès, c'est que la raison d'État prévalut.

Les Thébains ayant répliqué avec toute la dureté qu'inspire la haine, on fit venir les prisonniers l'un après l'autre; on somma chacun de répondre si pendant la guerre il avait rendu quelque service aux vainqueurs, et personne ne le pouvant, on n'épargna personne[3]. C'est que leur seule utilité devait ou sauver ou perdre les vaincus, et comme il était utile à Sparte de ménager Thèbes, elle lui sacrifia Platée. Cet antécédent eut des suites; car Athènes imita Sparte dans un cas semblable : d'après la même règle, elle sacrifia les capitulés de Corcyre, à la faction contraire[4].

Si les temps ont changé les hommes, ils n'ont pas changé les doctrines. Lord Chatam lisait beaucoup Thucydide et en conseillait la lecture en plein parlement[5]. On connaît et les peuples qui s'oublient à pratiquer quelques maximes de Thucydide, et ceux qui n'oublient jamais de les pratiquer. La fausse politique a des perversités qui profiteront longtemps au crédit de l'éloquence de Thucydide.

[1] *Guerre du Pélopon.*, 3-59.

[2] Le serment oratoire de Démosthène par les mânes de Marathon, qu'il emprunte à Thucydide, prouve assez ce que le genre judiciaire peut comporter d'éloquence, puisque c'est dans un procès personnel, assez mince d'objet d'ailleurs (*Disc. de la couronne*), que l'orateur l'emploie contre Eschine.

[3] *Guerre du Pélopon*, 3-68. — [4] *Ibid.*, 4-46, 47, 48.

[5] « Vous savez que l'étude a été mon goût favori, que j'ai beaucoup lu Thucydide et les hommes d'état de l'ancien monde. » (Cité par M. Villemain.)

J'ai dit ailleurs, par incident [1], combien je goûtais l'éloge des héros athéniens par Périclès. Ce morceau est célèbre, c'est le chef-d'œuvre de l'antiquité. Quoique j'aie à me restreindre, et que j'aie préféré des beautés moins connues pour compléter tous les aspects du grand écrivain, comment ne rien citer de cet éloge funèbre, le meilleur éloge du génie de son auteur!

L'usage de ces panégyriques était une institution d'Athènes; il donnait lieu aux préliminaires suivants : trois jours avant les obsèques, on construisait un vaste dais sous lequel on déposait les ossements des morts et où chacun pouvait offrir ses présents au mort qui l'intéressait. Au moment du convoi, des chars apportaient autant de cercueils de cyprès que que l'on comptait de tribus, et l'on y renfermait les ossements. On joignait à ces cercueils un lit vide et préparé pour les morts. Les citoyens et les étrangers pouvaient prendre part au cortége; les parents se tenaient près des cercueils pour pleurer leurs parents. Les restes de ceux-ci étaient conduits au Céramique où on les déposait. Dès que les morts étaient inhumés, un orateur que ses talents et son rang avaient fait choisir par la république, célébrait leur valeur. C'était cette fois Périclès qui parlait au nom d'Athènes [2].

Après l'avoir dignement célébrée elle-même : « C'est pour cette grande patrie, poursuit-il, que nos guerriers moururent généreusement, s'indignant de la seule pensée de la perdre : c'est pour elle que tous ceux qui leur survivent brûlent de souffrir [3]... Glorifier nos ancêtres, ajoute-t-il, honorer leurs vertus, c'est honorer les hommes qui leur ressemblent [4]... La mort qui mit au grand jour leur valeur commença par la signaler; maintenant, elle l'immortalise. Ils trouvèrent plus beau de périr en se défendant, que de se laisser vaincre pour vivre; et dans le court moment où le sort les surprit, ils étaient moins occupés de leurs craintes que de leur gloire [5].

« Ils n'eussent pas cru pouvoir priver l'État de leur vertu; et le sacrifice d'eux-mêmes était un tribut dont ils se jugeaient re-

[1] Voir mon appréciation de Thucydide quant à l'*enseignement* historique. Je ne voudrais pas qu'on pût croire qu'en critiquant la moralité de l'enseignement de Thucydide, je méconnais l'art exquis de sa manière.

[2] *Guerre du Pélopon.*, 2-40. — [3] *Ibid.*, 2-41. — [4] *Ibid.*, 2-42. — [5] *Ibid.*

devables. Tous donc lui sacrifièrent en commun leurs personnes, et chacun reçut en échange, avec des louanges immortelles, le plus noble sépulcre, non celui qui contient leurs dépouilles, mais le monument qui perpétuera leur gloire quand on parlera d'eux pour les imiter. La tombe des grands hommes, c'est l'univers entier. Leur mémoire n'est pas bornée à des inscriptions gravées sur les colonnes d'un monument privé; elle pénètre jusqu'aux contrées lointaines, et le cœur des hommes les garde bien mieux que de fastueux simulacres [1].

« Je ne gémis donc point sur les pères qui m'entendent, content que je suis de les consoler. Ils n'ignorent pas que leurs fils étaient nés pour les épreuves de la vie; or, ils sont heureux ceux qui, — comme les guerriers que nous célébrons et qui excitent vos respects — ont fini avec éclat en trouvant après une vie sans injure, une mort illustre [2]... Fils et frères de ceux qui ne sont plus, je vous vois une grande lutte à soutenir, car on s'empresse de louer ceux qui ont cessé de vivre; et, quelle que soit votre vertu, vous paraîtrez difficilement les égaler. Les vivants ont des rivaux qui les jalousent, tandis qu'on rend un hommage bienveillant au mérite que l'on ne craint plus. Que s'il me faut parler des épouses devenues veuves, je leur dirai ce que je crois constituer leur vertu, je renfermerai mes conseils dans peu de mots : Ne sortez pas des devoirs prescrits à votre sexe. C'est là votre gloire; c'est surtout celle de ces femmes dont les vices, comme les vertus, font le moins de bruit parmi les hommes [3].

« J'ai rempli la loi. J'ai épuisé ce que j'ai cru qu'il était bon de vous dire. Nos illustres morts ont reçu l'hommage qu'ils pouvaient prétendre, et la république se charge de leurs enfants jusqu'au jour où ils pourront la servir. C'est une couronne qu'offre la patrie, couronne utile à ceux qui ne sont plus comme à ceux qui restent pour la mériter, à leur exemple; car c'est là où l'on récompense le mieux la vertu qu'on rencontre les meilleurs citoyens. Payez donc un dernier tribut à vos morts, et retirez-vous [4]. » C'est plus que Démosthène, c'est Corneille que l'on croit entendre : tout le génie d'Athènes est dans cette harangue. Son orgueil, ses aspi-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 2-43. — [2] *Ibid.*, 2-44. — [3] *Ibid.*, 2-45. — [4] *Ibid.*, 2-46

rations, son mépris de la vie en faveur de la gloire son idole qu'elle préférait à la liberté même, — car elle aima mieux tomber que de ne pas dominer,—tout cela reçoit sa plus haute expression de son plus grand citoyen interprété par son plus grand historien. Mais des extraits morcelés sont bien froids; il faut contempler l'œuvre elle-même.

Il est peu de mérites littéraires qu'on ne trouve en Thucydide. Sans faire des portraits proprement dits, il n'en peint pas moins, et très-largement, les hommes éminents qu'il met en scène. S'il les décrit surtout par leurs actes, il ne leur accorde pas moins quelques touches qui les distinguent.

« Périclès, dit-il, appartenait à une race de bannis par sa mère[1]. C'était l'homme qui avait le plus d'autorité dans Athènes; celui qui savait le mieux parler et le mieux exécuter[2]. Tant qu'on fut en paix et qu'il dirigea les affaires, il montra de la modération; il maintint en sûreté la patrie dont il éleva très-haut la puissance. Quand la guerre éclata, on vit combien il avait compris les vrais moyens de la soutenir; sa mort fit briller sa prévoyance[3]. Il attachait la supériorité d'Athènes à cette condition : de s'occuper chez elle, et surtout de sa marine, sans forcer sa domination, sans la compromettre dans des guerres prolongées; mais on fit le contraire[4]. »

Quand Thucydide nous montre Thémistocle demandant asile à Xercès qu'il avait tant humilié, il nous peint suffisamment sa grandeur d'âme; et comment ne pas s'émouvoir de cet héroïsme de confiance heureux pour Thémistocle, si malheureux pour d'autres! « Thémistocle, dit l'histoire, avait signalé le fort génie qu'il tenait de la nature, et il méritait l'admiration qu'obtiennent les organisations privilégiées. Son esprit était bien le sien, il n'avait rien fait pour l'acquérir, rien pour y ajouter. Il jugeait très-sainement des événements imprévus, et la plus courte réflexion lui suffisait. Il conjecturait avec certitude sur l'avenir, et sur les conséquences qu'il devait produire. Il expliquait les affaires aussi nettement qu'il les conduisait; et celles qui ne lui étaient pas familières, il les saisissait et les jugeait sensément. Dans tout ce qui

[1] *Guerre du Pélopon.*, 1-126. — [2] *Ibid.*, 1-139. — [3] *Ibid.*, 2-65. — [4] *Ibid.*

était douteux, il pressentait le meilleur comme le pire. Bref, par sa forte et prompte intelligence, il excellait à trouver d'emblée ce qu'exigeait l'occurrence. Il mourut naturellement; mais on prétend aussi qu'il s'empoisona, parce qu'il désespéra de tenir au roi toutes ses promesses : on peut voir son tombeau dans le marché de Magnésie [1]. »

Parcourons quelques autres portraits du même historien : « Brasidas fut blessé, dit-il, devant Amphipolis en chargeant la droite. Les Athéniens ne le virent pas tomber, et ses plus proches soldats l'emportèrent. Pour Cléon, qui ne comptait pas attendre l'ennemi, il s'enfuit; mais un peltaste de Myrcinie le joignit et le tua... Les amis de Brasidas le transportèrent dans la ville respirant encore; il apprit que les siens étaient vainqueurs, et il cessa de vivre. Les alliés en armes escortèrent ses funérailles, dont le public se chargea [2]. Les citoyens mirent à son monument une enceinte; ils lui consacrèrent un terrain particulier comme à un héros; on fonda pour lui des jeux et des sacrifices annuels : mais la paix fut plus facile quand après l'échec des Athéniens à Amphipolis, Brasidas et Cléon ne furent plus. C'est que ces deux hommes en étaient les deux obstacles : l'un, parce que la guerre faisait sa gloire; l'autre, parce qu'il sentait que la paix, en révélant mieux sa perversité, compromettrait ses calomnies [3]... Alors s'accrut l'influence de Nicias, fils de Nicératus, le général le plus heureux de son temps, mais qui, avant d'éprouver les revers, et pour mieux goûter l'estime publique dont il jouissait, voulait la paix pour le présent, — puisqu'il y trouvait le repos après les fatigues; — et pour l'avenir, afin qu'on put dire qu'il n'avait jamais trompé l'espoir d'Athènes. »

La personnalité d'Alcibiade est si connue qu'il est inutile de la retracer; elle est partout dans les trois derniers livres de la guerre du Péloponèse. Le huitième livre contient des portraits d'hommes moindres, mais qui eurent leur éclat en leur temps. Antiphon, l'âme du parti aristocratique qui voulut gouverner les Athéniens après le désastre de Sicile, « ne le cédait en vertu à aucun citoyen de son temps, selon Thucydide. Il pensait merveilleusement et ne s'exprimait pas moins bien qu'il ne pensait. La répu-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 1-138. — [2] *Ibid.*, 5-11. — [3] *Ibid.*, 5-16.

tation de son éloquence le rendant suspect à la multitude, il fuyait soit l'assemblée du peuple, soit ces conciliabules où les opinions se discutent : ce n'en était pas moins l'homme qui pouvait le mieux servir ses clients, soit devant les tribunaux, soit dans l'Agora. C'est lui qui, lorsqu'il fut mis en cause après la chute des quatre cents, me semble avoir le mieux répondu à une accusation capitale [1]. — Phrynicus fut au contraire l'ennemi le plus prononcé de l'oligarchie par peur d'Alcibiade qui connaissait ses menées antérieures avec Astylocus. Il savait bien que l'ambitieux Alcibiade n'accepterait plus le joug de l'oligarchie; puis, une fois lancé dans le péril, il y montra une fermeté sans égale. — D'un autre côté, Théramène, fils d'Agnon, était le premier parmi les ennemis de la démocratie; il parlait habilement, et formait non moins habilement ses trames [2]. »

Les portraits ne sont donc pas rares dans Thucydide, seulement il ne les cherche pas. Ses personnages vivent, ils respirent; et, quand il les a créés, ils ont quelque chose du relief et de la durée du bronze antique. N'y a-t-il pas dans le portrait de Brasidas comme un type, avec un peu plus d'idéal, du gladiateur mourant? Périclès ne rappelle-t-il pas le Jupiter de Phidias? Thémistocle n'est-il pas le génie de la politique, comme les anciens, si riches d'allégories et qui les rendaient si puissamment, durent l'exprimer? Remarquons d'ailleurs que Thucydide ne finit pas ses sculptures, et qu'après ces coups de ciseau décisifs que le maître seul sait donner pour déterminer l'expression et l'attitude, il dédaigne de les achever. En général, ses portraits font encore plus entendre qu'ils n'expriment, et ce qu'ils suggèrent semble supérieur à ce qu'ils disent. C'est que là, comme ailleurs, Thucydide a une conception plus haute que son art, et qu'il a un sentiment de la grandeur, supérieur à la forme qu'il lui donne. Quand je vois la Vénus de Milo, je lui trouve je ne sais quelle roideur générale de lignes; car, bien que gracieusement incliné, le torse me semble encore trop droit pour la beauté sculpturale; et je ne doute pas que l'artiste qui le conçut n'eût mis dans ses bras le correctif de ce défaut; mais mieux vaut le défaut de l'œuvre tronquée par le

[1] *Guerre du Pélopon.*, 8-68. — [2] *Ibid.*

temps que le correctif de l'ouvrier moderne. La Vénus de Milo, complétée par l'art ou le mercantilisme contemporain, n'a plus de cachet. Que la vigueur d'esquisse des portraits que trace Thucydide soit leur cachet immortel! Ce que le génie a touché peut se passer d'être fini.

Après tout, la grande gloire historique de Thucydide repose sur le sixième et le septième livre de son œuvre. Par la gravité de leur objet, par l'ensemble et l'unité des événements qu'ils racontent, ils constituent une histoire à part dans l'histoire générale; par leur intérêt et par la perfection du récit, ils en constituent la portion la plus brillante. On analyse difficilement ces deux livres historiques ou mieux ces deux chants épiques; il faut les lire. Apprécions-les rapidement.

La Sicile était particulièrement occupée par la race dorienne, la même que celle de Sparte; et sa prédominance y faisait ombrage à la race ionienne [1], celle d'Athènes, laquelle y trouvant un danger pour l'avenir voulut y obvier. Athènes, trompée sur les dispositions d'une partie de la Sicile à son sujet [2], ainsi que sur les trésors [3] qu'elle y trouverait en cas de guerre, résolut de transporter la majeure partie de ses forces sur ce théâtre. Comme elle craignait moins Sparte dans le Péloponèse depuis Sphactérie, l'éloignement de ses forces militaires l'inquiétait peu. Une prodigieuse armée, pour le temps, partit donc d'Athènes pour la Sicile. Le peuple athénien tout entier la suivit de ses vœux et de ses espérances [4]. La flotte qui devait la transporter n'était pas seulement nombreuse, elle était d'une magnificence extraordinaire; on y remarquait des sculptures et mille ornements; chaque équipage était plein d'ardeur et voulait que son navire fût le plus brillant et le plus léger à la mer [5]. Il semblait moins qu'Athènes voulût combattre un ennemi digne d'elle, que lui montrer sa richesse. En présence d'une multitude innombrable qui couvrait la côte, l'armée, après les prières d'usage, se mit en mer en chantant le Péan [6]; Nicias, Lamachus, Alcibiade conduisaient l'expédition.

La première déception des généraux athéniens fut de constater

[1] *Guerre du Pélopon.*, 6-6. Voir encore sur cet antagonisme ionien et dorien, *ibid.*, 6-77, 7-6, 57. — [2] *Ibid.*, 6-90. — [3] *Ibid.*, 6-8. — [4] *Ibid.*, 6-30. 31. — [5] *Ibid*, 6-31. — [6] *Ibid.*, 6-32.

que les prétendus trésors qu'on avait fait briller aux yeux des Athéniens n'existaient pas. Par une ruse toute grecque, les Siciliens avaient transporté sur divers points le même trésor[1], et avaient paru le multiplier en le déplaçant. Nicias voulut alors rentrer à Athènes après avoir montré sa puissance à la Sicile; Alcibiade opinait pour qu'on s'assurât de Messine pour mieux attaquer Syracuse[2]; Lamachus voulait qu'on marchât droit sur Syracuse troublée et probablement mal gardée[3]. Aucun de ces avis ne prévalut entièrement; il y eut des tâtonnements. On trouve les villes incertaines dans leurs résolutions[4]; Athènes rappelle Alcibiade à raison de la mutilation des Hermès[5]; Syracuse, d'abord étonnée, se rassure et se fortifie[6]. La victoire d'Hélore remportée par les Athéniens ne leur donne qu'un prestige sans résultat[7]. Ils s'établissent dans un formidable campement devant Syracuse en attendant des renforts; l'hiver survient[8]. Sparte, cédant aux instigations d'Alcibiade[9], envoie des secours à Syracuse, et fait une diversion dans le Péloponèse[10].

La présence du Lacédémonien Gylippe à Syracuse, où il conduit un corps d'armée, ranime les Syracusains sur le point de se rendre[11]. Les assiégés construisent des travaux avancés qui semblent excéder ceux des assiégeants. Nicias réclame des renforts à Athènes, car il est assiégé, dit-il, plus qu'il n'assiége[12]. Tandis qu'Athènes prépare ces renforts, et se défend dans le Péloponèse, Gylippe parcourt aussi le Péloponèse pour accroître les ressources de Syracuse[13]. De même, pendant qu'Athènes, tendant tous ses ressorts, et montrant une ténacité pour le succès, presque au-dessus de son caractère, semble moins une cité qu'un camp et accroît ses impôts comme ses fatigues[14], Syracuse se défend avec la même opiniâtreté. C'est une lutte d'orgueil et d'expédients. Syracuse ayant hérissé son port de pilotis pour le rendre inaccessible à la flotte d'Athènes, les assiégeants, à l'aide d'un vaisseau fait exprès et de cabestans dont il est pourvu, arrachent ces pilotis, ou bien des plongeurs vont les scier sous les flots[15] : si par leur général Dé-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 6-46. — [2] *Ibid.*, 6-47. — [3] *Ibid.*, 6-48. — [4] *Ibid*, 6-51, 52. — [5] *Ibid.*, 6-53. — [6] *Ibid.*, 6-65. — [7] *Ibid.*, 6-67. — [8] *Ibid.*, 6-72. — [9] *Ibid.*, 6-93. — [10] *Ibid.*, 7-19. — [11] *Ibid.*, 7-2, 3. — [12] *Ibid.*, 7-7, 11. — [13] *Ibid.*, 7-20, 21. — [14] *Ibid.*, 7-28. — [15] *Ibid.*, 7-25.

mosthène, les Athéniens ont quelque succès dans le Péloponèse[1], les Syracusains, à l'aide d'éperons particuliers dont ils ont armé leurs navires, ou de petites barques qui passent sous les rames des vaisseaux athéniens, ont des succès chez eux[2].

Enfin Démosthène, qu'Athènes envoie en Sicile avec une nouvelle armée pour y appuyer Nicias, atteint Syracuse, et veut frapper un grand coup[3]. Ce n'était pas un médiocre général; il avait autant de coup d'œil militaire, que ses conceptions avaient de hardiesse. Ce qu'il avait fait à Sphactérie, il voulait le reproduire en Sicile. La partie haute de Syracuse, nommée l'Épipole, était protégée par d'énormes fortifications. Elles renfermaient trois camps : celui des Syracusains, celui des Siciliens, celui des alliés[4] : c'est là que Démosthène veut vaincre, pour donner à sa présence et aux troupes qui l'accompagnent la consécration d'un grand succès. Il fait distribuer à chaque soldat cinq jours de vivres; il se pourvoit d'ouvriers, et particulièrement de maçons pour se fortifier dans l'Épipole, si c'est nécessaire. Pris à l'improviste, les ennemis, qui ne prévoyaient pas tant d'audace, sont successivement culbutés; mais tandis que les Athéniens les poursuivent avec l'ardeur et le désordre de la victoire, un corps de Thébains les arrête[5]. Il était nuit, à cela près que la lune éclairait le théâtre du combat. Les Syracusains, resserrés dans un moindre espace, se rallient et se concertent, tandis que les Athéniens, plus éparpillés, s'entendent moins bien. Pendant que quelques-uns de leurs corps sont vaincus, et que d'autres sont vainqueurs, ils se troublent, ils se frappent réciproquement sans se reconnaître. Le chant guerrier des deux armées, le Péan, le même en quelque sorte pour les deux partis, les effraye respectivement. Les assaillants, qui n'avançaient plus, se refroidissent. Or, tandis que les nouvelles troupes d'Athènes, connaissant mal les lieux, tombent du haut des escarpements, dans les précipices, les plus anciennes, mieux renseignées, se dispersent moins désastreusement[6].

L'entreprise contre l'Épipole échouait donc; mais les maladies déciment les assiégeants; le découragement les atteint. Démosthène veut rentrer à Athènes pendant que l'armée est encore

[1] *Guerre du Pélopon.*, 7-31. — [2] *Ibid.*, 7-40, 41. — [3] *Ibid.*, 7-42. — [4] *Ibid.*, 7-43. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*, 7-44.

forte, et la flotte presque entière[1]; mais Nicias, qui compte sur ses intelligences dans la place, et qui craint l'orgueil humilié d'Athènes, s'y refuse. Dans ces circonstances, survient Gylippe amenant un surcroît de troupes pour Syracuse. Quelques hésitations de Nicias, une éclipse de lune qui trouble l'armée et le pieux général, causent des lenteurs fatales[2]. Une action décisive sur terre et sur mer est devenue nécessaire. Elle s'engage dans des proportions immenses et avec un acharnement héroïque : les Athéniens l'emportent sur terre, les Syracusains sur mer[3]; la véritable victoire est pour ceux-ci; et non-seulement l'expédition de Sicile avorte, mais la retraite même des assiégeants est compromise.

Tel est leur découragement que, quoiqu'ils puissent s'ouvrir le passage par la supériorité numérique de leur flotte, les équipages refusent de se battre, tant ils se croient dans l'impossibilité de vaincre[4]. Il faut donc que l'armée, sacrifiant la flotte[5], fasse sa retraite par terre : et, comme un faux avis donné par l'ennemi retarde sa marche[6], les Syracusains l'enveloppent. C'était un spectacle affreux que celui de ces troupes enveloppées. On n'y comptait pas moins de quarante mille hommes[7], c'est-à-dire quatre fois plus que le corps qui, sous Xénophon, sortit si glorieusement d'Asie; mais la consternation paralysait ici les ressources, et l'on avait de vaillants adversaires. Les morts restaient sans sépulture; les malades, bien plus à plaindre, intéressaient davantage. Ils suppliaient leurs amis, leurs parents de les ramener; ils se suspendaient au cou de leurs camarades de tente; il les suivaient autant que leur épuisement le permettait; puis, n'en pouvant plus, ils s'arrêtaient en gémissant et en attestant les dieux; ce spectacle était déchirant pour l'armée. Tout y manquait, d'ailleurs : les valets avaient déserté; les Hoplites portaient, contre leur coutume, leur approvisionnement; le camp était épuisé. Quel opprobre après tant d'éclat et d'orgueil! Quelle différence entre cette armée venue en Sicile pour la conquérir, et qui se retirait en tremblant qu'on ne la conquît elle-même. C'était au chant des Péans, au bruit des vœux de leurs concitoyens qu'ils étaient partis d'Athènes; et, dans leur

[1] *Guerre du Péloponn.*, 7-47. — [2] *Ibid.*, 7-50. — [3] *Ibid.*, 7-69, 72. — [4] *Ibid.*, 7-72. — [5] *Ibid.*, 7-74, 75. — [6] *Ibid.*, 7-73. — [7] *Ibid.*, 7-75.

retraite, ils n'entendaient que des paroles funestes. Ils marchaient à pied au lieu d'être portés sur leurs vaisseaux ; mais tant de maux menaçaient leurs têtes, que ceux-ci semblaient encore supportables[1].

Nicias se multipliait pour encourager cette armée. Il exhortait tout le monde, il donnait plus d'accent à sa voix pour mieux impressionner[2]. « Athéniens et alliés, disait-il, espérons encore malgré l'extrémité qui nous accable. D'autres que nous ont triomphé de dangers bien plus grands. Ne nous reprochons pas trop les uns aux autres des malheurs que nous n'avons pas mérités. Suis-je moi-même en meilleur état que vous? Vous voyez ce qu'a fait de moi la maladie : dans ma vie privée ou publique, je n'étais pas jusqu'ici moins heureux qu'un autre; et maintenant n'ai-je pas le même sort que les plus misérables? Je fus pourtant religieux; je fus juste et généreux pour tout le monde, c'est ce qui me rassure et me permet encore d'espérer. La disgrâce imméritée qui nous accable cessera peut-être. Nos ennemis ont eu jusqu'à présent assez de bonheur; et si c'est contre la volonté des dieux que nous nous sommes armés, nous en sommes assez punis. D'autres que nous se sont montrés agresseurs; d'autres ont commis les fautes inséparables de l'homme, et leurs maux furent supportables... Considérez-vous vous-mêmes : vous êtes nombreux, bien armés; gardez donc bien vos rangs, et soyez calmes. Partout où vous vous arrêterez, vous formerez, si vous le voulez, une cité puissante... Ayons du courage! Car nous n'avons pas d'asile où nous réfugier si nous nous abandonnons. Alliés d'Athènes, si vous résistez à vos ennemis actuels, vous reverrez les objets de votre tendresse; et vous, Athéniens, vous relèverez la puissance tombée de la patrie, car ce sont les hommes qui constituent les villes, non des murailles et des vaisseaux vides[3].

Démosthène tenait le même langage à ses troupes[4]; mais, parti le dernier, il souffrait plus que Nicias qui avait pris les devants. Surpris et accablé dans un défilé où des mûrs et des oliviers, qui couvraient les ennemis, empêchaient les Athéniens de se défendre, le corps d'armée de Démosthène, composé de six mille hommes,

[1] *Guerre du Pélopon.*, 7-75. — [2] *Ibid.*, 7-76. — [3] *Ibid.*, 7-77. — [4] *Ibid.*, 7-78

mit bas les armes[1]. Les Syracusains, qui atteignirent Nicias le lendemain, lui apprirent la défaite de Démosthène. Nicias proposait une capitulation, on la rejeta; il voulut continuer sa marche, on ne cessa pas de le harceler. On rencontra bientôt, et il fallut traverser le fleuve Assinare. Là, pendant que la cavalerie ennemie était partout et disputait le passage, les Athéniens, contraints de se serrer en marchant, tombaient les uns sur les autres et se foulaient aux pieds; ou bien se heurtant aux javelots voisins, s'embarrassant dans leurs ustensiles, ils se tuaient ou se noyaient. Les Syracusains, maîtres de la rive, d'ailleurs très-haute, tiraient sans relâche sur des malheureux que brûlait la soif et qui l'étanchaient avec une sorte de plaisir. Les Syracusains descendant alors dans le fleuve pour mieux les tuer, en firent un si grand carnage, que l'eau en fut troublée; mais cette eau, toute bourbeuse et toute sanglante qu'elle fût, on la buvait encore, on se la disputait avec le fer[2]. Nicias se rendit donc à Gylippe en le priant d'arrêter le carnage. On fit moins de prisonniers qu'il ne s'en échappa; la Sicile en fut remplie[3].

Contre le gré de Gylippe, qui comptait les mener en triomphe à Lacédémone, Démosthène et Nicias furent mis à mort : Démosthène, parce qu'il avait humilié Sparte à Sphactérie; Nicias, parce que ses complices de Syracuse, craignant qu'il ne les révélât dans la torture, avaient besoin de sa mort. Les prisonniers, renfermés dans les carrières, souffrirent cruellement soit du soleil qui dardait dans une enceinte découverte, soit du froid des nuits d'automne qui ne changeait que leur supplice. Ils n'avaient qu'un espace étroit pour tous les besoins, pour toutes les nécessités de la vie. Les morts restaient mêlés aux vivants. On éprouvait, au milieu d'une atmosphère infecte, tous les tourments de la soif et de la faim. On finit par garder ceux des Athéniens, ceux des Siciliens ou des natifs de l'Italie qui purent résister à cette épreuve; le reste fut vendu. Il n'y eut pas moins de sept mille prisonniers[4].

« Tel fut, dit Thucydide, le plus grand désastre des Grecs dans cette guerre. Ce fut, poursuit-il, parmi les événements mémorables, le plus glorieux pour les vainqueurs, le plus fatal aux vain-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 7-81. — [2] *Ibid.*, 7-84. — [3] *Ibid.*, 7-85. — [4] *Ibid.*, 7-87.

cus; car ceux-ci complétement défaits n'eurent, sous aucun rapport, rien de médiocre à souffrir. La destruction fut entière : armée, vaisseaux, rien n'en réchappa; et d'un peuple immense de combattants, bien peu rentrèrent chez eux. Ainsi se termina l'expédition de Sicile [1]. »

Si j'envisage l'art, tout est lumineux, tout est émouvant dans le récit de l'historien qu'une froide esquisse décolore. Tout est effet dans cette œuvre où on ne sent jamais la recherche de l'effet. Quand Nicias, attristé et malade, prie Athènes de le remplacer, on ne peut qu'admirer la digne et forte lettre qu'il écrit dans ce but [2]; mais la vaillante attaque de l'Épipole, si brillante et si malheureuse au moment même où l'on chante le Péan de victoire, est si dramatique, que l'admiration s'en accroît comme l'émotion. Les difficultés du siége que couronne la lutte générale des forces en présence, augmentent le spectacle comme un incendie qui se développe. A ce terrible mais glorieux éclat, succèdent comme les ténèbres et les gémissements de la retraite de l'armée assiégeante; et la sublime agonie des vaincus, un instant vainqueurs, est retracée, de crise en crise, avec tant d'accent, avec une telle vérité d'observation, qu'on ne frémit pas moins qu'on n'a admiré. Ce sont là du moins mes impressions personnelles; et, comme à chaque nouvelle lecture je les trouvais les mêmes, plus fortes peut-être, mais semblables, j'y crois comme à tout ce qui dure et se confirme. Le septième livre de l'œuvre de Thucydide me paraît donc un chant [3], et l'un des plus beaux que l'*Iliade* ait inspirés à l'histoire. Je ne sais s'il y a dans toute l'antiquité rien de supérieur, ou même d'égal [4].

Mais que penser d'une civilisation où les derniers encouragements de Nicias à ses troupes sont si dépourvus de principes; car que manque-t-il à cette grande âme de Nicias que de compter sur autre chose que sur le hasard des événements et sur l'énergie du plus faible? C'est là, c'est dans le désastre de Sicile, que ce vain droit du plus fort et la prétendue morale qui en découle, mon-

[1] *Guerre du Pélopon.*, 7-87. — [2] *Ibid.*, 7-15.

[3] « De bellicis rebus canit. » (Cic., l'*Orateur*, 12.)

[4] Le septième livre des *Commentaires* de César, qui comprend le siége d'Alésic, peut seul supporter le rapprochement. (Voy. *Comment* de César, Guerre des Gaules, 7-69.) C'est d'ailleurs une tout autre forme.

trent leur misère. Que dirons-nous d'une civilisation où le général en chef d'une grande armée, où le citoyen le plus considéré d'Athènes pour ses services et son opulence, où l'un des Grecs les plus éminents par sa gloire et sa piété eût subi la honte et le supplice de la torture, si ses complices n'avaient trouvé plus sûr de le tuer? Que dire d'un temps où deux généraux sont égorgés comme deux goujats; et où l'historien de tant de malheurs et de barbarie les plaint à peine? Pour mon compte, partout où l'art grec me ravit d'enthousiasme, je sens la dureté, la férocité grecque me navrer le cœur. La grandeur grecque est donc plus artificielle que sincère; il y entre plus d'imagination que de fond. Elle n'est qu'un éclatant mensonge; la grandeur romaine fut une vérité.

En somme, si Thucydide a des incorrections de langage qui intéressent peu la postérité, très-incompétente pour en juger et trop peu savante pour en souffrir, ces imperfections sont plus que compensées par tout ce que sa langue eut d'audace. Thucydide manque de méthode et sa composition est décousue; il n'en offre pas moins un spectacle saisissant et singulier. Quiconque a vu un lever de soleil du sommet d'une haute montagne est d'abord frappé de voir briller à l'horizon comme un cercle de points enflammés que l'astre projette sur les cimes escarpées avant qu'il paraisse. L'astre surgit lui-même, mais plus large, plus rouge qu'on ne le connaît, et comme flottant dans un bain de vapeurs qui l'enveloppent. A mesure que l'astre s'embrase et se resserre, il brille davantage; les vapeurs baissent, les hauts horizons se précisent, les vallées se montrent, et quand le soleil s'est condensé dans sa force, tout reluit dans le ciel comme sur la terre; c'est l'image du génie de Thucydide à travers l'histoire. Il a son aurore, ses premiers jets de lumière, puis son incomparable rayonnement, son crépuscule même, car son œuvre s'achève médiocrement; au total, je ne sais s'il ne gagne pas en saisissement, ce qu'il perd en lucidité.

L'enseignement de détail y supplée d'ailleurs, l'enseignement d'ensemble. Si les maximes de Thucydide manquent de moralité, ou si les mauvaises y balancent les bonnes, on n'en peut contester la vérité pratique. Elles peignent les hommes autant qu'elles

ont pu les dépraver. Si les sages ont peu à y profiter, les hommes d'État y trouveront des expédients. Thucydide a donné au pur raisonnement une très-grande puissance oratoire : il use peu du sentiment; mais on sent qu'il pourrait y exceller s'il y recourait. Orateur éminent, digne organe de Périclès quand il l'interprète, c'est, de plus, un narrateur sans égal. Pour tout dire, il y a dans son génie du Pindare et de l'Eschyle; comme il y a dans sa trempe de l'Athénien et du Thrace : il enchante, il froisse, il étonne; s'il sommeille, il n'est plus, pour ainsi dire; mais ou il cesse d'être, ou il est grand.—Tel est, je crois, Thucydide.

XV

SUITE DE L'HISTOIRE

DANS SA FORME — OU DE L'IDÉAL ANTIQUE DANS L'ARTIFICE DE LA COMPOSITION HISTORIQUE

TACITE ÉCRIVAIN

L'histoire, étant le récit des temps, doit changer comme les temps. Si les temps se compliquent, l'histoire se complique comme son objet; si la société change de caractère, l'histoire change comme le caractère de la société; de sorte que, s'il y a un rapport nécessaire entre la nature du sujet et la nature du récit, il faut que la forme du récit varie comme l'essence du sujet. La maturité des temps change donc la physionomie de l'histoire; mais la trempe des historiens la change encore plus que les temps. Les esprits imitateurs ne continuent même pas leurs devanciers; ils les répètent, et même ils les font dégénérer. « Si chacun n'eût fait que copier un modèle, dit Quintilien, nous n'aurions rien en histoire de supérieur aux *Annales des Pontifes*[1]. » Je dis, pour mon compte, que la copie des *Annales des Pontifes* ne serait jamais égale à ces annales, parce qu'elle manquerait du souffle, quel qu'il fût, qui

[1] *De l'Instit. orat.*, 10-2.

fit éclore les annales; mais si le génie d'un écrivain s'adjoint à l'esprit des temps, rien n'est plus fécond qu'une semblable union. Les esprits médiocres ne voient leur temps qu'à demi; ils ne peuvent le reproduire qu'imparfaitement, comme ils le voient; et je ne doute pas que les historiens contemporains de Tacite ne réflétassent beaucoup moins que lui son époque. C'est l'association de son génie et de son siècle qui ont produit l'étonnante merveille de ses œuvres.

Je l'ai déjà dit, sans Pline nous ne saurions pas si son temps a connu, je ne dis pas l'orateur, mais l'historien Tacite : telle est parfois la destinée des esprits, que, ce que les contemporains admirent, la postérité l'ignore; et que, ce que les contemporains ignoraient, la postérité l'admire. Tacite fut très-goûté de son temps comme orateur; à ce point de vue, il n'existe pas pour la postérité : le siècle de Tacite ignora l'historien, mais combien la postérité le goûte! On a cru que Quintilien le désignait quand il parlait « d'un historien l'honneur de son temps, digne de la postérité, ayant des partisans et des imitateurs, auquel, malgré les suppressions qu'il se serait imposées, sa franchise n'aurait pas laissé de nuire, quoique après tout on trouvât dans ses ouvrages, même tronqués, les élans d'une âme élevée [1]; » mais il est évident que Tacite — qui n'écrivit sa première œuvre, *Agricola*, qu'après Domitien, — n'eut besoin de rien supprimer dans ses œuvres soit sous Néron, soit sous Trajan, puisqu'il s'applaudit d'écrire en un temps où l'on peut et tout penser et tout dire. Le jugement de Quintilien s'applique donc à tout autre que Tacite; par exemple, à Servilius, mort sous Néron en l'an 61, et dont Tacite dit, « qu'après avoir brillé au barreau, il écrivit l'histoire de Rome; qu'il ne se distingua pas moins par ses écrits que par ses mœurs; qu'il eut tout le génie de Domitius Afer, avec un plus beau caractère [2] : » parallèle d'où j'infère aisément que Servilius était de l'opposition romaine, et que, s'il fut hardi, il eut peut-être à se rectifier ; mais qu'importe? Ce que nous apprend cet éloge de Servilius, c'est que, selon le précepte de Quintilien, les grands orateurs ne quittaient le barreau que pour se réfugier dans l'histoire [3]. Tacite pratiqua ce précepte; et

[1] *De l'Instit. orat.*, 10-1. — [2] *Ann.*, 14-19.
[3] *De l'Instit. orat.*, 12-11. — De là, le tour et le mouvement de l'histoire antique.

quoi qu'il en dise [1], il avait le sentiment de sa force, quand, prenant la plume pour commencer l'éloge d'Agricola, il s'excuse bien sur ce que sa voix a d'étrange et d'inexercé [2], tandis qu'en terminant cet éloge il ose affirmer qu'Agricola *survivra par le récit de sa vie* [3]. C'était un principe des anciens, que l'histoire devait avoir de l'éclat [4], parce qu'il fallait égaler le sujet par le style. L'histoire avait, suivant eux, beaucoup d'affinité avec la poésie [5]; du reste c'était l'avis de Quintilien, qu'il fallait que le style eût, comme les armes de guerre, un éclat martial, non l'aspect voluptueux de certaines armes de luxe [6]. Point de fard dans le discours, disait-il, mais un corps de style grave et décent [7]. Cet ensemble de conditions qui caractérisent la langue historique constituent celle de notre historien. Tacite, qui appartenait doublement à la réaction littéraire de son temps, parce qu'il concourait à l'originalité romaine avec les stoïciens, comme à tempérer la sécheresse stoïcienne par les virgiliens, voulut être original et correct, penseur et poëte, philosophe et dramatique; ou plutôt, il obéit à son âme et à son génie inspirés par son siècle et guidés par ce bon sens de l'art, qui en est le bon goût.

I

Ses devanciers grecs avaient peint la vie extérieure des hommes soit surtout dans les mœurs, comme Hérodote; soit surtout dans la politique et la guerre, comme Thucydide et Xénophon. Polybe avait agrandi le cadre historique, en y introduisant la philosophie des causes générales. Salluste, Tite-Live, Patercule, avaient fait prévaloir la morale publique sur la politique, avec une certaine tendance, qui était celle de Rome, à ne pas séparer la morale privée de la morale publique; Tacite (et voyez combien l'esprit stoïcien

[1] Pline le Jeune avait songé à occuper les loisirs de sa retraite des travaux de l'historien. (*Lett.*, 5-8.)

[2] *Agricola*, 1. — [3] *Ibid.*, 46.

[4] Quintil., *De l'Instit. orat* 0-1. — « Facta dictis exæquanda. » (Salluste, *Catil.*, 3.)

[5] *Ibid.*, 10-1. — [6] *Ibid.*

[7] « Comptum et honestum

et l'esprit chrétien du temps l'y poussaient !), Tacite fait prévaloir non-seulement la morale sur la politique, mais la morale privée sur la morale publique. Il associe ces deux morales, à la politique et à la guerre; il associera l'examen des causes générales d'un âge historique, à celui des causes privées d'un événement politique; il décrira la société comme les gouvernements, l'homme comme les hommes; l'homme intérieur comme l'homme extérieur. Sous ce rapport, le cadre de Tacite a quelque chose non-seulement d'universel, mais d'infini. Il embrasse le monde comme les *Épiques*. Comme le plus grand d'entre eux, il ne laissera rien en dehors de sa pensée; et, chose merveilleuse, ce ne sera qu'à force d'art et de sagesse dans le procédé, qu'il couvrira l'audace de la conception; mais aussi sa conception est telle qu'il a beau la contenir, la restreindre en quelque sorte, elle lui échappe par les éclairs de sa pensée et de son émotion; si bien que l'une et l'autre qui semblent sortir du cadre historique sont toujours au niveau du sujet : le mouvement de l'humanité. Telle fut, je crois, la direction du génie de Tacite; il écrit sur le genre humain, pour le genre humain.

Quand on critique Tacite sur les moyens qu'il y emploie, on le blâme d'abord de s'être montré trop artiste. Puis, les uns lui reprochent d'expliquer les grands événements par les petites passions; les autres lui reprochent au contraire de mettre le rationalisme partout et jusque dans les purs caprices des hommes. Aucun de ces reproches n'est fondé, ou ne l'est qu'à cause, non du moyen, mais de l'excès du moyen; car l'excès est toujours un défaut.

S'il est vrai que l'histoire est une muse, et qu'il n'y a que le génie des écrivains artistes qui perpétue pour la postérité le souvenir du passé; si, pour nous, rien n'a survécu de Rome que par les écrivains artistes, l'art, un art suprême, est la condition sans laquelle un historien n'est plus un historien. Polybe ne manque point d'art comme on l'a vu : s'il en avait davantage, cet esprit transcendant ne serait pas connu seulement des érudits, il serait populaire comme les historiens artistes; et plût à Dieu qu'il le fût autant qu'il en est digne ! — S'il est encore vrai que la société est, comme tout homme, un mélange de croyances et de passions, d'idées et de sentiments, de raisonnements et d'humeur, de vo-

lontés réfléchies et d'instincts; ni le seul raisonnement, ni la seule passion ne rendent pas plus compte de la société que de l'homme. Ignorons-nous que la vie des grands hommes est autant dirigée par les passions que par l'idée? autant par les petites passions que par les grandes[1]? Que tel qui conduit un peuple est souvent conduit par de fort petites gens[2]? « Je vous montrerai, dit Sénèque, tel personnage consulaire qui est esclave d'une vieille femme, ou tel Romain fort opulent qui est soumis à sa servante. » Ne sait-on pas que Thémistocle[3] et Périclès[4] passaient pour obéir à de puériles influences privées? Ignore-t-on que Sylla subissait au plus haut point l'ascendant de Metella[5]; Cicéron, celle de Terentia[6]; Antoine, celle de Fulvie[7]; Auguste, celle de Livie[8]; et le vieux Caton ne disait-il pas que si les hommes commandaient dans leur maison, les Romains, qui commandaient à tous les hommes, étaient commandés par leurs femmes[9]? » C'est le mérite spécial de Plutarque de montrer le petit côté des grands hommes; c'est le mérite spécial de Montaigne de montrer le petit côté de l'homme; mais ce qui fait valoir leur mérite, c'est que ce petit côté existe. Nous savons tous comme Fénelon que d'importants événements ont souvent des causes très-méprisables[10], et qu'un caprice ou un mécompte les expliquent souvent mieux que le raffinement politique. Si nous nous en rapportons au critique de Tacite, il pensait sur ce point comme Fénelon.

Mais s'il en faut croire Fénelon, Tacite explique trop par le raisonnement ce qui ne relève parfois que de l'humeur[11]; et il cherche à motiver jusqu'au caprice chez l'homme. Sa politique en contracterait une grande subtilité; il mettrait, comme nous le dirions de nos jours, de l'idéologie jusque dans la fantaisie. Tacite, on le sent, ne peut mériter à la fois deux blâmes contradictoires : il faut le

[1] V. Bacon, *De la Dignité et de l'Accroissem. des sciences*, 2-7. — [2] *Épît.*, 47.

[3] « Thémistocle disait en plaisantant que son fils avait plus de pouvoir que tous les Grecs. » (Plutarq., *Vie de Thémistocle.*)

[4] La guerre de Samos fut faite pour complaire à Aspasie. (Plutarque, *Vie de Périclès*)

[5] Plutarq., *Vie de Sylla.*

[6] Plutarq., *Vie de Cicéron.* — « Elle prenait plus part aux affaires publiques de son mari, qu'elle ne l'initiait à ses affaires domestiques. » (*Ibid.*)

[7] Plutarq., *Vie d'Antoine.* — [8] Suét., *Vie d'Auguste*, 84. — [9] Plutarq., *Vie de Caton.* — [10] *Lett. sur les occupations de l'Académie*, Fénelon sur Tacite. — [11] *Ibid.*

louer de faire une large part aux passions dans ses enseignements historiques; il faut le louer de ne pas oublier le rôle de la raison et de l'idée parmi les hommes. Nous lui reprocherons légitimement l'excès pratique de chacun de ces deux procédés, s'il tombe dans l'excès. Disons même, dès ce moment, qu'il y a chez lui excès artistique quand, par passion de l'art, il tombe dans le dénigrement[1] ou dans le raffinement; qu'il abuse des faiblesses humaines quand il leur attribue, sans preuve, de grands effets[2] dont la raison, dont le bon sens rendent mieux compte; qu'il abuse de la raison, qu'il exagère le stoïcisme, quand il explique par des calculs subtils ce que les mouvements naturels du cœur justifient suffisamment. Artiste, et artiste ardent par nature, stoïcien par éducation et par système, il a les défauts de ses qualités; mais ce ne sont pas ses qualités qui sont ses défauts. C'est ainsi que, sous ces réserves, j'approuverai chez Tacite son emploi de l'art dans l'histoire, comme son double procédé d'appréciation des événements historiques par le cœur humain, petit ou magnanime; par la raison humaine, mesquine ou grandiose.

Quand nous envisageons la méthode historique de Tacite au point de vue de l'ordonnance de ses compositions, combien nous le trouvons lumineux dans sa complexité! Je l'ai déjà dit, la *Germanie* est un chef-d'œuvre de disposition logique et de proportion. Si l'ouvrage est court, la matière était immense; mais comme il a su la restreindre sans la tronquer! Comme la barbarie y est peinte dans ses traits généraux! Comme chaque peuple a sa physionomie distincte dans cette barbarie générale! Comme à côté des aspects repoussants et brutaux de la barbarie il a placé les côtés moraux, poétiques, les compensations que récèle ce que j'appellerai la virginité barbare! — Les *Histoires* de Tacite ont deux préambules; tous deux justifiés. Dans le premier, qui n'a pas deux pages, après avoir fait, pour ainsi dire, serment d'impartialité, il annonce qu'il racontera les crimes et les vertus de Rome[3], des crimes énormes, des vertus compensant ces crimes; le bien et le mal; le bien comme correctif du mal; car il sait combien l'histoire

Je l'ai montré au sujet de Germanicus.

On l'a vu à l'occasion de Tibère.

[3] *Hist.*, 1-1.

sans ce correctif serait malsaine. Dans le second préambule, il peint l'état du monde à l'avénement de Galba. La situation de Rome, l'esprit des armées, l'attitude des provinces; ce qu'il y a du pur ou de gâté dans l'univers[1], il le retrace avec une vigueur et une concision qui lui sont propres. Trois pages contiennent cette magnifique psychologie historique qui a pour objet le monde romain. Denys d'Halicarnasse lui avait au moins indiqué le cadre de son premier préambule[2], le second lui appartient tout entier. « Il veut par là, dit-il, non qu'on sache aveuglément les faits dans ce qu'ils ont souvent de fortuit, mais qu'on en connaisse et le lien et les causes[3]. » En cela Tacite a été imité, il n'a pas été surpassé. Si Polybe le guide dans cette voie, Bossuet l'y suit; mais Tacite, artiste supérieur à Polybe, ne le cède pas à Bossuet qui ne peut que l'égaler[4].

Les *Annales*, si naturellement monotones, et par leur titre qui semble les circonscrire à Rome, et par l'objet que Tacite entend surtout reproduire, savoir : la lutte domestique des Césars entre eux, la lutte civile des grands de Rome contre les Césars, reçoit une très-grande variété soit des scènes choisies par l'écrivain, soit du coloris divers qu'il leur donne, soit des mille digressions ou savantes, ou passionnées, ou simplement poétiques, mais toujours motivées, toujours brèves, dont il sème sa trame historique. Au besoin, Tacite rompra son cadre pour entrer en Germanie avec les fils de Tibère, ou en Syrie avec Germanicus, ou en Afrique contre Tacfarinas, ou en Bretagne avec les généraux de Claude, ou bien chez les Parthes avec Corbulon; et le récit de la lutte, en même temps que le parallèle, exprimé ou sous-entendu, de Rome avec ses ennemis ou ses sujets, sera une source inépuisable d'intérêt pour son œuvre[5]. Mais qu'elle est magistrale ! Ce n'est point par le cadre nominal, c'est par le cadre réel qu'il en faut juger. Aussi comme les sujets, comme les personnages débordent le cadre no-

[1] *Hist.*, 1-3. — [2] *Jugem. sur Thucydide.* — [3] *Hist.*, 1-4.

[4] L'art des résumés est un des grands mérites de Tacite. En une page, il décrit tout le mouvement du luxe à Rome (*Ann.*, 2-38); en trois pages, il retrace l'origine des lois et tout le mouvement politique de la législation romaine, des rois à Tibère. (*Ibid.*, 3-26, 27, 28.) Une page lui suffit pour nous dire les causes, les ravages, les remèdes de l'usure. (*Ibid.*, 6-17.)

[5] Par exemple, *Ann.*, 2-14; 6-31, 34, 35; 12-35, 40; 14-30, 35; 15-4, 7; *Hist.*, 1-9, 2-32, 4-6, 16, 22; 5-2 et suiv.

minal pour atteindre le cadre vrai! Tout respire, tout agit, tout palpite dans le monde que remue Tacite. Rome n'y est pas plus vivante que l'univers, et l'univers n'y est pas moins à l'aise que Rome. Ce ne sont pas les dehors de son temps que l'historien reproduit, c'en est l'âme tout entière. La politique, l'éloquence; l'administration, la guerre; le calme, la discorde; les choses, les personnes; les lois, les institutions, les fêtes, les funérailles; les pompes, les désastres, les idées comme les sentiments, Tacite ne les dit pas seulement, il leur donne toute leur portée. — Voilà ce que je crois la vérité sur l'intention générale de la pensée de Tacite; sur l'objet même de sa conception historique; sur les procédés qui lui servent à la réaliser; sur les proportions du cadre auquel il l'étend.

Tacite n'a pu échapper au sort des écrivains les plus éminents, et son grand style a trouvé de petits détracteurs. Le même genre d'hommes qui avaient attaqué Thucydide, Salluste et Tite-Live sur le même point, improuvaient Tacite par les mêmes raisons; ils critiquaient la langue de son génie, parce qu'ils ne comprenaient pas son génie. Que penser, par exemple, d'un du Perron, homme d'esprit d'ailleurs, mais n'ayant que de l'esprit, lequel eût donné les *Annales* pour quelques pages de Quinte-Curce [1]? Est-ce Tacite qui souffrira d'une pareille aberration? Mais du Perron ne comprenait d'autre idéal de style que Quinte-Curce; il y bornait l'esprit humain, comme d'autres (d'après Horace), tentaient de le borner au poëte Lucile; comme d'autres l'eussent fixé à Virgile, sans compter ceux qui n'admiraient que Perse et Lucain en poésie, et ceux qui ne goûtent, en prose, que Cicéron ou bien Florus. Cette manie des esprits étroits qui n'entendent rien à l'étonnante variété de l'esprit humain, si loin d'avoir dit son dernier mot, subsistera tant qu'il y aura des esprits étroits, et, par conséquent, sera immortelle; mais quand Pline le Jeune, un si grand artiste littéraire, un si grand dévot de Cicéron, un amateur de style s'il en fut jamais, déclare sa passion pour les écrits de Tacite jusqu'à dire qu'on peut placer au premier rang ceux même qui ne viennent qu'immédiatement après [2]; quand il pressent l'immortalité pour

[1] « Une page de Quinte Curce, disait-il, vaut mieux que trente de Tacite. » (V. le *Disc. critique* précédant la traduction de Tacite par Amelot de la Houssaye, p. XVII.)
[2] *Lett.*, 7-20, 8-23.

ces histoires sorties d'une plume si différente de la sienne; quand il s'humilie devant Tacite[1], ce qui ne l'honore pas moins que Tacite, il en eut quelque solide raison, et je m'en remets avec les bons esprits à un juge si fin et si compétent. Je respecte avec Pline la haute latinité de Tacite, et laisse à Muret et à ses pareils la pleine liberté d'être plus délicats.

Quelques appréciateurs qui vantent l'harmonie du style de Tacite sont plus près de la vérité que ceux qui la contestent absolument. Tacite n'a pas l'euphonie de Cicéron, il ne construit pas sa période de la même manière; ils n'écrivaient ni dans le même genre, ni avec la même trempe d'esprit : mais pour ceux qui discernent la loi de chaque genre, pour ceux qui font la part des tempéraments littéraires, Tacite, sans ressembler à Cicéron par le nombre, peut l'égaler et peut-être le surpasser par le rhythme. De même que la race romaine a une dignité de ton supérieure à celle des autres races, de même Tacite a un ton qui lui est propre et par lequel il domine les écrivains romains. Les statues étrusques avaient un cachet qui les faisait reconnaître entre mille[2]; la marche de la diction de Tacite a, si je peux le dire, quelque chose de sacerdotal et d'étrusque. Ce n'est point parce qu'il était Romain, d'autres l'étaient comme lui; ce n'est point parce qu'il s'était inspiré des *Annales des Pontifes*, d'autres avaient pu s'en inspirer comme lui; ce n'est point parce qu'il était stoïcien, Sénèque l'était plus que lui; ce ne fut pas parce qu'il connut l'oppression, d'autres la connurent davantage[3]; rien de tout cela ne fit le ton de Tacite. Il le dut à son organisation comme le Dante. Il y a un timbre singulier dans l'organe littéraire de cet historien; il y a de l'airain dans cette voix.

« Le style de l'histoire demande moins un rhythme achevé, dit Quintilien, qu'un certain enchaînement, une certaine contexture de la construction[4]. » L'historien doit d'ailleurs être soi comme l'orateur, et comme l'acteur. Roscius était plus vif, Ésope plus grave; chacun plaisait surtout dans son naturel[5]. Longin veut

[1] *Lett.*, 8-7. — [2] *De l'Instit. orat.*, 12-10.

[3] Pline le Jeune, par exemple, compromis pour les Thraséas qu'il fréquentait (*Lett.*, 7-19, 9-13), quand Tacite fréquentait Domitien son bienfaiteur.

[4] *De l'Instit. orat.*, 9-4. — [5] *Ibid.*, 9-3.

que la période ne soit ni trop longue, ni trop courte[1]; et, comme le style coupé a ses avantages, comme le style nombreux a le sien, nul doute que la plume qui peut réunir les deux mérites de ce double style n'atteigne la perfection. Tacite écrit sa pensée totale, lentement, mais fortement : après un jet vigoureux, il s'arrête comme pour mieux lancer un second jet vigoureux; ou plutôt il semble comprimer chaque jet pour le mieux lancer et le mieux faire sentir; mais tous les jets se tiennent, ils s'entre-poussent, pour ainsi dire; on dirait une pluie de javelots résonnant sur le même bouclier. Prenez, par exemple, le début de la *Germanie* : pour l'œil, vous y trouverez plusieurs mêmes phrases; pour l'esprit, ces phrases s'entraînent tellement qu'il n'est pas de ponctuation sur laquelle vous puissiez vous arrêter; et la période de Tacite, qui est une sorte de torrent, ne se calme qu'en jetant majestueusement le Danube dans le Pont-Euxin[2]. J'en resterai là sur le mécanisme de la période tacitienne; il est partout dans son œuvre et l'on ne saurait s'y méprendre. Sa prose aussi rhythmée que celle de Salluste, mais en même temps plus fière et plus acérée, ne ressemble à nulle autre : elle ne parle pas seulement à l'oreille, elle parle à l'âme; elle y porte ce secret frémissement que devrait imprimer la trompe romaine, à cela près que Tacite module dans les tons les plus doux, quand il lui plaît.

Convenir qu'il faudrait toujours lire Tacite dans son idiome pour le bien goûter; qu'il existe entre un grand esprit et son style, entre ses pensées et le tour qu'il leur donne, entre les sentiments et l'expression native du maître, un tel lien qu'on ne l'arrache qu'en emportant mille parties vives de l'œuvre, c'est n'apprendre rien aux connaisseurs. Je n'en applique pas moins à Tacite ce que j'appliquais à Thucydide. On n'écrit presque plus en latin, du moins en France; on y comprend peu, on y lit surtout très-peu le latin. Est-il beaucoup de lettrés qui liraient Tacite avec le dictionnaire? En est-il un certain nombre qui le liraient sans effort et sans dictionnaire? En est-il qui le lisent, comme il le faut pour

[1] *Traité du Sublime*, ch. 23.

[2] « Danubius molli et clementer edito montis Abnobæ jugo effusus, plures populos adit, donec in Ponticum mare sex meatibus erumpat : septimum os, paludibus hauritur. » (*Germanie*, 1.)

bien le goûter, non-seulement sans effort et sans dictionnaire, mais couramment? Il y en a, je le veux bien; mais si Tacite ne survit que pour eux, autant vaudrait qu'il ne fût plus pour la postérité. Or, comme Tacite écrivit pour le public[1], non pour les savants; comme il écrivit sur le genre humain pour le genre humain, ainsi que je le disais; il faut que le public et non les seuls érudits le lisent, la postérité ne se contentant pas, en histoire, de hiéroglyphes. Tacite survit donc, même traduit; tel est l'éclat du modèle, qu'il resplendit jusque sur ses plus faibles copies. Sa pensée, ses émotions, ses tableaux, ses récits, ses discours, ses jugements, la haute moralité qui ressort de son enseignement; tout ce qui prévaut sur l'art du style, quelque grand qu'il soit, nous reste de Tacite : la postérité peut se passer de son idiome pour profiter de ses leçons; elle s'en passera même, quoiqu'à regret, et pour goûter et pour admirer son génie.

Comme sa pensée est vaste et profonde, il faut la méditer pour la comprendre; mais ici même le bon sens veut une limite. Ce que Tacite met dans sa pensée est immense, mais non pas indéfini; ce que chacun pourrait y mettre n'a pas de bornes. L'un des priviléges du génie, même le plus profond, c'est d'être clair dans sa profondeur; il ne lui faut ni trop, ni trop peu d'efforts pour être saisi. Tout ce qui affecterait le logogriphe serait une défaillance plutôt qu'un effort du génie. Quand un penseur reste incompréhensible, c'est qu'il ne s'est pas compris lui-même, ou qu'il n'a pas su se faire comprendre. Aux époques de raffinement intellectuel, ce vice des meilleurs esprits n'est pas rare.

Il n'est d'ailleurs qu'exceptionnellement celui de Tacite, toujours plus simple que ses subtils ou bizarres commentateurs. Cependant je ne méconnais pas qu'il répand sur ses expressions une teinte mystérieuse qui en augmente l'effet; et qu'ainsi Tacite, comme Thucydide, quoique par un autre moyen, exprime encore plus qu'il ne dit. — Quand il nous peint, par exemple, la première Agrippine ranimant et secourant sur un pont du Rhin les légions qu'a fatiguées la guerre; s'il nous apprend que cette

[1] Pour les femmes même. — Nous verrons ultérieurement combien l'une d'elles, et des plus éminentes, savait le goûter.

femme, au vaste cœur [1], fit alors les fonctions de général, et qu'ayant officiellement secouru et complimenté les soldats, son attitude émut profondément Tibère, à qui tant de soins ne parurent pas naturels [2] chez une femme qui n'avait pas montré peu d'ambition en habillant son jeune enfant en soldat, et en donnant à un César le surnom de *Calige;* quand Tacite ajoute, mais comme réflexion de Tibère : « Agrippine prévalait donc dans l'armée sur les généraux; une femme avait apaisé une sédition contre laquelle avait échoué le nom du prince! » Quand il ajoute, comme historien, que, « Séjan envenimait ces impressions, car, connaissant le cœur de Tibère, il préparait de loin ces haines qui croissaient en silence jusqu'au moment d'éclater [3]; » ce clair-obscur de sa pensée est plein d'aperçus. Il nous laisse entrevoir tous les conflits qui désolèrent la maison de l'empereur par l'orgueil d'Agrippine, par les ombrages du prince, par les artifices du favori. De même, quand — au sujet d'un crime de lèse-majesté que Tibère ne veut pas qu'on poursuive, — Capiton s'écrie avec une feinte hardiesse, « qu'il ne faut pas désarmer le sénat sur un tel délit; que l'empereur peut être patient pour ce qui l'afflige, mais que les affronts faits à la république sont moins excusables [4] : » si Tacite ajoute que, « Tibère, comprenant encore mieux le but de Capiton que ses paroles, maintint son refus [5]; » comme il nous montre à travers ce voile des expressions, l'habileté de l'empereur tempérant l'emportement de la flatterie! Comme il nous peint la lutte de deux mensonges, savoir : la fausse indépendance du sénateur, et la fausse clémence du prince! Ces exemples que je ne choisis pas, mais que je trouve en ouvrant Tacite, car ils sont une habitude de sa plume, me suffisent pour caractériser son genre à ce point de vue. C'est par ce mélange d'ombres et de lumières que Tacite donne tant de relief à ses intentions. Dans ses tableaux, dans ses récits, partout, les pensées morales ou politiques de l'écrivain, tour à tour vives, sombres, éclatantes, demi-voilées, reflètent le génie

[1] *Ann.*, 1-69.
[2] « Non enim simplices eas curas. » (*Ibid.*)
[3] « In longum jaciens quæ reconderet auctaque promeret. » (*Ibid.*, 1-69.)
[4] *Ibid.*, 3-70.
[5] « Intellexit hæc Tiberius ut erant, magis quam ut dicebantur, perstitit que intercedere. » (*Ibid.*)

de l'historien à travers la trame de ses compositions, comme petillent, à travers l'ombre et le feuillage d'une forêt, les rayons d'un ardent soleil, brisés, mais étincelants.

Quand on veut apprécier Tacite comme narrateur, on rencontre partout le peintre. Les récits abondent dans ses œuvres, mais tous les récits sont des peintures; de sorte que, s'il est vrai de dire que tous les tableaux de Tacite ne sont pas des récits, on peut affirmer au moins que tous ses récits sont des tableaux. Par exemple : Néron avait goûté l'expédient de faire périr sa mère en simulant un naufrage; il venait de la reconduire avec force caresses sur le vaisseau qui devait s'ouvrir en pleine mer pour engloutir Agrippine; le vaisseau quittait le rivage de Baïes après une fête; que survient-il?

« La nuit était resplendissante et la mer sereine, nous dit Tacite, comme si les dieux voulaient constater le crime. Le navire avait fait peu de chemin; Agrippine était avec deux personnes de sa suite : Gallus se tenant près du gouvernail, Aceronie au pied du lit où reposait Agrippine, lui retraçant avec joie et le retour de son fils et celui de sa faveur. Tout à coup, au signal donné, le pont du vaisseau chargé de plomb tombe et écrase Gallus. Les coins du lit où étaient Agrippine et Aceronie furent assez hauts et assez fermes pour les protéger; le vaisseau d'ailleurs ne s'entr'ouvrait pas; car, dans ce trouble général, ceux qui ignoraient le complot y nuisaient. Les rameurs voulurent peser en masse d'un seul côté pour submerger le navire; mais pour ce but inopiné on manqua d'ensemble; quelques-uns faisant contre-poids ménagèrent la chute des naufragés. Aceronie, assez imprudente pour s'écrier qu'elle était Agrippine et qu'on sauvât la mère du prince, fut tuée à coups de croc, de rame, et de tout ce qui fut sous la main. Agrippine, qui se tut pour être moins remarquée, fut pourtant frappée à l'épaule; elle se mit à nager et rencontra quelques barques qui la conduisirent au lac Lucrin, d'où elle se fit transporter à Baules[1]. » C'est bien là un récit, mais ce serait là le sujet de deux toiles admirables pour un peintre digne du génie de l'historien.

[1] *Ann.*, 14-4.

Rhadamiste fuit-il un soulèvement des Arméniens, « il n'eut d'autre ressourcre, écrit Tacite, que la vitesse des chevaux sur lesquels il s'enfuit avec sa femme. Elle était enceinte : la peur de l'ennemi, sa tendresse conjugale, lui firent endurer les premières fatigues; mais, ne pouvant tenir aux secousses continues qui déchiraient ses flancs, elle supplie son époux de la soustraire aux outrages de la captivité par une mort honorable. Rhadamiste l'embrasse, la soutient, la ranime; passe de l'admiration de son courage à la crainte de la laisser au pouvoir d'un autre; enfin, furieux d'amour et fait au crime, il tire son glaive, la frappe, la traîne vers l'Araxe, l'y plonge pour que son corps même ne puisse être enlevé, et s'enfuit vers les États de son père. Zénobie (c'était le nom de cette femme) flotta doucement jusque sur la rive. Elle respirait, elle vivait encore; des bergers qui en sont témoins, pressentant son rang à la noblesse de ses traits, lui bandent sa plaie, y appliquent des simples; et dès qu'ils savent son nom et ses malheurs, ils la transportent à Artaxate. De là les magistrats la font conduire à Tiridate, qui l'accueille avec bonté et la traite en reine[1]. »

II

C'est bien là un récit, mais c'est encore plus un tableau. C'est un tableau où la vigueur et la passion de la touche n'excluent pas le charme des teintes; car, en quelques lignes, en quelques images, Tacite réveille un monde de sentiments. C'est le propre du génie de Tacite d'écrire pour le cœur autant que pour les yeux. Ce qui le distingue éminement de ses prédécesseurs, de ses contemporains, de ses émules de tous les temps, c'est l'art, c'est le don d'animer par un trait moral tout ce qu'il peint. Je ne dis pas qu'il soit le seul à y songer et à y réussir, mais il est le plus grand maître du genre; s'il n'a pas absolument inventé, il a mis le dernier sceau à cette manière; par cela même elle est sienne, et elle le caractérise. Tacite et Salluste se sont rencontrés dans la des-

[1] *Ann.*, 12-51.

cription d'une défaite, écoutons Salluste : « On vit alors dans ces plaines vastes et nues, un affreux spectacle. Les uns poursuivent, les autres fuient; ceux-là sont tués, ceux-ci sont faits prisonniers; les chevaux et les hommes tombent confondus. Beaucoup de soldats couverts de blessures ne peuvent ni fuir, ni s'arrêter; ils font un effort pour se relever, mais ils retombent. Enfin, partout où le regard peut s'étendre, ce ne sont que monceaux de traits, qu'armures, que cadavres, et, dans les intervalles, un sol imprégné de sang [1]; » peinture puissante, mais toute matérielle en quelque sorte! Tacite la vivifie en la copiant; il lui imprime son âme, et toutes les qualités morales de sa touche : « Ce fut alors, dit-il, en rase campagne une grande et terrible scène. Le Romain poursuit, blesse, fait des prisonniers qu'il tue pour aller à d'autres. L'ennemi, selon chaque instinct, fuit par bataillons armés devant quelques hommes, ou vient par groupes désarmés braver la mort. Partout des armes, des cadavres, des membres épars, du sang; et les vaincus retrouvaient parfois leur énergie [2]; » des deux parts la scène matérielle est la même. Tacite emprunte à Salluste son décor, si je peux le dire; mais comme il dramatise ce terrible décor? Comme il sait y introduire, en artiste ému, la colère, la peur, le désespoir, la vengeance! Ce Romain victorieux qui tue son prisonnier pour courir à d'autres; ces groupes armés de vaincus qui fuient devant quelques hommes; cette poignée de Bretons déterminés qui osent affronter les bataillons victorieux; ces fuyards qui se retournent pour venger leur défaite parce qu'ils retrouvent leur énergie; comme ces traits moraux, si vrais, animent la toile! Comme le drame de Tacite l'emporte sur la description de Salluste! Comme Tacite répand le mouvement des passions humaines, là où Salluste a tout mis, si ce n'est ce mouvement! Comme on voit ce que Salluste retrace, mais comme on s'émeut des impressions de Tacite!

Quand Suétone raconte la mort de Galba, il s'exprime ainsi : « Il fut tué près du gouffre de Curtius; on le laissa sur place, tel qu'il se trouvait [3]. » Il ne tient pas plus compte de la mort d'un empereur, que d'un cheval. Ouvrons Tacite : « Ainsi, dit-il, finit

[1] Salluste, *Jugurtha*, 101. — [2] *Agricola*, 37. — [3] Suét., *Vie de Galba*, 20.

Galba, âgé de soixante-treize ans; favorisé du sort sous cinq empereurs, et plus heureux sujet que souverain [1]. » Quelle dignité, et qu'il ensevelit noblement le prince! Comme il intervient dans ce qu'il décrit! Aussi, combien sont loin de la vérité ceux qui prétendent que « la beauté dans les arts est la conformité de l'image avec la chose [2]! » définition d'après laquelle le trompe-l'œil serait le comble de l'art. La beauté dans les arts résulte de l'impression de la nature sur l'homme, et de la réaction de l'homme sur la nature. Dans tout ce qu'il emprunte à la nature, un grand artiste met son génie, et il rend à la nature autant que la nature lui prête; ou bien ce n'est qu'un copiste. Tacite passionne jusqu'à la nature inerte, moins que la Bible, mais à son image; c'est par cela, c'est par le sentiment dont il empreint tout ce qu'il traite, qu'il se rapproche de ce livre sublime.

Sénèque est souvent aussi élevé que l'historien; il n'est jamais si passionné. Montesquieu égale Sénèque par la hauteur et l'éclat du trait; il reste inférieur à Tacite par le sentiment. S'il m'était permis, je dirais que l'accent de Sénèque, de Montesquieu et de leurs pareils est quelque chose comme une superbe voix de tête; que l'accent de Tacite est une voix du cœur. Sénèque et Montesquieu, quoique très-brillants, sont froids; tandis que, lors même qu'il brille moins qu'eux, Tacite remue davantage; qu'il est plus pénétrant avec moins d'effort, et que la majesté du ton donne à sa langue un cachet incomparable. Pline le Jeune, aussi artiste que Tacite, et dont le cœur fut doué d'une sensibilité vraie, comme on le sait; Pline, qui vécut dans le même milieu que Tacite, et plus périlleusement, ne le reproduit pas, il s'en faut, avec la même intensité d'émotion. Écoutons sur la tyrannie de Domitien, Pline le Jeune : « Alors, dit-il, la vertu était suspecte, le vice en honneur; les chefs étaient sans autorité, les soldats sans retenue; personne ne commandait, personne n'obéissait; la licence et le désordre régnaient partout; tout était bouleversé, tourné à mal, et plutôt digne d'oubli que d'imitation. Nous sommes entrés tout jeunes dans un sénat tremblant et muet, où l'on ne pouvait dire

[1] *Hist.*, 1-49.

[2] Voir M. de Barante, *Vie de Schiller*. — Il cite Diderot, mais je ne connais pas de critique plus artiste et plus immatériellement artiste que l'athée Diderot.

sans péril ce qu'on pensait, ni sans honte ce qu'on ne pensait pas. Pendant plusieurs années nous avons vu, nous avons partagé des maux qui ont émoussé, hébété, éteint nos esprits. Ce n'est que depuis peu (car tout ce qui est heureux semble trop court) que nous pouvons savoir qui nous sommes; que nous pouvons être nous-mêmes [1]. » Ne croit-on pas entendre Cicéron, un peu bel esprit pourtant? mais, à part ce trait que : « ce qui est heureux semble trop court, » le reste est vulgaire; la symétrie, la pointe, l'accumulation des mots à la manière cicéronienne, le gâtent. Voyons Tacite sur le même texte : « Nous respirons enfin; mais, bien qu'à l'aurore du plus heureux siècle, Nerva ait concilié deux choses toujours ennemies, l'empire et la liberté; que Trajan rende chaque jour le pouvoir plus doux, et que la sécurité publique ne soit plus une simple espérance, un vœu, mais l'accomplissement, la possession même de ce vœu; toutefois, c'est l'infirmité de notre nature que les remèdes soient moins prompts que les maux, et que, de même que les corps croissent lentement et s'usent vite, on opprime plus facilement les talents et l'émulation qu'on ne les ranime. En effet, les douceurs de l'inaction s'emparent de nous, et l'oisiveté que nous haïssons d'abord finit par nous plaire. Que sera-ce si, pendant quinze ans (long espace dans la vie de l'homme!) plusieurs ont succombé sous les coups du sort; les plus généreux, sous la cruauté du prince? Nous sommes bien peu, le dirai-je, qui survivions non aux autres mais à nous-mêmes, tandis que jeunes nous devenions vieux, et que, vieillards, nous épuisions la vie en silence. J'assurerai pourtant, ma voix fût-elle étrange et sans charme, le souvenir de la servitude antérieure et le témoignage du bonheur présent. Jusque-là, cet écrit que je voue à la mémoire d'Agricola mon beau-père, aura dans l'expression de mon amour sa recommandation ou son excuse [2]. » Quelle langue, quelle profondeur d'émotion! Cela tient du récitatif, ce me semble: Pline parle avec esprit; Tacite chante, en quelque sorte, naturellement. Un moderne s'exprimerait comme Pline; la voix de Tacite est celle de l'antique Rome. Quand dix-huit siècles sépareraient ces deux contemporains, ils ne seraient pas plus dissemblables [3]; c'est que

[1] *Lett.*, 8-14. — [2] *Agricola*. 3.

[3] Qu'on ne dise pas que Pline écrit une lettre, Tacite un panégyrique; car, quand

ce qu'ils tiennent de leur temps n'est qu'incomplet, sans l'accession de ce qu'ils tiennent de leur nature; c'est qu'il n'y a qu'un seul Tacite dans cet âge impérial si fertile en écrivains.

III

J'ai lu quelquefois qu'on le trouvait un grand écrivain militaire; je suis loin de le penser. On ne saisit presque jamais dans ses œuvres ni le sens des expéditions qu'il raconte, ni la logique des batailles qu'il retrace. Or, c'est surtout ce que font comprendre les historiens militaires : Polybe et Jules César y excellent, Xénophon est leur émule; Thucydide racontant Sphactérie, l'expédition de Sicile et quelques autres batailles navales, procède comme eux; il instruit et il intéresse par les moyens autant qu'il émeut par les incidents et le coloris. Chez Tacite, les batailles, les siéges ne sont qu'un drame; les moyens du combat, le génie respectif de l'assaillant et de l'assiégé, du vainqueur et du vaincu, sont étrangers à l'œuvre du peintre. L'assaut de Crémone par les Flaviens, si beau comme peinture, n'a rien qui le distingue militairement [1]. Il s'en faut, en effet, qu'on rencontre cette précision de détails si saisissante dans le siége de Platée chez Thucydide. A force de généraliser le combat, Tacite le supprime. S'agit-il, par exemple, de cette fameuse bataille de Bedriac qui ravit l'empire à Othon, je vois que les deux armées se battirent sous quelques arbres ou dans les vignes, puis sur une chaussée [2]; qu'on se joignit corps à corps, qu'on se heurta du bouclier, qu'on dédaigna le javelot pour mieux se frapper avec la hache et l'épée; que deux légions se livrèrent une sorte de combat individuel [3]; qu'elles se prirent réciproquement des enseignes et perdirent quelques-uns de leurs chefs [4]; puis, que les othoniens, rompus, s'enfuirent de tous côtés par des chemins couverts de morts [5]. Qu'est-ce que tout

il s'agit d'un épanchement, la lettre comporte plus d'élan qu'un écrit d'apparat, et Pline manque d'élan; c'est sa tête, non son cœur que nous venons d'entendre.

[1] *Hist.*, 3 de 26 à 31. — C'est pourtant l'un des récits les plus militaires de Tacite.
[2] *Ibid.*, 2-41, 42. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, 2-43. — [5] *Ibid.*, 2-44.

cela m'apprend militairement? — Les avantages ou les désavantages respectifs des positions; la force ou la faiblesse de chaque armée en infanterie ou en cavalerie; la qualité des troupes indépendamment de leur nombre; l'habileté comparée des généraux, leur plan d'ensemble pour la victoire; leurs expédients successifs pour revenir à ce plan général quand les circonstances y nuisent; la manœuvre du combat, les incidents fortuits, les timidités ou l'audace qui font sucomber le vaincu et réussir le vainqueur[1]; c'est là ce que m'eût dit un écrivain militaire, et c'est ce qu'omet Tacite. Si l'on répond que tout se ressentit du trouble qui régnait dans l'armée d'Othon où l'on suspectait les généraux, et de l'impatience d'Othon, plus pressé d'en finir que de vaincre[2]; je dirai que ceci m'explique plus la défaite que le combat; j'ajouterai que, dans la seconde bataille de Bedriac, où succomba Vitellius, Tacite ne m'apprend rien de plus que dans la première. En effet, que Varus s'élance témérairement sur les vitelliens et en soit repoussé; qu'Antonius Primus supplée par sa vigueur personnelle aux difficultés du moment; qu'on se batte avec fureur près d'un ruisseau; qu'Antonius presse ceux qui reculent, enfonce ceux qui résistent; qu'enfin, grâce à Messala qui lui amène les auxiliaires de Mœsie, il accable les légions[3], est-ce là une bataille expliquée? Raconter des coups, est-ce raconter un combat? C'est qu'il n'y a chez Tacite ni stratégie, ni tactique, et qu'un écrivain de cabinet doué d'une forte imagination ne raconterait pas la guerre moins bien que lui. Que si, dans un combat de nuit entre les vitelliens et les flaviens, Tacite imite Thucydide, c'est comme artiste non comme écrivain militaire: car, la nuit n'est qu'un incident de la terrible attaque de l'Épipole de Syracuse par les Athéniens dont elle complique les périls, tandis qu'elle est l'objet principal du tableau de Tacite qui ne le fait que pour varier ses couleurs et célébrer, comme Virgile, le dévouement de deux guerriers qui s'immolent pour couper les courroies d'une baliste[4]. Malgré l'intérêt de cet

[1] Il dit bien que les troupes campaient d'abord dans un lieu où elles manquaient d'eau, même au printemps (2-39); mais, comme elles le quittèrent pour gagner l'Adda et le Pô, à seize milles du point de départ (2-40), non-seulement le manque d'eau ne joue aucun rôle dans la bataille, mais, de plus, le vice du premier campement est étranger au combat, puisque ce campement change.

[2] *Hist.*, 2-40. — [3] *Ibid.*, 3-16, 17, 18. — [4] *Ibid.*, 3-25.

héroïsme, la bataille en elle-même n'est qu'un sanglant clair de lune. Des images, des émotions, des traits de mœurs, des effets scéniques, vous trouverez tout dans les combats de Tacite, si ce n'est une signification militaire.

Ce n'est pas dans cet ordre de récits qu'il faut chercher le génie de cet historien; il s'y rattache pourtant, mais pour en juger les résultats. C'est quand Tacite expose les fruits de la victoire qu'il redevient lui-même, c'est quand il apprécie l'indignité du succès qu'il faut le goûter. Vitellius se repaissant du triomphe de ses troupes à Bedriac, voilà ce qu'il vous peindra mieux que la victoire. Suivez l'historien sur le théâtre de l'événement [1] : c'est — quarante jours après la bataille, — une immensité de cadavres infects et de débris de tout genre qui jonchent le sol au milieu d'une série d'autels de circonstance où brûlent des parfums; ce sont des mares de sang putréfié à côté de tapis de feuilles de laurier et de roses; tel est le théâtre. Pour acteurs, vous trouverez en présence de l'orgueil d'un seul, pour qui s'est fait tout ce carnage, l'adulation de tous qui divinise la cruauté du vainqueur sans s'inquiéter des victimes, pourvu que le flatteur plaise. Parcourez cette scène, et dites si, par la grandeur du coloris, ce n'est pas une épopée, si, par la profondeur de l'émotion, ce n'est pas un drame. A chacun des acteurs de ce drame, Corneille eût pu dire sans trop d'excès :

> La vapeur de ce sang s'en va grossir la foudre
> Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Tacite est plus sobre; mais ces flatteurs de la force qui escomptent si imprudemment leur situation et à qui le jour présent prépare un si cruel lendemain [2] (car le vainqueur qu'ils adorent sera vaincu), mais ce prince sans cœur qui, les pieds dans le sang, savoure l'orgueil du triomphe, et sacrifie tranquillement aux divinités de ce lieu [3] où s'est faite et où tombera sa fortune, sans qu'il soupçonne le sort qui l'attend lui-même; mais ces disparates

[1] *Hist.*, 2-70.

[2] « Quæ læta in præsens, mox perniciem ipsis fecere. » (*Ibid.*)

[3] « Et erant quos varia sors rerum lacrymæque et misericordia subiret, at non Vitellius flexit oculos, nec tot millia insepultorum civium exhorruit : lætus ultro et tam propinquæ sortis ignarus instaurabat sacrum diis loci. » (*Ibid.*)

coupables, ces fautes sacriléges qui engendrent le châtiment comme la fleur engendre le fruit, tout y est; rien n'échappe à Tacite, qui pourtant en dit moins qu'il n'en fait comprendre. Les faits sont monstrueux, et pour les châtier il n'a même pas besoin de faire gronder l'orage; il lui suffit de quelques sombres éclairs sur les voluptés de cette fête impie. Quelle toile saisissante, mais aussi quel sujet et quel peintre!

Il est trop peintre et c'est pour cela qu'il n'est pas un historien militaire. Demandez-lui des scènes de mœurs, des tableaux, vous le trouverez aussi grand qu'inépuisable. Il n'est pas de plus profond observateur; et il n'y a pas de peinture morale qu'il ne varie. Néron ne tue pas sa mère, par exemple, comme il tue Britannicus. L'empereur traite légèrement la vie de son jeune concurrent. Pendant que, dans le cours d'un festin, son frère meurt dans les convulsions et que tout le monde s'étonne et tremble, Néron, couché sur son lit de table, joue l'innocence à force d'indifférence[1], et pourtant c'est son premier crime; mais dès que sa mère est tuée, dès que le parricide est accompli, « Néron, dit Tacite, en comprend toute l'horreur. Il passe toute la nuit dans un noir délire; tantôt silencieux, morne; tantôt s'agitant en insensé et attendant le jour comme à sa dernière heure[2]. » Burrhus a beau s'empresser d'envoyer les centurions le complimenter, Néron a beau feindre lui-même de pleurer sa mère, même coupable, « l'aspect des lieux, dit l'impitoyable historien, ne change pas comme les traits de l'homme. Cette plage et cette mer le tourmentent; car, comme on croyait entendre sur les coteaux voisins le bruit d'une trompe, et des plaintes sur le tombeau d'Agrippine, il se retire à Naples[3]. » Par un trait de génie, Tacite, qui ne voit pas de place pour la conscience humaine dans cette cour corrompue, la met dans les lieux inanimés témoins du crime; la terre et la mer ont plus d'intégrité que le courtisan; et le prince lui-même, accessible au remords, est moins mauvais que son entourage qui le rassure. Rien de mieux observé, rien de plus moral que le fond de cette peinture; rien de plus vrai que le contraste des détails que je signale.

[1] « Reclinis et nescio similis. » (*Ann.* 13-16.)
[2] *Ibid.*, 14-10. — [3] *Ibid.*

Mais il faut renoncer à suivre Tacite sur ce terrain, ou il faudrait ne le quitter nulle part. Chaque page est tellement riche de nuances de cet ordre qu'elles accablent pour ainsi dire l'interprète ou l'appréciateur [1]. On peut ouvrir sans choix ses écrits; on est sûr qu'ils feront partout méditer.

Tacite toujours égal, soutenu, correct, étudié dans sa forme, n'est pourtant le même qu'en ce sens qu'il est presque toujours beau; mais il est très-diversement beau; il sait passer du terrible au tendre ou même au suave, sans que cette transition semble lui coûter un effort ou affaiblir sa plume.

Lorsqu'en Bretagne le général romain Paullinus menace d'une descente l'île de Mona : « L'ennemi, dit Tacite, bordait le rivage; à travers des rangs épais hérissés de fer couraient en habits lugubres des femmes échevelées, des furies armées de torches. Les druides rangés à l'entour proféraient (leurs mains vers le ciel) des vœux horribles. Ce spectacle étrange rendait nos soldats immobiles; ils semblaient n'oser se défendre [2]. »

Quand Barea Soranus, ami de Plautus, l'un des concurrents de Néron, est accusé de complot contre ce prince et qu'on lui associe sa fille comme complice, pour avoir consulté des devins, « on voit près du tribunal des consuls en face de son vieux père, dit Tacite, une femme de moins de vingt ans, en deuil de Pollion son mari que l'exil venait de lui ravir, et n'osant même regarder son père dont elle semblait accroître le péril. Interrogée par l'accusateur si elle n'a point vendu son collier et ses présents de noce pour payer des sacrifices magiques, elle se jette à terre, pleure longtemps en silence, puis embrassant les autels : « Je n'ai pas invo-« qué, dit-elle, des dieux impies; je n'ai fait nulle imprécation. Le « seul but de ces fatales prières c'était que vous César, que vous « sénateurs, vous me rendissiez un si bon père. J'ai donné mes « pierreries, mes vêtements, les parures que comporte mon rang, « comme j'aurais donné, s'ils l'eussent demandé, mon sang et ma « vie. Que ces gens que je ne connaissais pas jusqu'alors vous jus-

[1] Les armées de Germanie, par exemple, ont leur caractère comme les armées d'Orient ont le leur; les troupes qui habitent Rome diffèrent des troupes de l'extérieur; les troupes alliées n'ont pas l'esprit de celles de Rome; il y a des distinctions du même genre entre légion et légion, et ainsi du reste.

[2] *Ann.*, 14-30.

« tifient leur nom, leur industrie; moi, je ne parlai du prince que « comme on parle des dieux; mon père n'a rien su; s'il y a crime, « je suis seule coupable [1].»

Voilà deux tableaux qui n'ont de commun que leur commune perfection. Le premier est aussi sombre et aussi sévère que le second est doux et tendre. Joignons-y une peinture plus reposée que l'une et que l'autre; une toile sereine et chaste où la suavité des teintes s'ajoute à la dignité de son objet.

Quand Tacite décrit le culte de la Cybèle des Germains, de Hertha la terre-mère : « Dans une île de l'Océan, dit-il, est un bois sacré, et dans ce bois un char voilé dédié à la déesse. Le prêtre seul a droit d'y toucher. Il sait quand la déesse entre dans le sanctuaire : deux génisses entraînent le char, qu'il suit dans un pieux recueillement. Ce sont là des jours d'allégresse et de fête pour les lieux qu'elle daigne visiter. Dès ce moment plus de guerre; on dépose, on enferme toute espèce d'armes. Alors seulement on connaît la paix, on aime le repos, jusqu'à ce qu'enfin le prêtre rende à son temple la déesse lasse du commerce des mortels. Là, le char, son voile, et, suivant eux, la déesse même sont baignés dans un lac solitaire. On y emploie des esclaves que le lac finit par submerger. De là cette terreur, et cette pieuse ignorance d'un mystère qu'on ne peut pénétrer sans périr [2]. » Je ne fermerai pas ce livre de la *Germanie* sans en extraire encore ces quelques lignes qu'on dirait écloses du pinceau d'Homère quand il décrit la fabuleuse région des Cimmériens [3]. « Il y a, derrière les Suïons, écrit Tacite, une autre mer dormante et presque immobile qui entoure et clôt, dit-on, l'univers, car les dernières clartés du soleil y gardent jusqu'à son lever un éclat tel, qu'il fait pâlir les astres. On l'entend même, ajoute-t-on, sortir des ondes; on croit apercevoir ses divins coursiers, son front couronné de rayons; ce qui est

[1] *Ann.*, 16-30, 31. — [2] *Germanie*, 40.

[3] « Nous voguons tout le jour; le soleil se plonge au sein des eaux la nuit, et ses ombres descendent sur la terre. Nous entrons dans les profondeurs de l'océan et nous sommes suspendus sur les abîmes. Là sont les Cimmériens et leurs tristes demeures, qu'enveloppent des ombres éternelles. Jamais le soleil ne les perce de ses rayons, ni quand il monte sur le trône des airs, ni quand il se cache au sein des eaux. Une nuit immobile pèse toujours sur ces peuples infortunés. » (*Odyssée*, ch. 11.) — Le contraste des deux tableaux n'en détruit pas l'analogie.

vrai, c'est que là finit le monde[1]. » Telle est la variété de tons de Tacite; sa palette répond à tous les besoins de son sujet et de son génie. S'il change de genre comme il convient à son œuvre ou à son esprit, sa forme change comme son genre. Il n'y a que son incomparable talent qui ne change pas.

On connaît l'énergique gravité de ses portraits. J'en voudrais montrer aussi le charme austère : « Pétrone, dit-il, donnait le jour au sommeil, la nuit au devoir et au plaisir; et il s'était fait un nom par la paresse, comme d'autres par l'activité. Ce n'était pas un de ces dissipateurs qui se ruinent en viles débauches, mais un raffiné voluptueux. Son aisance innée, son laisser-aller dans ses actes et dans ses discours, lui donnaient l'air et les grâces de la simplicité. Toutefois, proconsul en Bithynie, puis consul, il montra de la tête et de la vigueur. Son retour aux vices, ou à l'imitation des vices, l'introduisit, le rendit l'arbitre du goût auprès de Néron : rien d'élégant, rien de magnifique, sans l'approbation de Pétrone. Tigellin s'en inquiétait[2]. »

Tacite, qui n'aimait pas Poppée parce qu'il lui imputait des torts politiques qui pèsent bien plus sur Agrippine, la peint néanmoins ainsi : « Ollius, dit-il, était son père; mais elle préférait le nom de son aïeul maternel, Poppœus, qu'avaient illustré le consulat et le triomphe, tandis que son père, entraîné, dans la chute de Séjan, n'avait pu parcourir les honneurs. Rien ne manquait à Poppée qu'une âme honnête. Sa mère, la plus belle femme de son temps, lui avait transmis sa beauté et sa renommée; ses biens suffisaient à son rang; sa conversation avait de la grâce; son esprit était agréable; un air de modestie couvrait ses débauches. Elle sortait peu, et toujours à demi voilée, pour ne pas rassasier les regards, ou parce qu'elle était mieux ainsi[3]. » Si l'on rapproche ce portrait de celui de la *Sempronie* de Salluste[4], on sentira sans doute quelle distance séparait les deux personnes; mais on n'en sentira pas moins, malgré l'éclat du pinceau de Salluste, toute la supériorité de sentiment de celui de Tacite.

Les portraits de Tacite ne sont pas la moins brillante partie de son œuvre : j'ai déjà dit que tous n'étaient pas exactement res-

[1] *Germanie*, 45. — [2] *Ann.*, 16-18. — [3] *Ibid.*, 13-45. — [4] *Catilina*, 25.

semblants, et qu'il y a pour Thraséas, Helvidius, Sénèque, Tibère, défaut de rapport logique entre leurs actes et leur prétendu caractère. Tacite a obéi, sur ce point, à des préventions; il a subi l'influence stoïcienne; l'artiste a menti là où l'historien était sincère : mais, comme le témoignage de l'un importe bien plus que les complaisances de l'autre, j'absous l'artiste en faveur de l'historien. Dans tout le reste de sa galerie, l'artiste et l'historien sont d'accord; et que d'hommes, que de femmes illustres ne nommerait-on pas pour épuiser cette galerie ! Si la peinture ou le burin n'ont omis presque aucune création, en ce genre — de nos romanciers même — combien les femmes de Tacite, à la fois historiques et idéales, en seraient plus dignes ! Quel peintre, quel artiste que celui qui ressusciterait le génie de Tacite dans les immortelles figures qu'il a confiées à la postérité ! Que de grandeur antique, que de sentiment, que de passion, que de grâce austère, ou même que de virilité jusque dans le mal et le crime, quelle variété d'inspirations n'y trouverait-il pas? Traduire Tacite, quel sujet pour un grand burin ! Ses sublimes réalités seraient-elles moins dignes de l'art que le rêve, et le génie n'attirerait-il plus le génie?

IV

L'éloquence de Salluste est très-véhémente, mais c'est son cachet, comme celle de Thucydide de ne traiter que des intérêts politiques, et de n'avoir pour ressort que les passions humaines. Thucydide et Salluste connaissant parfaitement le mécanisme politique de leur société, les mobiles qui remuent les hommes de leur temps parlent admirablement la langue des affaires et de l'ambition; ils lui donnent une grande portée; ils lui communiquent un mouvement extraordinaire. Tite-Live possède la même éloquence, mais un peu idéalisée; la forme paraît prédominer sur la pensée dans les discours qu'il prête à ses personnages. Ses discours, avec plus d'élégance peut-être que ceux de ses devanciers, ont moins de vie : ce sont plus des œuvres de cabinet que des actions, tandis que chez Thucydide et Salluste ce sont encore plus

des actions que des compositions, tant ils sont liés aux événements, tant les circonstances les inspirent et les motivent, tant l'artifice de la composition qui est extrême, disparaît dans le mouvement du récit! D'autre part, l'éloquence de Tite-Live a plutôt l'ampleur, le fini, les proportions, que le relief; plutôt l'élégance que l'éclat, plutôt la dignité que la passion; tandis que Thucydide et Salluste procèdent surtout par saillies, et visent à l'effet, même par la dissonance.

Tacite appartient à leur école, il dissone quelquefois à force d'art, car nul écrivain n'a plus de raffinements. En somme, il est bref pour être nerveux; il est imagé et contrasté pour être saisissant. Il a cette éloquence serrée dont Cicéron dit qu'elle n'est pas faite pour les oreilles du peuple [1]; il est en même temps poëte et stoïcien, c'est-à-dire condensé : raisonneur subtil parfois, mais brillant, magnifique même, comme orateur, il ne parle pas peut-être aussi naturellement que Thucydide et Salluste la langue des intérêts; il ne l'ignore pas toutefois, et il en reproduit au besoin la familière énergie. Si son éloquence sent encore plus le cabinet que celle de Tite-Live, comme il compense ce inconvénient par une vigueur de pensée et par une ardeur de sentiment que Tite-Live ne connaît pas! Tacite, qui sait tout s'approprier, s'identifie ses devanciers comme son siècle. Chacun de ses devanciers avait fait progresser l'éloquence historique : Thucydide avait été vigoureux, Salluste véhément, Tite-Live grandiose; Tacite voulut être et fut vigoureux, grandiose, véhément. Le siècle avait élevé et raffiné l'esprit humain; Tacite éleva et raffina son éloquence comme l'esprit du siècle. Il est évident que sa pensée, qui rejaillit sur son style, est d'un idéal supérieur à celui de ses prédécesseurs. Lequel d'entre eux, par exemple, eût fait soit le majestueux préambule d'*Agricola*, soit l'éclatant préambule des *Histoires* de Tacite? Ceux de Salluste, très-beaux de style, manquent d'idéal véritable. J'ai dit combien j'admirais l'éloge funèbre des héros athéniens par Périclès, Tacite n'écrit rien, je le reconnais, dans ces proportions oratoires. Thucydide et lui semblent même avoir un souffle contraire; car l'un s'inspirant de l'héroïsme, l'autre du

[1] « Ut stoïcorum adstrictior est oratio, aliquantoque contractior quam aures populi requirunt. » (*Brutus*, ch. 31.)

stoïcisme, ils ne sauraient se rencontrer dans leurs effets.

Le héros entraîne et on l'aime, le stoïcien repousse presque, et on ne l'aime pas. Quand le héros meurt ou se plaint, on lui porte envie; mais le stoïcien est un martyr qui étonne plus qu'il n'émeut. Le héros meurt pour les autres, le stoïcien pour lui-même; c'est un martyr stérile. Aussi le héros a-t-il quelque chose de puissant et d'électrique, tandis que l'autre a quelque chose de guindé et de morne. Le héros est un dieu, le stoïcien n'est même pas un homme; c'est une abstraction, c'est une fantaisie, c'est une chimère. Aussi l'historien de l'héroïsme, Thucydide, est-il souvent cornélien, tandis que Tacite ne l'est jamais.

Ce que je dis du stoïcien, je ne le dis pas également du stoïcisme. Si le stoïcisme fut fort mauvais comme dogme, il fut très-éminent comme morale. S'il fut absurde et malfaisant par l'un, il fut par l'autre aussi vrai que salutaire. Comme il éleva la dignité et la moralité humaines à la hauteur d'un culte, il mérite à cet égard nos respects; il fut très-inspirateur. J'ai dit combien lui durent Sénèque et Lucain; Tacite ne lui fut pas moins redevable; et de même que Thucydide est cornélien, Tacite est dantesque et bossuétique. Si Tacite n'eût pas fait l'éloge funèbre des héros athéniens, Thucydide n'eût fait non plus ni le discours de Galba à Pison quand il l'adopte[1], ni le discours d'Othon mourant[2], ni surtout le discours par lequel Tibère repousse avec une hauteur de sentiments vraiment sublimes les autels dont on veut l'honorer pendant son règne[3]. C'est en ce sens que, si les accents de Thucydide ont quelque chose de plus qu'humain, les accents de Tacite, — non plus puissants, mais plus purs, — ont quelque chose de divin. Pour tout dire, en un mot, l'éloquence et la langue de Thucydide furent celles qui approchèrent le plus près des dieux; mais la langue et l'éloquence de Tacite furent plus près de Dieu.

Les discours de Tacite ont souvent une forme indirecte, et ce ne sont pas les moins énergiques. Quand les Bretons s'entretenant des maux de la servitude se communiquent leurs griefs qu'ils irritent par leurs commentaires, « la patience, disent-ils, n'est bonne à rien, si ce n'est à faire aggraver des charges qu'on paraît trop

[1] *Hist.*, 1-15, 16. — [2] *Ibid.*, 2-27. — [3] *Ann.*, 4-37, 38.

accepter. Ils n'avaient jadis qu'un roi, ils en ont deux; le lieutenant qui épuise leur sang comme le procurateur leurs richesses; tyrans dont la discorde ou l'union pèsent également! Les suppôts de l'un, les centurions de l'autre, accumulent les avanies; leurs cupidités, leurs passions, n'épargnent rien. Dans le combat, c'est le plus brave qui dépouille; ici ce sont, en général, des lâches, des novices qui s'adjugent les maisons, s'emparent des enfants, prescrivent les recrues, comme si ce n'était que pour la patrie qu'on ne sût pas mourir! » Et ces plaintes, qui continuent sans s'affaiblir, se terminent ainsi : « Après tout, le plus difficile est fait, ils se concertent; et dès lors mieux vaut oser qu'être surpris [1]; » raison si pressante qu'elle vaut tout un discours à elle seule.

Quelquefois, et le plus souvent, l'éloquence indirecte de Tacite prend brusquement la forme directe; c'est ainsi que procède Agrippine dans cette fameuse invective où la mère tantôt accuse, tantôt menace, tantôt caresse l'empereur son fils, tout en se disculpant, moins pour se justifier que pour reprendre son empire; discours [2] que l'éloquence de Racine a comme refait une seconde fois en le traduisant, et qui ne perd rien à passer de l'histoire sur le théâtre, mais qui n'est si puissant dans la copie qu'à force de vigueur dans l'original.

Le stoïcisme, qui est partout dans les discours de Tacite, n'est jamais moins attrayant que quand il y est seul. Il en est du stoïcisme comme de l'excès du sel dans nos aliments, de l'excès des parfums sur nos vêtements et nos personnes; ils gâtent ce qu'ils envahissent, et ils rebutent bien plus qu'ils ne plaisent. Quand les provinces romaines, moins opprimées sous les Césars, aspirent à quelque dignité d'existence : « Opposons à ce nouvel orgueil des provinces, s'écrie Thraséas en plein sénat, une résolution digne de la fermeté romaine. N'ôtons aucune garantie à nos alliés, mais ne laissons plus croire qu'un Romain ait d'autres

[1] *Agricola*, 15.

[2] *Ann.*, 13-14. — Voir encore (*Ibid.*, 3-12) le discours indirect de Tibère sur le procès de Pison, ou la réponse du même Tibère à Séjan quand celui-ci aspire à Livie (*Ibid.*, 4-39); et nombre d'autres exemples où c'est l'historien qui commence, et le personnage historique qui poursuit.

juges que ses concitoyens [1]. Autrefois, on n'envoyait pas exclusivement un consul, un préteur, mais de simples citoyens pour visiter les provinces, rendre compte de leur soumission; et des nations redoutaient le jugement d'un seul homme. C'est nous maintenant qui caressons, qui flattons les étrangers. Sur un signe de l'un d'eux, nous décernons des remercîments; plus souvent des accusations. Accusons, soit; laissons cette preuve de crédit à la province, mais que toute louange fausse ou mendiée ne soit pas moins châtiée que la cruauté ou la calomnie. On pèche souvent plus en voulant obliger qu'en offensant; quelques vertus même se font haïr : par exemple, l'inflexible sévérité, la fermeté à l'épreuve de la faveur. Nos magistrats commencent très-bien, puis ils dégénèrent quand ce ne sont plus que des candidats quêtant des suffrages. Remédions-y; nos consuls seront plus équitables, plus fermes. Les périls du péculat ont réprimé l'avarice; la prohibition des remercîments préviendra la brigue [2]. » Cette éloquence sèche et mesquine, manque autant d'entrailles que de grandeur; puis elle fait la grosse voix pour peu de chose. Thraséas n'est que l'utopie de Caton, c'est-à-dire l'exagération et la contorsion d'un personnage déjà trop tendu, mais qu'avaient tempéré la pratique des affaires et l'expérience, tandis que Thraséas en est resté au banc des rhéteurs. Helvidius est plus rogue qu'austère quand il prétend donner des tuteurs à Vespasien pour la direction de son règne [3]; et Tacite, qui sait interpréter Helvidius, ne sait pas moins lui répondre par le discours si pratique et si politique de l'homme d'État Éprius Marcellus, lequel dit très-bien : « qu'il faut savoir être de son temps, désirer de bons princes, mais les tolérer quels qu'ils soient, et ne pas donner de préceptes à un vieillard victorieux, décoré du triomphe, et qui a pour fils de jeunes hommes [4]. » — Le discours tout stoïcien de Pison à ses troupes pour les affermir contre Othon fit surtout du bien à cet adversaire. Pison prenait ses soldats pour des stoïciens, et ce n'est pas sans raison que Tacite, qui connaissait si bien l'esprit militaire [5] et qui avait fait si habilement haranguer Othon, fait parler si dignement, mais si

[1] *Ann.*, 15-20. — Les provinces comptaient exprimer leur jugement sur leurs proconsuls.

[2] *Ibid.*, 15-21. — [3] *Hist.*, 4-7. — [4] *Ibid.*, 4-8. — [5] Je ne dis pas l'art militaire.

gauchement son rival : l'historien qui ne confondait pas un stoïcien et un ambitieux, n'entend pas que leur éloquence se ressemble. Celle de Pison qui veut s'imposer, est dure, et fatigue [1]; celle d'Othon, plus souple et qui veut qu'on la goûte pour qu'on l'accepte, ne s'impose qu'à force de plaire [2]. De peur de paraître servir, le stoïcien commande sans cesse; il ne saurait humilier même son langage. L'ambitieux, qui sait être servile pour commander [3], humilie son éloquence pour hausser sa fortune.

L'éloquence toute stoïcienne d'Othon résolu de mourir, aurait, dans la forme, le défaut qu'on trouve dans celle de Thraséas, d'Helvidius et de Pison, si la grandeur de la détermination du prince ne se reflétait sur son discours. Qu'il conclue en rhéteur stoïcien « qu'accuser les dieux et les hommes, c'est vouloir vivre; » on lui pardonne cette pointe en faveur du beau sentiment qui lui fait dire « que, si Vitellius commença la guerre civile, Othon la bornera à un seul conflit [4]. » La postérité l'en estime comme il l'a espéré; et la noble mort qui suit ce langage y met le dernier sceau.

Je n'en préfère pas moins au discours théâtral de ce prince, celui du lieutenant Vocula qui meurt plus héroïquement qu'Othon, après avoir mieux vécu, et dont le stoïcisme s'inspire du plus saint patriotisme. Après divers malheurs énergiquement supportés, les troupes qu'il commandait, secrètement gagnées par des émissaires, veulent passer à l'ennemi. On conseillait à Vocula la fuite, il préfère le devoir [5], et harangue ces soldats en ces termes : « Jamais je ne fus en vous parlant plus inquiet sur votre sort, plus rassuré sur le mien. J'apprends sans regret qu'on veut ma perte; au milieu de tant de malheurs, j'attends la mort comme la fin de mes maux; mais vous me faites honte et pitié — vous — qu'on ne songe pas même à combattre comme c'est le droit de la guerre, mais que Classicus compte armer contre Rome quand l'empire des Gaules aura vos serments. Déshérités en ce jour du courage et de la fortune, manquerions-nous donc aussi de vieux exemples? Que

[1] *Hist.*, 1-29. — « Nihil arrogabo mihi nobilitatis aut modestiæ neque enim relatu virtutum in comparatione Othonis opus est... Perdere iste sciet, donare nesciet. » (*Ibid.*)

[2] *Ibid.*, 1-36, 37, 38, 83, 84. — [3] *Ibid.*, 1-36. — [4] *Ibid.*, 4-59, 62. — [5] *Ibid.*, 4-57.

de fois nos légions ont préféré la mort à l'abandon de leur poste! Que de fois nos alliés se sont laissés brûler eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs villes, sans autre but que la gloire d'être fidèles! Aujourd'hui même, les légions de Vétéra[1] souffrent toutes les privations, tous les maux d'un siége, et ni terreur, ni promesses ne les ébranlent. Nous, cependant, nous avons des armes, des hommes, de forts retranchements, des approvisionnements pour la plus longue guerre; l'argent même n'a pas manqué récemment pour le don militaire; et, qu'on le tienne de Vespasien ou de Vitellius, c'est du moins d'un empereur romain. Tant de fois victorieux et funestes à l'ennemi, soit à Gelduba[2], soit à Vétéra[3], quelle honte de redouter même une bataille! Mais vous avez des retranchements, des murs, des moyens d'attendre — en résistant — les secours qu'enverront les armées voisines. Je vous déplais, direz-vous? N'avez-vous pas d'autres lieutenants? des tribuns? prenez même un centurion, un soldat, mais n'apprenez pas au monde étonné que vous êtes les satellites de Civilis et de Classicus contre l'Italie. Si les Gaulois et les Germains vous mènent sous les murs de Rome, vous attaquerez donc la patrie? J'en frémis d'horreur. Vous, les sentinelles de Tutor le Trévire! Un Batave vous donnera le signal du combat; vous recruterez les rangs de l'armée germaine! et où vous mènera ce crime? Placés devant une armée romaine, serez-vous donc deux fois transfuges, deux fois traîtres, incertains entre deux serments et le jouet des dieux? Puissant et bon Jupiter, à qui pendant huit cent vingt ans nous offrîmes tant de triomphes; et vous, Quirinus, père de Rome, écoutez mes vœux : si vous n'agréez pas que ce soit moi qui maintienne ce camp fidèle et pur, ne souffrez pas du moins que ce soient Tutor et Classicus qui le souillent; donnez aux soldats ou l'innocence, ou un repentir qui prévienne leurs maux[4]! »

Dans ce discours un peu stoïcien, quoique bien plus romain, et où la dignité de ton et de sentiment n'excluent ni l'ironie, ni le mouvement oratoire, on sent que le raisonnement et l'émotion,

[1] Un camp romain assiégé par les Germains. (*Hist.*, 4-60.)
[2] Autre camp romain illustré par quelques combats. (*Ibid.*, 4-26, 32, 35.)
[3] D'où les Germains avaient été d'abord repoussés.
[4] *Hist.*, 4-58.

qui s'associent pour prévenir un affront, l'emporteraient sans le malheur de la situation contre lequel ne saurait prévaloir l'éloquence; mais l'énergique protestation de Vocula restera comme pour atténuer une honte inévitable, et Tacite, concentrant en un seul homme tout l'honneur de la patrie, le résume dans ce fier sentiment tout stoïcien : « Jamais je ne fus en vous parlant plus inquiet sur votre sort, plus rassuré sur le mien ; » car si ses troupes peuvent se déshonorer, il sait mourir. C'en est presque assez pour consoler Rome d'un désastre si noblement compensé; et c'est ainsi qu'un beau discours peut tenir lieu d'un beau résultat.

Il s'en faut donc que cette harangue soit aussi vaine dans l'histoire qu'elle le fut sur les troupes. Il n'en est pas de même des deux discours que s'adressent réciproquement Sénèque et Néron[1]. Ce double assaut de fausseté et de rhétorique ne fait honneur ni à l'un, ni à l'autre; et l'on s'étonnerait qu'un prince fût aussi subtil, s'il n'était l'élève du philosophe. Sénèque méritait peut-être que Néron se vantât à lui-même de pouvoir improviser sa réponse au discours médité de son maître[2], si Sénèque s'était plus soucié d'en faire un bel esprit comme lui, qu'un honnête homme; mais la postérité n'a que faire de cette double oraison.

Tacite a une tout autre matière d'éloquence que ses devanciers. Thucydide, Salluste, Tite-Live, ne font que de l'éloquence politique : il y en a peu dans Tacite, mais beaucoup d'éloquence sociale ou morale. Le discours par lequel Hortalus, un descendant de l'orateur Hortensius, déplore sa misère en plein sénat; la réponse un peu dure de Tibère; la motion sévère de Cécina contre les femmes qui suivent leurs maris dans leurs proconsulats; la réplique éloquente de Messala; la lettre de Tibère sur le luxe; l'attaque du consul Silius contre la vénalité des orateurs et sa réfutation par Suilius; la harangue des tenctères aux agrippiniens; celle des agrippiniens aux tenctères; le discours de Cérialis aux révoltés de la Germanie, ont un caractère spécial qui relève des temps et du génie de Tacite. Je le dis surtout du célèbre discours de Crémutius Cordus sur la liberté de la pensée. Dans tous ces textes, la société est plus en cause que le gouvernement même; ce

[1] *Ann.*, 14-53, 54, 55, 56. — [2] *Ibid.*, 14-55.

que l'éloquence a perdu en passion, elle le regagne en hauteur et en étendue. C'est même le propre des discours purement politiques de Tacite, — comme celui de Claude au sénat pour y introduire l'élément provincial; ou celui de Galba à Pison pour l'associer au pouvoir; ou celui de Mucien à Vespasien pour en faire un empereur, — d'être plus élevés que véhéments : ni le sujet, ni les personnes ne comportaient d'ailleurs la véhémence. Tacite la réserve pour ses harangues militaires; et celles de Germanicus, d'Othon, d'Agricola, sont pleines de feu. La seule éloquence tribunitienne serait absente de Tacite si l'énergique protestation de Térentius se disculpant de son amitié pour Séjan, si le langage non moins vigoureux d'Arruntius qui meurt pour échapper aux Césars, si l'invective d'Éprius Marcellus contre Thraséas, ou sa réplique à une sortie d'Helvidius, si surtout la philippique de Montanus contre les délateurs n'en avaient le caractère; mais c'est particulièrement dans le discours de Galgacus qu'on la trouve, car Tacite s'y fait le tribun du genre humain contre Rome.

Qu'un barbare n'ait pu prononcer un discours au fond si philosophique, littérairement, si raffiné[1], j'en suis convaincu; mais à part ce défaut secondaire de l'invraisemblance, que d'amères et saisissantes vérités dans cette harangue! Comme la pensée et la passion s'y pressent! comme elles y éclatent! « Au delà de nous, s'écrie Galgacus, personne, rien que les flots et des rochers; au milieu de nous les Romains, dont on n'élude pas l'orgueil par les soins, les déférences. Ravisseurs du monde entier, quand la terre manque à leurs rapines, ils fouillent les mers. Avares si l'ennemi est riche, ambitieux s'il est pauvre, ces hommes que ni l'Orient ni l'Occident n'ont pu rassasier sont les seuls pour qui la richesse ou l'indigence aient le même attrait. Ils ont beau dire, piller, ravir, massacrer, voilà leur empire; faire des déserts, voilà leur paix[2]. » — Les Gracques ne pouvaient avoir cette élévation de ton; mais ils n'eurent même pas plus de passion.

[1] Le début appartient à la rhétorique sacramentelle des écoles : « Quand j'envisage les causes de cette guerre et notre grave situation, j'espère vivement que, etc. » « Quoties causas belli et necessitatem nostram intueor... » (*Agricola*, 30.) — Catilina prend le même tour quand il dit à ses troupes : « Quum vos considero, milites... » (*Catil.*, 58.)

[2] *Agricola*, 30.

« Leurs impôts épuisent nos biens, poursuit Galgacus, leurs réquisitions, nos blés; nos corps, nos bras même, s'usent sous le fouet et l'injure, à leur faciliter nos bois, nos marais. Un esclave ne se vend qu'une fois, et son maître le nourrit; le Breton achète et nourrit chaque jour sa servitude. Dans la domesticité, l'esclave le plus nouveau sert de jouet aux autres ; c'est aussi nous, dans cette vieille domesticité de l'univers, nous novices et méprisés qu'on veut perdre, car nous n'avons ni champs, ni métaux, ni ports pour lesquels on veuille nous réserver. Puis, le courage et la fierté des sujets fâchent leurs maîtres; et plus ces rochers lointains vous protégent, plus vous serez suspects. S'il n'est donc nul pardon pour vous, soyez intrépides, soit que vous aimiez la vie, soit que vous préfériez la gloire. Guidés par une femme[1], les Trinobantes purent brûler une colonie, forcer un camp, et, sans leur négligence dans le succès, ils secouaient le joug; et nous, peuple intact, indompté, toujours libre, nous ne montrerions pas, d'emblée, quels hommes se réservait la Calédonie[2]! » — Que d'enthousiasme, et comme la réaction contre l'oppression s'y déploie! Écoutons encore ce barbare :

« Tout ce qui excite à vaincre est pour nous; les Romains n'ont pas d'épouses qui les animent, point de pères qui leur reprochent leur fuite; la plupart n'ont point de patrie, ou n'ont plus la leur. Peu nombreux, incertains, tremblants, et de cette mer, et de ces forêts, et de ciel nouveau pour eux, parqués et presque enchaînés, c'est ainsi que les dieux nous les livrent. Ne redoutez pas un vain prestige; ces reflets d'or et d'argent ne protégent, ni ne blessent. Nous retrouverons dans les rangs de nos ennemis des bras dévoués. Les Bretons reconnaîtront leur cause, les Gaulois se rappelleront qu'ils furent libres; quelques Germains qui leur restent déserteront comme naguère les Usipiens. Dès lors, que craindre? Des forts sans troupes, des colonies de vieillards, des municipes faibles et partagés entre une fausse obéissance et l'oppression! Mais voici leur général, voici leur armée; plus loin sont les impôts, les mines, tous les fléaux des esclaves. Les subir à

[1] Boadicée. (*Ann.*, 14-39 et suiv.) — Voyez sa concise mais forte harangue : « Viverent viri et servirent... » (*Ibid.*, 14-35.)

[2] *Agricola*, 31.

jamais, ou se venger sur l'heure, telle est notre affaire. Ainsi donc, en marchant au combat rappelez-vous vos ancêtres et vos descendants[1]. » .

Si Rome méritait ces imprécations, elle méritait de périr. J'ai déjà dit[2] ailleurs comment Tacite répond à ce manifeste; c'est par l'organe de Cérialis que Tacite justifie l'empire[3] : mais malgré la solidité de l'apologie, la diatribe reste, et nul doute que Rome ne s'en soit ressentie. Les barbares dont elle servait la cause ne purent que s'en armer en la répétant; et c'est ainsi que le plus grand écrivain de la civilisation antique fut le plus grand tribun de la barbarie, car ce n'est pas en vain que l'esprit humain fait des chefs-d'œuvre.

Il fallait à Tacite une grande possession de soi-même pour éviter, comme il le fait, les défauts du siècle. Ce n'est pas qu'il n'y ait des taches dans sa manière; la déclamation y laisse çà et là sa trace. Je n'admire pas Agricola disant à son armée de Bretagne « qu'il serait beau de finir sa vie où finit le monde[4]; » ou Tacite disant, au sujet des armes dont les Germains confient la garde à des esclaves, « que ce n'est pas un noble, un homme libre, un affranchi même qu'un roi chargerait d'un tel dépôt[5]. » Je ne vois qu'un pur exercice d'école dans ce portrait des Aries qui, se teignant le corps et prenant un air infernal pour vaincre leur ennemi par les yeux[6], n'en ont pas moins la charitable précaution de ne l'aborder que dans les ténèbres[7]. Je croirai difficilement que dans un combat de nuit entre les vitelliens et les flaviens, ceux-là, trompés par la lune, prennent pour le corps l'ombre de leurs ennemis, et frappent l'ombre croyant frapper le corps[8]. Dans tout cela je ne vois que des abus soit d'esprit ou de sentiment, soit de couleur[9]; mais ils sont si rares, que je viens de les épuiser en quelque sorte : nul des contemporains de Tacite n'en a moins que lui; nul n'a plus associé l'audace et l'originalité au bon goût.

[1] *Agricola*. 32. — [2] Voy. *Vie et Caract. de Tacite*. — [3] *Hist.*, 4-73, 75, 5-25. — [4] *Agricola*, 33. — [5] *Germanie*. 44.

[6] « Primi oculi vincuntur. » (*Ibid.*, 43.)

[7] *Ibid.*

[8] « Hinc majores equorum virorumque umbræ, et falso in corpora ictu, tela hostium citra cadebant. » (*Hist.* 3-23.)

[9] Vous en trouverez cent fois plus dans Shakspeare.

Le siècle qui voulait des pensées neuves et brillantes[1] pouvait être exigeant, car il en recelait dans ses flancs : le développement des temps enrichissait l'intelligence humaine; la greffe judaïque venait féconder, pour l'agrandir, la raison antique; le sentiment biblique venait s'associer au sentiment romain ce don, ce cachet propre du génie romain. Quand je lis la péroraison de l'éloge d'Agricola par Tacite, j'y trouve un tel accent que j'y reconnais le dernier mot du paganisme. On a beau prétendre que Tacite a copié Cicéron dans un des plus beaux mouvements de cette inspiration; on ne dit pas assez, car je me charge de prouver (je le ferai même ailleurs[2]) qu'il n'est peut-être pas dix lignes de cette péroraison qui appartiennent à Tacite. J'en montrerai les germes dans Homère, dans Thucydide, dans une lettre de Sulpitius à Cicéron sur la mort de sa fille, dans Patercule, dans Polybe, dans Sénèque, dans Tite-Live; on verra ces germes flotter dans l'humanité jusqu'à ce que le génie, les saisissant au point précis de leur maturité, en fasse une création définitive. Bossuet se répète souvent lui-même avant de s'arrêter dans la perfection de sa pensée; il fait beaucoup d'essais avant de s'élever jusqu'aux cieux : Tacite est de même; il s'imprégne de son siècle, il s'imprégne de l'humanité avant d'en créer les manifestations; mais quand il prononce, quand il produit ses inspirations, il leur imprime le coin et l'autorité de son génie. Ce qu'il a ainsi frappé est sien, et cesse d'appartenir aux autres. Il n'y a plus de menue monnaie; elle a été fondue dans le creuset du grand écrivain, et le lingot lui-même fait place à la plus riche médaille. Que Cicéron, qu'Homère, que plusieurs autres soient pour beaucoup dans la péroraison d'Agricola, ce qui suit n'est qu'au seul Tacite : « Sans doute, ô le meilleur des pères, l'ardent amour de l'épouse qui t'assista pourvut, et de reste, aux honneurs dus à ta cendre; toutefois trop peu de larmes coulèrent sur ton cercueil, et, le dernier jour, tes yeux ont désiré quelque chose[3]. » — C'est ce cri sublime qui donne le cachet à l'œuvre; il est le cri d'un siècle et d'un grand esprit, et Rome aussi sentait qu'avant de mourir, elle aurait à désirer quelque chose.

[1] *Dialog. des Orat.*, 20. — [2] En publiant ma traduction de Tacite.
[3] « Et novissima in luce desideravere aliquid oculi tui. » (*Agricola*, 45.)

On a dit que Sénèque écrivit comme un chrétien : quelle erreur (je l'ai montré) ! c'est Tacite qu'il fallait dire. S'il dogmatise comme les stoïciens, s'il est panthéiste et matérialiste par fol esprit de système, — par le cœur, par le sentiment, par les instincts, par toutes les tendances de l'art, Tacite spiritualise. En effet, sauf les conclusions, la péroraison d'Agricola est si bossuétique; il y a tant de grandeur morale dans la mort de Germanicus, dans celle de Thraséas, dans les derniers moments d'Othon et de Sénèque, surtout d'Othon; il y a tant de pitié dans celle de Galba et de Vitellius; tant de sentiment dans celle de Britannicus et d'Octavie; tant de moralité dans celle de Messaline : les remords de Néron après le meurtre de sa mère sont si effrayants; la fête donnée à Vitellius sur le champ de bataille de Bédriac est troublée par des pressentiments si sombres; la Judée, quand il la décrit, brille de couleurs si bibliques; le tableau du mariage chez les Germains est si pur; la chasteté de leurs femmes et de leurs déesses est d'un idéal si haut et si suave, qu'il n'y a, ce semble, qu'un grand génie imprégné du nouveau souffle de Dieu sur le monde qui ait pu donner au style de Tacite ces teintes, ce ton, ces accents qu'aucun historien, qu'aucune langue, si ce n'est la langue hébraïque, n'avaient connus jusque-là : voilà ce qui fait qu'après Tacite, il n'y a que les Pères de l'Église; et qu'après l'imprécation de Galgacus sur Rome, il n'y a que la malédiction de saint Jean. Telle est la parenté d'impressions entre les chrétiens et Tacite qu'il suffit de les indiquer. Tacite sentait ce que les chrétiens croyaient et raisonnaient : voilà tout. Je me trompe, il exprimait ce qu'ils pratiquaient.

V

Quand je lis certains jugements sur Tacite, j'y trouve à côté de quelques vérités beaucoup d'erreurs, mais surtout une extrême confusion. Quand on ne distingue pas chez lui le moraliste de l'homme politique, le patricien de l'écrivain, le stoïcien dogmatique de l'homme; quand, en jugeant les historiens, on n'envisage

pas séparément leur enseignement et leur forme historique, ou bien quand, au sujet de la forme, on n'apprécie guère que le style, on reste forcément dans un grand vague d'appréciation, et l'on ne s'abstient du faux évident qu'à la condition de ne rien spécifier, ce qui revient à ne rien dire. Quand la Harpe écrit, avec quelque mélangue de vague et de précision, que le secret du style de Tacite tient aux circonstances où vécut l'écrivain [1], il dit vrai en ce sens qu'un grand écrivain s'inspire nécessairement de son siècle; mais il est clair que si le siècle seul expliquait le style de Tacite, on ne s'expliquerait ni le style de Sénèque, ni celui de Pline, ni celui de Perse, de Juvénal et de Stace, si différents de celui de Tacite. En effet, si le siècle de Rousseau explique Rousseau, n'explique-t-il pas également Voltaire, son contraste? Mais qu'est-ce qu'une explication si contradictoire? Il faut dire, je crois, que les grandes œuvres sont à la fois le résultat de l'esprit des temps et celui du génie de leurs auteurs, et bien plus le fruit de l'artiste que du temps. Tacite a son style comme il a son génie, parce qu'il appartient à la race romaine, parce qu'il appartient à certaine école littéraire, mais surtout parce qu'il est Tacite. C'est parce qu'il est Tacite qu'il se distingue de ses contemporains, — qui sont Romains, de son siècle et de son école, — mais qui ne sont pas lui. C'est à cela que se réduit le mot de la Harpe.

Quand je lis dans Thomas que Tacite resserre sa pensée comme pour lui faire occuper moins d'espace; que tantôt il la déploie tout entière, que tantôt il ne la montre qu'en la cachant [2], je vois bien que Thomas veut dire quelque chose, mais je ne m'en rends pas compte : car de quel écrivain ne dirait-on pas au besoin ce que Thomas dit de Tacite? Quand le même Thomas écrit que telle est la perfection de la langue de Tacite, que chaque son y exprime une collection d'idées [3], je m'en effraye comme d'une monstruosité littéraire dont Tacite n'offre certainement pas l'exemple.

Quand Chénier me recommande Tacite parce que ses ouvrages sont le produit d'une vie entière d'études prolongées et de méditations profondes [4], outre que j'ignore si Tacite étudiait et produisait si laborieusement, je ne sais pourquoi je n'admirerais pas

[1] *Cours de littérat.*, liv. 3, ch. 1. — [2] *Essais sur les éloges*, ch. 15. — [3] *Ibid* — [4] *Tableau de la litt. française*, ch. 5.

davantage, au même titre, Pline le Naturaliste ou Pline le Jeune, lesquels ne vivaient que d'étude, comme on sait. Je veux bien que Tacite eut comme artiste une grande âme [1], mais je suis loin de la tenir comme Chénier pour un grand ou beau caractère, car il est évident que Tacite fut fort timide, et je ne confonds pas à ce point ceux qui écrivent énergiquement avec ceux qui agissent fortement. Quand le même Chénier m'apprend que Tacite, imitant Thucydide et Salluste, surpasse ses modèles comme il surpasse tous ses autres devanciers, et ne laisse à ses successeurs nul espoir de l'atteindre, j'accepte assez sa conclusion, mais non ses prémisses. Tacite imite fort peu Thucydide et Salluste, si ce n'est pour telle construction grammaticale qui m'intéresse médiocrement [2]. Si Tacite a quelque parenté littéraire avec Salluste comme appartenant tous deux à l'école historique romaine si différente de l'école grecque; si tous deux condensent leur pensée et donnent à leur style un rhythme puissant; si tous deux sont dramatiques; s'ils aiment tous deux le trait et le portrait, ils diffèrent essentiellement par la direction de leur pensée, l'un la restreignant au gouvernement, l'autre l'étendant à la société; ils diffèrent par leurs moyens d'exécution, l'un jugeant plus, l'autre sentant davantage, si bien qu'en somme on trouvera très-peu de points de contact entre les écrits de Tacite et ceux de Salluste. Quant à Thucydide et à Tacite, j'ai montré, j'achèverai de préciser qu'ils n'ont absolument rien de commun, sinon d'être fort grands tous deux. Chénier ne nous dit rien d'ailleurs de ce qui fait que Tacite diffère de ses devanciers qu'il surpasse; et s'il n'a pris garde qu'à quelques formes de style, ses rapprochements sont trop superficiels. Il y a bien d'autres points de contact, comme on l'a vu; j'y reviendrai.

Je n'expliquerai pas non plus certaines affectations de Tacite ou de ses contemporains, par la fréquentation des salles de lecture, qui étaient l'un des moyens de la publicité du temps; car si, comme on l'estime sans invraisemblance, le *Dialogue des orateurs* est de Tacite, personne ne comprit mieux que lui la frivole inanité

[1] « Tous les mots sont des traits de génie et les élans d'une grande âme. » (Chénier, *Tableau de la litt. française*, ch. 5.)

[2] On peut voir sur ce point le savant travail de M. Dübner : *Proprietate elocutionis Taciteæ*. — Quant aux analogies de pensée ou de sentiment, on n'en trouvera guère que quatre ou cinq entre Tacite et ses deux prédécesseurs.

des lectures publiques[1]. Notre école littéraire moderne manquerait-elle, par hasard, de déclamations et d'affectations, ou les lectures publiques les expliqueraient-elles? Non; mais l'esprit humain a sa marche qui lui imprime ses diverses attitudes. J'ai dit comment, à Rome, l'école stoïcienne remplaça l'école virgilienne; comment à la couleur et au charme trop exclusif de la forme succéda la condensation de la pensée et la vigueur du ton[2]; j'ai montré les vices de l'école stoïcienne (l'affectation et la sécheresse) tempérés, au moyen du sentiment, par l'école rhodienne[3]. Juvénal réalise, en poésie, l'idéal de cette école, savoir : l'association du charme à la qualité de l'idée; du sentiment, au raisonnement; de l'imagination, au bon goût. — Tacite a été, en prose, le type agrandi de cette école.

Tacite a le coloris de l'école virgilienne; on sent même, aux vers virgiliens qui parsèment sa prose, que le grand peintre historique a beaucoup étudié le grand peintre épique. Tacite tient de Sénèque et de Lucain, ou mieux de l'école stoïcienne, la qualité, c'est-à-dire l'élévation, la force et jusqu'au raffinement de sa pensée; mais il tient de la réaction quintilienne, comme de son bon sens et de son génie, ce respect de la mesure et du vrai qui le sauvegarde des extrêmes. Tacite doit à son temps non-seulement le fruit du travail littéraire des écoles qui l'ont précédé ou l'accompagnent, mais le fruit du travail de l'humanité dans sa complexité tout entière; il tient de son temps une disposition spéciale au sentiment comme tous ses contemporains romains[4]; il tient de sa nature cette supériorité par laquelle il domine tout, et reproduit son siècle mieux que personne.

Racine dit très-bien que Tacite fut le plus grand peintre de l'antiquité. C'est même pour cela qu'il est si difficile de l'analyser sans le reproduire, car comment analyser la couleur? J'ajoute qu'il fut le génie le plus tragique de Rome, et c'est encore pour

[1] *Dialog. des Orat.*, ch. 9.

[2] « Ut enim hominis decus ingenium, sic ingenii ipsius lumen est eloquentia. » (Cicér., *Brutus*, ch. 15.) C'est ainsi que la forme est la lumière de la pensée, tandis que la pensée, c'est l'intelligence même.

[3] Les Rhodiens se distinguaient des Asiatiques en ce qu'ils se rapprochaient des Athéniens : « Et Atticorum similiores. » (*Ibid.*, ch. 13.)

[4] Martial était un Espagnol qui, bien qu'en apparence fêté à Rome, dut la quitter, n'y pouvant vivre. (Voy. ci-dessus, *Mœurs littéraires*.)

cela qu'on en rend si difficilement compte, car comment analyser le sentiment? Nous devons au génie de Tacite nos drames tragiques de Britannicus, d'Othon, de *Germanicus*, de *Tibère*, de *Rhadamiste*, de *Bérénice*, d'*Épicharis*, d'une *Fête sous Néron* : Tacite a inspiré tour à tour Corneille, Crébillon, Racine, Chénier, Arnault, Legouvé, Soumet, et je doute que ce grand modèle ait épuisé son influence. Tacite n'a presque qu'un drame, la mort antique; mais comme ce drame est sien! Comme tout y prépare, comme tout y aboutit sous sa plume! Comme l'homme et la mort s'y mesurent; comme l'historien s'y montre poëte, comme il agrandit le néant, si je peux le dire!

Tacite a-t-il créé Saint-Simon? Non, sans doute, car on naît Saint-Simon comme on naît Tacite, et les Tacites ne manqueraient pas s'il suffisait d'étudier l'original pour le perpétuer : mais, outre que Saint-Simon copie souvent Tacite (si ce n'est dans ces expressions de génie qui lui sont propres comme à son modèle), je ne connais pas d'esprits qui aient plus de rapport. Tous deux sont honnêtes, tous deux mécontents, tous deux sévères[1], tous deux chagrins, tous deux patriciens et assez dédaigneux du peuple: tous deux sont coloristes, tous deux portraitistes, tous deux surtout peignent plus qu'ils ne raisonnent, et possèdent exceptionnellement le plus pénétrant comme le plus dangereux des talents, celui de l'insinuation.

Quand Tacite, décrivant le goût de Néron pour le gigantesque, nous le montre « bâtissant un palais plus étonnant par l'or et les pierreries (luxe presque usé) que par ses champs cultivés, ses lacs, ses bois, ses solitudes artificielles entourées de plaines et de perspectives, le tout conçu et exécuté par deux esprits hardis, Sévérus et Céler, qui, demandant à l'art ce que refusait la nature, se jouaient des trésors du prince[2]; » que nous dit-il que ne reproduise Saint-Simon quand, au sujet de Marly, création de Louis XIV, il nous montre « l'ermitage augmenté d'accroissement en accroissement; les collines taillées pour faire place et y bâtir, et celle du bout largement emportée pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite;... » puis, Marly devenant ce

[1] Si l'un est stoïcien, l'autre est janséniste, ce qui revient au même.
[2] *Ann.*, 14-42.

qu'on le voyait encore au temps de Saint-Simon[1]... « les forêts toutes venues et touffues qu'on y avait apportées en grands arbres de Compiègne, » puis « de[2] vastes espaces de bois et d'allées obscures subitement changés en immenses pièces d'eau où on se promenait en gondole, puis remis en forêt à n'y voir pas le jour dès le moment qu'on les plantait; des bassins changés cent fois; des cascades, de même, à figures successives et toutes différentes; des séjours de carpes ornés de dorures et de peintures les plus exquises, à peine achevés, rechangées et rétablies autrement, par les mêmes maîtres, et cela une infinité de fois; » le tout à cause « de ce mauvais goût du roi en toutes choses, et ce plaisir superbe de forcer la nature[3]. — Ne sont-ce pas les mêmes hommes flétrissant de la même manière, et presque dans les mêmes termes, les mêmes écarts?

Si Néron, pour se procurer des eaux vives, veut construire un canal qui relie l'Averne aux bouches du Tibre; s'il lui faut aller chercher l'eau presque aux marais Pontins; si le labeur est énorme et sans compensation possible, vainquit-on les obstacles; si Néron tente d'ouvrir les coteaux qui entourent l'Averne où l'on voyait encore, sous Tacite, la trace des avortements du prince[4], ne le retrouve-t-on pas en Louis XIV quand, l'eau manquant à Versailles, on imagina d'y détourner la rivière d'Eure? « Qui pourra dire, écrit Saint-Simon, l'or et les hommes que la tentative obstinée en coûta pendant plusieurs années?... La guerre, ajoute-t-il, interrompit ces travaux sans qu'on les ait repris depuis; et il n'est resté que d'informes monuments qui éterniseront cette folie. »

Sans condamner absolument, comme Tacite et Saint-Simon, ces merveilles d'un peuple qui glorifient sa mémoire (car Athènes a moins péri que Sparte, et les pyramides d'Égypte, comme les ruines de Ninive, nous attestent mieux leur grandeur que leurs rois et leurs sages qui ne sont plus, ou que l'histoire même de

[1] Il y a dans le texte : « qu'on y voit encore... qu'on y a apportés. »

[2] Il y a dans le texte : « *en* vastes espaces de bois... *en* bassins... *en* cascades... *en* séjours de carpes. » — Je me suis permis ces légers changements pour plus de clarté.

[3] « On ne dira pas trop sur Marly seul, en comptant par milliards. » (1-23.) — La grande édition de Saint-Simon étant rare, je prends mes justifications dans les extraits publiés par Hachette.

[4] *Ann.*, 14-42.

ces nations, qui nous paraîtrait une fable sans leurs débris prodigieux), comment n'être pas frappé des points de contact entre Saint-Simon et Tacite? Quand on voit chez l'écrivain français cette phrase, qu'on défendit de parler « des malades, surtout des morts que le rude travail et plus encore l'exhalaison de tant de terres remuées tuaient, » n'est-ce pas une phrase latine, n'est-ce pas même une de ces constructions heurtées de Tacite qu'on croit lire[1]?

Si Tacite excuse, comme il suit, la fatigante et pénible émotion que donnent ses *Annales* : « Mon récit ne retraçât-il que des guerres étrangères où l'on meurt pour l'État, la longue monotonie des faits, la noble mais triste uniformité des dénoûments lasseraient et mes lecteurs et moi-même; mais ici tant de patiente servilité, tant de sang répandu en pleine paix, oppressent l'âme. Que ceux qui me liront m'excusent de ne pas haïr des victimes trop résignées! Le courroux des dieux contre nous n'éclata pas par une de ces destructions d'armée ou de ville qu'on ne raconte qu'une fois en passant : accordons aux rejetons des grands hommes que, si leurs obsèques les distinguent de la foule, ils aient aussi dans l'histoire une mention spéciale[2]. »

Saint-Simon ne dit-il pas du même ton[3] : « Les horreurs qui ne se peuvent plus différer d'être racontées glacent ma main. Je les supprimerais si la vérité si entièrement due à ce qu'on écrit, si d'autres horreurs qui ont augmenté celles des premières, s'il est possible; si la publicité qui a retenti dans toute l'Europe, si les suites les plus importantes auxquelles elles ont donné lieu, ne me forçaient de les exposer ici comme faisant partie intégrante et des plus considérables de ce qui s'est passé sous mes yeux... » Puis, après ses conjectures sur l'empoisonnement de la dauphine, ne finit-il pas comme Tacite en plaignant de grands personnages? « En moins de vingt-quatre heures, dit-il, Paris et la cour en furent remplis[4]; l'indignation se joignit à la douleur de la perte

[1] « His, ut mihi ad finem usque vitæ quietam et intelligentem humani divinique juris mentem duint. » (*Ann.*, 4-58.) Ou bien cette autre fin de phrase : « Ad scelus corruptos, arguat. » (*Ibid.*, 13-14.) — César aussi termine souvent ses constructions avec cette brusquerie incisive : « Utque ipsi erant, receperunt » (*Guerre des Gaules*, 1-28); ou bien : « Ut conservarentur, impetrat. » (*Ibid.*, 1-12.)

[2] *Ibid.*, 16-16. — [3] *Extraits* de Hachette, 1-200.

[4] De la conviction de l'empoisonnement.

d'une princesse adorée, et à l'un et à l'autre la frayeur et la curiosité qui furent incontinent augmentées par la maladie du dauphin [1]. »

Combien je multiplierais facilement ces exemples de la parité de trempe et de tendances entre Saint-Simon et Tacite! Il y a chez l'un et chez l'autre des scènes de cour semblables, des mystères calculés et des réticences du même genre, des coups de pinceau terribles comme des coups d'épée : les causes de la mort de la duchesse de Bourgogne, le soupçon de poison, le procès historique fait par l'écrivain au duc du Maine, dérivent du même tour d'esprit que le procès d'empoisonnement fait à Pison par Tacite; Saint-Simon pleure le duc et la duchesse de Bourgogne comme Tacite pleure Germanicus ou Octavie. Il peint le régent avec ses roués et leurs nuits étranges [2] comme Tacite peint Tibère à Caprée; Tacite est plus grandiose, il n'est pas plus terrible, en retraçant les débordements de Messaline, que Saint-Simon quand il flétrit les dissolutions de la duchesse de Berri [3]. Telle est pour moi l'analogie des deux écrivains, qu'il me semble que Tacite n'eût pas écrit ses mémoires autrement que Saint-Simon.

Ils ne diffèrent guère en effet que parce que l'un a l'aisance, l'autre la dignité de son genre; et que l'un, dès lors, est aussi incorrect que l'autre est châtié; ajoutons pourtant que Tacite est plus artiste, Saint-Simon plus naturel; que la palette de Tacite est plus riche, celle de Saint-Simon plus variée; que Tacite est plus élevé, Saint-Simon moins tendu; qu'enfin ce qui les distingue, c'est aussi que Saint Simon n'était ni auteur, ni rhéteur, mais gentilhomme français.

J'ai dit qu'ils possèdent tous deux au plus haut point le talent de l'insinuation. Qu'est-ce que l'insinuation? Saint-Simon va nous l'apprendre. Il nous raconte comment Louis XIV voulant donner à sa cour le spectacle des opérations d'un siége à Compiègne, madame de Maintenon s'arrêta sur un vieux rempart près du château.

[1] *Extraits* de Hachette, 1-202.

[2] Il faut l'entendre sur « le scandale d'un sérail devenu public », sur « les ordures et les impiétés journalières et très-répandues » des soupers du maître. (*Ibid.*, 2-56, 163, 164.)

[3] « Jusqu'à la honte de l'ivrognerie complète et de tout ce qui accompagne la plus basse crapule en convives, en ordures et en impiétés. » (*Ibid.*, 2-100.)

L'illustre favorite se tenait renfermée, selon l'historien, dans une chaise à porteurs à trois glaces, autour de laquelle étaient madame la duchesse de Bourgogne, madame la duchesse, madame la princesse de Conti, toutes les dames, et des courtisans; la chaise dominant, par sa situation, l'armée et l'immense foule qui assistait au siége.

« Le roi, dit Saint-Simon, était presque toujours découvert et à tout moment se baissait dans la glace pour parler à madame de Maintenon, pour lui expliquer tout ce qu'elle voyait et les raisons de chaque chose. A chaque fois, elle avait l'honnêteté d'ouvrir sa glace de quatre ou cinq doigts, jamais de la moitié, car j'y pris garde, et j'avoue que je fus plus attentif à ce spectacle qu'à celui des troupes. Quelquefois elle ouvrait pour quelque question au roi, mais presque toujours c'était lui qui, sans attendre qu'elle lui parlât, se baissait tout à fait pour l'instruire, et, quelquefois qu'elle n'y prenait garde, il frappait contre la glace pour la faire ouvrir [1]... Vers le moment de la capitulation, madame de Maintenon apparemment demanda la permission de s'en aller, et le roi cria : « Les porteurs de madame ! » Ils vinrent et l'emportèrent; moins d'un quart d'heure après le roi se retira, suivi de madame la duchesse de Bourgogne et de presque tout ce qui était là. Plusieurs se parlèrent des yeux et du coude en se retirant, et puis à l'oreille bien bas. On ne pouvait revenir de ce qu'on venait de voir. Ce fut le même effet parmi tout ce qui était dans la plaine; jusqu'aux soldats demandaient ce que c'était que cette chaise à porteurs et le roi à tout moment baissé dedans : il fallut doucement faire taire les officiers et les questions des troupes. On peut juger de ce qu'en dirent les étrangers, et de l'effet que fit sur eux un tel spectacle. Il fit du bruit par toute l'Europe et y fut aussi répandu que le camp même de Compiègne avec toute sa pompe et sa prodigieuse splendeur. »

Que d'importance pour un rien ! Que de passions remuées pour une bagatelle ! C'est ce talent de donner à des riens de l'importance, de passionner sur des frivolités; c'est celui d'impressionner

[1] La stupéfaction de Canilhac, colonel du régiment du Rouergue, à l'aspect de cette chaise entourée du roi et d'une partie de la cour, est une peinture unique; mais j'ai dû abréger.

fortement en donnant un corps à des ombres à l'aide de mille malignités d'observation qui tiennent lieu de preuves et pénètrent mieux que la preuve (car on ne s'en défend pas, et la malignité de chacun les accueille); c'est ce dangereux système d'impressions qui a fait éclore tant de préjugés historiques[1]. Que Saint-Simon se fût borné à dire que madame de Maintenon parut en chaise à porteurs au camp de Compiègne et que le roi se tint longtemps auprès de sa chaise, ce n'était là qu'un fait tout ordinaire, la courtoisie d'un roi de France pour une dame de sa cour n'ayant rien de surprenant; mais les détails, mais les contre-coups de ces détails; mais tout ce qu'un esprit supérieur, fécond, tout ce qu'un grand peintre de mœurs peut mettre de venin dans les nuances; tout ce qu'il peut faire germer de mécontentements ou de mépris, — d'impression en impression, — est sans bornes; et la chaise à porteurs de madame de Maintenon à Compiègne, élevée à la hauteur d'un événement européen et d'un des grands abaissements de Louis XIV, prouve tout ce que peut un habile artisan de style. Je ne crains pas de dire que le tableau du règne de Tibère par Tacite n'est pas sans ressemblance avec la portée donnée ci-dessus à la chaise de madame de Maintenon. Le règne de l'empereur fut très-altéré par la manie, par le talent d'impressionner qui entraînait l'écrivain. C'est par là qu'on achève de s'expliquer cette contradiction si grande que j'ai montrée[2] entre la signification totale des faits de ce règne, d'après Tacite même qui les constate, et le faux jour sous lequel Tacite les présente à mesure qu'il les peint. C'est ainsi que la logique des faits et le pinceau de Tacite se démentent. Si quand on le lit on veut bien songer à ma distinc-

[1] Le prétendu empoisonnement de Germanicus, le prétendu empoisonnement d'Agricola, l'incendie de Rome par Néron, n'ont ni d'autre cause, ni d'autre preuve que des rumeurs sans fondement, mais condensées, colorées, répétées et définitivement acceptées.

Louvois est-il mort empoisonné? il ne tient pas à Saint-Simon qu'on ne le croie. Il y a de grandes analogies entre la mort de Louvois calomnié auprès de Louis XIV, et celle de Blésus, calomnié auprès de Vitellius. (Cf. Saint-Simon, *Extraits* de Hachette, 1-261, 262; et Tacite, *Hist.*, 3-38, 39.)

[3] Les morts extraordinaires qui affligent la maison de Louis XIV ont fourni au public européen et à Saint-Simon le même système de suspicions que d'autres morts semblables fournirent au public romain et à Tacite. — « On remarquera *en passant*, écrit Saint-Simon, que Monsieur et Monseigneur moururent tous deux dans un moment où ils étaient outrés contre le roi. » (*Ibid.*, 1-157.)

[2] Voir ci-dessus Tacite considéré *comme historien*.

tion et à ses causes, on défendra facilement la vérité contre son talent.

Ce talent d'impressionner que sa puissance rend si précieux, mais si fatal (car que faire contre des impressions?), s'est perfectionné de nos jours chez de prétendus historiens : quelques beaux esprits frondeurs lui ont procuré la popularité des *revues*. Lavater avait cru lire dans le cœur de l'homme en observant les traits de son visage; en étudiant, il est vrai, leur animation comme leur repos, leur sourire comme leur gravité : tout faux que soit son système, il repose au moins sur l'inspection directe de la personne à juger, et sur toutes les formes de sa physionomie. Aujourd'hui nous prenons un portrait à l'huile, quelconque, du personnage à dénigrer; une mauvaise gravure qui le reproduit; un camée qui n'en représente que le profil. La toile, la gravure, le camée, rendent-ils au moins, non la physionomie, mais enfin les traits inertes du personnage? Eh! qu'importe? On veut un prétexte à dénigrement, on le saisit : le système de Lavater n'était qu'une fantaisie ayant d'ailleurs une réalité pour base; nos libellistes fonderont leur fantaisie sur une fantaisie. Le mensonge du portrait à l'huile, de la gravure, du camée, fera passer le mensonge des inductions qu'ils en tirent : sur un faux portrait matériel on fait, de nos jours, un bien plus faux portrait moral. J'ai entendu de mes oreilles juger en mal un de nos plus grands poëtes français d'après son portrait gravé. On raisonnait sérieusement contre sa gloire, du pli de ses lèvres, de l'inclinaison de ses narines, de la forme de ses paupières ou de son menton, selon la gravure. — J'ai entendu développer gravement cette puérile folie. Il convient de dire que c'était un homme de bonne foi et de talent qui la débitait à un public intelligent. Quelques hommes graves me touchaient le coude en ce moment, et je me disais : Est-ce donc pour cela qu'on institue des chaires publiques? Qu'est-ce qui empêchera qu'à l'aide d'une méchante image finement interprétée, on ne fasse passer Socrate pour un bandit, et Messaline pour une prude? Revenons à la cour de Louis XIV et à Tacite.

Comment un grand personnage de cette cour brillante et lettrée n'eût-il pas connu et pratiqué Tacite, quand de jeunes dames parmi les plus spirituelles et les plus belles le lisaient, et quand

l'une d'elles en était éprise? « Pour Tacite, écrit madame de Sévigné à sa fille, vous savez combien j'en étais charmée ici pendant nos lectures, et comme je vous interrompais souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvais de l'harmonie; mais si vous en restez à la moitié, je vous gronde; vous ferez tort à la majesté du style[1]; il faut vous dire comme ce prélat disait à la reine-mère : Ceci est histoire[2]. » — Comme c'est là saisir la beauté générale de la forme de Tacite, sa dignité de ton, sa majesté de langage, sa haute et profonde pensée constituant cette œuvre par excellence : l'histoire! — « Aurez-vous la cruauté, poursuit madame de Sévigné, de ne point achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, et je l'achèverai; c'est tout ce que je puis faire pour votre service[3]. » C'est ainsi que s'exprimait ce rare et charmant esprit : et quelle meilleure preuve de dévouement à Tacite que de le reprendre où les autres le quittent, comme pour que ce grand écrivain n'éprouve jamais l'injure d'un abandon ou d'une froideur? Que si l'on admire que ce soit la grave madame de Grignan qui soit tiède pour Tacite, tandis que c'est l'esprit badin de madame de Sévigné qu'il passionne, qu'on réfléchisse que cet esprit badin est l'un des esprits les plus poétiques de son temps; qu'il y a telle page, tel mot de madame de Sévigné que les anciens nous envieraient, et qu'il n'est pas de plus grand écrivain que cet esprit badin, soit qu'il veuille être badin selon sa pente et selon la loi du genre épistolaire, soit qu'il veuille être sérieux et même tragique quand les circonstances élèvent ses émotions[4]; mais quel honneur des deux parts : pour Tacite, d'être si prisé de Saint-Simon et de madame de Sévigné; pour ceux-ci, d'aimer à ce point Tacite!

Si cette étude répond à son objet, j'ai dit combien le génie de Tacite s'adapte à son siècle; j'ai signalé en même temps ce singulier phénomène de l'un des plus grands écrivains de tous les temps, à peu près méconnu de ses plus grands contempo-

[1] Voir ce que j'écris plus haut sur la période tacitienne.
[2] Aux Rochers, dimanche 28 juin 1671. — [3] *Ibid.*, dimanche 12 juillet 1671.
[4] Il faut voir le terrible récit du supplice de la Voisin par madame de Sévigné. (A Paris, 23 février 1680.) — Je le reconnais d'ailleurs, la sensibilité de madame de Sévigné est rare et capricieuse.

rains[1], si ce n'est d'un seul, son ami Pline le Jeune; j'ai constaté la vaste direction de la pensée de Tacite s'étendant au genre humain autant qu'à Rome, capitale du genre humain; j'ai dit que, dans ses moyens généraux d'exécution, cet historien tient compte en même temps soit des passions, soit même des caprices des hommes, soit des idées par lesquelles ils se déterminent; qu'il emploie donc et la logique et le drame, et que, pour populariser ses conceptions, il a fait à l'art une place exceptionnelle digne de son sujet et du suffrage de la postérité qu'il ambitionne.

Après ces aperçus sur les principes les plus fondamentaux de l'écrivain, j'ai signalé la belle ordonnance de ses compositions où il mêle plusieurs qualités de ses devanciers, et entre autres le grand art de généraliser de Polybe; j'ai montré l'intérêt de ses annales restreint, en apparence, mais embrassant avec la vie interne de Rome celle de l'univers qui lui obéit ou lui résiste; je me suis expliqué sur la forme, diversement accueillie, qu'il a imprimée à l'instrument essentiel de sa composition, et j'ai apprécié la langue tacitienne. Toute la beauté de forme des conceptions de l'écrivain ne m'a pas semblé renfermée dans son idiome; sa pensée m'a paru plus simple que l'étrange subtilité de ses commentateurs; j'ai constaté que, par son mystère même, sans cesser d'être saisissable, elle devient plus expressive.

Tacite m'a paru offrir cette particularité : de tourner tous ses récits en tableaux, et de dramatiser tous ses tableaux; j'ai montré combien, par le trait moral qu'il introduit dans ses descriptions, il les vivifie. Je l'ai rapproché sur ce point de Salluste et de Suétone; on a vu combien en faisant la même peinture de l'oppression que Pline le Jeune, il l'emporte par la qualité des teintes et de l'émotion.

Il m'a semblé que Tacite n'était pas un écrivain militaire : que dans ses batailles, on trouvait plus le drame que l'art des combats; mais que personne n'en jugeait mieux la moralité. J'ai montré que Tacite était surtout lui-même et dans toute la puissante variété de son génie quand il fait des peintures morales, soit qu'il représente la cour, soit qu'il représente les barbares, soit qu'il nous

[1] L'orateur, on l'a vu, n'était pas sans célébrité.

place au sein du sénat romain, ou nous transporte en Germanie.

J'ai dit combien ses portraits ont de vigueur ou d'élégance, et combien les personnages qu'il a mis en scène ont de grandeur idéale.

Dans l'éloquence de l'historien, j'ai montré les avantages et les inconvénients du stoïcisme; ce qu'il y avait d'insuffisant dans le stoïcisme exclusif, ce que le stoïcisme ajoutait d'élévation à la pure langue des intérêts et des passions; j'ai dit l'incomparable beauté des préambules de Tacite, comme celle de sa péroraison d'Agricola où sa voix semble celle de tout son siècle; j'ai signalé quelques excès de raffinement dans sa manière, mais j'ai dit combien malgré quelque invraisemblance, quant au personnage choisi, Tacite s'est montré grand tribun dans le discours qu'il prête à Galgacus.

Passant en revue quelques jugements sur Tacite, j'ai dû constater ce qu'ils ont ou de faux, ou de superficiel, ou de confus, car ce n'est pas une personnalité aussi multiple que celle de ce vaste esprit qu'il est facile d'apprécier sans une profonde analyse, laquelle offre elle-même une incessante difficulté, celle d'avoir à décomposer le coloris et le sentiment qui périssent si on les décompose. C'est pour cela, c'est plutôt pour faire sentir le talent de Tacite que pour l'analyser que j'ai rapproché cet écrivain de Saint-Simon. On a compris par un exemple expressif ce que c'est que ce puissant, mais perfide talent d'impressionner dans lequel Tacite et Saint-Smon sont sans rivaux; j'ai montré ce talent perverti par un grossier système contemporain reposant sur un tel mensonge fondamental, qu'il est destiné à périr bientôt sur son mensonge; je me suis expliqué sur cette indigne sottise — de juger l'âme, l'intelligence, le caractère d'un homme, et d'un grand homme, d'après une toile, une gravure, un buste, un camée, — qui est la honte de l'esprit humain, et dont les Trissotin et les Vadius d'un autre temps rougiraient.

Pour terminer, — s'il est vrai que chaque grand auteur est d'autant mieux goûté d'un siècle qu'il répond mieux aux besoins de ce siècle, — j'en conclus d'abord que, partout où l'homme se manifeste, c'est un rare et curieux ouvrage que celui d'un des plus grands, et peut-être du plus grand peintre de l'homme; mais

j'ajoute que c'est surtout à l'âge mûr et raffiné de sa civilisation que doit principalement et frapper et profiter, s'il est possible, le tableau si profondément fouillé de la vie de la grande société romaine impériale. Tacite a peint l'homme et le genre humain; c'est ce qui le rend si individuel et si vaste, et c'est pourquoi je dis, avec Bayle, que ses écrits sont le plus grand effort de l'esprit humain.

XVI

COMPARAISON

ENTRE L'ÉCOLE HISTORIQUE GRECQUE ET L'ÉCOLE HISTORIQUE ROMAINE — ÉLÉMENT JUDAIQUE — MARCHE DE LEUR TRIPLE INFLUENCE

MACHIAVEL, BOSSUET — ÉCOLE MODERNE

I

Je lis dans Plutarque qu'Isménias de Thèbes avait coutume de faire entendre à ses disciples un homme qui jouait mal de la flûte et un homme qui en jouait bien, et de leur dire : de celui qui jouait mal; « voilà comment il ne faut pas jouer, » et de celui qui jouait bien, « voilà comment il faut jouer[1]. » J'ai suivi instinctivement le procédé d'Isménias : j'ai fait parler deux écoles littéraires pour les juger; nous pouvons savoir par elles-mêmes laquelle est la bonne.

J'ai dit que les peuples se caractérisent historiquement par leurs actes, et que l'histoire de ces peuples se caractérise soit par le choix que fait l'historien des actes dont il consacre la mémoire, soit par la manière dont il les présente et les apprécie. J'ai dit que

[1] Plutarq., *Vie de Démétrius de Phalère.*

l'histoire grecque était surtout représentée par Thucydide, écrivain exclusivement grec et politique, plutôt que par le Carien Hérodote, qui écrit plus sur le monde antique que sur la Grèce; ou que par Xénophon, écrivain presque exclusivement militaire, et plutôt écrivain philosophique qu'historien.

Que nous apprend le peuple grec par sa vie? Le développement, en même temps que l'abus, de la force et du rationalisme mis au service des intérêts matériels et de l'ambition des petites sociétés grecques ne connaissant d'autre morale que l'utile, d'autre règle que les caprices de la fortune, d'autre sanction que le succès. Les peuples s'y surprennent, s'y trahissent sans cesse; ils se traitent avec une dureté sans exemple. Non-seulement ils pratiquent sans miséricorde cette maxime, *Malheur aux vaincus!* mais cette maxime est pour eux un dogme, et il ne leur en coûte pas plus de l'avouer que de l'appliquer[1]. — Que sont chez ces peuples leurs hommes éminents, ceux qui les personnifient le mieux comme hommes d'État, comme capitaines? A l'exception de ceux qui valent mieux que leurs populations, et que ces populations ou méconnaissent ou chassent, les autres sont, comme les peuples mêmes, ambitieux, agitateurs, perfides, violents, n'ayant pour patrie que le pays qui sert leurs vues; combattant ou courtisant le barbare, selon leurs craintes ou leurs espérances; traitant leurs concitoyens comme le barbare[2], car leur ambition ne distingue pas entre les obstacles; et ce qu'elle aime ou hait, c'est ce qui la favorise ou l'arrête. Tels sont chez ces peuples les hommes brillants, corrompus par le milieu où ils naissent, y ajoutant leur propre corruption d'autant plus contagieuse qu'elle brille; jusqu'à ce que, le mal empirant de plus en plus, les nationalités grecques périssent, et qu'il ne reste d'elles qu'un nom et une civilisation qui ne leur restent même pas longtemps.

D'autre part, les historiens de ces peuples et de leurs grands personnages nous racontent encore plus de crimes que d'exploits; et les exploits même qu'ils racontent ont tantôt dans leur but,

[1] Voir, dans l'*Histoire grecque considérée dans son enseignement*, le *Dialog. des Méliens et des Athéniens*, les *Maximes* de Lysandre.

[2] Aristide, par exemple, et tous ses contemporains. Périclès lui-même était en défaveur évidente quand il mourut.

tantôt dans leurs moyens, quelque chose de violent et d'inique. Les principes professés par les héros de ces historiens sont conformes aux actes de ces héros : ils sont superbes autant qu'injustes, et les historiens ne s'en plaignent pas, ils ne protestent pas. Thucydide ne blâme pas plus la morale des Athéniens contre les Méliens, que Xénophon les maximes échangées entre Agésilas et Pharnabaze. Il faut que le succès soit bien infâme pour que nos deux historiens ne l'admirent; et la seule improbation qu'ils infligent au crime, c'est leur silence. Ils ont l'esprit de leur temps et de leurs peuples; ils ne rachètent point par leur réaction personnelle le mal qu'ils racontent; et ce mal sans correctif, le mal brillant même est presque leur seul enseignement. Que m'importe la sortie de Thucydide contre la démagogie grecque si je ne sais à qui, ni à quoi il l'applique? Est-ce à des faits connus, compris dans ses œuvres? Qu'il nous le dise; qu'il n'improuve pas en général ce qu'il semble accepter en détail! L'entend-il de ces mille faits quotidiens, mais obscurs, qui fatiguent plus la vie[1] qu'ils n'intéressent l'histoire? Que penser alors de cette vie obscure quand la vie notoire est si mauvaise[2]? — En somme, et à tout prendre, l'enseignement de l'école historique grecque est pernicieux. Je crois l'avoir montré.

Voyons l'école romaine. Que sont les Romains? Un peuple vaillant, disciplinable, pieux, traditionnel, vivant encore plus pour Rome que pour lui-même : il a ses défauts comme ses qualités, mais les qualités l'emportent chez le Romain; les défauts, chez le Grec. Le Romain a une patrie, il a une mission, il a le sentiment de sa mission providentielle. Il en résulte deux choses : il y a de l'unité et de l'esprit de suite chez le Romain; il y a une moralité supérieure à l'intérêt individuel d'un homme. Il y a dans Rome en même temps que cette unité d'une nation qui se sent souveraine, en même temps que la discipline qu'enfante une telle unité marchant vers son but[3], il y a, dis-je, une conscience publique qui part de la nation pour peser sur chaque citoyen. C'est là tout

[1] La vie publique. — [2] Ceux, par exemple, que comprennent les mémoires particuliers, les correspondances.

[3] Voy. tous les *Extraits* de Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*); surtout le chap. 2 de ces extraits, sur la grandeur d'âme des Romains.

un autre monde moral que le monde grec, et les résultats ne diffèrent pas moins que leurs conditions.

Les grands hommes de Rome sont avant tout fidèles à Rome. Mécontents de Rome, ils n'en combattront pas moins ses ennemis : pour l'ambitieux Romain même, le barbare est toujours le barbare; le plus que le Romain puisse lui concéder, c'est de le dédaigner ou l'épargner; il ne l'emploie jamais comme auxiliaire. Les Scipion et les Caton sont plus purs que Sylla et César, mais ceux-ci ne compromettent pas plus le nom romain que ceux-là. Tous les hommes éminents de Rome sont grands; les plus grands coupables y ont quelque beau côté; les factieux n'y ont pas le même caractère qu'en Grèce; et lors même que les agitateurs de Rome se montrent dangereux par leurs actes, ils ne le sont jamais par leurs principes. La théorie proteste contre le fait; elle le corrige ou le mitige, ou elle en sauve les apparences, et enfin elle lui survit. Les Romains éminents sont comme leur peuple : ils sont essentiellement civiques, moraux, en tout cas décents. Je n'ignore pas qu'ils sont souvent violents et avares, mais c'est comme conquérants, non comme citoyens : ils abusent de leur conquête [1], ils n'abusent généralement ni de Rome, ni de l'Italie. C'est aussi vrai que fondamental.

Les historiens romains, depuis Polybe jusqu'à Florus, se reconnaissent à plusieurs caractères : ils professent l'enseignement historique par les vertus plus que par le crime. Polybe et Tite-Live en fournissent l'exemple incontestable; mais ils flétrissent tous le mal à mesure qu'il se produit; ils professent tous la morale du juste autant qu'ils condamnent celle de l'utile; ils associent tous la morale privée à la morale publique, quelques-uns avec excès [2]; ils ont tous des maximes invariables qui leur font flétrir les mêmes factieux ou vanter les mêmes héros. Trouvez-moi un seul historien romain qui ne condamne les Gracques? vous ne m'en nommerez pas un seul, pas même Jules César [3]. Trouvez-moi un seul historien qui ne loue, qui ne divinise les Scipion et les Caton? vous ne m'en citerez pas un seul, pas même le prétendu cour-

[1] Entendez-le plus de quelques Romains que de Rome. — [2] Tacite, par exemple.
[3] « Atque hæc superioris ætatis exempla expiata Saturnini atque Gracchorum casibus docet. » (*Guerre civ.*, I-7.) C'est ainsi que César lui-même parle à ses troupes.

tisan de Tibère, Patercule, qui n'écrit jamais mieux que pour célébrer les gloires républicaines. Notez même que ce qu'a une fois honoré ou condamné Rome, est pour toujours condamné ou honoré, et cela universellement. Les historiens ne répètent pas plus Rome, en cela, que les orateurs ou les poëtes. La conscience publique fait règle; on ne la dément jamais. Remarquez surtout qu'à mesure que Rome se gâte et donne de moins beaux exemples, l'historien romain réagit contre son temps au nom de la morale. Salluste réagit plus sur son sujet que Polybe ou Tite-Live, car il raconte des temps plus mauvais; Tacite réagit bien plus sur son sujet que Salluste, parce que ce qu'il raconte est pire. Ceci est encore fondamental. — Et ici une réflexion essentielle; il faut juger chaque école par sa règle, malgré l'exception. Rome connut la morale de l'utile et la Grèce connut la morale du juste; mais, dans l'école romaine, c'est la morale du juste qui est la règle, c'est la morale de l'utile qui est l'exception; dans l'école grecque, au contraire, c'est la morale du juste qui est l'exception, c'est la morale de l'utile qui est la règle.

Aussi, par sa race, par sa vie, par ses grands hommes, par ses principes, le peuple romain enseigne-t-il mieux que le peuple grec; et tandis que le peuple et la vie de ce peuple sont meilleurs, la personnalité des historiens renchérit sur l'excellence relative du peuple qu'ils racontent. J'en conclus (j'en ai fait la preuve) que l'école historique romaine est, moralement, très-supérieure à l'école grecque.

En histoire, la question de forme n'est pas indifférente, puisque c'est par la forme que la postérité connaît ou ignore ce qu'on lui destine. Or, quand il s'agit de la forme, la Grèce reprend ses droits, car elle a inventé ou popularisé toutes les beautés. L'art grec c'est le charme, c'est la séduction dans leur suprême puissance. Quand Plutarque veut caractériser la grâce exquise de Ménandre, il dit que « ses pièces sont toujours assaisonnées d'un sel pur et divin qui semble sorti de la même mer qui donna naissance à Vénus[1]. » L'art grec, c'est ce sel divin de Vénus, c'est Vénus elle-même. La beauté grecque me ravit donc et m'enivre.

[1] *Comparaison d'Aristophane avec Ménandre.*

La beauté grecque est variée, elle raconte, elle peint, elle émeut, elle raisonne : la poésie qu'elle revêt lui est si naturelle qu'elle lui est comme incorporée. Ailleurs on la dirait artistement appliquée comme une draperie; dans l'histoire grecque elle est comme le souffle, comme le coloris de cette Vénus que je citais. L'émotion que cause l'histoire grecque est souvent de l'admiration; c'est rarement de la pitié, jamais de la charité. Il y a dans cette beauté de la muse grecque quelque chose de froid et de sec, si j'ose le dire; le cœur n'y répond pas au charme suprême et à la douceur de la physionomie.

L'histoire romaine moins souple, plus sévère en apparence, est pourvue d'une sensibilité prodigieuse. Elle aime, elle hait, elle pleure, elle attendrit, elle remue non plus fortement, mais plus profondément, plus salutairement, plus durablement que sa rivale.

La première a tous les dons extérieurs de la beauté, mais sa pensée est un raisonnement et comme un calcul perpétuel; l'autre, moins douée au dehors, possède tous les trésors moraux de l'âme[1]. Sa pensée y tient de l'éclair; c'est un trait, c'est un sentiment. Si l'une plaît, l'autre embrase. Pour toucher ses juges, un orateur grec découvrait le sein de Phryné; un orateur romain montrait les blessures de son client[2] : il y a là deux génies distincts.

J'ajoute comme ci-dessus que, jugeant chaque école par sa règle comme par son exception, l'école historique grecque me paraît faire, du rationalisme c'est-à-dire du raffinement artistique, la règle de sa beauté dans la forme, comme elle fait du sentiment son exception : tandis que l'école historique romaine fait, du rationalisme, son exception; du sentiment, sa règle.

Au total, je conclus que si, comme je l'ai développé ci-devant[3], le mérite des œuvres de l'esprit se mesure à la qualité de leur enseignement et à leur force de pénétration, l'école romaine, qui l'emporte à ce double titre[4] sur l'école grecque, doit prévaloir

[1] « Les paroles sortent aux Grecs du bout des lèvres, aux Romains du fond du cœur. » (Plutarq., *Vie de Caton*)

[2] Voir dans le *De Oratore* de Cicéron (1-57) les expédients pathétiques que conseille Antoine « pour faire gémir les pierres même. »

[3] Voir ma théorie de l'idéal absolu du beau.

[4] « Rerum gestarum principis terrarum populi... aut nulla unquam respublica nec major, nec sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit. » (Préface de Tite-Live.)

dans l'estime des hommes, car ce qu'elle enseigne est meilleur et plus pénétrant.

En retraçant ce parallèle d'ensemble de l'école grecque et de l'école romaine, j'envisage tous les écrivains de chaque école. Si je compare leurs deux représentants les plus éminents, je trouve que la morale de Thucydide est changeante, capricieuse et vaine comme l'intérêt, son mobile; que la morale de Tacite est aussi fixe et ferme que son principe, c'est-à-dire que l'honnête et le devoir : je constate encore que l'enseignement, chez Thucydide, est borné puisqu'il se restreint à la politique; que celui de Tacite est illimité puisqu'il s'étend à l'homme; que si Thucydide peut instruire partout où il y a des gouvernements populaires, Tacite instruira partout où il y aura un gouvernement, une société, des hommes. Comme instituteur, Tacite est donc meilleur et plus vaste que Thucydide.

Comme écrivains, si je les juge, non d'après leurs idiomes respectifs, lesquels à beaucoup d'égards sont morts, même pour le public lettré contemporain, si je les juge selon ce principe de bon sens : que nous les étudions non pour parler comme eux, mais d'après eux; pour les imiter, non dans leur langue, mais dans ces mille beautés de forme qui survivent à la langue par une interprétation suffisante, je dis que Thucydide est fort inférieur à Tacite dans l'ordonnance générale de la composition; qu'il lui est très-supérieur comme écrivain militaire; que si l'un et l'autre ont fait de très-beaux portraits d'hommes et de peuples, ils sont plus saisissants chez Thucydide, plus nuancés, plus profonds chez Tacite. Celui-ci d'ailleurs, fait quelquefois démentir les portraits de ses personnages par leurs actes, ce qui n'arrive point à son rival, qui ne caractérise jamais mieux les siens que par leurs actions. J'ajoute que si l'éloquence de Thucydide est surtout convaincante, celle de Tacite est surtout pénétrante; que si l'une s'adresse à l'esprit, l'autre s'adresse à l'âme; que si Thucydide descend parfois jusqu'à l'âme, il ne va pas au delà, tandis que Tacite descend jusqu'au cœur[1], au plus profond du cœur, qu'il sait remuer autant que le fouiller. Autres rapprochements : si la concision de

[1] Ma distinction repose sur ce que les émotions de l'âme ont quelque chose de plus intellectuel, de plus sévère que les émotions du cœur, exclusivement passionnées.

Tacite est inimitable, c'est Thucydide qui a inventé la concision éloquente. Enfin si Thucydide sait décrire, Tacite sait peindre; si l'un écrit avec des idées, l'autre écrit avec des sentiments. Si Thucydide est plus étonnant, Tacite est plus dramatique; mais ce qui me semble décisif pour Tacite, c'est qu'à égalité de grandeur artistique, il faut reconnaître qu'on sent dans les écrits de celui-ci que l'esprit humain, que surtout le cœur humain ont beaucoup marché depuis Thucydide. Quand je lis l'historien grec, je me crois en face du Parthénon d'Athènes; la beauté extérieure du Parthénon me ravit, mais si je pénètre au delà, j'aperçois le vide; car ce qui le remplissait autrefois n'est plus. Quand je lis Tacite, je me rappelle ce labyrinthe égyptien dont parle Hérodote[1], construction prodigieuse au-dessus du sol, non moins vaste sous terre, et plus étonnant par les mystères de science et d'art qu'il renfermait intérieurement que par sa construction visible ou souterraine. C'est que ce que Tacite nous fait méditer le dispute encore à tout ce qu'il nous apprend directement; c'est que son livre a quelque chose des livres sybillins et du trépied delphique. Tacite me paraît donc, à tout prendre, plus fécond et plus grand que Thucydide.

Si je cherche l'originalité propre de Tacite, je trouve qu'il a toutes les qualités, mais accrues, de ses devanciers. Il écrit, en effet, comme Salluste, mais avec plus d'éclat et de trempe. Si Tite-Live a de la noblesse, Tacite a de la majesté; si l'un est pathétique, l'autre est tragique. Patercule aiguise admirablement le trait; mais si le trait de Patercule exprime tout ce qu'il veut dire, celui de Tacite exprime encore plus qu'il ne dit. Tacite joint à l'élévation de Lucain la morale de Sénèque : les Plines ont de la sensibilité; Tacite a même de la mélancolie. Elle est une sorte de condition de son tempérament. Tacite condense donc, en les accroissant, toutes les grandeurs de ses contemporains. Il réfléchit tout l'esprit humain dans ses divers types : il est Égyptien, par son mystère; Grec, par le platonisme de ses principes moraux, par la pureté, par la diversité de ses formes[2]; il est Romain par sa gravité, par la grandeur de ses lignes, par son bon sens, par son

[1] Tome 2, page 148.
[2] Je ne m'occupe pas de la syntaxe.

goût pour l'honnête et pour le juste; il est Oriental par sa richesse; il est Africain par le raffinement de ses pensées, par le mordant et l'éclat de ses traits, par sa passion : il est judaïque et presque chrétien par ses accents.

II

Tacite a créé la conscience humaine dans l'histoire. — Il a élevé au fond comme dans la forme le niveau de l'histoire, si bien que si, après sa jurisprudence, l'histoire est la plus grande originalité de Rome, Tacite est sa plus grande originalité en histoire. C'est donc le plus grand historien de la plus grande école historique païenne; c'est le dernier mot du genre, pour l'antiquité.

Il manquait pourtant deux choses fondamentales à l'histoire antique et même à Tacite : il lui fallait un sentiment plus vrai du gouvernement des sociétés par la Providence, car sans cela sa morale n'a pas de sanction terrestre. Il lui fallait de plus la science de la vie future, afin qu'où la sanction terrestre manque, la sanction céleste intervienne, car au nom de quoi et de qui l'homme prêcherait-il la morale? Au nom de l'intérêt? Mais si la morale du juste relevait de l'intérêt, elle serait la morale de l'intérêt, non du juste; elle conseillerait la spoliation et l'assassinat, jamais le désintéressement et le sacrifice. La morale du juste n'a donc pas d'autre base que Dieu, c'est-à-dire que la certitude ou la conviction de l'interposition de Dieu parmi les hommes.

L'antiquité purement païenne, malgré quelques beaux pressentiments de Polybe, entendait peu cette matière. La Judée la connaissait mieux, et l'historien juif Josèphe mérite une mention spéciale dans le mouvement général de l'histoire. Josèphe est le Polybe de l'empire romain, comme Polybe est le Josèphe de la république; si l'un représente à Rome la Grèce qu'on réduit en province romaine, l'autre y représente la Judée qu'on vient d'exterminer; tous deux sont négociateurs, tous deux capitaines, tous deux écrivains, tous deux favoris des plus grands Romains de

leur temps; mais tous deux personnifient deux grandes civilisations : la civilisation grecque, la civilisation judaïque.

Josèphe se vante de connaître les livres saints mieux que personne[1], car il est de race sacerdotale. Ce qu'il a incontestablement, ce que ses œuvres respirent, c'est l'esprit judaïque; et, ce qui distingue cet esprit en matière de religion et de gouvernement, c'est la fixité. « Les législateurs païens, dit Josèphe, sont si ignorants du vrai Dieu, qu'ils n'en peuvent rien tirer pour la conduite des États. Ils permettent à leurs poëtes de créer des dieux sujets aux passions humaines, et à leurs orateurs d'écrire des traités sur le gouvernement[2]. » C'est ainsi que les incertitudes du rationalisme et les caprices de l'art sont la source de toute instabilité politique ou religieuse, selon Josèphe; c'est de là que proviennent les révolutions selon lui : c'est pourquoi, tandis que le paganisme changeait sans cesse, le judaïsme était immuable[3]. Telle était la théorie sociale des Juifs.

Je lis dans Josèphe, au sujet de la Providence, que Dieu connaît toutes nos actions, qu'il en tient compte, qu'il récompense les pères dans leur postérité, qu'il venge sur les enfants les crimes des pères[4]. » Indépendamment de cette terrible réversibilité qui est le dogme biblique, on voit dans Josèphe mille exemples de l'intervention de Dieu dans le gouvernement des hommes. C'est ce qui fait la grandeur de ses récits. Comme le personnage divin y agrandit le personnage humain! Ce n'est pas seulement parce qu'il a du talent que Josèphe ébranle, c'est parce qu'il invoque fréquemment un nom et des principes qui saisissent les hommes : « Pendant les dix-huit mois qu'Hérodote fit rebâtir le temple, dit Josèphe, il ne plut que la nuit, afin que le saint ouvrage ne pût être interrompu. La tradition nous l'apprend, et il faut le croire, Dieu nous ayant comblé de tant d'autres biens[5]. » Qu'il y a loin du ton de ce prodige à tant d'autres billevesées que nous conte Tacite lui-même! Comme nous sentons Dieu dans Josèphe et l'ignorance humaine dans les prodiges païens!

[1] *Contre Appion*, 1-3. — [2] *Ibid.*, 2-8.

[3] Les Juifs furent indociles, non révolutionnaires. Leur respect pour le principe d'autorité est indestructible.

[4] *Guerre des Juifs*, 3-25. — [5] *Hist. anc. des Juifs*, 15-14.

S'agit-il des vicissitudes diverses du roi Agrippa : « Dieu, dit Josèphe, peut relever ceux qu'il abat[1]. » Que cela est plus imposant et plus moral que le destin, que la fatalité que l'aveugle fortune païenne!

Si je ne voulais caractériser Josèphe qu'au point de vue littéraire, je dirais que telle est son intelligence du cœur humain, que sa peinture de la cour d'Hérode ne le cède guère à celle de la cour de Tibère par Tacite; que Salomé a le double caractère des deux Livies, étant politique comme l'une, dissolue comme l'autre; que le fils d'Hérode, Antipater, menace le pouvoir de son père, trouble sa famille avec le même art, et tombe aussi subitement que Séjan; que la mort de Mariamne n'est pas moins émouvante que celle de Germanicus; que la mort de son frère Aristobule, que celle de ses deux propres fils ajoutent à l'intérêt du drame, et que les funérailles terribles que se prescrivit Hérodote eussent épouvanté Tibère lui-même. — Je dirais que je ne connais pas de roman plus merveilleux, plus varié, plus enivrant que la peinture de la Judée, des peuples, des rois et du gouvernement juif par Josèphe. Rédigée dans le ton des mémoires, elle n'a pas le genre épique de l'histoire païenne; on la dirait plutôt l'œuvre d'un conteur arabe; mais ce qu'elle perd en grandeur, elle le gagne en intérêt; elle respire partout la passion africaine. Le génie de Tacite est la tragédie; celui de Josèphe n'est que le drame; mais quel drame!

S'agit-il de la guerre des Juifs contre les Romains : « Je n'ai rien écrit, dit-il, qui ne soit très-vrai. J'étais présent à tout. — Je commandais en Galilée tant que cette province résista. Prisonnier des Romains, Vespasien et Titus m'ont tout montré. Libre de mes fers, j'accompagnai Titus à Jérusalem : j'étudiais, j'observais tout avec soin; j'écrivais ponctuellement mes remarques; je recueillais les moindres particularités de la bouche des captifs faits pendant le siége. Je n'ai pas craint d'invoquer sur mes assertions Vespasien et Titus même. Leurs lieutenants dans cette guerre, des savants de ma nation, Hérodote et Archélaüs, l'excellent prince Agrippa, tous ont reconnu la fidélité de mes récits[2]. » — Quelle vie cette puis-

[1] *Hist. anc. des Juifs.*, 19-5.

[2] Je traduis sommairement ce que je lis dans sa réponse à Appion (1-3), et ce que Josèphe adresse à quelques beaux-esprits du temps, lesquels, de la seule autorité de

sante personnalité n'imprimera-t-elle pas à ses œuvres! Avec Josèphe, on vit à Rome ou en Judée, surtout en Judée; on ne peut quitter son livre; mais Josèphe ne m'intéresse qu'accessoirement ici comme écrivain. Je n'en parle en ce sens, que pour l'honorer en passant.

Mais il a une noblesse de ton qui se ressent de son idéal. Le fils d'Hérode, Alexandre, ayant conspiré contre son père dans cet ensemble de circonstances qui exaspérait Drusus, fils de Germanicus contre Tibère, quand Séjan voulait les perdre l'un par l'autre, Alexandre écrit résolûment à Hérode, qu'il est inutile de torturer tant de gens pour connaître les complots qui le menacent; que ses amis les plus chers, que son frère Phéroas même, conspirent contre lui; qu'on ne soupire universellement qu'après la mort du roi, pour respirer[1] : « Rien de plus affreux, écrit Josèphe, que la face de la cour en ce temps; il semblait que la rage remplaçât l'amitié dans les cœurs les plus unis jusqu'alors; on n'écoutait point la justification des accusés; on ne cherchait pas la vérité. Le supplice précédait le jugement. L'empoisonnement des uns, la mort des autres, la terreur de tous, avaient banni tout bonheur du palais. La vie était d'autant plus pesante à Hérode, qu'il n'en pouvait confier les ennuis à personne[2]; son esprit semblait aliéné par la crainte; une guerre civile n'agite pas plus un État que les passions des divers partis n'agitaient la cour de ce prince[3]. »

Est-ce Josèphe, n'est-ce pas Tacite qu'on croit lire[4]; Tacite moins profond sans doute, mais plus naturel? Comme Tibère, d'après Josèphe, Hérode cherchait à dissimuler sa vieillesse en teignant sa barbe et ses cheveux; comme Tibère, il punissait les délateurs du même supplice que ceux qu'ils accusaient sans suc-

leur écritoire, « traitaient en écolier », dit-il, cet homme supérieur l'un des organisateurs et l'un des plus vaillants capitaines de la guerre des Juifs contre Rome. — Si Josèphe avait contre lui ces beaux-esprits (partout les mêmes), il avait pour lui Titus qui avait souscrit de sa main ses récits militaires de la guerre de la Judée contre Rome, comme pour les rendre authentiques : il avait pour lui le roi juif Agrippa qui lui rendait le même hommage. (Voir Josèphe, *Autobiographie*.)

[1] *Hist. anc. des Juifs*, 16-11. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

[4] Notez que, comme écrivain, Josèphe, qui écrit sous Vespasien, précède Tacite, qui n'écrit que sous Trajan.

cès[1]; mais quel Tibère eût prescrit comme lui « que les principaux Juifs parqués dans l'hippodrome de Jéricho fussent égorgés à sa mort, pour que jamais prince n'eût eu plus de larmes[2]? » Ce n'est pas Tibère, c'est celui que la Judée surnomme Hérode le Grand, comprenons-le, qui donne cet ordre incroyable. Qu'en pensent les détracteurs des Césars? Mais revenons à Josèphe.

Quand Tacite écrit « qu'il ne connaît Galba, Othon, Vitellius, ni par les bienfaits ni par l'injure, et que l'incorruptible partisan du vrai n'écoute ni la faveur, ni la haine[3], » je loue cette forme; mais je préfère celle de Josèphe disant : « Pour moi, qui ai l'honneur de descendre des princes asmonéens et de compter parmi les sacrificateurs, je rougirais de mentir; et je ne crois pas offenser les rois issus d'Hérode en préférant la vérité à la complaisance[4]; » ce respect de soi et du saint caractère de la souveraineté que des souillures individuelles ne sauraient compromettre, est d'un ordre plus élevé que le respect purement abstrait de la vérité.

C'est par un sentiment d'humanité supérieur au stoïcisme que Josèphe, jugeant Hérode, le flétrit pour le meurtre de ses fils, — de si beaux jeunes gens si adroits à tous les exercices, d'un esprit si cultivé, si aimés du peuple, et sans culpabilité sérieuse. — « Que pouvait craindre, poursuit-il, ce roi protégé des Romains? Que ne se contentait-il de bannir ses fils ou de les tenir prisonniers[5]? Quoi de plus blâmable qu'un jugement si cruel et si prompt! Et ce fut avec réflexion, à un âge qui conseille la sagesse, que le roi fut impitoyable[6]! » Ce n'est pas un païen qui parle ainsi; ce n'est surtout pas un philosophe; c'est un honnête homme de tous les temps : nous sentirions, nous penserions, nous parlerions aujourd'hui comme Josèphe. Le langage simple, accentué, naturel, ardent de la charité était déjà trouvé, ou plutôt il avait été de tout temps dans la Judée.

L'esprit judaïque dans l'histoire émane de Dieu pour y retourner. Il nous fait sentir partout la Providence au-dessus de l'homme, au-dessus des sociétés, comme au milieu des sociétés et

[1] *Hist. anc. des Juifs*, 16-11. — [2] *Ibid.*, 17-9. — [3] *Hist.*, 1-1. — [4] *Hist. anc. des Juifs*, 16-11.
[5] Tibère s'en contenta.
[6] Voir *Hist. anc. des Juifs*, 16-17.

au sein de l'homme; et le ton de l'histoire se ressent de ce nouvel élément : si bien que, si Tacite est plus grand que Josèphe par le génie, Josèphe est plus élevé que Tacite par son milieu, par ses croyances, par le souffle qui l'anime, par l'idéal auquel il emprunte ses inspirations.

Mais Josèphe lui-même souffre de cet idéal qui fait sa force. Il ignore, comme l'antique Judée, la sanction céleste de la vie humaine; car la métempsycose de Josèphe[1] n'est qu'une philosophie personnelle : le judaïsme bornant le gouvernement de Dieu à la terre. Écoutons notre historien sur l'immortalité de l'âme : « Glaphyra, dit-il, ayant épousé en troisièmes noces l'eutarque Achelaüs, fils d'Hérode, Alexandre, son premier mari, lui apparut en songe, lui reprocha de l'avoir oublié, en même temps que la légèreté qui lui faisait contracter de nouveaux mariages, et lui annonça qu'il la retirerait vers lui comme son propre bien[2]. » Cette princesse étant morte, selon Josèphe, cinq jours après avoir raconté ce songe, il en conclut que l'âme est immortelle; mais voyez sa prudence : « On est libre, selon lui, de ne pas croire au fait qu'il raconte, sans qu'on doive improuver ceux qui seraient moins incrédules pour s'exciter à la vertu[3]. » Le beau moyen! Mais c'est là une si faible notion de la vie future, que le poëte romain Stace, on l'a vu[4], en sait plus sur ce point que le prêtre juif. C'est que l'idéal chrétien fut encore plus accessible au païen Stace qu'au Juif Josèphe, l'un se bornant à l'ignorer, l'autre le repoussant.

Le christianisme apporta donc à l'histoire sa dernière sanction morale, la doctrine de la vie future comme nous la connaissons. Dès ce moment l'histoire put être moins brillante littérairement, et moins philosophiquement belle. Quelque informe qu'elle fût dès ses débuts à bien des égards, elle eut une grandeur qui lui fut propre : ce fut de connaître Dieu dans son intervention terrestre, ou surnaturelle. Le temps devait se charger du développement du nouvel idéal et lui faire produire ses chefs-d'œuvre, non sans qu'il éprouvât, dans l'intervalle, une grave perturbation, car il

[1] *Guerre des Juifs contre les Romains*, 3-25. — Le dogme de la métempsycose était tout au plus une philosophie de caste. Les pharisiens (les doctes) croyaient à l'immortalité de l'âme; les saducéens (les nobles) croyaient qu'elle périssait avec le corps. (Voyez *Hist. anc. des Juifs*, 18-2.)

[2] *Ibid.*, 19-1. — [3] *Ibid.* — [4] Voir ci-dessus pages 210, 211.

devait rencontrer l'antichrétien Machiavel, écrivant sous l'influence d'un affaiblissement de la moralité chrétienne[1] et de la renaissance païenne. Ce nom et son école demandent quelque attention[2].

III

Machiavel naquit à Florence en 1469, d'une famille noble qui avait perdu sa fortune et son importance. Il entra dans les affaires fort jeune sous les auspices de Marcello Virgilio, sorte de rhéteur du temps qui passait pour avoir quelque habileté politique. De 1499 jusqu'au retour des Médicis, c'est-à-dire pendant quatorze ans, Machiavel fut secrétaire du conseil des Dix à Florence, et connut la pratique de leur gouvernement. L'Italie morcelée en vingt petits États de formes diverses, la plupart républicains, était un théâtre de luttes, de divisions, d'hostilités perpétuelles. La France, l'Espagne, l'Empereur, les Suisses que ces luttes avaient appelés sur ce beau pays, n'y entraient que pour en accroître les souffrances[3].

Au milieu de ces désordres où les grands combattaient si fréquemment l'Église, et où les papes, plus souverains que pontifes, dégénéraient en se faisant rois, la foi chrétienne baissait, et les pratiques dévotes qui remplaçaient la religion n'étaient que le manteau des plus mauvaises mœurs[4]. Soit perspicacité naturelle, soit que Savonarole[5], dont il avait vu l'influence et entendu le langage, fût pour lui un signe décisif des temps, Machiavel pressentit et prédit la réforme dont Luther allait être l'apôtre[6].

[1] Voir dans Bossuet (*Hist. des variat.*) tout le premier chapitre, qui a pour titre : « La réforme de l'Église était désirée depuis plusieurs siècles »; — mais, d'après le § 2, dans la *discipline*, non dans la foi.

[2] « Le malheur de notre siècle aujourd'hui est tel que, pour acquérir la réputation d'habile homme, il faut machiavéliser. » (Étienne Pasquier, *Recherches de la France*, ch. 19.)

[3] V. *Disc. sur Tite-Live*, 3-43; surtout son chap. 26 du *Prince* : « Exhortation à délivrer l'Italie des étrangers. »

[4] « Plus manifestes que le jour », selon Machiavel. (*Disc. sur Tite-Live*, liv. 2. avant-propos.)

[5] V. *Lett. à un ami* (2 avril 1499).

[6] Il dit, en parlant de l'Église : « Le moment n'est pas loin, ou de sa chute ou

En attendant cette vaste révolution, pendant qu'Alexandre Borgia étonnait le monde de ses écarts, que César Borgia l'étonnait de ses perfidies et de ses crimes comme Jules II de ses grandeurs et de ses emportements, le génie de Machiavel naissait et se développait rapidement. Je ne parlerais pas de sa comédie de la *Mandragore*, malgré sa valeur littéraire, si je n'avais à constater que son principal héros est un moine qui trafique du proxénétisme, et que les plus illustres dames romaines qu'entraînait le brillant mais frivole Jean de Médicis, connu sous le nom de Léon X, applaudissaient à ce sacrilége, tant l'abus était vrai sans doute, et tant le catholicisme, supérieur à quelques souillures, se confiait en sa force à la veille d'un ébranlement[1] !

Les Médicis, qui goûtaient les fruits du génie de Machiavel, les avaient provoqués sans y songer, lorsqu'en reprenant le gouvernement de Florence pour se substituer au conseil des Dix, ils avaient révoqué le secrétaire d'État. S'il s'en irrita d'abord, s'étonnera-t-on qu'avec sa haute intelligence, à l'âge de quarante-trois ans, son inaction ne lui pesât trop pour qu'il ne protestât pas contre sa cause; pour qu'il ne réagît pas peut-être avec quelque imprudence contre le nouveau gouvernement, et ne s'exposât à passer, de suspect, pour conspirateur? Il passa pour tel et subit la torture qui suffit soit à ses témérités, soit à la colère de ses ennemis, et on le rendit à sa retraite; de là, les œuvres soit du grand comique, soit de l'étonnant publiciste. Comme c'est le publiciste bien plus que l'historien qui a troublé la conscience historique des temps modernes, c'est le publiciste que j'apprécierai.

Quand je n'aurais que la lettre que Machiavel écrivit à un favori des Médicis, à François Vettori, le 10 décembre 1513, presqu'au sortir de la torture, je serais fixé sur son caractère ambitieux, voluptueux, vulgaire; et sur son esprit éminent, rabaissé par ce caractère. Il félicite donc Veltori de remplir sa charge d'ambassadeur avec beaucoup d'ordre et de calme, et l'encourage à continuer, par la grande raison que « qui perd ses aises pour les aises

des plus grands orages. » (*Disc. sur Tite-Live*, 1-12. Voir encore sa *Lett. à Vettori*, du 19 décembre 1513.)

[1] V. Bossuet. *Hist. des variat.*, 1-1.

d'autrui perd les siennes, tandis qu'on ne lui sait pas gré de celles des autres[1]; » manière tout épicurienne de comprendre les fonctions publiques qui nous dit assez le sentiment de Machiavel sur le devoir. Il est vrai qu'il permettra plus de soins à son ami, qu'il s'évertuera plus lui-même dès que la fortune sera propice à leur activité respective; mais le devoir n'admet pas ces distinctions entre des temps plus ou moins profitables à celui qu'ils concernent; il prescrit toujours le même dévouement, sinon les mêmes labeurs.

Machiavel passe donc son temps comme il peut. Il se lève de grand matin pour la chasse aux gluaux, qui l'amuse, ou bien il va dès le point du jour surveiller le travail de ses bûcherons dans son bois, passe-temps acceptable, louable même, si l'ex-secrétaire d'État ne s'y livrait à des disputes de crocheteur[2] sur le prix de quelques ventes. Je l'aime mieux quand, au sortir du bois, il s'arrête près d'une source avec ou Dante ou Pétrarque, ou bien Tibulle ou Ovide, et se rappelle ses amours en lisant les leurs[3]. Je l'approuverais de se rendre ensuite à l'hôtellerie du bourg pour apprendre des nouvelles ou y observer les hommes, si, la quittant à l'heure de son dîner, il n'y retournait après son repas pour s'encanailler (je le cite[4]) à jouer au trictrac avec l'aubergiste, et un menuisier, un chaufournier, un boucher, au sein des disputes et des injures que voit naître un cabaret; s'il ne tempêtait, comme sa société, pour la moindre menue monnaie[5]. Comment s'en excuser, car il comprend la dégradation qui le souille? « Je me vautre, dit-il, dans cette abjection pour que mon cerveau ne moisisse pas. » L'étrange expédient, pour un cerveau de cet ordre! « Je seconde ainsi, poursuit-il, la malignité de ma fortune, satisfait qu'elle me foule aux pieds à ce point, pour voir si elle n'en rougira pas. » A la bonne heure, je comprends mieux cette fierté d'abaissement, et j'approuverais Machiavel de s'humilier pour en faire rougir la fortune, si c'était s'humilier que s'avilir[6].

[1] *Lett. à Vettori* (n° 26). — Dans une autre lettre il conseille au même Vettori de faire l'amour et de s'amuser, d'après ce principe de Bocace, « qu'il vaut mieux faire et se repentir, que se repentir et ne rien faire. » (27 fév. 1513.)

[2] *Ibid.*, du 10 décembre 1513. — [3] *Ibid.*

[4] « Je m'encanaille tous les jours en jouant à *Cricca*. » (*Ibid.*, 15 décembre 1513)

[5] « Puis naissent mille disputes. » (*Ibid.*)

[6] Il dit d'un de ses hôtes : « Il m'empâte; et moi je m'en donne pour six chiens

Je le retrouve enfin dans sa dignité quand il est lui-même; quand il entre dans sa bibliothèque après sa journée; quand sa voix impose le respect qu'il ressent au moment de s'entretenir avec les anciens : « Le soir venu, dit-il, je m'en retourne pour m'enfermer dans mon cabinet. A sa porte, je dépose mon sale habit de paysan; je me revêts d'habillements soignés; et, mis décemment, je pénètre jusqu'au sanctuaire des hommes antiques. Comme ils m'accueillent affectueusement, je me nourris de leurs leçons, seul aliment que j'aime et qui me convienne. Je ne crains pas de converser avec eux et de les interroger sur leurs actions. Eux, pleins d'urbanité, me répondent, et pendant vingt-quatre heures je n'éprouve plus le moindre ennui; j'oublie tout chagrin; je ne crains plus ni la pauvreté, ni la mort; je m'absorbe entièrement en eux, et m'écrie avec le Dante « qu'il n'y a de science « qu'autant qu'on retient ce qu'on entend [1]. » Nobles accents! Je voudrais qu'il s'y arrêtât. Je voudrais que cet ami des anciens, digne de respect comme eux s'il se fût respecté, ou si son âme eût égalé son génie, ne m'apprît pas qu'il emploie les heures sacrées de son commerce avec les sages, à pervertir leur esprit au profit de sa mesquine ambition, ne dût-il d'abord « que rouler des pierres [2], » ce sont ses termes, pour l'honneur de ces Médicis qui viennent de le torturer et qu'il dit trop haïr pour chercher à les servir. — Mais il fut exaucé comme il le méritait. Les Médicis l'employèrent enfin à des négociations de couvent; et le grand publiciste italien connut l'injure d'avoir à subir les instructions d'un moine obscur du nom d'Hilarion.

Tel est Machiavel dans son existence et son caractère : un mélange de vulgarités pratiques et d'instincts élevés; une vaste intelligence dégradée par d'ignobles habitudes; un esprit supérieur, un cœur bas; un assortiment où la souillure l'emporte sur l'honnêteté; un trésor immonde; beaucoup d'or, beaucoup de rubis, j'en conviens, mais beaucoup plus de fange et de fumier : ses œuvres reflètent ce caractère et cette existence.

et pour trois loups. Je dis quand je dîne : « Ce matin je gagne cinq jules »; et quand je soupe : « Ce soir j'en gagne quatre. » (*Lett. à Guichardin.*) — Quels sentiments et quel style!

[1] *Lett.* du 15 décembre 1513. — [2] *Ibid.*

Ses écrits ont quelque chose de décousu comme sa vie, et pour y trouver l'esprit de méthode qui y manque, il faudrait l'y mettre. Dans le plus important de tous, dans ses *Discours* sur Tite-Live, je ne vois qu'une série de pensées presque sans ordre sur des sujets sans doute très-variés, mais qu'on pourrait lire à rebours sans trop s'en ressentir. J'y remarque que Machiavel choisit pour texte des réflexions les plus raffinées l'époque la plus naïve de Rome; et je m'étonne que le publiciste du calcul, par excellence, ait choisi pour texte de son commentaire l'âge des dévouements romains. Le sentiment qui éclate si puissamment chez les Horatius Coclès, les Mucius Scévola, les Camille et les Fabius, qu'invoque l'Italien, fait un singulier contraste avec son algèbre politique. J'examinerai d'abord Machiavel sous un double aspect : celui par lequel il continue les beaux développements de l'esprit humain et de la conscience universelle; celui par lequel il s'en écarte ou les viole.

Quand certains écrivains modernes écrivent, d'après leurs rêves, sur je ne sais quelle exagération du progrès qui transformerait l'homme et sa morale avec le monde, ils sont peu d'accord avec Tite-Live, qui dit « que la raison humaine sera toujours la même tant que l'essence des choses ne changera pas [1]; » mais Machiavel, qui savait combien par le fond de leur essence les hommes de tous les temps se ressemblent, et qui (poussant vers l'imitation des anciens ses contemporains qui au rebours de nos modernes se croyaient dégénérés) s'étonnait de leur découragement « comme si le ciel, disait-il, le soleil, les éléments et les hommes eussent changé de lois, de mouvement, de puissance, et fussent différents de ce qu'ils étaient jadis [2]; » Machiavel était d'accord avec Tite-Live, comme avec l'expérience des siècles, sur ce que l'homme a de fondamental en soi, en même temps que sur les lois morales qui régleront éternellement sa nature. Il savait que les événements de ce monde ont toujours des rapports très-marqués avec ceux des temps antérieurs, parce que, produits par les mêmes hommes animés des mêmes passions [3], les résultats doivent être les mêmes, à

[1] « Sed eadem ratio quæ fuit, futuraque, donec res eædem manebunt, immutabilis est. » (*Hist. rom.* de Tite-Live, 22-39.)
[2] Avant-propos des *Disc. sur Tite-Live*. — [3] *Disc. sur Tite-Live*, 1-39.

cela près qu'on est plus ou moins vertueux, tantôt ici, tantôt là, selon la forme que l'éducation donne aux mœurs publiques. Il va même jusqu'à penser qu'il y a comme une quantité constante de bien et de mal dans le monde, et que si de grands peuples qui créent de grandes civilisations semblent y absorber le genre humain, les peuples moindres qui leur succèdent avec des civilisations moins vastes, mais plus nombreuses, contiennent dans ces civilisations morcelées la même somme d'avantages [1] : si bien que, d'après cette loi, les peuples changeraient moins au fond que dans leurs formes; doctrine trop traditionnelle sans doute et qu'il ne faut pas outrer, mais l'opposé de celle du progrès subit et fondamental.

C'est parce que le temps entre immensément dans toute question de progrès ou de révolution quelconque, que Machiavel prétend qu'il est aussi difficile de rendre esclave un peuple qui veut être libre, que de rendre libre un peuple qui veut être esclave [2]; les mœurs et le pli de la vie étant là-dessus plus forts que toute violence. Tandis qu'au contraire, et précisément parce qu'on ne chemine jamais que selon son naturel, la fortune, d'après notre auteur, seconde quiconque sait concilier ses moyens avec les temps et l'occasion; et que, selon Machiavel, Manlius [3] ne se trompait pas moins quand il voulut être Marius ou Sylla, que Caton et Brutus ne se trompèrent en prenant César pour Tarquin. « Ce n'est pas un titre qui fait la force, c'est la force qui fait les titres, » dit-il à ceux qui ont la simplicité de croire que Jules César ne fut un maître que parce qu'on le fit dictateur. Tel est son bon sens.

Tout républicain qu'il soit ou par origine, ou par tempérament, ou par intérêt, puisqu'il eut à se louer des formes les plus républicaines de sa patrie, Machiavel n'en comprend pas moins combien la multitude a besoin de hiérarchie; combien les règles et combien un chef lui importent [4]. C'est par cet esprit d'ordre et de sagesse dont il fortifie la liberté, qu'il veut qu'on récompense tout service rendu par de bons conseils, et surtout par de bonnes actions [5]. C'est parce qu'il sait que les honneurs ne valent que selon le mérite des causes qui les provoquent, et qu'on déshonore les

[1] Préambule du second livre des *Disc. sur Tite-Live*. — [2] *Disc. sur Tite-Live*, 3-8. — [3] Manlius Capitolinus. (*Ibid.*, 3-8; voy. aussi *ibid.*, 3-22.) — [4] *Ibid.*, 3-30, 3-36. — [5] *Ibid.*, 3-28.

distinctions qu'on décerne mal, qu'il dit si bien « que ce sont les hommes qui honorent les titres, non les titres qui honorent les hommes[1]. » C'est par un haut instinct de justice, en même temps que par un grand esprit de précaution politique, qu'il recommande essentiellement de ne jamais compenser des crimes par des services[2]; « maxime fondamentale, dit-il, et dont l'oubli perd les gouvernements. » Ceux-ci veulent-ils d'ailleurs, non-seulement durer, mais être grands, ils songeront que les hommes ne tentent et n'entreprennent qu'en proportion soit du prix, soit des espérances qu'on leur offre. « Que les gouvernements ambitieux associent donc le peuple à leurs destinées[3] ! » Conseil généreux qui expliqua longtemps Rome, et qui est le secret de toutes les grandeurs nationales.

Machiavel a beaucoup d'idées de cet ordre : je dois me borner à noter sommairement cette direction de son esprit; c'est le sage et le plus grand côté de sa pensée; c'est celui par lequel il confirme ou développe les lois éternelles des sociétés. Ses idées, comme sa moralité, s'obscurcissent quand il substitue son rationalisme à ces lois éternelles; quand il veut codifier le monde social, à sa manière.

Machiavel est un de ceux qui ont le plus généralisé d'après les faits : mais, à force de fécondité et de souplesse intellectuelle, ajoutons même à force de manquer de notions de conscience, il a presque autant créé de doctrines contradictoires qu'il y a de faits contraires. C'est ainsi, par exemple, qu'il recommandera par d'excellentes raisons sophistiques (mais indistinctement) soit la bonne foi, soit la fraude; — c'est ainsi qu'après s'être élevé contre les conspirations plus pour leur danger, il est vrai, qu'à cause de leur immoralité, il en trace néanmoins toute la tactique avec un soin qui montre tout l'intérêt qui le guide (quoiqu'il en restreigne les applications — qui le croirait? — à ceux qui sont chargés de les réprimer, car « tout conspirateur qui, selon Machiavel, n'est pas un grand de l'État, ou un ami du prince, est un fou[4] »). C'est ainsi qu'après avoir prêché l'honnêteté, les mœurs, les vertus, il vous apprend ce qu'il faut faire, et par quelle habile transition il

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 3-38. — [2] *Ibid.*, 1-24. — [3] *Ibid.*, 2-40. — [4] *Ibid.*, 3-6.

faut procéder quand, de bon, on veut devenir méchant[1]; — c'est ainsi qu'il vous prescrira de maîtriser la fortune[2], quoiqu'il sache que les hommes ne peuvent que la seconder, que se borner à ourdir sa trame, à suivre ses fils, et qu'il leur suffit de ne pas s'en laisser abattre, puisque la fortune peut changer[3]; — c'est ainsi qu'il recommandera comme une nécessité capitale de retremper un État en le ramenant à son principe[4], et qu'un prince périt selon lui s'il viole les lois et transgresse les vieilles constitutions[5]; comme si l'on pouvait ramener un État à son principe sans le secouer sur ses bases, en quelque sorte, et sans violer les abus érigés en lois ou entés sur la constitution! — Un général doit-il être humain ou bien cruel? Scipion fut humain, et il réussit par l'humanité, dit Machiavel; mais Annibal fut cruel, et il réussit par la cruauté : chaque méthode est donc bonne et mérite un examen[6]. Il conclut cet examen en ces termes : « Le choix de l'un ou de l'autre moyen importe peu à un général, s'il est assez habile et assez courageux pour se faire un grand nom parmi les hommes. Quand leur valeur et leur talent ont la supériorité qu'on trouvait chez Annibal et Scipion, ils couvrent toutes leurs fautes qu'un excès de douceur ou de rigueur peuvent provoquer, tandis que sans cette supériorité personnelle, chaque système a ses défauts comme ses périls[7]. » Maxime fatale en ce qu'elle substitue le talent à la moralité; premier écart qui mène promptement aux pires.

C'est le propre du rationalisme d'être incomplet; je l'ai déjà dit, mais on ne peut trop le répéter. Le rationalisme, excluant tout ce qui n'est pas la raison, ou plutôt tout ce qui n'est pas le raisonnement parmi les hommes, retranche de toutes ses vues sur la société, le sentiment. Sous le règne du rationalisme, plus de passions; à plus forte raison plus de caprice chez les humains; les idées de l'homme gouvernent tellement le monde, qu'elles en chassent Dieu, et que le rôle terrestre ou surnaturel de la Providence est méconnu. Mais Dieu conduit bien plus l'homme que l'homme ne croit se conduire : Dieu mène l'homme par ses passions, par ses caprices, tout autant que par sa courte et orgueilleuse

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 1-41. — [2] *Ibid.*, 2-30. — [3] *Ibid.*, 2-29, 30. — [4] *Ibid.*, 3-1. — [5] *Ibid.*, 3-4. — [6] *Ibid.*, 3-20. — [7] *Ibid.*, 3-21.

raison. En se débattant, la raison cherche à se donner raison par des systèmes; elle ergote, elle subtilise : quand elle a perdu le bon sens, elle se jette dans la formule, elle se paye de mots[1]; et c'est ainsi que le rationalisme mène au doctrinarisme[2], cette contrefaçon de la raison. Mais le doctrinarisme, qui n'est que le faux tendant à imiter le vrai, ne tarde pas à mener au machiavélisme qui est le mal se colorant d'un peu de vrai, pour aboutir au hobbisme qui est le mal osant se nommer le vrai : pourquoi tout cela? parce que l'ergotage a supprimé le sentiment, savoir, la conscience. J'ai montré la pente du rationalisme au doctrinarisme chez Machiavel, je n'y montrerai pas plus malaisément le lien qui les rattache, par le machiavélisme, au hobbisme.

Si le doctrinarisme établit — par de faux raisonnements — de fausses maximes[3], le machiavélisme emploie de mauvaises maximes à pallier de mauvaises actions : si le doctrinarisme colore l'erreur, le machiavélisme colore le mal. Cette différence est fondamentale. L'intention mauvaise qui est la mesure de la responsabilité, et qui manque généralement au doctrinarisme, ne manque que par exception au machiavélisme. Je dis par exception, car qui dit règle dit toujours nécessairement exception, et il n'est rien à quoi je croie moins qu'à l'absolu.

La machiavélisme oppose plus particulièrement la ruse à la justice, le crime heureux au bon droit; c'est le propre du machiavélisme d'être une fraude criminelle et assez généralement sanguinaire. Cependant Machiavel bannit, au besoin, jusqu'au scrupule dans le mal. « Point de terme moyen, dit-il, point de demi-mesures; pour être criminel avec grandeur, ne soyez pas un demi-criminel. Le crime s'atténue par la terreur qu'il imprime; les hommes sont bien près d'admirer celui devant lequel ils trem-

[1] « La hardiesse humaine n'aime pas à rester court, dit Bossuet; où elle ne trouve rien de certain, elle invente. »

[2] Je ne fais aucune allusion de parti; ou plutôt, tous les partis ont leur doctrinarisme. Le doctrinaire jacobin n'est pas plus dans le vrai que le doctrinaire jacobite. Il n'y a pas pour moi d'esprits plus doctrinaires que Condorcet et Chateaubriand. J. J. Rousseau est doctrinaire, Voltaire ne l'est pas; Fénelon est doctrinaire, Bossuet ne l'est pas. Plus on tient compte des faits et de l'expérience, moins on est doctrinaire. Il y a d'ailleurs le doctrinaire éminent et le doctrinaire vulgaire : ces distinctions suffisent.

[3] V. *Disc. sur Tite-Live*, 2-19.

blent[1]. » Le machiavélisme est donc double, si je peux le dire : il procède tantôt par l'astuce, tantôt par la terreur; mais presque toujours pour le succès du mal et par le sang. Examinons le double aspect du machiavélisme comme astucieux et comme terroriste.

Les hommes ne sont, par essence, ni bons ni méchants; ils sont faibles, faciles à entraîner; mais s'ils sont susceptibles d'entraînement, c'est vers le bien qu'il faut les pousser; car, par cela seul qu'ils sont faibles, il leur importe d'aimer le bien et le juste, qui sont leur protection naturelle contre les méchants dont leur faiblesse peut les rendre victimes. Majorité de faibles, minorité de méchants, telle est la société vraie; mais Machiavel croit l'homme méchant, et, ce qui surprend, c'est qu'il dogmatise en faveur des méchants contre les faibles. Au lieu de faire un faisceau de ceux-ci, au lieu de les fortifier contre ceux-là par la justice, il enseigne aux méchants à être pires : pour se soustraire aux méchants, il faut les vaincre en méchanceté; tout Machiavel est là, tout ce qui suit en sera la preuve.

Le point de départ des législateurs, selon Machiavel, c'est de présumer la méchanceté de l'homme[2]. C'est pourquoi la corruption lui est naturelle[3]; c'est pourquoi l'activité de l'homme est presque toujours mauvaise : — c'est que, s'il commence par se défendre, il finit par attaquer; que, s'élevant d'une ambition à une autre, il renvoie promptement à son adversaire le trait qu'on lui lance, comme s'il fallait qu'il y eût toujours des oppresseurs et des opprimés[4]. Chaque État est comme chaque homme, écrit Machiavel : un État qui n'attaque pas sera attaqué, et en se défendant, il concevra l'ambition de dominer[5]. L'état de guerre est donc, selon ces principes, l'état normal de l'homme avec l'homme, des sociétés avec les sociétés. — Machiavel et Hobbes[6], qui partent de la même donnée, se rencontreront dans leurs conséquences.

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 1-27, 30, et l'avant-propos de l'*Histoire de Florence*. — « Ne pas s'écarter du bien, si l'on peut, mais embrasser hardiment le mal. » (*Le Prince*, ch. 18.)

[2] *Ibid.*, 1-3.

[3] *Ibid.*, 1-12. — « Tous les hommes sont naturellement méchants, si la nécessité ne les contraint d'être bons. » (*Le Prince*, ch. 23.)

[4] *Disc. sur Tite-Live*, 1-46. — [5] *Ibid.*, 2-19.

[6] C'est Hobbes qui a dit : « Homo, homini lupus. »

Dans une situation si hostile, dans cette nécessité de tout oser ou de tout souffrir[1], la logique apprend au moins intelligent à oser le plus possible, pour souffrir le moins possible; elle apprend au plus méchant, qui se croit le plus fort, à tout oser pour ne rien souffrir. De là, pendant comme après Machiavel, l'impure et perfide société italienne; de là le fameux César Borgia, sa plus haute expression comme son héros.

Lisez Machiavel sur le meurtre de Rémus par Romulus, il vous dira que la fin justifie les moyens[2]. C'est par la fin qu'on juge les souverains, écrit-il dans le *Prince*, « car les souverains n'ont pas de tribunaux d'appel[3], » motif excellent pour qui ne croit qu'à la terre, pour qui même en bannit Dieu; motif propre aux peuples comme aux princes, car les peuples sans croyances n'ont pas plus de tribunaux d'appel que les princes !

L'homme naissant méchant, l'homme étant l'ennemi de l'homme, la fin (savoir le succès[4]) justifiant les moyens employés par l'homme contre l'homme, on sera perfide quand on ne sera pas le plus fort; on sera violent, féroce même, quand on pourra se passer d'être perfide. Ne comptez pas sur l'amitié achetée par des bienfaits, vous ne la posséderiez pas dans le péril : faites-vous craindre[5], écrit Machiavel. Le duc de Valentinois se faisait craindre; il disait comme Néron : « Qu'on me haïsse si l'on me craint! » Un prince qui ne traite pas un criminel de telle sorte qu'il ne puisse plus le devenir est un ignorant ou un lâche[6]. Un honnête homme, un Soderini, par exemple, qui avait le scrupule du mal et qui comptait sur la reconnaissance de ses sujets pour sa probité, sa sagesse et ses vertus, ne pouvait être un homme d'État[7]; c'était un niais, un de ces hommes dont Pluton ne voulait pas dans son enfer, et que, suivant un épigramme de Machiavel, « il reléguait aux limbes avec les bambins[8]. » Toute transition de république en tyrannie, de tyrannie en république, doit procéder par la terreur, selon Machiavel. « Tout tyran qui ne fait pas périr Brutus; tout Brutus qui n'immole pas ses enfants même, ne saurait durer[9]. » Un

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 3-1 — [2] *Ibid.*, 1-9. — [3] *Le Prince*, ch. 18. — [4] *Disc. sur Tite-Live*. 3-35. — [5] *Le Prince*, ch. 17 — [6] *Disc. sur Tite-Live*, 2-23. — [7] *Ibid.*, 2-3.
[8] « Va nel limbo de Bambini. » (*Ibid.*)
[9] *Disc. sur Tite-Live*, 3-3.

prince n'est jamais en sûreté, d'après notre auteur, s'il laisse la vie à ceux qu'il détrône[1]. Un prince satisfera ou supprimera les quarante ou cinquante personnes qui dans son État peuvent être à craindre[2]. « Quand on prend le pouvoir pour ne fonder ni monarchie, ni république (et je ne sais comment un Machiavéliste prendrait le pouvoir, sinon pour lui seul), qu'on imite, dit Machiavel, Philippe de Macédoine qui changea tout autour de lui, qui bâtit de nouvelles villes, rasa les anciennes, transplanta leurs habitants, et ne souffrit rien que ce qu'il créa[3]. » D'après notre auteur, tous les moyens sont bons, même les honteux, pour défendre la patrie[4]. D'après lui, les hommes se corrigent surtout par les cataclysmes, car ils s'en effrayent[5]. Ici le machiavélisme est plus particulièrement le hobbisme, puisqu'il est surtout violent. — Il fut un temps où nous l'appelâmes le jacobinisme : quand nous le vîmes pratiquer la doctrine du cataclysme pour l'épuration des hommes; quand nous le vîmes tout briser, tout changer, tout immoler dans l'intérêt de sa prépotence; quand nous le vîmes prôner et pratiquer le dogme du crime éclatant et sans scrupule, qui fait trembler pour se faire admirer, et s'exagère pour se faire absoudre; quand le salut public excusa tout, ou fut la réponse à tout.

Mais j'ai dit que le pur machiavélisme est surtout astucieux : « Un prince, écrit Machiavel, doit apprendre l'art de tromper[6]. » « C'était la maxime des Borgia, poursuit-il, de donner leur parole à tout le monde et de ne la tenir à personne[7]. » C'est, d'après ce principe que Machiavel loue Appius de la fausse popularité par laquelle il avait trompé le peuple romain, et ne lui reproche que d'avoir changé trop brusquement[8]. C'est toujours selon la doctrine de l'art de tromper, qu'il enseigne comment un élu du peuple se fait facilement tyran[9]; comment, quand deux factions se

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 3-4.
[2] *Ibid.*, 1-16. — Apparemment qu'il n'en renaîtrait plus!...
[3] *Ibid.*, 1-26.
[4] *Ibid.*, 3-41. — La patrie ici n'est qu'un mot spécieux. Machiavel recommande tous les moyens de se maintenir, quels qu'ils soient; car « *le succès* les fera louer de chacun. » (V. *Le Prince*, ch. 18.) — « On aura toujours de bons amis, tant qu'on aura de bons soldats. » (*Ibid.*, ch. 19.)
[5] *Disc. sur Tite-Live*, 2-5. — [6] *Ibid.*, 2-13. — [7] *Le Prince*, ch. 18. — [8] V. sur l'art des transitions, *Disc. sur Tite-Live*, 1-41. — [9] *Ibid.*, 1-40.

partagent un État allié ou voisin, il est facile d'y nourrir la division sous prétexte d'arbitrage[1]; — comment, quand on craint les conspirations, on leur fournit une occasion prochaine d'éclater, pour les écraser[2]; — comment, quand un ambitieux fait des progrès parmi le peuple, il faut l'arrêter, en le devançant, c'est-à-dire en outrant ses moyens[3]; — comment on enlace un prince au moyen d'une fausse amitié pour le bien épier et le surprendre, quand on ne peut l'attaquer ouvertement[4]; comment il suffit d'obtenir d'un homme son arme sans dire que c'est pour le tuer[5], car lorsqu'on possède cette arme on en use à sa guise. — Cette forme du machiavélisme devient du cynisme, et s'affaiblit quand elle s'affiche au point d'oser dire « qu'il est utile au prince de paraître doux, fidèle, humain, religieux, sans l'être en effet[6], car ces qualités sont nuisibles (la méchanceté des hommes se jouant de la bonté); » quand il dit « qu'il faut que le prince sache contrefaire l'homme et la brute; qu'il sache être renard pour découvrir les embûches, lion pour avoir raison des loups; que ceux qui ne savent que contrefaire le lion n'y entendent rien; que le succès fut toujours pour le renard[7]. » — Maximes infâmes dont toutes les sociétés connurent toujours quelque chose; que les temps les plus mauvais connurent plus que les autres; que les corrompus de tous les régimes pratiquèrent avec plus ou moins de pudeur, selon leur propre nature et les occurrences, dont quelques-uns eurent l'effronterie de se vanter dans un mouvement de forfanterie poussée à bout, mais dont, avant Machiavel, jamais grand esprit ni esprit quelconque d'un certain ordre, n'eut le front de faire un système politique pour le proposer comme un fruit de sa sagesse. Quand, après cette œuvre indigne, Machiavel osait parler de sa loyauté, quand il se proposait aux Médicis comme un homme probe qui n'avait jamais trahi sa foi ou sa parole[8], que signifiaient cette parole et cette foi pour ceux à qui il prêchait la fraude? Et qui n'eût méprisé Machiavel n'enseignant que ce qu'il faut mépriser?

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 2-25. — [2] *Ibid.*, 3-6.
[3] *Ibid.*, 1-52. — En enchérissant sur ses actes.
[4] *Ibid.*, 3-2. — [5] *Ibid.*, 1-44. — [6] *Le Prince*, ch. 18. — [7] *Ibid.*
[8] *Lett. à Vettori*, 14 décembre 1513. — « Quant aux mensonges des habitants de Carpi, je suis en état de leur tenir tête à tous. » (Mai 1521.) Plaisanterie chez tout autre que Machiavel qui recommande gravement le mensonge.

Quand je lis l'histoire romaine, Tite-Live surtout, j'y vois, avec autant de bonheur que d'évidence, que ce grand peuple romain crut bien plus aux vertus qu'aux vices, et j'en conclus, en fait, qu'il eut donc plus de vertus que de vices; comme j'en conclus, en principe, que c'est par sa confiance aux vertus qu'il fut si grand. J'ai dit, dans mon étude sur Tacite considéré comme historien, qu'il se défie trop des hommes, et que les grands hommes sont confiants. Les grands peuples sont en ceci comme les grands hommes, et Rome est pour moi contre les petites cités grecques. J'opposerais aisément non-seulement Tite-Live à Thucydide, mais toute l'école historique romaine, à toute l'école grecque. Poursuivons.

Par principe, par tempérament peut-être, Machiavel a des analogies avec Thucydide. L'un et l'autre professent le dogme de l'utile et la morale du succès; l'un, toutefois, bien plus décemment que l'autre; car tout en se ressemblant, ils diffèrent notablement. Tous deux ont un théâtre morcelé qui partage leur attention : l'Italie est fractionnée comme la Grèce; comme la Grèce, l'Italie est éminemment mobile, éminemment artiste. Thucydide n'eût pas dit en son nom — sur un grand citoyen qui pourrait sacrifier ses vertus à son ambition, — qu'avant toute détermination il faut peser les inconvénients et les dangers d'un parti, et si les inconvénients l'emportent sur l'utilité, savoir s'abstenir[1]. Le principe de l'utile qui dirige Thucydide n'est jamais si cru que chez Machiavel. Thucydide n'eût pas dit non plus, comme celui-ci, « qu'on se trompe en se faisant un Phalaris ou un Denys de Syracuse, puisque Timoléon et Dion jouirent d'un pouvoir non moins grand mais plus sûr[2], » s'il n'eût voulu rabaisser le patriotisme aux proportions de l'égoïsme. De même, si Thucydide, au sujet de l'agitation qu'excita chez les Athéniens la mutilation des Hermès lors de l'expédition de Sicile, nous dit, sans protester, que la poursuite et le sacrifice d'un citoyen, innocent peut-être, satisfit au moins le peuple[3], il se borne à constater le fait, sans l'ériger en principe comme Machiavel, qui veut qu'on donne au peuple un moyen légal d'assouvir son irritation contre un citoyen,

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 1-52. — [2] *Ibid.*, 1-10. — [3] *Guerre du Pélopon.*, 6-60.

celui-ci en fût-il victime, « car ce mal n'est pas, dit-il, un grand désordre[1], » comme s'il y avait un pire désordre moral qu'un assassinat juridique ! Thucydide eût encore pensé, mais sans l'écrire, qu'il faut qu'un prince ou qu'une république pressentant d'avance les événements et comprenant les hommes qui pourront les servir dans le danger les traitent selon cette perspective[2] : maxime prudente, sans doute, mais calcul grossier et manquant son but quand on le proclame ; moins sûr d'ailleurs que l'exacte observation de la justice, le plus noble de tous les calculs.

Thucydide, qui pratiquait le dogme du bonheur terrestre, eût pu dire qu'il faut une religion plus terrestre que la religion chrétienne, ou qu'il faut que celle-ci se fasse terrestre[3], » comme si la religion se faisait, au lieu d'être; dogme plus que païen, comme celui d'après lequel « les airs, selon Machiavel, pourraient être peuplés de génies qui nous présagent les révolutions, car il n'en est pas qui ne soit comme prédite[4] : » comme si ces génies étaient nécessaires à qui croit en Dieu ! — Que Thucydide fût assez philosophe pour penser que la religion peut être exploitée, il n'en eût pas exclusivement parlé comme d'un instrument politique dont on se sert pour mieux se dispenser de l'honorer[5]; il n'eût pas recommandé, comme utiles, « toutes les superstitions qu'on se plaît à nommer des miracles[6]. » Au lieu de subordonner la politique à la religion, comme tous les peuples qui ont des croyances, il n'eût pas, avec Machiavel, subordonné la religion à la politique comme les peuples usés qui n'ont plus que des publicistes.

Nous avons vu chez Thucydide les grands personnages grecs pleins d'une ambition personnelle qui leur faisait sacrifier à leur

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 1-7. On l'a vu récemment à Parme ! — Mais Montaigne loue avec raison cette maxime d'Épaminondas, « qu'il ne pensait pas qu'il fût possible, même pour recouvrer la liberté de son pays, de tuer un homme sans connaissance de cause » (*Essais* de Montaigne, 2-30); à plus forte raison, de le tuer injustement. Le dévouement qui fait qu'un citoyen s'immole à son pays n'est si beau que parce qu'il est volontaire et qu'on ne saurait l'imposer. Si les Romains avaient jeté Curtius dans le gouffre où il se précipita, le nom de Curtius ne serait pas une gloire, mais une honte pour Rome.

[2] *Disc. sur Tite-Live*, 1-32.

[3] *Ibid.*, 2-2. — Le but de Machiavel, c'est de rendre ainsi les hommes durs aux gouvernements, comme chez les païens; tandis que le christianisme se propose de les rendre patients. (*Ibid.*, 3-1.)

[4] *Ibid.*, 1-56. — [5] *Ibid.*, 1-11. — [6] *Ibid.*, 1-12.

vanité, leur patrie; mais Thucydide se tait du moins sur leur conduite. S'il ne l'improuve pas, il permet qu'on l'improuve; tandis que Machiavel nous dit au sujet d'un bon général florentin que la république n'employa pas au siége de Pise, « qu'il fallait que la patience et la bonté de ce général fussent à toute épreuve pour qu'il ne se vengeât pas, soit en ruinant Florence, s'il l'eût pu, soit ses rivaux [1]; » — patience étrange, il est vrai, mais pour les seuls Machiavélistes! Ce n'est pas Thucydide qui eût blâmé un Baglioni, maître de disposer de Jules II et de ses cardinaux, de n'avoir su se rendre criminel avec grandeur en face de si riches dépouilles [2]; ce n'est pas lui qui eût écrit qu'un usurpateur peut se faire pardonner son attentat contre la liberté en immolant au peuple irrité les grands qui l'ont secondé dans son entreprise [3], et racheter son ambition par sa perfidie.

C'est qu'il y a cette énorme différence entre l'utilité comme l'entend Thucydide, et l'utilité comme l'entend Machiavel, que l'une est une erreur, l'autre une souillure; que l'une peut conduire au mal, que l'autre y pousse; que la première est un danger, l'autre un crime : que si Thucydide ne proteste pas en détail contre les perversités qu'il raconte, il les flétrit dans l'affreux tableau qu'il retrace du machiavélisme grec, et condamne, au moins en général, ce que l'autre conseille, même en détail; qu'enfin, s'il y a du lion chez Thucydide, il n'y a presque jamais que du loup chez Machiavel : voilà ce qui les sépare, et l'on comprend assez leur distance.

Machiavel pourrait être comparé à Polybe [4] en ce sens qu'ils furent doués tous deux d'une intelligence aristotélique; mais ce qui manquait à Machiavel, aussi profond observateur qu'audacieux instituteur de la méchanceté humaine, c'est d'avoir, comme Polybe, ce sens moral, ce grand cœur, qui l'eussent averti que la méchanceté est moins la règle que l'exception chez l'homme; qu'elle est une grave infirmité de sa nature, non son organisme : de sorte que s'il fut très-inférieur à Polybe, c'est qu'il ne crut pas aux vertus.

C'est par là qu'il fausse presque toujours son interprétation de

[1] *Disc. sur Tite-Live*, 3-16. — [2] *Ibid.*, 1-27. — [3] *Ibid.*, 1-16.
[4] Il a, comme lui, de profonds aperçus sur le mouvement des sociétés.

Tite-Live, car autant celui-ci est magnanime par ses sentiments et la grandeur morale du peuple qui l'inspire, autant Machiavel, aussi nul par le sentiment que vil par ses maximes, est rabaissé par la dégradation de son Italie; si bien qu'on peut dire de ses *Décades* qu'elles sont un perpétuel mensonge contre Rome, en ce qu'elles interprètent l'esprit romain par un empirement outré de l'esprit grec, et qu'elles offrent le spectacle monstrueux de l'épique et pur Tite-Live travesti en Machiavéliste.

On compare encore Machiavel à Tacite : quel rapprochement! On voit bien en quoi ils diffèrent; mais en quoi se ressembleraient-ils? Tacite croit au mal, je l'accorde; mais comme il aime le bien! Tacite subtilise quelquefois, je le veux encore; mais comme il sent, comme il émeut en faveur de l'honnête! Il est toujours pour le droit, contre le succès; Machiavel toujours pour le succès, contre le droit. L'un réagit pour protester contre le mal qu'il raconte; l'autre le farde et le recommande comme le seul bien. Machiavel eût conseillé le meurtre d'Octavie; il en eût ri peut-être; un nouveau bambin dans les limbes ne l'eût pas autrement préoccupé, car qu'est-ce qu'une jeune femme, qu'est-ce qu'un enfant de plus ou de moins[1] pour un Machiavéliste? Mais qu'en dit Tacite?

Épurons-nous un peu de Machiavel par Tacite : « Ainsi, dit le grand historien romain sur Octavie, cette jeune femme de vingt ans, qu'entouraient des centurions et des soldats, et déjà séparée de la vie par le pressentiment de ses maux, n'avait même pas le repos de la mort. Elle reçoit bientôt l'ordre de mourir. Elle a beau s'écrier qu'elle est veuve, qu'elle n'est que la sœur du prince; elle invoque en vain les Germanicus, leurs communs aïeux, Agrippine enfin, du vivant de laquelle ce mariage[2], quoique fatal, ne l'exposait pas; on l'attache, on lui ouvre les veines, et comme son sang glacé par la peur coulait trop lentement, on l'étouffe dans la vapeur d'un bain brûlant. Pour comble d'horreur, on coupe sa tête qu'on apporte à Rome pour que Poppée la voie. Là-dessus, on décerne des offrandes aux temples. J'en prends acte, pour que ceux qui connaîtront ces temps malheureux par moi ou par

[1] Voir ci-dessus l'épigramme sur Soderini, qu'il relègue parmi les bambins parce qu'il est honnête homme.

[2] Celui de Poppée avec l'empereur.

d'autres, sachent bien qu'on remercia autant de fois les dieux que le prince ordonna d'exils, d'assassinats; et que ces anciens indices de nos prospérités n'attestaient plus que nos malheurs[1]. »

C'est ainsi que Tacite nomme malheurs ces pieux remercîments pour le crime que Machiavel eût nommés des prospérités. Il y a tout un monde entre eux : voilà comment ils se ressemblent! — C'est que Tacite, qui était païen, a, pour ainsi dire, une moralité chrétienne; tandis que Machiavel, né chrétien, a une moralité païenne. C'est que l'écrivain païen est celui qui s'inspire du paganisme, quel que soit le milieu dans lequel il vit; et que l'écrivain chrétien est celui qui, quel que soit son milieu, s'inspire des principes chrétiens. C'est qu'il ne faut imputer au christianisme que ce qu'il recommande et suggère; et que les prétendus chrétiens qui pensent, vivent et écrivent comme des païens, comptent d'autant moins dans la civilisation chrétienne, que, loin d'en être les organes, ils en sont les apostats[2].

Ce qui distingue Montesquieu de Machiavel, c'est que, s'il est sceptique et encyclopédiste, il reste au fond chrétien; aussi s'élève-t-il, moralement, de toute la hauteur des cieux au-dessus du Florentin.

Machiavel, écrit-on pour l'excuser, fut l'expression de son temps. Misérable excuse d'un méchant esprit! J'ai déjà fait justice de cette bévue contemporaine : qu'un homme serait le produit passif et irresponsable de son temps, comme si, en fait, Tacite et Martial n'étaient pas deux disparates de la même date! Comme si le grossier Boccace et le délicat Pétrarque n'étaient pas du même temps! Comme si le moral Savonarole et l'immoral Machiavel n'étaient pas contemporains! Comme si l'Italie du seizième siècle avait plus à s'imputer Machiavel qu'à s'honorer du Tasse! Que nos panthéistes ressassent cette formule panthéiste, « qu'un homme n'est qu'un raccourci du grand tout de son temps, et qu'il en est l'expression, » c'est-à-dire le produit, comme un métal ou un végétal; que nos raffinés répètent de nos jours, comme du temps de

[1] *Ann.*, 14-64.

[2] « Non esse Christianos quamvis doctrinam Christi lingua profiteantur. » (Saint-Justin, 1re Apologie, 65.) — Je lis dans la Satyre Ménippée que Machiavel était l'évangéliste d'Henri III; Tacite, celui de de Guise. (2-72.) Ni l'un ni l'autre ne m'étonne.

Tacite, que « corrompre et être corrompu, c'est l'esprit du siècle[1]; » quiconque est bien doué échappe à cette corruption. Un grand homme est tenu de la combattre, non de s'en imprégner : un grand esprit sera toujours, quoi qu'on dise, autre chose qu'une immense éponge se saturant d'immondices[2].

Les maximes de Machiavel sont aussi monstrueuses qu'inexcusables; elles souillent ses *Décades* presque autant que son livre du *Prince;* mais ce livre, né d'une étroite ambition[3] (car comment vouloir n'être qu'un employé des Médicis, quand on est Machiavel?) ce livre, écrit avec la plus basse préméditation[4], n'est pas moins qu'une abjuration du christianisme. Ce code de la méchanceté est un affront fait à l'espèce humaine; ce manuel du crime est le plus grand des crimes. Je laisse ceux qu'il peut servir, le justifier, comme je laisserais les esprits naïfs, s'il en est à ce point, honorer Frédéric II de l'avoir réfuté, lui dont cette réfutation n'était qu'un nouveau machiavélisme, quoiqu'il fut assez grand pour se passer du manége des petits, et pour se faire estimer autant qu'on l'admire : mais que de bienfaits survivent à ses torts, quand Machiavel ne se survit que dans le mal qu'il propage!

Machiavel, qui consultait Guichardin pour savoir si, comme historien de Florence, il devait, pour ne pas déplaire aux Médicis, soit rehausser, soit ravaler certains faits[5], et s'arrangeait pour ne blesser personne, si ce n'est la vérité qui, quoi qu'il en dise, s'accommode mal d'un tel scrupule; Machiavel qui, dans un projet de république en faveur de ses nouveaux maîtres, s'arrange pour que ce nom couvre une monarchie[6], s'en vante et conseille, — en instituant l'apparente liberté du vote pour les magistratures, —

[1] Tacite, *Germanie*, 19.

[2] Un grand homme s'impose plus à son siècle qu'il ne le subit; car c'est par les grands hommes que Dieu mène les grands siècles.

[3] Voir la *Lett. de Machiavel à Vettori* (15 décembre 1513).

[4] « Ceux qui veulent gagner les bonnes grâces d'un prince ont coutume de lui offrir ce qu'ils ont de plus rare, ou ce qu'ils croient être *le plus de son goût*, comme des pierres précieuses, etc. » Machiavel offre donc à Borgia « le moyen d'acquérir en très-peu de temps une expérience qui lui a coûté (à lui-même) tant de peines et de dangers. » — Il recommande au Valentinois l'importance du sujet et « la solidité des réflexions. » (Avant-propos du *Prince*.)

[5] Lettre du 10 août 1524. — Pour comprendre toute la bassesse de Machiavel, rapprochez l'avant-propos de l'*Histoire de Florence* de la préface de Tite-Live.

[6] *Disc. au pape Léon X*. — Sous le nom de république, il accroîtra l'autorité papale. (*Ibid.*)

« d'exprimer le scrutin comme on voudra, au moyen du dépouillement secret[1]; » cet ambitieux de comédie qui, chargé par les Médicis de leur procurer un frère prêcheur pour le carême, prie qu'on lui dépêche courrier sur courrier, afin de lui donner, par ces dehors, quelque importance, et se plaît plus sérieusement qu'il ne l'écrit à correspondre par ces courriers de fantaisie, au milieu d'un cercle de gens ébahis de son crédit[2]; cet homme à bon droit suspect aux républicains comme aux princes, et qui mourut, comme il avait vécu, dans l'indifférence générale, fut enterré près des siens dans l'église de Sainte-Croix, où pendant trois siècles on oublia sa dépouille, jusqu'en 1787 (le moment était bon!) où le grand-duc de Toscane Léopold lui érigea un monument auprès de ceux de Galilée et de Michel-Ange, avec cette inscription : « TANTO NOMINI NULLUM PAR ELOGIUM. » — Que le nom de Machiavel soit fameux, il l'a mérité; qu'il soit glorieux, c'est différent. Ni son nom, ni ses œuvres n'ont rien de véritablement grand que le mal et le scandale qu'ils provoquent quand on les honore. Certains apologistes de Machiavel lui donnent en effet du prix soit en torturant son bon sens, soit en outrant ses maximes si elles peuvent l'être[3], et c'est en effet la meilleure manière de le louer que de l'empirer. Mais si les Romains eussent élevé une statue à Machiavel, c'eût été aux Gémonies.

Son génie se développa dans un mauvais milieu, j'en conviens; mais au lieu de réagir contre ce milieu, il l'aggrava. Il y a une corruption pire que celle des faits, c'est la corruption des doctrines : l'école qui fit Machiavel fut mauvaise, et il fut plus mauvais que son école. A bien des égards, la Grèce d'Aristote n'avait pas une plus haute moralité pratique que l'Italie du seizième siècle; mais quelle différence entre Aristote et Machiavel! Chez l'un vous trouvez une politique de principes, tandis que chez l'autre vous n'avez qu'une politique d'expédients; l'un professe le culte des intérêts généraux, l'autre celui des intérêts particuliers; l'un enseigne le dévouement, l'autre l'égoïsme; Aristote est le génie du

[1] *Disc. au pape Léon X.* — [2] *Lettre à Guichardin* (mai 1521).

[3] Lisez, par exemple, l'apologie comprise dans les deux volumes des *Œuvres complètes* de Machiavel, édition Desrez, 1837.

vrai; Machiavel le génie du mal. C'est que l'un épure son temps, que l'autre l'envenime.

Qu'on me dise tant qu'on voudra que Machiavel a d'excellentes vues, qu'il sait goûter et vanter les vertus de l'antique Rome; qu'il va même jusqu'à interdire, jusqu'à flétrir formellement la perfidie, je le reconnais : il s'en faut beaucoup que Machiavel soit exclusivement mauvais, et peu d'esprits sont plus judicieux à son point de vue. Il n'en est pas moins vrai que le fond de son enseignement est horrible, et qu'en somme il professe la scélératesse. Il n'est pas d'arguties qui prévalent contre cette évidence. Je défie un honnête homme de lire Machiavel sans en être révolté; cela me suffit, car il est clair qu'il plaira longtemps à bien des gens. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut ou que le machiavélisme cesse, ou que le christianisme tombe, car chrétien et machiavéliste sont deux termes incompatibles. Le machiavélisme est une exagération du plus mauvais paganisme. C'est tantôt le mal sans franchise; c'est tantôt le mal sans vergogne; c'est le mal dans le raisonnement comme dans les actes : pratiqué par les sophistes, pratiqué par des hommes plus violents que méchants, pratiqué par des hommes plus méchants que violents (c'est sa pire forme), il n'a fait que des maux; il n'a produit que des crimes, que des souillures, que des désastres; il n'a fait que déshonorer, je ne dis pas seulement le christianisme, mais l'humanité. Quand l'esprit de Tite-Live soutient Machiavel, je crois voir la tête de Minerve avec son collier de serpents : la face divine semble apaiser et comme enchanter les reptiles qui ne l'entourent que pour en accroître la majestueuse puissance. Quand le génie de Machiavel est seul, quand il écrit le *Prince*, la Gorgone m'eût paru moins hideuse.

Et pourquoi tout ce mal, après tout? pour faire aboutir soit la fortune des héros du machiavélisme, soit celle des États qui pourraient le pratiquer, à ces coups fortuits, à cette irrémédiable décadence qui sont ou le secret de Dieu, ou la nécessité des choses[1]. Il valait bien la peine de tant suer pour le crime, afin de tomber

[1] Voir, sur le fatalisme de Machiavel, *Disc. sur Tite-Live*, liv. 2, ch. 29; liv. 3, ch. 31. — Il dit ici « que toutes les choses de ce monde ont un terme et des bornes à leur durée; que celles qui remplissent toute la carrière que le ciel leur a destinée

un peu plus tôt que par l'honnête! César Borgia ne multiplia tant ses méfaits [1] que pour en perdre le fruit et devenir le prisonnier de son plus puissant ennemi [2]. Il n'échappa même à celui-ci que pour mourir violemment : image de tant de brillants criminels, ou de tant de gouvernements violents et éphémères, qui ne meurent pas mieux après avoir aussi mal vécu; image du sort qui attendrait l'humanité dans cette exécrable voie!

Les avertisssements ne manquèrent pas au machiavélisme, et quand j'en lis dans Guichardin les noires entreprises, j'aime à voir un Français, un digne chrétien cette fois, le vaillant Lanoue Bras-de-Fer, faire l'office de la conscience humaine protestant contre ce qui la souille; j'aime ce cri de l'honnête homme, ce cri du croyant qui s'élève contre la profanation des choses saintes, contre le mépris de la foi jurée, contre le mépris de la morale, contre le mépris de la vie des hommes, contre cette soif de dominer par le sang, par la fraude, par le sacrilége, qui constitue le machiavélisme italien. Je ne connais pas de lecture plus curieuse et plus saine que celle de Guichardin commenté par Lanoue.

Si Guichardin nous montre César Borgia, duc de Valentinois, s'agrandissant en Italie par mille intrigues mêlées de noirceurs [3] : « L'ambition cruelle, dit Lanoue, ne donne repos ni relâche quelconque à son esclave, ains le pousse à tous moments, afin qu'il tourmente les autres [4]; » — si l'historien raconte comment le Valentinois, repoussé d'abord de Faenze, s'en rend pourtant maître grâce aux efforts extraordinaires de ses principaux complices, les Vitellozzi et les Ursins [5], Lanoue mentionne en passant que ceux-ci « furent bientôt payés de leurs gages [6]. » — Lorsqu'en effet ces complices de Borgia se coalisent contre lui, soit pour quelque mécontentement personnel, soit simplement pour l'écraser et le supplanter, d'après Guichardin, dans un moment où il chancelle [7],

sont celles qui ne changent pas ou qui n'ont que des changements salutaires. » — Grandes vérités, mais qui cadrent bien mieux avec le christianisme qu'avec le machiavélisme!

[1] Entre autres, il avait fait jeter dans le Tibre son frère, qu'il jalousait. (Voir Brantôme, *sur César Borgia*.) Il avait pour emblème un dragon qui se nourrit de serpents. (*Ibid.*)

[2] Pour le capturer, Gonzalve lui applique ses propres maximes. (V. Brantôme.)

[3] Guichard., 5-3, traduction de Hierosme Chomedey, Paris, 1593. — [4] *Ibid.*, Notes de Lanoue. — [5] Guichard., 5-3. — [6] Notes, *ibid.* — [7] Guichard., 5-9.

« la Providence, dit Lanoue, voulant châtier ceux-ci qui avoyent trop longtemps adhéré aux insolences du Valentinois, s'en sert comme d'un baston pour menacer ce tyran; mais elle ne permet que ceux-ci prospèrent, ains endurcit justement l'autre, le livrant de plus en plus à son ambition cruelle, afin de se ruer contre le baston, attendant que la même Providence appreste une barre de fer pour mettre en poudre cet orgueilleux [1]. » — Guichardin, continuant de raconter comment à force de souplesse et de perfidies Borgia, qui voulait perdre les Vitellozzi et les Ursins, sut les regagner au point d'en obtenir la prise de Sinigale [2], Lanoue écrit avec sa familiarité vigoureuse que, « tandis que ces misérables esclaves se travaillent pour lui, il leur apporte un licol [3]. » — Comme Borgia leur dresse en effet un guet-apens, dans cette même ville de Sinigale qu'ils venaient de lui conquérir (car s'y étant rendu d'après Guichardin, il prie ses amis, un Vitellozzi, Paul Ursin, le duc de Gravina et Liverot de Ferme, d'entrer avec lui dans les murs et de le suivre dans son appartement, et les invités n'étant pas sans défiance [4]), « il n'était plus temps, écrit Lanoue, de faire retraite étant dans le filet [5]. » — S'ils suivent leur grand ami Borgia qui, selon l'historien, les introduit dans sa chambre, les y entretient gracieusement de menus propos avant de les quitter, les quitte enfin comme pour changer de vêtement et les fait immédiatement arrêter et étrangler par ses sbires [6] : « Misérable salaire, dit Lanoue, de ceux qui servent de méchants maîtres [7] ! » — Comme après tout les victimes, assez dignes de leur bourreau, méritaient leur sort, principalement, dit Guichardin, Liverot de Ferme, lequel avait surpris dans un banquet et tué dans sa propre ville Jean Frangiani son oncle et plusieurs bons citoyens [8]; Lanoue observe que « Dieu punit les meschans par les meschans et (que), qui a tué traitreusement les autres, est tué par d'autres plus fins que lui [9]. »

Enfin, le Valentinois lui-même, l'heureux et brillant César Borgia, cet oracle de l'Italie et de la France, selon Lanoue, connaît le malheur. Son père le pape Alexandre VI étant mort a pour successeur le fougueux Jules II, à qui Pie III ne semble qu'ou-

[1] Guichard., 5-9. Notes de Lanoue. — [2] Guichard., 5-10. — [3] *Ibid.*, Notes de Lanoue. — [4] Guichard., 5-10. — [5] *Ibid.*, Notes de Lanoue — [6] Guichard., 5-10. — [7] *Ibid.*, Notes de Lanoue. — [8] *Ibid.* — [9] *Ibid.*

vrir le pontificat qu'il devait à Jules. Les revers se multiplient autour de Borgia, comme antérieurement les succès, et Lanoue compte les divers supplices qui l'atteignent. Son orgueil est diversement humilié, ses États s'évanouissent; il est enveloppé dans le château Saint-Ange où il peut apprendre, selon Guichardin, moins ce qui lui reste que ce qu'il a perdu [1] : « C'est son septième supplice, s'écrie Lanoue; chacun prend plaisir à lui arracher quelque pièce, afin que cette corneille déplumée, apprêtant à rire à tous, lamente inutilement ses pertes [2]. » — Cependant un des capitaines de Borgia, qui lui restait fidèle, selon Guichardin, lui reconquiert Rimini, tandis que Faenze tarde longtemps à l'abandonner [3]. Que s'ensuit-il? « C'est son huitième supplice, dit Lanoue; il voit quelque clarté de fois à autre, mais c'est pour rentrer tost après en plus profondes ténèbres, et tomber en nouveaux désespoirs comme quand il entendit le dessein des Vénitiens qui prétendoient le mettre en chemise [4]. » — Ayant donc traité, suivant l'historien, avec Jules II qui lui fixe pour résidence Imola, où il jouira de quelque ombre de souveraineté (car on consent que cent hommes d'armes et cinquante chevaux suivent sa bannière [5]), mais le pape lui ayant demandé quelques concessions qu'il rejette, sur quoi le pape le fait prisonnier, « neuvième supplice du Valentinois, selon Lanoue [6], car, sur le point de radouber ses plaies et déchirures, il est arrêté et enfondré plus avant en misère que jamais, recevant quelque paye de ses cruautés, tromperies et insolences. » — Si les derniers partisans des Borgia sont partout rejetés ou détruits, selon Guichardin [7], — « c'est son dixième supplice, selon Lanoue, de voir que les fauteurs de la tyrannie (si peu qu'ils restoient) sont mis bas [8]. »—Enfin, Borgia s'échappe-t-il d'une prison du roi d'Espagne pour mourir d'un coup de zagaie au camp de Viane [9], d'après Guichardin, « trop honorablement mourut-il pour un tyran qui avoit fait tant de maux! s'écrie Lanoue... Dernier acte de la tragédie de ce duc, de l'amendement duquel puisqu'il n'apert point, on ne peut estimer sa mort que très-malheureuse [10]. »

[1] Guichard., 6-5. — [2] *Ibid.*, Notes de Lanoue.— [3] Guichard., *ibid.* — [4] Notes, *ibid.* — [5] Guichard., 6-5. — [6] Notes, *ibid.* — [7] Guichard., *ibid.* — [8] Notes, *ibid.* — [9] Guichard., 7-3. — [10] *Ibid.*, Notes de Lanoue.

Voilà comment Lanoue suit jusqu'au bout tous les détails d'un grave incident narré par Guichardin. Fréquemment ses réflexions se généralisent, et l'on dirait un rayon divin planant sur l'histoire. Guichardin nous apprend-il, par exemple, qu'un prince espagnol meurt presque inopinément à la fleur de l'âge au moment où tout favorisait sa grandeur, comme pour montrer, dit l'historien, les caprices de la fortune [1] : « C'est en ces révolutions, dit Lanoue, que reluit la sagesse du Tout-Puissant, qui est maître des plus grands du monde autant que des plus petits [2]. » — Le pape remue-t-il les puissances contre les Vénitiens et suspend-il quelques promotions de cardinaux pour mieux exciter le zèle des candidats auprès du roi de France, d'après Guichardin [3] : « Toutes ces grandes roues du monde qui font tant de tours et de destours, écrit vigoureusement Lanoue, sont encloses dans l'immense roue de la sagesse divine, qui leur donne mouvement ou arrêt convenable [4]; » et ailleurs : « O qu'il est malaisé à l'homme -- tant avisé soit-il — voire impossible d'eschapper, quand la main toute-puissante le veut attraper [5] ! » ou bien : « Jusques à ce que l'espée que Dieu apreste pour transpercer ses ennemis soit esmoulue, écrit-il encore, ils tracassent et font ce que sa patience permet, ayans les yeux ouverts, les bras desliés, les pieds dispots, mais pour ne faire rien qu'à leur façon accoutumée. Car ils ne voient jamais celui qui les menace, ains tendent seulement à l'exécution de leurs cruels desseins [6]. »

J'ai personnifié le machiavélisme en César Borgia. Guichardin remarque à bon droit « combien il convenait peu à la splendeur de la maison de France, et à son chef, qu'honore le titre de roi très-chrétien, de favoriser un tyran de cet ordre qui ruinait les peuples, que brûlait la soif du sang humain, qui n'enseignait au monde que la cruauté et la perfidie; qui n'était qu'un brigand public par lequel, malgré la foi jurée, avaient cruellement péri des seigneurs sans nombre; qui ne s'abstenait même pas du sang de ses frères et de ses alliés; et qui, tantôt avec le fer, tantôt avec le poison, avait exercé sa barbarie sur des victimes si jeunes que le Turc lui-même en eût eu pitié [7]. » On voit que le siècle n'a pas

[1] Guichard., 7-3. — [2] Notes, *ibid.* — [3] Guichard., 7-2. — [4] Notes, *ibid.* — [5] Notes sur Guichard., 5-10. — [6] *Ibid.*, 5-9. — [7] Guichard., 5-8.

tellement gangrené Guichardin, qu'il ne sente les crimes du machiavélisme et ne flétrisse hautement tout ce qu'adore son publiciste. J'ai dit, de mon chef, ce que j'en pensais, écoutons Lanoue sur Guichardin, Borgia et Machiavel : « Voici, dit-il, les perfections de ce duc bien dépeintes, et cependant c'est celui que Machiavel propose pour patron à tous princes pour l'imiter comme le plus accort et le plus digne de régner qu'il ait onc remarqué. Quant à moi j'estime, poursuit-il, qu'il n'y a point de meilleur moyen pour faire de son pays un sépulcre et un désert, que de l'ensuivre [1]... Les meschans, dit-il encore, osent alléguer qu'ils ont eu raison d'estre meschans; c'est le comble de leurs meschancetés. » — J'ai dit pour mon compte qu'il fallait ou que le machiavélisme périt, ou bien le christianisme : « La religion chrétienne, écrit Lanoue, seroit une pure dérision et abomination si elle avoit pour chef le diable [2]. » Voilà ma réponse à ces esprits mous et complaisants, toujours tendres pour le mal, même pour le pire; et qui, de peur du diable, courtisent le diable. On vient de lire un homme qui leur ressemble peu.

IV

Les accents du chrétien calviniste Lanoue sont une puissante et haute nouveauté dans l'histoire. Tacite moralisait au nom de l'homme et manquait de sanction; Josèphe moralisait au nom de Dieu, mais sa sanction restant terrestre était incomplète; Lanoue moralise au nom de Dieu surveillant la terre et châtiant au ciel les crimes de la terre, au nom de Dieu gouvernant notre mort comme notre vie. Lanoue seul est dans le vrai; Lanoue seul fait entendre une voix historique digne de l'idéal chrétien. Si le catholique et presque divin Bossuet lui succède pour le surpasser, ils n'en prouveront pas moins tous deux combien deux christianismes, divisés sur quelques dogmes, n'en font qu'un par leur idéal moral. On remarquera d'ailleurs qu'à la petite voix ergoteuse des sophistes,

[1] Guichard., 5-8. Notes. — [2] Notes sur Guichard., 5-10.

tous deux opposent la grande voix du cœur, celle du sentiment; confirmant ainsi que si, comme je l'ai montré, c'est par le sentiment que, soit la beauté littéraire de la forme, soit la beauté morale de la pensée, soit la beauté plus grande du sacrifice qui constitue l'héroïsme; que si c'est, dis-je, par le sentiment (ce souffle des poëtes, des héros, des prophètes) que brillent les grandes manifestations de l'homme, c'est par le sentiment surtout qu'un grand historien les juge. C'est qu'en effet un grand cœur l'emporte sur un grand esprit; et qu'un sophisme qui fait le désespoir de tel esprit sagace ne peut rien sur un grand cœur. Quel sophiste, par exemple, n'embrassera le machiavélisme sur les deux joues, et quel homme de cœur ne le soufflettera sur les deux joues? C'en est assez : passons à Bossuet.

Le nouveau rationalisme, principalement issu de la renaissance, avait beau faire, il ne pouvait rien constituer de solide par l'effort de la seule raison. Cette résurrection païenne, qui avait l'infirmité du paganisme, était de plus une énormité dans le christianisme. L'école de Machiavel si flagellée par Lanoue devait apprendre de Bossuet, ou plutôt le monde éclairé sur le mensonge historique de cette école outrageant trois fois la vérité en faisant l'homme, et tout méchant, et tout puissant, et maître de sa destinée précisément par cette méchanceté, sa plus grande faiblesse; le monde apprenait donc de Bossuet, comme du plus grand interprète du christianisme, que l'homme, image de Dieu, mais dégénéré par sa chute, était désormais un mélange de grandeur et de misères, c'est-à-dire un mélange de bien et de mal, ce qui exclut en même temps et sa méchanceté et sa puissance absolues : il apprenait « que tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure; qu'ils font plus ou moins qu'ils ne pensent; que leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus; qu'ils ne sont ni maîtres des dispositions que les siècles passés ont omises dans les affaires, ni de prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer[1]. » — C'est-à-dire que Bossuet professait tout le contraire du machiavélisme.

« Celui-là seul, poursuit éloquemment Bossuet, tient tout en sa

[1] Conclusion du *Disc. sur l'hist. universelle.*

main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils. Alexandre ne croyait pas, ajoute-t-il, travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetterait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie, qu'il voulait détruire, devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. — En un mot, il n'y a pas de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance par une suite réglée [1]. »

Dans le tableau qu'il fait de la religion et des empires, « pendant que vous les verrez tous tomber, conclut-il, et que vous verrez la religion se soutenir par sa propre force, vous connaîtrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance [2]. »

Le sentiment religieux, l'idéal chrétien complet dominant l'histoire comme notre vie et lui donnant sa consécration, voilà ce que veut Bossuet et ce qui doit surnager malgré les nouvelles commotions qui ont troublé son enseignement depuis Bossuet, savoir : la révolution française avec ses contre-coups dans l'histoire comme dans tout le reste.

Mais avant Bossuet, il s'était fait une grave altération dans la tendance historique. Dès le seizième siècle, l'histoire, qui perdait de son ignorance, perdait en même temps sa conscience. En effet, à l'esprit de libre examen dans la religion, se personnifiant dans le protestantisme, succédait l'esprit de libre examen en toute chose aboutissant à l'*Encyclopédie*, que plusieurs appellent le grand dépôt intellectuel du dix-huitième siècle, que d'autres nomment à leur tour le babélisme. Puis, comme toujours, un grand mouvement dans les idées était suivi d'un grand mouvement dans les faits; une révolution et des convulsions européennes,

[1] Conclusion du *Disc. sur l'hist. univ.* — [2] *Ibid.*

dans les faits, succédaient aux agitations européennes de la pensée. L'esprit religieux, l'esprit de système, l'esprit d'autorité, l'esprit de liberté, se sont donc disputé et continuent à se disputer violemment le monde, tantôt avec une prédominance religieuse, tantôt avec une prédominance politique, tantôt avec une prédominance utopique; tantôt opprimés l'un par l'autre, un instant subordonnés l'un à l'autre, mais perpétuellement en conflit les uns contre les autres.

V

Il n'entre pas dans mon cadre d'apprécier la valeur respective des principes, ou des prétendus principes en lutte. Le protestantisme, qui a contre lui d'antiques et grandes vérités, a pour lui, je le sais, de très-grands faits. La philosophie, si vaine en soi, a pour elle de brillants et grands écrivains. Le mouvement intellectuel du dix-huitième siècle, qui aurait pour lui les principes de 89, — c'est-à-dire l'honneur de l'esprit humain, — s'ils n'étaient le fruit de la maturité des siècles, s'ils n'appartenaient pas moins au dix-septième, au seizième siècle et aux temps antérieurs qu'au dix-huitième siècle (car ils émanent de cet ensemble de temps, à moins de prétendre que le fruit qu'on cueille en automne est étranger au printemps qui le fit poindre, à l'été qui le mûrit, et à l'hiver même où le tronc ne végète plus sourdement que pour condenser sa séve); le dix-huitième siècle a donc pour lui cette apparence; mais il a contre lui : l'encyclopédie, c'est-à-dire quelque chose de pis que le chaos; le mépris de la tradition, sans laquelle il n'est pas de raison publique; la manie du dénigrement de tout ce qui fut, le goût de l'utopie, le goût des essais radicaux : et cette malheureuse illusion « qu'il n'y a que les révolutions de fécondes, » ce qui revient à dire que, pour fortifier un arbre, il convient de souvent le déraciner. Enfin le dix-huitième siècle a contre lui le jacobinisme, une forme du machiavélisme, et quelque chose de pis que le jacobinisme qui fut plus violent qu'impur; quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue, que j'appelle-

rais tantôt le mammonisme, tantôt le méphistophélisme, en un mot ce qu'il y a de pis dans le mal et dans l'infamie[1].

En somme, ce que je constate avec tout homme réfléchi, c'est que l'esprit de parti et de secte, comme l'esprit de système et de paradoxe, ayant infecté l'histoire depuis la renaissance, la conscience publique y semble étrangère. Sous l'empire des divers principes qui se choquent dans la société européenne, les faits les plus constants sont niés; les faits les plus faux sont affirmés; l'histoire vraie est le plus souvent étouffée par la rumeur, par le mémoire secret, par le libelle érigé en histoire. C'est que dans un intérêt de parti ou de secte, on emploie le plus souvent le mensonge des faits à soutenir le mensonge des systèmes.

Les esprits honnêtes, d'ailleurs, sont imbus de doctrines de convention, de je ne sais quelle science de formules qui pose assez bien son homme, et lui nuit rarement dans son parti; mais qui sert aussi mal la société qu'elle favorise tel intérêt privé.

Passe encore pour ceux que la bonne foi justifie; mais que dire de ceux qui se font un patriotisme du dénigrement de leur pays? Que dire de ces prétendus bons Français qui ne sauraient dormir s'ils ne trouvent, à force de fausse érudition, de fausse imagination, d'impostures de tout genre, quelque nouvelle raison de faire mépriser la France, et qui l'injurient avec la même ferveur qu'ils devraient l'honorer? Tel énergumène qui ne peut exécuter en place de Grève saint Louis, Henri IV et le grand Condé, les exécute au moins dans l'histoire.

Les historiens grecs ne respectaient pas toujours la vraie morale; ils respectaient du moins certains principes, ils respectaient la Grèce : les historiens de Rome respectèrent toujours, non-seulement Rome, mais la vraie morale. Certains de nos historiens modernes ne respectent pas plus la patrie[2] que la morale. S'il est vrai qu'il n'y a pas de pire corruption que celle des choses

[1] Tel est le bilan du dix-huitième siècle, dont le mal et le bien remontent plus haut, j'en conviens.

[2] La critique doit être éclairée, mais non cruelle pour les aïeux, non calomniatrice, non oublieuse de respect envers ceux qui ne peuvent sortir de leur tombe et nous dire : « Voici, enfants, la raison de notre conduite. » (Silvio Pellico, *Des Devoirs*, ch. 2.) — « La fortune des morts, c'est leur bonne renommée, » selon Démosthène. J'ajoute que la bonne renommée des grands hommes est le patrimoine de leur patrie.

saintes, il n'y a pas de pire corruption dans l'histoire que la perversion de l'idéal chrétien; et c'est un sacrilége moral, c'est une apostasie du christianisme que la moderne déviation révolutionnaire de l'idéal historique chrétien. Notre histoire est devenue un pamphlet; et le mieux qu'on en puisse dire trop souvent, c'est qu'elle est un pamphlet grave.

Il est vrai qu'en parlant en ces termes, je me restreins à la France et à certaine école révolutionnaire; mais j'en parle parce qu'il s'agit d'une école, et qu'elle n'est pas sans disciples. Si un fond de machiavélisme a toujours été dans le monde, il s'y est tenu du moins à l'état dissimulé, non à l'état patent; comme exception, non comme règle; comme vice privé, non comme vice général et tendant à devenir national. Chez toute grande nation, le machiavélisme s'est efforcé de se faire tolérer, bien plus qu'il ne s'est étalé. Chez nous il professe, et même il progresse en professant.

Machiavel avait attaché la grandeur au crime; nous en sommes venus à y attacher la sainteté. Pour certains esprits, le massacre et le pillage d'une partie de la société par l'autre s'est appelé le christianisme[1]; on a peint nos septembriseurs comme des apôtres. Nous avons entendu ce qu'aucune société n'entendit jamais : dans l'enchère des folies morales de notre temps, on a osé dire, non sans quelques applaudissements hébétés : « Dieu, c'est le mal[2], » d'où la conséquence que le mal c'est Dieu; — « la propriété, c'est le vol, » d'où la conséquence que le vol c'est la propriété. Ces principes et ces sentiments, qui sont l'extrême du délit, ne relèvent pas de la discussion, mais des tribunaux; là où on ne peut les faire châtier par la justice, on prend ses armes.

Le machiavélisme et les sicaires se complètent, ils sont même inséparables : le même sol qui a produit le machiavélisme, a produit les sicaires pour appliquer le machiavélisme. Comme dans l'antiquité, la pire des corruptions, la pire des férocités nous est venue du foyer des arts et des élégances, du berceau des jeux

[1] « Pieux guet-apens, eût dit Pascal, mais qui, bien que pieux, demeure toujours guet-apens. » (V. 7e provinciale.)

[2] Le peuple, abusé sur ce qu'il doit désirer ou craindre, crie souvent, dans son ivresse : « Vive notre mort, périsse notre vie. » (Le Dante cité par Machiavel, *Disc. sur Tite-Live*, 1-53.)

énervants. Comme dans l'antiquité, c'est du pays que semblent souiller les jeux sanglants du cirque, mais où règnent le sentiment religieux, le respect de la tradition, des coutumes, celui des ancêtres; c'est de ce pays où dominent plus l'honneur et le sentiment que le rationalisme, c'est de là, et c'est du sein d'un affaissement plus superficiel que fondamental, qu'est sorti le plus magnifique exemple d'héroïsme national qu'ait jamais donné un peuple offensé : c'est là qu'on a vu ce que peuvent produire de grands caractères et de grandes actions; ce que peut la prétendue chimère de la foi chrétienne, de l'amour de la patrie, du respect de soi, du goût de l'honnête et de tout ce que flétrit le machiavélisme. C'est là que nous avons appris et la force de la faiblesse et la faiblesse de la force, c'est-à-dire la vérité de la justice et le mensonge de la violence. C'est là qu'un grand homme cessa de l'être, parce qu'il cessa un instant d'être lui-même; comme c'est en désavouant, plus tard, cette erreur de sa grande âme [1] qu'il en a déchargé sa gloire.

Non, les maximes que condamna même le paganisme ne peuvent faire loi pour les chrétiens, et c'est une grande profanation de langage d'appeler épuration du christianisme l'empirement du paganisme; mais telle est l'aberration en ce sens, qu'il n'est pas douteux pour moi que la plupart de ceux qui la partagent ne valent mieux que leurs doctrines, et que leur cœur ne proteste contre leurs systèmes; car leur cœur est de Dieu, tandis que leurs systèmes ne sont que d'eux-mêmes; et je m'émeus bien moins contre les hommes que contre leurs erreurs.

Je repousse donc les erreurs, dans l'intérêt de ceux qu'elles égarent. « Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement, dit le profond Pascal, que quand on le fait par un faux principe de conscience [2]. » Écoutons encore cette grande voix de Pascal nous criant « qu'au lieu de fortifier la justice nous justifions la force [3]... que la puissance, sans la justice, est tyrannie [4]... qu'il faut faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste [5]. » —Au fond, c'est la grande mission de l'histoire, non de

[1] V. le *Mémorial de Sainte-Hélène*, tome 1, p. 353, 458, 459, édition grand in-8° de Garnier frères. — [2] V. *Pensées* de Pascal, art. XXIII-43. — [3] *Ibid.*, art. VI-7. — [4] *Ibid.*, art. VI-8. — [5] *Ibid.*, art. VI-7.

justifier la force, mais de fortifier la justice; et comme elle ne le peut qu'au nom de la morale et de sa double sanction terrestre et surnaturelle, il en faut toujours revenir à ce dernier terme de l'idéal chrétien. Voilà pour le fond.

Dans la forme, l'histoire antique était un grave poëme, elle était bien plus écrite, si je puis le dire, avec des tableaux et des sentiments qu'avec des idées : l'histoire grecque était surtout pleine de tableaux, l'histoire romaine surtout pleine de sentiments; il semble que nous évitions les uns et les autres.

Sans parler de l'école jacobine où certains esprits implacables et sans entrailles pour l'homme, s'en dédommagent en s'attendrissant sur la pierre et sur la bête par cette contrefaçon du sentiment, la sensiblerie [1], qui est une perversion du cœur, comme le hobbisme est une perversion de l'esprit; sans parler de ces difformités morales, notre école historique est trop sèche; l'idéologie la domine. Non-seulement nous donnons trop de place à l'idée, mais nous en donnons trop à certaines formes de l'idée, à l'argumentation, à l'esprit de critique, à l'esprit didactique, à l'abstraction, au formulisme [2].

Tel qui a de hautes qualités de forme, ne les a pas avec une originalité suffisante parce qu'il calque l'antique au lieu de s'en inspirer, et pèche par l'enseignement; — tel dont l'enseignement est supérieur, n'a pas au même degré les côtés brillants et émouvants de la forme : nous sommes donc incomplets, et malgré de grands pas vers l'amélioration, la perfection est fort loin. « Nous avons beaucoup de méthodes sur l'histoire et peu d'histoires [3] » : ce mot de Bacon est encore vrai. L'ensemble de nos écrivains rappelle la perfection; aucune histoire, aucun historien particulier ne l'offre.

On pourra citer, dans l'école révolutionnaire, tel de nos historiens en renom, plein de largeur et d'éclat, doué plus que personne de la grande éloquence historique, mais à qui la passion

[1] « Je fus sur le point d'éclater de rire de la bonté et douceur d'un brûleur de granges. » (Pascal, 8e provinciale.) — Et si nos sensibles terroristes n'avaient brûlé que des granges!

[2] Nous entrons dans trop de détails. Tacite distinguait ce qui était digne de l'histoire, de ce qu'il fallait reléguer dans les actes diurnaux. (*Ann.*, 13-1.)

[3] L'histoire est, selon lui, un travail immense et délicat... En sorte que rien n'est plus rare parmi les œuvres humaines qu'une histoire accomplie. (V. *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, 2-5.)

politique fait écrire des choses que n'accepteront ni son siècle, ni la postérité, si la postérité le connaît; digne d'ailleurs qu'elle le connût s'il avait écrit pour elle, non pour un parti : un sectaire, je crois, qui met dans sa vie comme dans ses écrits la dignité de la conviction.

Ou bien tel autre émule bien inférieur, malgré de brillantes qualités; qui écrit aussi bien que personne, quand il est dans le vrai, mais pis que personne quand il est dans le faux, ce qui lui arrive trop souvent; le jouet de son imagination et de sa fantaisie; égaré par une sensibilité maladive qui outre tout parce qu'elle est outrée elle-même.

Ou bien, dans une école plus sage, un écrivain qui a donné à des qualités secondaires — la netteté, la précision, l'esprit d'enchaînement, — une supériorité telle, qu'il s'égale par cela seul aux plus hautes renommées, quoique son *Précis de la Révolution française* soit trop logique pour être vrai, car une convulsion sociale n'est pas un syllogisme; mais dont l'*Histoire de Marie Stuart* serait un chef-d'œuvre s'il y avait un peu plus de coloris et de verve.

Ou bien, dans une école intermédiaire, à principes trop flottants, un poëte improvisateur dans un genre qui ne s'improvise pas, produisant le roman faux et dangereux des *Girondins* avec des touches et des couleurs dignes de Tacite qu'elles ressuscitent sans le copier.

Ou bien, dans l'école des affaires, un grand homme d'État qui a, dans sa manière, quelque chose de la vive négligence de César et de la haute sagacité de Polybe : instruit et instructif au plus haut point, comprenant les faits et la politique usuelle mieux que personne, mais plus fait, je crois, pour écrire d'éminents commentaires historiques [1] que l'épopée de l'histoire.

Ou bien le grand esprit qui traite les idées avec la même supériorité que le précédent traite les faits; qui empreint ses écrits de l'extrême élévation de son âme : comme écrivain, l'honneur et la conscience de son siècle, et à qui, ce semble, il n'a manqué qu'une grandeur artistique, la poésie.

[1] Bacon dit d'ailleurs, des *Commentaires* de César, « que, par une sorte de magnanimité, il n'a donné que le nom de commentaires aux histoires les plus parfaites qui existent. » (*De la dignité et de l'accroissement des sciences*, 2-6.)

Ou, tel autre fort vanté comme la plus parfaite expression d'un libéralisme factice aujourd'hui passé de mode par sa faute; historien qu'on a trop surfait, malgré l'intérêt qu'une érudition neuve, imbue du sentiment poétique, donne à ses œuvres.

Ou tel publiciste-historien rarement simple, mais presque toujours vrai; esprit pénétrant, un peu castillan; plume chevaleresque, et qui fit vibrer le sentiment de l'honneur avec une énergie magnétique qui avait sa source dans un grand cœur.

Ou bien tel autre, et ce sera le dernier, chez qui l'on trouve la calme sérénité, le désintéressement, la moralité d'un stoïcien dans la noble acception du terme; qui comprend l'histoire comme l'eût fait un patricien de la vieille Rome, et qui écrit comme il pense, en gentilhomme.

Mais, malgré de belles œuvres et de grands noms, notre école historique est insuffisante. Dans la forme, il faut qu'elle se simplifie et se poétise pour se populariser. Ni le peuple, ni le public ne connaissent des écrits qui ne semblent faits que pour les académies, tandis que Bossuet et Saint-Simon pourraient presque être lus par le peuple, et certainement par le gros du public. Comme forme historique, au point de vue des idées et des tableaux d'ensemble, je ne connais rien de supérieur au *Discours sur l'histoire universelle*. Nulle prétention paradoxale, rien d'alambiqué, rien qui sente la découverte; mais tout de tradition, tout de pratique, tout de génie et tout du ressort des hommes de sens dans ce sublime discours qui fut fait pour un enfant. Comme instrument historique au point de vue de l'observation humaine, du récit détaillé des faits, de leur moralité et de leur sanction chrétienne (à part un peu trop de personnalité, de partialité, d'humeur), je ne sais rien de plus émouvant, de plus vrai, de plus digne de parler aux hommes que la plume de Saint-Simon. Avec moins de familiarité, avec plus de constance dans la dignité, Saint-Simon serait le Tacite chrétien. Il ne l'est pas, il ne songeait pas à l'être, il écrivait moins l'histoire que des documents pour l'histoire; c'est pourquoi l'idéal chrétien attend son historien. Enfin, et c'est par là que je conclus, rien ne nous révèle mieux la marche de l'esprit humain que quelques grands noms.

Trois hommes sont surtout les représentants de cet esprit dans

l'ordre moral : Platon, Tacite, Bossuet. Platon a surtout spiritualisé la morale en lui donnant pour fondement la justice dont Dieu, selon lui, est la source. Tacite a spiritualisé l'histoire en y introduisant, plus que nul autre, la grande morale de Platon : mais le Dieu de Platon était confus et incertain; le Dieu de Tacite plus confus, plus incertain que celui de Platon; la Divinité, point de départ et sanction de la morale, leur manquait donc : on la sent partout dans la morale historique de Bossuet, non plus à l'état confus, mais à l'état certain, clair, prédominant à travers tous les siècles et toutes les sociétés qu'elle gouverne. Si Platon a créé les règles de la conscience individuelle, si Tacite a, pour ainsi dire, créé la conscience collective du genre humain, Bossuet les complète en montrant surtout le tribunal dont relève, soit la conscience de l'homme, soit la conscience des peuples.

Polyclète, selon Quintilien, avait embelli la forme humaine jusqu'à l'idéal, il était resté au-dessous de la majesté divine; mais Phidias, poursuit-il, fut plus habile à représenter les dieux que les hommes, et son Jupiter Olympien ajoutait à la religion des peuples [1]. Tacite et Platon furent comme Polyclète : ils idéalisèrent, l'un la morale, l'autre l'histoire; ils élevèrent la raison humaine aussi haut qu'elle peut monter sans atteindre à la raison divine : Bossuet, grâce au christianisme, éleva la raison humaine jusqu'à la raison divine; il pénétra la première de quelques-uns des rayons de la seconde, et ses œuvres accrurent, comme celles de Phidias, la religion des peuples; car ceux mêmes que le dogme chrétien peut étonner ne peuvent pas ne pas être de la grande et sublime religion de Bossuet.

Tel est Bossuet comme enseignement. Comme forme, si Platon fut la plus belle expression de l'éloquence dans la philosophie, si Tacite en fut la plus haute expression dans l'histoire, Bossuet en est le type le plus grand dans la philosophie, je veux dire dans la raison chrétienne associée à l'histoire. Non-seulement il résume les deux grandeurs de ses devanciers dans leur objet, mais il les réunit dans leur forme, car personne n'a reproduit plus originalement que Bossuet la simplicité poétique et grandiose du style

[1] *De l'Instit. orat.*, 12-10.

de Platon, en même temps que l'énergie condensée et le relief étincelant de Tacite.

Chateaubriand nous apprend qu'il a tenté d'élargir et de rectifier Bossuet dans ses vues historiques; mais il l'a plutôt travesti [1]. L'un est grand jusque dans le petit, l'autre me paraît petit jusque dans le grand.

L'idéal chrétien attend donc son historien : un Bossuet laïque s'il est possible; un Saint-Simon grave, ou même et principalement un grand évêque, comme Bossuet, écrivant l'histoire laïque; tout autre chose surtout qu'un Chateaubriand et sa fausse école.

C'est l'un des buts de mon travail que de ramener de Chateaubriand à Bossuet. Historiquement et littérairement, tout y est profit; mais tous nos excès nous y ramènent; ils accompliront, ou de grands esprits accompliront mon vœu.

[1] Si l'évolution chrétienne n'est pas le cercle exclusif de Bossuet, elle est encore moins le roman révolutionnaire de Chateaubriand.

ÉPILOGUE

Ferai-je le résumé de mon travail, et lui donnerai-je un épilogue? Non, car je ne le crois pas nécessaire. Le prologue lui-même n'est-il pas, en effet, le programme de ce que je traite; et n'ai-je pas tenu, selon mes forces, ce que j'ai tenté? Je n'aurai donc pas, quant à présent, d'autre épilogue que mon prologue.

XVII

PARALLÈLE GÉNÉRAL

OU RAPPROCHEMENTS ENTRE LA CIVILISATION ANTIQUE ET LES TEMPS MODERNES

Lorsqu'on me dit que les animaux ne rient point, et que le rire est particulier à l'homme, cette différence morale entre l'homme et la bête me paraît plus évidente que la distinction qu'on puise dans la faculté même de raisonner, dont il est difficile de priver absolument la bête. De même, quand on me dit du nègre qu'il est noir, de l'Indien qu'il est rouge, ou du Mongolien qu'il est jaune, je vois parfaitement en quoi chacun de ces trois types de l'homme diffère du type blanc. Il n'en est pas ainsi de l'homme antique comparé à l'homme moderne : l'homme antique a tant de choses qui appartiennent à l'homme moderne, et le moderne tant de choses qui appartiennent à l'homme antique, qu'il est plus malaisé de dire en quoi ils diffèrent qu'en quoi ils se ressemblent. Pour les ressemblances, tout le monde les voit; quant aux différences, il faut mille subtilités pour les démontrer, et ceux pour qui nous nous évertuons ne savent pas les voir, malgré tout l'effort de nos subtilités. Aussi rencontre-t-on sur ce point plus d'ombres que de corps, plus de phrases faites, plus de formules acceptées que de

raisons vérifiées. En étendant la comparaison (de l'homme à la société tout entière), on complique la solution comme le problème. Que sera-ce si l'on étend ses vues à toute une civilisation, à tout un monde; c'est-à-dire à la physionomie d'une grande portion de l'humanité? Si on l'étend au progrès de la civilisation, c'est-à-dire à la marche du genre humain tout entier? Herder l'a tenté[1]; je ne puis me persuader qu'il y ait réussi. A mon avis, l'esprit de Rome lui échappe complétement; je crois même que le génie teuton est peu propre à comprendre le génie latin. Les Allemands feront d'érudites dissertations sur Rome; l'esprit de Rome, l'âme de Rome surtout, les fuira toujours. On dirait que Rome et la Germanie se choquent encore par leurs instincts, comme autrefois par leurs armes.

Vico, qui devança Herder dans la philosophie de l'histoire[2], et qui se restreignit plus particulièrement à l'interprétation du génie romain, me paraît un esprit plus sûr que son émule; et quoique sa philologie, trop souvent puérile, m'inspire peu de confiance, je constate fréquemment chez Vico des jugements vrais sur Rome. Herder s'amincit à force de s'étendre; il touche à tout et ne s'empare de rien. Vico féconde tout ce qu'il traite, et, ce qu'il ne dit pas, il le fait penser; c'est un philosophe éloquent : Herder n'est guère qu'un poëte érudit. Bossuet me paraît leur maître à tous deux, sans difficulté.

Otez à Bossuet son principe de la cause finale chrétienne, vous ôtez, il est vrai, le souffle à son œuvre; et nonobstant, quelle vérité de détails! Que les peuples, comme il les voit, sont vrais! et que la logique de ce génie du bon sens me paraît sûre et convaincante! C'est qu'il n'invente pas un genre humain de fantaisie; c'est qu'il ne connaît que celui des siècles; c'est qu'il interprète le passé par la tradition, son meilleur organe; c'est qu'il juge les hommes qui ne sont plus par les antiques récits qui ont mérité de leur survivre; c'est qu'enfin il est Français et Bossuet.

Le génie français est surtout le meilleur appréciateur de Rome. Qui en a mieux retracé l'esprit que Montesquieu? Qui en a mieux ressuscité l'âme que Corneille? Quelle érudition oserait se compa-

[1] V. *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, 1827, édition Levrault.—
[2] Voir ses *Œuvres*, édition Hachette.

rer, sur ce point, aux créations de ces deux hommes sublimes? C'est dans leur esprit; c'est avec un haut respect pour le bon sens, qui me paraît l'un des cachets distinctifs de l'intelligence de mon pays, que j'ai médité et que j'ai tenté d'exécuter l'œuvre que je publie; c'est dans le même esprit que je l'achèverai pour les rapprochements qui vont suivre.

Dans le parallèle sommaire que je me propose, c'est surtout la France, et la France moderne dont j'entends comparer la civilisation, à la civilisation antique. Je me fonde sur ce que, devant être précis dans une conclusion, je dois me borner; sur ce que, dans l'ordre privé, la civilisation française me paraît la plus large expression de la société européenne, soit que celle-ci copie celle-là, soit que la première sache mieux manifester et populariser la seconde. Je me fonde sur ce que, dans l'ordre politique, la Révolution française de 89 semble l'esprit nouveau de la politique européenne; je me fonde encore sur ce que, dans l'un comme dans l'autre sens, quand on prend pour premier terme de son parallèle une civilisation raffinée, il faut n'en rapprocher qu'une civilisation raffinée comme elle. Je me fonde enfin sur ce que c'est surtout le siècle qui incrimine les anciens qu'il faut comparer aux anciens.

Mon parallèle embrassera donc, sous la réserve précitée, quelques aperçus principaux sur l'ordre privé, l'ordre public, l'ordre scientifique et philosophique, les croyances, l'ordre littéraire, les mœurs des deux temps que je rapproche. A ces aperçus particuliers, succéderont des vues d'ensemble sur les deux sociétés, sur ce qu'on nomme progrès et civilisation. Enfin, après ma conclusion sur les deux passés, je hasarderai quelques pressentiments sur l'avenir; mais, en trop peu de pages, je ne puis que courir sur mon sujet. Qu'on me le pardonne, en songeant d'ailleurs combien le passé nous trompe parce qu'il n'existe plus assez, et combien le présent nous trouble parce qu'il existe trop.

I

Dans l'ordre privé, nous trouvons au pied de la famille romaine l'esclave; je me suis déjà expliqué sur son compte. Mais si l'es-

prit chrétien, qui condamne l'esclavage, n'a pu l'empêcher de renaître et de durer là où il n'eût dû jamais être, pourquoi reprocherait-il à l'esprit païen de l'avoir maintenu là où il n'avait jamais cessé d'être? A Rome, l'esclave fut quelquefois un danger, mais plus souvent une force; dans nos États chrétiens, les esclaves sont un danger permanent, jamais une force. Le Romain même, n'eût pas sacrifié un bon esclave à un bon cheval. Quel seigneur du moyen âge n'eût sacrifié son serf à son cheval de bataille? Le maître antique ménageait sa propre chose dans l'esclave; mais le serf fut, pour le maître moderne, comme la chose d'autrui. L'esclave antique, planté dans la société romaine, y poussait en quelque sorte des citoyens; le serf, attaché à la glèbe du moyen âge, y végétait comme un fruit pendant par racines, et ne poussait que des serfs. L'esclave, devenu libre par nos lois, est plus maltraité par nos mœurs que l'esclave antique ne l'était par les lois antiques; et le mépris de la peau est plus ressenti parmi nous que l'outrage de la captivité chez les anciens. Pour tout dire enfin, l'esclave païen était plus près d'être traité en citoyen à Rome même, que l'esclave chrétien d'être traité en homme dans telle bourgade chrétienne[1].

Pour les Romains, la jeune adolescente était une vierge; ils appelaient du nom si noble et si euphonique d'*uxor* la femme mariée que nous nommons tout simplement femme si nous ne daignons que railler, mais épouse quand nous voulons rire. La maîtresse de la maison chez les Romains recevait le nom majestueux de matrone, qui ne suppléait jamais le doux nom de mère; car il y avait à Rome des mères pour être chéries de leurs fils, ainsi que des matrones dans la famille, à l'exemple des pères conscrits au sénat. Tacite prend plaisir à flageller la coquetterie de Poppée; peu s'en faut qu'il ne fasse une criminelle d'État de celle qui n'eut que des faiblesses élégantes. Nous célébrons, nous adorons la coquetterie, et Ninon de Lenclos est chez nous quelque chose d'aussi renommé que la divine Psyché des anciens. Les Romains n'eurent pas la sublime figure de Jeanne d'Arc, j'en conviens; mais l'eussent-ils, comme nous, brûlée de son vivant et

[1] Voy. dans l'œuvre de M. de Tocqueville le chapitre intitulé : *Position qu'occupe la race noire aux États-Unis.*

tournée en dérision après sa mort? Si les femmes règnent parmi nous, comme on le prétend, c'est ailleurs que dans leurs familles. La femme romaine ne régnait que chez elle, il est vrai, mais elle y était souveraine; avec quelque excès, selon Plutarque[1].

Où le mariage fut-il mieux défini que chez les Romains qui le nommaient « la communauté, la solidarité des destinées[2]? » Où le patrimoine de la femme fut-il mieux protégé qu'à Rome, par ce régime dotal si gênant pour nos mœurs? Quelles femmes furent plus épouses que ces illustres Romaines qui encouraient si volontairement l'exil, la pauvreté, la mort, pour ne pas quitter leurs maris? Elles permettront à nos chrétiennes d'être plus maniérées; il leur suffira, n'étant que païennes, d'avoir été plus dévouées.

Je voudrais, comme on aime à le supposer, que des liens plus affectueux eussent remplacé dans nos foyers les liens plus fermes de la famille antique, et que la tendresse produisît chez nous les mêmes effets qu'à Rome le respect. La crainte de l'autorité du maître de maison était une religion chez les Romains; il y avait une grande hiérarchie dans la famille; et l'ordre politique reposait facilement sur les bases de l'ordre privé. Quoi d'étonnant de rencontrer l'anarchie politique, là où l'on trouve l'anarchie domestique? Il faut oser le dire : dans un trop grand nombre de familles modernes, ce qu'on aime surtout du père de famille, c'est sa mort, afin de recueillir ses dépouilles. Après avoir été longtemps serviteur, le fils de famille romain devenait longtemps maître à son tour. Ne peut-on dire du fils de famille en France que, s'il ne fut jamais serviteur, il n'est jamais maître; et qu'il ne connaîtra pas plus l'autorité, comme père, qu'il ne connut la sujétion comme fils? Les anciens eussent rougi de ne pas nourrir leurs esclaves; nous laissons trop fréquemment s'étioler ou mourir de faim parmi nous, nos fils, mais surtout nos pères. S'il y a, chez nous, une loi pressante et pieuse à faire, c'est celle qui accorderait aux vieux parents la contrainte par corps contre les enfants ingrats, qu'on ne peut contraindre sur leurs biens. — C'est ici un magistrat qui parle, qui parle de ce qu'il sait parce qu'il en est le triste et impuissant

[1] « Nous commandons à tous les hommes, disait-il, mais nos femmes nous commandent. » (Plutarque, *Vie de Marcus Caton.*)

[2] Voir (tome I) mon étude sur le *Droit romain*.

témoin; et, s'il ne craint pas qu'on le sache, c'est qu'il désire surtout qu'on y obvie.

Nous avons, dans notre société, des bourgeois; les Romains avaient, dans la leur, des affranchis. L'affranchi romain n'était pas un homme vulgaire, puisqu'il avait conquis sa liberté; et si notre bourgeois a pour lui le bonheur de sa naissance, l'affranchi, romain eut pour lui le mérite de sa résurrection. L'affranchi, devenu puissant, était fier comme le Romain qu'il avait servi; notre bourgeois, parvenu, ne sait qu'être arrogant comme les parvenus, ses pareils. L'affranchi entrait, à Rome, dans une classe déterminée où il pouvait n'être rien; dans notre société, sans hiérarchie, le bourgeois déclassé est quelque chose de pis que rien. Rome connaissait l'esprit patricien, l'esprit populaire, elle ignora ou ne ressentit pas l'esprit des affranchis. L'esprit bourgeois est, si je peux le dire, la tache d'huile des sociétés modernes; il s'étend outre mesure, et ternit ce qu'il prétend conserver.

Il y a toujours dans les petitesses de l'aristocratie quelque grandeur; il y a toujours dans les grandeurs de la bourgeoisie quelque petitesse. Quand l'aristocratie concentre des richesses, c'est pour les prodiguer; mais quand la bourgeoisie les entasse, c'est pour les garder. L'aristocratie, qui créa la domination romaine, en fit le peuple-roi; la bourgeoisie, qui a prédominé dans les sociétés modernes, n'a fait que des peuples bourgeois. Cela est si vrai, que le type des peuples modernes, l'Américain, n'est qu'un bourgeois d'Angleterre. Disons d'ailleurs que ni le bourgeois n'est incapable de quelque aristocratie, ni l'aristocratie absolument pure d'esprit bourgeois.

Les temps actuels me semblent imbus d'une double erreur, savoir : que la véritable supériorité, c'est celle de l'intelligence, tandis que c'est celle du caractère; — que les hommes se conduisent d'après leurs connaissances, et que les vertus sont en proportion de l'intelligence, tandis que les passions nous gouvernent plus que l'intelligence, et qu'elles emploient même le raffinement de notre intelligence à nous raffiner dans le mal. Nous pourrions donc être plus éclairés que les anciens, sans être meilleurs. Notre éducation intellectuelle sacrifie trop, d'ailleurs, le sentiment à l'exactitude; or, ce que la raison la plus perçante ne voit pas, le

sentiment le devine, et ce qu'on gagne en raisonnement on le perd en intuition. Nous sommes donc devenus plus forts raisonneurs que les anciens; mais, s'ils jugeaient mieux que nous, c'est qu'ils sentaient mieux. Ils avaient plus de tact pratique, parce que, divisant moins leurs travaux, chaque homme apprenait tout et touchait à tout[1]. Chez les Romains, surtout, l'expérience prévalait sur la spéculation; et comme ils n'acceptaient que ce qu'ils avaient éprouvé, le faux était chez eux aussi rare qu'il est commun parmi nous.

D'autre part, ils songeaient moins à éclairer l'intelligence qu'à discipliner la vie. Ils estimaient, à bon droit, que le bon sens vaut mieux que le raisonnement[2], et que la sagesse est supérieure au bon sens : ils demandaient à la sagesse l'art de la modération dans les désirs comme dans les actes, et ils acquéraient le sentiment de la mesure en toute chose[3]. Nous sommes donc instruits; mais les Romains étaient sages : les Romains savaient, de plus, fortifier le corps comme l'âme; c'étaient des hommes complets, nous ne sommes que des fragments d'homme. C'est que nous ne sommes pas élevés comme les anciens à braver la douleur et la mort, en vue de la terre; pour défendre notre liberté, notre indépendance, notre dignité personnelle. Comparez l'intelligence toute moderne de Pascal à celle de Caton d'Utique, que nous paraissons grands! Mais comparez le caractère de ce même Caton à celui de Pascal, combien nous sommes petits! Chaque Romain d'un certain ordre était, par le caractère, un bronze vivant. Nous sentons si bien ce qu'il y a de mou et d'inconsistant dans nos caractères modernes que, quand nous voulons exceptionnellement louer la sagesse et la fermeté de quelque grand contemporain, nous ne trouvons rien de mieux que de l'appeler un homme antique.

[1] « Pour bien savoir une chose, a dit J. de Maistre, il en faut savoir un peu mille. »

[2] « Le sorite n'aiguise notre esprit qu'en le rendant trop subtil. » (Vico, *Science nouvelle*, liv. 2, chap. 4.) — « Ces formes ne sont pas le seul, ni le meilleur moyen de raisonner. » (Leibnitz, *Sur l'entendement humain*, ch. 17, § 4.)

[3] « Ex sapientia, modum. » (Tacite, *Agricola*, 4.)

II

Si je quitte l'ordre privé pour l'ordre public, le double problème du gouvernement et des lois est devant mes yeux. Il est bien surprenant que, malgré l'idéal chrétien qui nous prescrit avant tout le sentiment du devoir, les peuples en soient venus au sentiment exclusif du droit; tandis que chez les Romains, où l'orgueil de la personnalité s'autorisait du paganisme, le peuple était surtout imbu du sentiment du devoir. Nous sommes donc devenus aussi indociles que les Romains étaient disciplinés et patients.

Il y a des gouvernements qui sont plus du goût des peuples; il y en a qui sont plus conformes à leurs besoins. Il est très-heureux de pouvoir concilier ce qu'exigent les besoins d'un peuple avec ce qui charmerait son goût; mais s'il faut opter, je me prononce, avec la force des choses, pour le gouvernement qui sert mieux les besoins d'un peuple, contre celui qui ne servirait que ses goûts. Quand les Romains se sentirent les vertus républicaines, ils quittèrent la royauté pour la république; quand ils comprirent que les vertus républicaines n'étaient plus, ils quittèrent la république pour la royauté. Il convient en ceci de les honorer, car s'il faut qu'un peuple ait de l'intelligence pour comprendre ses vrais besoins, il lui faut bien plus de sagesse pour sacrifier ses goûts à ses besoins. Le peuple romain sut d'abord faire prévaloir ses besoins sur ses goûts, puis prendre du goût pour ce qui satisfaisait ses besoins. Ce que j'admire chez les Romains, c'est que la même forme générale de gouvernement fit fleurir chez eux deux sociétés : la société républicaine et la société monarchique ; c'est que la même forme générale suffit au peuple des Scipions comme au peuple des Antonins, et qu'il n'eut qu'à la dilater ou à la restreindre pour se la rendre favorable, puisque l'empire romain, je l'ai prouvé, ne fut que la république romaine condensée : si bien que ce peuple sage, après avoir éprouvé de sages institutions, les conserva si sagement, que le prodige de sa durée, dans la plus extraordinaire grandeur, semble aussi justifié que sa fortune.

Remarquons d'ailleurs que l'empire des Césars ne fut pas la royauté des Tarquins. L'empereur (l'Imperator) était par tradition un pouvoir vigilant et militant; c'était le commandement en action bien plus qu'un règne. Quand les républicains de Rome revinrent au pouvoir militaire qui leur parut indispensable, ils voulurent un chef et non pas un maître; et aussi, quand les Césars voulurent n'être que des rois, c'est-à-dire des maîtres superbes et oisifs, ils tombèrent : Caligula, Néron, Domitien, Commode, en sont l'exemple; mais les Césars à qui Rome reconnaissait la vigilance ou l'activité du chef dont elle éprouvait le besoin, résistèrent à tous les assauts des compétiteurs : Auguste, Tibère, Claude même, Vespasien, Trajan, les Antonins en sont la preuve [1]. Le gouvernement impérial fut donc d'autant plus respecté qu'il était plus éprouvé; car c'était la république avec un modérateur prépondérant. Ce n'était pas ce faux gouvernement que nous appellerions une royauté entourée d'institutions républicaines : c'était un consulat permanent et héréditaire destiné à perpétuer tout ce qui pouvait survivre de la république. Et c'est ainsi que, par l'effet de la constance et de l'étonnante sagesse de Rome, le même gouvernement qui avait fait sa grandeur fit son repos; et que ce qui satisfit ses besoins fait sa gloire.

Ce qu'il faut d'abord admirer des lois romaines, c'est leur source; c'est ce système tout romain de la loi des douze tables [2] qui contient, en germe, les droits du genre humain, et dont toute la législation ultérieure découle, comme un fleuve sort de sa source. Ce n'est point, comme le prétend Vico, parce que Rome change ses lois et sa jurisprudence qu'elle modifie et détend sa puissance; c'est plutôt parce que les nécessités de sa grandeur et de son développement changeaient ses conditions d'être, qu'elle change ses lois; car il faut qu'elle donne à sa législation les conditions, les proportions, et les inconvénients de sa grandeur. Et non-seulement elle change ses lois en ce sens, mais elle change ainsi l'esprit de sa justice. La jurisprudence romaine, d'abord

[1] Voir (tome I) mon étude sur les *Césars*.

[2] Si, comme quelques érudits le prétendent, les Grecs avaient inventé la loi des douze tables, ils eussent bien fait d'en profiter : mais voir sur ce point la réponse péremptoire de Vico, *De Constantia jurisprudentis*.

dure et formaliste, devient, avec le progrès des temps, aussi large, aussi humaine, qu'elle avait été, dans les commencements, stricte et sévère. D'abord ce fut la lettre de la loi qui en domina l'intention; puis ce fut l'intention qui en domina la lettre. Mais le principe générateur ou régulateur de ses lois resta toujours le même; son mécanisme judiciaire, le même. Tout put remonter logiquement, dans l'essence des lois, au système des douze tables; tout, dans le mécanisme judiciaire, put se rattacher au Préteur. C'est ainsi que Rome eut, dans ses lois et sa justice, ce cachet d'unité et d'éternité qui en font une œuvre surhumaine. On eût dit que, par je ne sais quelle intuition providentielle, Rome créait moins ses lois pour elle-même que pour le genre humain.

Remarquez, d'ailleurs, combien la société civile, à Rome, se distingue de la société politique. La société civile, immuablement organisée d'après les grands principes, éternellement vrais du droit naturel, devinés et comme inventés par la vieille Rome, est invariablement paisible. La société politique, seule, est troublée; et même ici (tant Rome a su pondérer sensément les trois éléments qui se disputent partout le pouvoir!), il n'y a que des conflits d'ambitieux plutôt que des conflits d'institutions. Rien de ce que Rome a une fois accepté ne s'en va ni ne se modifie gravement : le tribunat institué, on ne combat plus que pour savoir qui sera tribun; l'empire constitué, il ne s'agira plus que de ceci : qui sera César? Le génie de Rome se manifeste partout avec ce double caractère : la simplicité et la durée.

Notre société européenne a eu des lois, elle n'a pas eu de législation, parce que ses lois manquaient d'unité; si j'en excepte toutefois les lois canoniques plus faites pour l'Église que pour l'État. Rome recommanda et pratiqua pieusement le principe du respect de la coutume[1] (car rien n'obtient plus que la coutume, l'adhésion des peuples), mais elle n'eut pas une confusion de systèmes législatifs comme notre droit coutumier; elle n'eut pas le chaos de nos coutumes.

Nous n'avons pu sortir de ce chaos qu'en adoptant, tout d'une

[1] « Id custodire oportet quod moribus et consuetudine inductum est. » (L. 32, ff *De Legibus*.) — « Nam diuturni mores consensu utentium comprobati, legem imitantur. » (Inst., § 9, *De jure nat. et gent.*)

pièce, le droit civil romain. Nous avons, il est vrai, précisé ses lois, mais en les desséchant. L'idéologie française a rendu terne et glacial ce langage des lois que les jurisconsultes romains avaient empreint de tant de couleur et de sentiment. Comme partout[1], chez nous, la scholastique a chassé ici la poésie, et le cœur a fait place à l'analyse. Mais que dire de nos vieilles lois criminelles, qui ne nous couvre de confusion? L'antique Rome, comme celle des empereurs, ne connut la torture que pour ses esclaves et ses affranchis; pour ceux-ci même avec beaucoup de réserve. On enjoignait à l'homme libre de mourir, s'il ne préférait s'exiler. La mort infligée fut quelquefois dure à Rome, presque jamais barbare. A l'exception du cirque qui avait ses conditions spéciales, qui ne concernait qu'une certaine sorte d'hommes ou de condamnés, et qui n'avait pas de racines dans la loi romaine, vous ne trouverez rien, dans l'histoire de Rome, qui décèle la cruauté dans la répression. Le système légal de la torture moderne est quelque chose d'effroyable; on n'en peut lire les applications sans frémir. Le roi des enfers semble avoir pu seul inventer et pratiquer ce que le chrétien a imaginé pour torturer le chrétien[2]. — Un ennemi du cardinal de Richelieu, Chalais, ne fut-il pas tué légalement de trente-quatre coups de hache? Les Hollandais ne mirent-ils pas dix-huit jours à tuer, non moins légalement, mais peu à peu, sous mille formes raffinées, au moyen du fer, du feu et des mutilations arbitraires, Briet, l'assassin du prince d'Orange[3]? De l'aveu même de madame de Sévigné si peu compatissante, l'exécution de la Voisin faisait dresser les cheveux sur la tête[4]. Un malheureux notaire de Cré, coupable de faux, à vingt ans, put vivre assez pour passer cent ans aux galères, et ne revit ses foyers que pour attester le prodige de son long supplice[5]. Damiens comprit que la journée de son exécution serait rude, et, en effet, elle le fut : il fallut qu'il fît amende honorable; il fut tenaillé

[1] Dans l'Europe moderne.

[2] Voir, sur ce point, l'excellent travail : *des Tribunaux et de la procédure du grand criminel au dix-huitième siècle*, par M. Charles Berriat Saint-Prix, conseiller à la cour impériale de Paris, dont les livres ont cette sûreté de recherches et cette netteté de doctrines qui en font des œuvres classiques en jurisprudence.

[3] Voy., dans les *Hommes illustres* de Brantôme, le discours XLIV, art. 1, sur le prince d'Orange. — [4] Paris, 23 février 1680. — [5] Voy. la *France pittoresque*, par M. Abel Hugo, tome 3, p. 78.

aux bras, aux cuisses, au gras des jambes; le plomb fondu, l'huile bouillante, la poix brûlante, la cire et le soufre furent légalement versés sur ses blessures; on lui brûla légalement la main droite au feu de soufre; le corps fut écartelé légalement, puis brûlé; ses cendres furent légalement jetées au vent; ses biens furent confisqués, sa maison rasée. Le tout avait été précédé de la question ordinaire et extraordinaire, c'est-à-dire d'un supplice presque égal à tous ces supplices[1]. Approchez, rhéteurs chrétiens, venez déclamer contre la cruauté de Rome et des Césars : faites mieux, apprenez-leur notre humanité; ayez le courage de vos convictions chrétiennes; recommandez à Rome et aux Césars notre douceur pour Damiens et pour Briet!

Il y avait à Rome un affreux cachot, mais pour y mourir : nous avons eu nos terribles prisons d'État, mais pour y pourrir. Les Romains eurent leurs délateurs, c'est-à-dire leurs gladiateurs judiciaires qui pouvaient périr dans leur combat contre les accusés; nous eûmes nos bourreaux judiciaires qui n'eurent à éprouver d'autre crainte que de ne tuer qu'une fois leur victime. Où sont les Laubardemont et les Laffemas[2] romains? Et je ne parle pas de nos tribunaux révolutionnaires!

En somme, nous avons eu des mœurs molles et des lois atroces atrocement appliquées; les Romains se contentaient de lois fortes tempérées par la magnanimité des mœurs.

III

Les anciens ont péri en emportant avec eux presque tous leurs secrets. Nous ne pouvons plus constater ce qu'ils savaient; nous ne pouvons qu'à peine apercevoir, par quelques débris, ce qu'ils faisaient; et ce qu'ils firent est si grand, si supérieur, que nous devons en présumer favorablement ce qu'ils furent. Leur architecture, leur statuaire, leurs mosaïques, leurs aqueducs, leurs canaux, leurs ponts, leurs routes, leurs théâtres, leurs monuments

[1] Cité par M. Trébutien dans son excellent *Cours élémentaire de droit pénal* tome 1, p. 56. — [2] Voir les mémoires du temps.

publics, sont si étonnants qu'ils ne peuvent être éclos de procédés ordinaires; mais chaque phase de l'humanité a ses tendances, et chacune épuise sa sève dans les tendances qui la caractérisent. Nous possédons mieux que les anciens ce qui seconde nos aspirations; ils connurent et pratiquèrent mieux que nous ce qui seconda les leurs. Ils mettaient l'art jusque dans l'industrie; nous mettons l'industrie jusque dans l'art. Mais chez eux que d'industrie même! Les Perses, qui, comparés aux Grecs et aux Romains, passaient pour si barbares, eurent une administration surprenante. « On voyait en Perse, dit Aristote, des courriers, des observateurs, des porteurs de messages, des gardes, des inspecteurs de signaux. L'ordre était tel, surtout parmi ces derniers, que, par le moyen de feux allumés de loin en loin, le roi savait le même jour à Suse et à Ecbatane ce qui était arrivé dans toute l'Asie[1]. » Notre civilisation moderne, si fière à bon droit de sa télégraphie, ne s'étonnera-t-elle pas que, il y a plus de vingt siècles, un peuple réputé barbare chez les anciens, l'ait possédée et presque appliquée avec notre perfection? Par ce seul exemple, pris dans ce qui semble le dernier mot de notre progrès moderne, ne puis-je au moins atténuer l'ivresse de notre présomption contemporaine? — Avec des débris de plantes, avec des sucs, avec des cendres, avec des haillons, notre chimie physique fait, il est vrai, des merveilles; mais notre chimie morale ne fait-elle pas à son tour des cendres et des haillons de bien des choses qui servirent et ornèrent moralement les hommes? La chimie physique même fait-elle des conquêtes bien pures? Nous notons comme des miracles plusieurs nouveaux produits qu'elle a créés comme d'un souffle; mais compte-t-on et pourrait-on compter les innombrables produits qu'elle frelate? Qu'est-ce qui est naturel, qu'est-ce qui n'est pas artificiel parmi nous? Les anciens connurent dans toute leur native saveur le pain, le lait, le vin; nos artifices industriels ont presque détruit le vin, altéré le lait même. Et qui nous répond que le pain nous restera[2]?

Descartes méprise toute la philosophie qui l'a précédé; mais il a trouvé lui-même des contempteurs : Et je ne connais pas de plus

[1] Aristote, *Lett. sur le monde*, ch. 6. — [2] Paris se doute-t-il, par exemple, que le poivre blanc qu'il consomme, n'est que du poivre gris fardé de chaux?

grande erreur que la sienne, quand il prétend qu'il suffit de bien juger pour bien faire[1]. Il n'est pas d'homme sur la terre qui ne sache le mensonge de cet axiome, comme il en est peu qu'il n'abuse. C'est le grand vice intellectuel de notre temps de croire que nos passions dépendent de nos raisonnements[2], comme elles peuvent dépendre (ce qui est fort différent) de notre sagesse. Plus logiciens que les anciens, nous déduisons notre morale de notre métaphysique : plus consciencieux que nous, ils opposaient leur bonne morale à leur mauvaise métaphysique. Il y a tout un monde entre Aristote et Platon d'une part, Machiavel[3] et Hobbes[4] de l'autre : mais c'est dans les sphères élevées du monde chrétien que semblent planer les premiers, c'est dans les bas-fonds du monde païen que semblent se vautrer les seconds. Le récent panthéisme de Spinosa n'est que le vieux panthéisme des stoïciens ; il n'est pas plus vrai que son devancier, il est seulement plus ennuyeux. Spinosa rêve en algébriste ce que les antiques stoïciens rêvaient en poëtes ; nulle autre différence.

Quand je lis Bâcon, Descartes, Leibnitz, Pascal, Bossuet, je sens, à n'en pas douter, que la raison humaine, que la raison publique des peuples[5] s'est très-agrandie ; mais quand je lis ce que la philosophie à brevet[6] me présente comme sous son nom propre ; quand je lis, sous son étiquette, la philosophie de mon temps, je trouve les écrivains qui me la transmettent supérieurs à leurs œuvres, et j'admire plus leur génie que leurs travaux. L'art (un très-grand art, j'en conviens) m'y semble dominer la matière ; ici l'écorce est plus brillante, elle satisfait mieux que le fruit. Phi-

[1] « D'autant que notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir *aucune* chose *que*, selon que notre *entendement* la lui représente bonne ou mauvaise, *il suffit de bien juger* pour bien faire. » (*Discours de la méthode*, 3e partie.)

[2] Voyez dans son travail sur les passions de l'âme ce qu'il dit (art. 138) *sur leurs défauts, les moyens de les corriger*. (Édit. Charpentier, p. 529.) — Mais les anciens disaient avec l'expérience : « Video meliora proboque, deteriora sequor. »

[3] Voir mon étude sur son compte. — Le démocrate Harrington prétend que ses remèdes sont pires que les maux qu'il prétend guérir. (*Aphorismes*, ch. 10-22.)

[4] Voyez la puissante réfutation qu'en fait Clarke (*De la religion naturelle*, ch. 3, § 2); et combien lui est supérieur le bon sens de Cicéron, cité par Clarke, *ibid.*, § 5.

[5] Il y a un excellent adage qui dit : « Philosophia et quodcumque vides quodcumque movetur. » C'est en ce sens que la raison publique naît de la philosophie pratique de tout le monde, s'exerçant sur toute chose. Je ne connais pas de philosophie plus vraie. (Voir, tom. I, mes études sur la *Philosophie* et sur le *Droit romain*.)

[6] La scholastique moderne.

losophes, vous avez beau faire ; pour régler la vie, pour dompter les écarts de la raison et des passions, vous n'inventerez rien de comparable à cet Évangile chrétien que Dieu s'est réservé de nous révéler, comme pour mieux le pénétrer de cette autorité dont nul homme n'est pourvu sur un autre homme. Dans ce que vous pouvez inventer même, consultez la tradition qui est la loi providentielle de Dieu pour le genre humain. La philosophie qui s'appuie sur Dieu et la tradition, est comme le lierre qui monte et fait corps avec le chêne qui le supporte; il brave alors la foudre comme le chêne. Mais là où le chêne manque, le lierre orgueilleux, qui croit le dépasser, retombe dans le vide et n'est plus qu'un mince feuillage que le moindre souffle des vents agite aussi follement que la poussière.

IV

C'est par le langage que l'homme communique avec l'homme ; c'est par la religion que l'homme communique avec Dieu. Une société sans religion serait comme un vaisseau sans vapeur et sans voiles. Quelque accompli que fût ce vaisseau dans sa forme et sa structure, il serait impropre à la navigation, parce qu'il manquerait de moteur. Il est vrai qu'il n'y a jamais eu de société sans religion, parce que, sans religion, il n'y aurait jamais de société ; mais il y a des sociétés dont la religion s'affaiblit, parce que la foi languit dans les âmes, et l'on peut dire alors que la société s'affaiblit et qu'elle languit autant que la foi. Elle me représente encore un vaisseau dont les voiles sont déchirées ou dont la vapeur se perd par mille fissures; qui ne peut plus ainsi fendre les mers, et qui ne quitte le port que pour être englouti par les hautes vagues.

Comme vous ne trouverez nulle part qu'on adore des dieux inférieurs à l'homme ; comme la religion est partout l'idéal de ce qu'il y a de plus parfait dans la vie telle qu'il est donné à l'homme de la comprendre, à la date de son existence dans le monde et sur le théâtre qu'il y occupe; ce qui importe surtout aux sociétés, c'est moins la qualité de ce que l'on croit, que la ferveur

à croire. On a vu les païens et les Musulmans, sous un idéal religieux imparfait, être grands et remuer le monde, non par la perfection de leur idéal, mais par leur foi; et nous aussi, peuples occidentaux, nous avons une vitalité prodigieuse, mais subordonnée, sachons-le bien, à nos croyances.

Le paganisme ne connut suffisamment ni l'unité de Dieu, ni la vie future, ni la morale religieuse. — Le judaïsme, qui connut l'unité de Dieu et la morale religieuse, ne connut pas ou ne connut qu'obscurément la vie future. Le seul christianisme connut à fond ces trois choses, ces trois bases d'une religion parfaite qui ne laisse plus rien à concevoir et à prétendre; si bien que, à ne la prendre que comme une œuvre humaine (s'il était possible), cette œuvre aurait assez exercé l'intelligence de l'homme pour en épuiser la sève; car, depuis cette œuvre, l'homme n'a rien rêvé, je ne dis pas de meilleur, mais d'approchant.

Le paganisme abandonnait l'homme à lui-même, à sa raison, à sa force, comme à ses écarts. Le judaïsme, qui ne laisse l'homme qu'à demi libre, le dirige pour la terre et le faux bonheur terrestre. Le christianisme ne le laissa libre sur la terre qu'en lui donnant pour frein de ses écarts, et pour consolation de ses malheurs, une meilleure vie que la vie terrestre; c'est donc le christianisme qui a le mieux compris le ciel et la terre, c'est-à-dire la pleine mais conditionnelle liberté de l'homme, en vue des plus hautes destinées.

Quand Herder enseigne que le but du christianisme fut de fonder sur la terre le royaume du ciel [1], je me demande si Herder n'a jamais lu que la Bible, ou s'il la prend pour l'Évangile.

Le paganisme ne daignait sauver du néant que ses grands hommes [2]; le christianisme se proposa de sauver les petits comme les grands. Le paganisme avait aristocratisé les sociétés, le christianisme les démocratisa; mais, si je ne me trompe, le christianisme, qui les grandit pour le ciel, les rapetissa pour la terre qu'il dédaignait, et, s'il y eut plus de saints, il y eut un peu moins de héros. Aux premiers âges de l'héroïsme antique, un homme se sacrifiait à un homme. Le paganisme voulut que l'homme se sa-

[1] *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, liv. 17, ch. 1, n° 7. — [2] Voir mon étude sur le *Paganisme*.

crifiât à la patrie, c'est-à-dire à la société spéciale qui se nommait Rome ou Athènes; le christianisme fit sacrifier tout homme à l'homme, c'est-à-dire au genre humain.

Le christianisme a mis chez les hommes deux choses qui semblent contraires, savoir : l'esprit d'exclusion et le cosmopolitisme. Par son dogme, qui n'en souffre nul autre, le christianisme est exclusif comme la vérité, qui exclut l'erreur; par sa force d'expansion, par sa charité, par sa pitié, par son amour des hommes, le christianisme embrasse la terre. Comme le soleil, il éclipse les autres astres et prétend seul échauffer le monde qu'il éclaire. Rome antique toléra les thébaïdes chrétiennes; Rome moderne ne supporterait pas de thébaïdes païennes.

Après tout, c'est la religion qui met le bien dans les sociétés : c'est la méchanceté de l'homme qui y met le mal; et cela est vrai de toutes les religions, dans toutes les sociétés. C'est pourquoi le paganisme n'est pas plus responsable de la méchanceté des gentils que le judaïsme ne l'est, de la méchanceté des juifs; que le christianisme ne l'est, de la méchanceté des chrétiens. Si le paganisme était responsable des mœurs païennes, comment le christianisme ne serait-il pas responsable des mœurs chrétiennes; et qu'y gagnerait-il [1]?

S'il est aussi clair pour moi que la lumière du jour que le christianisme est le plus grand idéal religieux que le monde ait jamais connu, il n'est pas moins certain, selon moi, que la société chrétienne est très-imparfaite : et pourquoi? sinon parce que les hommes manquent pour sa perfection. Quand j'admire les sociétés païennes, je trouve que l'homme antique fut supérieur au paganisme; et quand il faut que je m'afflige sur les sociétés chrétiennes, j'en conclus que l'homme moderne est inférieur au christianisme. Les anciens l'emportaient sur leur idéal; notre idéal l'emporte sur nous : ils valaient mieux, nous valons moins, et c'est pourquoi nous sommes flattés, je l'ai dit, si l'on nous appelle, par exception, « des hommes antiques [2]. »

[1] Le but du christianisme n'est ni le gouvernement, ni la société même, mais l'homme, en vue du ciel. C'est la clef du christianisme, comme je crois le démontrer dans l'étude particulière où j'en traite.

[2] Il s'en faut que tous les peuples se vaillent. Depuis l'origine du monde, il n'y a,

V

La religion est la sanction de la morale; c'est en ce sens que la religion fait les mœurs : mais, sans les mœurs, les lois ne sont qu'une lettre morte, et c'est encore en ce sens que les mœurs font les lois. Les mœurs ont donc cette haute signification sociale d'avoir pour sanction la religion et d'être la sanction des lois. Les anciens attachaient une si grande idée aux mœurs qu'ils nommaient ainsi non-seulement l'exercice bon ou mauvais de leurs passions, mais les tendances de leur naturel, le pli de leur pensée comme celui de leur âme. Tout ce que nous appelons l'esprit d'une époque, ils l'appelaient les mœurs du temps; et ce cri antique : « *O tempora, ô mores*[1], » n'était pas moins une censure politique qu'une censure privée. C'est ainsi que le censeur fut en quelque sorte le prêtre et le Lycurgue romain; éternel par le titre et les prérogatives, variable par les personnes, mais la voix la plus écoutée de Rome.

Vous remarquerez, en effet, que partout où il y a des mœurs il existe une censure, ou légale, ou personnelle; une censure générale ou locale. Les anciens, qui n'avaient pas de morale religieuse, mais des principes purement humains de conduite, viagers comme l'homme, eurent besoin de l'action constante de l'homme pour surveiller ce qui émanait de l'homme. Dans nos états protestants, où le précepte est plus individuel, plus variable, plus sujet à litige, plus *humain* qu'en pays catholique, la censure y est plus personnelle et plus dure; l'homme y intervient d'autant plus que l'homme y est plus livré à lui-même. Là où l'homme, en effet, se soumet plus absolument à Dieu, il sent moins le contrôle de l'homme qui lui est moins nécessaire. La censure est inconnue en pays musulman; elle devrait l'être par la même raison en pays ca-

parmi les races d'élite, qu'un peuple juif, un peuple grec, un peuple romain; et encore faut-il (voy. p. 9) qu'ils se complètent l'un l'autre, tant chacun d'eux, si grand qu'il soit, laisse à désirer. Je ne serais donc pas surpris que le peuple élu pour le christianisme fût dans l'avenir. Ce culte n'a-t-il pas l'éternité comme les peuples?

[1] Voy. Cicéron, 1re Catilinaire.

tholique. Elle l'est partout où la foi catholique est sincère : il n'est pas de plus rude censeur que lui-même, pour tout fervent catholique.

L'humanité se développe, selon Herder, à mesure que les sens sont exercés d'une manière moins grossière; d'où la conséquence qu'Aristippe conduisait mieux aux bonnes mœurs que Diogène ; tandis que c'est tout le contraire, puisque Aristippe et les épicuriens ne font qu'un, en même temps que les stoïciens et les cyniques n'ont qu'une même racine. Les peuples les plus délicatement organisés, poursuit Herder, s'éloignent des plaisirs grossiers; ils recherchent les huiles voluptueuses, les parfums épurés, la pompe, l'éclat, et surtout les émotions de l'amour physique. — Je trouve que ces peuples délicats ressemblent trop aux courtisanes de tous les pays ; et je ne saurais distinguer ce peuple délicat d'un peuple efféminé. Ne serions-nous pas, relativement aux anciens, aux Romains surtout, ce peuple délicat, je veux dire énervé, qu'admire Herder? N'est-ce pas surtout chez nous qu'on voit de ces élégants délicats qui fatiguent leur existence de passions hors de saison; vivant comme s'ils ne devaient pas vieillir, vieillissant comme s'ils ne devaient pas mourir? Les anciens étaient, il est vrai, plus grossiers que nous; ils montraient davantage ce que nous cachons : mais, pour être moins francs dans nos vices, sommes-nous moins vicieux? Si la société antique était la courtisane nue, serait-ce un si grand mérite pour la nôtre d'être une courtisane voilée? Encore conviendrait-il de savoir si notre voile n'est pas une question de climat, plutôt que de pudeur.

Je lis dans Plutarque que Caton d'Utique chassa du sénat un patricien qui s'était permis d'embrasser sa femme devant sa jeune fille. Sans chercher si le fait est vrai, ou s'il ne s'agit ici que d'une de ces exagérations singulières dont le seul Caton d'Utique était capable, je dis que chez un peuple où ce cas était cité comme vrai, il était au moins vraisemblable. J'affirme surtout que si l'épreuve en était faite parmi nous, elle y provoquerait un vaste éclat de rire; tant nous rions de ce qui est grave, et tant Rome accueillait gravement tout ce qui en était digne! Laissons là Caton; mais lisons dans l'apologie d'Apulée ce dont il faut qu'il se justifie : — Sous la décadence païenne, on lui reprochait, dans l'Afrique ro-

maine, de soigner ses mains et sa chevelure, et il se défend par des raisons trop vives, quoique ingénieuses, pour que l'accusation semble méprisable. Herder l'eût loué de ce dont les anciens l'accusaient, et j'en jugerais comme Herder, à la condition d'admirer combien les anciens outraient la sévérité des mœurs. Ils allaient si loin dans cette voie, qu'il est constant qu'ils se calomnient eux-mêmes, autant que nous nous défendons; et que leurs écrivains ne les noircissent pas moins que les nôtres ne nous fardent.

Les Césars, si décriés, n'eurent pas de bâtards légitimés, que je sache; et les infamies du Parc-aux-Cerfs sont moins incertaines que les dissolutions de Caprée. Qu'ont écrit les anciens contre leurs histrions que nous ne puissions écrire comme eux? S'ils dansaient leurs corruptions, nous chantons les nôtres; c'est tout ce qui nous distingue. Je me trompe, nous dansons comme nous chantons nos corruptions : nous l'emportons donc sur les anciens, et surtout en ce que nous y dressons les enfants et les femmes, ce dont les anciens s'abstinrent toujours. C'est là un progrès, j'en conviens; mais dans le mal. Si la corruption des anciens était plus grossière, la nôtre n'a t-elle pas plus de venin? Ne sommes-nous pas d'autant plus coupables que notre idéal est plus pur, et la corruption de ce qui est saint n'est-elle pas la pire[1]? Qu'on m'excuse au moins si je dis que les hommes changent plus de costume que de visage; qu'ils changent plus de physionomie que de sentiments; qu'ils ont plus varié depuis Rome qu'ils ne se sont améliorés; et qu'enfin, si nous voyons d'autres hommes, nous ne voyons pas d'autres mœurs.

[1] Les Juifs, dit Bourdaloue, « fermaient leurs oreilles et leurs cœurs à la parole de Dieu, et nous, par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en être les censeurs et les prévaricateurs... » et la suite. (*Panégyr. de saint Étienne.*) — Voir, dans son *Sermon sur l'impureté*, ce passage : « Que l'impureté ait été rémissible sous la loi ancienne, c'était un temps... », etc. — Voir encore, dans sa belle péroraison du *Sermon sur la médisance* : « Tout ce que j'ai dit... serons-nous moins charitables que les idolâtres? » — Je citerais vingt textes de Bourdaloue où il nous oppose les anciens pour nous faire rougir de nous-mêmes. Mais je recommande comme capital, en ce sens, son sermon pour le troisième dimanche de l'Avent. *sur la fausse conscience;* et, dans ce sermon, le véhément morceau qui commence en ces termes : « Dieu se servira de la conscience des païens pour condamner les erreurs des chrétiens... » On y lira ceci, par exemple : « N'est-il pas bien étrange que nous nous permettions aujourd'hui impunément, sans remords, cent choses *dont nous savons que les païens se sont fait des crimes?* »

VI

Il y a pour les lettres comme pour tous les produits de l'esprit humain des saisons de sève, des saisons d'engourdissement; des périodes d'incubation, des périodes d'efflorescence. La nature met des siècles à former dans les entrailles de la terre les métaux comme les pierres précieuses; et ce n'est qu'avec lenteur, et comme dans les ténèbres de ses gouffres, que la mer nuance ses perles, et donne à ses coquillages le coloris des fleurs les plus rares. D'autre part, c'est là où l'on fait le moins de livres qu'on fait les meilleurs; car c'est surtout dans l'obscurité des nuits que les astres étincellent. La nuit du moyen âge enfanta trois chefs-d'œuvre : la *Somme de saint Thomas*, la *Divine Comédie*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, c'est-à-dire la perfection dans la théologie, dans la morale, dans la poésie. A la vérité, cet âge littéraire fut en proie à l'ivraie de la scolastique, dont les lettres modernes ne furent jamais purgées; car elle est restée, si je peux le dire, notre marque de fabrique.

Nous sommes plus subtils, plus incorrects, plus décousus, mais nous sommes plus émus, plus passionnés que les anciens; ils avaient plus de mesure, nous avons plus de portée; ils connaissaient mieux les proportions, nous connaissons mieux les effets : l'esprit humain s'est agrandi parmi nous, l'art s'est affaibli. Quoi de plus profond que Pascal? Quoi de plus magnifiquement vrai que Bossuet? Quoi de plus sublime que Corneille? Quoi de plus dramatique et de plus émouvant que Shakspeare? Quoi de plus diversifié que l'Arioste ou que Montaigne? Mais qu'est devenu l'art suprême, l'artifice divin du style et de la composition de Virgile?

Le christianisme est notre véritable idéal en tout genre; tout ce qui s'en rapproche est vivifié de son souffle; tout ce qui s'en éloigne s'étiole. Voyez combien le *Paradis perdu*, *Polyeucte*, *Athalie*, respirent la beauté chrétienne, parce qu'ils sont imbus

de christianisme; voyez combien, au contraire, tout ce qui n'est qu'un pastiche païen sent le pastiche!

Mais laissons là nos pères, qui peut-être adorèrent trop les anciens, et tenons-nous à nos contemporains qui les méprisent; car ce sont deux déclins, si ce n'est deux décadences que je compare.

A l'école littéraire chrétienne a succédé parmi nous l'école païenne, puis est survenue je ne sais quelle école qui n'est ni l'une ni l'autre, ou plutôt qui est l'une et l'autre; mais (le croirait-on?) qui au lieu d'être païenne par la forme, chrétienne par l'idée, s'est faite, je ne sais pourquoi, chrétienne par la forme, païenne par ses idées, si pourtant elle a des idées. Nous avions une littérature pour la pensée, nous en avions une pour le sentiment; notre dernière et plus fraîche littérature n'est que pour les sens. Au sentiment a succédé, la sensation; à l'idée, s'est substituée l'image. Nos poëtes (c'est-à-dire notre personnalité la plus littéraire) n'écrivent plus pour l'esprit ou pour le cœur; ils n'écrivent que pour les yeux et pour l'oreille. La perfection littéraire contemporaine s'est placée dans la couleur et dans le son. On préfère aujourd'hui la palette au tableau, les frémissements sourds et capricieux de la harpe éolienne à cet art savant de la lyre d'Orphée, qui suspendait les douleurs de l'enfer et lui arrachait sa proie[1]. Voilà pour la forme : mais, au fond, nous sommes charnels avec spiritualisme; nous travestissons Phryné, je ne dis pas en vestale romaine, ce serait trop peu, mais en vierge chrétienne, et sans que le public le soupçonne; car, grâce aux précautions de l'artiste, le lecteur peut prendre Phryné pour Lucrèce ou même pour sainte Thérèse. Aussi, quand je vois de quel genre d'esprit certain public s'affole, et quelle idole il lui convient d'encenser, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, du public admirateur ou de l'idole.

L'idole en est venue à se croire Dieu bien plus que Dieu lui-même. Voyez, s'il vous plaît, tel de nos grands poëtes prendre Dieu par la barbe, par le menton (qu'on me passe le mot en faveur de la vérité), lui parler avec une familiarité superbe, parfois obligeante; le traiter comme ces serviteurs de confiance que

[1] « At cantu commotæ Erebi... » (Virgile, *Géorg.*, liv. 4. v. 471.)

nous protégeons plus que nous ne les aimons, ou que nous n'aimons qu'autant qu'ils nous gâtent. Est-ce là s'inspirer de Dieu ou rabaisser Dieu? Aussi, comme les œuvres sont vides ou vaines! Quels fruits véreux ces arbres malsains rapportent! Quand je vois les peintures de cette école et ce qu'elle a la prétention de reproduire, je crois voir le spectacle des cieux réfléchi dans un marais.

Voltaire a mis dans la critique un bon sens exquis et le sel qu'il semait en toutes choses. Ses successeurs les plus récents ont élargi sa forme; ils y ont introduit l'histoire et la philosophie; ils y ont jeté des couleurs, ils l'ont animée d'un feu qui ont fait un art éloquent de ce qui n'était qu'un art ingénieux ; mais, ni pour la poésie ni pour l'émotion, ni même pour ce tact exceptionnel, — le sixième sens de l'artiste, ce sens pour lequel les anciens sont uniques, — ni Quintilien, ni l'auteur du *Dialogue des orateurs*, ni Longin, ni surtout ce divin précepteur du beau (Cicéron), ne sont égalés.

Les maîtres de la critique française sont d'ailleurs grands par la sûreté de leur goût et par la netteté de leur style : mais que dire de ceux qui, s'inspirant de l'Allemagne que nous avions coutume d'inspirer, ont substitué l'esthétique à la critique, et mis l'affectation dans le mot, comme le non-sens dans la chose? Le génie français a trop souffert de son contact avec le génie germanique. L'érudition subtile, les images prises pour la science, la chimère remplaçant la réalité, voilà ce que nous empruntons à l'Allemagne. Est-ce un bénéfice? Elle nous inspire des écrits dont les mots sont français, dont le sens ne l'est pas; des écrits dont les idées ou n'appartiennent à aucune langue ou n'ont pas plus de consistance que des sensations; des œuvres, enfin, qui ne sont que l'enluminure indéterminée d'objets incohérents, que l'hallucination d'une somnolence opiacée, ce que les anciens appelaient les songes d'un malade; et le tout au moyen d'un flot, ou, si l'on veut, d'un fatras de métaphores dont le miroitement fatigue bien plus qu'il n'éclaire, et dont la prétendue richesse extérieure ne couvre que la triste indigence du fond. Un livre relié en maroquin mordoré, gaufré d'or, à tranche d'or, et dont chaque page serait une feuille d'or; un livre qui scintillerait pour les yeux sans rien dire à l'esprit, se-

rait assez l'image des productions actuelles de nos critiques franco-germains [1].

L'or, d'ailleurs, n'est-il pas plus au propre qu'au figuré notre nouvel Apollon? Le dieu *capital* n'est-il pas le plus grand dieu de l'Olympe moderne? Et les lettres les plus estimées comme les plus recherchées, ne sont-ce pas les lettres de change?

La France connaît depuis longtemps la licence voluptueuse de ses écrivains. Quand l'inimitable Hamilton nous initiait aux élégantes impuretés des *Mémoires* de son *comte de Grammont*, et qu'il peignait trois corruptions : savoir : celle de son héros, celles de deux cours, il donnait du moins ses récits, il ne les mettait pas en commandite; il ne voulait pas qu'on les payât plus qu'ils ne valent, quoique l'art en soit précieux ; mais que dire des mémoires de notre temps? que dire des romans de nos fabricants littéraires? ne les payons-nous pas presque autant qu'ils nous nuisent, c'est-à-dire avec excès? Le public français qui soudoie ces basses œuvres, la honte des lettres françaises, saura plus tard, s'il ne le sait déjà, l'abcès qu'il fomente.

Si l'amour a inspiré certain livre, nous savons ce qu'en ont pensé certains brocanteurs, et ce qu'ils ont annoncé sous le titre de vinaigre d'amour [2]. Nous savons de plus ce qu'ont pensé les tribunaux français de l'hommage des commerçants en question, à leur divinité singulière. Ce que personne n'ignore, c'est que l'érotisme des fournisseurs répond bien à l'érotisme de la muse qu'ils invoquent; et le parfum du produit commercial, au parfum de l'œuvre.

Après tout, le convenu de la dernière école est tari; son dernier mot est dit depuis longtemps. La sarabande et le menuet ont moins vieilli, je crois, que certaines nouveautés contemporaines.

[1] Ni l'Allemand ne revêt bien le génie français, ni le Français ne revêt mieux le génie allemand; mais

« Chacun pris en son air est agréable en soi; »

C'est pourquoi, si je fais grand cas des lettres et des lettrés de l'Allemagne, j'estime assez peu leurs contrefaçons françaises. Je vais plus loin : le génie français, qui s'assimile si bien tout l'esprit de l'est et du midi de l'Europe, imite mal, selon moi, l'esprit septentrional. La grâce suprême de chaque peuple, comme de chaque écrivain, c'est d'être soi; mais surtout dans tout ce qui relève du beau.

[2] Mieux que cela, sous le titre de : *secrets de Ninon*.

Les dieux antiques restent, les faux dieux modernes s'en vont tous les jours. Les premiers ne vécurent jamais tant que depuis leur mort; les faux dieux modernes meurent de leur vivant, ils assistent même à leurs obsèques. Les princes de la littérature antique cherchèrent l'honneur, les nôtres la fortune; les uns ont enrichi les lettres, les autres se sont enrichis des lettres; les modernes ont eu la vogue, les anciens ont la renommée : ceux-ci n'ont pas connu toute leur gloire, ceux-là ne pourront connaître toute leur déchéance; et comme la postérité ne consacre que ceux qui l'honorent, c'est assez dire ceux qu'elle éconduira.

VII

L'esprit antique était favorable au développement des hommes en commun : ce qui le prouve, c'est la rapidité avec laquelle, sous l'idéal antique, se formèrent les brillantes sociétés grecques. Il ne fallut à Rome que six cents ans pour atteindre à l'urbanité des Scipions; il ne lui en fallut que cent pour passer de la civilisation des Scipions à celle d'Auguste. Il est vrai que la conquête de la Grèce lui livra toute la civilisation grecque. — Qu'étions-nous, nous autres modernes, en l'an mil de notre ère? Pour atteindre à la maturité de la société romaine impériale, il ne nous a pas moins fallu qu'une période d'incubation plus que double. Nous n'avons fait qu'en un peu plus de dix-huit cents ans ce que Rome avait opéré chez elle en moins de neuf cents [1].

C'est que, si le christianisme épure l'homme, c'est en l'isolant; c'est qu'il conduirait logiquement à la vie ascétique, et tout au plus à la société conventuelle. Heureusement qu'à côté de l'esprit du christianisme, qui est de Dieu, est venu s'asseoir l'esprit de l'Église, qui est plutôt de l'homme. L'esprit du christianisme séparait l'homme de l'homme, dans un but de perfection particu-

[1] Je date comme la société chrétienne, de l'ère chrétienne; mais qu'on fasse les retranchements nécessaires : la société romaine fut mûre en 800 ans, et elle l'était assurément sous Sénèque qui s'amuse à la trouver décrépite, parce qu'elle n'était plus républicaine. — Qu'était la nôtre dans le même intervalle?

lière; l'esprit de l'Église rapprocha les hommes dans un but de bonheur commun. C'est par l'Église, tempérant l'idéal chrétien, que s'est surtout formé le premier esprit de la société chrétienne. Le christianisme tendait un peu trop à la vie contemplative; c'est l'Église qui poussa la société européenne dans la vie active; c'est le gouvernement de l'Église qui créa le sociabilisme en Europe. Il est vrai qu'à l'esprit de l'Église ont succédé progressivement bien d'autres esprits : je ne puis qu'indiquer en ce moment cette idée-mère que je développerai, peut-être, dans une œuvre à part.

C'est un fait très-moderne que l'esprit de la société se soit substitué au gouvernement, et que les maximes d'État aient dû céder fréquemment aux élans de l'opinion. C'est encore un fait moderne que l'esprit de société soit le principal auxiliaire de l'esprit de conquête. N'est-ce pas ainsi, par exemple, que la France s'est moins ouvert l'Europe par ses armes que par sa société? Ne sait-on pas que ses armes ont toujours eu pour avant-garde victorieuse son esprit social, en même temps que pour dernier et inviolable asile, ce même esprit social? N'est-ce pas ainsi que l'esprit de 89, qui résumait, en l'épurant, le dix-huitième siècle, a précédé et fait pénétrer nos armes aux derniers confins du monde européen?

Je me suis expliqué sur la femme antique et sur la nôtre, au point de vue de la famille; un mot encore sur leur rôle respectif dans la société. Les femmes antiques influèrent bien sur le pouvoir, mais secrètement. Plusieurs femmes antiques jouèrent un grand rôle politique, mais dans un cas donné, dans une crise : elles furent tantôt le nœud, tantôt le dénoûment de la pièce; mais elles n'eurent pas de rôle permanent dans la pièce même. Chacune d'elles parut isolément dans la vie publique : il n'y eut pas d'influence d'ensemble, il n'y eut pas d'esprit de corps, d'esprit de sexe, s'il m'est permis de le dire; tandis que les femmes modernes nous imposent, à certain degré, leur esprit de corps, leur esprit de sexe, c'est-à-dire l'esprit de salon. Les femmes antiques agirent sur la société à titre privé, les femmes modernes agissent sur la société moderne à titre officiel. On y a donc vu des pays gouvernés par les salons, lesquels ne sont jamais gouvernés que par des femmes.

N'étonnerai-je pas si je dis que, le christianisme ayant paru devoir donner à la femme chrétienne une plus grande supériorité comme épouse, la société chrétienne a surtout mis en relief l'amante? Les anciens ne connaissaient que l'épouse ou la courtisane; ils ne connaissaient pas ce que nous nommons les maîtresses. Chez nous la courtisane l'emporte quelquefois sur la maîtresse; mais ce qui succombe toujours, c'est l'épouse. Dans la société antique, c'était l'épouse qui avait toujours le pas; c'était elle qui était l'idéal de la femme. Si l'antiquité célèbre Phèdre et Clytemnestre, c'est pour propager la honte de l'épouse coupable; si elle consacre les noms de Pénélope et d'Alceste, c'est pour honorer la constance et le dévouement de l'épouse vertueuse. Quand Virgile met dans la bouche d'Orphée ces accents immortels qui ont pour sujet son regret d'Eurydice[1], c'est sur l'épouse que le poëte fait pleurer, et c'est l'époux qui la pleure; Didon même n'intéresse le grand poëte que parce que Énée fut son époux[2]. L'antiquité païenne chanta donc l'épouse comme l'idéal de la femme.

La société chrétienne n'a vu l'idéal de la femme que dans l'amante. Le Dante a immortalisé l'amante dans Béatrix, dans Françoise de Rimini; le Tasse a chanté l'amante dans Clorinde, dans Herminie, dans Armide; comme Pétrarque (un religieux!) chanta sa Laure[3]. Le poëme de l'Arioste est surtout le poëme des amants; Voltaire aurait cru manquer à son idéal s'il n'eût célébré Gabrielle d'Estrées dans sa Henriade. Mais quoi de plus beau que le Cid, selon l'expression du temps et de tous les temps? Et où trouver un plus noble type de la femme et de l'amante, selon nos mœurs chrétiennes? Mais comment ne pas voir aussi que dans les temps modernes l'amante détrône l'épouse? — Je conclus en constatant, sur ce point, que l'épouse moderne a plus de place dans la vie extérieure de l'homme, mais que l'épouse antique eut plus de

[1] « Te dulcis conjux... » (*Géorg.*, liv. 4, v. 465.)

[2] « Prima et tellus et pronuba Juno
Dant signum; fulsere ignes et conscius æther
Connubiis... » (*Énéide*, 4, v. 166.)

[3] S'il se fit religieux par désespoir, le religieux ne désavoua pas l'œuvre de l'amant

place dans son cœur et dans son estime. Disons d'ailleurs, à l'éloge de l'amante moderne, qu'elle a exclu de nos mœurs le Giton antique ; c'est beaucoup, et c'est même tant selon moi, que je l'absous presque de sa dictature.

S'il y a quelque chose qui caractérise la société romaine, c'est son esprit aristocratique, qu'il ne faut pas confondre avec le pouvoir aristocratique : s'il y a quelque chose qui distingue la société moderne actuelle, c'est son esprit anti-aristocratique, qu'il ne faut pas prendre non plus pour la haine de l'aristocratie. Il n'y a pas de classe sociale qui n'ait en même temps le sentiment de ce qui est grand et honorable, le sentiment de ce qui est utile, le sentiment de ce qui est juste ; mais l'aristocratie, classe très-privilégiée, a surtout besoin du grand, qui la distingue ; la bourgeoisie, classe demi-privilégiée, a besoin de l'utile, qui la sert beaucoup et la distingue à demi. La démocratie, où tout le monde en masse est fort, mais où chacun est faible, sent plutôt le besoin de ce qui est juste. C'est pour cela que l'aristocratie représente surtout ce qui est grand dans l'esprit social ; la bourgeoisie, ce qui est utile ; la démocratie, ce qui est juste.

Rome eut l'esprit tourné vers ce qui est grand ; nos modernes ont l'esprit tourné vers ce qui est utile, et l'excès de l'esprit bourgeois fait trop souvent préférer le vulgaire au grand.

Nos illustres pères s'éprirent, comme je le disais, du Cid ; je ne réponds pas que nous ne préférions Ruy-Blas. N'avons-nous pas autant perdu la langue que les sentiments du grand siècle ? La tragédie même est morte, et comment ? Par le défaut des spectateurs, non du spectacle. L'esprit bourgeois lui a substitué le drame. — Le drame à émotions ? — Non, le drame à surprises, c'est-à-dire la lanterne magique avec lustre et orchestre, remplaçant la vieille machine portative éclairée au lampion de suif, annoncée par l'orgue de Barbarie. Le bourgeois, qui ne comprend plus par le cœur, mais par les yeux ; pour qui le décor est l'œuvre, et l'œuvre à peine l'occasion du décor ; le bourgeois [1], qui préfère

[1] Voir la page 605. — En personnifiant l'esprit bourgeois dans le bourgeois, je n'entends pas être exclusif. L'esprit bourgeois, je l'ai dit, est un peu partout ; mais surtout chez le bourgeois. Il n'en est pas moins vrai que tel bourgeois a l'esprit et le cœur plus grands que tel grand seigneur ; ce qui ne veut pas dire qu'il les ait plus

le salon du Curtius à l'atelier de Phidias, a besoin qu'on lui montre ce qu'il ne peut sentir; et il faut, dès qu'il ne peut s'élever au bonheur d'admirer, qu'il se contente du plaisir d'être surpris.

Dans nos salons même, la rare et délicate fleur du beau monde périt un peu chaque jour, étouffée (qu'on me passe le mot!) par l'épais chiendent du demi-monde. Sans l'esprit militaire, qui conserve encore le feu sacré de la chevalerie, et qui tourne toujours vers le grand, le grand cœur de l'armée, je ne sais si l'esprit bourgeois ne ferait pas de la France un nouvel empire chinois, supérieur surtout par ses paravents, ses éventails, sa soie et ses porcelaines.

Un autre fléau de la société chrétienne actuelle, c'est son esprit païen. L'Église chrétienne a sociabilisé l'Europe moderne; je crois que l'Europe voudrait un peu trop, de son côté, socialiser l'Église; et, de même que l'Église chrétienne a commencé par faire la société européenne, la société européenne voudrait finir par refaire et façonner l'Église, ce qui est d'un tout autre ordre et tout différent.

L'effort du sociabilisme aboutit d'ailleurs essentiellement au commerce des cœurs et des esprits; le socialisme se propose surtout les soins tout matériels du bien-être. Le sociabilisme veut nous enseigner à sentir et à penser avec plus de douceur et de courtoisie; le socialisme ne s'occupe guère qu'à nous faire manger plus amplement. Le premier appartient par essence aux plus hautes sphères de l'esprit; le second ne ressort guère, par instinct, que des basses régions de l'estomac[1].

Quand les lettres antiques vinrent nous visiter au seizième siècle, nous les saluâmes comme l'aurore d'un jour brillant; nous crûmes reprendre nous-mêmes une sorte de nouvelle vie. Nous inventâmes pour cette ère le nom de Renaissance, comme pour y

aristocratiques. La justesse de mes réflexions repose sur ces nuances. — Si je le puis, je ferai ressortir dans un autre travail les fortes et solides qualités de la bourgeoisie, qui connaît plus la probité que la grandeur. Je vais plus loin : je me persuade qu'elle finira par atteindre à la grandeur même.

[1] « Veluti pecora... ventri obedientia. » (Salluste, *Catilin.*, 1.) — Voyez sur ce texte le beau morceau de Malebranche : « Un homme affamé qui se répand sur les viandes... » (*Méditations chrétiennes*, 2, 7.)

rattacher notre résurrection intellectuelle; nous jugions alors que c'était, pour ainsi dire, s'humaniser que de faire ses humanités. Ne fut-ce pas confesser combien le monde antique eut de beaux aspects? Chose étrange! Nous en sommes venus à répudier des anciens ce qu'ils avaient de mieux, savoir : leurs arts, leurs règles artistiques. Nous ne les copions que dans ce qu'offre de pis leur décadence, savoir : leurs vices sociaux. Les païens de Rome passèrent de leur sensualisme, à notre spiritualisme chrétien; et nous, modernes Européens, nous nous plaisons à passer de notre spiritualisme chrétien, au sensualisme antique. Les anciens avaient le platonicisme comme correctif de leur matérialisme; et nous, nous professons le matérialisme comme en démenti du christianisme. Un philosophe récent, qui a voulu faire école, et qu'on a vu l'oracle de la démocratie, ne nous enseigne-t-il pas la métempsycose [1], cette basse et vieille erreur grecque et judaïque, comme le dernier mot du mouvement de l'humanité? Tel autre ne nous croirait-il pas fort heureux si nous en revenions, pour la crémation des corps, aux bûchers antiques?

Les païens ne pouvaient être chrétiens avant le christianisme, mais qu'est-ce qui nous oblige, au sein du christianisme, à être païens? Les païens avaient plusieurs dieux; nous nous sommes subdivisés en plusieurs cultes : n'est-ce point là une forme du paganisme dans le dogme? Les crimes énormes nous plaisent; l'audace dans le mal excite notre admiration. Nous trouvons du grandiose aux scélérats les plus fameux, parce qu'ils sont les plus exécrables. Ne serait-ce point du paganisme dans la morale si les païens nous eussent donné de tels exemples? Mais ils sont bien nôtres : nous avons inventé l'apothéose des coupables; nous avons fardé le brigand pour le populariser, et nous en avons fait le héros de nos théâtres, comme pour mieux l'accréditer dans le monde. Le vaurien lui-même devient l'homme du poëte qui prétend en faire l'homme à la mode, dès qu'il aura doré ses haillons et sa turpitude : mais quelle taverne du paganisme eût admiré, par exemple, tel abject poëme sans esprit comme sans vergogne, où l'inèptie du fond le dispute au maniéré de la forme, et où la fatuité du poëte ne fait

[1] Le ridicule de son *circulus* ne me paraît pas avoir moins tué son nom que son œuvre.

que mieux ressortir ce qui lui manque? Quelle corruption, qui n'est que la corruption, avouerait tel crapuleux don Juan, dont ne voudrait pas une fille de joie qui se respecte; qui se complaît à dormir près des égouts dont il est digne, et qui a, je crois, le mérite involontaire d'inspirer l'aversion de ce qu'il est et de ce qu'il vante?

Je m'en tiens ici à la morale privée, la moins contestable des morales; mais qui ne voit les disparates choquantes de nos principes politiques? Remarquez, en passant, que les Romains, qui manquaient de règles, ou du moins d'un critère moral en politique, eurent une conscience nationale qu'ils ne faussèrent jamais. Nous avons mille règles politiques, nous avons un souverain critère du bien et du mal en toutes choses, et nous n'avons pas de conscience nationale. Ce que Rome païenne avait politiquement flétri, restait flétri pour les siècles; mais ce que Rome chrétienne flétrit, les gouvernements chrétiens l'absolvent; comme souvent ce que les gouvernements chrétiens condamnent, les chrétiens, leurs sujets, le prônent. Notons, par exemple, que Catilina ne fut jamais loué que des chrétiens.

Nous sommes si peu chrétiens, en effet, que s'il nous appartient de faire quelque sérieux reproches aux païens, c'est de n'avoir pas été assez païens; et que, si les païens peuvent nous accuser nous-mêmes, c'est en montrant que notre paganisme empire le leur; car concevrait-on rien de pis que le paganisme du christianisme [1]? L'Église chrétienne consentit sans peine à la renaissance des lettres païennes; elle ne peut consentir à l'imitation, à l'exagération des mœurs païennes, encore moins à la résurrection du théocratisme païen, c'est-à-dire à l'anéantissement du culte chrétien. Que gagnerait d'ailleurs la société chrétienne à changer son lingot d'or pour un lingot de cuivre? Le paganisme sans les anciens, c'est-à-dire sans les correctifs, sans les préservatifs païens, ce serait ce que les anciens appelaient leur dissolu-

[1] J'ai cité ci-dessus Bourdaloue, comme dans mon étude sur les *Mœurs romaines* (V. tome I). j'ai cité des prédicateurs contemporains. Que ne trouverais-je pas dans les lettres pastorales que les évêques et archevêques de France ont faites pour leurs diocèses sur l'état présent de la société européenne? Mais qui donc les ignore? Ces grands et vertueux prélats ne se plaindront que d'avoir trop raison. Je ne veux qu'être respectueusement, mais tristement de leur avis.

tion, et ce que nous nommons leur orgie; mais ce serait notre orgie et non la leur. L'orgie chrétienne! qu'est-ce que ne contiennent pas ces deux mots?... Mais ne surprendrai-je pas quelques esprits si je leur dis qu il ne suffit pas d'être baptisé pour être chrétien?

VIII

Il en est du mot progrès comme du mot civilisation, tous deux modernes : on les emploie plus qu'on ne les définit; ou chacun les définit selon ses propres vœux, ses propres desseins, ses intérêts, le but qu'il se propose. Pour le républicain, progresser c'est se mettre en république; pour un monarchiste, tomber en république, c'est rétrograder et dégénérer. Selon l'épicurien, progresser c'est avancer dans le bien-être, le comfort, la vie molle, douce, sensuelle; tandis que selon le stoïcien ou le janséniste, c'est là s'avilir et se corrompre. Si l'éclectique prend le milieu entre les deux extrêmes (comme l'académicien antique), on lui dit que ce faux terme moyen n'est qu'une négation, qu'il n'existe pas; qu'enfin la pire des doctrines, c'est l'éclectisme qui est le déni de toute doctrine, et ainsi de tout le reste. Conciliez donc ce chaos, s'il est possible!

Herder prétend que tout animal atteint le but que son organisation peut atteindre; que l'homme seul reste en arrière parce que son but est trop élevé, trop illimité[1]. Mais qui a dit à Herder que tout animal atteint son but, et que l'homme seul n'atteint pas le sien? Herder connaît-il, à n'en pas douter, les vues de Dieu sur l'animal et sur l'homme? C'est pourtant sur ce faible point de départ que Herder bâtit son échafaudage philosophique sur le progrès! C'est par là qu'il soutient que l'humanité n'est qu'à l'état de bourgeon, à l'état de préparation[2]; que son génie captif finira

[1] *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, liv. 5, ch. 5.

[2] *Ibid.* — Son grand argument est emprunté au papillon : il en a toute la fragilité. La chenille ne devient papillon que pour mourir : est-ce bien la peine de cesser d'être chenille?

par prendre l'essor[1], puisque enfin, selon lui, tout ce qui doit être produit sera produit[2]. Si des mots et des images étaient des preuves, Herder serait au moins spécieux ; mais sur quel fondement sérieux ses images et ses mots reposent-ils? Qui produira, par exemple, tout ce qui doit-être produit? Sera-ce l'homme? Comment Herder le sait-il? Quand l'homme, d'après Herder, a si peu fait dans le passé, pourquoi serait-il si fécond dans l'avenir? Sera-ce Dieu qui produira tout ce qui doit être produit? Comment encore Herder le sait-il? Ou plutôt, qui ne sait que Dieu qui créa le monde, peut le perfectionner? Mais que peut l'homme à cela, et pourquoi faire des livres pour ne lui garantir que cela? Selon Herder, tout fut bien, tout fut ce qu'il pouvait être dans le passé des peuples[3]; et ce même Herder, qui déclame tant contre Rome (où tout fut bien, selon sa doctrine fataliste), veut que l'homme qui, dans le passé, n'a pu rien sur sa destinée soit — dans l'avenir — l'*homme*, c'est son expression, « et modifie sa condition selon ce qui lui semblera l'améliorer[4]. » Que Herder fasse au moins l'homme libre avant d'en exiger tant d'initiative! Mais qui compterait les contradictions fondamentales de Herder? Sa doctrine sur le progrès n'est pas moins fausse dans ses prémisses qu'exagérée dans ses conclusions, que disparate dans ses moyens. Il n'y a pas de doctrine possible sur le progrès. Nous n'avons sur ce point que des demi-lueurs, des espérances, et plutôt des aspirations et des souhaits que des espérances. Quoi donc, l'homme serait donc toujours le même homme? Je n'en sais rien; mais pourquoi l'abeille et le castor seraient-ils toujours le même castor, la même abeille? Pourquoi, d'après nos notions sur la justice de Dieu, les pères seraient-ils condamnés à valoir moins et à être plus malheu-

[1] *Ibid.* — L'homme n'est appelé à rien moins, selon Herder, qu'à être semblable à Dieu : c'est la folie stoïcienne. Seulement, le stoïcien était déjà un Dieu, selon Sénèque; tandis que Herder, plus modeste, promet seulement à chacun qu'il le sera. Qui cautionnera Herder? Les rêveurs modernes, qui veulent que l'homme moderne (moderne est bien le mot!) soit, à lui tout seul, son roi et son Dieu. Cela serait charmant, si ce n'était triste.

[2] Liv. 12, ch. 6.

[3] V. liv. 12, ch. 6; liv. 13, ch. 4. — Il prétend même (13-7) qu'il était *impossible* qu'il en fût autrement.

[4] Liv. 15, ch. 1. — Que penserait-on d'un captif croupissant depuis cinquante ans en prison, qui se vanterait de son industrieuse activité pour en sortir?

reux que leurs descendants[1]? Cela vaut la peine d'être apprécié, ce me semble. Si le but de l'homme est purement terrestre, on peut croire que le temps développera l'humanité, comme un fleuve s'élargit vers son embouchure; mais si l'homme n'est qu'un passant sur la terre où il attend le ciel, qu'importe son progrès ici-bas où il n'entend ni rester, ni prendre racine? Le problème du progrès n'est donc rien moins que le problème de notre destinée, et il est plus aisé d'en parler que d'en décider; car si on sait à la rigueur ce que veut l'homme, on sait moins facilement ce que Dieu veut.

Quelques mots pourtant sur le progrès, comme permet d'en parler l'expérience. Quand on dit qu'il faut apprécier les faits sur ce qu'ils sont, d'abord pour l'homme, puis pour la société[2], on formule une doctrine vraie, mais d'une application presque impossible, tant le contrôle de cette épreuve est complexe! L'homme de tous les temps, la société de tous les temps, ne sont-ce point là, pour notre esprit, deux mondes et deux abîmes? Ni tout ce qui est nouveau n'est un mal sans doute, ni tout ce qui est tenté n'est un progrès; mais qui me dira ce qui, à tout prendre, n'est que nouveau sans mélange de bien, comme ce qui est un progrès sans recéler aucun mal? Chaque peuple a son enfance, sa maturité, sa vieillesse; comment chaque âge de peuple n'aurait-il pas, comme chaque âge d'homme, ses compensations[3]? Chaque homme qui se consulte, sait l'âge où il eut le plus d'illusions, celui où son intelligence prédomina, celui où il eut le plus d'expérience; sait-il bien celui où il fut meilleur et plus content de lui-même?

[1] Dans l'ordre privé, vous voyez bien les fils surpasser leurs pères ou en décheoir, mais vous ne voyez pas les pères toujours misérables, les fils toujours heureux. Les peuples, qui ne sont que des familles groupées, auraient-ils d'autres lois que les familles?

[2] M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, 4e leçon. — Et tout bon esprit comprendra combien est grande la complexité dont je parle, par toutes les précautions et les réserves de ce grand esprit qui limite pourtant avec grand soin l'objet et le théâtre de son examen.

[3] Herder (liv. 14, ch. 4) reconnaît la loi des compensations; il constate que la balance du progrès monte et descend; pourquoi donc conclut-il pour le progrès continu? Si l'on m'objecte la loi du mouvement en spirale, je réponds que Herder y songe si peu, que, selon lui, nous ne sommes, en comparaison des Grecs, que des pygmées.

Nous connaissons mieux que les anciens la constitution du globe, sa surface, ses productions ; nous n'ignorons presque aucun des animaux qui peuplent l'air, les eaux, la terre. Ni les espaces, ni les corps célestes n'échappent soit à nos instruments, soit à nos calculs. Le servage des machines remplace le servage de l'homme. La pensée, la curiosité de l'homme, n'ont plus de limites ; la puissance humaine s'est assujetti les mondes. En somme pourtant, si l'homme est plus instruit, en est-il plus sage ? S'il est plus riche, est-il plus heureux ? Qu'est-ce que ce progrès dans l'ordre physique et intellectuel qui se traduit en commotions, en convulsions, en déchirements, en dépravations dans l'ordre moral ? — C'est que, dans l'ordre physique, l'accroissement du bien-être irrite le goût de jouir ; c'est que, dans l'ordre intellectuel, le bonheur de connaître rend la curiosité inquiète et insatiable, tandis que dans l'ordre moral la difficulté des vertus et du sacrifice leur impose une limite que l'égoïsme des plaisirs ne connaît pas. De là même un double résultat contradictoire mais explicable par la même cause : c'est que l'homme qui ne connaît pas d'obstacles dans l'ordre physique et l'ordre intellectuel, n'admet plus de frein dans l'ordre moral ; c'est qu'il veut les faire marcher du même pas, tandis que, d'après les mystérieuses lois de notre nature, ils marchent d'un pas inverse. — Remarquez d'ailleurs que si les peuples progressent dans tout ce qui est de l'ordre physique et rationnel, dans tout ce qu'ils peuvent se transmettre comme un capital acquis, comme une recette, ils ne progressent pas dans l'ordre le plus essentiel, l'ordre moral, parce que ce qui le constitue n'est pas transmissible. Un père léguera bien à son fils ses terres ou le secret de ses découvertes ; il ne lui transmettra pas son courage, sa modération, sa continence, qui sont intransmissibles.

Il arrive souvent que les modernes prennent leur progrès sur eux-mêmes pour un progrès sur les anciens ; mais il ne s'ensuit pas de ce que je me suis amélioré moi-même, que je vaux pour cela mieux que tel autre. En songeant à ce que furent nos pères du moyen âge, nous vantons ce qu'il y a de justice, de légalité, de publicité, de liberté de notre temps, sans considérer que les anciens possédaient tout cela bien plus que nous.

Il y a des races de peuples qui se greffent mieux les unes sur les autres, parce qu'elles se ressemblent. C'est ainsi que les Français imitent mieux les Grecs, dans l'ordre intellectuel; que les Anglais, les Américains imiteront peut-être mieux les Romains, dans l'ordre moral. C'est que nous avons essentiellement les dons de l'intelligence, et qu'ils ont essentiellement le don du caractère. Peut-être le progrès s'opère-t-il aussi peu de peuple à peuple que de plante à plante. Nous savons que chaque plante se développe d'après un mouvement de rotation qui fait qu'elle croît, bourgeonne, porte son fruit et meurt; mais chaque peuple n'est-il pas une plante à part qui a ses propriétés et son mode de végétation particuliers? Les Romains avaient une fermeté, un patriotisme, une piété, un esprit de tradition que nous pouvons avouer ou méconnaître, mais qui ne nous serviront guère si nous n'en avons pas les conditions. La première au moins serait de leur rendre justice, et de tendre à leur imitation, par l'admiration. Mais comment, nous Français, à qui l'on inspire autant le mépris des anciens que de nos pères, imiterions-nous plus les anciens que nos pères [1]? Rome pourtant fut si grande avant sa dernière décadence, que, s'il m'était possible, je voudrais en recommander le culte en lettres d'or, en lettres de feu.

Nous ne progressons, après tout, ni en vertu de nos idées, ni en vertu de nos intérêts, parce que nos passions troublent toutes les combinaisons de nos intérêts et de nos idées, et que Dieu s'est exclusivement réservé le jeu de nos passions. Dieu gouverne les éléments par la foudre, comme l'homme par l'électricité morale de son cœur. Le progrès de l'humanité, quel qu'il soit, est très-lent; il est un peu l'œuvre de la raison publique; il n'est pas moins celle de l'imprévu, c'est-à-dire de Dieu. Dieu crée le progrès quand il veut et comme il veut : l'homme n'est pas l'auteur du progrès; il n'en est que l'instrument.

[1] C'est l'excès du mépris de nos pères que j'entends blâmer, car il est sacrilége; mais le goût de la France pour le présent et l'avenir a son bon côté, comme on verra.

IX

Une grande civilisation est le dernier fruit du progrès ; c'est le dernier tableau de la vie d'un grand peuple. « Une ville, une campagne, dit Pascal, de loin est une ville et une campagne ; mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis à l'infini, tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne. » — C'est là pour moi l'image de ce que contient ce mot : la civilisation. C'était pour les anciens un monde moral qui renfermait le monde égyptien, le monde grec, le monde judaïque, le monde romain : la civilisation serait pour nous quelque chose d'effrayant qui aurait à contenir le monde antique, le monde moderne, le monde oriental, le monde occidental. Où sont les débris même de ces mondes que nous aurions à juger? Quand je vois Herder, non-seulement aborder, mais traiter ce sujet avec les faibles éléments que nous possédons, je crois voir un médecin qui, chargé de l'autopsie d'un cadavre pour apprécier les causes de la mort, en décide d'après la configuration du cercueil ou la qualité du suaire : et que de grandes choses qui ont vécu, dont nous n'avons pas même un reste quelconque qui ressemble à un cercueil ! Nous ne pouvons nous entendre sur la comparaison de deux grains de sable, comment ferons-nous pour comparer deux abîmes ?

Qu'entend-on par civilisation? Est-ce la grandeur par les armes? ou la grandeur par le commerce? ou la grandeur par les arts? ou la grandeur par la politique? ou la grandeur par l'économie politique? ou la grandeur par les sciences? Un peuple militaire n'entendra pas l'honneur d'une civilisation comme un peuple commerçant; ni celui-ci comme un peuple artiste; ni ce dernier peut-être, comme un peuple savant. Je ne sais s'il en est un seul qui comptera parmi les trésors d'une civilisation, la gloire des caractères et celle des vertus. Je ne sais s'il en est un seul qui, en tenant compte de ce qui fait l'éclat d'un peuple, supputera ce qui ne fait que son bonheur; tant les hommes préfèrent ce qui les

fait briller à ce qui devrait les faire envier! La meilleure des civilisations serait celle qui, en satisfaisant le mieux possible, à sa date, ce qu'il y a de légitime dans nos besoins physiques, gouvernerait et disciplinerait le mieux la raison et les passions humaines : mais ce rare équilibre est difficile, et qui s'en soucie?

Aussi ne retrace-t-on que des civilisations factices, comme pour flatter, en les légitimant, des gouvernements factices. On compose des tableaux de civilisation qui ne sont qu'un prestige sans nulle réalité. On prend l'état le plus calme d'une société pour son état permanent; une belle matinée pour un beau jour, ou un seul beau jour pour une belle saison. On semble supposer volontiers qu'un vaisseau qui se tient un moment en équilibre entre deux écueils est aussi en sûreté qu'à l'ancre et dans le port. Mais que de promptes déceptions dans cette illusion!

Après tout, qui dit civilisation dit presque toujours illusion. Les trop grandes civilisations m'effrayent, parce que les plus grandes sociétés en meurent. Un homme qui vit dans un milieu social raffiné, et qui a des vices élégants, est-il un meilleur élément social que l'homme qui n'a qu'un grave bon sens, de saines habitudes, une virile simplicité? J'en doute ; mais quel civilisé ne préfère le premier au second? Prenez le parvenu, l'enrichi des civilisations, et vous remarquerez combien le faux vernis de ses dehors couvre d'imperfections morales. Prenez, en sens inverse, une famille de bons paysans, et vous comprendrez combien, sous cette humble et rustique écorce, il y a de perfection morale, de virginité de cœur, de germes divins. C'est par là que Juvénal en appelait, de la corruption de Rome, à la mâle innocence des petits Sabins de son temps. Je tiens pour mon compte la dégradation morale plus fatale aux peuples que la misère; et je soutiens qu'une société qui ne s'honore que d'avantages matériels, n'est qu'une barbarie fardée.

Se civiliser, c'est bien se polir par le frottement; mais la civilisation est comme la lime, qui ne polit le fer qu'en le rongeant. Le Batave Civilis, l'un des favoris de la civilisation romaine, la dénonçait à ses compatriotes comme malsaine[1]; c'est qu'en effet,

[1] Un député tenctère disait aux Germains alliés de Rome : « Instituta cultumque

c'est par le superflu que la servitude enchaîne les hommes ; car c'est par là qu'elle les avilit jusqu'à leur plaire. Quand les Romains prétendirent éblouir les Germains de leur civilisation, ce furent les Germains qui surprirent Rome de leur indifférence[1]. Quand nous avons voulu étonner les Arabes de notre civilisation, ce sont eux qui nous ont étonnés de leur tiédeur. Nous les avions appelés pour qu'ils nous admirassent, et ce sont eux que nous avons fini par admirer. Si l'Américain se croit le plus libre des hommes, le sauvage, qu'il voudrait policer, fuit sa servitude, et il aime mieux mourir que se civiliser, c'est-à-dire déchoir de lui-même et de ses pères; tant leur éducation les sépare!

C'est la tendance des civilisations de substituer les expédients de l'équité à la franche énergie des lois, et de communiquer à celles-ci le ramollissement des mœurs ; c'est le propre des civilisations de tout raffiner, mais surtout les corruptions. L'esprit de fraude et de tricherie[2] marche du même pas que l'esprit de civilisation. A mesure qu'un peuple développe son organisme, c'est-à-dire sa complexion extérieure, on dirait qu'il perd son esprit vital. C'est un arbre qui pousse d'abord en racines, puis en tige, puis en feuillage, puis en fruits : mais qui après s'appauvrit de sève, ne pousse qu'en écorce, en bois sec; et finit par n'être qu'un tronc mort, condamné au feu. Nous avons découvert une substance qui engourdit nos douleurs et nous rend insensibles à l'action du fer sur nos organes ; la civilisation nous engourdit comme cette substance, et nous empêche de sentir ces salutaires douleurs qui nous avertissent de nos maladies. Une société qui brille des splendeurs et des vices de la civilisation me paraît un monument rempli de statues, de tableaux, de chefs-d'œuvre en tout genre, que décorent à l'envi l'or, le marbre, l'ivoire ; un prodige enfin de richesse et d'art, mais qui s'effondre.

Quand la barbarie rencontre la civilisation, elle la détruit complétement, comme les barbares détruisirent Rome ; mais quand ce

patrium resumite, abruptis voluptatibus, quibus Romani plus adversus subjectos quam armis valent. » (Tacite, *Hist.*, 4-64.)

[1] « Neque enim ludicris, iguari, oblectabantur. » (Tacite, *Ann.*, 13-54.)

[2] Vico remarque très-bien que ce fut vers les derniers temps de la république que Gallus Aquilius introduisit l'action *de dolo*, contre la mauvaise foi et le dol. (*Science nouvelle*, liv. 4, ch. 4.)

n'est qu'une demi-civilisation qui conquiert une civilisation complète, c'est celle-ci qui absorbe celle-là, comme la Grèce absorba Rome. Le peuple européen le plus civilisé imposerait donc sa civilisation au demi-civilisé qui pourrait le conquérir, s'ils ne s'équilibraient d'ailleurs par leurs corruptions.

Quand Paul-Émile vainquit la Macédoine, un fils du roi Persée ne put vivre à Rome qu'en s'y faisant tourneur en cuivre [1]; mais Paul-Émile mourait pauvre, et jamais Rome ne fut si grande : c'est ainsi qu'elle rachetait sa barbarie. Quand Jules César vainquit le roi Juba, il prit soin de son fils, qui devint roi [2]; mais les funérailles de Jules César embrasèrent Rome qui ne fut jamais plus près de sa perte; et le grand cœur de Jules César, sa gloire, les merveilles de son génie [3] durent la dédommager de sa déchéance. — C'est ainsi que les civilisations nous ôtent beaucoup plus qu'elles ne semblent nous donner.

Je déclame contre les civilisations, dira-t-on? soit; tant d'autres les louent sans les rendre louables, et surtout viables! Je me consolerais d'en penser ce qu'en pensèrent Salluste, Juvénal et Tacite, avant le Dante; ce qu'en pensèrent, avec et depuis le Dante, Pascal, Bossuet, J. J. Rousseau, Joseph de Maistre et d'autres [4]. Mais je m'afflige d'en devoir penser ce que n'en dit que trop l'histoire du genre humain. Un mot encore, et il n'est pas indifférent, avant de clore ce texte : on peut juger de l'état des sociétés et des civilisations par les hommes qu'elles admirent, et surtout par ceux qui leur sont nécessaires. C'est ainsi que Paul-Émile et Jules César, que je viens de citer, trouveront leur signification.

[1] Pis que cela, greffier public. (V. Plutarque, *Vie de Paul-Émile*.)

[2] L'héritier de César le fit roi, mais d'après les vues héréditaires du nouvel empire.

[3] Il avait des projets gigantesques pour fertiliser l'Italie. (Voir sa *Vie* dans Plutarque.)

[4] M. de Lamartine assez récemment. (Voir le journal la *Presse*, du 18 juin 1856.)

X

Il y a des miroirs en métaux qui allongent démesurément tous les objets qu'on leur oppose; il y en a d'autres qui les raccourcissent avec excès. Nous comparons souvent la civilisation moderne et la civilisation antique par le procédé de ces deux miroirs. Pour l'une, nous nous servons du miroir qui allonge; pour l'autre, nous employons le miroir qui raccourcit. En somme, nous faussons notre rapprochement total, comme nous faussons chaque objet rapproché. Quand nous comparons l'aurore ou le midi d'une civilisation à une autre qui décline et tombe dans son crépuscule, nous ne sommes pas plus sages. Quand nous nous croyons, nous chrétiens du dix-neuvième siècle, — enfants du dix-huitième, — ces chrétiens de la première Église, qui avaient la pureté de la neige nouvelle, nous sommes dans un étrange aveuglement. Parcourez pourtant tous les tableaux dans lesquels nous nous comparons aux anciens, vous y trouverez ce perpétuel anachronisme : presque toujours la théorie ou l'utopie pour ou contre; presque jamais le fait.

Les Romains connurent Brennus, Pyrrhus, les Teutons, les Cimbres, les Germains d'Arioviste et d'Arminius, les Bretons de Caractacus, les Bataves de Civilis; ils connurent Jugurtha, Mithridate, Antiochus, Sertorius, Vercingétorix, Juba. Ils connurent la Macédoine et l'Asie, le nord comme le midi, le levant comme le couchant de la terre; ils durent combattre toutes les races, dompter tous les obstacles de lieux et de nations. Annibal conquit l'Italie; les Gaulois prirent Rome. La guerre sociale et Spartacus enfoncèrent presque ses portes; Catilina faillit la mettre en pièces. Elle arrêta tout, elle vainquit tout, elle fut plus forte que tout, parce que sa constance fut inébranlable; si bien que ses défaites l'honorent presque autant que ses victoires; et que ses désastres, qui prouvent la puissance de ses ennemis, prouvent surtout sa propre puissance et l'énergie de son ressort moral, de cette âme romaine mieux trempée que l'épée romaine.

Rome périt parce que tout périt sur la terre, mais sa grandeur

dura comme rien ne dure ici-bas. Elle dura aussi, je crois, parce que les raffinements de la civilisation semblèrent se circonscrire à Rome, et que partout ailleurs, dans l'Italie surtout, la société romaine eut toujours un fond de rudesse et d'austérité, un fond de barbarie qui fut comme l'arome ou comme le sel qui retarda sa dissolution. Il y eut deux grandes sociétés romaines : l'une qui vécut sous le principe de liberté, ce fut la république ; l'autre qui vécut sous le principe d'autorité, ce fut l'empire romain. La république vécut d'un grand souffle politique, qui conduisit à la conquête du monde; le haut empire romain vécut d'un grand souffle moral [1], qui conduisit au christianisme. Le reste de Rome ne vécut que comme un vaste débris se soutenant par sa masse, mais devenant chaque jour une destruction pour servir à une reconstruction. C'est qu'en effet, il n'y a de décadence irremédiable que celle où le principe de liberté et le principe d'autorité sont tombés; quand l'anarchie fait flotter la morale elle-même. Ailleurs, on voit faiblir peu à peu la religion, puis la politique, puis les lettres ; à Rome, tout dura et tout faiblit solidairement (tant tout était bien relié!), la religion, les lettres, la politique. Ce qu'il y eut de remarquable à Rome, c'est que la raison y prit le pas sur la liberté durant la liberté, et que le sacrifice de la liberté y fut un acte suprême de la raison, nonobstant la liberté. Ce qui distingue encore Rome, c'est que la liberté de conscience y fut la plus grande et la plus durable de ses libertés. Ce qu'on n'y peut méconnaître non plus, c'est que la liberté civile s'y accrut de tout ce que perdit la liberté politique; et que le sentiment du droit y fut toujours si profond et si respecté, que Rome est comme l'inventrice et comme la patrie du droit.

Il en est des grands peuples comme des grands hommes ; ils sont destinés à être la proie des sophistes et des déclamateurs. Mais, de même que la folie des déclamateurs n'empêche pas les grands peuples de remplir toute leur destinée, malgré le blâme ignorant qui les dénigre; les hommes d'État intelligents continuent, de même, à gouverner les sociétés par les principes contre lesquels

[1] Savoir : le souffle chrétien qui vivifiait Rome avant de la conquérir. Je n'en voudrais pas d'autre preuve que l'accent de Tacite, de Marc-Aurèle; et le progrès du droit romain sous les empereurs.

les rhéteurs inintelligents continuent à déclamer. Tant qu'il y aura des Annibals, il y aura des Phormions pour délirer sur les Annibals Les petits peuples, jugeant un grand peuple, rendent souvent de petits jugements; mais les grands hommes admireront toujours les grands hommes, les grands peuples honoreront toujours les grands peuples, comme les sages tiendront toujours les fous pour ce qu'ils valent.

Quand le christianisme vint sur la terre, il porta sa lumière comme sa paix aux hommes de bonne volonté, c'est qu'en effet c'est moins la vérité qui manque aux hommes que la bonne volonté pour la saisir et en profiter. Les hommes de bonne volonté reconnaîtront sans peine qu'on ne saurait reprocher à Rome, comme le disait Cérialis aux Bataves, que ce qu'on peut reprocher à toute grande société [1] qui, nécessairement, a les défauts comme les qualités de sa grandeur.

Sans avoir le caractère romain, la France a tous les instincts de la générosité, de la vaillance, de la magnanimité romaines. La France, — qui est la tête, le bouclier, l'épée des races latines, — doit moins que nulle autre répudier Rome à laquelle elle tient par ses fibres : c'est par là que je conclus sur nos rapports avec la vieille Rome.

XI

Nous lisons assez mal dans le passé, et nous ne lisons pas du tout dans l'avenir; mais nous aimons généralement à conjecturer sur l'avenir, par le passé. Je vais donc conjecturer aussi pour obéir à mon cadre, ou plutôt à la loi de mon travail, bien plus qu'à mes goûts.

La Judée, la Phénicie, l'Égypte, la Grèce, Rome, eurent chacune une civilisation spéciale conforme aux tendances de leur peuple et au théâtre de leur action. Les races et le théâtre d'action des peuples modernes compteront nécessairement pour beaucoup dans chacune des grandes civilisations qui se développent ou se

[1] « Cuncta magnis imperiis objectari solita. » (Tacite, *Hist.*, 4-68.)

préparent; mais, d'une part, telle est notre facilité de communications, — par la présence ou la pensée, — non-seulement de peuple à peuple, mais de continent à continent, que le morcellement des civilisations, par cantonnements, devient chaque jour plus impossible; tandis que, d'autre part, la nature semble avoir tracé des zones morales passé lesquelles les mœurs comme les arbustes ne se transplantent pas [1]. Chaque société, en effet, a son tempérament, son esprit de vie qu'on ne supprime pas et qui s'impose : elle a, non moins que son tempérament, ses besoins propres, souvent obscurs, qu'il faut savoir constater ou deviner pour les satisfaire. En modifiant le tempérament des sociétés comme des hommes, le temps modifie leurs besoins comme leurs goûts; c'est le génie des hommes d'État de savoir le démêler; c'est leur honneur d'y obvier, et de sacrifier les goûts d'une société à ses besoins. C'est par là qu'en somme, en dépit des utopistes, les nations trouvent leur voie, et que les institutions les moins libérales en apparence ne sont pas celles qui durent le moins, parce que, — s'il arrive qu'elles choquent d'abord le goût des peuples, — comme elles satisfont leurs besoins, c'est par leurs besoins satisfaits qu'elles rentrent dans leurs goûts.

Si nous marchons à grands pas vers la démocratie européenne, et si nos goûts semblent pencher vers la république, il ne s'ensuit nullement que nous ayons besoin de république; et quand nous sommes portés, par la pensée du moins, à nous instituer selon la forme américaine, nous ne songeons pas que le principe d'association, qui est le grand ressort du système américain, ne peut dépasser un certain cadre que le temps élargit sans cesse en Amérique; que, sans armées permanentes, cette société, qui croît à vue d'œil, court vers le morcellement; qu'avec une armée permanente elle courrait vers la monarchie; qu'elle semble donc dès ce moment entre deux écueils prochains; qu'enfin cette société,

[1] Si le principe des nationalités a quelque raison d'être, c'est que, de même que les plantes de la même famille demandent les mêmes cultures et les mêmes zones, les peuples de même race réclament le même régime, parce qu'ils ont les mêmes besoins. « L'usage d'un cheval sans sa nourriture, ou du peuple sans avoir quelque égard à la nature humaine, ne peut subsister nullement », dit sensément Harrington. (*Aphorismes*, ch. 4-27.) — Qui s'aviserait, ajouterai-je, de nourrir un bœuf avec de la viande, et un lion avec du foin?

qui date d'hier, qui est encore mineure et n'a pas subi d'épreuve décisive, — la plus difficile surtout, celle de la durée, — ne peut servir d'exemple, encore moins de règle, à des peuples majeurs qui ont duré et qui sont usés par leur durée.

Quand je songe, d'une part, que le peuple américain, qui est chrétien, pieux, éclairé, a devant lui un continent prodigieux à occuper et à féconder; quand je songe, en outre, à la masse et aux possessions infinies de cet autre peuple chrétien, le Russe, qui semble naître, non-seulement à la civilisation, mais à la vie d'ensemble, et qui ne paraît se ramasser et se condenser que pour se déployer avec plus d'essor, je ne puis croire que les civilisations contemporaines soient le dernier mot du christianisme; je crois plutôt que son influence tend bien plus à se déplacer qu'à s'éteindre; mais, comme en Amérique la religion du plus grand nombre est républicaine, c'est-à-dire, soumise, comme le gouvernement, au sentiment individuel; si, dans un siècle, l'Amérique du Nord prend, comme on le croit, cent millions d'habitants, quelle épreuve ne serait pas, pour l'unité chrétienne, ce monstrueux individualisme où chaque homme serait son prêtre? D'autre part, que ne présage pas, en sens inverse, la société russe, puisqu'ici toutes les consciences semblent relever, non de chaque homme, mais d'un maître? La Russie menaçant donc la religion chrétienne d'être subordonnée à un homme par la politique, comme l'Amérique la menacerait de se perdre, en chaque homme, par la politique; la conscience humaine semblerait réservée pour l'avenir, soit au despotisme politique russe, soit à l'anarchie politique américaine. A la vérité, la Providence sait ce qu'elle veut, ce qu'elle entend permettre; et la sagesse de Dieu gouverne assez habituellement ce que la folie des hommes semble conduire.

Le mouvement démocratique chasse partout devant lui ce qui le contrarie; l'aristocratie européenne s'en va; la gentilhommerie même : il n'en survivra, pour quelque temps, que la gentillâtrerie, c'est-à-dire je ne sais quel produit de la vanité de race et de nom, sans traditions véritables, sans influence, sans fortune, sans manières même. La plus populaire des aristocraties, l'aristocratie anglaise, ne pourra pas ne pas tomber dans le torrent démocratique par deux causes, savoir : la maturité de sa civilisation, qui

penche vers le déclin; mais surtout le spectacle de la masse imposante de toute la démocratie continentale.

La vieille Europe, qui a tout épuisé et qui subit, comme je l'ai dit, la contagion ou le bienfait de l'unification des peuples par la progression de leurs rapports, non-seulement tourne à la démocratie, mais aux principes de notre révolution de 89, qui ne laissera quelque paix aux sociétés contemporaines, comme à Rome sous les Flaviens précurseurs des Antonins, qu'après s'être épanchée sur l'univers européen. Tous les peuples occidentaux aspirent par leurs goûts à l'égalité de la démocratie, comme toutes les démocraties convergent par besoin vers l'unité de la monarchie[1]. Il y a là deux forces pareilles : les hommes éprouvant un grand désir d'être égaux, et un besoin non moindre d'être conduits, ils ne veulent plus d'autre maître que le maître; mais il leur faut un maître. En ce sens, la tendance démocratique de l'Europe pousse au césarisme.

Mais, de même que le principe de la liberté politique aboutit, par l'anarchie politique, à l'unité politique, savoir César, -- le principe de la liberté intellectuelle aboutit, par l'anarchie intellectuelle, au principe d'autorité dans le domaine intellectuel, c'est-à-dire au Pape. Selon moi, le Pape et l'Empereur seraient les deux termes inévitables de l'unification démocratique des sociétés occidentales modernes. Il est manifeste que les grands et vieux peuples européens voudraient être républicains; mais il est manifeste aussi qu'ils ne peuvent l'être, parce qu'ils ne sauraient avoir ni les vertus, ni les conditions de date et de théâtre qu'exige toute république qui ne serait pas un mensonge; or, rien de plus décisif que l'impuissance. Les peuples européens ne seront donc pas ce qu'il est impossible qu'ils soient. Mais y a-t-il une autre impuissance plus mathématiquement certaine que celle de la religion chrétienne subsistant sans l'unité de dogme et de doctrine, c'est-à-dire sans le principe d'une haute autorité spirituelle et non laïque, c'est-à-dire sans le Pape? Et qui ne voit, par exemple, que c'est le principe d'autorité dans le catholicisme, — la branche-

[1] Les règnes oisifs et les rois de droit divin s'en vont, mais non l'active tutèle des souverains populaires. Le respect des hautes classes s'en va, mais non le respect des influences utiles.

mère du christianisme, — qui est la seule source du principe d'unité et de vie que conservent les branches purement politiques du christianisme, savoir les églises réformées? C'est, si l'influence indirecte de la grande église catholique n'existait plus, qu'on verrait ce que peuvent les unes contre les autres, c'est-à-dire contre l'unité du culte et du principe chrétien, les petites églises qui se sont séparées de la grande. Le Pape ne me paraît donc pas moins indispensable dans l'ordre chrétien de l'Europe, que l'Empereur dans l'ordre politique; et je crois que l'un et l'autre sont heureusement inévitables. Dans l'ordre moral ou rationnel, comme dans l'ordre politique, il n'y a qu'une liberté qui ne soit pas de la licence, c'est-à-dire du désordre; c'est la liberté sous le prince. Ce sont les monarchies qui commencent les sociétés, ce sont les monarchies qui les finissent : les monarchies sont la grande loi des sociétés; les républiques n'en sont que l'orageuse et courte exception; c'est ce que nous lisons dans l'histoire du genre humain. Ce n'est pas la liberté politique que le progrès doit développer dans l'univers, car elle est un privilége oligarchique, et n'existe que pour quelques hommes. Ce que le progrès doit répandre dans les sociétés, c'est l'ordre, la liberté civile, l'égalité, l'aisance par le travail, la moralité, la paix, qui profitent à tout le monde. Si je ne me trompe, ce sont là les vrais principes de cette révolution de 89 qui visite déjà la terre.

Si, de ces aperçus sur l'Europe, je passe à quelques idées sur la France, je trouve une étroite corrélation entre l'état de préparation de l'Europe et l'état d'organisation de la France.

La France a une mobilité, une souplesse d'action qui la fait varier, si je peux le dire, au moindre souffle de la rose des vents; ne serait-ce pas quelque chose comme une sorte de sensibilité barométrique pour l'esprit nouveau ? On dit avec respect en Angleterre : la vieille Angleterre; on dit avec respect en Espagne ou en Allemagne : la vieille Espagne, la vieille Allemagne ; on dit avec respect et recueillement en Russie : la vieille et sainte Russie; il n'y a qu'en France qu'on ne dit plus, qu'on ne peut plus dire qu'avec froideur, avec dédain presque : la vieille France. On dirait qu'il est de l'essence de la France d'être toujours jeune, toujours bouillonnante ; on dirait qu'il est de son essence d'être la sève,

d'être l'esprit vital de l'Europe. Autre défaut apparent de la France : elle manque de patriotisme; expliquons ceci. Précisément par l'égoïsme de son patriotisme, l'Anglais ne peut être qu'Anglais, l'Allemand ne peut être qu'Allemand, le Moscovite ne peut être que Russe. Quel est en Europe le peuple cosmopolite, le grand peuple attractif, initiateur; le peuple qui n'étant pas exclusivement lui, est le plus propre à s'assimiler les autres? quel est le peuple qui est le peuple universel, si je peux le dire? n'est-ce pas le peuple français? Si cela est, les défauts apparents [1] dont je parlais peuvent avoir la vertu des qualités. La France est jeune par l'esprit, par le caractère, par son tempérament, par sa récente régénération; elle porte en son sein la foi politique nouvelle, elle est la fleur des races latines, le plus noble foyer du catholicisme. Le sociabilisme par lequel le christianisme a formé l'Europe est si français, qu'on ne conçoit même pas qu'il ait un autre siége que la capitale de la France. Que de corrélations entre ces conditions françaises et l'état de préparation de l'Europe!

Puis, quelle n'est pas l'organisation de la France? La France est fondamentalement démocratique et militaire; c'est donc une démocratie militante. Sa condition vitale, c'est d'avoir un monarque à cheval, un capitaine, un empereur. Sa condition politique, c'est le césarisme, et il y paraît bien par tout ce que ce régime lui a fait opérer d'illustre avec aisance, par tout ce qu'il lui fait produire, lors même qu'elle ne remue pas et qu'elle se borne à contempler les événements à la manière du lion qui se repose. Allons plus avant; la France a plusieurs institutions fondamentales dont aucune autre nation européenne ne peut présenter l'ensemble. Le mécanisme de son administration générale est d'une portée et d'une précision sans égales; son armée est assez connue pour qu'il suffise de laisser parler, en sa faveur, sa gloire et la renommée; son sacerdoce, son université, sa magistrature, n'ont rien d'inférieur à son armée et relèvent d'un principe supérieur. — L'élément personnel de tout cela, c'est la démocratie, la démocratie hiérarchisée; le souffle de tout cela, c'est l'émulation, c'est l'amour du devoir, c'est l'honneur, c'est je ne sais quelle géné-

[1] J'en exclus l'excès.

reuse ardeur pour la perfection, pour le correct, pour le fini, si je puis le dire. Le but de tout cela, c'est presque moins l'intérêt de la France que l'intérêt public européen, tant la France s'oublie facilement pour les autres, tant elle veut plus ce qui sert, en général, que ce qui la sert en particulier! Et quel peuple a plus fait, a plus saigné que la France pour les autres peuples? Quelle gloire ou quels revers ont plus touché les autres peuples que la gloire ou les revers de la France? Quel est le peuple qui fait, comme la France, non de la politique rapace, mais de la politique généreuse; je me trompe, de la politique héroïque à la manière des Scipions? Et quelle est l'épopée européenne, si ce n'est l'épopée française?

Que manque-t-il donc à la France, si ce n'est de se purger de cet esprit voltairien, lequel, chassant de partout les vertus républicaines, a bien partout tué en germe la république, mais a rongé le ciment de toutes les sociétés. La France possède la foi démocratique, la foi des dogmes grandioses de 89; mais ce n'est là qu'une foi terrestre, il faut qu'elle retourne à une foi plus haute et plus ferme. Elle a fait sa régénération politique, il faut qu'elle complète sa résurrection chrétienne; car son sociabilisme, si souverain pendant la paix, n'est qu'un bien faible esquif dans la tourmente; et, sans la saine influence de son catholicisme, qui a fait sa grandeur, la civilisation française éclaterait par sa propre expansion, si je peux le dire. Elle serait pour moi comme un jet de feu traversant un globe de cristal ou d'albâtre, et dont la chaleur croissante détruirait l'éclat harmonieux, en brisant l'albâtre ou le cristal qui lui donnait tout son charme.

Rome, si sympathique aux peuples, fut grande par sa foi politique, reposant sur sa foi religieuse. Si la France veut la même grandeur, ce ne peut être qu'aux mêmes conditions. La France n'est pas romaine par le caractère, je le sais; mais il y a dans la race française une vitalité, un ressort moral, des instincts supérieurs, des ressources qui peuvent suppléer le caractère romain. Que la France s'applique à elle-même, qu'elle applique à ce qui l'afflige et l'affaiblit ce génie du combat, ce génie du perfectionnement, qui la distinguent, et l'avenir européen lui est promis, si je ne me trompe!

C'est alors que la France que nous attendons sera plus grande

que celle que nous connaissons; car c'est alors que, forte de son esprit comme de ses mœurs, de son dogme religieux comme de son dogme social, de ses principes comme de ses armes, de sa paix intérieure comme de sa gloire au dehors, elle pourra s'admirer sans fol orgueil et s'écrier avec son poète :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis[1].

[1] Je ne saurais trop le préciser : ce n'est pas un tableau complet de notre civilisation contemporaine, encore moins celui du développement antérieur de la civilisation européenne que j'entends faire. Je me borne à réfuter ceux qui, de notre temps, attaquent la civilisation romaine; je me contente de leur présenter les fâcheux côtés de notre civilisation présente. Mais celle-ci n'a-t-elle que de mauvais côtés? — Non; pas plus que celle de Rome. Si je le puis, je ferai ressortir dans une œuvre à part les grands côtés de la civilisation moderne, en la prenant à son origine; mais la conclusion de mon travail sur Rome ne comportait pas celui-ci. Si l'on me dit que ce que j'attends de la France est peu d'accord avec ce que j'écris sur l'effet destructeur des civilisations, je réponds : que le secret des décadences est celui de Dieu; que plus un peuple croît lentement, plus il dure; qu'enfin tout peuple, comme tout homme, peut espérer tant qu'il respire, surtout s'il vit glorieux, c'est-à-dire puissant. — Référez-vous pour la France, me demandera-t-on, le bonheur qui naît de la médiocrité, aux orages qui n'accompagnent que trop la grandeur? — Je n'en ai pas le choix, répondrai-je; la destinée de la France est la grandeur. Vainqueur ou vaincu, le Français restera ce qu'il est né : le brillant soldat de Dieu, c'est-à-dire de l'humanité.

FIN

Corrections. — Quiconque imprime, sait quelle est la difficulté d'atteindre à la perfection matérielle même, du texte; et un erratum n'est pas sans inconvénients, puisqu'il permet de penser, à tort, que ce qu'il ne relève pas est exact. Nous ne ferons donc pas d'erratum, mais nous indiquerons le genre de fautes auxquelles ni le correcteur, ni l'imprimeur ne peuvent guère se soustraire.

Au tome premier, page 41, ligne 31, *lisez* : cavaliers et fantassins; — page 72, ligne 30, *lisez* : apud quos; — page 105, ligne 35, *lisez* : hæc enim; page 112, ligne 9, *lisez* : jadis prédicateurs; — *Ibid.*, ligne 11, *lisez* : idéologique; — page 121, ligne 32, *lisez* : quo mihi; — page 125, ligne 36, *lisez* : ô decus.

Au tome second, page 431, ligne 25, *lisez* : celle; — page 432, ligne 29, *lisez* : ces trois grands acteurs; — page 433, ligne 15, *lisez* : l'historien.

C'est pour cet ordre de défectuosités que nous comptons sur l'indulgence et sur l'esprit de nos lecteurs.

L'auteur de ce travail portant un nom tellement répandu dans toutes les professions, dans les lettres même, qu'il en peut résulter quelque méprise, croit devoir joindre à son nom patronymique, celui de sa mère. — Il n'entend prendre ainsi qu'une individualité purement littéraire.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

Mœurs littéraires. 1
De la Corruption des lettres romaines. 31
Mouvement littéraire, — les Genres ou les Écoles. 59
Suite du Mouvement littéraire. — le Métier, — l'Idéal absolu. 80
Suite du Mouvement littéraire : les Écrivains, — Sénèque et Lucain. 107
Suite du Mouvement littéraire : les Écrivains, — Juvénal. 146
Suite du Mouvement littéraire, — l'Idéal romain. 178
Suite du Mouvement littéraire, — Élément judaïque, — Conclusion. 204
De l'Histoire dans son enseignement. 240
Suite de l'Histoire dans son enseignement. 278
Sur la Vie, la Philosophie, la Religion, le Caractère et l'Esprit de Tacite. . . 323
Tacite historien. 354
De l'Histoire dans sa forme. 406
Suite de l'Histoire dans sa forme, — Thucydide. 456
Suite de l'Histoire dans sa forme, — Tacite écrivain. 498
Comparaison entre l'École historique grecque et l'École historique romaine. . 549
Parallèle général, ou rapprochements, entre la civilisation antique et les temps modernes. 600

[illegible]